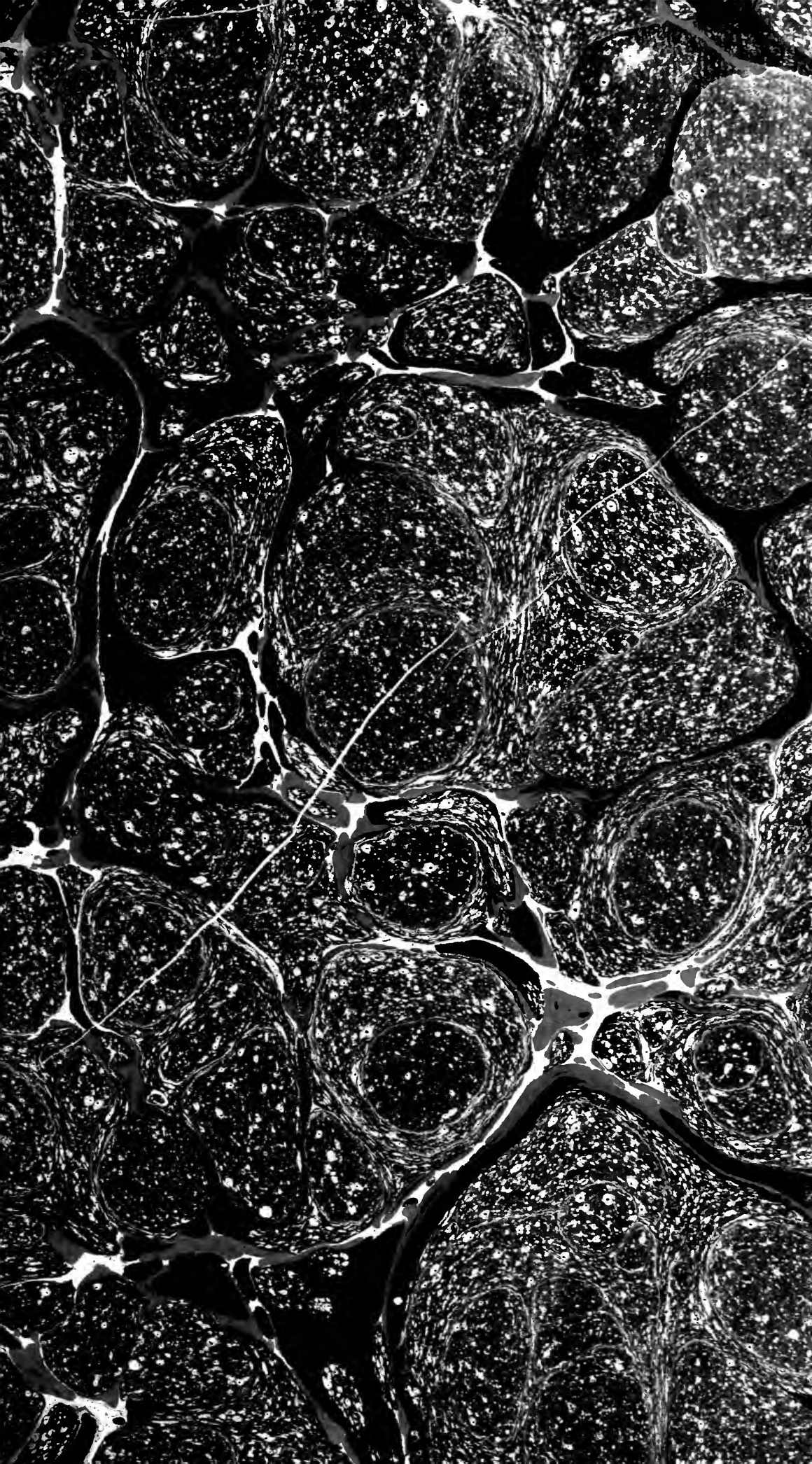
The background of the image is a dense, intricate marbled paper pattern. It features a complex, organic design with dark, swirling, and cellular shapes that resemble biological tissue or a microscopic view of certain minerals. The colors are primarily black, dark grey, and white, creating a high-contrast, textured effect. A white rectangular label is positioned in the upper center of the image, containing the title text in a cursive script.

Mamel de la Perquerie







ÉDITIONS

DE LA SOCIÉTÉ DE LA PRESSE FRANÇAISE

1888

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ DE LA JEUNE FRANCE,

Rue de Ménars, 5.

L'ECHO DE LA JEUNE FRANCE, littérature, histoire, philosophie, théâtres, sciences, beaux-arts, paraissant le 1^{er} de chaque mois par livraisons de 72 pages, avec gravures et lithographies.

Pour un an, 18 fr.

Six mois, 10 fr.

Étranger, 22 fr.

L'ALMANACH DU PEUPLE, calendrier de France pour 1856, un volume de 192 pages, avec gravures, 30 c. Par la poste, 43 c.
70 exemplaires. 18 fr.

LE LIVRE DES ENFANS, édition diamant, 1^{re} et 2^e parties, 12 volumes, 2 fr. Par la poste, 3 fr.

APOTHEOSE DE LOUIS XVI, gravure sur acier,
avec la lettre, 15 fr. Avant la lettre, 25 fr.

APOTHÉOSE DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE, jusqu'au 13 août, pour les souscripteurs, 10 fr. Pour les non-souscripteurs, 15 fr.

JÉSUS-CHRIST DOCTEUR, gravé sur acier d'après *Rubens*, papier grand-aigle, 22 fr. 50 c. Avant la lettre, 40 fr.

JÉSUS-CHRIST SAUVEUR, gravé sur acier d'après *Tony Johannot*, papier grand-aigle, 22 fr. 50 c. Avant la lettre, 40 fr.

Il reste quelques exemplaires des années précédentes au prix de 12 francs le volume.

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE,

LITTÉRATURE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE,

THÉÂTRES,

SCIENCES ET ARTS.

TOME CINQUIÈME.

JUILLET 1836 A JANVIER 1837.

PARIS,

5, RUE DE MÉNARS.

AVIS.

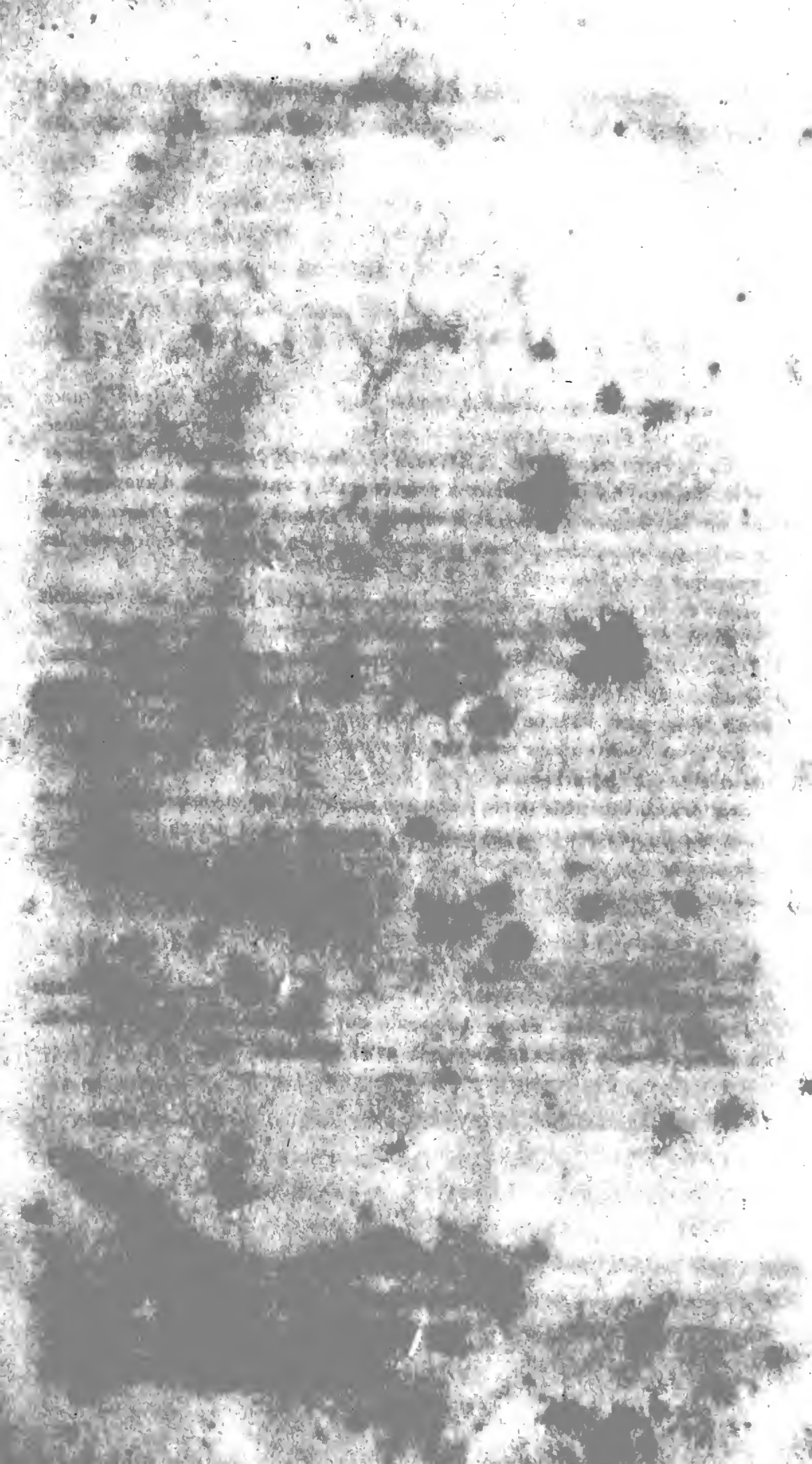
Dans son numéro du 15 novembre dernier, page 377, l'*Écho de la Jeune France* a annoncé qu'une *Revue catholique* étant sur le point de paraître, on avait pensé qu'une fusion entre cette *Revue* et l'*Écho de la Jeune France* était chose utile et désirable. Aujourd'hui l'expérience a prouvé qu'il y aurait plus d'avantages à revenir sur la résolution prise, et à rendre à l'*Écho de la Jeune France* et à la *Revue catholique* leur indépendance première. Au lieu d'un seul défenseur, les bons principes et les idées sociales en auront deux.

A partir de ce jour, ces publications cesseront d'être réunies, sans toutefois que les droits de MM. les abonnés soient lésés.

L'*Écho de la Jeune France* paraîtra régulièrement le premier de chaque mois, par livraisons de 72 pages, avec lithographies ou gravures. Le prix de ce recueil est fixé à 18 fr. pour l'année et 10 fr. pour six mois. La *Revue catholique* paraîtra du 15 au 20 de chaque mois par livraisons de 24 pages. Le prix de cette *Revue* sera de 6 fr. pour l'année.

Le prix des abonnemens payés jusqu'à ce jour étant affecté aux deux publications, et une liquidation pouvant entraîner des lenteurs et des embarras graves dans la marche des deux journaux, les administrations resteront réunies dans les mêmes bureaux jusqu'au premier janvier 1837.

Nous rappelons à MM. les abonnés, qu'ils concourent tous au tirage du tableau de l'*Apothéose de la reine Marie-Antoinette*, qui aura lieu le 25 août prochain. (Voir les numéros du 1^{er} février et du 1^{er} avril 1836.)



L'Écho de la jeune France.



Del. G. B.

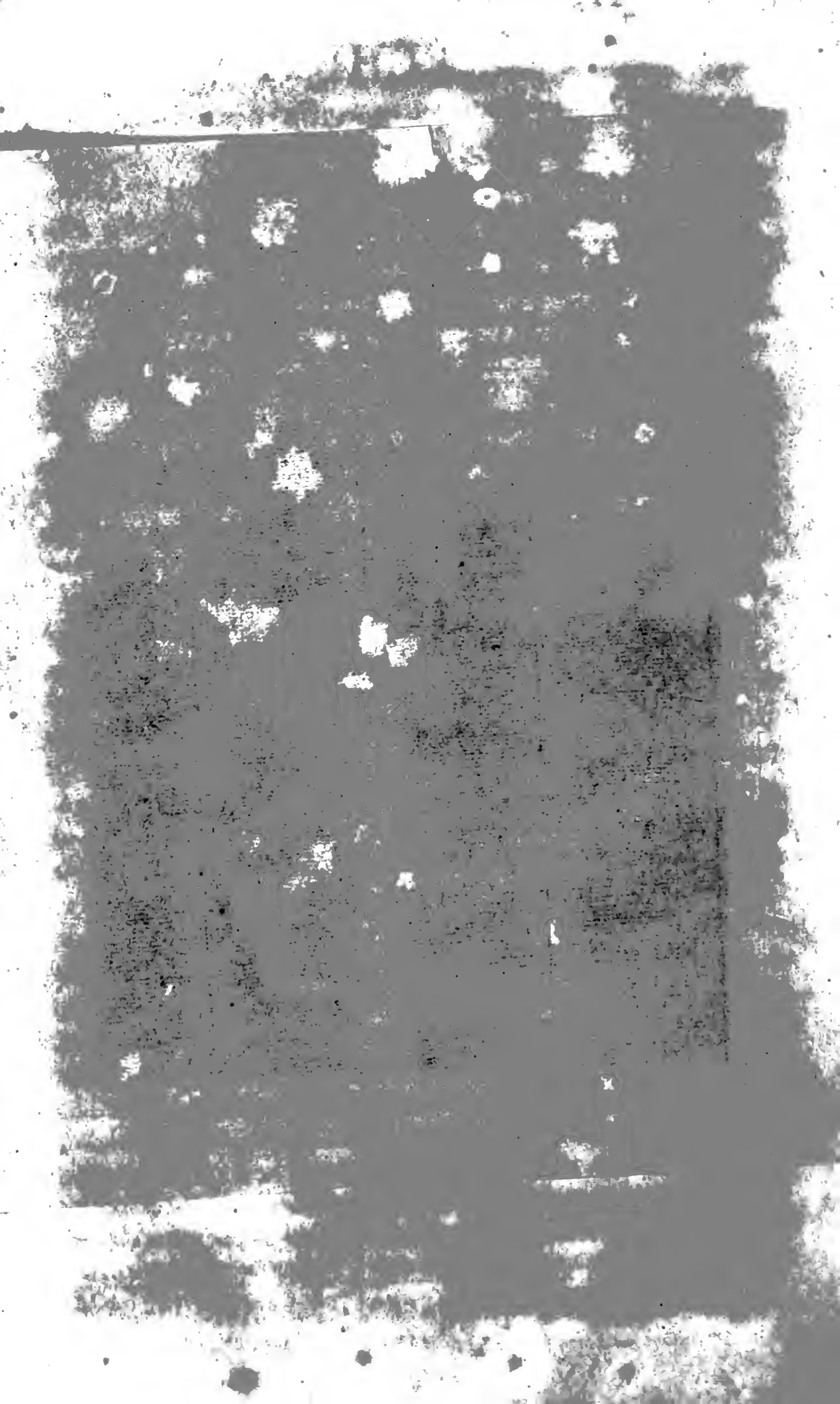
Imp. d'Hubert et de Senne

Château de Courasse.

ÉCHO

trouvant côté à côté de son collègue
d'un gros fouet de poste ; ce rapprochement instantané donna lieu à un
salut plein de courtoisie ; nous échangeâmes les questions d'usage entre

(1) Extrait d'un ouvrage inédit.



ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

Le Château de Coarasse, par *M. Ad. de Puibusque*. — Essai sur la Littérature anglaise et Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions; le Paradis perdu de Milton, traduction nouvelle, par *M. de Châteaubriand*. — Passy et ses chroniques, par *M. le vicomte Walsh*. — Poètes-romanciers de la France au moyen-âge (1^{er} article), par *M. Th. de la Villemarqué*. — Alfred de Vigny, étude littéraire (suite et fin), par *M. J. du Teil*. — Exposition de l'Académie de l'Industrie, par *M. J. Odolant-Desnos*. — LITHOGRAPHIE. — Le Château de Coarasse.

LE CHATEAU DE COARASSE.

CHRONIQUE BÉARNAISE DU XVI^e SIÈCLE (1).

En sortant de la vallée d'Ossau, mon cheval, poney d'équivoque origine, qui avait toute l'indépendance d'un navarin, ralentit peu à peu son allure; il avait décidé de sa propre autorité que je devais me mettre au pas d'une vieille mule dont le trot saccadé battait à mes oreilles comme le tic-tac d'un moulin; je ne m'en aperçus qu'en me trouvant côte à côte avec un ecclésiastique armé, en guise de cravache, d'un gros fouet de poste; ce rapprochement instantané donna lieu à un salut plein de courtoisie; nous échangeâmes les questions d'usage entre

(1) Extrait d'un ouvrage inédit.

voyageurs qui se rencontrent , et la conversation , tour à tour entrecoupée ou suivie , selon qu'il plaisait à nos montures d'aller vite ou doucement, roula bientôt sur les beautés du pays que nous traversions.

Trente ans , une figure ouverte et spirituelle , une poitrine large , une tête couronnée d'une forêt de cheveux , un chapeau triangulaire , une soutane de serge noire , dont la double échancrure découvrait des bottes fortes éperonnées comme celles d'un gendarme ; voilà en bloc le cavalier qui chevauchait près de moi.

Le hasard m'avait servi à merveille ; ce n'était pas un *cicerone* qu'il m'avait donné : j'ai horreur de ces enseignes invariables , de ces moniteurs automatés dont on ne peut tirer que des mots ; mon jeune ecclésiastique était un interprète à la fois érudit et intelligent ; fier de pouvoir faire admirer sa terre natale à un étranger , il se plaisait à la traduire site par site , avec toute la poésie de son patriotisme montagnard.

L'imagination d'un Parisien qui n'a pas voyagé est sujette , on le sait , à d'étranges méprises ; pour elle , la Suisse n'est que lacs et glaciers ; les Alpes ne sont peuplées que d'ours et de chamois ; et , s'il faut bien qu'elle accorde un caractère moins sauvage aux Pyrénées pour faire place à tant d'établissemens célèbres , elle ne rêve que bergeries éparses , que maisonnettes isolées ; au lieu d'une chartreuse ou d'une Thébàide , c'est une Arcadie dont les montagnes sont couvertes de neige et les vallées de petits moutons ; mes exclamations trahirent plus d'une fois cette ignorance naïve et firent sourire mon compagnon de voyage ; je ne pouvais m'accoutumer à l'idée qu'il y avait des villages et même des villes dans les gorges des Pyrénées ; je m'étais mis en route la tête remplie de roches calcaires , de forêts de sapins , de cascades , d'avalanches , et quand j'aperçus un château à peu près semblable à ceux qui décorent l'amphithéâtre de la Loire ou l'embouchure de la Seine , je manifestai presque autant de dépit que de surprise :

— « Un château ici ! à Coarasse ! sur le bord du grand Gave ! entre la vallée d'Ossau et celle de Béthaarram ! mais c'est incroyable ! m'écriai-je ? »

— « Pourquoi donc , répartit le curé , n'avez-vous pas vu les maisons de plaisance qui dominant le coteau de Jurançon ? Les comtes de Foix , si long-temps souverains du Béarn , firent construire dans leurs états plus de châteaux que n'en possédaient les rois de France.

— « Qu'ils en aient eus à Pau, à Orthez, à Mont-de-Marsan et dans toutes les positions centrales de leurs domaines, je n'en suis pas étonné; mais dans des gorges déchirées par les torrens, sur des bruyères arides ou des pics abruptes, que pouvaient-ils en faire ?

— « C'étaient autant de citadelles qui les rendaient maîtres des défilés et qui tenaient leurs voisins en respect. Que voulez-vous ? les frontières sont les sentinelles des peuples; elles ne peuvent dormir que sous les armes. Béouste, Morlaas, Cadillon, Escure, Navailles, Mauvezin, Castel-Gelous, élevaient leurs tours crénelées au-dessus du pays comme les pointes de fer qui hérissaient la couronne des rois lombards.

— « Mais toutes ces forteresses du moyen-âge n'existent plus ?

— « Non, la guerre et le temps, sans cesse unis pour démolir, ont exercé sur elles leur action dévorante ; plus d'une ruine même a péri ; mais les traditions ne sont pas mortes, elles vivent avec nous ainsi qu'elles vivaient avec nos ancêtres, ainsi qu'elles vivront, je l'espère, avec nos neveux. Dieu merci, les hommes de nos contrées savent encore se souvenir, et c'est une vertu, c'est une gloire peut-être dans un temps où l'ingratitude ne s'appelle même plus de l'oubli.

— « Voici une bonne note pour vos Béarnais, Monsieur le curé, je vous promets de la consigner sur mon carnet de voyage ; il faut honorer la religion des souvenirs, il lui reste si peu de fidèles croyans ; mais, soyons justes, si la reconnaissance est rare, c'est qu'elle ne va guère à notre nature, elle exige trop d'abnégation, et notre égoïsme n'aime pas à sortir de chez lui ; il trouve plus commode de tout y ramener ; ce qui me paraît intolérable, par exemple, c'est qu'il soit des lieux où le présent ne veuille pas avoir eu de passé et se vante d'être né de père et mère inconnus ; laissons-le donc, et parlons de notre château ; est-il jeune ou vieux ? j'ai peine à mettre un âge sur sa figure.

— « Coarasse, en réalité, n'est ni vieux ni jeune ; il y a environ trois siècles qu'il a été rebâti, et en perdant depuis cette époque la physionomie sévère d'une place forte, il a pris les formes élégantes d'une jolie villa ; considérez cette pelouse si verte et si fine qui se déroule à ses pieds, et ces beaux massifs de feuillage qui lui servent de ceinture ; voyez comme il se détache de la montagne dressée derrière lui, et comme le Gave vers lequel il se penche, cessant tout-à-coup d'être torrent pour devenir fleuve, s'incline et se tait en passant devant ses murs.

— « Je conviens qu'il serait difficile de trouver une situation plus majestueuse et plus riante, c'est la grâce unie à la beauté ; il ne manque ici que des souvenirs historiques.

— « Que dites-vous ! l'histoire y parle aussi haut que la nature, la chronique même y a ses légendes. Henri IV, qu'une épidémie fit passer successivement dans les bras de huit nourrices, fut envoyé avec la dernière dans cette résidence ; les montagnes qui vous entourent ont vu ses premiers jeux ; les enfans de ce village furent ses premiers soldats ; et peut-être, en est-il plus d'un qui, après avoir grandi avec lui, est mort à ses côtés dans les champs d'Ivry ou de Coutras.

— « Henri IV,.... mais il est partout dans votre Béarn ! son nom le remplit tout entier.

— « C'est vrai, et nous en éprouvons un juste orgueil ; il suffit de dire *le Béarnais* pour que tout le monde sache qu'il s'agit du bon roi.

— « Assurément, vous ne sauriez avoir un plus glorieux homonyme ; l'inscription que j'aperçois au-dessus de la porte du château consacre sans doute sa mémoire ?

— « Non, elle est antérieure à Henri, elle ne rappelle qu'un simple artisan, lisez et devinez :

« LO QUE HA DE SER NO PUEDE FALTAR. »

— « Qu'est-ce que cela signifie ?

— « *Ce qui doit être ne peut manquer d'être.* Beaucoup de voyageurs ont copié cette sentence espagnole, et aucun peut-être ne l'a comprise.

— « Elle n'a rien de neuf, ce me semble, c'est une pensée de fatalisme, le *what is that ought to be* des Anglais.

— « Si tel en est le sens, comme je le crois, il reste à expliquer par quel hasard une telle pensée a pu être gravée en pareil lieu.

— « C'est assez bizarre, en effet.

— « Veulez-vous savoir la vérité, daignez vous reposer quelques instans à Béthaarram ; j'ai eu l'honneur de succéder dans cette paroisse à un vénérable archéologue qui m'a légué divers manuscrits au nombre desquels figure l'histoire de l'inscription de Coarasse ; je serai heureux de vous en donner connaissance. »

J'acceptai avec empressement cette offre obligeante, et cinq minutes après, j'avais quitté mon capricieux poney pour m'installer au presby-

tère sur un fauteuil de chêne qui, grâce à la dureté de ma selle, me parut aussi doux que s'il eût été élastique. Le manuscrit original était aragonais, il avait été traduit en langue basque par l'ancien curé et son jeune successeur l'avait mis en français. Voici ce que je lus :

Henri d'Albret avait donné l'ordre de restaurer tous les châteaux du Béarn appartenant à sa maison et dont le délabrement accusait la négligence ou la pauvreté de ses prédécesseurs ; c'était une dette de reconnaissance que ce prince s'était cru obligé d'acquitter envers le pays. Prisonnier à Pavie, il serait mort dans les fers de Charles-Quint si ses sujets n'étaient venus à son secours ; castels, manoirs, chaumines, tout avait voulu contribuer à sa rançon ; en moins de dix jours on était parvenu à réunir plus de trente mille écus d'or, et l'illustre Jean Gassion avait été envoyé en Italie pour traiter de sa délivrance ; mais les négociations avaient trainé en longueur, et l'adroit messenger s'apercevant que l'empereur espagnol lui opposait les chicanes d'un clerc de bazoches, s'était vu forcé de jouer de ruse avec lui ; les écus d'or destinés à la rançon avaient servi à gagner les gardes du prisonnier. Protégé par le complaisant sommeil d'un poste de lansquenets, le roi de Navarre put descendre à l'aide d'une échelle de corde de la tour où il était détenu avec le baron d'Arros et un fidèle serviteur nommé Française, et l'obscurité de la nuit favorisa sa fuite.

Dans ce concours de dévouement si honorable pour la province, les habitans de Coarasse s'étaient trop distingués pour qu'il fût possible de les oublier. Le château, qui ne présentait alors que l'affligeant aspect d'un amas de décombres, fut réparé avec une magnificence royale ; d'habiles ouvriers, appelés de tous les environs, y travaillèrent sans relâche pendant deux ans.

On remarquait parmi eux un tailleur de pierre venu de l'Aragon qui jouait avec son ciseau sur le granit des Pyrénées comme un sculpteur toscan sur le marbre de Florence ; Alguaro avait plus d'un talent ; danseur et chanteur, il exécutait avec autant d'agilité la farandole catalane que le fandango basque, et sa mandoline savait toutes les tonadillas de Castille ; aussi, n'avait-il pas tardé à être en grand renom dans la vallée ; les femmes qui lui devaient chaque dimanche l'occasion de faire admirer la souplesse de leur taille, la vivacité de leurs petits pieds et cette grâce inimitable qui semble un don du sol béarnais, n'avaient jamais assez d'éloges pour lui ; c'était à leurs yeux ce que les Castillanes

appellent le *matador* et les Andalouses le *brave* ; plus d'une peut-être se serait sentie disposée à lui accorder les bénéfices de cette douce primauté s'il eût songé à les obtenir ; mais rien n'annonçait qu'il eût fait un choix ; au contraire, on observait en lui des habitudes de recueillement et de piété qui contrastaient avec son goût passionné pour la musique et pour la danse. Quand sa journée était finie, il allait s'asseoir tantôt sur le bord du Gave, près de la chute la plus bruyante, tantôt dans la chapelle de Béthaarram au pied du chevalet de fer où brûlaient les cierges du purgatoire ; quelle ame souffrante voulait-il aider... ? on l'ignorait.

Dans l'esprit des jeunes filles qui ne pouvaient expliquer ses contradictions, il en naissait un mystère qui ne les intéressait que davantage à sa destinée ; quant à celles qui croyaient saisir le mot de son cœur dans l'énigme de sa conduite, elles l'entouraient de cette estime respectueuse qui s'attache à un engagement fidèlement observé, elles en parlaient comme d'un vœu religieux ; l'amour était alors chose grave et presque solennelle ; chacun accoutumé à l'honorer en soi savait l'honorer dans autrui ; on n'était pas d'accord néanmoins sur celle qu'aimait Alguaro ; on ne pouvait dire si elle était de Sarragosse ou s'il l'avait rencontrée dans ses voyages ; on avait voulu d'abord que ce fût une Manuela de Burgos, puis on parla d'une Safia de Valence et d'une Rodriga de Barcelone ; mais toutes ces suppositions qui n'étaient que d'adroites tentatives pour surprendre le secret du jeune étranger échouèrent contre sa réserve opiniâtre.

La plupart des hommes, moins pénétrants que les femmes, s'arrêtaient aux apparences ; ils croyaient l'Aragonais froid et indifférent ; ceux qui auraient craint de trouver en lui un rival dangereux lui savaient gré de son insouciance ; les avantages qu'ils étaient forcés de lui reconnaître n'avaient rien qui les alarmât, ils auraient même été ses amis, s'il avait pu oublier comme eux sa supériorité :

« Ce petit homme olivâtre, disaient les autres, n'aime que ses pierres et ses chansons ; il ressemble à ces oiseaux de passage qui ne trébuchent dans aucun piège ; dès qu'il aura rempli son escarcelle, rien ne le gênera pour prendre son vol, il n'aura pas un fil à rompre. »

Alguaro était confondu ainsi avec le prudent et parcimonieux Catalan ; on en faisait un de ces caractères patients à la peine, rudes au travail, âpres au lucre, qui amassent toujours et ne jouissent jamais ; c'était mal le

juger; on apprit bientôt que le sang qui circulait dans ses veines était trop bouillant pour avoir eu toujours un cours égal et tranquille.

Les nombreux ouvriers de Coarasse avaient organisé une maîtrise et s'étaient engagés, pour appeler les bénédictions du ciel sur leur compagnonage, à présenter des offrandes aux principaux oratoires des vallées environnantes; dans une de ces processions, le contre-maître qui, suivant la coutume, portait la bannière nu-pieds, s'étant blessé sur les ardoises de la montagne, fut remplacé par Alguaro; à peine s'était-on remis en route qu'on rencontra un long cortège de pénitens qui allaient en pèlerinage à Lourdes: c'était dans un chemin creux et resserré; chaque procession en dédoublant ses rangs aurait pu passer sans difficulté; mais aucune ne voulut céder un pouce de terrain; la querelle aigrie par d'anciens ressentimens s'échauffa; des injures on vint rapidement aux menaces, et les couteaux étaient déjà tirés, lorsque l'Aragonais, s'interposant entre les deux parties, s'écria que, puis qu'il y avait rivalité entre les deux bannières, c'était à ceux qui les portaient de vider le différend, et qu'il était prêt, pour son compte, à en finir sur l'heure; mais qu'il fallait auparavant que de part et d'autre on prêtât serment de prendre le résultat du combat pour un jugement de Dieu, et de ne pas faire couler une goutte de sang de plus.

Cette héroïque proposition fut accueillie par une acclamation générale; on mit genou en terre et toutes les mains se levèrent à la fois pour jurer. Un cercle fermé sur les deux combattans leur servit de champ-clos; en un clin-d'œil, on vit Alguaro, après avoir tourné en bondissant autour de son adversaire, le saisir, rouler avec lui sur les cailloux sanglans et se relever seul: il l'avait frappé à la gorge.

Les pénitens demeurèrent interdits; leur champion avait la taille d'un géant, et sa force était prodigieuse; on prétendait que durant la guerre d'Italie il s'était débarrassé de dix archers avec une masse d'armes qui pesait presque autant qu'un engin de guerre, et que récemment encore, surpris par un ours entre deux précipices, il l'avait enlevé dans ses bras et lancé au fond de l'abîme.

Fiers d'une victoire qu'ils étaient loin d'espérer, les compagnons de Coarasse ramenèrent Alguaro en triomphe; il était assis sur un brancard tapissé de feuillage; la bannière flottait au-dessus de sa tête; une foule qui grossissait à chaque pas battait des mains autour de lui et le couvrait de fleurs; il fit ainsi son entrée dans la cour du château

où l'argentier du roi de Navarre venait d'arriver pour visiter les constructions ; c'était une moustache grise, un de ces durs soldats de Maignan qui estimait par-dessus tout un bon coup de rapière ou de guisarme ; il embrassa donc Alguaro comme s'il eût tué un lansquenet, et, quand vint l'heure du souper, il l'admit à sa table.

Après une si haute distinction, malheur à qui aurait osé dire un mot contre l'Aragonais ou qui aurait refusé de mettre chaperon bas en l'abordant ; la bannière n'eut plus d'autre porteur que lui ; il devint l'arbitre de tous les combats et le *Bastonero* de toutes les fêtes. Son audace, sa vigueur, son adresse, ce teint hâve et plombé qui s'enflammait sans rougir, ces sourcils épais et mobiles qui en se joignant se tendaient comme un arc, ces grands yeux dont le noir devenait parfois si tendre et le blanc si effrayant, cette humeur tour à tour expansive et réservée, taciturne et pétulante, cette imagination au sommeil sombre, aux éclats inattendus, cette voix enfin dont l'énergique vibration donnait tant de mordant et de fierté à sa parole ; tout cela cessa d'étonner, lorsqu'on apprit qu'il sortait d'une de ces tribus de Maures qui se perpétuèrent dans l'Aragon long-temps après avoir été chassés de la Castille.

Au nombre de ses ancêtres, il comptait avec orgueil le fameux Algiozami ; son père, rebelle aux lois de proscription de Ferdinand-le-Catholique, avait tenté de se soustraire à l'exil en se cachant ; mais son courage le trahit ; insulté par un neveu du *justicia-major* (1), il eut le malheur de blesser son arrogant adversaire ; et, trainé aussitôt devant un tribunal inexorable, il fut condamné à mourir de la mort des assassins ; Alguaro avait alors dix ans ; il vit pour la dernière fois son père au moment où il allait marcher au supplice, et celui-ci lui dit sans s'émouvoir en passant la main sur son jeune front :

(1) Le *justicia-major*, dont l'origine remonte au neuvième siècle, était un magistrat intermédiaire entre le roi et le peuple ; il modérait le pouvoir du premier, il défendait les intérêts du second. Il devint si puissant que les états d'Aragon mirent un frein à son autorité en lui imposant le contrôle d'un conseil de dix-sept membres ; il lui resta cependant une influence encore assez grande pour alarmer le despotisme de Philippe II. Ce monarque ombrageux, voulant en finir avec une résistance qui l'importunait, fit trancher la tête, le 20 décembre 1591, sur la place de Sarragosse, à Jean de la Nuza. Ce fut le dernier *justicia-major* ; avec lui périrent les *fueros* de l'Aragon.

— « Ne pleure pas, mon fils, c'était écrit. — *Lo que ha de ser no puede faltar.* »

Resté seul dans le monde, le pauvre enfant fut recueilli par les chevaliers del Salvador (1), à Montréal-del-Campo, sur les confins du royaume d'Aragon et de Valence; il reçut le baptême et fut élevé dans la religion chrétienne. Plein de reconnaissance pour les bontés de ses maîtres et d'admiration pour leurs vertus guerrières, tous ses vœux eussent été comblés s'il avait pu, sous l'habit de leur ordre, passer sa vie à prier et à combattre; son origine était une barrière insurmontable; on lui donna quelques notions des arts pour qu'il pût gagner son pain et il fut envoyé à Sarragosse dès qu'on le jugea capable de manier le compas et le ciseau; son génie éveillé par le malheur acheva cette ébauche d'éducation; il répandit sur l'architecture renaissance toutes les richesses du style oriental; mais les deux religions qu'on lui avait successivement enseignées, et qu'il savait aussi mal l'une que l'autre, jetèrent une confusion étrange dans ses pensées; il observait les pratiques de la seconde sans se départir des croyances de la première; c'était la destinée qu'il adorait dans la providence; au sein de l'église, il invoquait le dieu de la mosquée; sa foi, au lieu de l'espérance, avait pris pour sœur la résignation; il était fataliste et dévôt; racontait-on une belle action, il aurait tout donné pour en être l'auteur; des pleurs d'attendrissement ou d'enthousiasme mouillaient ses yeux; une grande catastrophe, un crime horrible, venaient-ils au contraire épouvanter la contrée, il en écoutait le récit avec un visage impassible; ça devait être, c'était écrit.

Enfin, le jour marqué pour l'inauguration du château, ce jour, qui devait faire époque, arriva; on l'avait annoncé comme une fête royale à son de trompe et de tambourin. Une multitude innombrable rassemblée dès l'aurore se pressait sur les gazons et dans le préau; on y remarquait, outre les habitans des alentours, beaucoup de marchands forains et d'étrangers; ce fut Alguaro qui eut l'honneur de placer sur le portail de l'avenue le bouquet de gui bariolé de rosettes de toutes couleurs; en aucune circonstance il n'avait montré une joie si vive et si folle.

— « Regardez-le donc, se prit à dire un de ses compagnons en vi-

(1) Ordre militaire et religieux établi en 1118, par le roi Alphonse I^{er}.

dant son pot d'étain sous la charmille, n'est-ce pas drôle? il n'a rien bu, et il est plus gai que nous tous.

— « C'est qu'il va revoir son pays, répondit un autre ouvrier.

— « Ce qu'il y a de bien sûr, ajouta un troisième, c'est que ce n'est ni pour des yeux bleus ni pour des yeux noirs que nous le voyons maintenant si émerillonné. »

Et là-dessus, chacun de dire son mot et de faire ses conjectures ; les opinions s'entrechoquèrent comme les gobelets.

Un complot avait été tramé depuis long-temps par les femmes ; Alguaro avait trop excité leur curiosité pour qu'elles lui permissent de partir avec son secret ; elles n'entendaient pas qu'on pût supposer qu'il les avait dédaignées, c'était pour elles une question d'honneur ; mais comment le faire parler malgré lui ? l'enivrer était impossible ; elles s'efforcèrent donc de l'étourdir : la danse et la musique furent les deux charmes dont elles appelèrent la magie à leur secours ; elles ne lui laissèrent aucun répit ; après les passes béarnaises, elles exigèrent qu'il exécutât les danses populaires les plus passionnées de l'Espagne, l'*Olle* et le *Cachirulo* ; le balancement de sa tête, le sourire de sa bouche, les inflexions de son corps, ses regards, ses gestes, ses poses, tout était en harmonie, tout avait une expression délirante ; les spectateurs ravis firent retentir l'air d'applaudissemens frénétiques ; Alguaro était comme en extase ; les transports qu'il venait d'exciter avaient réagi sur lui ; il déposa ses castagnettes, saisit sa mandoline et lui communiqua ses fougueuses inspirations ; on eût dit qu'elle avait des cordes intimes, elle pleurait, elle chantait, elle extravaguait sous ses doigts. L'enthousiasme des Béarnais n'eut plus de bornes ; ils formèrent une immense chaîne et tournèrent autour de l'heureux ménestrel en répétant un refrain montagnard ; cette joyeuse ovation ne cessa qu'à la vue des tables apportées toutes servies par les valets du roi ; on courut se ranger à l'ombre des tonnelles, et bientôt les fumées du banquet, promptes à monter à des têtes déjà si échauffées, s'évaporèrent en doux propos et en tendres effusions ; le moment était favorable ; une jeune femme, s'adressant à un charpentier provençal assis près de l'Aragonais, dit qu'ayant de quitter pour toujours le pays, chaque étranger devait raconter l'histoire de son cœur ; le Provençal ne demandait pas mieux ; mais sans lui laisser le temps d'entamer son récit, on décida

d'une commune voix qu'Alguaro parlerait le premier comme étant celui qui, suivant toute apparence, avait le moins à dire.

« Est-ce simplicité ou malice, s'écria l'Aragonais en souriant au curieux essaim qui semblait épier son secret sur ses lèvres, suis-je environné d'enfans ou de démons?... supposer que je n'ai pas aimé, que je n'aime pas?... est-ce possible? Ah! laissez là des doutes trop naïfs ou trop moqueurs; au lieu de m'interroger, consultez ceux qui m'ont vu franchir vos gaves, escalader vos pics, courir sur vos glaciers; aurais-je osé, aurais-je pu le faire, si je n'avais pas toujours eu devant moi un regard de flamme pour m'exciter, un doigt tendu pour me guider et le sourire d'un ange pour me dire : c'est bien?... J'ai constamment gardé le silence, il est vrai, et dans votre Béarn où deux cœurs ne suffisent pas pour contenir tout un secret, qui ne dit rien n'a rien à dire; apprenez que je suis d'un pays où l'amour n'admet aucun partage, aucun, pas même celui d'une pensée; invisible pour vous, sans voile pour moi, celle que j'aime ne m'a jamais quitté, elle m'a suivi à travers vos montagnes, elle est ici, au milieu de vous; le jour, la nuit, à toute heure, je la vois; mais aucune autre bouche que la mienne n'a proféré son nom, aucun autre regard n'a joui de son image, je l'ai tenue cachée dans mon cœur... Maintenant, je vais partir, et vous demandez à la connaître, vous voulez qu'elle ait sa part de fleurs dans vos bouquets d'adieu, j'y consens; votre hospitalité vous donne le droit de m'imposer un sacrifice, et me justifie à mes propres yeux. Seulement, si mes paroles ne ressemblent pas toujours aux vôtres, souvenez-vous que je suis étranger; mes pères sont venus du côté de la mer où le soleil se lève, ils apprenaient à lire dans le calice des roses et les étoiles du firmament; j'ai hérité de leur langage dans une autre patrie; en devenant Espagnol, je n'ai pu cesser d'être Arabe. »

A ces mots prononcés d'un accent animé, l'attention redoubla; on monta sur les escabelles, et toutes les têtes se penchèrent pour mieux entendre.

« Il y a de belles filles à Saragosse, reprit Alguaro, il y en a de plus belles, dit-on, que Rafaëla, mais je n'en connais pas une qui soit plus généreuse et plus fière; elle a l'orgueil d'un Aragonais et le cœur d'un Andalou. La première fois que je la vis, son père le vieux Zandugar, picador affaibli par l'âge, était tombé de cheval, il gisait blessé sur le sable, et le taureau, la tête baissée, les naseaux en feu, accourait vers

lui ; c'en était fait du vieillard : Rafaëla s'élança dans l'arène et le couvrit de son corps ; elle était sans mantille ; ses cheveux d'ébène échappés du réseau d'argent qui les retenait s'étaient déroulés sur ses épaules et donnaient à sa figure pâle et contractée une expression qu'aucune parole humaine ne peut rendre. Tous les assistans se levèrent à la fois ; ce ne fut qu'un cri d'une extrémité à l'autre de l'amphithéâtre ; mais l'animal étonné s'arrêta brusquement, et les toreadores arrivèrent à temps pour l'abattre.

« Quelques jours après, lorsqu'il n'était bruit encore que du dévouement de Rafaëla, un incendie allumé par la foudre se manifesta dans la tour de la cathédrale ; en peu d'instans, des tourbillons d'étincelles et de fumée roulant sur la ville se mêlèrent aux nues qu'avait amoncelées l'orage ; la flamme jaillissait à la fois des quatre ouvertures du clocher pour se réunir au sommet en aigrette ondoyante ; bientôt une colonne de feu toucha le ciel, et l'œil eut peine à distinguer si elle en descendait ou si elle y montait ; à sa lueur rougeâtre on lisait l'effroi sur tous les visages ; Saragosse était menacée d'un embrasement général, et l'on ne pouvait rien pour son salut ; les vents soufflaient avec furie.

« Le gardien de l'église paraît tout-à-coup sous le porche ; plus d'espoir, il faut fuir sans perdre un moment ; il a vu la coupole s'entr'ouvrir et des ruisseaux de plomb fondu inonder la nef ; mais une femme qu'il a inutilement appelée est restée au pied des autels, elle va périr sous les décombres, si l'on ne se hâte pas de l'en arracher ; qui osera voler auprès d'elle ?... personne ne se présente, c'est à qui s'éloignera le plus vite ; indigné je me dégage de la foule, je cours vers la basilique, j'y pénètre sous une pluie de feu, et j'aperçois à quelques pas du chœur une jeune fille agenouillée, c'était Rafaëla, ce ne pouvait être qu'elle !..

— « Sortez, lui dis-je, sortez ou vous êtes perdue, l'église va s'écrouler. »

Elle tourne vers moi un visage empreint d'une tranquillité céleste, me fait signe de la laisser et se remet en prière. Les voûtes craquaient sur nos têtes ; j'insiste, je la presse, je la conjure : c'est en vain ; désespérant de faire fléchir sa résistance, j'allais la saisir dans mes bras pour l'entraîner de vive force : un bruit plus affreux que celui du tonnerre remplit soudain la cathédrale et ma voix se perd dans le cliquetis des vitraux qui éclatent de tous côtés ; d'énormes cloches s'é-

taient détachées de la charpente à demi consumée, elles brisent le dôme de l'église, enfoncent dans leur chute le caveau des sépultures, et s'abîment au fond de cet antre souterrain avec un effroyable gémissement long-temps répété de tombeaux en tombeaux ; des fragmens de pierre viennent frapper le pilier contre lequel Rafaëla est placée ; la jeune fille ne se trouble pas, elle joint les mains avec une nouvelle ferveur et ses yeux s'attachent étincelans sur l'autel. Oh ! qu'elle était grande ! qu'elle était imposante alors ! je crus voir la patronne de la métropole, la sainte Vierge elle-même, descendue de son trône immortel pour demander à Dieu la grâce de son église ; je tombai involontairement à genoux, et quand je me relevai, les vents avaient cessé de mugir, des torrens de pluie éteignaient le feu dans la tour, l'église n'était plus en péril ; la prière, seul secours qui fût possible, l'avait sauvée.

« C'était plus qu'il n'en fallait pour exalter l'esprit le moins enthousiaste ; mon cœur avait été frappé deux fois coup sur coup, il s'ouvrit ; j'aimai, j'aimai avec transport, avec fureur ; après plusieurs mois de démarches infructueuses, j'obtins accès dans la maison de Zandugar ; un tourment que je ne connaissais pas, la jalousie m'y attendait, j'avais un rival, et j'ignorais qui de lui ou de moi était préféré. Hernandez était riche et j'étais pauvre ; on vantait sa beauté et sa grâce, il avait des paroles caressantes, il savait adroitement flatter l'oreille pour s'insinuer dans le cœur, et moi, simple comme un artisan, étranger à l'art de séduire, mon langage était timide, mystérieux, embarrassé, il fallait m'aimer pour me comprendre ; la comparaison était accablante, je la faisais sans cesse, et dans mon désespoir, tantôt je roulais des pensées de vengeance, tantôt je cherchais le lieu où je pourrais m'exiler, lorsqu'arriva la fête d'un village peu éloigné de Sarragosse.

« Si nous n'avons plus de veilles d'armes, nous avons encore des veilles religieuses. La *Romeria* (1) de saint Jean surtout attire une foule empressée à Villa-Franca-de-Ebro. Les uns passent la nuit sous le portail de l'église, les autres à l'abri d'un bois d'oliviers ou sous des tentes dressées dans la prairie ; c'est là que chaque année les familles cimentent de nouvelles alliances, et que mille anneaux de fiançailles sont tendrement échangés. Rafaëla devait être du pèlerinage ; je m'en

(1) C'est ainsi qu'on appelait ces veilles qui ont été supprimées depuis long-temps, par suite des abus qu'elles avaient fait naître.

réjouis en pensant que si tout espoir m'était enlevé, je pourrais du moins lui dire adieu avant de la fuir pour jamais.

« Elle ne parut que long-temps après la chute du jour ; le vieux picador l'accompagnait, il l'engagea à visiter la romeria avec moi tandis qu'il allait tout préparer pour la veille ; elle y consentit et son bras s'appuya sur le mien.

« Des groupés sans nombre étaient disséminés autour de l'église ; on chantait, on dansait on buvait ; la guitare, la mandoline , le pandero remplissaient l'air de leurs accords confus ; des feux d'aloës et de paille de maïs étaient allumés à chaque carrefour de cette ville mouvante, et des enfans sautaient à travers la flamme comme de légers fantômes en poussant des cris d'allégresse ; il me tardait de sortir de la foule pour suivre les rives fleuries de l'Èbre, seul avec Rafaëla. Loin de tous les regards, j'espérais provoquer une explication décisive ; mais l'émotion que j'éprouvais était trop forte , ma bouche resta muette. la fille de Zandugar paraissait souffrante, elle voulut se reposer quelques instans et nous allâmes nous asseoir sur la mousse qui tapisse les bords de ces fontaines célèbres, qu'on désigne dans le pays sous le nom de Calderas (1).

« Voyez, me dit Rafaëla après un instant de silence, comme tout ici parle aux yeux et à l'ame ; les vagues bruissements de cette multitude agitée, le murmure solennel de ce fleuve paisible, ces figures bizarrement agrandies que reflètent cent foyers sur les tours de Villa-Franca, et là bas, à l'horizon, le mont Cayo, ce géant de nos Pyrénées, dont la tête voisine du ciel se pare d'une auréole d'étoiles...

« Rafaëla, lui répondis-je, vous êtes heureuse et tout vous sourit ; moi, si je ne craignais de vous faire partager ma tristesse, je vous dirais que l'eau de ce fleuve passe pour ne plus revenir, que cette multitude qui fourmiile au pied de l'église n'est pas même une génération au pied d'un siècle, qu'elle ne laissera pas plus de trace ici bas que ces ombres dessinées sur les tours par la réverbération de la flamme, et qu'enfin le mont Cayo ne doit au voisinage du ciel que d'être plus souvent mutilé par la foudre et de porter une couronne de glace dans une région vivifiée par le soleil.

(1) Ce sont des sources intermittentes qui ont la forme d'une chaudière (*caldera*). Il y en a deux très-remarquables à Crivillen, village près d'Alcaniz ; elles ne coulent que dans les années de sécheresse, elles tarissent dans les années pluvieuses.

— « Quel langage ! Alguaro, qui peut donner une teinte si sombre à vos pensées? »

« Je me tus et je cherchai à dissimuler mon trouble en cachant mon visage entre mes mains.

— « Si rien ne vous plaît sur la terre, reprit avec hésitation Rafaëla, le ciel du moins...

— « Le ciel!... regardez-le dans le miroir de cette fontaine : ces étoiles qui s'allongent dans l'eau ne ressemblent-elles pas à des larmes de feu semées sur un drap funéraire, et cette source elle-même que l'on a si justement appelée menteuse (1), qu'exprime-t-elle autre chose que vicissitude et déception !

— « Mais vous n'y songez pas : cette source est un des plus beaux présens de Dieu ; inutile dans les années d'abondance, elle ne se montre que dans celles de stérilité, n'est-ce pas l'image de la bienfaisance ? Ne voudriez vous pas avoir un ami qui disparût ainsi pendant vos jours de prospérité pour venir à vous dès que vous seriez malheureux ?

— « Un ami ? un ami!... et où trouver un cœur qui m'aime... un cœur qui m'entende?... »

« Je ne pus achever ; ma poitrine était oppressée, j'étouffais. Pour toute réponse, Rafaëla me tendit la main.

« Avec quel transport je la saisis cette main chérie ! comme je la pressai contre mes lèvres en l'arrosant de larmes ! je passais de la mort à la vie, je renaissais à l'espérance, j'étais ivre de bonheur.

« Pour sceller un serment que la bouche d'une Aragonaise n'a jamais besoin de prononcer quand ses yeux l'ont prêté, je détachai de mon doigt l'anneau qu'avait porté ma mère et je le glissai à celui de Rafaëla ; un bruit se fit alors dans le feuillage ; les jasmins que nous avions écartés pour arriver à la fontaine s'inclinèrent, et je vis un pancha rouge serpenter en fuyant au-dessus de leurs tiges ; je me levai avec précipitation, je me jetai à corps perdu dans les broussailles, mais des ronces embarrassèrent mes pieds, et le téméraire qui nous avait écoutés eut le temps de s'enfoncer dans un bois dont l'épaisseur le déroba à ma poursuite.

« Le lendemain, la porte du picador me fut refusée ; Hernandez

(1) *Fuente mentirosa, burlona.*

seul eut la permission de continuer ses visites, je compris. Ma dague pouvait faire justice du traître; mais sa mort eût été un outrage pour Rafaëla; elle avait accepté mon anneau, je n'avais plus de rival.

« Son père m'ayant rencontré par hasard au détour d'une rue m'aborda d'un air affectueux et s'excusa du parti qu'il avait pris à mon égard en me disant qu'il ne pouvait, sans nuire à sa fille, tolérer des assiduités qui avaient été trop publiques pour n'être pas remarquées.

— « Crois-moi bien, Alguarito, ajouta-t-il en me frappant sur l'épaule, je t'aime, et si mon devoir n'était pas d'assurer avant tout l'avenir de Rafaëla, tu l'emporterais sur Hernandez, lors même que tu ne posséderais que la moitié de ce qu'il offre. »

« Touché de sa bienveillance, je lui fis connaître toute l'ardeur de mes vœux et je le suppliai de m'accorder un délai. »

— « Soit! me répondit-il, j'attendrai tant que ma fille le voudra. » Cette assurance me rendit quelque espoir; sortant de ma longue incurie, je ne rêvai plus qu'aux moyens d'amasser promptement la dot exigée; amère dérision! L'astucieux vieillard s'était joué de moi; docile aux conseils du perfide Hernandez, il n'avait voulu que m'endormir dans une crédule sécurité; Rafaëla m'apprit que l'un et l'autre, employant tour à tour la prière et la menace, l'assiégeaient sans relâche pour arracher son consentement, et qu'il ne lui restait plus d'autre refuge contre leurs obsessions que la cellule d'un cloître; je combattis inutilement sa résolution.

— « Toi ou Dieu! s'écria-t-elle d'une voix émue, si je ne peux t'appartenir, il faut que je rompe à jamais avec le monde; j'irai prier sur la porte du ciel jusqu'au jour où elle s'ouvrira pour me recevoir. »

— « Voilà bien la faiblesse des femmes, répliquai-je, elles vantent leur dévouement, et au premier obstacle tout est fini. Si tu m'aimais comme je t'aime, si tu étais capable de soutenir une lutte d'une année, demain je sortirais de Sarragosse, j'abandonnerais nos montagnes, j'irais travailler dans les états du roi de Navarre, et j'en rapporterais assez d'or pour contenter l'avidité de ton père; mais non, ce serait te demander plus que tu ne pourrais tenir; je n'exigerai pas un sacrifice au-dessus de tes forces.

« Les supplications, les pleurs n'auraient rien obtenu de ce cœur

superbe ; mais je venais de lui porter un défi, il retrouva tout son courage.

« Un an, reprit Rafaëla, le travail d'un an?... non, non, ce ne serait pas assez ; j'attendrai deux années, et si alors tu n'es pas de retour, Alguaro, dis-toi bien que ton amie n'existe plus que pour Dieu !

« Ainsi le bonheur reparaisait devant moi ; mais quelle distance m'en séparait encore ! je devais pour l'atteindre franchir l'intervalle d'un abîme , je le perdais si un seul obstacle ralentissait mes pas , il fallait fertiliser chaque heure , et de pauvre que j'étais, devenir riche à jour nommé ; j'avais beau puiser des forces dans le sentiment qui me soutenait, toute mon énergie était prête à m'abandonner en embrassant une telle perspective d'incertitudes et d'alarmes. Il y eut alors dans ma vie je ne sais quelle confusion ; un nuage de feu enveloppa ma tête, j'entendis la foudre gronder dans mon cœur et le désespoir s'y rouler en hurlant... Oh ! ce fut horrible ! Je me demande encore si ce n'est pas une illusion, un rêve, un vertige ; il n'est que trop vrai, cependant... oui, je me rappelle... quel supplice !... comme j'ai souffert !... et l'on a pu dire que je n'aimais pas, que j'étais froid, indifférent, égoïste !... Ah ! de quelle épouvante seraient saisis ceux qui m'ont cru insensible, comme ils le maudiraient ce don fatal qu'ils m'ont contesté, si tous les souvenirs qui tourmentent mon ame se remuaient à la fois dans leur cœur !... »

Ces mots désordonnés furent suivis d'une brusque interruption ; Alguaro était livide, ses larges sourcils se contractèrent, et ses yeux sortis de leur orbite et comme retournés sur lui-même prirent une teinte de sang.

— « Peu de jours après, dit-il en se calmant par degrés, j'étais sur la frontière de l'Aragon, j'entrai dans le Béarn par la vallée de Gistau, et comme si la patrie eût voulu me dire encore adieu, je rencontrai deux moines du couvent des Jéronymites qui retournaient à Sarra-gosse et qui bénirent mon voyage ; vous savez le reste ; inutile de raconter une vie qui s'est traînée sous vos yeux et qui n'a été souvent que l'image de la vôtre ; elles touchent enfin à leur terme ces deux années d'épreuves ; plus de ces jours trop courts pour le travail, plus de ces nuits trop longues pour le repos ; je pars demain, demain je marche à une nouvelle existence, je cesse de gémir, j'oublie, j'espère, à cha-

que pas la poussière de l'exil se détache de mes pieds, et j'entrevois de plus près ces montagnes adorées où la patrie, l'amour, le bonheur, tout m'attend avec Rafaëla. »

Comme on écoute le chant d'un oiseau long-temps après qu'il a cessé de se faire entendre, la foule silencieuse et béante retenait encore l'explosion des sentimens divers qui l'agitaient, lorsqu'un rire sardonique répondit aux dernières paroles d'Alguaro ; tous les yeux se portèrent avec surprise sur un Espagnol qui était à demi enveloppé dans un étroit manteau, et dont la toque de velours était ombragée d'un panache noir ; l'insolente ironie de cet homme, loin de se déconcerter, se donna libre cours.

— « Patrie ! amour ! bonheur ! tout m'attend avec Rafaëla !... dit-il en imitant la voix d'Alguaro ; Rafaëla t'attendre !... en vérité, l'honneur serait grand pour elle !... »

Alguaro se lève bouillant de colère, le manteau de l'étranger tombe et découvre à ses yeux le rival qu'il abhorre.

— « Que vois-je ? s'écrie-t-il, Hernandez !

— « Oui, Hernandez, le perfide Hernandez, comme tu oses l'appeler.

— « Que viens-tu faire ici, imprudent ?

— « T'arrêter.

— « M'arrêter, toi ! as-tu donc résolu de braver ma fureur ?...

— « Que m'importe ta fureur ! c'est à toi de trembler, je suis l'envoyé de ton seigneur et maître.

— « Que veux-tu dire ?

— « Cet ordre va te l'apprendre. De par l'empereur Charles-Quint, roi de Castille et d'Aragon, moi, Hernandez de Torella, délégué du seigneur justicia-major de Sarragosse, je te somme d'avoir à me suivre sur l'heure ! »

Au nom détesté du vainqueur de Pavie, les Béarnais, qui déjà murmuraient sourdement, se mirent à rugir.

— « Depuis quand l'Espagnol commande-t-il en Navarre ?... » criaient les uns ; — « Honni soit le roi des impériaux ! » vociféraient les autres ; et du sein de la foule exaspérée sortaient mille imprécations. — « Mort à Charles-Quint ! mort à tous les traîtres qui le servent ! tuez l'alguazil ! tuez-le ! tuez-le ! »

Hernandez, assailli de toutes parts, fut renversé, foulé aux pieds, et

aurait été impitoyablement massacré, si trois archers qui entraient alors dans la cour du château, et dont il avait eu l'imprudencé de ne pas attendre l'arrivée, n'étaient point parvenus à se faire jour jusqu'à lui; ils réclamèrent main-forte au nom du roi de Navarre, et dès qu'ils purent dominer le tumulte, un d'eux déroula un parchemin revêtu du sceau d'Henri d'Albret, et lut à haute voix l'ordre d'extradition.

La foule, subitement apaisée, était stupéfaite; elle interrogeait la figure d'Alguaro avec autant d'inquiétude que de curiosité; et celui-ci, debout et immobile, ne quittait pas son rival des yeux; sa main agitée par un mouvement convulsif frémissait sur la poignée de sa dague.

Plus la frayeur d'Hernandez avait été grande, plus sa rage fut violente.

—« Tu n'as pas tout dit, fils de damné, s'écria-t-il : tiens, tiens, voici qui t'aidera à compléter ton récit ! »

Et il lui fit passer un feuillet de vélin richement enluminé qui paraissait arraché d'un missel.

Alguaro changea de couleur.

—« N'est-ce pas assez pour te rendre la mémoire ? regarde ce couteau chargé de rouille ; le reconnais-tu à ce manche de figuier sur lequel tu as si habilement sculpté un chiffre amoureux ? il est tel qu'on l'a trouvé sur les rochers ; mais, voici mieux encore : voici l'anneau émaillé de Sainte - Engracia... eh bien ! qu'as-tu à dire ?... est-il un hérétique parmi tes dignes aïeux qui ait mieux mérité que toi d'être livré au bourreau et de mourir dans les flammes ? »

Pareil à un homme qui sort tout-à-coup d'une obscurité profonde, Alguaro semblait ébloui par une clarté soudaine : la feuille de vélin, le couteau ciselé, l'anneau d'émail, il considérait tout et ne voyait rien. Un morne désespoir se peignit sur ses traits à mesure que les objets, dont l'aspect avait troublé sa vue, commencèrent à prendre une forme distincte à ses yeux.

— « Le voilà donc revenu, dit-il, ce passé dont je voulais jeter la poussière au vent ! et c'est la main d'Hernandez qui me l'apporte !... mes souvenirs s'effaçaient en s'éloignant de moi, je croyais les rêver, ils ont reparu, ils sont tous présents, oui, tous, je les revois plus acharnés, plus implacables que jamais. Ah ! si la terre pouvait se fendre sous mes pieds et m'engloutir !... Insensé que je suis ! à quoi bon me révolter contre ma destinée !... Dieu est grand ; il a ouvert le flanc

de la montagne pour en faire sortir mon secret ; il a donné une voix à l'ouvrage de mes mains pour me dénoncer, que sa volonté s'accomplisse!... Mais Rafaëla, Rafaëla, que va-t-elle devenir!... »

— « Tu n'as plus à t'occuper d'elle, vil suborneur, répondit l'Espagnol, épargne-toi un soin qui l'outrage ; une cellule de pénitente à Santa-Fé est son tombeau, elle s'y est enfermée en te maudissant. »

Un rayon de joie traversa comme un éclair la sombre figure d'Alguaro ; sa bien-aimée n'était pas au pouvoir d'Hernandez, elle avait tenu sa promesse ; mais le dernier mot qu'il venait d'entendre l'avait plus cruellement blessé que toutes les injures de son rival.

— « Rafaëla m'a maudit ? s'écria-t-il, tu mens Hernandez, tu mens !.. elle seule n'a pas le droit de me maudire, tout ce que j'ai fait, mal ou bien, je l'ai fait pour elle ; savais-je, avant de l'aimer, si j'étais pauvre ou riche ? le gain de chaque jour ne suffisait-il pas à ma subsistance de chaque jour ? Est-ce pour moi que j'avais besoin d'or ? Qui a jeté la première bourse dans cette balance avare que tenait la main de son père ? N'est-ce pas toi ? N'a-t-il pas fallu trouver le même poids ? Le court délai qui m'avait été accordé ne m'exposait-il pas à la chance de tout perdre ? Comment vivre, comment travailler sous l'étreinte de si poignantes angoisses ? mes calculs étaient ceux de tout artisan ; ils n'avaient jamais dépassé une semaine ; forcé de compter avec l'avenir, je fus effrayé ; il me parut certain que mes sueurs couleraient inutilement si mon ciseau était ma seule ressource ; il me vint alors une pensée qui ne devait pas être faite pour ma tête, car elle la bouleversa ; une de ces pensées de l'enfer dont le poison enivre et brûle... Église de las Santas masas ! église de ce couvent des Jéronymites, fondé par Ferdinand, le persécuteur de mon père, et enrichi de la dépouille de mes aïeux, c'est vers toi, vers toi seule que le souffle du démon devait me pousser ! La vengeance m'excitait au sacrilège ;... mes pas chancelèrent cependant... la parole d'un prêtre qui, du haut de la chaire, proclamait les décrets de la justice divine, m'arrêta sur le seuil du crime ;... interdit, confus, je m'échappai de l'église en jurant de ne plus y rentrer. Rafaëla m'apparut tout-à-coup ; pour la première fois je vis des larmes humecter ses paupières, et elle s'éloigna en me répétant sa promesse : — « Deux ans d'attente, et puis, toi ou Dieu !... » — « Dieu, ou Satan ! me cria dans ce moment d'émotion une voix intérieure, mais

Rafaëla avant tout, au prix de tout ! » Et cette voix impérieuse, irrésistible, je la pris pour celle de ma destinée ; j'obéis.

« Lorsque l'angelus eut sonné au couvent, seul dans l'église souterraine, je me glissai entre les ossemens des martyrs ; j'écartai leurs reliques, et détachant une clé de la châsse d'argent où repose la tête de sainte Engracia, j'ouvris son trésor, j'y plongeai la main, je saisis tout ce que je rencontrai dans l'ombre ; sa bague, son missel, ses pierreries... Comme mon sang battait alors mes artères ! quelles palpitations précipitées dans mon cœur !... moi qui n'avais jamais connu la crainte, je tremblais ! le bruit seul de mes pas me faisait frissonner ; tandis que j'essuyais la sueur froide qui coulait de mon front, un glas funèbre vint à sonner sous les arceaux retentissans ; j'accélérai ma fuite : les colonnes blanches contre lesquelles je me heurtais dans les ténèbres étaient devenues pour moi autant de spectres ; ma main se glaçait en les touchant ; je volai sans m'arrêter vers la montagne, et là j'enfouis mon butin dans les fentes d'une roche aiguë sur laquelle aucun autre chasseur que moi n'avait encore monté ; j'étais à Sarragosse avant le lever du jour.

» Toutes les cloches dénoncèrent à la fois le sacrilège ; c'était le lugubre tintement de l'agonie ; d'immenses processions sortirent en habits de deuil des églises et des couvens ; l'archevêque, vieillard octogénaire, marchait en tête, la corde au cou et les cheveux couverts de cendres ; il s'avança vers Santos-Masas en répétant le *Miserere*, et au sein de la foule gémissante qui répondait à ses prières, j'aperçus Rafaëla ; mon cœur ne put tenir contre ce spectacle ; je déchirai mes vêtemens, je pris un cilice, et le cierge à la main je me jetai des premiers dans le temple profané ; mes larmes lavèrent sur les dalles l'empreinte de mes pas nocturnes.

» Pardonne, sainte Engracia, pardonne, m'écriai-je, en me frappant la tête sur la pierre ; je n'ai cédé que malgré moi ; j'aurais en vain prolongé une lutte inégale, ma destinée le voulait ; mais que ton courroux s'apaise ! je suis jeune encore, je te consacrerai, s'il est nécessaire, le travail de toute ma vie, et ton trésor te sera rendu ! »

» Cet engagement pris à la face des autels, j'ai su le remplir ; pas un maravedis ne manquera ; dès que mes inquiétudes ont cessé, dès que les premiers fruits de mon travail m'ont permis d'attendre avec plus de

confiance l'avenir, j'ai adressé un avis secret au justicia-major pour lui indiquer le lieu où le saint trésor est caché...

—« Il est vrai, dit Hernandez, l'avis dont tu parles a été reçu ; mais déjà un chasseur d'Isards avait apporté à Sarragosse le couteau que tu avais oublié sur la montagne, et Zandugar et moi nous l'avions reconnu aux deux lettres que tu y avais entrelacées ; il fallait être aussi diligent pour le repentir que pour le crime ; au lieu de t'envoyer au bûcher, on se serait peut-être contenté du gibet ; apprends-le, d'ailleurs, les feuilles du missel retrouvées une à une avaient suffi depuis long-temps pour te faire soupçonner par les Jéronymites, et tes remords en venant plus tôt seraient encore venus trop tard. »

Ces paroles cruelles excitèrent chez l'Aragonais un mouvement d'indignation qu'il s'efforça de réprimer ; c'en était fait ; il ne pouvait plus avoir la majestueuse colère du lion ; mais il y avait dans ses regards quelque chose de celle du tigre chaque fois qu'ils retombaient sur Hernandez.

—« O Dieu terrible ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel, qui pourrait tromper ta vigilance ? ce missel que j'avais emporté dans ma fuite, et que j'ouvris par hasard en me reposant sur la première montagne de France, ce livre saint qui me rappela les menaces de ta justice, et que, dans ma fureur, je jetai feuille à feuille au torrent, devait servir aussi de témoin contre moi ! Rien n'a été perdu : les deux moines que j'ai salués sur la frontière, ce sont eux, je le comprends, qui ont dû reconnaître dans quelque page flottante l'image souillée de leur protectrice ;... ils ont remonté le cours du Gave et recueilli à chaque pas une nouvelle preuve du crime... Eh bien ! que faut-il encore ? frappe, grand Dieu ! achève l'œuvre de ta vengeance, mon front se courbe devant toi ! mais grâce, grâce pour Rafaëla ! Rafaëla est innocente ; son cœur n'a jamais cessé d'être pur ; oh ! par pitié, épargne-la ! n'ajoute rien au malheur que j'ai fait tomber sur elle !

—« Trop tard, trop tard encore ! répliqua Hernandez avec un ricanelement barbare, Rafaëla s'était révoltée contre la volonté de son père ; elle a porté la peine d'un indigne amour. Moi-même, muni d'un ordre du justicia-major, je l'ai arrachée de son cloître et je l'ai contrainte à venir avec les recluses, ses sœurs, voir ton nom cloué à l'infâme poteau ; on dit que depuis lors sa raison s'est égarée, qu'elle refuse toute nourriture, et qu'elle passe les jours et les nuits au pied du crucifix ; tu

peux donc te dispenser de prier pour elle, bien que tu n'aies pas long-temps à vivre, il est à croire qu'elle sera morte avant toi. »

Alguaro atterré resta sans voix ; il avait croisé ses bras sur sa poitrine et semblait perdu dans sa douleur ; il n'opposa aucune résistance aux archers qui s'avancèrent pour le désarmer ; il leur remit sa dague, et jetant un regard attendri sur ses compagnons qui mêlaient leurs larmes à celles des femmes, il donna lui-même le signal du départ.

A quelques pas du château, il se retourna en murmurant un dernier adieu, et ses yeux s'arrêtèrent sur le portail où l'on avait dressé un échafaudage pour placer les armoiries du roi de Navarre ; une idée soudaine se révéla dans ses traits ; il s'approcha vivement du vieil argentier qui l'avait fait asseoir à sa table, et le supplia de lui accorder une faveur.

— « Parle, lui répondit l'ancien homme d'armes, en affermissant sa voix pour cacher son émotion, que veux-tu ? »

— « Laisser ici un souvenir, graver sur ce portail la pensée de ma vie, cette pensée fatale que j'ai portée comme un joug, et qui m'a écrasé... le fanal allumé sur l'écueil préviendra peut-être d'autres naufrages.

— « Mais les armes de Navarre ?... »

— « Elles brillent sur trop de castels, sire écuyer, pour avoir besoin de blasonner celui-ci ; voyez là-haut sur ce mur la menace béarnaise : *Touches-y si tu l'oses* ; n'est-ce pas assez ? qui ne reconnaîtrait à ces mots le noble et vaillant maître de Coarasse !... »

— « Tu dis vrai, répondit l'argentier, l'épée du fourreau vaut mieux que celle de l'écusson ; grave donc à cette place ta triste légende, et puisse la leçon profiter au pays ! »

Alguaro s'élança aussitôt sur l'échafaudage ; ses outils lui furent rendus, et dès qu'il les eut touchés, on vit sa figure se ranimer ; son œil reprit tout l'éclat qu'il avait perdu ; les rubans du bouquet de gui qu'il avait planté le matin au-dessus du portail, jouaient au vent et ondulèrent autour de sa tête ; il attaqua le granit avec une telle hardiesse et d'une main si ferme et si sûre, qu'on aurait pu croire qu'il avait un modèle devant les yeux. Hélas ! ce qu'il écrivait était gravé depuis si long-temps dans son esprit ! c'étaient les dernières et funestes paroles de son père : « *Lo que ha de ser no puede faltar.* » Son ciseau ne se

reposait que que pour s'aiguiser ; il courait, il volait de lettre en lettre, il brûlait la pierre ; autant de coups, autant d'étincelles.

La foule attentive répétait chaque mot à mesure qu'il était formé, et se communiquait à voix basse ses pénibles impressions ; les archers avaient été postés au pied de l'échafaudage ; mais l'impatient Hernandez, pour surveiller de plus près son ennemi, s'était placé sur l'échelle.

La dernière lettre venait d'être sculptée, lorsque le maillet d'Alguaro s'échappa de sa main et tomba sur le plancher où s'était accoudé l'Espagnol ; celui-ci le ramassa et demanda à son prisonnier s'il n'avait pas fini.

— « Pas encore, dit Alguaro en aiguisant de nouveau son ciseau sur un grès humide et poli, il faut que j'écrive ici mon nom.

— » C'est juste, reparti Hernandez, et il monta sur l'échafaud pour lui rendre le maillet ; mais, ajouta-t-il avec son ironie satanique, pour que ton nom soit abhorré comme il doit l'être des deux côtés des Pyrénées, il est nécessaire qu'il soit suivi à Coarasse du même mot qu'à Sarragosse.

— » Et quel est ce mot ?

— » Ne te l'ai-je pas assez répété ? SACRILÈGE !...

— » Tu te trompes, Hernandez, il en est un autre qui a été écrit dans le ciel le jour où je t'ai connu.

— » Et quel est-il ?...

— » MEURTRIER !... répondit l'Aragonais d'une voix tonnante, et en même temps il lui plongea son ciseau dans le cœur. »

Un cri d'effroi s'éleva de toutes parts ; les archers escaladèrent l'échelle ; mais avant qu'ils fussent arrivés sur l'échafaudage, Alguaro avait tourné contre sa poitrine le fer retiré fumant du cœur d'Hernandez, et il était tombé pour ne plus se relever. Son corps palpitant râlait sur celui de son rival, dont la tête pendait échevelée vers le sol et vomissait des flots de sang.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.



ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE,

ET

CONSIDÉRATIONS SUR LE GÉNIE DES HOMMES, DES TEMPS
ET DES RÉVOLUTIONS,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

Enfin, voici un livre réellement attendu!... un livre plein de choses!... un livre qui vivra!... Pourquoi donc suis-je mal à l'aise en l'annonçant? En m'examinant bien, je le devine, c'est que je vole ce plaisir à un de mes collaborateurs.

L'Essai sur la littérature anglaise m'est arrivée sous les ombrages de ma retraite; là, sous ces arbres que l'hiver ne dépouille pas et que j'aime encore par reconnaissance, quand le nouveau feuillage est revenu à tous les autres arbres. Mon devoir eût été de refermer le livre et de l'adresser tout de suite à la personne chargée de la Revue littéraire de *l'Echo*, mais le charme était déjà sur moi. La magie du style m'avait saisi, le brillant des couleurs m'avait ébloui, et la noblesse des pensées m'avait enlevé si haut, si loin de la vie de tous les jours, que j'en oubliai un instant les usages; et je gardai pour moi le bonheur de lire le premier le nouveau livre de M. de Chateaubriand... que celui qui n'eût pas fait comme moi prenne la pierre et me la jette.

M. Mouttet me pardonnera, je l'espère. Moi, je ne ferai qu'annoncer la *bonne nouvelle* au monde littéraire; sa plume détaillera les beautés de l'ouvrage, et avec son savoir en montrera la science; car dans cet *Essai* et ces *Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions*, ainsi que dans les *Études historiques*, il y a une mine où bien des mains vont désormais puiser. Jamais plus d'érudition n'a été mêlée à plus de poésie, plus de choses solides à plus de choses gracieuses. Je n'avais encore lu que quelques pages, qu'il me semblait déjà que je venais de traverser une contrée tout ombragée de magnifiques chênes et tout ornée des plus gracieuses fleurs.

Je n'ai fait que jeter les yeux sur la traduction du *Paradis perdu*. Elle veut être lue phrase à phrase ; en attendant, que l'original à la main, je puisse me livrer à cette étude, je me bornerai à dire, que nul aussi bien que M. de Châteaubriand ne pouvait nous montrer Milton tel que Dieu et les révolutions l'ont fait.

S'il était donné à l'hysope de parler, dirait-elle bien la majesté du cèdre ? et sera-ce au petit oiseau des airs à mesurer le vol de l'aigle ?

Non, pour porter un géant et l'exposer aux regards de tous, il faut être géant soi-même.

Voici comment s'exprime l'illustre traducteur dans un avertissement placé en tête de son livre :

« J'ai peu de chose à dire de ma traduction, des éditions, des commentaires, des *illustrations*, des recherches, des biographies de Milton. » Il y en a par milliers ; il existe en prose et en vers une douzaine de traductions françaises et une quarantaine d'imitations du poète, toutes très-honnes ; après moi viendront d'autres traducteurs, tous excellens ; à la tête des traducteurs en prose, est Racine le fils ; à la tête des traducteurs en vers, l'abbé Delille.

« Une traduction n'est pas la *personne*, elle n'est qu'un *portrait* ; un grand maître peut faire un admirable portrait, soit ; mais si l'original était placé au près de la copie, les spectateurs le verraient chacun à sa manière et différeraient de jugement sur la ressemblance. »

« Traduire, c'est donc se vouer au métier le plus ingrat et le moins estimé qui fut oncques ; c'est se battre avec des mots pour leur faire rendre dans un idiôme étranger un sentiment, une pensée autrement exprimée, un son qu'ils n'ont pas dans la langue de l'auteur. Pourquoi donc ai-je traduit Milton ? Par une raison que l'on trouvera à la fin de cet essai. »

L'*Écho de la Jeune France* a révélé, il y a bientôt un an, pourquoi l'auteur du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*, en était réduit à traduire le premier poète de l'Angleterre.

Aujourd'hui, à la fin du second volume de l'*Essai sur la poésie anglaise*, M. de Châteaubriand parle ainsi :

« En finissant, revenons par un dernier mot au premier titre de cet ouvrage et redescendons à l'humble rang de traducteur ; quand on a vu, comme moi, Washington et Bonaparte ; à leur niveau, dans un autre ordre de puissance, Pitt et Mirabeau ; parmi les hauts révolution-

naires, Robespierre et Danton ; parmi les masses plébésiennes, l'homme du peuple marchant aux exterminations de la frontière, le paysan vendéen s'enfermant dans les flammes de ses récoltes, que reste-t-il à regarder derrière la grande tombe de Sainte-Hélène ?

« Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes auxquels j'appartenais par la date de l'heure où ma mère m'infligea la vie ?

« Pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée ? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'un monde écroulé ? J'avais tout à gagner à ne pas traîner sur la terre ; je n'aurais pas été obligé de commencer et de suspendre ensuite mes *Justices d'outre-tombe* pour écrire ces essais, afin de conserver mon indépendance d'homme.

« Lorsqu'au commencement de ma vie, l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil. Aujourd'hui, rentré dans ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'Éden. Le chantre du *Paradis perdu* ne fut cependant pas plus riche que moi : assis entre ses filles, privé de la clarté du jour, mais éclairé du flambeau de son génie, il leur dictait ses vers. Je n'ai point de filles, je puis contempler l'astre du jour, mais je ne puis dire comme l'aveugle d'Albion :

How glorious once above thy spear!

.....
Soleil ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière !

« Milton servit Cromwell, j'ai combattu Napoléon : il attaqua les rois, je les ai défendus ; il n'espéra point leur pardon, je n'ai pas compté sur leur reconnaissance. Maintenant que dans nos deux pays la monarchie penche vers sa fin, Milton et moi n'avons plus rien de politique à démêler ensemble. Je viens me rasseoir à la table de mon hôte ; il m'aura nourri jeune et vieux... Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance ! »

Nous ne savons si notre admiration nous enivre trop, mais en vérité, jamais, selon nous, homme n'a surpassé cette noblesse de style et cette manière digne de dire. Pas un mot qui n'émeuve, pas une pensée qui n'élève dans cet aveu d'une pauvreté toute rayonnante de gloire :

O mon pays, sois mes amours,
Toujours.

Toujours loyale et fidèle Bretagne, sois honorée entre toutes les provinces, car tu as donné la vie au premier écrivain de notre siècle, et jamais cœur plus généreux que celui de Châteaubriand n'a battu dans une poitrine d'homme.

LE PARADIS PERDU.

Qu'on se figure une de ces immenses forêts d'Amérique, visitées par Châteaubriand, où des arbres de toute espèce se mêlent, se pressent, s'enlacent dans un admirable désordre, où la végétation la plus luxuriante se déploie librement, où la sève coule par d'innombrables canaux, et l'on aura peut-être une image du *Paradis perdu*. Quant au poète, c'est une nature multiple, complexe, s'il en fut jamais, une nature sans règle et sans frein, qui va, vient, s'arrête, s'embarrasse, se replie, se roule sur elle-même comme le serpent séducteur, et se joue sublime et insaisissable en mille transformations; ou plutôt, pour parler le magnifique langage de l'auteur, c'est « un fleuve immense qui entraîne avec lui ses rivages et les limons de son lit, sans s'embarrasser si son onde est pure ou troublée. » Telle est l'œuvre, tel est l'homme que M. de Châteaubriand avait à nous faire connaître; voyons s'il y a réussi. Rapprochons le tableau de l'original, appliquons le calque sur le dessin, le masque sur le visage de celui qu'il a voulu peindre, et jugeons par analogie... La ressemblance est frappante. Oui, voilà bien l'œuvre de Milton; voilà les dédales sombres, sinueux, impraticables, qui s'y croisent en tout sens; ses sites inachevés et jetés au hasard, ses épais fourrés où le jour ne pénètre pas, son vernis souvent équivoque et son ciel; voilà le vieux républicain, l'ennemi des rois; l'ange tombé, à qui la foudre a frappé la tête et arraché la vue; le voilà, vaincu, refoulé, exilé, le puissant apôtre des révolutions, qui conspirait la chute des grandeurs de son siècle; on le dirait dans une de ces nuits ardentes, où la fièvre rongait son sein; la pâle lueur de sa lampe éclaire son visage; ses lèvres se crispent, des paroles qui s'entrechoquent pêle-mêle, tumultueuses comme l'émeute hurlante, inarticulées comme des soupirs de désespoir, sublimes comme la nature dans l'enfantement, jaillissent à grands flots de sa bouche.

Tout ce que ce calque merveilleux a coûté à l'auteur de soins, de peines, de fatigues et de patience, nul ne pourrait se l'imaginer et

nul ne le sait mieux que nous, qui avons si souvent violé la sainteté de la retraite où il expiait son génie, pour lui parler de la Jeune France... de la Jeune France, à laquelle il porte un si vif intérêt. Nous avons vu l'auteur d'*Atala René*, des *Martyrs* et du *Génie du christianisme*, nous l'avons vu, cet homme qui a créé un siècle et qui lui donnera son nom, accoudé à sa mauvaise table de bois traduisant Milton, ligne par ligne et mot par mot, comme un pauvre écolier de sixième du grec ou du latin ! Ainsi Corncille dans ses vieux jours mettait en vers l'*Imitation*, à genoux ; car toutes les gloires sont sœurs ; « Les hautes renommées se mêlent comme enfans d'une même famille, tout ce qui a de la grandeur se touche. »

Le système de traduction tout-à-fait littérale qu'a suivi l'auteur effarouchera sans doute plus d'une susceptibilité. Il y aura des esprits à vue courte et à excellente mémoire, qui ne savent pas plus l'anglais que leur propre langue, auxquels le *Paradis perdu* de l'abbé Delille avec ses allées bien sablées, ses bosquets bien finis, ses avenues droites et raides, plaira certainement beaucoup plus ; il eût été facile à l'illustre traducteur de satisfaire ces gens-là. « Si je n'avais voulu donner, dit-il, qu'une traduction *élégante* du *Paradis perdu*, on m'accordera peut être assez de connaissance de l'art, pour qu'il ne m'eût pas été impossible d'atteindre la hauteur d'une traduction de cette nature. » Mais ce n'est pas à leur manière que le génie comprend le génie.

Pour nous qui ne sommes, grâce à Dieu, ni de cette arrière-garde de la scholastique dont parle M. de Châteaubriand et pour laquelle il n'écrit point, ni de ceux qu'on appelait il y a tantôt six ans, romantiques, autre espèce de jeunes vieillards « qui vont à la chasse des images, des idées, des expressions, pour en faire leur proie. » Nous, qui espérons l'avoir compris, nous ne lui ferons certes pas le reproche de rendre avec trop de vérité son modèle ; ce serait lui reprocher le titre même de sa gloire ; un portrait parfait doit répéter l'original, ainsi qu'un miroir fidèle, avec ses qualités et ses défauts, et tel est celui qu'il a tracé de Milton ; mais le génie même de l'homme qui en a le plus ne peut prévaloir contre le génie des langues ; il y a en elles d'invincibles résistances, elles ne veulent jamais se livrer tout entières ; on a beau les saisir corps à corps, elles se dérobent, elles échappent, on ne peut s'emparer de leur ame, traduire leur sens intime, transposer

leurs secrètes harmonies. Ceci n'est du reste qu'une observation générale que nous nous permettons de faire en passant et qui n'influe en rien sur notre jugement particulier. M. de Châteaubriand nous aime trop et nous l'aimons et l'admirons aussi depuis trop long-temps, pour ne pas lui dire naïvement toute notre pensée.

La traduction du *Paradis perdu* est un grand fait dans l'histoire de la littérature moderne ; elle marque une ère nouvelle dans une des branches de cette littérature, assez dédaignée jusqu'ici, et signale un progrès digne de fixer l'attention des hommes réfléchis et graves.

Naguère, le chantre des *Harmonies*, à son retour d'Orient, venait attacher *un anneau d'or au vieux palmier du désert* ; cette fois ce n'est plus le poète de la France, c'est le grand aveugle d'Albion, c'est Milton lui-même, évoqué par sa propre lyre, qui sort de son tombeau et vient couronner son rival.

WV.

PASSY ET SES CHRONIQUES.

Alors que vous vous promenez à travers les champs, vous trouvez souvent sur les bords du sentier que vous suivez de petites buttes de terre qui s'élèvent çà et là. Si le temps est sombre, si des nuages gris voilent le ciel, vous ne voyez rien sur ces espèces de boursoflures de terrain. Mais si le soleil chasse la nuée pluvieuse, si de beaux rayons d'or tombent d'en-haut sur la campagne, tout de suite vous apercevez des millions de fourmis sortant de dessous la poussière de ces petites montagnes élevées par des insectes, alors tout est animation et mouvement dans la fourmière, un rayon de soleil lui a été une bonne nouvelle, et voilà tout le peuple travailleur en joie.

Il en est des habitans des grandes villes comme des fourmis ; quand viennent les premiers beaux jours, on les voit se remuer dans les rues étroites de la cité et faire leurs apprêts pour aller respirer aux champs.

Le retour du mois de mai, c'est le beau temps des voitures de déménagemens, les bons jours des tapissiers de petites villes ; c'est alors

qu'ils tendent aux fenêtres les rideaux de percale ou de mousseline brochée, et qu'au-dessus des couchettes de bois de noyer ou des lits d'acajou ils enfoncent dans les murs leurs flèches ou leurs thyrses dorés.

C'est aussi alors que les propriétaires de maisons se réjouissent, car leur revenu se double à la belle saison ; en resserrant un peu la famille ils ont place pour les étrangers qui viennent chercher chez eux du calme et de l'air, du repos et des distractions quasi-champêtres.

Ce que je dis ici, dans cette tête d'article, demandez aux propriétaires de Passy si c'est vrai.

Comme tant d'autres, j'ai cherché plus d'air que je n'en avais à Paris ; au lieu de la couleur blanc-sale des maisons, j'ai voulu de la verdure sous mes yeux, et de l'espace devant moi, au lieu de l'étroitesse des rues ou de la tristesse d'une cour.

Toutes les hauteurs qui avoisinent la grande cité, les coteaux de Sèvres, de Meudon, d'Auteuil, de Passy, de Belleville, de Menilmontant et de Vaugirard, doivent tenter les Parisiens et leur donner l'envie de connaître et de ressentir d'autres brises que celles qui passent sur les ruisseaux boueux des rues.

Passy surtout a dû appeler sous ses ombrages, et c'est parce qu'il fait venir beaucoup de monde à lui, que nous y voyons aujourd'hui tant de maisons. Ce coteau est d'un accès si facile, l'air qu'on y respire est si pur, les eaux qu'on y boit sont si saines, que beaucoup de *visiteurs* ont fini par se faire *habitans*. Beaucoup ont dit : *Il est bon d'être ici*, et au lieu d'y planter trois tentes, ils ont bâti beaucoup de jolies maisons.

Où nous voyons à présent comme une ville, au septième siècle il n'y avait qu'un tout petit village, connu en latin sous le nom de *Nimio* et en français sous celui de *Nijon* ou *Nigeon*.

Un saint Bernard, évêque du Mans, mort en 623, était propriétaire de ce hameau et des vignes qui s'étendaient à l'entour. Clotaire II, surnommé *le Grand*, déclare dans son testament que ce village de *Nimio* appartiendra à l'église de Paris.

A mesure que la population de *Nimio* ou de *Nigeon* augmentait, on abattait des arbres de la forêt voisine (alors la *forêt de Rouvret*, aujourd'hui *bois de Boulogne*), et l'on mettait le terrain en culture ; c'est d'abord vers l'orient et à la proximité de la capitale que la population se porta, et le lieu des abattis fut appelé *Chaillot*, de *Chal* ou *Chail*, qui en langue tudesque signifiait, *destructio arborum*, abattis

de bois, et c'est encore du mot Chal que vient le mot français *Echalas*.

Toute cette érudition, je l'ai prise à Passy, car Passy a ses chroniques, formant un gros volume in-8°, illustré de plusieurs vues et écrit par *M. N. P. Quillet, ancien commissaire des guerres, chef au ministère de la guerre, sous-intendant militaire en retraite, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs sociétés savantes, et ex-adjoint au maire de Passy.*

Il y a des gens qui vivraient des années dans une contrée, dans une ville, dans un hameau, et qui passeraient leurs journées sans s'enquérir de l'histoire des lieux qu'ils parcourent. Ce qu'ils voient, ce qu'ils touchent leur suffit... Oh! je ne suis pas de ce nombre. J'aime à savoir, quand j'arrive dans une maison, qui l'a habitée avant moi?

Lorsque je me repose sous un arbre, j'évoque le souvenir des voyageurs qui s'y sont assis, bien avant que je n'eusse fait un pas dans la vie. Aux pierres des vieilles murailles, aux frais ombrages de la forêt, je vais toujours demandant leur passé... Je veux connaître avec qui je suis destiné à vivre.

Avant de se lier avec quelqu'un, on s'enquiert de ce qu'il a fait, de ce qu'il a été... Eh! mon Dieu, on pense, on rêve, on s'entretient autant avec *les choses* qu'avec *les hommes*, il est donc bon de les étudier aussi.

Le lendemain de mon arrivée à Passy, je cherchais déjà quelqu'un qui pût m'en raconter l'histoire, quand au bout d'une allée du bois de Boulogne, à un des piliers du mur de la *Muette*, je lus en grosses lettres sur une affiche jaune :

Chroniques de Passy et de ses environs, ou Recherches historiques, statistiques et littéraires sur Passy, le bois de Boulogne et les alentours.

Comme c'était bien là mon affaire, un quart d'heure après j'avais le livre.

Je voudrais pouvoir louer cet ouvrage, car j'aime la pensée qui l'a dicté; mais l'auteur se laisse aller trop à des détails peu intéressans pour ceux qui n'ont pas, comme lui, l'honneur d'être marguilliers de l'église de Passy. Trop de pages de son livre sont remplies des réglemens de la fabrique... Et puis quelquefois on serait aussi tenté de croire que *M. Quillet* n'a point *progressé avec son siècle*, car il nous raconte des anecdotes qui ne sont plus de notre époque, et dont monseigneur le

duc de Bourbon (s'il ne s'était pas *suicidé*, comme chacun sait) pourrait se plaindre. Bien d'autres historiettes tout-à-fait *Pompadour et Dubarry* feraient également bien de disparaître du volume.

Grâce à ce que M. Quillet m'a appris, j'ai pu redire tout-à-l'heure l'origine du nom de *Chaillot* qui m'a semblé aussi raisonnable que beaucoup d'autres qui ont cours parmi les étymologistes ; mais en vérité, malgré toute ma tendance à croire au savoir et à l'érudition de M. Quillet, je ne puis admettre pour bien avéré ce qu'il dit sur l'origine du nom de *Passy*.

Pour mettre mes lecteurs à même de juger si c'est mauvaise volonté de ma part, je vais transcrire le paragraphe dans lequel l'auteur des *Chroniques* cherche à établir l'étymologie du nom de sa ville de prédilection.

« Si l'on veut savoir, dit M. Quillet, d'où vient le nom de *Passy*, il suffit de remarquer que la côte qui prend à *Chaillot* et s'étend jusqu'à *Boulogne* est coupée par deux défilés assez étroits, l'un à l'entrée de *Passy*, du côté de *Paris*, et l'autre à son extrémité, du côté d'*Auteuil* ; ces deux défilés ou *pas* auront été définis par le mot *pas* dans l'acception où il signifie passage entre deux montagnes, comme le *pas de Suze*, le *pas des Thermopyles*. On aura dit : *Il y a deux pas ici*, pour exprimer que *Passy* se trouve entre deux défilés. *Pas ici* ou *icy*, et par corruption *Passi* ou *Passy*. »

Je savais depuis long-temps qu'il y a des étymologies tirées de bien loin, mais en conscience, je le déclare, je n'en avais pas encore rencontré de cette force-là.

Si je critique M. Quillet sur l'origine au moins douteuse qu'il attribue au nom de *Passy*, je me hâte de le remercier de ce qu'il nous apprend sur le *bois de Boulogne*. Je trouve là quelque chose de touchant, et je m'en vais rappeler les souvenirs qui sont attachés aux vieux chênes qui se voient encore çà et là, parmi les jeunes plantations de la fashionable promenade du beau monde.

Peut-être quelques habitués du *bois* nous sauront-ils gré de leur avoir donné de succinctes notions sur le lieu qu'ils aiment à parcourir ; sans doute il est déjà doux, dans de légers landaux et d'élégans phaëtons, de rouler sans cahots sur le sable des routes de *Saint-Cloud*, de *Madrid*, de *Bagatelle*, d'*Auteuil* et de *Boulogne* ; sans doute, c'est un plaisir de filer rapide au galop, avec la brise soufflant dans vos che-

veux, sous les acacias en fleurs, les sycomores, les sapins et les chênes des longues allées droites ; mais le charme de ces promenades doublera, si quelques réminiscences historiques sont jointes à tous ces ombrages. L'auteur des chroniques a su les évoquer, et nous lui en témoignons ici notre reconnaissance ; car parmi les favoris dorés de la fortune, il y a si peu de pensées graves, que je sais bon gré aux hommes qui sont assez habiles pour pouvoir en jeter en passant sur cette foule mobile et légère.

Ce que nous appelons aujourd'hui le bois de Boulogne avait autrefois le nom de *forêt de Rouvret*.

Cette vaste forêt s'appuyant à droite et à gauche des rives de la Seine couvrait de son ombre la plaine de Sablons, Villiers et Clichy, Saint-Ouen, la plaine Saint-Denis et tout le faubourg du Roule. Dans ces temps reculés, Paris la ville des rois, était comme une reine assise dans la solitude ; aujourd'hui étendant ses longs bras, elle a déraciné les arbres et détruit les ombrages qui l'entouraient, et la voilà maintenant exposée à tous les regards et accessible à tous venans.

Du temps qu'elle avait encore cette défense de verdure autour d'elle, ses habitans furent livrés à une cruelle maladie ; chaque jour on en voyait mourir un grand nombre ; et pour les églises et pour les maisons mortuaires, il n'y avait plus assez de tentures noires, et dans les cimetières la place commençait à marquer ! En ces jours de foi, quand Dieu envoyait un fléau à la terre, les hommes élevaient les mains vers lui, ils criaient : *Seigneur, ayez pitié de nous ! Seigneur, faites-nous miséricorde !* Et comme s'ils avaient eu peur de la majesté divine offensée, ils avaient mis une vierge *pleine de grâce* entre eux et le Roi du ciel, puis la prenant comme protectrice, ils s'agenouillaient devant ses autels, en répétant : *Mère du Sauveur ! consolatrice des affligés ! refuge des pécheurs, priez pour nous, priez pour nous.*

Vers l'année 1310, une grande épidémie exerçant ses ravages dans la ville que les prédicateurs appelaient la *Babylone moderne*, beaucoup de Parisiens émigrèrent de ses murs. Les uns allant vers le midi, les autres vers le nord, mais tous conduits par la piété et l'espérance, car ces bandes de pèlerins ne se mettaient en route que pour aller prier le saint qu'elles regardaient comme le meilleur protecteur, le médiateur le plus puissant.

Or, il y avait à *Boulogne-sur-mer* une image miraculeuse de la

très-sainte Vierge, qui avait un grand renom de puissance : les murs de sa chapelle étaient tout recouverts d'*ex-voto*, et son autel tout enrichi d'offrandes ; non-seulement elle avait sauvé des centaines de matelots de la fureur des vagues, mais elle avait encore préservé des pays de la peste et du mal des ardens.

Beaucoup d'habitans de Paris allèrent donc vers elle ; et si vous voulez une scène qui contraste avec celles que vous voyez aujourd'hui sur les hauteurs de Passy, regardez.

Elle est longue cette procession d'hommes, de femmes et d'enfans qui souffrent et qui ont peur de mourir du mal qui a frappé leurs proches ; elle monte lentement la pente du coteau, car ceux qui suivent la croix de bois et la bannière de laine blanche, écartelée de noir, sont tous faibles et défaillans ; leurs chants sont tristes et entrécoupés de silences ; quand les voix se taisent, le bruit des pas sur le gravier de la route est tout ce que l'on entend... Et alors que des paroles remplacent les pauses, ce sont des versets du *Miserere* et du *De profundis* qui sont lugubrement psalmodiés par les pénitens et répétés par les échos.

Dans l'espace étroit qui est resté vide entre les murs de Paris et la lisière de la *forêt de Rouvret*, la procession s'est dessinée en suivant les sinuosités du chemin, comme un long serpent qui a été blessé et qui se meut avec peine ; mais la voilà maintenant dans l'épaisseur du bois, voilà les souffreteux et les malades hors des ardeurs du soleil, les voilà cheminant sous l'ombre fraîche des chênes, et la clochette des confréries et les refrains des litanies font taire les oiseaux accoutumés au profond silence de la forêt. Les cerfs, les biches, les faons et les chevreuils s'enfuient aussi, comme si cette foule pieuse pouvait en vouloir à leur vie. Oh non ! ce n'est pas quand on va demander à Dieu de ne pas mourir, que l'on voudrait faire mal à une faible et innocente créature.

Si les oiseaux et les autres habitans de la forêt se sont effrayés et éloignés du passage de la procession, le son cadencé des clochettes a fait venir sur la voie qu'elle suit les ermites de cette vaste solitude, pour s'agenouiller sur le passage de la croix, pour prier avec les pieux pèlerins, ils ont quitté leurs grottes ou leurs cahutes de branchages, et si c'est une joie pour eux de voir qu'il y a encore tant de foi en ce monde, c'est une consolation pour les dévots voyageurs d'être bénis par les solitaires de Rouvret.

Au jourd'hui une cérémonie religieuse, une *Fête-Dieu* produirait sans doute de l'effet dans les routes droites et régulièrement plantées du bois de Boulogne, là les bannières pourraient flotter et claquer au vent, et les croix d'argent briller au soleil; car les jeunes plantations n'abritent et ne cachent rien... Mais il y a cinq cents ans, quelle différence! que de mystère sous l'ombre des vieux chênes! que de recueillement sous ces rameaux élancés et entrelacés, qui donnaient l'idée des voûtes à ogives! Une procession là, c'était beau, c'était plus beau que dans une cathédrale; là il est vrai pas de tentures, pas de riches tapisseries appendues de chaque côté du chemin du cortège sacré, mais les lierres, les liserons, les lianes, les vignes folles avaient jeté leurs gracieux festons d'un arbre à l'autre, et dans plus d'un endroit formaient des arcades et de merveilleux reposoirs. Là pas d'orgues soupirant en tonnant sous des voûtes de pierres, mais les sons majestueux du vent dans la cime des sapins.

Pour les malheureux qui venaient de souffrir et de voir mourir dans les rues sales et étouffées de Paris, oh! certes ce devait être une sainte joie, un retour d'espérance que de prier ainsi ensemble sous ces beaux ombrages... Aussi les malades croyaient déjà se sentir mieux... Les pauvres mères surtout recommençaient à sourire à leurs enfans pâles et amaigris, et se répétaient entre elles: La bonne Vierge a pitié de nos petits anges.

Je ne chercherai pas à décrire, jour par jour, la route des pèlerins; je dirai seulement que la longueur du chemin ne décourageait personne; loin de là, la sainte bande en avançant ne faisait qu'augmenter de nombre... Et quand du haut d'un plateau élevé ils aperçurent, comme une nappe d'argent, la mer qui scintillait au soleil, ils étaient près de deux mille.

C'était la Vierge que les litanies appellent *Étoile des mers* (*maris stella*) que ces fervens chrétiens venaient implorer. Aussi, quand ils aperçurent l'immensité des flots, ils regardèrent avec enthousiasme ce qui leur semblait là le domaine de celle qui allait intercéder pour eux; elle est si puissante qu'avec un geste de la main, un sourire de sa bouche, elle calme les fureurs de ce vaste océan et commande aux tempêtes de ne plus remuer ses vagues. Elle dira aussi au fléau de cesser; elle fera revenir la santé à nos enfans.

Ainsi pensait la multitude en descendant vers la petite ville de

Boulogne, dont elle apercevait l'église élevant son clocher au-dessus des toits des maisons..., c'était là le terme du pèlerinage!

Pendant neuf jours, les prières des pèlerins furent presque continues devant l'image miraculeuse, et quand la nuit venait, il n'y avait point d'obscurité à l'entour de son autel, car chacun voulait y faire brûler une chandelle de cire.

Parmi les meilleures consolatrices, il faut nommer *la foi et l'espérance*; ces deux filles du ciel savent mieux que toute autre essayer les pleurs et opérer des miracles.

A la fin de la neuvaine, bien des malades étaient guéris, les couleurs de la santé étaient revenues aux visages pâles, la force aux faibles, la gaieté aux enfans et le bonheur au cœur des mères!

Avant de quitter Boulogne, les pèlerins consolés et guéris appendirent aux murailles de l'église leurs *ex-voto*, et lorsque les prêtres du sanctuaire de la bienheureuse vierge Marie permirent aux voyageurs qui allaient s'en retourner chez eux, de baiser les pieds de la glorieuse image, des pleurs coulèrent de tous les yeux : c'étaient comme des enfans qui vont s'éloigner de leur mère... de leur mère qui les a soignés dans leurs souffrances, et qui les a guéris!

Le roi Philippe-le-Long avait envoyé avec les pèlerins un peintre habile, et l'avait chargé de faire *une exacte et vraie pourtraicture de Notre-Dame-de-bon-Secours telle qu'elle se voit en sa nef, battue des flots, dans l'église vénérée de Boulogne-sur-Mer*. Et quatre notables de Paris avaient aussi été choisis par ordre royal pour rapporter au Roi des chrétiens cette copie de la Vierge miraculeuse.

Le tableau du peintre parisien, placé sur un fond de moire blanche, servit de bannière pour le retour... En venant à Boulogne, c'était une écharpe de crêpe noir qui avait été nouée aux pieds du crucifix; en revenant vers Paris, c'était une guirlande qui l'enlaçait qui laissait pendre ses bouts terminés par deux gros glands de fleurs aux deux branches de la croix....

Les parens, les amis des pèlerins attendaient impatiemment leur retour. En ce temps-là, les communications étaient rares et difficiles entre Paris et Boulogne-sur-Mer; cependant il était arrivé au Louvre un émissaire qui avait fait grande hâte pour annoncer que Notre-Dame-de-bon-Secours avait rendu la santé aux malades, la force aux

faibles et le bonheur à tous les pèlerins, et que tous s'étaient mis en route pour revenir.

Cette bonne nouvelle se répandit presque aussi vite que l'annonce d'un malheur.

Je dis aussi vite que l'annonce d'un malheur, parce que je ne sais pourquoi les mauvaises nouvelles arrivent toujours vite, tandis que celles qui doivent donner de la joie ont l'air d'avoir été apportées par des tortues.

Dans les temps où les nouvelles allaient moins vite, était-on plus malheureux qu'aujourd'hui que nous avons le télégraphe, les malle-postes, les estafettes et les courriers? Je ne le crois pas, car en ce monde, comme il y a plus de malheur que de bonheur, ouvrir beaucoup de communications, ôter tous les obstacles de la route, n'est-ce pas faire le chemin beau à l'ennemi, pour qu'il nous arrive plus promptement?... Oh! s'il n'y avait que de bonnes nouvelles à recevoir ou à expédier, je voudrais des chevaux de plus aux célérités, des mouvements plus rapides aux télégraphes, des chemins de fer partout... Mais hélas! j'ai vu tant de lettres cachetées de noir m'arriver, qu'en vérité je ne craindrais pas d'habiter un pays où il n'y aurait que des grandes routes difficiles et des messagers paresseux... Un petit coin bien ignoré du monde, un vallon bien isolé des bruits de la terre, où l'on vivrait avec de vieux amis que l'on ne verrait pas mourir, me semble aujourd'hui plus enviable que tout.

Quand le fleuve coule amer, pourquoi se pencher vers ses eaux pour en boire?

Parmi ces pèlerins dont je cherche à vous raconter l'histoire, il y en avait sans doute qui sortaient du sentier battu, qui allaient à droite ou à gauche, pour cueillir quelque fleur dont la forme ou l'éclat les avait frappés. Je fais comme ces pèlerins-là, je sors de mon récit, je m'amuse en chemin à vous redire les pensées qui me partent du cœur et qui me traversent l'esprit... Ne m'en voulez pas, et prêtez-moi encore l'oreille.

Beaucoup de Parisiens, sachant par le messenger qui était venu au roi le jour précis du retour des voyageurs, étaient allés au-devant d'eux jusqu'au *village des Menus*, situé sur la rive de la Seine, en face et au-dessous de Saint-Cloud; là ils attendaient.... Enfin les clochettes des confréries que les syndics vêtus de la dalmatique agitent dans les processions se firent entendre... Les voilà! les voilà! crièrent à la fois, et le

vieillard qui avait vu son fils partir pour le saint voyage, et le fils qui n'avait pu accompagner sa mère, et la sœur qui allait revoir son frère, et l'épouse qui allait cesser d'être veuve, et l'ami qui avait été séparé de son ami.

Ce ne sont plus seulement les clochettes que l'on entend, voici briller au-dessus des haies des chemins les croix d'argent, voici flotter les bannières. Voici! voici sur son fond de moire blanche, à franges d'or, la très-glorieuse image de Notre-Dame-de-bon-Secours!... Oh! que d'élangs de gratitude, que de bénédictions, que de respects, à mesure qu'elle avance!... C'est la Vierge qui est représentée sur cette bannière, qui a sauvé de la mort tous ces parens, tous ces amis. C'est elle qui a guéri tant de maux, seché tant de larmes, c'est elle qui a fait tant d'allégresse, tant de bonheur... Aussi quand on a incliné son front devant elle pour la remercier, comme on se relève de terre, comme on se cherche, comme on s'embrasse, comme on se questionne, comme on s'interrompt, comme on se sourit, comme on pleure de joie!... Ce délire, ce pêle-mêle, ce touchant désordre durèrent long-temps. Et si vous voulez savoir juste le lieu où tant de bonheur est advenu à nos devanciers, vous le saurez, car nos pères y ont élevé un monument de reconnaissance. Ce monument dure encore et peut être visité par vous tous... Ce monument, c'est l'église actuelle de *Boulogne*.

Cette église, d'un style gothique très-pur, est la copie exacte et scrupuleusement faite de l'église de *Boulogne-sur-Mer*.

Pour ne perdre aucun des salutaires souvenirs de leur pèlerinage, pour retrouver en quelque sorte le lieu où la santé et la consolation leur avaient été rendues, ceux des pieux habitans de Paris qui étaient allés jusqu'aux bords de la mer pour y implorer la Vierge qui, par son intercession auprès de Dieu, fait cesser les tempêtes et les fléaux, ont élevé cette église et ont voulu qu'elle fût pied pour pied, et pouce pour pouce, ornement pour ornement, semblable à celle où ils avaient prié sur la grève battue des flots... Et aujourd'hui, si quelque fashionable, habitué du *bois*, a par hasard jeté les yeux sur ce que je viens d'écrire, s'il va voir ce souvenir fixé du moyen-âge, il retrouvera dans cette église plus d'une chose qui retrace son origine. A la jonction des nervures de la voûte, il verra encore, dans de petits écussons, les débris d'une nef qui fend les ondes; sur d'autres, il distinguera des semis de

Heurs de lys. Et ce qui révèle, selon nous, que ce sont des pèlerins qui ont fondé cette église, c'est la quantité de bannières que dans nos fêtes solennelles y déploient encore diverses confréries. Il y a là un souvenir de procession, un ressouvenir de ce voyage à travers le pays, alors que chaque corporation de Paris se rendait à Boulogne-sur-Mer, avec l'étendard de sa paroisse ou de sa profession.

Le roi Philippe-le-Long, qui avait voulu que des notables de sa capitale fissent partie du pèlerinage, s'est associé à la reconnaissance des pèlerins, c'est lui qui a posé la première pierre du monument de gratitude. Une table de marbre noir scellée dans le mur constate ce fait et prouve en quelle haute vénération était l'image sainte qui avait été rapportée de Boulogne-sur-Mer, et à laquelle on avait su joindre pour la rendre encore plus sacrée et plus miraculeuse un fragment de celle que les Boulonnais n'avaient pas voulu, au prix de beaucoup d'or, laisser emporter de leur ville.

Cette image était gardée dans le trésor de la royale abbaye de Longchamps, et pour l'en tirer, il y avait grand nombre de formalités à remplir...

Cette église dont la première pierre avait été sise par des mains royales, et à laquelle tant de réminiscences s'attachaient, devint bientôt célèbre; là aussi des miracles furent opérés par *Notre-Dame-de-bon-Secours*, et les pèlerins vinrent à l'église de *Boulogne près Paris*, comme ils allaient à *Boulogne-sur-Mer*; alors le nom sans souvenir du village des *Menus* disparut, celui de *Boulogne* le couvrit de sa double célébrité... Et les ombrages qui s'étendaient à l'entour de la nouvelle église perdirent aussi leur premier nom. *La forêt de Rouvret* ou de *Rouvroy* devint le BOIS DE BOULOGNE.

L'ouvrage de M. Quillet m'a donné l'envie d'explorer les environs de Passy. J'ai commencé par aller visiter l'église qui a fait prendre son nom au bois, où j'aime à promener mes rêveries, mes regrets et mes espérances. J'y suis allé le dimanche qui termine l'octave de la Fête-Dieu; et c'est alors que j'ai vu la plaque de marbre noir dont j'ai parlé, j'ai remarqué sur cette pierre les épithètes qui sont jointes au nom de Louis XV. Il y est appelé le *Bien-Aimé*, le *Victorieux* et le *Conquérant*... Aujourd'hui on lui fait expier bien cruellement ces flatteries.

Passy a dû une grande partie de sa prospérité à ce prince; car, en

agrandissant le château de la *Muette*, en l'habitant souvent, il y a attiré tout ce monde qui s'attache aux cours, beaucoup de beaux hôtels ont été alors bâtis non loin de la demeure royale.

Les souvenirs que Louis XV a légués à la *Muette* ne sont pas de nature à être cités parmi nous. Avant ses scandaleuses débauches, il y en avait eu là de plus hideuses encore, celles d'une fille de Philippe d'Orléans avec..... Le régent a laissé tomber de sa honte dans ce château ; et il y a des taches que le temps ne peut effacer, et qui demeurent indélébiles sur la pierre comme dans les esprits.

Pour purifier la *Muette*, Louis XVI, Marie-Antoinette, madame royale, l'ont habitée. Les pensées qui viennent quand on évoque ces grands noms forment tout de suite comme un voile sacré qui cache les vieilles obscénités du lieu.

Puis, après ces illustrations, le célèbre facteur de pianos et de harpes Ehrard est venu travailler où les rois avaient trainé leurs ennuis ; alors, au lieu du bourdonnement si vide et si faux des courtisans, on entendait dans les salons de l'artiste de suaves accords... Un orgue surtout y a ravi tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre, Ehrard avait mis tout son art à faire de cet instrument un chef-d'œuvre.

C'est Ehrard, devenu propriétaire du Pavillon-Royal, qui l'a fait tel que nous le voyons aujourd'hui, semblable à une mauvaise caserne ! Tout ce qui était style dans le bâtiment a disparu ; ce n'est plus qu'une haute et lourde masse carrée, percée de beaucoup de fenêtres et surmontée d'une ignoble lanterne... Il n'y a de bien conservé de l'ancien château qu'un de ses bas côtés, que l'on ne voit plus de la rue, mais où l'on retrouve le goût du temps de Louis XV. Ce pavillon qui n'a été ni regratté, ni badigeonné, ni déshonoré, se loue tous les ans à quelque ennuyé ou à quelque riche malade de Paris.

Sous la restauration, j'y ai vu un ministre des finances ; Louis XVIII lui avait prêté cette demeure, car ce ministre des finances était pauvre, et est mort sans avoir, comme M. Thiers et bien d'autres, une villa à lui.

Aujourd'hui le grand pavillon et le parc du château sont occupés par l'*Institut orthopédique de Paris* des docteurs Pravaz et Guerin.

C'est là que sont traités et réformés les défauts de la taille.

Aux avantages médicaux et hygiéniques les fondateurs de ce bel éta-

blissement ont réuni tous les soins, toute la surveillance, tous les maîtres qui peuvent assurer une bonne éducation.

Bien souvent en me promenant sur la pelouse, j'ai regardé par dessus le mur en saut de loup qui entoure les jardins, pour apercevoir les jeux des pensionnaires; mais je n'ai vu là aucune animation; c'est probablement plus à l'écart, plus loin des yeux des promeneurs que se passent les récréations.

Souvent à la grande porte de l'Institut s'arrêtent de brillans équipages, des femmes élégantes en descendent. Ce sont des mères qui viennent embrasser leurs enfans et s'assurer des progrès que l'art a faits pour réformer la nature.

En face du bel établissement de MM. Pravaz et Guerin, *Beau-Séjour* offre de délicieuses habitations à ceux et celles qui cherchent pour rétablir leur santé le calme et le bon air. C'est ici que vient pour se guérir l'aristocratie malade, et vraiment elle est bien inspirée, car je ne connais rien de plus élégant que cet enclos entrecoupé de petites pelouses, de massifs, de routes anglaises sablées, et de jolis pavillons qui étalent leur blancheur au milieu de la verdure et des fleurs.

Beau-Séjour a jadis appartenu au père Lachaise... Il avait à Passy, comme il avait de l'autre côté de Paris, une maison de campagne, et les destinées de ses maisons sont devenues étranges. Ici des malades, plus loin des morts.

A Beau-Séjour, il n'y a pas que des êtres souffrans; nous y connaissons un salon où se réunissent souvent les Larocheffoucauld, les Ballanche, les Sainte-Beuve, les Nodier, les Châteaubriand. Je ne nommerai pas la femme qui fait les honneurs de ce salon; je craindrais que sa gracieuse modestie ne m'en fermât la porte.

En tout temps Passy a eu des séductions pour les hommes qui pensent et qui écrivent.

Franklin y a posé son premier paratonnerre. J.-J. Rousseau y a fait une partie de son *Devin du village*. L'abbé Prévot, Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France, le père Lemoine, Goldoni, Joseph et André Chénier, Picard, Piccini, Gossec, Marsollier, Hoffmann, Raynal, ont passé ici de tranquilles journées et rempli leurs loisirs.

Cet amour pour Passy ne s'est point en allé avec les morts dont je viens de transcrire les noms. Plusieurs de nos notabilités actuelles y jouissent aujourd'hui de ce calme inspirant, que Paris, si riche en toutes choses,

n'a point à offrir. Retirés sur les hauts lieux, ces hommes de lettres entendent moins de bruit et travaillent plus à l'aise; ici le vénérable et aimable historien des croisades s'occupe de politique et de littérature. Un ami qui sera digne de lui (et c'est là un beau titre), M. Poujoulat, répand du charme et de la poésie, où l'on ne croirait trouver que la triste réalité. Le célèbre docteur Orfila se délasse d'occupations graves avec celui des beaux-arts qui console le mieux; tout à côté Brasier fait ses chansons et Dumersan ses vaudevilles et ses drames.

Un homme dont le profond savoir a presque été caché par le grand dévouement, M. le comte de Lascases, auteur des cartes historiques, courtisan du malheur, flatteur de l'infortune de Napoléon à Sainte-Hélène, habite également Passy.

Les plaisirs s'y donnent aussi souvent rendez-vous. Voici ce que *la Mode, Revue du monde élégant*, disait, il y a peu de jours, du Ranelagh de Passy :

« Je veux parler aujourd'hui des soirées agréables que l'on peut passer au Ranelagh. Depuis quinze jours, nous voyons avec plaisir que l'on revient à ce lieu aimé de la génération qui a été notre devancière. Là, sous les acacias fleuris et sur la pelouse unie qui s'étend devant le parc de la Muette, le beau monde vient respirer l'halcine embaumée du soir. Ces noms de *Ranelagh* et de *la Muette* ont leurs souvenirs de mode.

« Dans cette salle élégante, dont vous apercevez le soir la porte illuminée au bout d'un long berceau de verdure, une reine... la plus belle, la plus gracieuse reine du monde, Marie-Antoinette, est venue danser, en disant à celui qui venait de bâtir le Ranelagh : JE VIENS DANSER ICI POUR VOUS PORTER BONHEUR.

» A elle qui voulait le bonheur de tous, rien n'a porté bonheur!... Mais arrêtons-nous, ne jetons pas du noir sur ce *Bulletin de Mode*.

» Bien des grands seigneurs, beaucoup d'hommes illustres et bien-faisans ont fondé et bâti des hôpitaux, et leurs noms ne sont point restés, pour que la postérité les prononce avec respect et reconnaissance. Et voilà qu'un lord irlandais qui, pour rétablir sa fortune ébréchée, a fait élever près de Londres une salle de danse, va passer aux âges à venir, et son nom de *Ranelagh* surnagera quand tant d'autres, qui méritaient bien d'avoir la célébrité, sont enfoncés dans l'oubli!

» Depuis plus de trente ans ce nom est devenu européen, chaque capitale a maintenant son *Ranelagh*.

» Celui de Passy, qui a eu l'honneur de recevoir Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe, l'impératrice Joséphine et Madame, duchesse de Berri, a encore une autre sorte d'illustration. En 1795, le *Ranelagh* attirait à ses fêtes les *muscadins*, les *incroyables*; c'étaient les dandys, les fashionables, la bonne compagnie d'alors affamée de plaisir après les ennuis et les dangers des prisons; aussi la police de ce temps-là vit-elle dans ces bals des rassemblements royalistes. Et la garde du directoire vint surprendre les danseuses au milieu de leurs plaisirs, et les somma d'évacuer la salle. Les jeunes gens à boucles d'oreilles, à souliers pointus, à longues culottes serrées, à oreilles de chiens pendantes, à cadenettes, à hautes cravates, à courts gilets, à larges habits carrés, ne voulant pas cesser leurs entrechats et leurs pas de zéphir, résistèrent: de la désobéissance à la révolte il n'y eut *qu'un pas*. L'émeute éclata sous les lustres et en face de l'orchestre; on ne garda plus de mesure... et, comme on dit encore aujourd'hui, *force demeura à justice* (justice, c'était alors le Directoire). Plusieurs des plus intrépides danseurs furent arrêtés et conduits en prison.

» Ainsi, on le voit, le *Ranelagh* n'a pas seulement ce vernis et cette illustration que la beauté et la mode répandent sur tout ce qu'elles adoptent; mais il a encore la gloire d'avoir soutenu un siège. »

Le coteau que couronnent aujourd'hui les constructions nouvelles de Passy n'a eu pendant long-temps sur ses hauteurs que des manoirs isolés, entourés de futaies et de masses de verdure; peu à peu les féodales demeures ont disparu, et ici, comme partout, la vie bourgeoise et commune a pris le dessus.

De nos jours on chercherait vainement la plus petite pierre du château que les ducs de Bretagne ont possédé au treizième siècle, aux environs de *Nigeon*, actuellement Passy.

Philippe-le-Bel habitait souvent un domaine qui lui appartenait dans ces mêmes parages; de vieux titres portent que Geoffroi Cocatrix, échanson du roi Philippe, possédait des fiefs près de la *Villa Dominica*, métairie ou châtellenie royale, bâtie par Clotaire II.

Après ces noms de rois, il y a encore un nom qui se conserve dans les chroniques du pays. C'est celui d'une femme qui a traversé la vie en faisant le bien. Christine Chrestienne, de Heurles, veuve Chahu,

dame et fondatrice de Passy, a élevé ici une chapelle à Dieu et une école aux pauvres jeunes filles.

L'église, agrandie depuis sa fondation, est encore restée dans de mesquines proportions, son architecture n'a aucun caractère. Elle ressemble à beaucoup d'églises des environs de Paris, où les maisons de prières sont moins soignées, moins enrichies que bien d'autres maisons. Des murs sans sculptures, portant un toit de tuiles et un chetif clocher, suffisent à la piété des voisins de la capitale.

Sur le versant du coteau qui penche vers la Seine, une femme digne d'être à jamais pleurée a possédé une noble habitation. Madame la princesse de Lamballe a passé ses rapides beaux jours sur les hauteurs que je viens de décrire... Alors tout lui souriait. Elle était jeune et belle, amie de Marie-Antoinette, et Philippe d'Orléans n'avait point encore tué de débauches son faible et maladif époux... Quand du penchant de la colline, assise sous des épais ombrages de ses magnifiques jardins, rêveuse elle regardait Paris... lui est-il venu quelquefois des visions de l'avenir?... On pourrait le soupçonner, car sur sa figure si fraîche et si douce, même au milieu des fêtes, il y avait toujours comme de la tristesse mêlée à ses sourires, et quand elle portait sa blanche main dans ses beaux cheveux blonds, on eût dit qu'elle souffrait par avance..... Beaucoup de grandes demeures sont déshonorées par ceux qui les habitent aujourd'hui ; il n'en a pas été ainsi du château de la princesse de Lamballe, la famille qui vit ou a vécu l'amie de Marie-Antoinette, la famille Sanlot Baguenault, a une religion de royalisme, un culte de dévouement, qui lui fait conserver avec amour tous les souvenirs de l'illustre victime, et garder précieusement les meubles et les tentures qui lui ont jadis appartenu.

Le château de Boulainvilliers, dont il ne se voit plus que des débris de murailles de parc, a donné son nom à un quartier de Passy. Le fameux juif Samuel Bernard, qui prêtait de l'argent à Louis XIV, a possédé cette terre et y a noblement marié ses deux fils.

Près de Passy (à Boulogne), un juif plus riche que Samuel Bernard, M. le baron Rotschild, *chevalier de l'ordre du Christ*, a aussi une splendide demeure, et peut-être un jour, un quartier de la petite ville voisine portera-t-il ce nom germanico-judaïque.

On le voit, Passy ne manque pas de souvenirs de tous genres ; dans ces régions aussi historiques qu'aérées, l'esprit trouve à se promener

comme le corps. L'un a devant lui le bois de Boulogne avec ses longues avenues, l'autre le passé avec ses siècles écoulés. Mais parmi toutes ses réminiscences, il y en a deux qui me sont allées plus directement au cœur que toutes les autres.

La première est de notre duchesse Anne de Bretagne, femme de Charles VIII et de Louis XII.

La seconde est de Henriette d'Angleterre, femme de Charles Stuart-le-décapité.

Nous l'avons dit plus haut, les ducs de Bretagne possédaient un château à *Nigeon*. Leur héritière, fille de François II, a fondé sur cette terre le couvent des Minimes, sous l'invocation de *Notre-Dame-de-toutes-Grâces*. Ce couvent se voit encore au bas de la côte : les religieux qui l'habitaient avaient depuis long-temps perdu leur nom de *Minimes*, on les appelait *Bonshommes*, et on dit que cette appellation leur était venue de ce que Louis XI, qui allait souvent consulter leur supérieur, le nommait *son Bonhomme*.

Là où la duchesse de Bretagne, reine de France, avait voulu que l'on priât à perpétuité pour elle, on a établi, je ne sais quelle usine ; et l'industrie est venue s'asseoir où s'agenouillaient la piété et la méditation.

Tout proche de cette sainte maison, un autre lieu de retraite avait été élevé par une autre reine. Henriette d'Angleterre, pour se consoler de ses profondes et royales douleurs, avait besoin des secours d'en-haut, et c'est elle qui a été la fondatrice de la Visitation de sainte Marie de Chaillot. Là elle est souvent venue prier, pleurer et espérer.

Ici, la grande voix de Bossuet a plus d'une fois retenti ; ici, il a crié aux rois : *Et nunc intelligite, reges!*... Il serait donné au puissant orateur de rompre le silence de sa tombe, il lui serait accordé de revenir parmi les vivans, de sortir du sepulchre pour remonter dans la chaire, il répéterait de nouveau : *Et nunc intelligite, reges*, que ses enseignemens seraient vains et inutiles. Les rois ne veulent plus entendre.

J'ai gardé, pour terminer ce long article, sur Passy des souvenirs *bretons* et *stuartistes*, ce sont ceux qui me sont le mieux imprégnés dans l'âme et rivés dans le cœur.

Et toutes ces choses, je les ai trouvées en recherchant pourquoi le bois que la mode a adopté pour ses promenades, s'appelait le *bois de Boulogne*, et j'ai découvert à ce lieu si profane une origine religieuse.

Oui, ce bois où le beau monde accourt à cheval et en voiture, ce bois

où tant de futiles et de mauvaises pensées se donnent aujourd'hui rendez-vous, où la douleur pleure, où la gaité chante, où la richesse et la misère se croisent, où la jeunesse dorée galoppe sur le sable, où la maladie se traîne lentement au soleil, où la débauche appauvrie flane, où l'écrivain de Paris cherche une idée champêtre, où le vice oisif se vautre sur l'herbe, où le jeune naturaliste herborise, où la petite fille court après un papillon, où l'agioteur calcule, où le voleur se cache, où les jeudis des écoliers passent si vite, où les duellistes tirent le fer et arment leurs pistolets, où les caravanes d'ânes trottent et bruissent, où les jeunes garçons vont à la chasse des nids, où le savant médite, où la fille de joie tend ses pièges, où les beaux équipages brillent, où les chevaux de course dévorent l'espace, où l'amazone montre sa grâce, où le crime s'enfonce dans les fourrés, où l'infamie cherche l'ombre, où le joueur pique sa martingale du soir, où le suicide se tue, où son cadavre pourrit, ce bois a pris son nom d'une Église. Vicomte WALSH.

POÈTES — ROMANCIERS

DE LA FRANCE

AU MOYEN-ÂGE.

ESQUISSES PRÉLIMINAIRES.

Le genre humain est un arbre immense qui monte sans cesse vers les cieux ; les nations en sont les branches, le temps est le sol qui le porte, le génie de l'homme est sa sève, et l'infini son domaine. Souvent l'hiver ou la vieillesse emportent son feuillage mort ; souvent les passions, ces vents impétueux, courbent et agitent sa cime, fracassent et dispersent ses rameaux sur la terre, mais le tronc demeure immobile ; et bientôt le printemps et le calme renaissent, de plus vigoureux rejetons ne tardent pas à s'élancer, son front dépouillé reverdit, et l'arbre s'élève toujours.

Les plus grands empires de l'antiquité, Tyr, Babylone et Memphis, sont tombés; Athènes et Rome, qui les ont effacés en gloire, en civilisation, en splendeurs de tout genre, ne sont plus; les Gaules, la vieille Europe, le monde païen tout entier, ont disparu à leur tour; mais l'Europe moderne, mais le monde chrétien, mais la France, qu'ils portaient dans leurs flancs, sont nés, et la loi du progrès qui régit l'univers a suivi son cours.

Pour bien comprendre le présent, il faut connaître le passé; avant donc d'étudier le mouvement intellectuel qui éclata au sein de la France au moyen-âge, et de prêter l'oreille aux chants des trouvères qui l'ont accéléré, il importe d'en savoir la source et les élémens principaux, et de jeter en conséquence un rapide coup-d'œil sur la naissance et le berceau de la société française. C'est toujours devant un berceau que les contemplateurs des astres du monde doivent venir s'agenouiller.

Dans les premières années du siècle qui précéda l'ère chrétienne, un voyageur cheminait à travers la Gaule; à sa tête chauve et haute, à son air grave et dur, il était facile de reconnaître en sa personne un philosophe de l'école stoïque; il abandonnait Apamée, sa patrie, et les brillans prestiges de la civilisation la plus avancée, pour venir assister au dernier banquet d'un peuple des temps héroïques, dont la hache romaine allait faire voler en éclats la table de fête et disperser tous les convives. Ce philosophe voyageur s'appelait Possidonius. S'il nous a laissé des Gaulois un portrait fidèle, c'étaient des hommes bien étranges que ceux qui posaient devant lui! ils se jouaient des élémens, ils bravaient la foudre, l'incendie, les flots débordés et la mort; les anciens les nommaient les contempteurs des Dieux; ils aimaient la guerre et les armes avec fureur; ils adoraient la liberté, tout en prêtant un dévouement sans bornes à leurs chefs; ils maudissaient l'oppression; un besoin constant d'aventures et de périls, de vie agitée et errante, d'incessante mobilité, les dominait, les entraînait dans les entreprises les plus téméraires, et souvent vers les plus glorieux exploits; Rome, Delphes, Memphis et Carthage, l'Europe, l'Afrique et l'Asie, vingt fois traversées ou vaincues par eux, en sont d'éclatans témoignages.

Un dernier trait essentiel de leur physionomie morale était le culte qu'ils vouaient à la femme, et en particulier à celles que la religion

consacrait et enchainait à ses autels comme épouses des druides, ou comme vierges fatidiques. Elles étaient à leurs yeux l'organe de la divinité : c'étaient elles qui leur expliquaient ses oracles dans les sifflemens de la tempête, la brise des bois ou le murmure de la vague mourante sur la grève solitaire. Elles pouvaient conjurer à leur gré les tempêtes ou les soulever, guérissaient de tous les maux, savaient le présent, le passé, l'avenir, tous les mystères de la nature, tous les secrets de la destinée, toutes les merveilles de l'univers. Par fois, elles fuyaient sur quelque écueil grondant des mers, d'où elles jetaient leurs prophétiques paroles au peuple agenouillé, plus près du ciel, plus loin du monde, comme perdues dans l'infini.

Tels étaient les traits caractéristiques de la nation gauloise, ce tronc druidique sur lequel l'olivier franc fut greffé. Les barbares du nord, malgré d'essentielles dissemblances, avaient avec elle quelques points de contact : même mobilité, même goût pour les aventures merveilleuses et lointaines, et les plus folles épreuves chez deux peuples : même sentiment de la dignité humaine, même indépendance unie à une égale subordination hiérarchique, même fidélité à la foi jurée, même dévouement d'homme à homme : seulement, peut-être, ce dernier sentiment était-il plus développé, ainsi que l'usage des cérémonies militaires et des confraternités d'armes, dans les forêts de la Germanie ; il y a aussi lieu de croire que l'influence des femmes y était plus grande et plus générale. Elles y jouissaient d'une autorité immense sur les esprits ; « on leur prêtait un caractère sacré, et quelque chose de divin à leur » sexe. Leur apparition subite au milieu des bataillons sur le point de » prendre la fuite, décidait des succès du combat, » nous dit un historien célèbre, qui a combattu avec son épée et immortalisé de sa plume les Germains. « Rien de privé ou de public, poursuit-il, qui ne soit fait » là sous les armes ; nul ne peut les porter que l'état n'y consente ; » alors tous s'assemblent, et l'un des chefs, ou le père, ou le plus pro- » che parent du jeune candidat, lui remet publiquement entre les mains » l'écu et la framée... Il était de la dignité des chefs d'être entourés » d'une nombreuse et courageuse élite de jeunes compagnons d'armes ; » dans la paix c'était un honneur, dans la guerre un rempart. »

Au principe gaulois, avant son mélange avec l'élément barbare, était venu se joindre un autre principe puissant, je veux dire l'élément latin ; un immense réseau d'influences de langue, de lois, de mœurs, d'i-

dées et de civilisation romaines, enveloppait la Gaule conquise; les barbares ne purent pas plus que les indigènes se dérober à l'action de ce vieux soleil qui fuyait un monde détruit, pour en éclairer un nouveau, et subirent son influence.

Donc, l'élément gaulois, l'élément barbare, l'élément romain, tous les élémens constitutifs de la nation française se trouvaient en présence; mais qui devait les rapprocher, les combiner, les féconder? Quand devait naître l'unité sociale? Par quelle mystérieuse puissance, ces natures diverses, ces langues si opposées, ces idées, ces sentimens, ces opinions si hétérogènes, ces peuples si ennemis, devaient-ils se fondre en une même nature, en une même langue, en une même manière de voir et de comprendre, en une même et grande famille? — Par le christianisme !...

Il ne vint point, comme le philosophe stoïcien, s'enquérir superbement des mœurs des peuples de la Gaule; il vint, humble, pieds nus, et le front couronné d'épines, leur demander de les rendre heureux; il allait, comme son divin fondateur, faisant le bien, guérissant les malades, soulageant les infortunes, portant en tous lieux la paix et de douces paroles, prêchant l'amour de Dieu et des hommes, et bénissant sans distinction vainqueurs et vaincus; et tous, laissant tomber leurs haines, accouraient en foule à sa suite, baisaient les pans de sa robe avec vénération, inclinaient leurs fronts sous les eaux du baptême, et en sortant du torrent régénérateur, ils étaient transformés, ils se tendaient la main, ils s'embrassaient, ils étaient frères. Il substitua l'abnégation à l'égoïsme, le pardon à la vengeance, l'amour à la haine, la morale à la dépravation des mœurs, l'idée à la force brutale; partout les vertus aux vices correspondans, et remua profondément, en la purifiant, l'ame humaine. L'action qu'il exerça en particulier sur le caractère des indigènes et des Germains ne fut ni moins puissante, ni moins féconde en résultats; il ennoblit, il sanctifia par la sainteté du motif, leur grand esprit de dévouement, leurs sentimens d'indépendance, leur passion pour les entreprises hasardeuses, leur haine pour le despotisme; il voulut présider aux cérémonies et aux assemblées guerrières de ces derniers, bénir leurs armes et leur ceindre lui-même l'épée. Ainsi, l'institution chrétienne et militaire de la chevalerie dont l'enthousiasme guerrier, l'honneur et la foi forment la base, commençait à se dessiner.

Il développa de même, en le détournant de son cours, le culte que

les Gaulois et les Germains vouaient à la femme, qui en est le quatrième principe ; il ne rangea pas seulement ce sentiment parmi les vertus morales, il en fit un précepte formel, et en divinisant son objet, il le divinisa lui-même, et l'amour chevaleresque fut conçu ; l'amour, tel que l'antiquité ne pouvait le connaître, tel que le christianisme seul le pouvait créer ; l'amour avec la foi pour flambeau, et le désintéressement pour but, la charité. Dès-lors, ce ne fut plus Huedda que vénérèrent les barbares, ce ne fut plus à l'épouse du Grand-Etre, ou à ses vierges fatidiques que les Gaulois offrirent leur encens comme à l'idéal de la femme ; l'apôtre leur montra au-dessus de la nue une autre femme, belle et pure, vêtue d'une robe sans tache et le front couronné d'étoiles ; une femme, elle aussi l'épouse, non plus d'un héros, mais d'un Dieu ! elle aussi la mère des hommes, dont elle porte le libérateur, tout petit enfant, dans ses bras, en souriant à la terre d'un sourire d'amour ;—Et ils tombèrent à genoux, et ils la bénirent, et ils aimèrent :..

Le temps acheva l'œuvre du christianisme ; et après onze cents ans d'enfement et de ténèbres, l'aurore de l'avenir montait à l'horizon.

II.

Tout fermente, tout se meut, tout prend une nouvelle vie, du 12^e au 15^e siècle ; le système féodal s'organise, la société s'assied enfin, l'ordre et les lois en règlent le cours. La langue française se fixe, l'art moderne naît ; la foi se bâtit des temples dont les gigantesques clochers s'élancent vers le ciel comme des élans du cœur ; dont les vitraux *saphirisés*, ainsi que l'on disait alors, enveloppant de mystère et d'ombre la prière agenouillée, étalent aux yeux des fidèles les pompes et les merveilles vivantes du culte chrétien ; la sculpture enlace de lianes et de fleurs ses éclatantes colonnades comme d'une offrande à Dieu ; la muse sainte suspend à ses murailles ces tuyaux d'airain réunis en orgues sonores qui roulent incessamment sous les arceaux leurs murmures harmonieux. La chevalerie déjà répand au loin le bruit de ses gestes d'héroïsme religieux, de valeur et de courtoisie ; le christianisme lui offre une solennelle occasion de développer toutes ses forces ; il lui souffle au cœur l'esprit des croisades ; à sa foi, il montre le tombeau de Dieu à ravir aux mécréans, à sa charité des larmes à tarir,

des chaînes à rompre, des frères opprimés à délivrer; à sa valeur impatiente, des aventures à tenter, des obstacles à vaincre, un monde à conquérir, et soudain l'Occident tout entier se lève et s'élançe sur l'Orient. Le régime féodal parvient également à l'apogée de sa puissance; « mais à peine la féodalité est grande, qu'on voit naître et grandir dans » son sein la monarchie et la liberté. Le roi devient le centre de toutes » les obligations, l'objet le plus élevé de la fidélité et du dévouement. » L'aristocratie abaissée se place sur les degrés du trône; le peuple affranchi se hâte de construire le beffroi de son émancipation, sonne ses cloches communales; salue de ses cris de reconnaissance la royauté triomphante, et vient se ranger auprès d'elle la cotte de mailles sur la poitrine et la pique à la main. L'état est constitué; l'unité sociale, l'unité religieuse, morale, politique et intellectuelle établie, on voit apparaître la France.

Déjà du nord au midi mille voix mélodieuses s'élevaient à la fois comme pour saluer son réveil. C'étaient les trouvères et les troubadours, c'était la poésie qui prenait l'essor. En prêtant à leurs chants unis une oreille attentive, on eût pu remarquer qu'ils n'étaient qu'un écho d'une harmonie lointaine prolongeant à travers les siècles ses notes indéfinies, pareille à cette voix dont parle la ballade antique, à cette voix des aïeux, sortie du fond de leur tombeau, qu'on entendit passer en murmurant sous les voûtes souterraines de la basilique, et chanter une hymne de fête et d'espérance au bord de la fontaine sainte, d'où un de leurs derniers descendants était retiré par le prêtre sans souillure et divinisé.

La littérature chevaleresque n'était en effet formée que des traditions poétiques des différens peuples, dont la fusion avait donné naissance à la France; elle en était le résultat, comme la langue et la chevalerie française étaient le fruit du mélange de leurs idiômes, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs idées particulières, fécondées par le christianisme.

Le moyen-âge renfermait en son sein trois vastes carrières poétiques, qu'exploitaient incessamment, sans les épuiser, les trouvères et les troubadours: c'étaient les chants nationaux des Gallo-Bretons, vieux débris de vieille Gaule, oublié par la mort; les traditions des Français, ces barbares civilisés, et les souvenirs de l'antiquité classique, importés dans les Gaules par les conquérans romains. Les pre-

miers étaient confiés à la garde des bardes, les seconds à celle des ménestrels, les derniers se conservaient dans les monastères, où se perpétuaient la langue et la culture latine, avec les ouvrages historiques des anciens.

Nous ne parlerons pas des congrégations monastiques, on sait assez quel rôle elles ont joué dans la formation de notre littérature; nous ne répéterons pas non plus ici ce que nous avons dit des bardes, il nous suffit de rappeler qu'ils consacraient surtout leur lyre à célébrer les actions dignes de mémoire des héros de leur patrie qu'ils proposaient pour modèles à leurs contemporains. Tel fut aussi le sujet principal de leurs chants, dans les deux Bretagnes, après la conquête des Gaules; la loi elle-même le leur prescrivait (1). Quant aux ménestrels, poètes populaires des Francs, depuis leur établissement parmi les Gaulois, leurs fonctions ne différaient guères de celles des bardes bretons; comme eux, ils devaient connaître l'histoire et les gestes mémorables des hommes illustres de leur nation, pour les chanter à la postérité.

Les trouvères et les troubadours s'emparèrent de tous ces matériaux pour eux entassés par les moines, les bardes et les ménestrels; leur génie les unit, il en coordonna l'ensemble, et bientôt l'on vit s'élever le majestueux sanctuaire de l'épopée chevaleresque, où le moyen-âge put venir, à l'exemple de ses ancêtres, encenser les statues redonnées et resplendissantes de ses héros populaires, replacées sur un piédestal plus sublime et plus digne d'eux.

Cette famille de héros peut se diviser en trois branches principales, comme l'épopée chevaleresque elle-même en trois principaux cycles, qu'on peut nommer cycle breton, cycle français et cycle antique; Arthur, Charlemagne, Alexandre et toutes les illustrations de leur siècle ou de leur patrie, que l'on a groupées autour d'eux, en sont les noms les plus célèbres (2).

(1) Toutes les fois que le barde recevra de son souverain l'ordre d'accorder sa harpe, il commencera par une invocation à la divinité; il chantera ensuite les louanges du seigneur de la cour, et finira toujours en redisant les exploits et les faits héroïques des anciens princes bretons (Cyfreithjeu hywel-dda).

(2) Notre division est celle des trouvères, comme le témoignent ces vers inédits; nous les devons à M. Francisque Michel, dont l'obligeance égale le savoir :

Ne sont que trois matières à nul homme antendant :
De France et de Bretagne, et de Rome la grant.

(Guiteclin de Saissoigne.)

Les poètes en s'en emparant les revêtirent, dans leurs romans, du costume du moyen-âge et leur en prêtèrent les mœurs, le langage et la manière de penser et d'agir. Ainsi le pinceau de l'artiste, ignorant du passé et de la vérité historique, prenait alors son siècle pour guide dans ses tableaux. De plus, l'imagination des trouvères et des troubadours, renchérissant encore sur celle des bardes, des ménestrels et des écrivains de l'antiquité, se plaisait à leur attribuer les gestes les plus inouis; ils multipliaient autour d'eux les épreuves les plus terribles; ils faisaient briller leur valeur en maintes périlleuses rencontres; ils mettaient sans cesse en évidence leur force que rien ne pouvait briser, leur fidélité à leur serment, leur dévouement sans bornes à la cause d'autrui, leur enthousiasme religieux, leur constant et loyal amour pour leurs dames; ils les entouraient des veuves et des orphelins qu'ils avaient secourus et sauvés, des guerriers cruels et félons qu'ils avaient punis; des géants oppresseurs qu'ils avaient vaincus; en un mot, ils les couronnaient des plus éclatantes vertus qu'honorassent les siècles de la chevalerie, et les exposaient ainsi déifiés à la vénération, comme des types de toute perfection idéale, comme des modèles à imiter.

C'est assez dire que le fond de sentimens et d'idées qu'offre l'épopée chevaleresque est d'une grande élévation; si les aventures qu'elle relate sont parfois de nature à effaroucher la pudibonde délicatesse de notre âge, qui a perdu la naïveté de l'enfance, sans avoir encore les vertus et la sagesse de la maturité; ses caractères sont toujours soutenus, toujours fortement empreints de puissance et d'énergie; ses descriptions brillantes, ses détails ravissans de charme; mais en général, elle manque d'unité dans la forme et de mesure dans ses créations. Quant au merveilleux, qui la nuance et la complique, il découle naturellement, comme cette épopée elle-même, des idées des peuples de la Gaule, des Francs et de l'antiquité classique; sa source principale est le druidisme et la religion chrétienne, au sein de laquelle il s'est perdu. La mythologie grecque et romaine et celle des Germains ne sont entrées qu'en proportion infiniment moindre dans sa composition.

Voilà sa physionomie générale, mais en l'étudiant de plus près on lui trouve deux expressions assez distinctes. Le troubadour et le trouvère sont sans doute fils d'une commune mère, ils ont une patrie commune, un dieu commun; ils chantent de communs héros, et, pourtant bien

qu'ils se comprennent, ils parlent une langue différente, ils n'habitent point sous le même toit, ils n'ont point une même destinée. L'un semble un roi de l'Orient, un de ces puissans pasteurs des hommes qui portent le sceptre, dont la robe flottante est d'or et qui s'avance avec majesté. Son empire est vaste et brillant, son ciel d'azur et lumineux, les bosquets d'orangers, l'oasis émaillée, la rive où meurent ses flots bleus sont les lieux où il tient sa cour ; toutes ses paroles sont des chants qui s'écourent harmonieux.

Le trouvère, au premier abord, paraît un vassal ; il n'a point eu, lui, en partage, une terre toujours éclairée des feux du soleil, et l'immense savane verte, et les bosquets où l'amour et la poésie naissent avec les fleurs, et le chant des oiseaux, les landes, les grandes bruyères, les rochers du nord et ses grèves, tel est son domaine ; il aime les épaisses forêts, les noirs créneaux, les étangs solitaires, le donjon au bord de la mer, les retraites mystérieuses, les cloîtres en ruines ; il aime à s'y égarer seul, à écouter le vent siffler dans ses ogives au milieu de la nuit, les chênes de l'enclos gémir, et le bruit de la cascade s'y mêler en fuyant ; il aime à gravir les pics les plus escarpés des montagnes, à chanter comme l'aigle en face de la tempête. C'est le barde, c'est le vieux druide devenu chrétien, mais qui garde sa harpe et se souvient encore de la couronne de verveine dont il couvrait ses cheveux blancs, qui se souvient du cercle de pierre où il pria jadis aux pâles rayons de la lune ; de ses lacs, de ses fontaines, de ses bois profonds et vénérés, de son antique sacerdoce. A lui la forte nature, la langue brève ; vive et nerveuse, le caractère opiniâtre et rude, le long travail à la sueur de son front, le poids du jour et de la chaleur ; au troubadour, le mol idiome, la voluptueuse pensée, l'indécise et vague harmonie, qui glisse sans efforts de la lyre orientale alors que le poète prélude couché sur le divan de pourpre, à l'ombre du cèdre odorant. A tous deux le sceptre et l'empire, et la gloire d'avoir donné le jour à notre épopée nationale, au genre de littérature qui domina tous les autres au moyen-âge ; mais au trouvère seul, de recueillir le fruit de ses immenses travaux, en nous léguant sa langue et son œuvre complète.

Souvent ces poètes unirent leur voix à la citote ou à la mandou, et chantèrent eux-mêmes les créations qu'ils avaient conçues dans le silence et la solitude, à l'ombre du cloître ou des tours féo-

dales; plus souvent encore les jongleurs les chantaient ou les récitèrent pour eux.

Les jongleurs formaient au moyen-âge une classe nombreuse et fort considérée; les rois et les barons en avaient à leur cour. Ils y étaient rangés parmi leurs officiers comme les anciens ménestrels; comme eux, la loi les protégeait et leur prescrivait des devoirs; comme eux, ils faisaient l'ornement de toutes les fêtes, de toutes les assemblées publiques et privées, de toutes les cérémonies chevaleresques. Leur personne était respectée et la harpe leur sauvegarde; les barrières des camps ennemis s'abattaient devant eux; ils pouvaient, à leur gré, passer de l'un dans l'autre; on s'estimait heureux de les y posséder; leurs chants excitaient en tous lieux l'enthousiasme et l'admiration. Ils suivaient partout leur seigneur, qui les admettait quelquefois familièrement à sa table, leur accordait même souvent son amitié, l'honneur de coucher dans son appartement, et les comblait enfin de présents et de faveurs.

Outre ces jongleurs domestiques, il en était d'autres dont la vie plus agitée, plus active et toute répandue au dehors, ressemblait assez bien à celle des rhapsodes hellènes, qui popularisèrent dans la Grèce les poèmes homériques, comme les jongleurs en Europe les compositions des trouvères. Ceux-ci s'en allaient chevauchant par monts et par vaux, montés sur des blancs palefrois. Ils étaient vêtus de riches étoffes de mille couleurs; une toque bleu ornée de plumes leur couvrait la tête; ils portaient la harpe en sautoir et l'*aumonière* à la ceinture. Point de ville qui ne se hâtât de leur ouvrir ses portes; clercs, bourgeois, menu peuple, gens de religion, s'attroupaient en foule autour d'eux; tous se montraient avides de leurs chansons de geste; grand bruit et grande joie y éclataient à leur venue. Jamais aussi ils ne traversaient le domaine d'un comte ou d'un baron, ou même du plus chétif vavas seur, sans être retenus au passage; des varlets accouraient les prendre à l'étrier au bas du perron du castel et emmenaient leurs chevaux, d'autres les conduisaient en cérémonie au seigneur de céans; quelquefois le jongleur le trouvait au milieu d'une fête qu'il donnait à ses barons ou des solennités d'une cour plénière; toutes les salles étaient pleines d'écuyers allant et venant; chevaliers, dames et demoiselles, étaient assis ensemble à table, devisant d'armes et d'amours; aussitôt, le plus grand silence se faisait, et tous les convives prêtaient une oreille

attentive aux chants de *moult grant seigneurie*, *remembrés* dans les romans, dont il allait les divertir, ou aux étranges aventures qu'il allait leur conter.

Mais quelquefois il n'y avait au manoir où l'on hébergeait le jongleur que de pauvres chevaliers blessés. Introduit auprès d'eux, dans leur chambre aux sombres murailles, sur lesquelles se détachaient en glorieux trophées leurs armures tachées de sang, il savait trouver à propos dans sa mémoire harmonieuse mille souvenirs consolateurs, mille merveilleuses histoires, propres à endormir leurs souffrances. Toujours il montait sa harpe et ses chants au niveau de ses auditeurs; là, il aiguillonnait l'allégresse commune; ici, il faisait taire la douleur.

Comme on peut le croire, les barons et les chevaliers le récompensaient magnifiquement. Les robes de soie d'écarlate ou d'hermine, les manteaux fourrés de gris, les destriers aux housses éclatantes de broderies qu'il recevait d'eux, les bons marcs d'argent et d'or dont ils chargeaient son aumônière, lui prouvaient assez bien le cas qu'on faisait et des romans des trouvères et des troubadours, et de son propre talent à les faire valoir de la voix et du geste. Ces dons passaient souvent les bornes de la plus extrême libéralité, mais nul ne craignait d'être taxé à l'égard des jongleurs de trop de *largesse* et de *courtoisie*. Car, « tels gens, disait-on, portent partout joie et déduit; ils soulaciaient gentilshommes en châtiant leurs vices; ils publient faits honorables, ils ôtent pensées de deuil et ennui font oublier. »

La France et l'Angleterre, cette grande vassale de nos rois, qui était fière alors de parler notre langue et de partager notre gloire poétique, la France et l'Angleterre n'étaient pas le théâtre unique sur lequel les jongleurs français et anglo-normands chantassent nos chansons de gestes chevaleresques aux applaudissemens d'une foule enthousiaste. Ils accompagnaient en Palestine les populations guerrières que la croix y guidait. Tous les paladins de l'Europe, aspirant à la même gloire, marchant sous les mêmes drapeaux, couchant sous la même tente, espérant, combattant ou pleurant ensemble, aux rives du Jourdain, sous le palmier du désert ou les murs de Solyme, il s'établissait entre eux mille sympathies, mille liaisons qui favorisèrent puissamment la diffusion à l'infini des idées et des poétiques traditions que célébraient dans leurs poèmes les troubadours et les trouvères. Ils

écoutèrent, ils admirèrent, ils retinrent les chants des jongleurs, et de retour dans leur patrie, ils les y popularisèrent.

Ainsi le nom et les hauts faits d'Arthur, de Tristan, de Lancelot, d'Yvain et de tous les chevaliers bretons; les gestes mémorables de Charlemagné, d'Ollivier, de Roland et des douze pairs, et enfin, la merveilleuse histoire que l'on prêtait au moyen-âge à Hector, Paris, Enée et Alexandre, se répandirent en France, en Angleterre, dans le midi, en Allemagne, en Italie et jusqu'au fond des contrées septentrionales; ainsi, du douzième au quinzième siècle, notre poésie chevaleresque, vola d'un bout de l'occident à l'autre.

Telle fut la destinée de cette fée mystérieuse, aux paroles de foi, d'honneur et d'amour, à laquelle, tout éclatant de jeunesse et de beauté, était venu s'unir le christianisme, et dont il avait fait la muse de la France, des trouvères et des troubadours, en divinisant sa nature.

Dans les articles qui suivront, nous nous proposons de tracer une rapide esquisse littéraire, de chacun des poètes-romanciers de la France au moyen-âge; d'analyser et d'étudier leurs principales œuvres, selon l'ordre cyclique précédemment indiqué, et d'en citer quelques morceaux. Nous ne nous abusons; ni sur la longueur et la difficulté de notre tâche, ni sur la faiblesse de nos forces, mais l'indulgence éclairée de nos lecteurs nous rassure; puissent les fleurs de poésie semées par nos pères, et que nous comptons cueillir au bord des chemins abandonnés, où nous allons nous égarer, leur parvenir sans être trop flétries!

TH. V.



ALFRED DE VIGNY (1).

II.

Stello, Chatterton, servitude et grandeur militaires, c'est la philosophie qui vient après l'histoire dans l'existence littéraire si aventureuse et toujours poétique de M. de Vigny : il abandonne le monde extérieur des faits pour pénétrer dans le monde intime, si je puis parler ainsi, des idées et des causes : et ce n'est pas là, nous le dirons avec tristesse, le seul changement qui se montre à ce moment où nous en sommes venus, dans les pages que va tracer l'auteur des poèmes bibliques et de *Cinq-Mars*.

Sur cette route nouvelle dans laquelle il s'engage, M. de Vigny va se laisser entraîner d'abord par ce tourbillon qui de nos jours a pu emporter haletantes tant de nobles intelligences : il oublie qu'en ces régions ténébreuses Dieu n'a pas voulu, assez d'illustres exemples l'ont prouvé, qu'on pût marcher d'un pas ferme sans être guidé par de célestes lueurs : il n'écoute plus la grande voix de ces convictions fortes et saintes qui furent les gardiennes de ses jeunes années. Si solitaire qu'ait pu vivre cet harmonieux poète, si retiré qu'ait pu être le sanctuaire qu'il s'est choisi, les murmures confus du siècle sont arrivés jusqu'à lui, jusqu'à lui, ses doutes, ses incertitudes, ses plaintes, ses malédictions : aussi, comme tant d'autres, il veut savoir, et il doute : aussi, qu'il veuille parler de cette lutte qui a existé dans tous les temps instinctive ou réfléchie entre chaque homme et chaque société, il se prononcera pour un seul contre tous, pour l'individu contre la société... Mais ce doute qui est si bien le caractère de notre temps qu'il peut venir peser sur les esprits même les plus élevés et les plus consciencieux, ce doute, comme quelques-uns le disent, est-ce l'agonie d'un monde où la vie commencerait à s'éteindre ? non : ce doute n'est qu'une transition : le passé l'explique et qu'on nous permette d'y jeter un rapide coup d'œil, car, dans l'histoire littéraire des peuples comme dans leur histoire, deux choses qui se tiennent comme la pensée et l'action, le passé donne l'intelligence du présent ; souvent même il révèle l'avenir. Dans sa littérature comme dans son histoire toute entière, l'humanité subit cette destinée qui lui est imposée de s'élever et de grandir avec labeur, et d'acheter la grandeur et la gloire par la lutte et par la souffrance.

Dans ces âges où les sociétés marchent vers l'avenir insouciantes et énergiques sans chercher à le comprendre, où dans leur sein chaque homme se dispute le présent plutôt par instinct et par besoin d'action que par ambition réflé-

(1) Voir l'*Écho de la Jeune France*, *Revue catholique* du 15 mai dernier. Le peu d'étendue des deux derniers numéros de l'*Écho de la Jeune France*, *Revue catholique*, ne nous a pas permis de donner plus tôt la fin de cet article à nos lecteurs ; mais d'après les arrangemens qui ont été pris ce retard ne présente pas d'inconvéniens.

chie ; dans ces âges où il semble qu'à part certaines ames prématurées le monde ne connaisse d'autre douleur que la douleur matérielle, d'autre blessure que celle du fer et de l'épée ; quand l'imagination règne seule sur l'esprit humain, et que sur lui ne sont pas descendues encore d'autres facultés puissantes mais fécondes en tristesses qu'on nommera la reflexion et la conscience : alors la foi et l'imagination comme elles dominent toutes choses, dominent aussi toutes les intelligences d'élite ; et il semble qu'elles n'aient mission ces intelligences que de transmettre à la postérité les récits du passé, ou les récits du présent, leurs idées, leurs croyances. Alors Pétrarque donne l'immortalité à ses amours ; Dante, par une confusion qui révèle bien tout le génie de son époque, grave ensemble sur un même monument la grandeur du catholicisme au moyen-âge et les souvenirs et les haines des guerres civiles de l'Italie ; l'Arioste célèbre la chevalerie ; le Tasse entremêle dans ses chants la chevalerie et la religion, la croix et l'épée des croisades. Alors enfin, comme elle est fille de l'imagination, la poésie doit avoir ses pompes, ses fêtes, ses gloires bruyantes et tumultueuses ; elle vient à Rome y chercher une radieuse couronne qu'on mettra sur son front aux acclamations de tout un peuple ; ou bien cette couronne, le monde, qui a compris trop tard le poète, la dépose du moins silencieusement sur sa tombe.

Mais viennent la réflexion et la science disputer à l'imagination une partie de son empire ; viennent les temps où la société aura conscience d'elle-même, de ses actes et de ses idées ; viennent les civilisations avancées ; vienne le temps où il semblera que la liberté de l'homme grandit et peut s'agiter dans un plus vaste espace ; vienne le moment où, comme le père à son fils dont l'enfance est finie, Dieu semblera dire aux sociétés : « J'ai protégé vos premiers pas, mais » maintenant à vous le monde, à vous le domaine de l'intelligence ; allez, cherchez votre route ; voyez si la grandeur, si la gloire, si la vérité, si le génie sont ailleurs qu'aux sources fécondes que je vous ai ouvertes. » Alors, quand l'esprit humain, curieux et avide, interrogera le ciel et la terre, les autels et les trônes, Dieu et les rois, la poésie elle aussi se sentira venir d'autres pensées, d'autres ambitions, d'autres volontés ; elle se dira qu'à ces hommes qui veulent savoir il faut des leçons et des enseignemens ; elle voudra se faire et se créer l'institutrice de l'esprit humain ; mais avant que tous deux, l'institutrice et son élève, comprennent le mystère de leurs destinées ; avant que tous deux, émancipés, pour ainsi dire, par la providence, comprennent où est la grandeur, où est la gloire, où est la vérité, ne faudra-t-il pas qu'ils aient cherché long-temps à travers le monde, qu'ils aient traversé bien des épreuves, bien des angoisses, bien des luttes, bien des douleurs ?

Et c'est ainsi que depuis le temps où s'est manifestée dans la littérature, d'une manière plus directe et plus décisive, cette tendance dont nous venons de parler, cette tendance curieuse et investigatrice, deux phases déjà s'y sont produites : l'une d'incrédulité et de destruction ; c'est le dix-huitième siècle : l'autre de doute et d'incertitude ; c'est notre époque. C'est en vain qu'au dix-septième siècle, précédé d'ailleurs par les luttes du seizième, comme l'avenir qui s'avance est précédé maintenant par d'autres luttes, c'est en vain qu'au dix-septième siècle la poésie, l'éloquence, ces sœurs immortelles, s'étaient montrées grandes entre la poésie et l'éloquence de tous les temps en puisant dans le catho-

licisme, dans leurs croyances arrêtées sur le pouvoir et sur la société, le génie calme et reposé qui les distingue ; en vain s'était résumé comme dans un magnifique exemple tout ce qu'il y avait de force et de puissance dans les croyances et les institutions du passé. A peine ce siècle venait-il de se clore, que voici l'esprit de l'homme qui se met à tout remuer et à tout détruire. Littérature et poésie enseignent l'irréligion et l'immoralité. Elles livrent bataille avec un triste succès, à toutes les grandes idées qui jusque là avaient fait vivre l'humanité, et qui l'avaient soutenue dans cette longue route qu'elle avait déjà parcourue.

Et dès lors après cette immense destruction morale de toutes les croyances et de toutes les idées qu'avait suivie une grande destruction matérielle de toutes les institutions et de toutes les lois, bien triste et bien étrange a été la situation de notre époque, fille d'un siècle d'incrédulité, pendant qu'elle était petite-fille au contraire d'un siècle de croyance et de foi. Placés ainsi que nous étions entre des souvenirs opposés, entourés de ruines et de débris, plus avides aussi de savoir et d'enseigner que n'étaient nos devanciers, faut-il s'étonner que beaucoup parmi nous aient pu douter ; errer pendant un temps entre le dix-septième siècle et le dix-huitième, entre la foi et la négation ; demeurer incertains sur le présent et sur l'avenir, comme l'enfant dont un père prodigue a dissipé l'héritage. Disons-le donc pour terminer de si longues divagations, disons-le, quand on a considéré le dix-huitième siècle, le doute de notre époque apparaît comme un progrès sur le passé. Portez plutôt un regard attentif sur tous les types sceptiques et douteurs qu'ont enfantés ces trois pays qui se disputent maintenant la gloire littéraire, l'Allemagne, la France, l'Angleterre. Voyez *Faust* lui-même ; voyez surtout *Réné* et *Manfred* : quelles sombres douleurs empreintes sur leurs visages ! le dix-huitième siècle riait au milieu de sa destruction ; le nôtre pleure et gémit dans son doute : après cette philosophie railleuse et hostile qui niait effrontément, ce doute si douloureux, ce doute qui voudrait croire et espérer, ce n'est pas le triste crépuscule qui vient avant la nuit, mais bien celui qui précède l'éclat d'un jour plus pur, parce que ce jour aura été plus péniblement attendu ; d'une foi d'autant plus puissante et plus féconde en grandes choses qu'elle aura été plus difficilement conquise.

Or *Stello*, qu'il aurait fallu nommer plutôt peut-être, *Stello* appartient à cette rêveuse famille des *Manfred*, des *Réné* ; comme eux il faut le combattre sans doute, mais il faut le plaindre, et il est permis de l'admirer ; comme eux il cherche à soulever par la seule force de sa raison le voile qui couvre les mystères des destinées humaines ; et il sent sa raison défaillir comme la leur à cette tâche qui dépasse sa puissance. *Stello* seulement est moins fantastique, moins idéal : ce n'est pas sur le sommet de hautes montagnes, au milieu des orages de la nature qu'il va chercher les secrets de la terre et du ciel ; c'est nonchalamment étendu sur un élégant canapé moderne, à la pâle lueur d'une lampe, dont les vagues reflets vont se jouer dans ses draperies bleues, que *Stello* prête l'oreille aux discours de son Docteur noir, qu'il met aux prises son imagination et sa raison pour que dans ce combat qu'elles engagent quelque éclair lui vienne sur tant de choses mystérieuses et inconnues. Mais la parenté se révèle par d'ironiques pensées qui sont jetées çà et là sur le monde ; par ces mots qu'on veut écrire sur

toutes les œuvres de l'homme, *pourquoi* et *hélas!* par ces autres paroles *l'homme a rarement tort et l'ordre social toujours!*

Si triste et si incertaine est l'âme de Stello qu'il laisse son docteur noir exalter l'analyse et se rire de la synthèse. « L'analyse, dit le {docteur noir avec sa voix » grave, l'analyse est la destinée de l'éternelle ignorante l'âme humaine. L'analyse » est une sonde; jetée profondément dans l'océan, elle épouvante et désespère le » faible; mais elle rassure et conduit le fort qui la tient fermement dans sa » main... » Et Stello ne réclame pas au nom de la synthèse cette grande inspiratrice de la poésie, cette grande révélatrice... La guerre qui s'est faite, et se continue encore entre la *synthèse* et l'*analyse*, elle est la même sous d'autres noms que ces autres guerres plus vives et plus ardentes engagées, entre ces autres grandes puissances, *religion* et *philosophie*, *foi* et *science*. Comme la *religion* et la *foi*, la synthèse est fille du ciel; elle arrive à l'homme, marquée au front d'un sceau divin: comme la *philosophie* et la *science*, l'*analyse* est fille de la terre; c'est l'esprit humain qui l'enfante par la force qui est en lui. Or, ne finirons-nous pas par comprendre que si dans son voyage en ce monde l'humanité, comme le pilote égaré dans l'océan, doit jeter la sonde qui révèle les rescifs et les écueils, comme lui aussi elle doit surtout *chercher aux étoiles la route que nous montre le doigt du Seigneur?*

Mais c'est trop long-temps tenir éloignés les pâles fantômes de Gilbert, de Chatterton, d'André Chénier, et les gracieuses figures de Kitty Bell et de madame de Saint-Aignan; oublions pour les contempler toute grave dissertation philosophique; oublions la cause même qu'a voulu défendre M. de Vigny et que plus tard il doit soutenir plus énergiquement encore dans son drame de *Chatterton*. Dans Stello, comme toujours, M. de Vigny demeure fidèle à cette loi qu'il s'est faite de ne pas passer par les sentiers frayés, de ne pas placer ses pieds sur les traces de quiconque; au roman philosophique aussi il donne une forme nouvelle, et que nul autre que lui ne pourrait revendiquer; aux dissertations il entremêle des récits qui procèdent tous d'une même idée et s'avancent vers le même but; il s'efforce de convaincre à la fois par la discussion et par les faits; et comme son style va toujours bien à sa pensée, ici pressé, concis, tranchant comme un coup de hache quand il veut faire justice d'une action mauvaise ou de ce qu'il tient pour un sophisme; ailleurs souple, léger, quand il veut tracer un de ces ravissans portraits de femme, où se montrent nuancés avec tant de charme ces derniers traits qui séparent le vrai de l'idéal!

Il faut dire pourtant qu'entre les trois épisodes de *Gilbert* à *André Chénier* il existe une progression. Il y aurait bien quelque critique à faire de l'épisode de Gilbert, si toute autre impression ne s'effaçait pas vers la fin devant cette petite chambre noire, éclairée seulement par une chandelle placée dans un encier en guise de flambeau, devant ce lit de sangle où meurt le pauvre Gilbert, tenant dans l'une de ses mains sa dernière plume, et murmurant d'une voix éteinte l'un de ces derniers vers que la postérité a le mieux retenus. L'épisode de Chatterton nous paraît plus irréprochable que celui de Gilbert; mais c'est à *André Chénier* que la palme la plus belle doit être donnée. Là d'abord le suicide ne vient pas montrer sa hideuse figure; là d'ailleurs le récit s'aggrandit, l'histoire s'y mêle; il y a dès le début de grandes et belles pages sur cette époque de la

terreur, où il fut donné au crime de régner pour que son impuissance fût écrite en caractères de sang dans nos annales. Dans plus d'un passage vous trouvez toute la hauteur de l'histoire ; autre part tout l'intérêt du drame en cette scène chez Robespierre où la tête d'*André* est mise en jeu par son vieux père ; puis vous rencontrez toute la délicatesse du plus gracieux roman, quand on vient à vous montrer au travers les grilles de Saint-Lazare, comme de pauvres colombes captives qui essaient de déployer leurs blanches ailes, l'amour dévoué de madame de Saint-Aignan et la coquetterie enfantine de mademoiselle de Coigny. Mais comme nous avons fait déjà pour le roman de *Cinq-Mars*, ne commettons pas la faute de nous laisser entraîner à retracer les souvenirs d'un livre dont tout le monde sans doute se souvient mieux que nous ; il nous faut retourner au théâtre où nous attend le drame de *Chatterton*, la plus brillante et la plus hardie des innovations de M. de Vigny, et l'une des plus heureuses innovations de notre temps.

De *Chatterton* aussi nous en voulons parler d'abord en oubliant quelques instans encore la cause qu'y veut faire triompher M. de Vigny. Après toutes ces batailles qui s'étaient livrées il y a quelques années, pour et contre les règles de l'art théâtral, après toutes ces batailles, tout ce fracas, rien n'était venu ; le drame s'en allait errant et désordonné, présentant pour réalité historique des costumes et des oripeaux, pour passions des monstruosité ; le drame s'en allait quand parut *Chatterton*, quand au milieu de ce matérialisme désespérant qui régnait sur le théâtre, l'auteur de *Chatterton* y appela la littérature de l'âme, la littérature intime, cette littérature qui veut pénétrer les mystères du cœur humain, sonder ses blessures pour y verser quelque baume ou les cicatriser. Ce n'est pas que nous considérions *Chatterton* comme une forme d'art définitive et complète ; ce qui serait plus complet que *Chatterton* ce serait une œuvre théâtrale qui montrerait réunis l'étude du cœur humain et le mouvement, l'action et la pensée ; mais il n'en est pas moins vrai que placé surtout au temps où il est venu, le drame de *Chatterton* est une belle et puissante création dans son ensemble et dans ses détails. En face des passions effrénées dans lesquelles se débattait et se débat encore le drame moderne, la passion chaste et contenue de *Kitty Bell* constituerait à elle seule une touchante réaction spiritualiste qu'il faudrait signaler : pendant qu'autour d'elle mainte héroïne du drame ne connaît plus ni frein, ni pudeur, elle ne sait pas *Kitty Bell* si elle peut garder cette bible qu'a feuilleté son *Chatterton*. Une bible donnée, puis rendue, puis possédée avec bonheur, quelques paroles qui s'échappent malgré elle de son âme, quelques schellings que *John Bell* ne voit pas figurer dans son compte ; à la dernière heure enfin une prière qui s'élance au ciel pour *Chatterton* qui n'est plus, « Mon Dieu, » pardonnez-lui ; » voilà toute la passion, tout l'amour de *Kitty Bell* ; et que l'on dise pourtant si toutes les âmes ne sont pas suspendues, si des pleurs ne se montrent pas au développement de l'amour silencieux de *Chatterton*, et de l'amour pur de *Kitty Bell* ; ah ! *Kitty Bell* surtout a réhabilité notre goût qu'on calomniait, nos sentimens qu'on peignait sous de fausses couleurs : pour justifier ses écarts le drame ne disait-il pas : « Est-ce ma faute, si je fais hurler les passions, si chaque soir avec grand luxe de décorations et de costumes je viens me » trainer dans la boue et dans le sang ; il faut bien émouvoir des esprits si blasés ;

» des cœurs si durs que d'autres spectacles ne leur suffiraient pas. » Hé bien ! Kitty Bell nous est apparue avec ses paroles simples, son dévouement de mère, préférant ses devoirs à son amour ; nous avons applaudi Kitty Bell ; et Kitty Bell a renvoyé ainsi à qui les inventait, et l'inceste, et l'adultère, et tant de scènes odieuses dont nos théâtres ont été salis.

Pourquoi faut-il donc que tant de glorieuses conceptions se rattachent à une pensée qui manque à la fois de réalité et d'espérance ; à des infortunes trop rares et trop bien d'ordinaire compensées par la gloire, pour qu'on ne soit pas tenté plutôt de les envier que de les plaindre : la pensée est grande, surtout quand elle arrive à l'action : pourquoi donc s'adresser à la société pour la conjurer de faire vivre le poète ? Pourquoi donc espérer qu'elle se détournerait de ses affaires pour chercher s'il n'y aurait pas quelque part autour d'elle une pauvre âme inspirée qui sentirait la force lui manquer ? Au lieu d'agir un peu, comme le docteur noir, allant demander dans le boudoir de Louis XV du pain pour Gilbert, n'aurait-il pas mieux valu que le poète renommé glorieux, le poète applaudi, s'adressât seul à seul au poète souffrant et malheureux, qu'il lui parlât plutôt de la résignation de Milton et de la foi du Tasse, que du triste désespoir de Gilbert et de Chatterton. Mais silence aux reproches qu'on pouvait faire à Stello et à Chatterton. Depuis, la pensée philosophique de M. de Vigny s'est agrandie, purifiée ; il a compris que, depuis Stello, les esprits avaient marché.

C'est qu'en effet, après tant de gémissemens, tant de douleurs, que nous avons vus se produire par la littérature et la poésie, comme aussi après tant de doutes et d'incertitudes qu'elles ont reflétés ; maintenant qu'après avoir erré on veut marcher, qu'après avoir douté on veut croire, qu'après avoir souffert on veut vivre, le moment est venu pour la littérature et la poésie de guider les intelligences dans ces voies nouvelles où elles veulent s'élancer. Le moment est venu de montrer les hommes de doutes et de souffrances, les *Manfred* ; les *Réné* ; les *Stello* se résignant aux réalités de la vie, l'acceptant avec ses chances de gloire ou d'obscurité, de bien-être ou de souffrance, et regardant le ciel pour lui demander le courage qui leur ferait faute. Et comme *Manfred* et ses frères n'étaient après tout que les sombres images des passions qui fermentaient çà et là, plus ou moins vives, plus ou moins ardentes, dans plus d'une tête et dans plus d'un cœur ; comme dans ce siècle si agité, si remué, si ambitieux, il y a en partout des rêves de gloire et des illusions qui ont pu s'évanouir, il vaudra mieux sans doute, pour guérir les blessures qu'elles ont élargies peut-être, que la poésie et la littérature se fassent moins idéales, qu'elles nous montrent partout aussi et dans toutes les conditions de la vie, les grandeurs qui se trouvent dans les vertus solitaires, dans l'accomplissement du devoir, dans les souffrances même, quand elles sont noblement supportées.

Ainsi a fait M. de Vigny dans *servitude et grandeur militaires*, quand il nous a tracé les caractères du vieil adjudant de Vincennes, de *Collingwod*, du capitaine *Renauld*. C'est du vieil adjudant de Vincennes que M. de Vigny se prend à dire : *Ce vieux soldat vaut mieux avec sa résignation que nous autres jeunes officiers avec nos ambitions folles.* *Collingwod* au milieu de son escadre et de sa gloire regrettant sa petite *sarah* avec sa petite robe du dimanche, *Collingwod* apprend

que la gloire et la puissance connaissent aussi leur résignation et leur douleur. Mais c'est surtout le capitaine *Renaud* qui est un noble et remarquable caractère ; c'est *Stello* portant l'uniforme, mais *Stello* résigné, plus fort que l'adversité. Le capitaine s'est élancé dans la vie, ambitieux, rêvant la gloire, passionné pour l'homme pour lequel pendant des années la France tout entière s'est passionnée : et chacune de ses illusions qui s'en va, le laisse ébranlé un instant, mais se raffermissant bientôt. Qu'à peine échappé à sa prison, paraissant devant Bonaparte, il soit repoussé par l'une de ces paroles : qui décidaient alors de tout un avenir, « Dès ce jour, dit le capitaine, je commençai à avoir « confiance en moi, à m'estimer intérieurement, à sentir mon caractère « s'épurer, se compléter, se raffermir : dès ce jour je vis que les événements ne « sont rien, que l'homme intérieur est tout ; je me plaçai bien au-dessus « de mes juges ; enfin je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer unique- « ment sur elle. » Et le voilà lui, qui des choses de ce monde ne comprenait que la gloire et l'éclat, qui consent à vivre obscur et ignoré, pourvu qu'il remplisse courageusement son devoir : en deux mots, le capitaine *Renaud* est comme la vivante image de cette belle maxime de nos pères, *fais ce que dois, advienne que pourra* ; et à cette belle maxime, M. de Vigny ajoute cette autre pensée qui la complète et l'achève : *il y a quelque chose de plus grand qu'un grand homme, c'est un homme d'honneur* ; mais qu'on y prenne garde, le caractère du capitaine *Renaud*, ce n'est pas la résignation qui abdique son rôle dans la société, qui se met en dehors des affaires humaines, c'est la résignation dans l'action, c'est l'homme de cœur qui se résigne à n'obtenir pour prix de ses efforts et de ses travaux que l'approbation de sa conscience, qui ne recule devant aucune partie de sa tâche, et qui n'abdique que la gloire et le bruit qui se peut faire autour d'un nom. Si M. de Vigny avait laissé arriver dans son tableau plus de lumière divine, si Dieu et la religion y prenaient une plus large place, il aurait réalisé dans toute sa grandeur le modèle qu'il faut offrir à des âmes fatiguées des agitations et des doutes, des *Manfred*, des *Obermann* et des *Stello*.

Et qu'il nous soit permis de le dire maintenant en terminant, c'est une curieuse et belle étude que de s'efforcer de suivre en ses phases diverses un harmonieux génie égaré un instant en d'autres voies que les siennes, mais se rapprochant bientôt de la vérité pour s'incliner toujours davantage devant elle, parce qu'entre elle et les âmes à la fois consciencieuses, élevées et puissantes, il existe toujours une irrésistible attraction. J.

EXPOSITION

De l'Académie de l'Industrie.

Il y a peu de jours encore nous nous propositions d'offrir à nos lecteurs quelques renseignemens sur les travaux de l'Académie des Sciences, que nous négligeons depuis quelques semaines, autant qu'elle se néglige elle-même; nous comptions aussi parler des découvertes étrangères, mais tout-à-coup un fait inattendu est venu intervertir l'ordre de notre bulletin, et ce fait c'est l'ouverture d'une exposition improvisée des produits de l'industrie parisienne. Depuis long-temps le besoin d'une pareille exposition était reconnu : chaque jour les fabricans sollicitaient les hommes puissans de nos jours de faire ordonnancer une exposition, sinon permanente, du moins annuelle; malheureusement notre chambre élective, souvent parcimonieuse quand il s'agit de choses utiles, leur a fait peur, ils se sont contentés des trois millions accordés pour la démolition et la reconstruction du palais du Luxembourg, du bill d'indemnité pour les dilapidations artistiques, et du vote généreux du léger budget d'un milliard; puis, se réfugiant sous le prétexte évasif, offrant la politique comme absorbant tous leurs précieux momens, ces hommes jadis si positifs n'ont pas même écouté les doléances de leurs anciens amis, et par conséquent ils n'ont pas eu la moindre petite velléité de condescendance à leur devis : l'industrie a donc été livrée à ses propres forces.

Alors une société particulière, l'Académie de l'Industrie, présidée par le rejeton de l'une de nos plus anciennes et illustres familles, M. le duc de Montmorency, a eu la grande et généreuse idée d'exécuter à lui seul ce qu'il paraissait impossible de faire au gouvernement. Cette pensée hardie a été, il faut le dire avec justice, activement secondée par tous ceux qui s'intéressent à l'industrie; aussi bientôt toutes les notabilités industrielles de la capitale se sont groupées autour des quatre commissaires chargés de mettre de l'ordre dans l'exécution de cette pensée, et ceux-ci se sont acquittés avec tant d'activité de cette délicate mission, que mis en possession, le vendredi 17 juin, de l'orangerie des Tuileries, ils ont, en trois jours, reçu, placé et catalogué plus de deux mille objets, et le 20, à onze heures, ils ont fait l'ouverture de cette exposition véritablement improvisée.

Nous voudrions pouvoir nous étendre davantage sur les difficultés sans nombre qui entouraient un pareil travail, mais comme nous étions nous-même l'un de ces commissaires, nous aurions l'air de chercher à nous donner plus de mérite qu'il ne nous en appartient en réalité; car il ne s'agissait que de bien connaître les produits industriels et de les ranger, non pas avec harmonie à côté les uns des autres, puisque nous ignorions ceux qui devaient nous arriver, mais de manière que le désordre présentât un coup d'œil bizarre et intéressant; tel enfin que devait le présenter l'exécution de cette exposition improvisée dans

l'unique but d'encourager l'industrie et de montrer les progrès qu'elle peut avoir fait depuis 1834.

Maintenant, si nous voulons donner à nos lecteurs quelques détails sur les produits qui ornent cette galerie, il nous faudra y sacrifier quelques bulletins, car les objets nouveaux sont nombreux et plusieurs sont importans. Pour aujourd'hui, nous ne ferons que parcourir quelques produits spéciaux.

Pour commencer, qu'il nous soit permis de constater un fait prouvant la réaction religieuse de notre époque. Depuis 1830, à peine les fabricans s'occupaient des objets sacrés destinés à orner nos cathédrales et nos autels, mais aujourd'hui il n'en est plus de même, on revient au culte de nos pères, et secondant cet élan de notre génération, tout le monde travaille sans fausse honte pour nos églises. Les produits en carton-pierre de M. Romagnési sont les pièces de ce genre les plus belles et les plus importantes de cette exposition; aussi l'on voit sous le numéro de cet artiste un tabernacle doré de toute beauté et deux statues de S. Pierre et de S. Paul, qui font un juste honneur à cet industriel; ses lustres d'église sont aussi d'un fort bon goût, et nous ne pouvons que l'engager à continuer hardiment à marcher dans cette voie, car après les dévastations des révolutions, il faut offrir aux gardiens sacrés de notre auguste religion des ornemens qui, ne pouvant plus être en or ou en argent, soient du moins en harmonie avec les modestes ressources de nos églises, tout en représentant à l'œil un mode de décors digne de la grandeur et de la majesté de nos temples. Nous en dirons autant à M. Péchinay, fabricant de maille-chort, les deux christes qu'il a exposés sont magnifiques, et l'on ne peut nier que les fabriciens de nos églises ne trouveront une grande économie à orner les autels avec ce métal, au lieu de se servir du cuivre argenté; car, ce dernier rougissant promptement par suite du nettoyage, laisse l'avantage au maille-chort, qui devient au contraire plus brillant par le frottement. Quant à l'ostensoir et au calice en maille-chort doré, imitant le vermeil de M. Bonnot, ils sont également fort beaux; mais étant à la portée d'un bien moins grand nombre d'églises, ils ne remplissent pas aussi bien le but économique que l'on doit se proposer dans l'application de ce nouvel alliage. Enfin nous avons admiré parmi les objets réservés au service des autels un agneau de madame Lepart, brodé en relief sur velours vert, d'une beauté sans égale. L'agneau divin est admirable par la grosseur du relief et par la finesse du travail. Nous ne devons pas omettre non plus pour les personnes qui voudraient avoir chez elles l'image sacrée de notre Seigneur, les christes en ivoire, montés au milieu d'un bouquet en jais, par M. Richard; ils sont parfaitement établis, conviennent très-bien dans un petit oratoire ou au-dessus d'un bénitier.

Mais quelle que fût la beauté de cette brillante exposition, elle m'inspirait des idées de regrets et des souvenirs de douleurs. Pourquoi, me disais-je, les fabricans ont-ils laissé tomber ces belles dentelles de France, importées par Colbert, et connues sous le nom de point d'Alençon? pourquoi la maladresse de ces fabricans n'a-t-elle pas voulu suivre le goût de leur siècle et donner à leurs dessins la légèreté que l'on aurait voulu y trouver? S'ils eussent imité M. Violard, l'on ne rechercherait pas avec une espèce de frénésie les points d'Angleterre, dont le peu de solidité devrait toujours les faire oublier, et l'on continuerait à

porter ce riche et magnifique point de France, dont le prix n'est jamais trop élevé, puisque sa solidité permet de le voir passer de génération en génération pour orner les parures de mariage des enfans de nos grandes familles, car ces parures de point d'Alençon peuvent être considérées aujourd'hui, du moins dans notre Normandie, comme la preuve de l'ancienneté d'une famille. N'oublions donc pas cette dentelle nationale, et forçons, par nos demandes, M. d'Ocague et les autres fabricans à faire exécuter des points dont la légèreté puisse rivaliser avec celle des dessins de blondes de M. Violard; n'oublions pas, qu'héritage sacré, le point d'Alençon peut quelquefois être d'une ressource précieuse, et pour preuve qu'il nous soit permis de faire connaître un trait de bonté et de générosité qui n'étonnera personne, mais qui prouvera que le malheur n'assèche pas le cœur de l'auguste princesse, fille du saint roi-martyr.

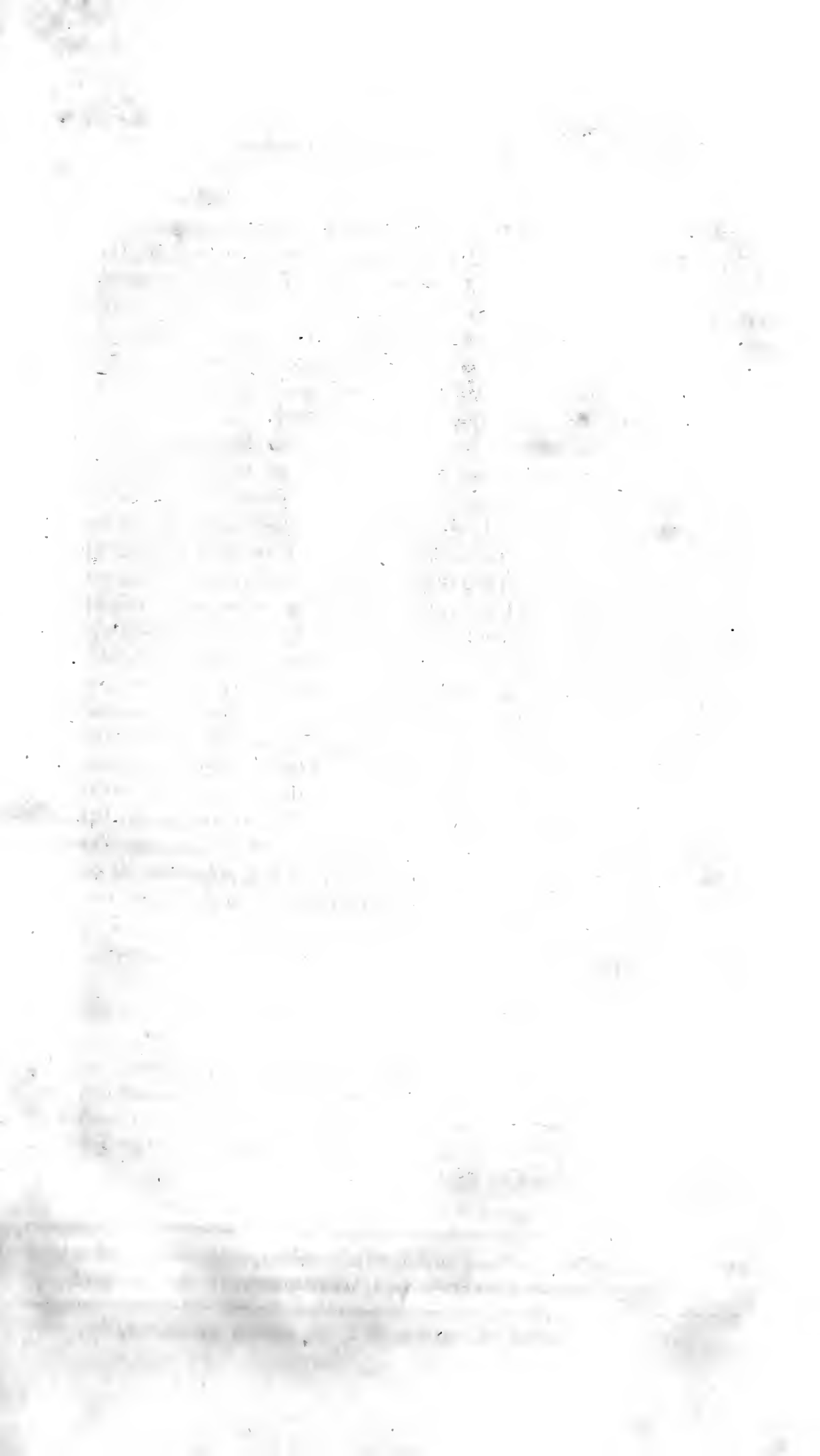
Voici ce trait de bienfaisance. Jadis, car déjà il a bien des années, c'était vers 1815, Madame la Dauphine avait reçu en passant par la ville d'Alençon une robe en point exécutée avec une rare perfection, long-temps elle la garda comme un de ces souvenirs agréables qu'elle affectionnait; mais depuis qu'une seconde fois elle erre en exil sur un sol étranger, elle a pensé que cette robe si riche, si précieuse, pouvait remplir un but encore plus doux à son cœur en lui procurant les moyens d'être utile à l'une des anciennes dames de sa suite, aujourd'hui dans une position difficile; madame la Dauphine jette donc un dernier regard sur sa belle robe, la plie et l'expédie avec une lettre charmante de bonté et de bienfaisance à Madame Gazelin, en la priant de la faire démonter et de la vendre ainsi en morceaux au profit de son ancienne amie. C'est là dans ce magasin que nous avons vu ces tristes ornemens d'une auguste princesse, modestement oubliés et servir encore après sa chute à satisfaire la bonté de son cœur; c'est donc à nous, à nous tous de seconder sa pensée et à aller chez Gazelin retirer au moins comme une relique précieuse un fragment de cette robe sacrée. Pardon, vous qui me lisez, si j'ai mis au jour un des mille bienfaits que vous répandez continuellement sur les malheureux, mais il en est qui, présentant de grandes et utiles leçons, ne peuvent recevoir trop de publicité et celui-ci est du nombre; pardon encore, pardon, car à vous de les cacher ces traits de bonté, et à nous de les chercher et de les dire!

J. ODOLANT-DESNOS.

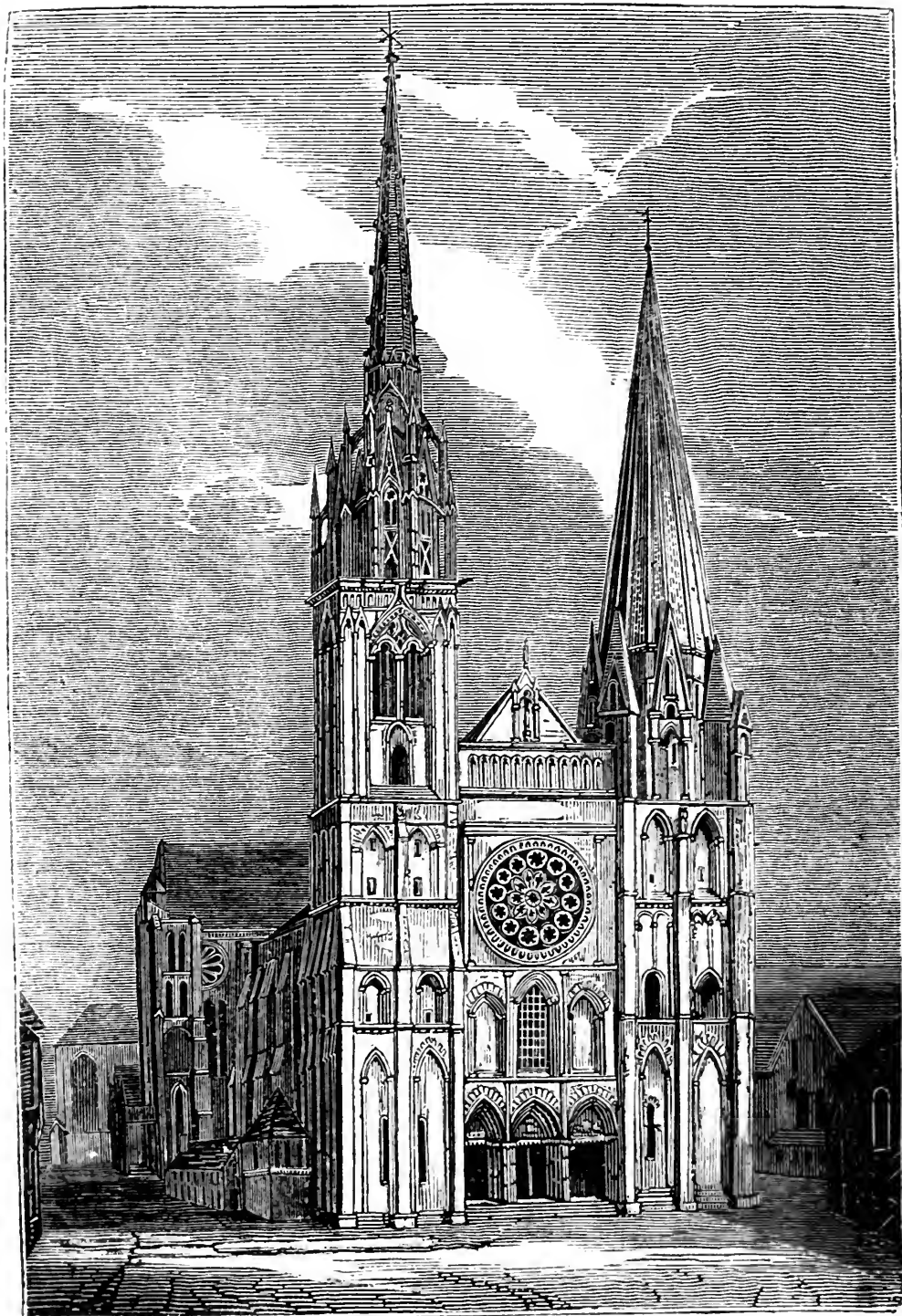
ERRATA.—Quelques fautes se sont glissées à l'imprimerie dans l'article sur le salon, dans notre avant dernier numéro. Page 497, ligne 2, après *qui ferait honneur*, lisez, *aux peintres les plus naïfs et patients de l'Allemagne*; — page 499, ligne 24, au lieu de *Jeauron*, lisez, *Jeanron*; — page 503, ligne 1, au lieu de *humainement parfaitement*, lisez, *humainement parfaite*.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. LÉON DE JOUVENEL, administrateur, *rue de Ménars*; 5.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON, RUE DE VAUGIRARD, 36.



L'Echo de la Jeune-France



Cathédrale de Chartres.

L'Echo de la Jeune-France

Cathédrale de Chartres.

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

Du Mouvement intellectuel de l'Allemagne depuis Leibnitz, par ***.—Le Frère de la Mort, par *M. le vicomte Walsh*.—Cathédrale de Chartres, par *L. de J.*—La Neige au Cimetière, par *M. Au-*
—tran. Législation; le Duel, par *R. B.*—Galerie de Portraits espagnols, l'Hidalgo, par *M. Bernard*
Lopez. — Portraits historiques; Richard Cromwell, par ***. — De l'Inde; Aperçus sur la langue
et la littérature sanscrites, par *M. Mouttet*. — Apothéose de Marie-Antoinette, par ***. — Art
musical; le Luthier de Vienne; Mort de Gomis. — Revue des Revues, par ***. — Revue des
Théâtres; Coup-d'œil général sur les théâtres de Paris, par ***. — Petit cours d'agriculture à
l'usage des gens du monde, par *M. de Rainneville*. — Exposition de l'Académie de l'Industrie,
par *M. J. Odolant-Desnos*.

DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

DE L'ALLEMAGNE

DEPUIS LEIBNITZ.

Le jour où une nation, s'arrêtant tout-à-coup dans le sentier que l'ignorance ou l'habitude lui avait frayé, se prend à interroger les ruines et à leur demander les secrets d'une antique civilisation depuis longtemps détruite; le jour où, se détournant de sa marche, elle se révèle à elle-même les formes originales et les principes féconds d'une nouvelle vie; le jour où elle accomplit cette œuvre, elle marque dans son histoire une page immortelle, la page de *la renaissance*.

Et c'est au philosophe qu'il appartient d'en déchiffrer le texte pour

bien saisir les causes des faits dont le vulgaire n'admire que l'expression matérielle.

L'Allemagne n'est qu'un épisode dans la grande épopée de la renaissance européenne ; mais , étudiée à part , elle brille d'un éclat imposant , et il n'est pas sans intérêt de jeter les yeux sur ce foyer de lumière.

L'Italie , où de grands souvenirs dormaient sous de grands monuments , venait de déchirer , la première , le voile ténébreux du moyen-âge ; une langue nouvelle avait osé se substituer à l'*os latinum* de Cicéron , et retentissait dans le monde par la bouche d'un triumvirat poétique digne de l'antiquité. Sublime entre les mains du Dante , elle revêt le charme , la grâce et l'harmonie dans celles de Pétrarque , de l'Arioste , du Tasse enfin , immortel comme eux par son génie , mais immortel encore par ses malheurs.

D'une autre part Cimabué *inventait de nouveau la peinture* , suivant l'expression d'un grand homme , et dès le onzième siècle l'art musical , simplifié par la notation de Guy d'Arezzo , devenait populaire. La Toscane surtout s'illustrait dans cette carrière. Florence , sous les Médicis , s'érigait en nouvelle Athènes ; puis cette révolution intellectuelle , traversant les Alpes , venait enflammer , pour le culte des arts et de la science , le peuple français encore tout adonné aux nobles distractions de la chevalerie.

Et , pendant ce temps , l'Allemagne attendait encore l'heure marquée de sa renaissance. Écrasée sous les poids des armes , couverte de décombres , violée dans son territoire , elle regardait tristement se briser les derniers liens qui , pendant si long-temps n'avaient fait qu'un peuple des peuples de la confédération. On eût dit qu'elle était condamnée à voir s'éteindre sur son giron flétri la civilisation naissante. Mais la Providence sait mener les choses humaines à leur fin par des voies inconnues et remettre tout en harmonie par des compensations merveilleuses. Cette fois elle fit éclore sous une terre ensanglantée l'arbre du génie qui refuse si souvent de grandir à l'ombre des trônes pacifiques. Les royautés féodales se brisent pour faire place à des royautés scientifiques.

Esprit du premier ordre , observateur profond et infatigable , Kepler pose la base immuable de l'astronomie moderne ; il a donné le signal , et toutes les connaissances humaines sont abordées et agrandies.

Otto de Guerrike invente la machine pneumatique; Bernouilli, Tschirnhausen, Tomasius enrichissent les mathématiques de leurs recherches; Stahl fait plus, il crée la chimie en la tirant de l'enfance qui menaçait d'être éternelle.

Toutes les régénérations sociales sont marquées par des caractères communs, tels que la multiplicité des esprits supérieurs et le zèle envahissant de l'observation; mais la physionomie nationale se conserve dans les accidens; elle se révèle par la direction et la manière d'être qu'affectent les grands hommes. Tandis que l'imagination italienne trouvait son élément dans la nature et que la passion des arts s'allumait dans les têtes souveraines, le génie allemand ne trouve aucun appui au dehors. Déshérité, pour ainsi dire, des beautés du monde extérieur, il lui fallut bien se replier sur lui-même et se créer un monde intérieur où il pût embrasser les sciences spéculatives avec énergie. Ce génie indépendant, ami du recueillement et de cette espèce de sauvagerie qui n'a nul souci du patronage des Mécènes, fit connaître au monde que l'amour seul de la vérité l'avait élevé à la hauteur où nous le voyons planer de nos jours.

A peine l'Allemagne, au seuil de sa glorieuse carrière, a joint les investigations de l'antiquité et l'étude de sa vieille poésie aux découvertes mathématiques et physiques, que déjà toutes les productions portent l'indélébile cachet d'un système arrêté, d'une organisation régulière; une tendance uniforme éclate dans ses œuvres; à peine debout, elle s'avance vers un but philosophique. Mais, pendant que de graves penseurs sont plongés dans les sciences spéculatives, la culture des lettres languit encore et l'entendement domine l'imagination. C'est cette prééminence de l'esprit spéculatif qui prépare à l'Allemagne une gloire spéciale et lui méritera bientôt le surnom de terre classique de la philosophie.

Nul peuple ne montrera dans son histoire une série de travaux comparables à ceux qui se succèdent sans interruption depuis Leibnitz jusqu'à nous. Les sciences spéculatives guidées par le génie lumineux du sage de Kœnigsberg, l'esthétique, la morale, le droit et l'histoire marchent à pas de géans depuis l'école critique de Kant; une étonnante variété de connaissances répandues depuis Fichte; une foule d'aperçus nouveaux dans la philosophie de la nature, créée par Schelling, développée par Oken, Steffens et Wagner, et érigée enfin par

Hegel en science positive : toutes ces grandes merveilles n'ont-elles pas répandu des torrens de lumière et introduit d'étonnantes améliorations dans l'ordre social ?

Mais remontons à la source de tant de bienfaits, à Leibnitz.

Alors que l'Angleterre se glorifiait à juste titre d'avoir enfanté Newton, s'élevait dans l'Allemagne un de ces hommes prodigieux qui suffisait à la gloire d'un siècle. Leibnitz, l'immortel patriarche de la philosophie allemande, le plus universel génie que la nature ait produit, à la fois mathématicien, physicien, jurisconsulte, historien et philosophe, naquit le 4 juillet 1646, à Leipzig, et mourut à Hanovre, le 14 novembre 1716.

Entre ces deux époques, il y eut pour l'Europe une période de gloire, un mouvement de découvertes, une émulation de science inouis, et à la tête de toutes les entreprises un homme dont la vie semble trop courte pour contenir ses œuvres.

Leibnitz donna de bonne heure la mesure de ses forces. A dix-huit ans il publia un opuscule sous le titre : *De principio individuationis*, qui pouvait faire pressentir sa future grandeur. Le livre *De arte combinatoria* parut peu de temps après pour opérer une révolution dans l'état des sciences mathématiques et révéler au monde un génie créateur.

A vingt ans il voulut obtenir le grade de docteur et se présenta dans ce but chez le doyen de la faculté de droit. Celui-ci était absent ; ce fut sa femme qui reçut Leibnitz. Étonnée de l'excessive jeunesse du candidat, cette dame, avec l'air grave et doctoral d'un professeur de philosophie, lui fit observer qu'il y aurait témérité à lui de tenter à son âge les chances périlleuses d'un examen pour un tel grade. A quoi le savant imberbe répondit par un sourire en ajoutant qu'il ne désespérait pas de gagner son suffrage si elle voulait lui faire la grâce de l'interroger. Ce fut peut-être cette réponse piquante qui força Leibnitz d'aller chercher son bonnet de docteur à Altdorf, où il fut accueilli au milieu des honneurs ; sa réputation s'étendit et les protections royales ne lui manquèrent pas. En 1672 il visita Paris et se trouva bientôt en relation d'estime et d'amitié avec les plus grands personnages de l'époque. C'est alors qu'il devint l'ami de Casini, d'Huygens, Lahire, Malbranche et Bossuet.

Il connut à Londres Newton, Wallis et Clarke. Quatre ans après son retour d'Angleterre, il fut nommé conseiller d'état par le duc de

Brunswick, et c'est alors que pour satisfaire aux exigences de sa position nouvelle, il se jeta dans les travaux d'histoire et de diplomatie avec une ardeur infatigable, sans négliger ni la métaphysique ni les sciences naturelles, et, malgré le poids accablant de toutes ces entreprises réunies, il ouvrait encore aux sciences mathématiques une large voie par laquelle ses successeurs sont arrivés à leurs plus imposantes découvertes. Car c'est sur les fondemens jetés par lui que s'est élevé ce monument immortel dont chacun, parmi les savans modernes, revendique sa part avec orgueil, mais dont l'ensemble rend toujours hommage au premier inventeur.

Incontestablement la découverte du *calcul différentiel* appartient à Leibnitz, et ce qui le prouve, c'est qu'en 1684, époque où Newton n'avait encore rien écrit sur ce sujet, le résultat de ses recherches était déjà public.

Considérons maintenant Leibnitz sous un autre point de vue et suivons-le dans le cours de ses débats philosophiques.

Il réfute le système de Descartes, celui de Spinoza, la théorie sensualiste de Locke ; et, sur les ruines de ces systèmes, il base les fondemens du rationalisme. Il applique spécialement toutes les forces de sa logique à résoudre cet effrayant problème de tous les siècles : comment se peut-il que le monde soit gouverné par un être éminemment sage, éminemment bon, quand nous voyons le mal y dominer sur le bien, la souffrance et le vice sur l'innocence et le bonheur ? Bayle, avec cette argumentation nerveuse et incisive qu'on lui connaît, prétendait démontrer qu'il n'y avait pas de solution possible à ce problème ; Leibnitz lui répond par sa *Théodicée*, qui, suivant l'expression de Fontenelle, suffirait seule pour représenter Leibnitz, Fontenelle aurait pu dire autant de l'*Essai sur l'entendement humain*, où il combat l'opinion de Locke.

Si la philosophie allemande est resté pure du sensualisme et du matérialisme dont les funestes conséquences sont la complète dépravation de l'être humain, une infatuation de demi-savoir plus dangereux que l'ignorance, la sécheresse de cœur et l'anéantissement de toutes les idées sublimes que font naître en nous les consolantes espérances d'un avenir céleste ; si au contraire on lui reconnaît, à cette philosophie, pour caractère distinctif, d'élever l'âme, d'animer et de purifier ce qu'elle touche, d'allumer dans les cœurs le feu sacré de la vertu et

l'amour de la divinité, enfin de reculer dans un infini mystérieux les bornes de l'existence la plus chétive et la plus limitée ; si la philosophie allemande a évité de tels écueils, pour conquérir et conserver de si belles richesses, c'est à Leibnitz qu'elle en est, en grande partie, redevable.

Cependant, au milieu de ses travaux gigantesques, Leibnitz trouvait encore assez de loisirs pour entretenir dans toute l'Europe, avec les souverains et les savans, cette correspondance où se trouvent tant de pensées profondes sur la religion, l'économie sociale et la constitution politique, tant de projets utiles pour toutes les nécessités du moment ; c'est alors qu'il entretenait Pélisson et Bossuet des moyens de rapprocher les communions protestantes et catholiques, et Newton de ses grands travaux physiques et mathématiques. Le savant Anglais avait laissé percer sa haine contre la philosophie dans cette exclamation : *O physique, délivre-moi de la métaphysique.* Leibnitz répondit par ces mots que malheureusement on ne connaît pas assez : « *La métaphysique est la lumière céleste qui éclaire la physique.* »

Il avait visité la France et l'Angleterre ; plus tard, en 1687, il traversa l'Autriche et l'Italie dans l'intention de recueillir des matériaux pour l'histoire des ducs de Brunswick dont il avait été chargé par le chef de cette maison. De retour en 1690, il travailla dès-lors avec plus d'ardeur que jamais à la gloire et à la prospérité de son pays. C'est alors qu'il inspira à l'électeur de Brandebourg le dessein d'établir à Berlin une académie des sciences dont il fut président.

Préservé de toute jalousie par le sentiment de sa grandeur, quand même il ne l'eût point été par son propre caractère, il prodigua aux savans les secours, les encouragemens et tous les témoignages possibles d'une sympathie franche et vraie. Puis, étendant à l'univers entier ses idées d'amélioration, il créa l'un des plus immenses projets que puisse concevoir l'esprit humain, celui d'une *pasigraphie*, d'une langue universelle et philosophique, merveilleusement propre à hâter les progrès de l'intelligence en généralisant les signes des idées. Malheureusement il ne nous reste de cette entreprise admirable qu'un petit nombre de fragmens.

Leibnitz était d'une constitution robuste et d'une taille élevée ; simple dans ses manières et dans toutes les habitudes de sa vie ; d'un caractère uni, doux, gai, sans irritation même passagère ; d'une mo-

destinée rare, d'une bonté touchante. Doué d'une mémoire prodigieuse, rien ne lui échappait de ses lectures et de ses observations, et s'il entassait avec soin dans une armoire les notes qu'il avait recueillies, ce fut toujours ordre et prudence, jamais nécessité; on a dit qu'il ne lui arriva pas d'y recourir une fois dans sa vie entière. Quelle que fût la richesse de son imagination, il savait la régler, en user avec sobriété et sagesse, la mettre en harmonie avec les facultés supérieures de son entendement.

Une circonstance assez singulière fut cause que Leibnitz resta toute sa vie dans le célibat.

Un de ses amis vint un jour lui parler de mariage et du bonheur domestique, dans le dessein de lui proposer une riche héritière douée de grandes qualités. Leibnitz lui répondit qu'il fallait réfléchir quarante ans avant de se marier. Après de mûres et de longues réflexions il se décida à demander la main de la personne dont son ami lui avait tant vanté les qualités. Mais celle-ci, ayant appris le mot de Leibnitz, lui répondit que les paroles d'un si grand homme étant pour elle autant d'oracles, elle devait à son tour mûrement réfléchir et qu'elle était résolue à consacrer à ses réflexions le temps que lui-même avait jugé nécessaire. Notre philosophe ne se soumit pas à cette longue épreuve.

Leibnitz consacra jusqu'à la fin de sa vie toute la présence de son esprit, toute la plénitude de son intelligence, et il rendit le dernier soupir dans le même fauteuil dans lequel il avait passé tant de nuits au sein de ses immortelles méditations. On conserve religieusement ce fauteuil à la bibliothèque de Hanôvre.

Fichte, également digne et capable d'apprécier Leibnitz, a dit de lui :

« Leibnitz était doué d'une facilité extraordinaire pour revêtir sa pensée de toutes les formes imaginables et l'appliquer à toutes les branches des connaissances humaines; il y joignait une aptitude inconcevable à résoudre tout problème. Il était sans prétention; sa gaieté et sa naïveté rappelaient celles de l'enfance. Ces qualités précieuses lui procuraient le calme nécessaire pour cultiver la science infatigablement et le mettaient en harmonie avec lui-même. »

Schelling confirme cet éloge, et récemment encore l'illustre Cuvier disait dans un cours public : Leibnitz fut l'un des hommes les plus extraordinaires...

Concilier à la fois Platon et Aristote, Spinoza et Descartes, la scolastique et la philosophie moderne, mettre en harmonie la religion et la morale avec la raison, tel fut le dessein de cette vaste intelligence ; c'est vers ce but qu'il avait constamment dirigé toute la puissance de sa pensée.

Son système est développé dans trois ouvrages principaux :

1° *Nouveaux essais sur l'entendement*, dirigé, comme nous l'avons dit, contre Locke ; 2° la *Théodicée*, réfutation de Bayle ; 3° enfin la *Théorie des monades*, qui en est la plus importante partie.

Leibnitz cherche d'abord les principes qui doivent servir de base fondamentale à la philosophie pour lui assurer une existence régulière et durable.

« Il y a, dit-il, des connaissances qu'on ne peut faire dériver de l'expérience, mais qui ont leur unique source dans l'esprit lui-même. Telles sont les vérités innées, non pas quant à la conscience, mais quant à la disposition. — Les idées sont obscures ou claires, confuses ou distinctes ; les idées claires procèdent de l'entendement. La clarté n'est pas, comme l'affirme Descartes, un *criterium* suffisant pour aller à la recherche de la vérité. Celle-ci doit reposer sur des principes invariables qui sont les jugemens identiques. Les vérités nécessaires sont prouvées par le principe de *contradiction*, d'après lequel nous jugeons faux ce qui implique contradiction, et vrai ce qui est opposé au faux. Les vérités contingentes se démontrent par le principe de *la raison suffisante*, en vertu duquel rien n'est vrai sans raison suffisante, et ce principe nous conduit nécessairement à une cause suprême absolue ; en dehors de la série de contingence. »

L'expérience journalière nous apprend qu'il y a des substances composées ; l'existence de ces corps nous conduit logiquement à conclure qu'il y en a d'autres simples, élémentaires de ceux-ci. Ces premiers principes ne peuvent être modifiés par les actions extérieures ; ils renferment en eux-mêmes les causes des changemens qui s'effectuent sur eux ; Leibnitz nomme ces substances simples *monades* du mot *monas*, unité. — Il regarde Dieu comme la monade universelle infinie de laquelle dérivent toutes les monades finies. Parmi ces dernières, les unes, privées de perceptions, masses purement inertes, sont les corps ; les autres, douées de la faculté de sentir, s'appellent des âmes, et,

selon que la conscience de soi ou des objets extérieurs se trouve dans l'individu, confuse ou distincte, plus ou moins développée, il est rangé dans la catégorie des brutes, ou des êtres intelligens, ou enfin des esprits purs.

Leibnitz ne reconnaît pas d'influence physique réelle, mais seulement une connexité idéale; il admet que les changemens internes d'une monade s'harmonient avec ceux de diverses monades qui sont liées à elle par des rapports externes. La source de cet accord immuable, universel, est dans la toute-puissance et la sagesse de Dieu. Tel est le principe de l'*Harmonie préétablie* de Leibnitz.

La seule cause de toute existence est Dieu; le monde réel n'est pour ainsi dire qu'une fulguration, une émanation de son essence; il renferme en lui la possibilité d'une infinité des mondes, mais celui qu'il a créé est le meilleur des mondes possibles. Voilà le principe sur lequel Leibnitz a fondé son *Optimisme* que, depuis, Voltaire a pris à tâche de persiffler dans son *Candide*, ouvrage d'une gaité infernale, comme l'a très-bien dit une femme célèbre.

Dieu ne veut pas le mal, mais il l'admet tel que l'exige l'état du monde qu'il a créé. Par sa toute-puissance, sa sagesse et sa bonté suprême il a su établir une harmonie parfaite entre la grâce et l'ordre de la nature.

Tel est en substance le système de Leibnitz. Ses défauts les plus saillans consistent dans l'assertion du philosophe : « Que l'homme, avec les seules forces de la raison, peut pénétrer et connaître l'essence des choses; il confond ainsi la possibilité logique avec la réalité physique, et, tout en réfutant Locke, qui accorde trop aux sens et à l'observation, il se jette dans un extrême contraire : il place trop haut la raison et néglige l'observation, qui pourtant est un élément de la connaissance. »

De plus, la théorie de l'*Harmonie préétablie* détruit toute liberté en conduisant au *déterminisme*, c'est-à-dire à l'hypothèse, tout dans le monde, s'enchaîne par des causes prédéterminées; ce qui pourtant diffère du *fatalisme*, qui remet tout au hasard aveugle.

SCHOEN.

(La suite à un autre numéro.)

LE FRÈRE DE LA MORT.

Sur la grande place que le voyageur qui arrive de Paris à Rouen voit à sa droite, et qui s'appelle aujourd'hui le *Champ-de-Mars*, on m'a montré un ancien couvent, habité jadis par des religieux venus en 1624 pour secourir les pestiférés, et que l'on nommait *les Pères de la Mort*.

Il y avait dans la vie de ces Pères de la Mort tant de généreux dévouemens, qu'elle tenta plusieurs habitans de la ville de Rouen, entre autres un jeune homme très à la mode de son temps, Adrien de Bretteville.

Parmi les plus riches, les plus heureux de Rouen, on citait Adrien. Et lui, si aimé, si bien vu de tous, ne put parvenir à se faire bien voir, à se faire aimer d'une noble héritière, qui lui préféra Jehan de Quevillon.

Or, entre Adrien de Bretteville et le jeune Quevillon il y avait déjà eu rivalité dans les écoles; ils avaient lutté ensemble de science et de talens, et Bretteville avait été vaincu. Tous deux avaient eu un même oncle qui avait déshérité Adrien, à cause de ses prodigalités, et qui avait enrichi les Quevillon au détriment des Bretteville.

Tout cela ne cimentait pas beaucoup l'amitié entre eux : et plusieurs fois ils s'étaient donné rendez-vous au *Pré-aux-Loups* (aujourd'hui le Champs-de-Mars), et y avaient échangé des coups d'épée. Dans cette lutte de fer, Adrien avait toujours été le moins heureux, et restait le plus tenace dans sa haine. Quant il se vit préférer l'homme qui lui était en si profonde malveillance, il ne se contenta plus et demanda un duel à outrance..., un duel jusqu'à ce que mort s'en suivît. Cette nouvelle provocation vint à Jehan de Quevillon alors qu'il était dans toutes les joies d'un nouveau marié, dans toutes les ivresses de l'amour heureux. Aussi il répondit à Adrien de Bretteville :

« Messire, prenez patience, vous engage ma parole que serez satisfait dans deux mois; mais est juste que jouisse un peu de mon heur, comme est juste à vous de m'en vouloir. A deux mois au *Pré-aux-Loups*. »

Jehan de Quevillon. »

Oui vraiment, les deux jeunes ennemis se rencontrèrent avant la fin des deux mois ; et voici comment : la peste s'abattit sur Rouen, et toute la ville pleura. Le quartier de Martainville surtout fournissait au fléau de nombreuses victimes. La mort moissonnait si fort, que les vivans manquaient aux mourans et aux morts... Dans tout Rouen, il ne restait plus de bois de hêtre pour faire les cercueils ; dans les cimetières, plus de place pour les fosses ; dans les églises, presque plus de prêtres pour prier... Aussi la religion, dans cette grande calamité, cria haut pour recruter du secours. *Charité et courage*, voilà ce qu'elle répétait pour engager à aller soigner les pestiférés... Adrien de Breteville entendit ces deux mots qui sonnent bien aux nobles cœurs ; *charité et courage*, dit-il, et il se leva de chez lui, traversa la ville, il alla à la maison des *Frères de la Mort*, et, se jetant aux pieds du supérieur, prononça ces mots : « Mon père, voici un frère lai de plus pour soigner les mourans et enterrer les morts. Agréez-moi, je vous en prie au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

« Ainsi soit-il, répondit le saint religieux, soyez des nôtres. » Et dès cet instant Adrien quitta les habits du siècle et prit celui de la maison. En pareil temps les noviciats sont courts, mais rudes ; et ceux qui ont du zèle ne manquent d'occasion pour le montrer... Aussi échut-il au nouveau *Frère de la Mort* prompt et longue besogne.

Un matin, le supérieur lui dit : « La peste, qui jusqu'à ce jour ne s'était déclarée en la paroisse de Saint-Patrice y est apparue cette nuit. Frère Adrien, il y a deux malades en l'hotel près l'église, allez-y, et que Dieu soit avec vous! »

Or, à cet hotel, désigné dans la rue Saint-Patrice, savez-vous qui y demeurait?

C'était Jehan de Quevillon... et il n'y était pas seul... sa belle et jeune épouse, la femme qui n'avait pas voulu de l'amour d'Adrien, y était aussi ! Cette pensée-là était sur le cœur du *Frère de la Mort* ; et un instant il resta immobile.

Ce que voyant, le supérieur ajouta tout de suite, « Eh bien, frère Adrien, vous hésitez ? voulez-vous qu'envoie un autre frère mieux aguerri que vous ?

— « Oh ! ne me faites pas semblable injure, vais courir où vous m'ordonnez, révérend père ! »

Et comme il avait promis, il alla, et pendant qu'il cheminait à travers

la dolente cité, il ne voyait que portes de maisons closes; et sur le seuil extérieur, les cadavres jaunes tachetés de noir qui attendaient que le charretier des morts passât pour les enlever et porter au cimetière.... Après bien d'attristans spectacles, frère Adrien parvint à la rue Saint-Patrice. Ce n'est pas besoin de vous répéter comment son cœur battait en approchant de l'hotel de Jehan de Quevillon. Il allait voir, il allait secourir son heureux rival! L'homme de sa haine allait devenir l'objet de ses soins!... Peu de mois passés, il lui avait écrit pour lui dire : Il me faut votre vie, et maintenant il vient exposer sa propre vie, à lui, pour sauver de la contagion l'ennemi qui lui avait été préféré. Oh! sans doute cette pensée de se trouver en face de Jehan l'agite; mais il y en a une autre qui l'émeut davantage, c'est celle de voir la femme qu'il a aimée et dont il a été dédaigné. Semblables idées, direz-vous, ne devaient exister sous la robe du *Frère de la Mort*. A cela, répondrai que le froc n'a pouvoir d'étouffer tout de suite la flamme qui brûle au cœur de l'homme..; faut le temps, le jeûne et la prière pour vaincre les passions.

La porte de l'hotel du sire de Quevillon était marquée de la croix fatale, de la croix qui disait aux passans : Marche vite, la peste est ici!

« De par Jésus notre sauveur! ouvrez, ouvrez au *Frère de la Mort*, cria Adrien. »

Et ce ne fut pas sans se faire attendre qu'un serviteur vint tirer les verroux et ouvrir la petite porte du logis.

— « Que la bénédiction du Seigneur, dit le religieux, soit ici.

— « Et sur celui qui vient nous secourir, répondit le valet.

— « Combien de malades avez-vous ?

— « Hier nous en avons un, notre seigneur et maître.

— « Et aujourd'hui ?

— « Une de plus ; notre belle et jeune maîtresse, dame de Quevillon.

— « Que le Seigneur guérisse ceux qui souffrent. Menez-moi vers elle... vers votre maître aussi.

— « Ah ! maintenant ne sont point séparés : en attendant même tombe, ils ont même chambre.

— « Allons, conduisez-moi!... »

Et après ces paroles, ils montèrent tous deux l'escalier en spirale qui menait à l'appartement des malades... Pour y arriver ; il fallait

traverser le grand salon. Sur la cheminée, dans les beaux vases de Saxe, se voyaient des fleurs qui se mouraient aussi, car on ne leur donnait plus d'eau; dans les bras dorés des trumeaux, dans les girandoles et les lustres restaient encore des chandelles de cire que l'on avait allumées pour les jours de fête; et les mauvais jours étaient arrivés avant qu'elles ne fussent brûlées. Nous avons tous entendu parler souvent du bonheur que les êtres qui s'aiment trouvent à mourir ensemble;... et, parmi nous, y en a-t-il un seul qui, dans ses rêves, n'ait dit : Je voudrais partir de ce monde le même jour que ceux que je chéris!... Eh bien ! lorsque la peste règne quelque part, le cœur se flétrit comme le reste. Les pensées généreuses meurent avant notre corps... Alors l'égoïsme s'empare de nous; la mère ne pleure plus auprès de son fils mort, et le frère regarde d'un œil sans larmes le cadavre fraternel.

C'était comme cela chez le sire de Quevillon : de cet amour naguère tout heureux, tout couronné de roses, il ne restait plus rien... Ici, le mari, là l'épouse se plaignaient, comme deux étrangers et ne pouvant mutuellement s'entr'aider!... Vous le voyez bien, la mort n'est pas ce qu'il y a de plus triste : ce sont ces choses-là, quand on les voit de si près.

La dame de Quevillon avait des yeux sans regards, des paroles sans suite; quand le *Frère de la Mort*, se penchant vers elle, lui parla de Dieu, pendant quelque temps elle ne le comprit pas. Alors il lui mit sur la poitrine une relique de la vraie croix qu'il avait apportée, et soudain la chrétienne mourante sortit de son délire... La raison, les souvenirs lui revinrent. Elle pria avec le religieux, et ayant reconnu sous la robe du *Frère de la Mort* le sire de Bretteville, elle lui dit : Vous avois refusé ma main en ce monde, et venez me bailler la vôtre pour m'aider à passer en paradis, et soigner mes douleurs : merci ! merci ! Puis, quelque temps après, doucement trépassa.

La vie fut plus tenace au cœur de Jehan de Quevillon. Dans les moments de vertige qui lui venaient, il parlait beaucoup et dans ses incohérentes paroles, le *Frère de la Mort* l'entendait souvent répéter le mot de *Pré-aux-Loups ! Pré-aux-Loups !*

— « Calmez votre esprit, mon frère, disait alors Bretteville, et ramenez-le vers Dieu.

— « Avant tout, faut aller *au rendez-vous*; j'ai engagé mon honneur,

puis reviendrai céans, et alors vous écouterai, saint homme. Mais maintenant faites-moi porter au Pré-aux-Loups, le sire de Bretteville, qui se dit par moi offensé, m'y attend.

— « Non, non, sire de Quevillon, il ne vous y attend plus.

— « Qu'en savez-vous?

— « Il n'est plus de ce monde.

— « Il est mort?

— « Non. Il apprend à mourir, il s'est dévoué au service de Dieu et des pestiférés.

— « Où est-il à présent?

— « Tout près de vous; oh! mon frère, c'est lui qui soigne vos douleurs.

A ces mots, le pestiféré fixa de grands yeux ternes sur le *Frère de la Mort*, et fut pendant quelques instans comme s'il avait cherché à éloigner avec sa main un brouillard existant entre lui et le sieur de Bretteville... et puis tout-à-coup il s'écria d'une voix forte... « Oui! oui! c'est bien Adrien de Bretteville! et que veut-il ici?

— « Vous donner des soins et tâcher de vous sauver.

— « Pour l'autre monde, car pour celui-ci c'est passé et ça été bien court.

— « Là-haut, les années sont éternelles.

— « Pour les mériter, faut avoir été meilleur que moi.

— « Pour les mériter, ne faut que du repentir.

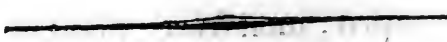
— « Je l'ai de vous avoir méconnu, sire de Bretteville.

— « Oh! ce n'est envers moi qu'il faut en avoir, mon frère, c'est envers Dieu.

— « Eh bien! l'ai aussi envers le Seigneur. »

Ce furent là les dernières paroles du gentilhomme rouennais; et le *Frère de la Mort* retourna le lendemain vers le père supérieur lui apprendre que deux chrétiens de plus venaient de mourir.

Vicomte WALSH.



CATHÉDRALE DE CHARTRES.

On fait généralement remonter au septième siècle la fondation de Notre-Dame de Chartres. Pendant que quelques fidèles travaillent ainsi à se construire un temple pour la prière, quel triste spectacle offre la physionomie générale de la France. Depuis un siècle et demi les barbares avaient tout envahi en faisant disparaître les traces de la civilisation; l'Église, elle-même, qui semblait avoir reçu de Dieu la mission de conserver et d'enrichir nos monumens littéraires, se ressentait du débordement des Barbares. Le relâchement s'était glissé dans la discipline en même temps que la corruption avait gagné les mœurs. On négligeait de s'instruire de ses devoirs et des saines maximes des anciens, on se laissait aller à plusieurs abus qui nécessitèrent la convocation d'un grand nombre de conciles. La fausse érudition, le défaut de critique, le mauvais goût, l'aveugle crédulité, tous ces vices de l'esprit, enfans de l'ignorance, ne régnaient pas seulement dans ce qu'on nomme les belles-lettres et l'histoire, ils étendaient encore leur empire jusque sur la théologie. On tomba dans deux écueils presque également dangereux, et qui se touchent souvent : la superstition et la trop grande crédulité. L'une fit inventer certaines pratiques souvent ridicules, autant que vaines; l'autre porta à les embrasser aveuglément et à en faire des actes absolus de religion.

La corruption gagna les termes mêmes de la langue. Comme les mots latins manquaient, parce qu'on négligeait de lire les anciens auteurs, on en créait de barbares, en leur donnant une inflexion et une terminaison latine. C'est de quoi on trouve des vestiges bien marqués dans la *loi salique*, de là se forma insensiblement ce qu'on appela le roman : c'est-à-dire la langue vulgaire et rustique. On est étonné de voir que les Francs, en petit nombre au milieu des Gaulois, n'aient pas adopté les maximes de ces derniers. Dans ce cas, ni la langue latine, ni la langue grecque qui étaient dans les Gaules, l'une vulgaire et l'autre assez commune; ni les belles connaissances qu'elles servent à entretenir et qu'on y cultivait avec zèle, ne seraient venues au point de décadence où elles ont été pendant plus de trois siècles.

Mais détournons les yeux de ce triste spectacle et voyons au milieu

de toutes ces épaisses ténèbres ce qu'il peut y avoir de consolant pour l'avenir. *Grégoire de Tours*, qu'on pourrait appeler l'*Hérodote de la barbarie*, en résumant et dépassant tous ceux qui l'ont précédé, se présente comme un dernier, mais intrépide soldat de la civilisation chrétienne. Il lutte avec habileté et courage, mais il meurt; la barbarie triomphe. Ceux qui conservent une foi ardente se réunissent pour bâtir des églises, et ceux qui conservent encore quelque culte pour les lettres vont se réfugier dans les monastères, derniers remparts contre la barbarie. Là, quelques livres sont gardés soigneusement; là, subsiste quelque besoin d'imagination, et l'imagination est une faculté indestructible qui ne manque à aucun âge de la vie humaine.

L'intérêt, qu'un accident déplorable a excité dans ces derniers temps, pour l'église de *Notre-Dame de Chartres*, nous engage à donner à nos lecteurs un historique rapide des révolutions de même genre qui l'ont déjà tant de fois changée et bouleversée. Si nous avons placé en tête de cet article un aperçu général de l'état de notre société à l'époque où remonte la fondation de l'église dont nous avons à parler, c'est pour mieux faire apprécier tout ce que peut la foi catholique même en face de la barbarie.

C'est un spectacle admirable que de voir avec quelle ferveur et quelle persévérance les fidèles se livraient à la construction de tant de magnifiques monumens religieux. Ces travaux ne s'entreprenaient que dans de saintes dispositions. Il se formait des bandes de pèlerins, qui après s'être confessés et réconciliés, se nommaient un chef et allaient ensuite se livrer à leurs admirables créations. Pendant la nuit on plaçait des cierges sur les chariots disposés autour de l'église, et l'on veillait en chantant des hymnes et des cantiques, c'est à peu près ainsi que s'exécutaient toutes ces merveilleuses constructions du moyen-âge, qui portent dans leur conception et dans leur ensemble, ce caractère d'unité et de grandeur que lui imprimait la piété ardente de leurs constructeurs. Avec de tels élémens, on conçoit que ces monumens gigantesques, qui semblent être l'œuvre de plusieurs siècles, aient pu souvent être achevés en peu d'années.

Incendiée par les Normands, dès 858, et réparée peu de temps après, la cathédrale de Chartres fut de nouveau ravagée par les mêmes ennemis pendant la guerre entre Thibaut, dit le *Tricheur*, et Richard, duc de Normandie. L'époque précise de ce second désastre pa-

rait n'être pas bien connue ; quelques historiens indiquent l'an 962 et d'autres veulent que ce ne soit qu'en 973 ; quelque opinion que l'on adopte, peu d'années après s'offre encore un triste spectacle ; en 1040, la foudre embrasa presque toute la ville et réduisit en cendre la cathédrale. Nous rencontrons encore à cet égard quelques contradictions chez les légendaires ; quelques-uns prétendent que l'on doit attribuer cette troisième catastrophe à un assaut soutenu contre les *Malandrins* qui dévastèrent le pays chartrain et portèrent partout la flamme et le pillage. La nouvelle église fut rebâtie par l'évêque *Fulbert*, puis par la princesse Mahant, veuve de Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie, vers 1088 ; elle fit couvrir de plomb le principal corps de l'édifice, c'est-à-dire le chœur et une partie de la nef. Le 26 juillet 1506, la foudre embrasa la charpente du clocher neuf et fondit dix cloches qui s'y trouvaient ; cet accident détermina le chapitre à faire reconstruire cette pyramide en pierre. Le roi Louis XII donna deux mille livres pour la réparation ; l'évêque *Réné d'Illiers* y employa aussi une somme considérable ; et enfin le cardinal d'Amboise accorda des indulgences à tous ceux qui voudraient y coopérer. Ce fut *Jean Texier*, dit de Beauce, habitant de Chartres, qui fit exécuter, comme architecte, les travaux de cette belle pyramide, commencée en 1507 et terminée en 1514. On lit dans les *Chroniques de Chartres* que le maître-entrepreneur gagnait six sous par jour ; il y a bien long-temps de cela, c'est à l'époque où un duc d'Orléans, devenu roi de France, fut surnommé le Père du peuple.

En mémoire de cet incendie de la flèche dite *clocher-neuf*, on fixa au mur de la chambre de la sonnerie une grande pierre blanche portant l'inscription suivante, gravée en caractères gothique. Nous la rapportons ici pour donner une idée exacte de notre langue au commencement du seizième siècle :

Je fus jadis de plomb et de bois construit
Grand, hault et beau, et de somptueux ourage,
Jusques à ce que tonnerre et orage
M'ha consommé, dégasté et détruit.

Le jour de sainte ANNE, vers six heures de nuict,
En l'an compté mille cinq cens et six,
Je fus bruslé, démoli et recuit,
Et avec moi de grosses cloches six.

Après, Messieurs en plain chapitre assis,

Ont ordonné de pierre me refaire,
A grande voulte et piliers bien massifs,
Par Jean de Beaulse, ouvrier qui le sceut faire.

L'an dessus dict, après pour me refaire,
Firent asseoir le uingt-quatrième jour
Du mois de mars pour le premier affaire
Première pierre et autres sans séjour.

Et en apuril huictiesme jour exprès,
RENÉ D'ILLIERS, euesque de renom
Perdit la vie, au lieu duquel après
Fust *Erard* mis par postulation.

En ce temps là qu'avois nécessité
Auoit des gens qui pour moi lors veilloient
De bon cœur fut hyuer ou esté.
Dieu leur pardoint, car pour lui traualloient.

1508.

La pointe de ce clocher, après avoir échappé à un autre incendie en 1674, fut ébranlée en 1691 par un vent impétueux qui la fit incliner de 12 pieds ; elle fut rétablie en 1692 par *Claude Augé*, sculpteur lyonnais, qui l'éleva de quatre pieds plus haut qu'elle n'était déjà.

Bâtie sur le sommet d'une colline, la cathédrale domine majestueusement la ville ; l'élévation extraordinaire des clochers la fait apercevoir de très-loin ; le clocher vieux a 341 pieds au-dessus du sol, et le clocher neuf 378. Ces deux pyramides d'une hardiesse admirable sont de forme octogone à base carrée.

Les quatre angles de l'une de ces tours (le clocher vieux) sont flanqués de quatre flèches dentelées, de l'exécution la plus sévère et la plus hardie. Jusqu'à la hauteur d'où la flèche s'élance, le clocher est percé de plusieurs fenêtres ogivales dont les plus élevées sont surmontées de frontons aigus à la hauteur de la naissance des petites flèches ou aiguilles.

Le clocher neuf commande l'admiration, tant par la hardiesse de sa construction que par la richesse de ses ornemens. Il est divisé en trois étages voûtés en pierre ; les deux derniers revêtus et garnis d'une charpente, aujourd'hui consumée, servaient à loger cinq cloches en carillon, qui ont été fondues à l'époque de la révolution, à l'exception de la plus petite, du poids de dix-huit cents livres, appelée *Piat*.

Les voûtes des porches sont chargées de sculptures gothiques très-intéressantes pour l'histoire de l'art au onzième et douzième siècle.

L'intérieur n'est ni moins beau, ni moins surprenant que l'extérieur. Le jour mystérieux qui pénètre à travers de magnifiques vitraux, produit un effet magique.

Il faut ajouter à l'impression que fait éprouver l'aspect de ce temple, l'intérêt des faits mémorables qui s'y sont passés. Après la bataille de Mons-en-Puelle, gagnée par les Flamands, Philippe-le-Bel fit hommage à la Vierge de l'armure qu'il portait au combat. Philippe de Valois vint à Chartres pour rendre grâces à la mère du Sauveur de la victoire qu'il avait remportée à Cassel, le 23 août 1328. Enfin ce fut dans cette église que le vainqueur de la ligue courba son front victorieux.

Les grands vitraux de la nef, de la croisée du chœur, des bas-côtés et des chapelles, sont ornés de figures représentant plusieurs saints personnages, un grand nombre de sujets de l'ancien et du nouveau Testament, et des tableaux sur lesquels sont figurées les corporations d'arts et métiers qui ont contribué, soit par des cotisations, soit par des travaux manuels, à la construction de ce superbe édifice.

On admire au-dessus du maître-autel une superbe assomption, formant un groupe de près de vingt pieds de haut. La figure de la Vierge est pleine de la plus gracieuse majesté.

En 1793, le marteau révolutionnaire allait détruire ce bel ouvrage, lorsque plusieurs amis des arts eurent la pensée d'habiller la Vierge en déesse de la Liberté, et de la coiffer du bonnet rouge; ce travestissement sauva le groupe.

Tout le monde se souvient encore des détails que les journaux ont donnés, sur l'incendie des 4 et 5 juin dernier, nous nous contenterons donc en terminant cet article de citer la lettre que le maire de Chartres, M. A. Chasles, écrivit pour calmer les alarmes du public qui avait d'abord exagéré le résultat de ce nouveau désastre.

« La cathédrale de Chartres, l'un des plus beaux monumens gothiques de l'Europe, ne sera point détruite; nos deux belles tours sont sauvées; ni les vitraux peints, ni les admirables arabesques du tour du chœur, ni les innombrables sculptures qui décorent ce beau monument, n'ont été endommagés; la couverture en plomb, la forêt de châtaigniers qui la supportait, la charpente des deux clochers et les cloches ont été détruites. Mais ce malheur est

» réparable à prix d'argent , tout ce dont la perte eût été à jamais regrettable est sauvé. »

La chambre des députés a accordé 400,000 francs pour les premiers frais de reconstruction : espérons que ce beau monument, à cette heure dégradé et noirci par les flammes, sera bientôt rendu dans tout son éclat à la piété des fidèles et à l'admiration des artistes.

L. de J.

La Neige au Cimetière.

Par un des pâles jours de l'expirante année ,
J'étais allé, l'œil morne et la tête inclinée ,
M'égarer à pas lents dans les champs où tout dort ,
A travers ces sillons que cultive la mort.
Tandis que, pénétré d'une émotion sainte ,
J'explorais les contours de la funèbre enceinte ,
L'âme pleine à la fois de terreur et de paix ,
Les cieux s'étaient couverts de nuages épais ,
Et tout-à-coup perçant leur mobile barrière
S'en échappa la neige , éclatante poussière.
Les légers tourbillons par la brise chassés
Gagnaient le sol. Ainsi , de leur fuite lassés ,
On voit de blancs ramiers vers nos plaines s'abattre
Et sans bruit sur nos bords poser leurs pieds d'albâtre.
A ces flots qui tombaient lents et silencieux ,
On eût dit qu'avertis par un instinct pieux
Ils savaient que tout doit dans ce lieu de mystère
Respecter le sommeil qui s'endort sous la terre.
Et moi , muet aussi , morne et croisant les bras ,
J'accompagnais de l'œil la chute des frimats.
Mais à mes pieds bientôt tout le sol mortuaire
Ne fut dans sa blancheur qu'un immense suaire ,
Ou plutôt , je ne vis , ô spectacle de deuil ,
Qu'un marbre vaste et blanc sur un vaste cercueil.

Aux austères pensers j'abandonnais mon ame,
Et laissais mon regard privé de toute flamme
Mesurer tristement le domaine des morts,
Lorsqu'un vent m'apporta quelques lointains accords.
Ce bruit qui vint frapper mon oreille inquiète,
C'était le bruit connu de la sainte clochette
Qui, résonnant au front des gémissans convois,
A l'hymne de la mort mêle sa triste voix,
Puis je vis s'avancer la sombre théorie
Qui, sur un double rang, tour à tour chante et prie,
Mais un frisson courut jusqu'au fond de mon cœur.
Lorsque sur le cercueil j'entrevis une fleur ;
A ce reste fané d'une corolle blême,
D'innocence et de mort double et fidèle emblème,
Aux vierges qui formaient le modeste convoi
Le secret du linceuil fut révélé pour moi.
C'était donc par un jour d'hiver rigide et sombre,
Par un ciel d'où pleuvaient ces blancs flocons sans nombre,
C'était une beauté morte dans son matin
Dont mes yeux allaient voir s'engloutir le destin ;
Tableau triste et sacré ! Le lent et noir cortège
Défilait à pas sourds dans la plaine de neige.
Les frimats qui couvraient cet enclos tout entier
A leurs pieds incertains refusaient un sentier,
Ils allaient, ils allaient au hasard, dans l'espace,
Et d'un œil indécis ils cherchaient une place.
Les flambeaux, dans leurs mains agités par le vent,
Jetaient sous un jour pâle un jour terne et mouvant ;
Dans le calme imposant de l'immense nature
Nul bruit ne s'élevait, si ce n'est un murmure,
Un soupir de la terre, une plainte des cieux,
Mystérieux écho d'un deuil mystérieux.
Le convoi s'arrêta dans l'enceinte déserte
Prête pour un cercueil ; la fosse était ouverte.
Creusé dans nos jardins, tel un terrain profond
Attend le germe heureux qu'il doit rendre fécond.
Mais alors, dévoilée aux regards de l'escorte,

Parut dans son cercueil la jeune fille morte.
La vie, en la quittant, n'avait point emporté
Tout ce qui de son front fit la chaste beauté ;
Ses cils à demi-clos protégeaient ses prunelles ;
Tels deux saules penchés sur deux sources jumelles ,
Ses cheveux noirs qu'un souffle agitait par momens ,
Seuls de la vie encor gardaient les mouvemens ;
Sa joue au doux contour, qui peut-être la veille
S'illuminait encor d'une teinte vermeille ,
Égalait en pâleur ces flocons argentés
Que sur elle en passant la brise avait jetés.
Tranquille elle semblait sommeiller dans sa couche ,
Et le divin sourire imprimé sur sa bouche
Disait encor : J'entends l'harmonieuse voix
D'un ange qui m'appelle au ciel que j'entrevois...
Oui, murmurai-je alors, oui, le ciel la réclame ,
Et combien dès cette heure y doit briller son ame ,
Puisque ce vain débris qui demeuré ici-bas
Efface en pureté la blancheur des frimats.
Et le jour où les morts qui végètent dans l'ombre
Se lèveront pareils à des épis sans nombre ,
Combien resplendira dans sa virginité
Ce lis qui dans la neige est aujourd'hui planté !
Les prêtres cependant achevaient leur prière ,
Bientôt le fossoyeur s'empara de la bière ,
Dont les flancs, refermés pour la dernière fois ,
Sous le choc du marteau firent crier leur bois.
Comme un esquif brisé qui sombre au fond de l'onde ,
Le cercueil disparut dans la fosse profonde ;
Le sol se referma de son trésor jaloux.
Prêtres et fossoyeur, ils disparurent tous.
La neige reconquit dans sa chute hâtée
Une place à ses flots un moment disputée ;
Et quand fut recouvert le sillon du cercueil
Je crus qu'une chimère avait trompé mon œil.
Vint la nuit. Le cœur plein du triste et doux mystère ,
Je veillais sous mon toit obscur et solitaire ;

Or, de toute nuée un vent purgeant les cieux ,
Voilà qu'à l'Orient le disque au front pieux
Se lève , et qu'à travers mon étroite fenêtre
Son rayon prolongé soudain vient m'apparaître.
Oh ! quand m'eut visité cette blanche lueur ,
Quels furent pour long-temps les rêves de mon cœur :
Je crus voir et je vis de l'œil de ma pensée
Au fond de son tombeau la vierge délaissée ;
Je crus voir aux clartés de l'astre blanchissant
Du funéraire enclos l'aspect éblouissant ;
Puis , quand sous le sommeil ma paupière fut close ,
Du milieu de la tombe où la beauté repose ,
Je la vis se lever , et grandir , et marcher ,
Son pied sur les frimats glissait sans les toucher ;
Parfois elle agitait ses lèvres violettes ,
Mais ne formait , hélas ! que paroles muettes ,
Semblables dans leur chute aux légers tourbillons
Qui , la veille sans bruit , tombaient sur les sillons ;
Des longs cils inclinés de sa large paupière
Descendait un regard , une pâle lumière :
Pareille aux blancs reflets qu'en ce même moment
La lune projetait du haut du firmament.
Puis , et la vierge morte , et la neige , et la lune
Vinrent à resplendir d'une splendeur commune ;
Et les sens inondés d'ineffables douceurs ,
En elles j'entrevis comme trois chastes sœurs ;
Ou plutôt ce n'était qu'un merveilleux mélange
Où se réunissaient , par un mystère étrange ,
La neige et son éclat , la lune et sa clarté ,
Et la vierge surtout , la vierge et sa beauté.
Peut-être aurais-je pu de cet heureux délire
Jouir long-temps encor , si , trop prompt à reluire ,
Le jour n'eût dissipé par son premier rayon
De mes esprits charmés la triple vision ,
Dérobant à mon œil , mais non à mes pensées ,
Et la vierge , et la neige , et la lune effacées.

LÉGISLATION.

LE DUEL.

Parler du duel c'est aborder une question incessamment agitée depuis des siècles, et qui cependant a toujours un douloureux intérêt de circonstance. La société se renouvelle, les générations se succèdent, le temps entraîne les hommes et les choses, et le duel, que personne n'essaie de justifier, que la religion et la morale condamnent, que la philosophie même désavoue, qui porte la désolation et le deuil dans les familles, le duel conserve son fatal empire ! Comment la société doit-elle se défendre contre cet horrible et absurde préjugé du point d'honneur ! A un si grand mal quel est le remède ? Faut-il le chercher dans les lois ? Qu'ont-elles fait, que peuvent-elles faire ? Arrêtons un moment notre pensée sur ces graves sujets de méditation.

Le duel eut pour berceau la Scandinavie, et s'établit sur le sol des Gaules par droit de conquête, à la suite des peuples barbares du Nord. Il y fut bientôt une coutume universellement admise ; dans les mœurs guerrières et hautaines de cette époque, on ne voyait que les armes quand il s'agissait de venger une injure ou de terminer un différend.

Les lois, qui reflètent plus ou moins les habitudes des nations, les lois sanctionnèrent cet usage impie. Le duel fut reconnu comme un moyen légal de preuve, et, à ce titre, fut permis et même ordonné en certains cas, soit par le prince, soit par la justice. Est-il besoin de rappeler le *combat judiciaire* ? Qui n'a suivi avec une curiosité mêlée d'effroi, dans nos vieilles chroniques, ces drames imposants et terribles, ces luttes acharnées d'homme à homme, cette procédure de mort ? On le conçoit ; en présence d'une pareille institution, la carrière était ouverte à toutes les violences, et, à côté des duels publics et autorisés, il y en avait une infinité d'autres sans publicité et sans autorisation. C'est dans cet état de choses, alors que la fureur du duel n'avait pas de bornes, que fut proclamée la *trêve de Dieu*. Grâce à elle (car on observa la *trêve de Dieu*), il y eut interdiction des combats entre particuliers, quel que fût le sujet de la querelle, depuis le

mercredi soir de chaque semaine jusqu'au lundi matin de la semaine suivante. La religion ne put obtenir davantage des passions haineuses du siècle ; mais c'était déjà une première victoire et un immense bienfait. Qui sait tout ce que la *trêve de Dieu*, cette suspension d'armes si bien nommée, a amorti de colères et épargné de sang ?

Louis VII restreignit le nombre des circonstances où le combat judiciaire pouvait avoir lieu. Mais voilà que sur le trône des lys vient s'asseoir le fils de la reine Blanche, avec sa piété, avec sa sagesse, avec ses chrétiennes et héroïques vertus. Saint Louis proscrivit le combat judiciaire dans ses domaines, et y substitua la preuve par témoins. A saint Louis donc la gloire d'une grande pensée et d'une généreuse initiative ? Le catholicisme doit enregistrer dans ses fastes ce fruit de ses divines inspirations.

Malheureusement les seigneurs, ces fiers barons qui ne comprenaient guère d'autre droit que celui de la lance ou de l'épée, ne secondèrent pas les vues du monarque ; ce qu'il avait établi dans ses domaines, ils se dispensèrent pour la plupart de le faire observer dans les leurs. Avec le temps même on vit reparaître le combat judiciaire jusque dans les domaines royaux ; les sages réglemens de saint Louis furent entièrement oubliés.

Le dernier duel autorisé eut lieu en 1547, avec le plus imposant appareil, entre Vivonne de la Châtaigneraie et Guy Chabot, fils du sire de Jarnac. Le roi Henri II, qui était tendrement attaché à Vivonne, avait à regret permis le combat ; il le sanctionna cependant de sa présence. Vivonne de la Châtaigneraie fut blessé à mort. Henri II pleura son ami et abolit définitivement le combat judiciaire (1).

Mais la prohibition de ce genre de duels n'atteignait pas les duels *privés*, c'est-à-dire ceux qui avaient lieu à l'écart, sans l'approbation

(1) Un fait curieux, c'est qu'une loi qui autorisait le combat judiciaire a existé, en Angleterre, jusqu'à une époque très-rapprochée de nous. Voici comment son existence fut révélée : Un individu, accusé d'un meurtre sur une jeune fille, avait été déclaré non coupable par le jury. Plus tard, le frère de la victime, qui était absent lors du procès, se rendit appelant de cette décision, en vertu d'une ancienne loi non-abrogée. L'accusé acquitté répondit (c'était en 1819) en offrant, aux termes de la même loi, de se justifier par le *combat judiciaire*. Il paraît que les juges se virent contraints, par la force des textes, d'admettre cet étrange moyen de justification. La position était embarrassante ; mais heureusement l'appelant, qui n'avait sans doute pas calculé toutes les conséquences de son action, prit le sage parti de s'en désister. Le parlement se hâta de révoquer formellement la vieille loi.

ni le concours de l'autorité publique. Les duels *privés* continuèrent à décimer les familles.

Le premier monument de législation pénale en cette matière est une ordonnance de Charles IX, qui défendit les duels sous peine de la vie, et enjoignit à quiconque aurait reçu un démenti de se retirer devant les connétables et maréchaux de France. En 1569, le même prince promulgua un édit qui reproduisait la défense dans les termes les plus sévères, et ordonnait que nul ne pourrait poursuivre au sceau l'expédition d'une grâce en fait de duel, qu'il ne se fût préalablement constitué prisonnier. La grâce ne devait, du reste, être accordée qu'après qu'il aurait été vérifié qu'aucune contravention à l'édit n'avait été commise, et que le roi aurait pris sur ce l'avis des maréchaux de France.

L'ordonnance de Blois, rendue par Henri III, interdit par son article 194 d'expédier des lettres de grâces dans le cas de duels. Au milieu des haines que les dissensions religieuses avaient allumées, Henri IV proscrivit à son tour le duel, sous peine du crime de lèse-majesté.

Sous Louis XIII, nous voyons se succéder huit édits, déclarations ou réglemens destinés à réprimer les duels. Le roi y proteste qu'il n'accordera jamais de grâces pour ces sortes de crimes. En 1627, François de Montmorency, comte de Boutteville, et Rosmadec des Chapelles furent décapités comme duellistes. Toutefois, malgré cet exemple de rigueur, exception terrible que le nombre incessamment croissant des *rencontres* fit juger nécessaire, il faut reconnaître que jusqu'à Louis XIV les édits rendus contre le duel ne furent que très-faiblement exécutifs ; l'autorité des édits et ordonnances fléchissait devant celle du préjugé. La loi, énervée dans son action, se réduisait presque toujours à une vaine menace ; si on lui permettait de frapper, c'était seulement alors qu'on savait que le coupable était hors de ses atteintes. L'engagement solennel de ne pas faire grâce fut aussi oublié en beaucoup d'occasions.

Les lois les plus importantes contre le duel datent du règne de Louis XIV. Ce sont les édits de juin 1643, de 1651, de décembre 1666 et d'août 1679, l'ordonnance de 1670, titre 16, les déclarations de 1679, 1704 et 1711. De tous les actes de l'autorité royale que nous

venons de citer, le principal est l'édit d'août 1679, connu dans la jurisprudence sous le nom d'*édit des duels*.

La législation de Louis XIV, en matière de duel, offre des dispositions trop nombreuses et trop compliquées pour que nous voulions les reproduire ici : ce serait nous jeter dans des détails inutiles. Qu'il nous suffise de dire que les maréchaux de France, les gouverneurs des provinces, les lieutenans du roi sont institués *juges du point d'honneur* ; qu'au premier bruit d'une querelle, ils sont tenus de faire assigner les parties à comparaître devant eux ; qu'ils ont un pouvoir discrétionnaire pour régler la satisfaction due et les moyens propres à l'assurer. Ajoutons que des peines sont prononcées contre ceux qui donnent ou acceptent un cartel ; que le duel consommé est puni de mort et de la confiscation des biens, encore qu'il n'en soit résulté ni mort ni blessure ; qu'il y a dégradation de noblesse ; que les armes sont noircies et brisées par le bourreau ; que ceux qui, ayant pris querelle en France, se donnent rendez-vous et se battent hors du royaume, sont punis comme s'ils s'étaient battus en France ; qu'enfin il est déclaré de nouveau que la clémence royale ne pourra jamais s'exercer en faveur des duellistes.

Louis XIV veilla à l'exécution des édits qu'il avait promulgués. Remarquons cependant avec Denisart que « la sévérité de ces différentes » lois, rendues par Louis XIV, n'a pas empêché qu'il y ait eu sous son » règne beaucoup de duels restés impunis. Nous voyons, en 1643, le » duel du duc de Guise contre Coligny ; d'Estrades, depuis maréchal de » France, servant de second à Coligny, contre Bridieu ; en 1652, le » duel entre les ducs de Nemours et de Beaufort ; en 1663, le duel des » deux Lafritte, Saint-Aignan et Argenlieu, contre Calais, Noirmou- » tiers, d'Antin et Flamarens ; en 1689, le duel de MM. de Brienne et » d'Hautefort. » Le même auteur dit plus loin, après avoir rapporté l'ensemble de la législation sur le duel : « La seule observation que » nous ferons sur les lois précédentes, c'est qu'ordinairement en France » l'extrême rigueur d'une loi pénale empêche qu'elle soit exécutée. »

Louis XV fit serment à son sacre de n'exempter personne des peines portées contre les duellistes ; il ajoute même, en 1723, un édit à la législation de son bisaïeul.

Quant à la jurisprudence de cette époque, nous nous bornerons à remarquer que la plupart des condamnations pour crime de duel, con-

damnations du reste en très-petit nombre, et dont la dernière est du 16 septembre 1769, ont été prononcées *par contumace*. Il était rare que le décret d'ajournement personnel, quand il était rendu, rencontrât le coupable.

Il est évident que l'ancienne législation sur le duel est abrogée. Elle était intimement liée, dans son ensemble et dans ses détails, à des institutions et à des usages qui n'existent plus de nos jours. Passons à la législation qui a suivi la révolution de 1789.

Il ne fut pas question du duel dans le Code pénal de 1791. De là, il résultait nécessairement que le duel échappait à toute répression. C'est ce qu'au surplus reconnut de la manière la moins équivoque un décret du 29 messidor an 2.

Le Code pénal de 1810 garde aussi le silence sur le duel. Quelques cours royales ont cependant pensé que des articles de ce code, placés sous le titre de *crimes et délits contre les personnes*, articles qui s'appliquent, avec de nombreuses distinctions, à l'assassinat, au meurtre, aux blessures, pouvaient être étendus au cas de duel. Mais la cour de cassation s'est plusieurs fois prononcée contre ce système. Des arrêts solennels rendus par elle ont jugé que, dans l'état actuel de la législation, aucune peine ne saurait atteindre celui qui, au milieu des chances réciproques d'un duel, a blessé son adversaire ou lui a donné la mort *sans déloyauté ni perfidie*.

L'absence d'une loi pénale contre le duel forme-t-elle une lacune, qu'il soit nécessaire de combler ? Il n'y a pas de loi ; faut-il en faire une ? Le problème ne se réduit plus qu'à ces simples termes.

Un fait qui ressort de l'étude à laquelle nous venons de nous livrer, c'est qu'en matière de duel, la législation répressive a toujours été impuissante. Vainement on croirait infirmer ce fait en citant l'exemple de Louis XIV ; si les édits sévères du grand roi obtinrent *une espèce de succès* (car rappelons-nous que le succès fut loin d'être complet), cela vint surtout de l'ascendant personnel qu'il exerçait sur son siècle, de cet admirable prestige qui s'attachait aux actes de sa volonté. Sous ses successeurs, le prestige avait disparu, et aussi les édits ne tardèrent pas à tomber presque en désuétude. Une législation est-elle d'ailleurs réellement *efficace* lorsque, déstituée d'influence sur l'esprit public, elle ne parvient pas même à faire regarder comme mal ce qu'elle condamne et essaie de flétrir ? Or, malgré cet immense ascendant dont

nous parlions tout à l'heure, le règne de Louis XIV est peut-être l'époque où le préjugé du duel a eu plus de racine dans les mœurs; on eût dit qu'il empruntait une énergie nouvelle aux menaces de la loi qu'il fallait braver, à la nécessité du mystère dont il fallait se couvrir pour satisfaire à ses sanglantes exigences. Ils étaient rares les hommes qui savaient se placer au-dessus de l'opinion commune, et on appelait un héros chrétien le digne neveu du pieux archevêque de Cambrai, ce brave marquis de Fénelon, qui avait fait ses preuves sur le champ de bataille, et ne craignait pas de déclarer hautement qu'il refuserait un cartel. Louis XIV a dominé son siècle; il a aplani de grands obstacles; il a légué à l'avenir de grandes choses... mais la folie du point d'honneur lui a résisté. C'est que cette folie se pare de noms brillans et trompeurs; c'est que sur la terre de France, avec le mot de courage ou d'insulte vengée, on est malheureusement enclin à excuser tout. Par la plus étrange anomalie, le duel ne s'est-il pas introduit jusque dans l'enceinte des débats parlementaires? Sans parler de trop récentes catastrophes, qui ne sait que des bancs tumultueux de nos premières assemblées politiques partirent souvent des défis, et que des *législateurs* quittèrent la salle des séances pour croiser l'épée? Qui ne sait que Mirabeau, le fougueux tribun, fatigué des incessantes provocations que lui attiraient ses sarcasmes, eut la bizarre idée de rédiger une sorte de circulaire, où il avertissait à l'avance tous ceux qui se croiraient offensés qu'ils pouvaient s'inscrire sur sa liste, mais que *sa liste était longue?*

Si les tentatives de répression, faites dans les siècles passés, sont demeurées vaines et infructueuses, ce n'est pas sans doute une raison pour que les publicistes renoncent à s'occuper de la question du duel. Tout homme qui, sur cette grande question, émet des idées neuves et utiles a droit à la reconnaissance du pays. Dans ces derniers temps, des systèmes de législation ont été proposés; il faut en apprécier la nature et la portée.

Tout le monde est d'accord que des lois trop sévères, des lois qui rappelleraient celles de Louis XIV, ne sont plus possibles aujourd'hui. Supposons-les promulguées, où rencontrerait-on un juri qui voulût en permettre l'application? C'est surtout en présence de l'institution du juri qu'on a raison de dire que l'extrême rigueur d'une loi pénale empêche qu'elle soit exécutée. Il y a du vrai, d'ail-

leurs, dans cette observation de M. Dupin : « Le duelliste fait le » sacrifice de sa vie, il croit devoir s'en honorer, et le préjugé lui » fait croire qu'il perdrait son honneur s'il ne risquait pas sa vie. Il » s'expose à être tué ou à tuer. Par conséquent lui dire d'avance : Si » tu te bats, si tu risques ta vie ou celle d'autrui, tu mérites la » mort, c'est le menacer de ce dont il n'a pas peur. » (*Dictionnaire de la Conversation, au mot duel.*)

La déportation, le bannissement, une détention de plusieurs années paraîtraient d'excessives sévérités ; une courte prison serait une expiation dérisoire. Aussi reconnaît-on en général qu'il faut chercher la répression du duel en dehors des peines afflictives, quelles qu'elles soient. On comprend que, crime *spécial*, le duel doit être soumis à une pénalité toute *spéciale* ; et cette pénalité, on croit la trouver dans un système qui ferait encourir au duelliste soit la suspension pour un temps plus ou moins long, soit la perte définitive de ses droits civiques et de quelques-uns de ses droits civils. Ainsi, dit-on, la loi enchaînerait la main du duelliste par la crainte même du déshonneur ; elle combattrait le préjugé sur son propre terrain et avec ses propres armes ; elle attaquerait le mal dans ses racines. Écoutons encore M. Dupin : « S'il avait à redouter d'être exclu de » toute fonction civile ou publique, du droit d'être témoin en justice, » du droit de tester, en un mot, d'être privé de tous les avantages » sociaux, l'homme le plus décidé à affronter la mort et qui la » craint le moins, trouverait dans son intérêt, dans sa considération » d'homme, dans son avenir et dans celui de sa famille des motifs » honorables de préférer au duel le respect à la loi. » (Ibid.)

A cet ordre d'idées se rattachent des considérations justes et élevées ; et nous croyons qu'effectivement si une loi contre le duel est possible, c'est celle qui, par la perspective de certaines déchéances, menacerait la personne *morale* du duelliste. Il serait logique, il serait beau de dire au duelliste : On vous ôte les droits de citoyen, parce que vous n'avez pas craint de jeter le trouble et le deuil au sein de la cité, on vous ôte le droit de famille, parce que vous avez prouvé que la famille, que ses affections, que ses intérêts étaient sans valeur à vos yeux. Ajoutons qu'une pénalité de ce genre, habilement graduée suivant les circonstances et laissant une large place à l'appréciation du magistrat, ne saurait être taxée de trop

grande rigueur, et aurait cependant son importance. Quand elle n'empêcherait, du reste, que quelques duels, il faudrait se féliciter de ses résultats. Ce seraient autant de victoires remportées sur le désastreux préjugé du *point d'honneur*, autant de services rendus à l'humanité.

Des criminalistes ont pensé qu'on devrait aussi prononcer contre le coupable une amende proportionnée à sa fortune. Pour nous, il nous semble qu'en matière de duel, il y a quelque chose qui répugne dans une condamnation pécuniaire, lorsque son objet n'est pas d'alléger en partie les maux que le duel a causés, en d'autres termes lorsqu'elle ne profite pas à la famille de la victime; sans cette destination qui le purifie, l'argent que vous demanderiez au duelliste aurait l'air de n'être que le *prix du sang*. Or, sous la législation actuelle, en présence de l'article 1382 du Code civil, la famille de la victime a le droit de réclamer des dommages et intérêts. Ce droit a été plusieurs fois exercé et reconnu. Tout récemment encore, le 30 juin 1836, la cour de cassation a confirmé une décision de cour royale, qui, à titre de réparations civiles, avait attribué des dommages et intérêts à une mère privée de son fils par un duel. On se rappelle que l'arrêt de la cour suprême a été rendu sur des conclusions énergiques et remarquables de M. Dupin.

Le système des *répressions morales* nous paraît être ce qu'on a proposé de mieux jusqu'à ce jour. Est-ce à dire cependant que, selon nous, il soit à l'abri de toute critique? Loin de là, nous déclarons avec franchise que contre ce système s'élève une puissante objection.

Une sanction pénale, dit-on, doit être autant que possible égale pour tous. Ici, où voyez-vous l'égalité dans les peines? La déchéance de certains droits civils, la déchéance surtout des droits politiques et l'inadmissibilité aux emplois seront évidemment des peines plus ou moins rigoureuses selon les individus qu'elles frapperont. Pour tel homme, par exemple, la conservation ou la perte de sa capacité politique est une question d'avenir; pour tel autre, c'est une question presque indifférente. Il faut même remarquer que les *duellistes de profession*, jetés dans un monde exceptionnel et à part, aspirent peu en général aux distinctions sociales. Ainsi, ceux qui auront le moins à redouter de la loi, sont précisément ceux qui ont le plus de titres à

ses colères !... L'objection est grave, nous le répétons ; elle appelle les méditations du jurisconsulte et du publiciste. Il s'agit de trouver un moyen qui permette au juge de suppléer, s'il y a lieu, à l'insuffisance de la pénalité ordinaire. Peut-être y a-t-il nécessité de recourir pour ce cas à la prison ; peut-être aussi convient-il d'accorder au juge la faculté de soumettre le coupable à la surveillance gênante de la haute police.

Une loi, conçue dans l'esprit que nous venons d'indiquer, atteindra-t-elle pleinement le but qu'on se propose ? Triomphera-t-elle de ce préjugé si puissant, qui a résisté à tant de lois ? L'opinion suivra-t-elle docilement l'impulsion salutaire qui lui sera donnée, et ce que la loi aura flétri, le flétrira-t-elle à son tour ? C'est une question, qu'à l'expérience seule il appartient de résoudre.

Du reste, le choix de la pénalité n'est pas tout ; d'autres points essentiels doivent être fixés. Ainsi, quelle différence faut-il établir entre le provocateur et celui qui a accepté le défi ? La *tentative* sera-t-elle punissable, et, si elle l'est, de quels élémens se composera-t-elle ? Un duel, qui n'aura produit aucun résultat fâcheux, sera-t-il assimilé à celui qui aura causé la mort ou des blessures ? Enfin, poursuivra-t-on les témoins ? Si on songe au rôle que les témoins jouent, si on se rappelle qu'ils chargent les armes, choisissent le terrain, mesurent la distance, on peut être porté à les regarder comme *complices*, dans les conditions légales de ce mot ; mais alors un immense danger se présente. Pour ne pas compromettre des amis, pour ne pas engager leur responsabilité, on n'aura point de témoins. Sans témoins, plus de médiation à espérer avant le combat, plus de garanties de la loyauté du combat lui-même ; les adversaires demeureront isolés, livrés l'un à l'autre, avec leurs passions, leur fureur, avec leur soif de vengeance ; et que de fois la lutte sera une lutte à mort ! Tout cela est grave, tout cela mérite un sérieux examen ; tout cela demande, disons-le, plus de maturité et de réflexion que, de nos jours, on n'a l'habitude d'en apporter à la confection des lois.

Étrange problème que celui de la répression du duel ! A chaque pas des questions surgissent, des difficultés apparaissent. L'esprit se fatigue et se décourage presque dans ses recherches, parce que ce qu'il rencontre de mieux ne le satisfait pas encore, parce qu'il n'aperçoit rien de décisif, rien de complet. Aussi bien, ne nous en plaignons

pas trop. Il n'est pas mauvais que la loi humaine soit quelquefois convaincue d'insuffisance ; si la loi humaine suffisait à tout, l'orgueil de l'homme croirait pouvoir se passer de la loi de Dieu. Ici, qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous ne condamnons pas la loi humaine à l'inertie ; nous ne demandons pas qu'elle fléchisse devant le duel et lui rende les armes ; nous comprenons au contraire qu'il est temps de le mettre à l'abri de ce reproche de *coupable indifférence*, qui lui a été si souvent adressé. Ce que nous voulons, c'est qu'on reconnaisse que, quand il s'agit de détruire un préjugé fatal, l'influence tutélaire du christianisme, ce grand destructeur de préjugés, est la plus puissante de toutes. Que les vérités du christianisme pénètrent les masses, et le préjugé tombera bientôt ! Le code réellement efficace contre le duel, c'est le code de charité et d'amour promulgué, il y a dix-huit siècles, sur le Calvaire. La religion a fait la *trêve* de Dieu ; seule elle peut faire la *paix* de Dieu.

R. B.

P. S. Au moment où nous écrivons ces dernières lignes, une déplorable nouvelle nous est annoncée. Que dire en présence de pareils malheurs ?... Reprenons du moins la plume pour payer, nous aussi, notre tribut de regrets à un homme de tête et de cœur, dont nous étions loin de partager les opinions, mais dont nous avons toujours su honorer le caractère et le talent.

GALERIE DE PORTRAITS ESPAGNOLS.

L'HIDALGO.

Figurez-vous une de ces églises dont le clocher est du douzième siècle et dont le portail date d'hier ; l'œil du spectateur se promène d'une rosace séculaire à un ornement moderne ; le maçon d'aujourd'hui a corrigé l'œuvre de l'artiste d'autrefois ; ici vous apercevez un tombeau de chevalier dont l'effigie n'est plus enveloppée que d'une armure de poussière ; là vous découvrez une chapelle latérale où tout semble compassé d'après le goût contemporain ; c'est un mélange plein de teintes variées ; c'est l'ogive à côté des oves et des volutes ; c'est le chapiteau de la renaissance sur la colonne composite ; c'est la façade de Notre-Dame surmontée du dôme du Panthéon ; c'est le siècle de Charlemagne coudoyant l'actualité ; c'est le carmin de l'architecture récrépissant les rides des murs lézardés ; c'est le fard essayant en vain de rajeunir tout ce qui dépérit ; destinée commune des littératures , des femmes et des monumens.

Tel est l'hidalgo de nos jours ; il pense souvent comme on pensait du temps de Ferdinand et d'Isabelle , et cependant il discute comme on discutait aux cortès de 1823 ; il est devenu bourgeois , et pourtant il a conservé sa suprématie aristocratique ; il a endossé le frac écourté , et néanmoins il n'a pas arraché les broderies du pourpoint de ses aïeux ; il prête l'oreille aux principes constitutionnels , mais il n'a pas renoncé aux souvenirs chevaleresques ; le passé revit en lui comme il vit dans le présent ; c'est aussi un mélange de ce qui fut et de ce qui est : voilà pourquoi son caractère est souvent incompatible avec sa vie , car , pour être d'accord avec son siècle , il faut qu'il soit en contradiction avec lui-même.

Avant Cervantes , l'hidalgo portait une armure , montait un cheval caparaçonné , se rendait en pèlerinage à Compostelle , choisissait un nom chéri pour son cri de guerre , adorait son Dieu comme un catholique , servait son roi comme un vassal , vivait en suzerain au fond d'un manoir , et mourait en héros dans une croisade contre les Maures.

Depuis Cervantes, l'hidalgo s'est vu dépouillé de cette poésie théâtrale ; sa lance ne sert plus que comme un hochet d'antiquaire ; sa cuirasse fourbie de Milan se rouille sur les planches d'un musée ; sa dague ne fait plus peur que dans les sombres élucubrations dramatiques, son nom d'hidalgo même tombe en désuétude ; en vérité, si l'œuvre de Cervantes jeta de l'éclat sur la littérature de l'Espagne, ce ne fut qu'en sapant à tout jamais sa puissance ; cette épopée mordante comme un pamphlet, iliade caustique, porta un plus terrible coup à la Castille que la perte de l'Armada. Si la satire est la seule littérature des nations agonisantes, il vaudrait mieux pour les faire revivre se passionner pour des chimères que berner la réalité.

L'hidalgo, loin d'être le même dans toute l'Espagne, varie suivant les différentes provinces ; mais le caractère national de la Péninsule semble soumis à des influences locales inévitables ; c'est ainsi que le Basque est opiniâtre, le Murcien mercantile, le Navarrais belliqueux, l'Aragonais audacieux, le Catalan austère, l'Andalou nonchalant et le Castillan rodomont.

L'Espagne est aujourd'hui encombrée d'hidalgos qui par une série de vicissitudes sont devenus aussi pauvres que les étudiants de Salamanque ; cependant il est permis de supposer que s'il y a quelques hidalgos qui se font mendiants, il y en a encore plus de mendiants qui se font hidalgos. Je ne crois pas que la loi le permette, mais l'usage le fait tolérer. Il est certain que l'aumône ne se demande nulle part avec tant d'arrogance qu'en Espagne ; on est tenté de croire qu'il y a un blason sous cette vermine, et que ces haillons sont les lambels d'un écu ; jamais un Medina-Sidonia ne montra autant de fierté sous sa couronne ducal que certains gueux de Madrid sous leurs guenilles ; ils ne cherchent pas à étaler pompeusement aux passans des plaies et des ulcères, mais ils content toutes leurs angoisses de nobles dépouillés, et l'aristocratie leur sert de clématite.

En général on peut dire que moins un Espagnol a de prétentions à être riche, plus il a de prétentions à être noble ; l'orgueil de cette qualité le soutient au milieu des privations de l'indigence ; il marche alors la tête levée comme s'il avait la conscience de son mérite ; j'ajouterais volontiers (comme une observation moins piquante que vraie) que si un Espagnol, pauvre dans son pays, se déclare toujours noble, un Espagnol, pauvre dans les pays étrangers, se déclare de même réfugié.

L'hidalgo opulent vit avec la magnifique prodigalité du caractère espagnol ; sa porte est toujours ouverte et sa table toujours servie ; ce n'est pas là l'imposante générosité des Anglais , c'est la vieille hospitalité moresque qui reçoit l'étranger tête nue sur le seuil , et brave tous les dangers pour défendre son hôte. On peut remarquer que c'est là un point du caractère national qui n'a été modifié ni par les changements de mœurs ni par les influences des révolutions ; l'Espagnol de nos jours se montre ici fidèle aux traditions paternelles ; ce trait de l'hidalgo suffirait pour démontrer qu'il reste un fond impérissable d'antique vertu dans l'Espagne dégénérée.

Mais il est rare que la fortune d'un hidalgo lui vienne de ses ancêtres ; souvent il va la chercher lui-même aux îles Philippines ou aux Indes occidentales. Aussi faut-il signaler , comme un trait qui lui est particulier , l'habitude constante de parler à tout le monde de ses pertes immenses ; à l'entendre , il a toujours perdu des millions , même lorsqu'il est millionnaire ; si vous le félicitez sur sa fortune , il se plaindra à coup-sûr de ses calamités ; tantôt une clause testamentaire l'a forcé à partager ses biens avec un cousin , tantôt la concurrence a entravé ses ambitieuses spéculations dans les vins , ou bien une corvette anglaise a fait baisser pavillon à un vaisseau chargé de lingots qui lui appartenait , ou bien encore on lui doit quatre cent mille piastres aux environs de Valparaiso. Bref , ce n'est pas sa faute s'il ne s'est pas ruiné en s'enrichissant.

L'hidalgo tombé dans la misère suit le système opposé et parle de ses richesses ; il vous dira quelquefois qu'il en possède de considérables , seulement il a l'inconvénient de ne pas savoir où elles sont. Cependant , pour justifier ses prétentions , il vous rappellera que du temps de Pélage les Espagnols avaient l'habitude d'enfouir leurs trésors dans de profonds souterrains , pour les mettre à abri de la rapacité des Maures.

Mais la plupart des hidalgos , en perdant leur fortune , ont conservé leur orgueil ; dernièrement un ministre de la reine-régente demandait à un hidalgo réduit à ses derniers maravédis pourquoi il ne prenait pas un état ; l'hidalgo , dont le regard hautain contrastait avec le manteau déchiré , lui répondit : — Du moment que je n'ai plus de manoir , j'aime encore mieux vivre dans un grenier que dans une boutique.

ÉTUDES HISTORIQUES.

Richard Cromwell.

Ce serait une curieuse histoire à écrire que celle des fils d'usurpateurs; bien peu sont parvenus à conserver la couronne paternelle, lorsque, par hasard, elle leur a été transmise, et ceux qui ont eu le bonheur de faire dynastie ont eu, pour la plupart, d'immenses obstacles à vaincre. Il existe chez tous les peuples une opinion que l'on peut qualifier, si l'on veut, de préjugé, mais qui est généralement justifiée par l'expérience; c'est que le fils d'un grand homme ne s'élève jamais à la hauteur de son père; or, il faut souvent plus de génie pour consolider un trône que pour l'élever; et l'ascendant du génie même ne supplée pas à l'action du temps.

« Que ne suis-je mon petit-fils, s'écriait Napoléon. — Et par ce mot profond il rendait un égal hommage et au droit et à l'hérédité dont la consécration manquait à son diadème impérial. Mais qu'est-ce donc lorsqu'un usurpateur a dû la couronne moins à lui-même qu'aux circonstances! Quelle confiance peut inspirer le fils quand le père n'a été que l'homme des événemens, et qu'il n'a laissé ni un nom glorieux ni même une mémoire honorable?

Richard Cromwell, qui était appelé à succéder, sinon à un grand génie, du moins à un grand caractère, eut le mérite d'apprécier tous les périls de son avenir et de s'y soustraire par une sage abdication. Ce trait seul aurait dû, ce nous semble, le faire mieux traiter par les biographes; ils s'étendent longuement sur la vie de tous les conquérans ou de tous les usurpateurs qui ont bouleversé le monde, et les hommes qui ont ramené l'ordre et la paix dans la société en relevant l'autorité des lois en obtiennent à peine quelques pages.

Doué d'un cœur bon et sensible, Richard Cromwell eût fait un excellent roi si l'ordre de succession l'eût appelé au trône, mais il avait vu périr Charles I^{er}, malgré ses efforts pour le sauver; et il savait mieux que personne à quel prix son père avait maintenu son usurpation; il

aspirait donc plutôt à la tranquillité de la retraite qu'à l'éclat des honneurs. Ses dispositions étaient connues ; on savait qu'il suffirait de lui demander une renonciation au trône pour l'obtenir ; aussi pensait-on qu'il valait mieux lui laisser l'honneur du sacrifice que d'user de violence envers lui ; une députation de nobles Écossais alla le trouver dès qu'Olivier eût fermé les yeux, et lui adressa un discours que les historiens ont diversement rapporté, mais dont voici à peu près la substance :

« Mylord ,

« Ceux que vous voyez devant vous sont les mêmes qui ont été envoyés à votre père pour demander à son épée victorieuse protection contre l'anarchie ; une révolution soudaine avait précipité Charles du trône des Stuarts ; toutes les factions , toutes les sectes étaient en armes et souillaient de crimes le berceau de la république ; l'Écosse en nous députant vers l'illustre habitant de Cambridge nous chargea de le supplier de placer dans une seule main les rênes de l'état pour rendre le repos à la nation ; c'était un mal, nous le savions, mais un mal nécessaire. Les royalistes, poursuivis par le zèle farouche des presbytériens, espérèrent que le protectorat leur offrirait un refuge contre les persécutions de leurs adversaires ; les presbytériens, à leur tour, crurent trouver dans le nouveau chef du gouvernement, et l'appui de leur cause et l'instrument de leurs vengeances ; toutes les provinces enfin, lasses d'être opprimées, se livrèrent avec transport à l'espérance d'un gouvernement plus supportable et jugèrent qu'il était moins dur d'obéir à un grand homme que d'être à la merci d'une foule de tyrans sans nom ; mais aujourd'hui, les temps sont changés ; Olivier Cromwell a rempli sa terrible mission de salut, et la nation, pleine de confiance dans la pureté de vos sentimens, n'hésite pas à réclamer le mandat qu'elle a été forcée de déposer dans ses mains.

» Assurément, Mylord, si la couronne n'était le prix que du mérite, l'Angleterre ne pourrait mieux la placer que sur votre tête, mais les lois sont là ; trop long-temps pliées sous le poids de fer des circonstances, elles se redressent plus puissantes, plus impérieuses ; il faut leur obéir ; affections et regrets, tout doit se taire à leur voix. Le protectorat, dit-on, vous a été légué ; loin d'en être surpris, nous concevons cette erreur de l'amour d'un père, elle

est naturelle, et nous pensons qu'au lieu d'y voir un titre légal, votre haute sagesse ne la considérera que comme une preuve touchante de tendresse et d'estime. Le protectorat n'a jamais été une propriété héréditaire; c'était un dépôt, et rien de plus; Olivier Cromwel ne pouvait donc en disposer, et vous serez heureux, sans doute, d'honorer sa mémoire en consommant la restitution qu'il a oublié de faire dans le désordre de ses derniers momens. Félicitez-vous, Mylord, de n'avoir à remplir que ce devoir de loyauté, car les partis se raniment déjà, et si le triomphe de la loi n'arrêtait pas promptement le retour de l'anarchie, au lieu d'un royaume à gouverner, vous en auriez trois à subjuguier; il n'est pas une province, pas un comté, pas un bourg, où la discorde ne fermente; sans parler des déistes, des saints et de toutes ces sectes insensées qui s'efforcent d'égarer l'esprit des peuples, trois partis dominant et se mesurent des yeux.

» Les républicains, non contents de nous avoir plongés dans un abîme de maux, cherchent à ressaisir la faveur populaire; ils parlent de liberté, mais on se souvient qu'ils encombrèrent les prisons; ils parlent d'humanité, mais on se souvient qu'ils fatiguèrent les bourreaux; ils parlent d'union, mais on se souvient qu'ils massacrèrent tous ceux dont les talens ou les vertus leur firent ombrage; chaque jour on déserte leurs drapeaux et leur camp s'affaiblit; mais où vont les transfuges? Viennent-ils grossir les rangs du protectorat? Non, Mylord, ce serait vous tromper que de vous le dire; le protectorat, pouvoir de circonstance et de transaction, qui n'a plus ni l'excuse de la nécessité ni l'appui de la peur, compte encore moins de partisans que la république; les ambitions qu'il a satisfaites sont ses uniques soutiens, et autour de lui s'agitent toutes celles qu'il a excitées et qu'il lui est impossible de satisfaire; la nation, avertie des projets d'une minorité turbulente, a senti qu'elle devait y mettre un frein et elle s'est tournée en masse vers l'héritier des Stuarts; elle attend de la monarchie qu'elle a laissé proscrire le terme des agitations qui la tourmentent.

» On accusera peut-être auprès de vous l'inconstance du peuple, Mylord, on vous dira qu'il aime ou qu'il hait toujours avec fureur; qu'aujourd'hui il porte son favori à Westminster, et que demain il le traîne à Tyburn; que s'il est malheureux dans ses innovations, il revient à ses anciennes coutumes avec plus d'ardeur que jamais, et que le

repentir relève ce que l'erreur avait abattu ; mais il n'y a maintenant ni légèreté ni caprice dans le mouvement de l'opinion, c'est l'expérience, c'est la raison seules qui le dirigent. Si l'on abandonne le protectorat, c'est qu'il est démontré que cette dictature, élevée sur les ruines de la monarchie et de la république, n'offre ni les garanties de la première, ni les libertés de la seconde, et que, fondée dans un orage, elle ne peut être soutenue qu'au milieu des tempêtes. Que d'efforts votre illustre père n'eut-il pas à faire pour se maintenir dans cette souveraineté d'un nouveau genre ! Ni l'habileté de sa politique, ni l'ascendant de son génie, ni la faveur de l'armée, ni la terreur de son nom ne purent étouffer les souvenirs du peuple et l'accoutumer à un gouvernement qui lui rappelait sans cesse le meurtre de son prince et le renversement de ses droits. Que de complots tramés contre sa personne ! que de poignards suspendus sur sa tête ! Ce parlement même qui devait être entièrement dévoué à ses intérêts, puisqu'il tenait tout de sa libéralité, se lassa d'obéir à un homme qui était moins que roi et plus que citoyen ; c'en était fait du protecteur ; il se hâta de faire tomber quelques têtes, et son pouvoir qui chancelait parut se raffermir ; mais déjà étaient jetées ces semences de guerre qui se développent aujourd'hui ; déjà il était facile de prévoir les troubles qui viennent d'éclater à Walingford ; c'est l'armée, c'est le peuple, c'est la patrie enfin qui font entendre leurs voix menaçantes, et, nous vous le demandons, Mylord, comment réprimeriez-vous cette grande rébellion si vous n'étiez soutenu que par quelques magistrats plus propres à défendre votre cause dans le conseil que sur le champ de bataille ? Comment lui opposeriez-vous l'autorité des lois, si vous ne régniez qu'au mépris de la loi la plus ancienne, la plus sainte des États britanniques ? Faudrait-il renouveler les trop nombreuses exécutions qui ensanglantèrent l'interrègne ? faudrait-il commander le respect par l'intimidation et imposer silence à la liberté en dressant des potences ? Mais que disons-nous ! que pourrait le despotisme ? Il vous rendrait odieux sans vous rendre légitime, il accélérerait la ruine de l'Angleterre sans retarder celle du protectorat. Ah ! loin de nous de telles suppositions ! nous savons qu'il n'y a dans votre cœur qu'une ambition généreuse, celle d'éteindre les partis, et nous sollicitons de vous avec confiance une parole qui nous permette de dire à l'Angleterre, à l'Écosse et à l'Irlande : Richard Cromwel a droit à toute votre estime, à toute votre recon-

naissance, il aime mieux rendre une couronne que de l'usurper ; il aime mieux assurer le bonheur de son pays par un acte solennel d'abnégation que de le livrer dans un intérêt égoïste aux sanglantes épreuves de la guerre civile. »

Richard, après avoir entendu ce discours si conforme à ses sentimens, aurait renoncé à l'instant au protectorat, s'il avait été libre de le faire, mais une coterie corrompue qui avait besoin de son nom pour se perpétuer au pouvoir s'était hâtée d'agir dans ses prétendus intérêts ; Fleet-Wood, son beau-frère, l'avait fait reconnaître par l'armée et le parlement ; d'autres meneurs provoquaient des adresses de tous les côtés et il était nécessaire de donner le temps à l'opinion de faire justice de cette surprise ; ce fut le parti que prit Richard, il n'eut pas à attendre long-temps ; la violence des républicains précipita la réaction, et Monk qu'il aimait ne rencontra aucune résistance en lui lorsqu'il vint restaurer la royauté proscrite de Charles II.

En héritant du pouvoir de son père, Richard aurait placé une couronne d'épines sur son front ; sa vie fut douce et calme ; retiré avec une famille nombreuse dans sa modeste terre de Cheshunt, comté d'Hertford, il y parvint à l'âge de quatre-vingt-six ans. « Ses vertus sociales, dit Hume, préférables aux plus grands talens, obtinrent une récompense plus précieuse que la célébrité, le contentement et le repos. »

Le ciel ne devait pas moins à celui qui, bien jeune encore, s'était jeté aux pieds de son père pour le conjurer de ne pas se souiller d'un régicide.

P.



DE L'INDE.

APERÇUS SUR LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE SANSKRITES.

Qu'un grand mouvement intellectuel s'opère en Europe depuis le commencement de ce siècle, c'est un fait que les plus obstinés ennemis du progrès sont forcés d'avouer. Les peuples las de doutes et de négations se sont enfin résolus à examiner si ces doutes et ces négations, dont une philosophie menteuse leur avait fait le funeste don, étaient réellement le fond de toute la raison humaine. Alors les croyances populaires ont été l'objet d'un examen sérieux et impartial, les antiques traditions ont été explorées au flambeau de la science. L'on a demandé aux sociétés humaines le lien sacré qui les a fixées dans l'unité, aux religions le secret de leur puissance et de leur mission civilisatrice. En un mot, on a voulu savoir la raison des choses, et on l'a demandée aux croyances, aux mœurs, aux lois, aux arts.

Et les croyances, les mœurs, les lois, les arts ont répondu à l'appel de la science, et il est demeuré démontré pour tous que c'est à la foi que toute pensée humaine emprunte sa stabilité et qu'une chaîne mystérieuse rattache la terre au ciel.

Mais parmi les travaux entrepris sur les traditions du genre humain ceux qui promettent le plus de résultats et qui ont déjà fait jaillir le plus de lumière sur les grandes questions religieuses et sociales, ce sont les travaux sur l'Orient. Cet antique berceau de la sagesse de l'humanité semble destiné à lui révéler encore tous les secrets, à lui donner le mot de toutes les énigmes que l'homme pendant toute sa laborieuse carrière, cherche vainement à expliquer. *Ex Oriente lux*. Adage profond que le prince de nos poètes a traduit par ce vers admirable :

La vérité viendra d'où nous vient la lumière.

Honneur donc aux savans laborieux qui consacrent leurs veilles à ces utiles investigations. Oh ! un savant ! un savant, comme l'entendait cet énergique moyen-âge, comme l'entend encore la patiente

Allemagne, quelle admirable chose ! Mais sait-on bien de nos jours ce que c'est qu'un savant ! Connait-on les difficultés rebutantes dont cette modeste carrière du savoir est environnée, les épines dont ces sentiers sont hérissés, surtout quand le terrain qu'il s'agit d'explorer est entièrement vierge et que partout les pas ne rencontrent que d'immenses solitudes dont aucune voix humaine n'a encore fait résonner les échos ? D'abord il faut étudier la langue. Chose facile, quand il s'agit du grec et du latin de la moitié d'un peuple qui l'enseigne à l'autre, pour laquelle il existe des grammaires où tout le génie de la langue se trouve résumé et réduit à des règles positives, des dictionnaires qui sont l'arsenal de tous les mots, ce musée de toutes les richesses intellectuelles, où l'on a enfin pour le diriger les travaux de plusieurs générations d'érudits. Avec tous ces moyens, une langue serait-elle aussi difficile que le latin et le grec le sont peu, ne pourrait résister plus de six mois à une étude persévérante. Mais il n'en est pas ainsi pour les langues orientales en général. D'abord il n'existe pas où il existe peu de dictionnaires et de grammaires, ces ouvrages faits par des hommes étrangers aux peuples qui parlent ces langues, (la difficulté est bien plus grande quand il s'agit de langues tout-à-fait mortes) de combien de fautes ne doivent-ils pas fourmiller, dans combien de grossières erreurs ne doivent-elles pas induire nécessairement l'étudiant ? Nous le répétons, honneur à l'homme patient et énergique que ces difficultés ne rebutent pas et qui marche à travers tous les obstacles et tous les dégoûts, nouveau Colomb, à la découverte de ces mondes de la pensée !

Au sud de l'Asie est une vaste contrée, soumise en grande partie aux Anglais, et qui compte plus de cent trente millions d'habitans. Ce pays, c'est l'Inde. Que n'a-t-on pas dit sur ce merveilleux pays ! Son climat délicieux, ses productions qui font la richesse des commerçans qui les exploitent. Mais dans cette contrée favorisée du ciel et pour laquelle la nature semble avoir été prodigue de ses dons habite une nation abrutie, ignorante et frappée d'une sorte d'engourdissement intellectuel : on le croirait ainsi du moins sur la foi des premiers Européens qui avaient visité ce pays. Et pourtant à travers les brillans échos de la littérature et de la philosophie grecque retentit souvent avec majesté le souvenir de la sagesse brahmanique. Les plus renommées écoles philosophiques se vantaient d'avoir puisé à la source de

la sagesse indienne. Et le plus grand philosophe grec, celui dont le nom, l'autorité et la doctrine se sont conservés si long-temps sans aucun monument écrit, Pythagore établissait le dogme indien de la métempsycose comme base de la philosophie.

Mais un voile épais couvrait aux yeux des Européens l'antique culte de Brahma. L'Inde leur jetait dédaigneusement son or et ses tissus précieux, mais elle les tenait sévèrement éloignés de son sanctuaire.

Cependant il était impossible que ces secrets restassent long-temps soustraits aux investigations de la science occidentale. C'était à deux savans anglais, Jones et Wilkins, qu'était réservé l'honneur de pénétrer les premiers dans les secrets de la langue et de la sagesse des Indous. Les premiers ils ont fait connaître à l'Europe cette langue sanscrite dont on ignorait même le véritable nom, et une littérature plus féconde que la littérature grecque, une littérature qui possède plusieurs grandes épopées dont une, le *Mahabharata*, contient cent vingt-cinq mille distiques; qui compte les drames par trentaines, qui a ses Dante et ses Shakspeare.

Le sanscrit est l'ancienne langue des Indous; son nom signifie *parfait*. C'est dans cette langue que sont écrits les *Védas* et leurs nombreux commentaires, les *Pouranas* et les divers poèmes épiques, héroïques, dramatiques et érotiques de la littérature indienne. Cette langue a cessé depuis nombre de siècles d'être vulgaire dans l'Inde, si tant est qu'elle y ait jamais été parlée telle que nous la trouvons dans les ouvrages qui nous restent. Cette langue, admirable par la richesse et la prodigieuse variété de ses formes, par la logique sévère qui semble avoir présidé à sa syntaxe, offre des rapports remarquables avec le grec, le latin et les langues germaniques. En ce moment, elle n'est comprise dans l'Inde que par les savans qui portent le nom de *Pandits*. Elle est pour les Indous ce qu'est pour nous le latin. Les langues vulgaires de l'Inde sont l'indoustani, le bengali, le tamoul et le telinga, qui paraissent dériver à peu près toutes du sanscrit.

Le sanscrit s'écrit de gauche à droite, comme nos langues occidentales, tandis que la plupart des autres langues de l'Asie et en particulier les idiomes *sémitiques*, tels que l'hébreu, l'arabe, le persan, le turc s'écrivent de droite à gauche.

Deux sortes de caractères servent à écrire le sanscrit : le caractère *dévânagari* et le caractère *bengali*. — Le sanscrit a cinquante lettres qui peuvent se réduire à la moitié, chaque lettre ayant sa longue ou son aspirée qui prennent un caractère différent.

Les *Védas* sont les livres sacrés des Indous. Ils offrent plus d'un trait de ressemblance avec la *Bible*. Comme dans la Bible il y a des parties lithurgiques, des parties morales, des parties cosmogoniques. Les *Védas* sont divisés en quatre parties, le *Rig-Véda*, le *Yadjour-Véda*, le *Sama-Véda* et le *Atharva-Véda*. Chaque *Véda* se compose généralement de trois parties : 1° les *Mantras* qui sont des hymnes et des prières, les *Brahmanas* qui sont des préceptes et des maximes, et les *Oupanichats* qui sont l'explication des dogmes; cette dernière partie est la vraie théologie des *Védas*, la partie la plus importante; c'est par elle que M. Poley a commencé la publication des *Védas* qu'il poursuit avec tant de travaux, de science et de désintéressement.

Les *Védas* forment une collection très-considérable; l'exemplaire le plus complet qu'il y ait en Europe et qui a été apporté par le colonel anglais Polier, au *Musée britannique* à Londres, ne forme pas moins de onze volumes in-folio.

Il n'a été encore rien publié jusqu'à ce jour de ces importants monumens de la sagesse indienne. Tout ce qu'on en savait en Europe se bornait à l'excellente analyse insérée par M. Colebrooke dans le tome VIII des *Recherches asiatiques*. Ce travail de M. Colebrooke se bornait néanmoins à une sorte de table analytique des matières traitées dans les *Védas*.

Les Brahmanes assignent aux *Védas* une haute antiquité; mais cette antiquité a été très-justement contestée, et leur réunion en un corps d'ouvrage n'a été faite qu'environ treize ou quatorze siècles avant Jésus-Christ par Vyasa.

A la suite des *Védas* et de leurs innombrables commentaires se présentent dans l'ordre logique les *Pouranas*, au nombre de dix-huit, qui font la partie *légitime* du brahmanisme. On pourrait leur trouver pour l'objet une sorte de ressemblance avec les légendes chrétiennes insérées dans les *Acta Sanctorum*. La mythologie et l'histoire mystique (car on n'a pas encore découvert de monument pu-

rement historique) occupent aussi une place considérable dans les *Pouranas*.

L'Inde compte un nombre considérable de jurisconsultes. La plus importante collection de lois indiennes est le *Manava-Dharma-sastra* ou *Code des lois de Manou*, ouvrage qui a été traduit en anglais par le chevalier William Jones, et en français par M. Loyseleur-Deslongchamps.

Nous arrivons aux ouvrages d'imagination. Ici nous serions infinis si nous voulions donner même la simple énumération des poèmes écrits en langue sanscrite. Les plus importans sont : 1° le *Mahabharata*, l'Iliade indienne, dont le sujet est la guerre des Conrous et des Pandous. Deux épisodes de cette épopée, le *Nalus* et la *Bagavat-Gita*, ont été publiés le premier par M. Bopp, le second par M. W. de Schelegel. Le *Mahabharata* est attribué à Vyasa qui a tout l'air d'être un personnage fabuleux ; 2° le *Ramayana* qui contient la vie et les aventures de Rama ; ses expéditions à Ceylan contre *Ravana* qui lui avait ravi sa bien-aimée *Sita*. L'auteur de ce poème est Valmiki. Une partie du *Ramayana* a été publiée et traduite en anglais par MM. Carey et Marschman. M. de Chery en a publié et traduit en français un épisode, la mort de *Yadjanadata* ; 3° le drame de *Sacountala*, dont l'auteur Kalidasa vivait un demi-siècle avant l'ère chrétienne, à la cour de *Vicramaditya*, dont il fut le favori. Ce drame a été traduit en anglais par William Jones, et en français par M. de Chery. Le *Théâtre indien* de M. Wilson, traduit en français par M. Langlois, peut servir à en donner une idée des richesses dramatiques de la littérature indienne. Le *Meghadoula* ou le *Nuage messenger*, poème lyrique. Le sujet est un exilé qui prie les nuages de porter à sa bien-aimée ses soupirs et son amour. Nous pourrions en citer une foule d'autres, si nous ne craignons de fatiguer nos lecteurs, pour la plupart complètement étrangers à ces études. Notre but se trouvera pleinement rempli, si nous avons réussi à leur donner une idée de cette littérature si riche, et le désir de ne pas rester étrangers aux travaux consciencieux qui ont pour objet de la populariser en Europe. Nous ne pouvons mieux finir qu'en donnant deux passages extraits l'un du *Mahabharata*, l'autre du *Katahka-Oupanichat*. Nos lecteurs admireront, ainsi que nous, comment en dehors du christianisme, des idées aussi pures et aussi élevées ont pu se produire ; qu'on

se souviene que le plus récent de ces deux ouvrages remonte à treize siècles avant l'ère vulgaire.

Voici d'abord le morceau du *Mahabharata* qui a rapport à la femme :

« Écoute la voix de nos anciens sages, rappelle-toi ce que, dans leurs chants immortels, ils ont dit de la femme, cette compagne modeste de l'homme : c'est elle qui dans le fils qu'elle lui donne, prolonge son existence en le faisant revivre dans cet autre lui-même, c'est à ce fils qu'il doit la délivrance de l'âme de ses ancêtres. La femme est la moitié de l'homme, elle est son ami le plus tendre : par sa voix douce et caressante, elle sait diriger les ennuis de la solitude ; elle est son consolateur dans les peines inséparables des sentiers de la vie ; et à la mort de son époux avec quel dévouement ne se précipite-t-elle pas sur le bûcher funèbre, résolue à ne pas s'en séparer et à partager à jamais son sort, quel qu'il soit ? Plus religieuse que lui, souvent elle rallume dans son cœur une faible étincelle de vertu qui allait s'éteindre, le sauve ainsi à son insu, et attire ainsi sur sa tête les faveurs de Brahma : Non, il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'un père respectable, entouré de sa femme et de ses nombreux enfans. De quel transport n'est-il pas lui-même saisi, lorsqu'il reconnaît dans ces innocentes créatures sa vivante image..... Quand un enfant accourt vers son père, et qu'il se précipite dans son sein pour l'embrasser, quoique tout couvert de la poussière qu'il vient de soulever dans ses jeux, quelles délices sont comparables à celles que lui procure ce baiser. »

Le second passage que nous voulons citer est tiré du chant cinquième du *Kathaka-Oupanichat*. Nous empruntons la traduction de M. Poley. Le travail de ce célèbre orientaliste est remarquable par la rigoureuse exactitude avec laquelle il s'est attaché à rendre le texte sanscrit presque mot à mot. Il s'agit dans ce morceau de l'essence divine.

« Écoute, je vais te développer maintenant ce Brahma mystérieux et éternel ; je vais te dire, ô Gantama, tout ce qui arrive à l'homme quand il a touché au moment suprême de la mort.

» Les hommes *ignares* rentrent dans le sein maternel pour revêtir un nouveau corps ; d'autres renaissent dans les végétaux immobiles, chacun selon son œuvre, ainsi qu'il a été révélé.

» Cet esprit incorporel qui veille quand autour de lui les sens sont profondément assoupis et qui crée alors les objets des sens, selon son bon plaisir, est celui qui s'appelle la brillante énergie virile, est celui qui s'appelle Brahma, est celui qui est appelé l'immortel ; en celui-là reposent tous les mondes.

» De même que le soleil, cet œil de l'univers, n'est pas souillé par les défauts extérieurs, propres à l'œil vulgaire ; de même l'esprit unique, qui est renfermé dans tous les êtres, n'est pas souillé extérieurement par la douleur de l'univers.

» Lui l'unique, le dominateur, l'esprit de tous les êtres qui rend variée sa figure unique ; les sages qui le contemplent debout, dans l'esprit, fixé au centre du cœur, à ceux-là est la félicité éternelle, et non pas aux autres.

» En ce Brahma le soleil ne brille pas, ni la lune, ni les étoiles ; ces éclairs n'y lancent pas leur éclat : d'où vient donc ce feu visible ? Il brille, et l'univers rayonne sa splendeur ; par sa lumière ce tout brille et rayonne.

» Ce figuier éternel (1) élance ses racines vers les cieux, plonge ses branches dans l'abîme. Son fondement s'appelle la pureté, il porte le nom de Brahma, on le désigne comme l'immortel ; en ce souverain Dieu reposent tous les mondes. Personne, en aucune manière, ne saurait aller au-delà de cet esprit.

» L'univers entier se meut dans le souffle de vie du suprême Brahma : il est issu de son souffle. Brahma est la grande terreur de tous les êtres, il est la foudre lancée. Ceux qui savent cela deviennent immortels.

» Par peur de lui le feu brûle ; par peur de lui le soleil chauffe ; par peur de lui le Dieu du ciel et le Dieu du vent et la mort fuient : elle la cinquième....

» Le cœur est plus haut placé que les sens ; l'intellect ou la vérité suprême est placé plus haut que le cœur : la grande ame est placée au-dessus de l'intellect ; la nature invisible, immatérielle, non développée, est placée au-dessus de la grande ame.

» L'esprit suprême est plus haut placé que la nature invisible ; il est

(1) Le monde.

celui qui pénètre en toute chose ; il n'a pas de signe, l'homme qui l'a reconnu est libre et entre dans l'immortalité.

» Sa figure ne s'offre pas à la contemplation, personne ne le voit de l'œil. Ceux qui l'atteignent, l'atteignent par le cœur, par la compréhension et par le sentiment raisonné ; immortels sont les hommes qui ne l'ignorent pas. »

Certes on ne saurait contester qu'il n'y ait dans ces deux fragmens de grandes et nobles idées. Un peuple dont les croyances primitives reposaient sur un fondement si pur ne pourrait sans injustice être taxé d'ignorance et de barbarie.

Il est temps que nous reconnaissons avec franchise que la vérité n'est pas un lot qui soit exclusivement échu à une famille du genre humain. Dieu est le père de tous les hommes, et il a voulu que sa vérité fût l'héritage commun de tous ses enfans. — MOUTRET.

Apothéose de Marie-Antoinette.

Raconter la mort des martyrs, faire rayonner leur gloire sur leur tombe, ce n'est pas faire de la politique ; c'est simplement être justes. Nous le sommes aujourd'hui en annonçant que la belle apothéose de Louis XVI a maintenant une autre apothéose que l'on peut placer en regard dans les demeures chrétiennes et monarchistes.

L'Écho de la Jeune France qui aime à perpétuer dans le pays les nobles et saints souvenirs, a répandu plus de trois mille gravures de Louis XVI, d'après le groupe du célèbre Bosio. Le fils de saint Louis montant au ciel soutenu par un séraphin est l'image d'un bienheureux donné en exemple à nos familles ; riches et pauvres ont voulu l'avoir.

Cette gravure, dont nous n'avons plus que quelques exemplaires, était restée jusqu'à ce jour sans pendant ; *l'Écho de la Jeune France* vient d'en faire faire un. Marie-Antoinette, à laquelle le manteau royal échappe ; Marie-Antoinette, belle encore sur l'échafaud, est consolée par un ange qui lui montre le ciel. — Le sceptre brisé

est à ses pieds; la couronne est tombée de son front, et cependant elle a encore comme un sourire sur les lèvres, comme de l'espérance dans le regard; c'est que l'ange que Dieu lui a envoyé à ses derniers moments, lui montre dans le ciel une couronne que les méchants ne peuvent atteindre, un trône que les révolutions ne peuvent ébranler... Il y a dans cette noble et touchante figure de la reine une ravissante expression: soutenue par le messager de Dieu, la fille de Marie-Thérèse, l'épouse de Louis XVI, lève les yeux vers le ciel. Ah! sans doute, elle y aperçoit et son saint époux et sa glorieuse mère; et son âme si éprouvée de chagrins, soupire après sa délivrance des liens terrestres.

Le peintre, M. Boisselat, et le graveur, M. Sixdeniers ont merveilleusement bien rendu tout ce qui a dû se passer dans le cœur de cette grande reine.

Dans la sublime expression de sa physionomie, on chercherait vainement un souvenir de haine ou de vengeance; si proche du ciel, la chrétienne fille des Césars a pardonné à tous les révolutionnaires, même à ce monstre qui, pour se venger du mépris qu'elle avait opposé à son dégoûtant amour, a voté sa mort...

C'est donc plus qu'une reine sur l'échafaud, c'est une martyre priant Dieu et pardonnant à ses ennemis que l'*Écho de la Jeune France* offre aujourd'hui à ses lecteurs.—Tous ceux qui ont l'image du saint voudront avoir l'image de sa compagne sur la terre et dans le ciel.

Nos amis ne rougissent d'aucune de leurs affections, et ils placeront dans leurs demeures les apothéoses des martyrs auprès de l'admirable Christ de Tony Johannot.

L'*Écho de la Jeune France* a publié *Jésus-Christ docteur et Jésus-Christ sauveur.* W.

ART MUSICAL.

LE LUTHIER DE VIENNE. — MORT DE GOMIS.

L'Opéra-Comique, dans sa petite salle, si bien appropriée à la plupart de ses petites voix, vient d'obtenir un succès remarquable pour la saison; il l'a dû au *Luthier de Vienne*, délicieuse mélodie de l'auteur des *Deux Reines*. Nous devons féliciter M. Monpou, qui récemment encore ne s'était fait connaître que par des compositions d'une originalité souvent bizarre, d'avoir enfin abordé la scène; les deux victoires qu'il a remportées coup sur coup attestent une fécondité pleine d'avenir; ce sont des engagements contractés solennellement avec le public et qui ne peuvent manquer d'être tenus.

Le libretto de MM. Saint-Georges et Leuven, sans être irréprochable, offre un intérêt touchant; c'est un drame en un acte, écrit avec esprit, et dont la donnée amène sans efforts plusieurs situations musicales. M^e Crespel, le luthier, ou plutôt le fabricant universel puisqu'il fait des orgues, des pianos et des violons, a trouvé un digne organe dans la basse-taille de Roy; l'étudiant Frédéric, qui nous a paru un peu trop français pour un Allemand, n'est pas moins bien représenté par Couderc; mais grâce à madame Damoreau, c'est la baronne de Castelfiore qui ravit tous les suffrages, et en l'entendant chanter, on ne s'étonne pas que les auteurs l'aient dotée d'un nom italien; il y a dans cette voix-là quelque chose qui aurait peine à s'accorder avec un nom tudesque.

L'ouverture est d'un style large et facile; la distribution des instrumens à vent est sagement entendue; M. Monpou a évité l'écueil où vient échouer plus d'un jeune harmoniste; la verve chez lui n'a pas nui à l'ordre, il n'a montré ni prodigalité ni exagération.

Parmi les morceaux les plus remarquables de l'opéra, nous citons le chœur des ouvriers et le cantabile en *la bémol* de Roy, la walse ou Mazureck, *les Fils de l'Université* que chante Couderc, et dans la partition si vive et si étincelante de madame Damoreau, le grand air :

C'est en vain que dans l'opulence, etc.,

et surtout l'admirable ballade du *Vieux Chasseur*.

Un *maestro*, dont les sentences font autorité, disait en notre présence que le *Luthier de Vienne* était au-dessous des *Deux Reines*; il ne nous appartient pas d'en appeler de cet arrêt; nous remarquerons seulement, par forme de commentaire, qu'après le succès dont nous avons été témoins, c'est faire beaucoup plus l'éloge des *Deux Reines* que la critique du *Luthier*.

L'Opéra-Comique a rarement une bonne fortune qu'il ne paie presque aussitôt par quelque malheur; l'ancien enfant de chœur de Valence, l'auteur du *Diable à Séville*, du *Revenant*, du *Portefaix*, etc., vient de mourir; ses débuts avaient

donné des espérances qui ne se réaliseront pas. Ils ne nous laisseront que des regrets, son opéra du *Comte Julien* reste inachevé. C'est une observation qu'il est triste de faire; mais la vie va vite dans le monde lyrique; depuis Boieldieu, qui entrait à peine dans la vieillesse, nous avons vu mourir en la fleur de leur âge, et dans toute la force du talent, Hérold et Bellini; voici Gomis qui expire au moment où sa carrière s'ouvre, et si nous reportons nos regards sur les chefs de l'école actuelle, nous voyons Weber et Mozart enlevés par une mort également prématurée; quand ils commençaient à planer dans les régions du génie; n'est-il pas douloureux de songer que l'auteur de *Don Juan*, cette magnifique personnification de l'harmonie allemande et de la mélodie italienne, n'avait que trente-cinq ans lorsque sa harpe se tut sous ses doigts glacés!

En parcourant cet illustre nécrologe, on se demande avec une inquiète sollicitude, s'il en serait des compositeurs modernes comme de cette jeune fille, de cette pauvre Angéla du *Luthier de Vienne*, dont l'organisation est si délicatement musicale qu'elle ne peut chanter sans s'exposer à mourir.

Pour le vulgaire, la musique n'est qu'une œuvre d'art qui a son mécanisme et ses règles; mais pour les êtres privilégiés qui ont autant d'intelligence dans le cœur que dans la tête, c'est un langage inspiré, un chant de l'âme; leur cœur chante assez haut pour être entendu de leur génie, et leurs organes sont assez impressibles pour reproduire tout ce qu'ils ont entendu.

Victor Hugo a revendiqué l'intimité pour la poésie; on peut, ce nous semble, l'attribuer avec plus d'avantage à la musique; ses jeunes martyrs la réclament en sa faveur; agités comme les prêtresses antiques par le souffle dévorant d'un Dieu caché, ils se sont élevés dans une sphère où tous les poètes chercheraient inutilement à les atteindre; on ne trouve peut-être que dans les harmonies célestes des livres sacrés cette intimité du son, cette musique de la parole à laquelle la poésie humaine ne peut généralement atteindre sans s'exposer à être intelligible ou bizarre. Telle est la vision de Job :

« Un esprit passa devant ma face, et le poil de ma chair se hérissa. »

« Je vis celui dont je ne connaissais pas le visage, et j'entendis une voix comme » un petit souffle. »

Ainsi sentie, ainsi comprise, la musique commence à la plus haute pensée de poésie et se perd en Dieu; pourquoi faut-il donc qu'on ne puisse admirer ses plus belles compositions sans avoir à gémir sur tant de destinées si brillantes et si courtes!

P.

Revue des Revues.

A moi, muses de la poésie et de la chicane! A moi, Homère, chantre sublime de tant de sublimes exploits! Ce sont aussi des exploits que je chante, mais ce sont des exploits d'huissiers!

Μηνιν αειδε, θεα, πηληϊαδεω αχιλλῆος.

Je chante la colère d'Honoré de Balzac, père du père *Goriot*, colère fatale qui précipita la *Revue de Paris* dans le gouffre sans fonds des procès et des désabonnemens. Je chante la colère de l'Achille et de l'Agamemnon des revues, de M. de Balzac et de M. Buloz. Je chante ces débats illustres :

..... *Quorum pars parva fui,*

Dans lesquels l'*Écho de la jeune France* n'a pas été sans jouer aussi son rôle; ces débats dont l'éclat est venu retentir jusqu'au fond de la salle des Pas-Perdus, qui ont fait verser tant de flots d'encre, tailler tant de paquets de plumes et gémir, enfin, un mois durant, les presses de Paris et des départemens!

..... *Tantæ-ne animis cœlestibus iræ!*

Tant de fiel entre-t-il dans des ames de lettres!

Mais trêve de poésie, de grec et de latin. N'épuisons pas d'un coup le mince trésor de notre érudition. Trêve de poésie, dis-je; entrons dans la chicane et n'en bougeons qu'après plaidoiries, conclusions et jugement.

Or sus, écoutons les partis.

Place d'abord à la *Revue de Paris*, ou plutôt, place à M. Buloz : car M. Buloz a pris pour devise la devise de Louis XIV : L'ÉTAT, C'EST MOI. Là où règne M. Buloz, il règne en souverain, en despote, en maître absolu. La *Revue de Paris*, c'est M. Buloz; la *Revue des Deux-Mondes*, ce fantastique empire, où, comme dans l'empire des Espagnes (l'ancien) le soleil ne se couche jamais, d'autant qu'il ne s'y lève guère, c'est encore M. Buloz. J'appelais tout-à-l'heure M. Buloz l'Agamemnon des Revues; j'avais tort, c'était trop peu dire : il en est le Napoléon. Seulement il me semble que le maladroit a pris l'histoire par la queue. Je le crois bien près de Sainte-Hélène et ne lui connais point de Marengo.

Pardon de la digression : je reviens à la *Revue de Paris*.

« Nous aurions voulu, dit la *Revue de Paris* en son mémoire justificatif, » garder le silence sur nos débats avec M. Balzac : il nous répugnait et il nous » répugne encore de divulguer certains détails intimes que nous espérions laisser » dans l'ombre; car nous n'aimons ni ne voulons le scandale. Mais la *Revue de » Paris* a promis, pendant plus d'un an, la fin de *Séraphita* et elle ne l'a pas » donnée. La *Revue* a également promis, dans les premiers mois de 1835, les *Mé- » moires d'une jeune mariée*, sans mieux tenir ses promesses. La *Revue* a publié » les trois premières parties du *Lys dans la Vallée*, et n'a pu donner la fin. La

» *Revue de Paris* se doit donc à elle-même de donner à ses abonnés des explications catégoriques sur ces trois points. »

Suivent les explications.

« Le 30 mai 1834, continue la *Revue de Paris*, M. Balzac céda à la *Revue Séraphita*, qu'il devait livrer immédiatement et publier sans interruption, et il reçut, d'après cette convention, la somme de 1700 francs.

» Le 29 mars 1835, M. Balzac céda à la *Revue les Mémoires d'une jeune mariée*, qu'il promet de livrer en avril, et reçut 1,000 francs.

» Le 31 juillet de la même année, M. Balzac vint encore proposer à la *Revue* le *Lys dans la Vallée*, qu'il lui céda également, en demandant 2,000 francs, qui lui furent comptés; le *Lys dans la Vallée*, M. Balzac l'assurait, était complètement achevé et pouvait paraître sur-le-champ. »

Voilà les conventions faites et les parties parfaitement d'accord. Le premier fragment de *Séraphita* arrive jour pour jour fin mai 1834; le second, un peu moins exact, se fait attendre jusqu'au 15 juillet; pourtant la *Revue de Paris* dormait tranquille sur sa *Séraphita*, qui, de fait, est assez endormante; mais si l'on compte avec M. de Balzac, on risque fort de compter deux fois. Un matin donc que la *Revue* frappait à l'huis du noble auteur pour réclamer *Séraphita*, elle resta fort étonnée d'apprendre que l'un et l'autre étaient partis en poste, sans faire savoir l'époque de leur retour.

M. de Balzac revint au mois de novembre, ramenant, au lieu de *Séraphita*, le père *Goriot*, pour lequel on lui compta 3,500 francs. Quant à *Séraphita*, il devint clair, au bout de dix-huit mois d'attente, que le mieux était d'en faire son deuil. Bien que M. de Balzac affirmât qu'il venait de *crever le ciel* et qu'il allait bientôt *expliquer l'ascension de la Vierge*, la *Revue* renonça à l'ascension de la Vierge, et prit, en place, le *Lys dans la Vallée*.

Elle en avait déjà successivement publié les trois premières parties, et confiante, s'attendait à recevoir sous peu la quatrième. Elle reçut... Quoi? un petit billet dans lequel M. de Balzac déclarait que des motifs de dignité personnelle l'obligeaient à cesser tous rapports avec elle, il alléguait surtout, et c'était là le plus grave de tous ses griefs, celui sur lequel, on peut le dire, a reposé tout le fond du procès; il alléguait, dis-je, que les épreuves de la première partie du *Lys* avaient été, par la *Revue de Paris*, communiquées d'avance à la *Revue de Saint-Petersbourg*.

Ceci exige deux explications.

D'abord il est bon que l'on sache qu'il existe à Saint-Petersbourg un recueil français dont les pages ne se composent que d'emprunts faits aux principaux recueils de la capitale. Seulement, afin de combattre la contrefaçon étrangère, ou du moins afin de lui faire payer une partie des frais de la guerre, ces recueils, par un accord spécial et moyennant contribution, envoient à la *Revue de Saint-Petersbourg* leurs meilleurs articles avant l'insertion. Par ce moyen, les articles paraissent en même temps à Saint-Petersbourg et à Paris, de façon que, grâce au triage que subit ainsi par avance la denrée littéraire destinée à l'exportation, la *Revue française* publiée chez messieurs les Russes est infiniment supérieure à toutes celles qui se publient chez nous.

La seconde explication, la voici.

Tout le monde connaît ce qu'en typographie on a coutume d'appeler une *épreuve* : c'est une sorte de brouillon imprimé sur lequel l'auteur peut, à son gré, retoucher, retrancher, ajouter, faire enfin toutes les corrections qui sont ou qu'il juge nécessaires. Est-ce de la part de M. de Balzac ou modestie ou inconstance ? Nul ne le sait, mais ce qu'on sait, c'est qu'aucun écrivain ne corrige avec plus d'intrépidité. A bien dire, il ne corrige pas, il refait. Le fameux couteau de Jeannot, qui changea, si l'on en croit l'histoire, neuf fois de lame et onze fois de manche, n'était pas, au bout de tant de métamorphoses, plus transfiguré que ne l'est, après complète révision, un livre de M. de Balzac. Autant M. de Balzac est indulgent pour ses *bonnes feuilles*, autant il est sévère pour ses *épreuves*.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

La maxime de Despréaux est aussi celle de M. de Balzac. M. de Balzac, polit et repolit sans cesse ; et il se peut fort bien, après tout, que M. de Balzac ait raison : car, si nous procédons avec lui ainsi qu'on procède en algèbre, il faut, à en juger par le connu, que l'inconnu soit bien raboteux.

Au surplus, c'est l'opinion de M. de Balzac lui-même. Toute son humeur vient du tort que ces malheureuses épreuves doivent, aux yeux de la Russie, qui certainement n'a d'yeux que pour lui, avoir fait à sa réputation.

A cela, que répond la *Revue de Paris* ?

Ce dont se plaint M. de Balzac, dit-elle, est un usage si connu et un droit si peu contesté, que pas un de ses rédacteurs n'a jusqu'ici songé à s'en formaliser. C'est un moyen pour les Revues de se dédommager en partie des frais auxquels elles sont soumises ; et, quant au fait de la communication opérée avant correction, est-ce sa faute si M. de Balzac a cru devoir, la veille même du tirage, revoir et corriger encore ce qu'il avait déjà corrigé si souvent ? L'insertion se trouvant ainsi inopinément retardée, retard qui dura tout un mois, le *Lys*, parti le matin même, a dû nécessairement paraître à Saint-Pétersbourg long-temps avant de paraître à Paris.

Je ne suis point assez profond juriste pour résoudre pareil point de droit. Le tribunal lui-même a remis à quinzaine tant la question était ardue et épineuse. Tout-à-l'heure j'aurai soin de vous dire le prononcé du jugement, mais permettez-moi quelques mots sur la réponse de M. de Balzac au mémoire de la *Revue de Paris*.

Je me rappelle que dans un article, charmant article, par parenthèse, publié, il y a quelques mois, un homme d'esprit, M. Alfred Nettement, conseillait à M. de Balzac de renoncer à se faire lui-même l'intendant de sa propre gloire. C'est un avis dont M. de Balzac n'a malheureusement pas profité. Je ne crois pas qu'on puisse rien trouver en effet de plus tranchant et de plus orgueilleux que le *factum* dont il s'agit ici. L'*Exegi monumentum* d'Horace est, vraiment, à côté de cela, de la modestie toute pure.

M. de Balzac débute, comme la *Revue de Paris*, par s'excuser de venir ainsi se poser devant ses lecteurs et les forcer à s'occuper de lui. Seulement ce que la *Revue de Paris* s'était contentée de dire en quatre mots, M. de Balzac le dit en quatre pages.

« En commençant un récit empreint du moi et qui nécessairement va livrer à
» la publicité les dégoûts, les tracas, les persécutions d'un vie cachée avec soin
» jusqu'ici, j'éprouve un mouvement d'amère tristesse. L'âme souffrante a sa
» pudeur comme les malades ont la leur, et quand il s'agit de montrer pour la
» première fois une plaie, il n'est personne qui ne tressaille ; or, je vais ici dé-
» couvrir des plaies morales. *Quelque lustre que le caractère puisse recevoir par la*
» *révélation des tourmens intimes que les passions mauvaises infligent à un artiste,*
» et qui font sa lutte extérieure avec les hommes aussi grande, par rapport à
» lui, que l'est son combat avec sa pensée, cette exhibition inspire une sorte de
» compassion, et j'avoue que j'ai horreur de la pitié. Au prix de la gloire de
» Jean-Jacques, je ne voudrais pas exciter la commisération dont l'accablent les
» cœurs généreux. »

Vous le voyez, M. de Balzac n'envie pas la gloire de Rousseau, et c'est tout simple, M. de Balzac a le choix entre tant d'autres gloires. Il n'est pas une illustration ou littéraire ou nobiliaire ou de quelque genre qu'elle soit à laquelle M. de Balzac ne se rattache par quelque côté. Écoutez-le : Il eut pour père un secrétaire du grand-conseil du roi Louis XV, pour protecteur un Bertrand de Malleville, pour ami un comte de Belloy ; il vend ses livres aussi cher que Lamartine et que Châteaubriand ; il est calomnié comme M. de Villèle, déchiré comme M. Thiers, noble comme un Fitz-James, un Talleyrand ou un Bourbon ; il a ses critiques ainsi que Voltaire, ses détracteurs ainsi que Montesquieu, ses ennemis ainsi que Beaumarchais, sa passion ainsi que Jésus-Christ. Jésus-Christ ! Entendez-vous ? Jésus-Christ ! M. de Balzac et Jésus-Christ ! Ah ! M. de Balzac, puisqu'il vous faut un rôle dans la passion, contentez-vous au moins de celui du bon larron !

Étrange vanité, n'est-ce pas ? que celle de M. de Balzac, et pourtant, quelque étrange, quelque énorme qu'elle soit, il y a en M. de Balzac quelque chose de plus vaniteux que la vanité même. C'est la modestie. Parlez-moi de cette modestie-là ?

« Si donc, dit-il, dans sa réponse à la *Revue de Paris*, si donc quelques per-
» sonnes trompées par les caricatures, les faux portraits, les petits journaux et
» les mensonges, m'attribuent une fortune colossale, des palais, et surtout de si
» fréquens bonheurs, que, si l'on disait vrai, je serais à Nice, mourant de con-
» somption, je leur déclare ici que je suis un pauvre artiste, préoccupé de l'art,
» travaillant à une longue histoire de la société, laquelle sera bonne ou mau-
» vaise ; mais que j'y travaille par nécessité, sans honte, comme Rossini a fait
» des opéras, ou comme Du Ryer faisait jadis des traductions et des volumes ;
» que je vis très-solitairement ; que j'ai quelques amitiés fidèles qui datent de
» quinze années ; que mon nom est sur mon extrait de naissance comme celui
» de M. de Fitz-James est sur le sien ; que s'il est celui d'une vieille famille gau-
» loise, ce n'est pas ma faute, mais que mon nom de Balzac est mon nom pa-
» tronymique, avantage que n'ont pas beaucoup de familles aristocratiques qui
» s'appellent Odet avant de s'appeler Châtillon, Riquet avant Caraman, Du-
» plessis avant Richelieu, et qui n'en sont pas moins de grandes familles. Il
» n'est pas de gentilhomme qu'il n'ait quelque nom primitif, son nom de soldat

» franc, et les vieux contes apprennent aux enfans ces choses historiques avec
» Ogier le Danois, Renaud de Montauban, avec les quatre fils Aymon. »

» Que l'on s'attaque à sa fortune : eh ! mon dieu, M. de Balzac n'est pas riche, à peine a-t-il ce qu'il lui faut pour vivre, mais pourtant il paie ses dettes toujours, et celles des autres quelquefois.

» Que l'on en veuille à son talent : son talent, il sait mieux que personne le peu de cas qu'il en faut faire, toutefois, ses œuvres en général sont au moins belles de pensée, sinon pas faites d'exécution, et ses contes drolatiques en particulier *sont, il le dit avec un courage qui sera mal apprécié, le livre le plus originalement conçu de cette époque.*

» Quant à sa vie, s'il a été imprimeur (car il a été imprimeur, il est bien loin de vouloir s'en défendre), c'était pour le compte d'un ami et uniquement par obligeance. D'ailleurs un illustre député a bien gagné trois francs par jour à tirer le décret qui le condamnait à mort, et M. le baron Trouvé mettait tout uniment sur son enseigne : *Imprimerie de Trouvé.*

» Il n'y a pas jusqu'à sa canne, lecteurs, jusqu'à sa canne, en vérité, à laquelle, toute simple et tout humble qu'elle est, des cannes comtesses et marquises ne tiennent à honneur de se faire présenter.

» Et puis, écoutez-le parler de M. Buloz :

» M. Buloz est un homme de courage, d'une grande ténacité, à qui j'ai attribué d'abord une connaissance des hommes (c'était au temps où M. Buloz demandait à M. de Balzac son concours pour la *Revue des deux Mondes*), mais qui gâte ses qualités par des défauts dont je ne veux pas parler.... M. Buloz a été long-temps correcteur d'imprimerie ; je ne dis pas cela pour l'humilier, car moi, pour obliger un imprimeur, j'ai été typographe en son nom. M. Buloz lassé d'être correcteur, plein d'ambition, ce qui est louable chez tous les hommes, acheta la *Revue des deux Mondes*, au moment où la *Revue des deux Mondes* était tombée, et n'avait plus d'abonnés. A cette époque, en 1831, je crois, M. Buloz, quoique malade, courait dans tout Paris pour ramener les abonnés fugitifs : il allait de l'Arc de l'Étoile au faubourg Saint-Antoine, endurait à tous les étages toutes les raisons de tout abonné récalcitrant, et il arrivait à l'Observatoire, chez moi, dans mon pauvre logis, et me contait ses douleurs en me demandant mon secours (c'était le temps où M. de Balzac attribuait à M. Buloz une connaissance des hommes). Je fus pénétré d'admiration pour cette lutte insensée ! Car on crée un nouveau journal, mais on ne plonge pas un vieux journal dans la cuve d'Éson. »

» Et où M. de Balzac tient-il pareil langage ? Dans la *Chronique de Paris*, recueilli deux fois mort, deux fois ressuscité, la dernière fois par les soins de M. de Balzac lui-même, et qui, dit-on, est sa propriété. Quelle prophétie, M. de Balzac !

» Il serait trop long d'énumérer tous les griefs de M. de Balzac. Aujourd'hui que M. de Balzac et M. Buloz sont brouillés, on ne se compte plus mutuellement ses douleurs, on ne se pénètre plus d'admiration, ce sont d'un côté des plaintes, des reproches, des accusations, des récriminations ; de l'autre ce sont des sarcasmes, des épigrammes, des apostrophes telles que celles-ci, par exemple :

» Que M. de Balzac aille en paix ! qu'il se repose à côté de ses illustres amis
» Lord Byron, Walter Scott, Schiller ; qu'il chante comme Rossini ; qu'il corrige

» ses épreuves plus souvent que Meyerbeer; qu'il soit plus gentilhomme que
» M. de Châteaubriand ou que M. de Talleyrand; qu'il se console des injures des
» journaux comme Voltaire; qu'il donne bénévolement la main aux Montmo-
» rency et aux Bourbons, qui pourtant n'ont pas de noms pratronimiques; il est
» son maître, il est quitte envers nous, ses *bienfaiteurs!* A l'heure qu'il est,
» M. Balzac, qui a voulu refaire les mémoires de Beaumarchais, cherche dans
» son affaire une comédie à la Beaumarchais. Cherchez-la, monsieur, avec
» tout l'esprit d'observation qui vous distingue; mais nous avons bien peur que
» vous ne la cherchiez long-temps.

» Allez donc, emportez loin d'ici cette *immense quantité d'œuvres* dont vous dé-
» robiez la plus belle moitié à l'admiration de l'Europe sous le manteau troué
» de Saint-Aubin; ce pauvre feu Saint-Aubin que vous avez voué au ridicule,
» et qui, nous en avons peur, vous le rendra bientôt. Allez, *décidez la grande*
» *question du paysage*; achevez, si vous pouvez, ce monument de géant, *construit*
» *avec tant de petites pierres*, comme vous dites. Allez *accomplir avec votre plume*
» *ce que Napoléon n'a pu accomplir avec son épée!!!* Allez, grand homme! allez,
» *Rétif de la Bretonne!* allez, Balzac! allez, Saint-Aubin! allez, de Balzac! allez,
» Crébillon fils, quand vous écrivez le français et non le gaulois! allez! Seule-
» ment gardez-vous de parler à l'avenir de honte ou de mépris, car nous vous
» répondrions comme ce Beaumarchais que vous devez faire oublier : *Vous*
» *prenez-vous pour un écho?* »

Ne croirait-on point assister à la représentation des *Femmes Savantes*? Ne semble-t-il pas entendre cette excellente scène toujours si vraie, toujours si neuve de Vadius et de Trissotin?

TRISSOTIN.

» Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

» Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

» Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

» Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

» Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

» Allez, cuistre..... »

» Eh! Messieurs, que prétendez-vous faire? »

Ménagez-vous un peu, de grâce, ne vous dites point ainsi vos vérités en face. Pour le salut et l'honneur du métier, n'agissez point comme ces auspices qui se riaient au nez ou s'injuriaient les uns les autres! Épargnez vos défauts mutuels, gardez bien entre vous le secret de vos faiblesses; lavez votre linge sale en famille, et surtout ne révélez point au public que c'est lui qui paie le blanchissage.



Revue des Théâtres.

COUP-D'OEIL GÉNÉRAL SUR LES THÉÂTRES DE PARIS.

Il y a de par le monde un proverbe qui conseille judicieusement à toute personne charitable de commencer par elle-même le cours de ses générosités ; sage proverbe dont nos théâtres, pour la plupart, doivent bien à regret se voir interdire l'usage, car c'est à leur égard une ironie amère que cet impôt connu sous le nom de droit des pauvres, et auxquels nul pauvre assurément n'a plus de droits qu'ils n'en ont eux-mêmes. Je ne connais ni ne veux, quant à présent, chercher à connaître les causes d'où dépend une détresse si complète, mais cette détresse est notoire. Le déficit, ce ver rongeur des théâtres comme des gouvernemens, absorbe peu à peu ce qui leur reste de vie, c'est-à-dire d'argent ; et la banqueroute, qui s'avance à grands pas, frappe du même pied, selon le vers d'Horace, à la porte des grands et à celles des petits. Garde à vous ! directeurs, n'ouvrez pas, c'est bien d'elle que l'on peut dire, ainsi que de la lice du bonhomme :

Laissez-lui prendre un pied chez vous,
Elle en aura bientôt pris quatre.

Certes, je suis loin de supposer qu'une telle catastrophe menace l'Opéra. Sept cent mille francs de subvention sont un assez joli denier pour qu'on puisse, sans trop de gêne, comme dit le peuple, arriver à nouer les deux bouts ; mais il ne faut pas qu'on se dissimule que, là où a passé M. Véron, il ne reste rien à glaner, tel citron que M. Véron presse, il n'en laisse jamais que l'écorce, et c'est, j'en ai grand peur du moins, tout ce que, en quittant l'Opéra, il a laissé au nouveau directeur. Bien heureux M. Duponchel s'il ne la trouve pas trop amère !

Toute prévention à part, dans quel état M. Duponchel a-t-il pris l'Académie royale de musique ? Un orchestre affaibli, un répertoire usé, un opéra sans première chanteuse, un ballet sans premier danseur, et le meilleur, que dis-je, l'unique soutien du théâtre, sa Sylphide, sa Taglioni, condamnée par un mal au genou à une fatale inaction. Ah ! tout fâcheux que cela peut être, il faut pourtant bien qu'on le dise, ce pauvre diable d'Asmodée, récemment mis en scène à l'Opéra, boite moins de sa jambe blessée que ne boite l'Opéra lui-même de la jambe de Taglioni.

Capricieux oiseau, madame Damoreau a porté sous un autre ciel ou plutôt dans une autre cage ses purs et mélodieux accens. L'Opéra-Comique enchanté lui a ouvert ses portes toutes grandes, et toutes grandes encore elles sont restées ouvertes pour recevoir la foule qui la suit. Mais on doit bien le reconnaître, c'est une triste chose que la prospérité d'un théâtre ne tienne qu'à une seule tête ou plutôt à une seule voix, et pourtant il en est ainsi pour l'Opéra-Comique. Chollet et madame Casimir plaisent tous deux mais n'attirent point ; Auber et ses *Cha-*

perons blancs chantent et conspirent dans le désert, l'*Éclair* lui-même n'a eu, quoi qu'on en dise, qu'un éclair de succès et bien pâle. Sans *Actéon* et le *Luthier de Vienne* l'Opéra-Comique en était, je le crains, à déposer son luth et son bilan.

Grâce au zèle et aux soins de M. Jouslin Delasalle, le théâtre Français vit ou plutôt vivote, appuyé d'une main sur l'école moderne, de l'autre (et c'est la plus solide) sur Molière, Corneille et Voltaire. Oui, Molière, Corneille et Voltaire, oui, ces auteurs antiques, oui, ces hommes vieilliss, mais plus jeunes encore et plus forts que nos plus forts et nos plus jeunes hommes, voilà le vrai soutien, voilà la meilleure ressource, l'*ultima ratio* du théâtre Français. Livrez-les aux doublures des doublures que vous appelez vos premiers rôles, jetez-les, ainsi que les martyrs, jetez-les aux bêtes du cirque, c'est à eux, malgré tout, que restera la palme. Et quels génies cependant il faut pour triompher d'un David ou d'un Saint-Aulaire, d'un Mirecourt ou d'un Desmousseaux !

Ce n'est pas qu'administrateur habile et consciencieux, M. Jouslin ne s'efforce d'appeler à lui le peu d'acteurs que leur ton et leur tenue rend dignes du théâtre qu'il dirige ; mais, hélas ! ces acteurs, où sont-ils ? Volnys, homme de talent, du reste, comédien sage et de bon goût, apporte avec lui, aux Français, un immense défaut : sa femme. Madame Léontine Volnys, autrefois mademoiselle Fay, oublie trop que, dans un emploi où le rôle de Valérie figure en première ligne, il faut jouer la comédie autrement qu'avec son regard. Par malheur M. Scribe a si long-temps écrit pour les yeux de mademoiselle Fay, qu'il a éteint en elle toute autre faculté. Le Gymnase a tué mademoiselle Fay, comme aussi, on en doit convenir, mademoiselle Fay a tué le Gymnase. Elle partie, le Gymnase est mort, et c'est à peine si Bouffé, une fois passé le succès du *Gamin de Paris*, ramène quelques rares et bourgeois spectateurs à ces solitaires banquettes où une gracieuse princesse entraînait autrefois sur ses pas toute l'aristocratie de Paris.

Il en est de même du Vaudeville. Le départ de Volnys et de madame Albert a enlevé tout-à-coup au théâtre la ressource de l'ancien répertoire. Le monde a fui, la salle est vide, et ce n'est certes pas *Casanova*, avec son esprit de guinguette et sa morale de mauvais lieux, qui se chargera de la remplir.

Les Variétés, n'en parlons pas, c'est un théâtre mort dont le vaudeville *bon Ton* ou plutôt *bon Genre* a cousu le linceul, et que le drame moderne enterre. Il en enterrera bien d'autres !

Reste donc le Palais-Royal. Quant à celui-là, peu importe les pièces, peu importe les acteurs et la direction. Sa situation même fait sa fortune. Restaurants, cafés, boutiques, maison de jeu, et jusqu'au théâtre Français, son voisin, tout cela chaque soir lui verse son trop plein ; et Dieu sait aussi quelle société on y rencontre. Mais les directeurs font leurs affaires ; mais les actionnaires touchent (chose rare) plus que l'intérêt de leur argent ; mais les auteurs sont contents ; mais les acteurs sont payés. Dans ce siècle tout positif, que peut-on demander de plus ?

Si du vaudeville nous passons au drame, quelle pitié ! Où est le drame, bon Dieu ! ce drame moderne qui devait tout briser, tout détruire, tout tuer, et qui n'a réussi qu'à se tuer lui-même. Où est *Don Juan de Marana*, cette dernière expression de l'école romantique, cette merveille que tant de décors, de costumes

et de frais de toute sorte n'ont pu sauver de l'indifférence, plus terrible encore qu'une chute. *Don Juan de Marana* s'est éteint lentement dans le silence et dans l'oubli, tandis que sans acteurs, sans annonces, sans pompe, sans dépenses et sans charlatanisme, l'œuvre d'un pauvre et obscur vaudevilliste, la *Lavaubalière* de M. de Rougemont, court, à travers une pluie d'or, à sa cinquantième représentation.

Et la raison est une raison bien simple : c'est qu'on se fatigue à la fin de ces tableaux hideux, des ces mœurs dépravées, de ces passions honteuses qu'on nous donne comme nôtres ; c'est que, puisqu'il est convenu que le théâtre est le miroir de la société, la société préfère le miroir qui la flatte à celui dans lequel elle ne se voit qu'en laid.

A. de B.

PETIT COURS D'AGRICULTURE

A L'USAGE DES GENS DU MONDE.

(6^e article.)

Nous avons dit que la culture perfectionnée du sol de notre belle France viendrait au secours de la religion, dans le cas où d'immenses catastrophes dont la menace est, il faut bien le dire, toujours pendante sur nos têtes, abîmeraient les finances de l'État. Eh ! que l'on ne nous vienne pas dire que nous sommes des alarmistes, des cerveaux blessés. A chaque émeute, à chaque attentat, à chaque événement politique intérieur, n'entendons-nous pas tous les organes du parti qui est maître des affaires répéter à l'envie : Nous venons d'échapper à un danger effrayant, le plus affreux bouleversement eût infailliblement suivi le succès de cette criminelle entreprise. — Et nos ministres, qui ne sont pas probablement les hommes les moins capables du parti, ne viennent-ils pas écraser périodiquement la France, par la demande d'un budget énorme pour l'armée, et déclarer qu'il faut tenir quatre ou cinq cent mille hommes sous les armes, sans compter un million de gardes nationaux que l'on fatigue de service, sous peine de compromettre la sûreté intérieure et extérieure de l'État ? Il est probable qu'ils ne hasarderaient pas ainsi leur popularité, s'ils ne sentaient le besoin de tenir sous la main une force imposante, pour empêcher un bouleversement toujours prochain, de s'effectuer, et pour tenir debout, au milieu des factions frémissantes, l'édifice nouveau qu'ils s'efforcent de consolider.

Il n'est ni dans notre intention, ni de la nature de notre sujet, d'examiner le côté politique d'une telle situation ; mais il est de notre devoir de constater un fait social de cette importance, afin que dans le cas où se réaliseraient les craintes si souvent manifestées par les chefs de l'État et les habiles du parti, nous soyons en mesure de faire tête à l'orage et de contribuer du moins, en

tant qu'individus , à préserver la société d'une ruine absolue , en préparant les élémens de sa régénération. Le pilote vigoureux ne perd pas la tête au milieu des plus rudes tempêtes , parce qu'il connaît sa force et sa puissance , et parce qu'il sait que d'un coup de gouvernail dirigé à propos il évitera l'écueil sur lequel son vaisseau aurait dû se briser.

Le besoin de la religion est sans contredit le premier des besoins sociaux , et jamais un peuple ne périt tant qu'il conserve ses autels , et un sacerdoce pur et nombreux.

Eh bien ! nous allons soulever une de ces questions vitales pour une nation ; qui nous attirera des critiques : mais peu nous importent les contradictions , quand il s'agit de la vérité , les convictions fortes ne connaissent pas les faiblesses du respect humain.

La position du clergé n'est ni bonne , ni sûre , surtout dans un temps de révolution. Laisser dépendre son existence du vote annuel d'un budget , ou de la mauvaise humeur d'un conseil municipal , c'est une situation beaucoup trop précaire. Elle est , nous le savons , le fruit des calculs profonds de la secte des philosophes du dernier siècle , et nous avons entendu des coryphées de ce vieux parti répondre en 1830 à des amis imprudens qui proposaient la radiation du chapitre du clergé au budget de l'Etat ; gardons nous-en , il deviendrait indépendant de nous , et nous le grandirions de dix coudées dans l'esprit des peuples. Les adeptes comprirent leur maître (c'était un ancien prêtre apostat) , et la proposition ne fut pas même présentée ; catholiques , sincères et dévoués , jaloux de la conservation de notre foi , nous avons compris aussi que l'étourderie des partis triomphans pourrait l'emporter un jour sur l'habileté des chefs , et que le clergé pourrait se trouver sans dotation , bien qu'elle ne soit que le remplacement incomplet de ses biens violemment envahis ; la détresse d'un trésor épuisé pourrait rendre impossible , au moins pour un temps , l'acquittement de cette dette , et nous avons dû , en prévoyant cette situation , y chercher un remède. Nous n'avons pas à nous occuper des villes ; à très-peu d'exceptions près , les ressources n'y manqueront jamais , le casuel y est presque partout supérieur aux émolumens des pasteurs , et le cas échéant , il se trouvera , dans les cités , assez de maisons riches pour que l'existence des prêtres nécessaires à l'exercice du saint ministère n'y soit pas compromise : mais il n'en est pas de même dans toutes les communes rurales , plus de la moitié sont trop pauvres pour pouvoir s'imposer extraordinairement l'équivalent de la dotation de leurs desservans , et elles le pourraient bien moins encore , dans les circonstances qui suivraient nécessairement la catastrophe qui fait le sujet de cette supposition.

C'est donc l'agriculture qui y pourvoirait , avec une merveilleuse facilité , partout où la prévoyance de quelques hommes intelligens aura préparé des modèles qu'il conviendra alors d'imiter et de généraliser.

Occupés depuis longues années de la réalisation de ces pensées , et secondés par d'honorables amis , nous nous sommes appliqués à organiser de petites métrairies qui sont déjà des centres d'expériences diverses , et qui servant aujourd'hui à la consommation d'une famille naturelle , et parfois même d'objet d'amusement utile ou de charité bien entendue à des propriétaires aisés et généreux , seraient alors appliquées à l'entretien d'une famille spirituelle , c'est-

à-dire composée d'un prêtre desservant une petite paroisse, d'un clerc et de deux ou trois élèves de la commune ou du voisinage. Une chaumière et cinq ou six hectares de terre, dont le loyer serait couvert par les pensions de deux enfans ou par le prix du service de l'école primaire, assureraient l'indépendance du ministre de la religion.

Nous avons publié, dans le bulletin du comice d'Amiens dont nous sommes membres, les détails techniques des modes de culture et d'assolements de ces petites fermes; nous y renvoyons ceux qui seraient disposés à préparer de loin cette ressource, non-seulement pour l'existence du culte catholique dans nos campagnes, mais encore pour les autres chapitres de l'économie sociale.

Pour qui daignera nous lire avec quelque attention, sera claire et positive la pensée qui préside à tous ces articles que nous faisons insérer dans les recueils d'agriculture sur l'utilité, qui doit résulter pour tous les propriétaires du sol d'exploiter par leurs mains une ferme d'une douzaine d'hectares, tantôt pour en faire le centre des opérations d'un comice de section, afin de donner l'exemple des améliorations agricoles, dans un canton, tantôt pour y trouver, eux et leurs fils, une occupation utile et agréable, en y répétant les expériences les plus utiles au progrès de l'art, tantôt pour en tirer l'entretien de quelques familles pauvres, tantôt pour s'assurer de ce que, grâce aux perfectionnemens modernes, on peut parvenir à faire vivre d'hommes et d'animaux sur un terrain donné. Si, dans un avenir prochain, il se trouvait, en chacun des cantons du royaume, un seul propriétaire jouissant de quelques mille francs de revenu, qui comprit, par son expérience, ce que la culture de notre heureux sol renferme de ressources, il n'y aurait aucun événement, aucune calamité, sans un arrêt mystérieux de la Providence, qui pût nous inquiéter sur l'avenir de la France.

EXPOSITION

De l'Académie de l'Industrie.

(2^e article.)

Nous voulions présenter en un seul article à nos lecteurs un aperçu des objets remarquables que l'on voyait à cette exposition; mais chacun devinera facilement comment notre plume, en cédant aux impressions de notre cœur, s'est trouvée tout-à-coup ne plus avoir assez de place pour terminer cette revue. Nous en étions resté aux blondes charmantes de M. Violard, qui nous avaient rappelé cette belle robe magnifique, en point d'Alençon, que madame la dauphine a donné ordre à madame Gagelin, rue Richelieu, 93, de vendre par morceaux, au profit de l'une de ses anciennes amies.

Maintenant, continuons notre course dans cette galerie, et admirons d'abord

une paire de bas exécutée par M. Bodzonet, exposée au nom de M. Pivot, et une pièce de mousseline de laine, de cinquante aunes, tellement fine, qu'elle pesait à peine vingt onces; la beauté et la régularité de cette étoffe ont fixé l'attention de tous les connaisseurs, elle est due à l'habileté d'un ouvrier des environs de Rheims, appelé Milon Marquant, qui en a confié le dépôt à M. Flamet, fabricant de bretelles de la rue des Arcis. Vis-à-vis cette étoffe, les dames jetaient un coup-d'œil de satisfaction sur les sparteries de M. Démonts, et voyaient avec plaisir les velours peints de madame Vauchelet, ainsi que la belle corbeille brodée par madame Lepart, et les écrans de M. de Bémi; puis elles s'arrêtaient devant les corsets à ressorts de M. Josselin, sinon pour admirer les poupées que ce fabricant pourrait fort bien se dispenser d'exposer, du moins pour chercher s'il n'y avait pas dans ce vêtement quelque chose de plus positif à critiquer: ainsi, elles se demandaient si toute cette armature en fer, qui sert à agraffer et désagrafer le corset, ne doit pas tendre à user promptement l'étoffe légère des robes qui doivent le couvrir; aussi, voyaient-elles avec moins de méfiance les corsets sans couture de M. Werly, qui les fait sur le métier, en intercalant pendant le tissage leurs baleines au milieu de l'étoffe, invention ingénieuse sur laquelle le temps a peut-être besoin de passer pour permettre de bien la juger. A côté de ces corsets, on voyait les lacets ferrés par M. Lambert, puis les guêtres de M. Volant, et les gants de M. Ducastel, fort bien faits par un nouveau moyen mécanique.

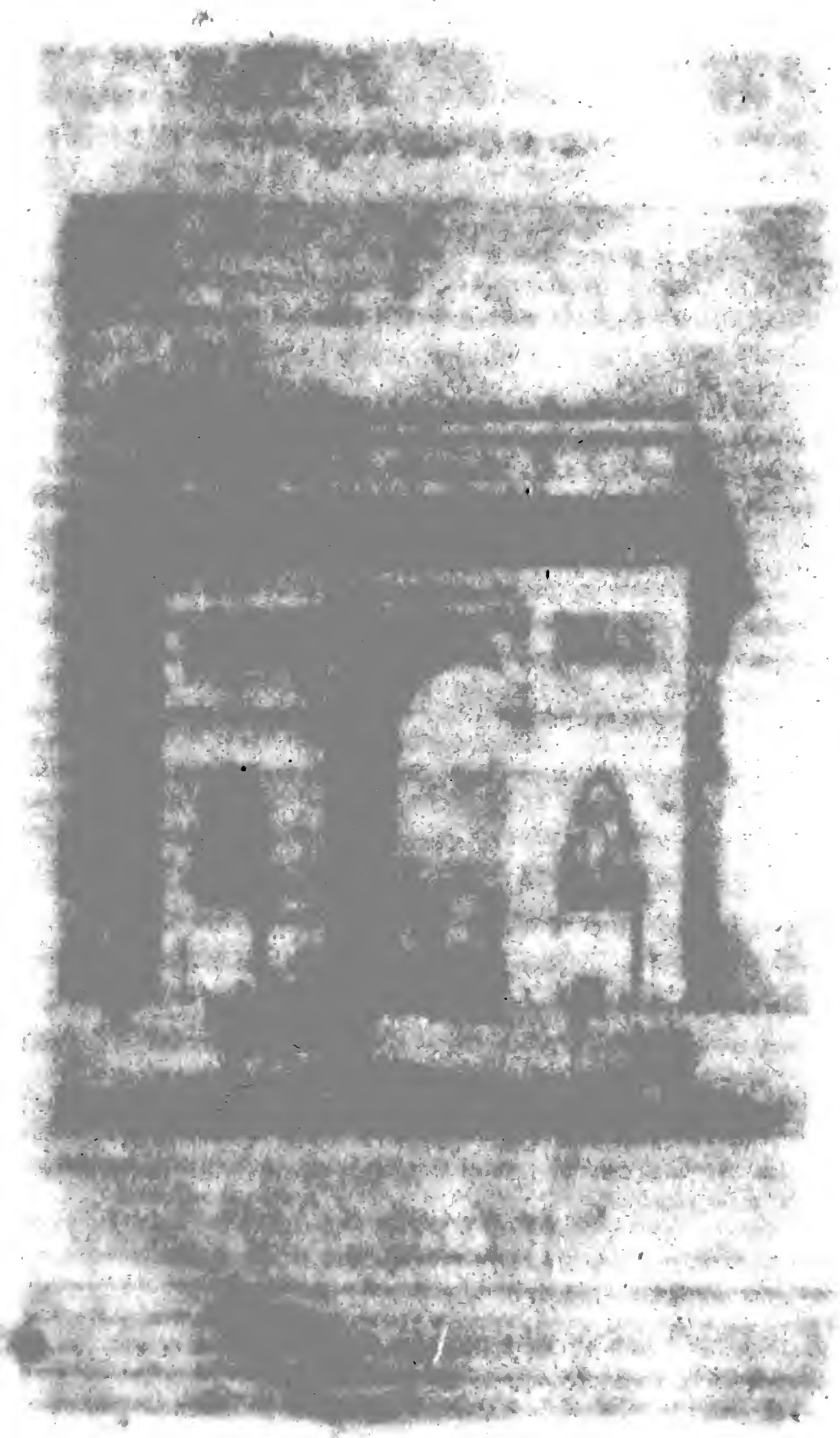
Nous ne dirons également rien des nombreux instrumens d'agriculture que l'on voyait dans cette galerie, peu de choses neuves dans ce genre s'y faisaient remarquer; pourtant, nous devons indiquer, comme méritant une attention particulière de la part des amateurs de jardins, la jolie tondeuse, propre à couper les gazons, que M. le duc de Montmorency a importée d'Angleterre, tout exprès pour l'offrir aux yeux de ses compatriotes à cette exposition, et donner ainsi les moyens de propager un instrument dont l'usage, généralement adopté en Angleterre, est très-commode pour couper d'une manière fort égale les gazons des jardins.

(La suite au prochain numéro.)

P. S. Cet article et le précédent pouvant quelquefois faire naître le désir à nos lecteurs de province de se procurer quelques-uns des objets dont nous avons parlé, nous croyons leur rendre service en les prévenant que nous nous ferons toujours un devoir purement gratuit de transmettre aux fabricans les ordres, et de répondre aux questions que les abonnés de l'*Écho de la Jeune-France* nous adresseront franco, soit directement rue Neuve-du-Luxembourg, 23, soit au bureau de ce recueil.

J. ODOLANT-DESNOS.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. LÉON DE JOUVENEL, administrateur, rue de Ménars, 5.



L'Echo de la Jeune France.



Quatrema, del.

Gravé par Anquet et de Jussieu

*Arc de triomphe de l'Étoile
Côté de Neuilly.*

ÉCHO

par exemple, où l'architecture était soumise à des règles arrêtées ; où tous les monumens avaient une destination populaire et générale ; où toute individualité était noyée dans le flot des masses ; où toute entre-

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

L'Arc de triomphe de l'Étoile, par V. X. — Poètes allemands modernes; Théodore Koerner, par le Dr *Christ Fr. Grieb*. — Une Retraite à la Trappe, par *M. A. de Puibusque*. — Le Collège de Juilly, par *M. le vicomte Walsh*. — Galerie de portraits espagnols; l'Alcade, par *M. Bernard Lopez*. — L'Ermite de Saint-Wereds, par *M. F. Chapot*. — Poésies; Brises du soir, les Sept merveilles du Cambrésis, Jean Reboul, par *L. de J.* — Distribution des prix dans les académies et les collèges, par ***. — Revue des Théâtres, par ***. — Chronique des Provinces; Eaux des Pyrénées, par ***.

L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

L'architecture est sans contredit, de tous les arts, celui dont les productions sont le moins susceptibles d'être conduites à fin avec perfection et unité. Une construction monumentale ne pouvant s'élever d'ordinaire que dans une longue suite d'années, il en résulte, ou que l'artiste créateur ne voit pas l'achèvement de son œuvre qui aura à subir les modifications capricieuses d'un successeur, ou que subissant l'influence de l'âge et par fois l'entraînement d'idées nouvelles inopinément accréditées, il imprime lui-même sur chaque étage de son édifice le calque de ces variations. Dans l'antiquité, dans la Grèce de Périclès, par exemple, où l'architecture était soumise à des règles arrêtées; où tous les monumens avaient une destination populaire et générale; où toute individualité était noyée dans le flot des masses; où toute entre-

prise se faisait dans l'intérêt unique de la *république*, mot qui alors signifiait *chose publique*, l'architecture créa des chefs-d'œuvre, et ceux de ses monumens qu'un siècle suffit à peine à construire, ne laissent deviner à aucun signe le nombre des hommes qui y ont tour à tour présidé.

Il n'en est plus ainsi. Ce n'est pas que je veuille regretter le despotisme de ces règles immuables dont l'effet était nécessairement d'entraver le génie et d'engendrer l'uniformité ; mais un obstacle bien plus déplorable s'est élevé. L'homme n'acquérant plus aujourd'hui d'importance qu'autant qu'il se détache des généralités, la question personnelle dirige tous ses actes. Artiste, il veut rattacher, non pas seulement son nom, mais encore *son école* à tout ce qui lui est confié ; et l'architecture exposée, avant tous les autres arts, à ressentir les effets de cette disposition pernicieuse, ne nous offre plus que des œuvres dont on ne peut ni préciser, ni même saisir le caractère. Je n'en citerai qu'un exemple. La cathédrale de Milan, dont les fondemens furent jetés en 1386 et à laquelle on travaille encore, est un mélange inextricable du gothique, de la renaissance, de l'art grec, du style italien ; et on y retrouverait à peine, au milieu de cette confusion, l'idée mère du premier architecte. Un plan une fois adopté ne devait-il pas être, quant à l'ornement et à l'effet en masse, une chose à laquelle il fût défendu de porter atteinte ?

Ceci se rapporte également bien à tous les monumens ; et en présence de tous, nous aurons le même regret à exprimer. Que serait-ce, si, restreignant notre examen, nous le faisons porter seulement sur ceux qui ont une destination de circonstance, ou se rattachent à quelques individualités ! Par le temps qui court, pendant que la France subit, coup sur coup, tant de transformations violentes et antipathiques les unes des autres, comment l'arc de l'Étoile, par exemple, aurait-il pu conserver, pendant trente années qu'a duré son érection, son unité de caractère ? Fondé pour porter dans les siècles futurs le récit des hauts faits de la grande armée, il se vit bientôt, quand le despotisme put se croire affermi sur un trône impérial, réduit à perpétuer la mémoire du mariage de Napoléon et de Marie-Louise. Puis, une assise de pierre avait à peine été posée, qu'on y moulait en bas-reliefs la prise du Trocadéro ; et peut-être enfin allait-il se couvrir des trophées de la guerre d'Afrique, quand, par un nouveau revirement de fortune, il se

vit inaugurer sous les insignes qui avaient présidé à sa naissance, et qui étaient revenus avec d'autres hommes et d'autres principes. Sa construction fut conduite lentement et plusieurs fois interrompue ; les plans furent tour à tour abandonnés ou modifiés ; et, comme ces modifications ne pouvaient rétrograder sur les travaux déjà exécutés, elles en dénaturaient l'effet et l'intention.

Aussi, au premier aspect de sa physionomie générale, on ne peut se défendre d'un certain malaise produit par le manque de concordance entre ses diverses parties. La base est sévère, simple, digne ; la partie supérieure est ornée, délicate, et les yeux sont blessés surtout de cette dentelle cannelée qui surmonte l'*attique* et à laquelle ils n'ont été nullement préparés. On s'est long-temps épuisé pour enfanter ce mode de couronnement ; je ne sais pourquoi l'on n'a pas jugé convenable de laisser la ligne nue, qui se serait harmonisée avec l'ensemble, ce qui même, à mon avis, eût été préférable au cordon de statues qu'on avait projeté d'y placer. Du reste, les proportions du monument sont majestueuses, imposantes. C'est à tort qu'on lui a reproché d'être assis sur des piliers trop massifs ; c'est ce que personne n'aurait songé à dire, si la frise et l'*attique*, dégarnis de tout ce papillotage dont on les a couverts, n'avaient une apparence de légèreté et de mobilité qui ne justifie pas tant de puissance à la base. Mais il sera facile de porter remède à cet inconvénient, quand il aura été bien constaté. Malheureusement il est d'autres défauts qui sont irréparables.

Les quatre piliers, sur leurs faces principales, ont été ornés de groupes sculptés en bas-relief, avec quelques parties en ronde-bosse. Ce sont des sujets symboliques et allégoriques, accompagnés d'emblèmes généraux ; en sorte que, sauf une figure empruntée à nos illustrations contemporaines, l'arc de l'Étoile ne spécialise sa destination que par les tableaux secondaires des bas-reliefs de l'étage supérieur. Est-ce à dessein ? est-ce un oubli ? En tous cas, c'est une faute capitale ; et ce monument, romain par ses proportions architecturales, grec par la plupart de ses ornemens, de tous les temps et de tous les lieux par les trophées qui le décorent, ne semblerait nullement avoir été élevé pour porter chez nos descendans le pompeux récit des événemens de notre époque.

Le groupe de droite, du côté de Paris, est de M. Rude ; il représente le *Départ*. C'est incontestablement celui des quatre qui laisse le moins

à désirer. Le *Génie de la guerre* s'élançait et appelle le peuple sur ses pas ; un guerrier qui va commander, sans doute, reçoit les derniers conseils d'un vieillard ; un jeune soldat bande son arc, un autre sonne de la trompette, un autre enfin se prépare au combat. Il y a du mouvement et de l'élan dans tous les personnages ; toutes les têtes sont belles et animées ; le cri du *Génie* se comprend et émeut ; les plans sont distans et bien entendus ; la scène a de l'ensemble. Mais pourquoi le *Génie* a-t-il l'aile droite cassée ? pourquoi cette aile ainsi dressée contre la muraille sans aucun sentiment de perspective, tandis que celle qui est vers le spectateur se présente dans une position absolument contraire, en sorte que le vol est physiquement impossible ? Il eût été prudent aussi d'indiquer par quelque moyen ce que fait là ce jeune nègre qui marche avec les autres et dont la présence ne paraît, à ceux qui n'en ont pas le secret, ni utile, ni justifiée. Quoi qu'il en soit, le groupe de M. Rude mérite de grands éloges ; l'artiste a fait jaillir de son sujet tout ce que l'inspiration de l'art pouvait en tirer.

Puisqu'on prétend que l'*allégorie seule* est monumentale, il faut bien que nous acceptions l'allégorie ; mais, au moins, donnez-nous de l'allégorie symbolique, et faites-nous grâce aujourd'hui de la mythologie, de l'Olympe, des dieux, des déesses et des Muses. Représentez les classes d'hommes sous un type, les passions humaines sous des corps humains ; mais sortez enfin de ces abstractions aux formes mixtes, insaisissables et dénuées de tout caractère. C'est ce que je me disais en regardant le groupe le *Triomphe* de M. Cortot. Une *Renommée*, une *Histoire*, une *Victoire*, une *ville avec une couronne de tours* ; c'en est trop, vous en conviendrez. Aussi, ce groupe est-il glacial et inanimé ; et le personnage vivant qui y est placé est bien loin d'y jeter de la vie. Immobile, muet, la poitrine couverte d'une draperie, que, si je ne craignais de tomber dans le burlesque, je comparerais à la serviette d'un barbier ; il s'appuie sur des membres grossièrement musclés, et sa figure est impassible, et son cœur ne bat pas pendant qu'il reçoit la couronne de la victoire. Là, point de joie, point de l'enivrement du triomphe, point de trophées, point de vainqueurs, point d'humanité enfin, sinon un esclave enchaîné ; et c'était pourtant, avant tout, la place de l'humanité prise dans sa belle acception.

M. Étex a été plus malheureux encore, et dans l'arrangement de ses groupes et dans l'exécution. Celui de la *Résistance* ne m'a pas

paru compréhensible. Un jeune homme, au corps noué comme un Hercule trapu, veut s'élancer, le glaive à la main; mais il est retenu par une femme qui lui saisit le bras et par un vieillard qui lui étreint la cuisse. Derrière lui un cavalier blessé tombe de son cheval, et un Génie, la tête surmontée d'une flamme, serre convulsivement le poing. Quel sens est caché sous cette énigme, je l'ignore. L'autre groupe, la Paix, se devine plus facilement; on y reconnaît Minerve, un soc de charrue, et la vigne et l'olivier. Les travaux de M. Étex pèchent par une grande incertitude de composition et par une exagération de formes qui n'est pas tolérable. On y remarque cependant quelques beaux mouvemens d'académies. Je citerai le buste du guerrier qui s'efforce d'atteler au joug un bœuf peu docile, et qui se trouve au second plan du groupe de la Paix, et le vieillard agenouillé au premier plan de la Résistance.

Il y a plus de choses satisfaisantes, sans doute, à cause de la moins grande difficulté, dans les cadres où sont représentés des épisodes empruntés aux guerres de l'empire. J'ai surtout admiré ceux de MM. Feuchère, Chapponière et Marochetti; mais ils sont trop loin de l'œil déjà pour qu'on puisse en donner une critique motivée.

Quant à la guirlande de soldats qui règne autour de la frise, il est bien fâcheux que ceux qui ont été chargés de l'exécuter n'aient pas songé à tenir compte du point de vue d'où elle serait aperçue. Il en résulte que tous ces individus, vus de bas et presque *par bout*, ne nous apparaissent que dans un raccourci très-prononcé, et perdent moitié de leur taille sans perdre de leur grosseur; ils ressemblent vraiment à des nains. Ce serait, suivant moi, une bonne œuvre que de passer le ciseau sur ce cordon; et l'arc, moins surchargé, y gagnerait sous tous les rapports.

Je ne parlerai pas des quatre bas-reliefs placés sous la voûte, je pense qu'ils ne sont que dégrossis, et je terminerai en déplorant la pensée qui a fait barder les murailles de ce monument de tant de noms choisis au hasard ou par faveur, sans discernement ou sans justice, et qui s'y sont inscrits pour flatter ou pour froisser de petits amours-propres. C'est un contre-sens qui ne trouve nulle part d'excuse. Et d'ailleurs l'impossibilité où l'on était de tracer la ligne de démarcation des noms à inscrire, sans susciter d'innombrables réclamations, aurait dû mettre en garde contre le scandale dont nous sommes témoins, et auquel on

ne pourra de long-temps mettre fin. L'arc de l'Étoile est élevé à la grande armée ; soldats et chefs y ont une part égale, et les inscriptions nominatives ne pourraient être qu'une source de jalousies, de plaintes et de mécontentemens, en même temps qu'elles restreignent, de fait, à quelques individus, la plupart fort peu célèbres, la dédicace de cette gigantesque construction. Et n'est-ce pas, au reste, en compromettre bien imprudemment l'existence. Qui répondra que ces noms gravés dans la pierre ne seront pas un jour violemment effacés par ceux qui à leur tour auront la puissance, et qui réclameront pour eux, et pour eux seuls, un honneur qu'on leur refuse aujourd'hui? Si, pour assurer la durée des édifices, on a jugé sage de s'abstenir d'y incruster les métaux, et tous les objets propres à éveiller la cupidité, ou à satisfaire aux besoins dans les temps de tourmentes populaires, n'est-ce pas les exposer à un bien plus grand danger que d'y incruster des légendes contre lesquelles se déchaîneront, peut-être, la haine des partis et la rivalité de familles, toutes choses que la tradition conserve et nourrit sans les affaiblir.

V. X.

POÈTES ALLEMANDS MODERNES.

THÉODORE ROERNER.

S'il est particulier au génie de consolider et d'agrandir la gloire de toute une grande nation, de l'entraîner en dépit de tous les obstacles dans la voie du progrès humanitaire, et de lui donner une synthèse pour des siècles entiers, nous sommes forcés de reconnaître que cette distinction revient, pour les temps modernes en particulier, à notre immortel Schiller. En effet, qui voyons-nous se prononcer dans ses poésies? Est-ce un esprit maladif qui s'occupe à flatter les faiblesses de son époque, ou bien est-ce l'ostentation du savoir qui ne convoite que les applaudissemens de la foule ébahie? Est-ce, comme chez Goëthe, le *talent* qui, en faisant abstraction des besoins du siècle, en insultant aux sentimens les plus sacrés de l'humanité, encense les tris-

tes réalités de son temps et s'en fait encenser en retour ; qui, lorsque malgré lui l'étincelle divine est enfin tombée dans les masses, s'en fâche, se retire avec dépit, et s'enferme dans son cabinet par pur égoïsme (1), au lieu de coopérer à la renaissance de tout un peuple ? Non, tel n'est pas le caractère de Schiller ; ame, vérité, un sentiment enthousiaste de la vertu et du beau, un amour ardent de la patrie et de toute l'espèce humaine le distinguent. « Il ramena, dit notre Wolfgang Menzel, l'idéal à la nature, comme Goëthe, mais il éleva en même temps la nature jusqu'à l'idéal. Ses héros sont dans le sens romantique ce que les dieux de la plastique grecque furent dans le sens antique, des hommes-dieux, des dieux-hommes. Beaucoup de poètes sont descendus dans le passé sombre de l'histoire pour river des chaînes à l'humanité ; Schiller, ange lumineux, s'est placé aux portes de l'avenir pour faire apercevoir à notre œil ébloui la sérénité des jours plus heureux. »

Schiller, en idéalisant ainsi l'ame de l'humanité entière, en devint la plus haute expression, c'est pourquoi il est admiré et sera toujours admiré partout où il y a des hommes qui, restés en dehors de la corruption du temps, ont conservé quelque générosité dans le cœur. Nous avons déjà parlé ailleurs de l'effet que produisirent ses poésies brûlantes sur sa nation, abattue par tant de revers, humiliée aux yeux du monde par ses propres enfans, déchirée par la désunion, et accablée sous le poids du despotisme le plus odieux ; ici nous nous contenterons de dire que jamais poète ne remplit une mission plus belle, plus sainte que la sienne, et que c'est aux générations futures surtout de sentir toute la hauteur, toute la dignité, toute la majesté des efforts du poète. Son époque abâtardie ne fut pas de taille à comprendre dans toute sa grandeur un génie aussi transcendant que le sien ; c'est, nous aimons à le répéter, à l'avenir de réaliser les grandes choses, de se dévouer entièrement aux idées généreuses dont il s'est porté le champion. Gloire certes plus désirable et plus réelle que celle du talent, qui, en se prosternant devant les faiblesses du moment, en s'attachant à ne défendre aucune idée de progrès bien arrêtée, se fait adorer par une foule

(1) Goëthe se vantait, plus tard, de s'être entièrement sequestré du monde pendant la guerre d'indépendance, dans le but d'apprendre le chinois. « Cette époque fut par trop prosaïque, » ajoutait-il avec une complaisance révoltante !

d'hommes égoïstes et de soi-disans esprits forts, qui, ayant perdu jusqu'au sentiment de la vertu, passent condamnation sur tous ceux qui osent en prononcer le nom.

Un poète aussi moral et aussi sublime que Schiller dut, dans une nation comme la nôtre, avoir de nombreux imitateurs. Mais ils lui sont tous inférieurs pour le fond et pour la forme, et il leur est arrivé ce qui doit nécessairement arriver à tous les imitateurs, c'est-à-dire ils sont tombés ou dans l'exagération, ou ils se sont bornés à nous donner des copies fades, pâles, ou ils se sont évertués à mettre en vers tout un système de moral sec et abstrait; il leur manque à tous l'énergie, l'action continue de leur modèle, et ce je ne sais quoi de solennel, d'imposant, qui fait tressaillir nos cœurs à chaque pas. Quelques-uns de ces imitateurs ont, comme Raupach, dramatisé quelques idées philosophiques ou politiques; d'autres, visant aux coups de théâtre; ou glanant çà et là quelque idée patriotique ou religieuse, ont, comme Collin, Schlenschlaeger et Klingemann, traité des sujets historiques sans pouvoir toutefois donner à leurs héros le caractère vraiment idéal de ceux de Schiller. Müllner, Werner, Grillparzer et leurs partisans, qui sacrifient au destin aveugle (*Schicksals-tragodie*), sont ceux qui se sont le plus égarés de la route tracée par lui. Qu'il nous soit permis d'exprimer ici nos regrets bien sincères de ce que notre ami Wilhelm Waiblinger, jeune poète du plus grand talent, ait été empêché par une mort prématurée de réaliser son projet de nous traduire, dans le véritable esprit de Schiller, les caractères les plus saillans de notre nation dont nos annales sont si riches. Embrasser, dans un cycle de drames, depuis Arminius jusqu'à Wallenstein, toute la vie intellectuelle, morale, politique, religieuse et militaire de notre peuple, était, il est vrai, une tâche gigantesque et hérissée d'obstacles, mais non pas impossible peut-être à un esprit qui, en réunissant toutes les qualités requises dans un grand poète, y joignait un amour enthousiaste de la patrie et de la liberté nationale.

Quoi qu'il en soit, de tous les imitateurs de Schiller qui ont cherché à reproduire le feu des grandes et nobles passions de ses héros, sa dignité, son élévation d'âme, sa morale pure et sa verve continue, le plus heureux est sans nul doute Théodore Koerner. Ce nouveau Tyrtée de la guerre d'indépendance nationale en 1813 naquit à Dresde en 1791. Dans la maison de son père, également connu par des ouvrages esti-

mables sur l'économie politique et sur des sujets esthétiques, le jeune Koerner voyait souvent Schiller et Goëthe. Son éducation toute classique fut de nature à lui inspirer un ardent amour de l'antiquité, de l'art et de la poésie. Plus tard, il s'adonna à la science des mines ; quelques années d'études, faites d'ailleurs assez négligemment à l'université de Leipsick, passèrent sans laisser deviner dans notre jeune poète le talent surprenant qu'il développa ensuite. Livré à ses rêves d'avenir, ordinairement si brillants et si vagues à l'âge de jeunesse, au commerce de ses amis, commerce tout de gaité et d'inactivité, Koerner semblait croire que le génie devait, en renonçant à toute étude sérieuse, s'abandonner à lui-même, quelle que fût sa direction. Quelques fautes de jeunesse le forcèrent de quitter l'université sans qu'il eût atteint son but ; alors il alla à Vienne. Plusieurs productions dramatiques, qui se succédèrent assez rapidement, attirèrent sur lui l'attention publique. Nous n'en citerons que le *Domino vert*, la *Fiancée*, les *Gardes-de-Nuit*. Dans quelques autres pièces, telles que *Toni*, *Hedwig*, *Zring*, le poète s'efforça de réunir le pathos dramatique de Schiller à la manière de Kotzebue, qui visait aux coups de théâtre. Mais sans posséder ce coup-d'œil et cette profonde connaissance de l'histoire et des hommes, que le poète dramatique sait éclairer du flambeau de son génie, sans bien savoir se rendre compte du but de la vie qu'il connaissait encore si peu, il allait déjà se lancer dans une route fatale, lorsque son bon génie l'appela dans la vie active. Une nouvelle aurore brillait alors au firmament de l'Allemagne. L'appel de la patrie ne passa point inaperçu à côté de lui, et le jeune homme aux idées généreuses et élevées n'hésita pas un instant à échanger la lyre contre l'épée. Nous voyons, par des poésies écrites sous l'inspiration de ce moment décisif, combien il méprisait dans l'homme la lâcheté, et avec quel feu patriotique son âme ardente embrassait l'idée du devoir où était tout homme de se dévouer à la cause de la patrie commune. Il quitta donc sa position avantageuse pour se réunir à la troupe sacrée qui, composée en grande partie d'étudiants, de professeurs et d'hommes de lettres, se formait alors à Breslau, sous les ordres de Lützwaw. Dans la carrière des armes, il trouva bientôt une occupation digne de lui et de ses amis généreux, et dévoués comme lui au triomphe de la bonne cause. L'immense agitation de l'époque lui fournit le sujet de ses chants et éveilla en lui cette véritable poésie, qui, pour être digne des circonstances graves et

solennelles, devait se mettre à leur hauteur. Les plus belles et les plus énergiques de ses chansons sont dues à cette inspiration sublime. N'aimant pas l'inactivité forcée à laquelle les chasseurs à pied de Lützwaw se trouvaient condamnés après la bataille de Lützen, il entra dans la cavalerie du même corps. Adjudant de Lützwaw, il était toujours sur les derrières de l'ennemi. Les troupes françaises l'auraient peut-être fait prisonnier dans le combat de Kitzen, où il fut dangereusement blessé, si le secours de quelques frères d'armes et l'assistance de quelques paysans ne l'eussent sauvé et ainsi délivré d'une mort certaine. Pendant l'armistice, il retourna à son corps, à qui il était dévoué sans retour, comme nous le voyons dans toutes ses poésies. Bientôt il combattit de nouveau avec un courage intrépide, dans plusieurs petites batailles, contre Davoust. C'est dans l'une d'elles, livrée sur un champ traversé par la route de Gadebusch à Schwérin, près la ville de Rosenberg, qu'il finit sa vie active, le 26 août 1813. Une balle mortelle avait traversé le corps du héros ; après quelques minutes il cessa de respirer. Une heure avant le combat, et après une marche pénible pendant la nuit, Koerner avait achevé son fameux *Schwertlied* (Chanson de l'Épée) dans un petit bois et l'avait lu à ses amis. Le cadavre de Koerner, couronné de feuilles de chêne, de même que celui du jeune comte de Hardenberg, furent escortés, avec les honneurs militaires, par tous les officiers du corps et par tous les confrères d'armes qui avaient eu le bonheur de connaître le divin chanteur, pour être enterrés sous un vieux chêne, près le village de Wobbelin : son nom orne l'écorce de cet arbre. Le duc régnant de Mecklenbourg donna au père de Koerner le terrain qui entoure le tombeau de notre poète. Un beau monument en bronze, surmonté d'une lyre, à laquelle sont attachées une épée antique et une couronne en feuilles de chêne, s'élève au milieu du champ. Sa sœur unique, qui mourut en 1815, repose à côté du poète. Mais un monument impérissable, et plus beau que tous les monuments en bronze et en marbre, sont ses poésies guerrières mentionnées plus haut, et publiées par son père, en 1814, sous le nom de *Lyre et Épée* (*Leier und Schwert*).

Les poésies, dans le genre de celles contenues dans *Lyre et Épée*, supposent l'existence d'une grande passion, et ne peuvent sortir que du cœur d'un poète exalté par un état de choses peu ordinaire. Elles respirent un amour enthousiaste de l'honneur et de la liberté de la

patrie, la haine de l'ennemi, du vice, de la faiblesse. Rarement le feu de la passion est purement personnel, parce que la passion personnelle est rarement poétique. Elles sont donc le plus souvent imprégnées d'un amour enthousiaste pour l'humanité et la cause nationale. Le délire divin de notre Holderlin, qui, dans ce genre, est ce que la poésie connaît de plus élevé, de plus pur, de plus profond, se réveilla, du temps de Koerner, dans Arndt, Schenkendorf, etc., et leurs efforts combinés mirent le comble à l'exaltation des esprits. Mais les plus belles chansons guerrières, après celles de Schiller et de Koerner, furent celles de Louis Follen; elles sont comme des sons de trompettes bruyantes, joyeuses et respirant le tumulte des batailles.

Les chansons guerrières de Koerner, dont le nom ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes, et que nous devons nommer le plus noble entre les plus nobles enfans de la jeune Allemagne, saisissent, à l'heure qu'il est, nos cœurs d'autant plus que beaucoup de ces belles choses qu'il avait prévues et annoncées se sont pleinement réalisées. Il n'y a que l'amour d'une belle ame qui puisse produire cette rare union de la tendresse et de la force que respirent les chants du poète. Sa confiance en Dieu, sa foi inébranlable dans la victoire définitive du bon droit, de la liberté, de l'union fraternelle, du courage et de l'héroïque mépris de la mort n'ont point trompé le généreux chanteur.

Combien ne sentons-nous vivement aujourd'hui les vers suivans : *Mit Gott! Einst geht, hoch über feindes leichen, der stern des friedens auf; dann pflanzen wir ein weisses siegeszeichen am freien Rheinstron auf!* « Dieu soit avec nous! Un jour l'étoile de la » paix luira par-dessus les cadavres de l'ennemi; alors nous planterons » sur les bords du Rhin libre un drapeau blanc comme signal de notre » victoire; » et ces vers du *Chant d'alliance avant la bataille* : « Toutes les grandes choses nous reviennent. » Qui ne pense au chanteur en lisant la chanson intitulée *Notre Confiance*, car la prédiction de sa mort devait également s'accomplir, prédiction pleine d'un sentiment viril et tendre à la fois. Koerner ne devait point assister au triomphe de sa patrie, mais « son peuple victorieux et reconnaissant » n'oubliera pas les hommes fidèles morts pour la bonne cause. » *Wird die treuen todten nicht vergessen* (1).

(1) Dans le chant intitulé *Appel*, que nous donnons plus bas.

En offrant ici au public français quelques-uns des chants guerriers de Koerner, nous sommes obligés de prévenir ceux de nos lecteurs qui ne connaissent point l'original, que la traduction n'en saurait donner l'équivalent qu'approximativement.

I. — MORT FIDÈLE.

(Composé avant le départ de Koerner pour la guerre.)

I. Il faut que le chevalier se jette dans les combats sanglans afin de défendre la liberté, la gloire et la patrie. Il se rend encore une fois à la maison de son amante, il ne veut pas partir sans lui dire ses adieux : « Ne pleure donc pas à te rougir les yeux, comme s'il n'y eût plus de consolation ni d'espérance ! Je resterai fidèle, jusqu'à la mort, à la patrie et à mon amour ! »

II. Et après lui avoir dit ses adieux, il retourne au galop dans la troupe des fidèles ; il rejoint l'armée de son empereur, et plein d'un courage fier, il regarde les rangs de l'ennemi : « Ce qui nous menace ne m'effraie pas, dussé-je rester sur le champ de bataille ! Car, joyeux, je marche à la mort pour la patrie et mon amour. »

III. Et il s'élançe dans la plus forte mêlée, répandant partout la terreur ; les ennemis tombent en masse sous ses coups. On doit la victoire à son courage héroïque, mais, hélas ! on compte le vainqueur également au nombre des cadavres : « Coule, mon sang, de ta rougeur de pourpre ; les coups de mon épée t'ont vengé ; je suis resté fidèle, jusqu'à la mort, au serment prêté à la patrie et à mon amour. »

II. — APPEL A LA PATRIE.

I. Lève-toi, mon peuple ! Les signaux de feu brillent sur les montagnes ; la lumière de la liberté vient du nord, resplendissante de clarté ! Tu dois plonger l'acier dans le cœur de l'ennemi ; lève-toi, mon peuple ! Les signaux de feu brillent sur toutes les montagnes, la moisson est enfin arrivée à maturité. Moissonneurs, hâtez-vous ! Le salut suprême, le dernier, est dans l'épée ! Enfonce le javelot dans ton cœur fidèle pour frayer un chemin à la liberté ! Lave et purifie avec ton sang la terre, la terre d'Allemagne !

II. Ce n'est point une guerre faite dans l'intérêt des couronnes royales ; non, c'est une croisade, c'est une guerre sainte ! Le tyran a arraché à ton cœur le droit, les mœurs, la vertu, la foi et la conscience ; sauve-les par la victoire de ta liberté ! Les gémissemens de tes vieillards te crient : Réveille-toi ! Les cabanes en ruines maudissent les agresseurs ; la honte de tes filles crie à la vengeance ; l'assassinat de tes fils crie au sang.

III. Brise le soc de la charrue, jette les pinceaux, laisse reposer ta lyre, laisse-là tes métiers ! abandonne tes palais, tes salons et tes portiques ! Celui devant qui flottent tes drapeaux aime à voir son peuple entouré d'armes. Car tu dois

construire un grand autel dans l'éternelle aurore de sa liberté ; tu en dois tailler les pierres avec ton épée ; le temple doit être fondé sur la mort des héros.

IV. Pourquoi pleurez-vous, jeunes filles, pourquoi gémissiez-vous, ô femmes, vous pour qui le Seigneur n'a point aiguisé les glaives ; si nous jetons, joyeux, nos jeunes corps dans les masses de nos meurtriers, est-ce parce que la hardie volupté du combat vous manque ? Mais vous pouvez vous approcher, joyeuses, de l'autel de Dieu ! Il vous a donné une tendre sollicitude pour soigner nos blessures, il vous a donné dans vos ardentés prières la plus belle et la plus pure victoire de la piété.

V. Priez donc pour que l'antique force reparaisse, pour que nous soyons l'ancien peuple victorieux ! Implorez les martyrs de la sainte cause de l'Allemagne comme génies de vengeance, comme les bons anges de la sainte guerre ! Louise (1), sois le guide de ton époux ! Esprit de notre Ferdinand (2), précède nos bataillons ! Et vous tous, ombres des héros libres de l'Allemagne, soyez avec nous, guidez nos drapeaux flottans dans l'air.

VI. Le ciel nous vient en aide ; l'enfer reculera ! Marchons, mon brave peuple ! Marchons, la liberté nous appelle ! Marchons ! Ton cœur bat en frémissant, tes chênes se perdent dans les nuages. Pourquoi t'inquiéter des montagnes de tes cadavres ? Plantes-y le drapeau de ta liberté ! Et lorsque, mon peuple, couronné de succès, tu reparaitras dans la sainte splendeur de tes ancêtres victorieux, n'oublie point les fidèles morts pour ta cause, et orne notre urne aussi de la couronne en feuilles de chêne !

III. — PRIÈRE PENDANT LA BATAILLE.

I. Père, je t'appelle ! La fumée du canon bruyant m'offusque, des foudres retentissantes me cernent avec leur terrible zig-zag. Maître des batailles, je t'appelle ! Père, conduis-moi !

II. Père, conduis-moi ! conduis-moi à la victoire, conduis-moi à la mort : Seigneur, j'obéis à ta volonté. Seigneur, conduis-moi comme tu le voudras. Dieu, je te reconnais !

III. Dieu, je te reconnais ! Dans le frémissement des feuilles d'automne et dans les tempêtes des batailles, je te reconnais, source de tout bien. Père, bénis-moi !

IV. Père, bénis-moi ! En tes mains je recommande ma vie, tu peux l'ôter car tu l'as donnée. Bénis-moi, soit pour la vie, soit pour la mort. Père, je te glorifie !

V. Père, je te glorifie ! Ce n'est point une guerre pour les biens de la terre ; nous défendons avec l'épée ce que nous avons de plus saint. C'est pourquoi je te glorifie, soit mourant, soit victorieux. Dieu, c'est à toi que je m'abandonne !

VI. Dieu, c'est à toi que je m'abandonne ! Lorsque les tonnerres de la mort me salueront, lorsque mes veines ouvertes couleront déjà, c'est à toi, mon Dieu, que je m'abandonnerai ! Père, je t'appelle !

(1) La défunte reine de Prusse, si connue pour son patriotisme pur et élevé.

(2) Archiduc d'Autriche, frère de Charles, mort dans la bataille d'Aspern.

IV. — NOTRE CONFIANCE.

I. Nous t'invoquons, le regard joyeux, et nous nous tenons fermes à ta parole ! L'enfer ne nous trompera pas par son faux esprit et par l'assassinat ! Que tout autour de nous tombe en ruines ; nous savons que ta parole subsiste.

II. La foi ne triomphe pas à si bon marché, un tel bien doit être acquis par de bien grands efforts. Le raisin ne nous abreuve pas de sa volonté ; le pressoir seul prépare le vin ; et si un ange veut s'envoler vers le ciel, il faut qu'un cœur soit brisé par la mort.

III. N'importe que, dans cette vie fausse, le mensonge bâtisse des temples ; que des hommes vils, habillés en or, tremblent et qu'ils redoutent la force et la vertu, et que les lâches se tiennent effrayés devant le peuple réveillé ;

IV. Et que les frères soient encore désunis, et qu'ils soient séparés par leur haine sanglante ; et que des princes allemands méconnaissent la fraternité de leurs sceptres et l'unité de l'Allemagne, qui devrait dicter la loi à toute la terre.

V. Nous ne désespérerons jamais de toi, et nous serons fidèles et de bon courage. Tu écraseras le tyran et tu délivreras la terre d'Allemagne. N'importe que le jour en soit encore éloigné ; qui en sait mieux que toi le temps convenable ?

VI. Le temps de la bonne cause, de la liberté, de la mort des tyrans ! C'est son épée qui vaincra le dragon et rougira les rivières allemandes par le sang des esclaves et par notre sang libre ! Toi, grand Dieu protecteur, aies-en soin !

V. — LES BRAVES ET LES LACHES.

I. Le peuple se lève, l'ouragan se déchaîne, qui resterait lâchement oisif ? Honte pour toi, lâche, derrière le poêle, entouré de courtisans et de courtisanes.

Refrain. — Tu es un misérable sans honneur. Une fille allemande ne t'embrasse pas ; une chanson allemande ne te réjouit pas, et le vin allemand ne te rafraîchit pas. Choquez, chacun de nous qui sait manier la flamberge.

II. Pendant que nous aurons passé debout les horreurs d'une nuit de pluie, tourmentée par les sifflemens du vent, tu pourras faire des rêves voluptueux et mettre tes membres sur des sofas somptueux.

Tu es un misérable, etc.

III. Pendant que l'âpre son des trompettes pénètre nos cœurs comme le tonnerre, tu peux t'amuser au spectacle, et te réjouir de cadences et de roulades.

Tu es un misérable, etc.

IV. Pendant que la chaleur du jour nous écrase de son feu, et qu'à peine une goutte d'eau est là pour nous rafraîchir, tu peux faire sauter les bouchons de tes bouteilles de Champagne et t'asseoir à tes tables surchargées de mets.

Tu es un misérable, etc.

V. Pendant qu'avant le hourah de la bataille sanglante, nous aurons pensé à notre fidèle amante pour lui dire nos adieux, tu peux courir après tes maîtresses, et acheter la volupté au poids de l'or.

Tu es un misérable, etc.

VI. Pendant que les balles sifflent autour de nous, que la lance frémit, et que la mort retentit au milieu de nous sous mille formes, tu peux te mettre à la table de jeu et, du spadille, couper les rois.

Tu es un misérable, etc.

VII. Et quand notre dernière heure nous trouvera dans le rang des batailles, nous te saluerons, heureuse mort de soldat. Et toi, tu te cacheras sous des couvertures de soie, gémissant sur les terreurs de l'anéantissement.

Tu mourras en lâche, en misérable ; une fille allemande ne te pleurera point, une chanson allemande ne te chantera point, et les coupes allemandes ne retentiront point pour toi. Choquez, chacun de nous qui sait manier la flamberge.

Croyant que ces échantillons suffiront pour donner à nos lecteurs une idée nette de la vie politique et poétique de Koerner, nous bornerons-là nos citations, et nous finirons en disant que presque toutes ces chansons guerrières, que l'on chantait ordinairement en bataille, ont été mises en musique par notre immortel Karl Maria Weber. Parmi les morceaux mis en musique, nous distinguerons surtout : *Lützaws wilde jagd*, la *Chasse sauvage de Lützaw*, la *Chanson de l'Épée*, la *Prière avant la bataille*, la *Mort fidèle*, qui respirent tous au dernier degré cette exaltation sublime dont les a su imprégner le génie de notre poète patriotique. D^r CHRIST. FR. GRIEB.

Une Retraite à la Trappe.

Deux voyageurs qui ne s'étaient jamais vus avaient été réunis à la même table dans une auberge du petit village de Soligny ; c'était vers la fin de l'automne. Le temps, souvent humide au milieu des marais du Perche, était sombre et froid ; quelques sarmens verts fumaient au fond de la cheminée, et la pluie qui tombait sans obstacle par l'immense ouverture de l'âtre menaçait de les éteindre.

La conversation fut lente à s'engager ; l'un des étrangers, d'une figure jeune et mâle, portait dans tous ses traits l'empreinte d'une agitation violente ; ses yeux étincelaient par moment et semblaient, après avoir erré au hasard, revenir toujours se fixer sur un objet invisible,

tandis que sa main distraite jouait avec son couteau comme avec une épée ; l'autre voyageur, déjà dans la maturité de l'âge, avait l'attitude calme et réfléchie ; à peine laissa-t-il échapper un signe d'impatience lorsqu'un laquais vêtu d'une riche livrée vint lui annoncer que le maître de poste de Mortagne ne lui enverrait que le lendemain matin les chevaux qu'il avait demandés.

— Après tout, dit-il, en s'installant à table, ce contre-temps n'est pas sans compensation ; je pourrai faire connaissance avec Monsieur.

Le jeune homme inclina légèrement la tête comme par un mouvement machinal de politesse, mais il conserva toute sa préoccupation ; craignant alors de s'être avancé en pure perte, son commensal ajouta d'un air rêveur :

« Cette mauvaise auberge sera pour moi une sorte de lazaret ; il est assez sage, quand toutefois on est quitte pour une quarantaine d'une nuit, de ménager la transition ; un passage trop rapide de l'obscurité à la lumière éblouirait ; du silence de la Trappe au bruit du monde, ce serait étourdissant. » En parlant ainsi, il tira des tablettes de sa poche, écrivit quelques notes au crayon, et se mit tranquillement à souper.

— « Vous arrivez de la Trappe, Monsieur ? dit le jeune voyageur que ce nom avait comme réveillé en sursaut.

— « Oui, j'en viens à l'instant... Et vous, Monsieur, vous y allez peut-être ?

— « Je ne sais encore...

— « Voilà comme on se croise dans les chemins de cette vie !... La chartreuse vous intéressera, j'en suis sûr, ça ne ressemble à rien, on accourrait de cent lieues ne fût-ce que pour entendre chanter le *Salve regina* ; quand tous les religieux, prosternés dans les ténèbres, la face contre terre, entonnent le premier verset, il y a de quoi être épouvanté... c'est admirable.

— « Je suis loin de songer à un voyage d'agrément, Monsieur...

— « À la bonne heure : dans cette saison, on ne peut avoir en vue qu'une retraite, mais retraite ou visite, tout est opposition, tout devient enseignement pour l'homme du monde ; voici trois fois, pour mon compte, que je passe de la cour à la Trappe, et ma philosophie se trouve à merveille de ce régime de contrastes ; j'apprends dans ma Thébaïde à supporter Versailles ; ce n'est pas peu dire. »

Le philosophe grand seigneur qui tenait ce langage, ce sage frivole dont les orgueilleuses bouderies avaient besoin de la solennité d'un cloître, était le duc de Saint-Simon, écrivain satirique, ennemi capricieux de Louis XIV, qui chaque fois qu'il sortait de ce lieu de pénitence où les passions et les vanités doivent s'amortir, n'était, suivant Lacroix, que plus enclin à une âpre censure, et surtout que plus épris de l'importance de sa duché-pairie. Pressé de questions par le jeune voyageur, il entra dans des détails étendus sur l'établissement des trapistes et sur la réforme radicale que l'abbé de Rancé y avait opérée.

C'était là un des plus étranges événemens du dix-septième siècle. Une communauté dissolue rappelée tout à coup aux austérités primitives des anachorètes en regard de cette France du grand roi, dont la civilisation fastueuse mêlait l'ivresse des plaisirs à la féerie des arts, et enveloppait de tant de splendeurs toutes les corruptions sociales ! Rancé n'avait pu attaquer les abus qu'en exposant sa vie ; les solitaires de la Trappe, uniquement occupés de la chasse et toujours les armes à la main, avaient voulu le jeter dans les étangs ; grâce à leur incurie, les édifices étaient en ruine ; les jardins s'étaient couverts de ronces, la chapelle n'avait qu'un toit défoncé ; l'abbaye, en un mot, n'offrait plus au-dedans que l'aspect d'un repaire de bêtes fauves, et au-dehors que celui d'un cloaque fangeux ; les bois pourris, charriés de la forêt par les pluies d'hiver, croupissaient dans les étangs et infectaient le vallon. Tel fut l'autel où vint s'offrir en holocauste celui qui n'avait connu que les délices de l'opulence, et dans un âge où les passions n'ont encore rien perdu de leur activité, où l'ambition est dans toute sa force, où l'habitude des jouissances prend le caractère d'un besoin. Rancé avait en perspective dans le monde l'éclat des dignités, le faste des richesses, la pompe des cours ; il préféra l'isolement, la pénitence et la misère.

Un historien n'aurait eu qu'à être vrai pour écrire quelques belles lignes sur un pareil dévouement. Ce n'était pas une de ces vertus qui posent et qui se font regarder ; le long martyr du cénobite ne cherchait à être vu que du ciel ; mais le duc de Saint-Simon, homme de chronique avant tout, était plus porté à se ranger du côté de la malignité ou du scandale.

« Ce bon abbé, dit-il d'un ton railleur, il aime aussi les contrastes, mais ce qui n'est qu'un goût chez moi est une fureur chez lui ; il a

sauté d'une extrémité à l'autre de la vie, et je suis curieux de savoir comment il finira; il faut qu'il meure sous le froc pour que j'ajoute foi à sa conversion. Jusque là, fût-il sexagénaire, je m'attendrai toujours à le rencontrer dans les cercles à la mode, tel qu'on l'a vu aux petits soupers de la duchesse de Montbazou, récitant de très-jolis madrigaux, et lançant force épigrammes, dont la plus innocente valait bien deux *meâ culpa*.

» Pour savoir où il en est à présent de sa fièvre d'austérité, j'aurais désiré m'entretenir avec lui; j'en ai exprimé le vœu dans tous mes voyages et je n'ai pu y parvenir. La loi du silence qu'il a imposée à ses religieux s'étend jusqu'à lui; sa réforme l'absorbe; c'est un auteur enterré dans son œuvre. Hier, fatigué d'une retraite de cinq jours et ne sachant comment me soustraire à l'ennui, je me suis donné une occupation assez bizarre; j'ai imaginé d'écrire pour les mémoires du temps deux journées de mon invisible reclus; son début dans le monde et sa fuite dans le cloître;... elles font équilibre; c'est la dernière journée, la journée du dénouement qui jettera dans la balance le poids qui doit le faire pencher d'un côté ou de l'autre, et celle-là, Dieu sait, quel lieu en sera témoin! »

Après cette ouverture, le noble duc n'avait pas besoin d'être beaucoup prié pour montrer ses tablettes; aussitôt que la nappe fut retirée, il fit jeter quelques mottes de tourbe dans le foyer et lut ce qui suit à la lueur vacillante d'une grosse lampe d'étain suspendue au plafond :

1639.

« Nous marchons de mieux en mieux; le cardinal-ministre ne se contente plus du rôle subalterne de Mécène; c'est Auguste en personne, mais Auguste galant comme François I^{er}. Si son académie ne devient pas épicurienne, ce ne sera pas sa faute; il vient d'accueillir avec une joie d'enfant la dédicace d'une traduction des odes d'Anacréon; le plaisant de l'affaire, c'est que l'auteur est un abbé, le Bouthilier de Rancé, fils du riche seigneur de Veret; on dit qu'il est très-jeune et l'on raconte déjà mille traits de lui qui annoncent une nature toute érotique; il a confondu le salon des gardes par la gaité de ses saillies: « Vive monseigneur de Richelieu, s'écria-t-il en sortant de chez le cardinal, je viens de lui offrir le bréviaire des païens, et il m'a donné

en échange un beau prieuré! » Un mousquetaire qui était présent et qui passe pour avoir la plaisanterie mauvaise, lui demanda s'il n'avait encore que ce bénéfice là ; à Dieu ne plaise, répondit le joyeux abbé sans se déconcerter ; ce serait bon pour un cadet, et le droit d'aînesse qui m'est échu m'a fait du même coup chanoine de Notre-dame de Paris, abbé commandataire de la Trappe, de Notre-Dame du Val, de Saint-Symphorien de Beauvais, et en outre, prieur de Notre-Dame de Boulogne et de Saint-Clémentin ; quand on prend des bénéfices on n'en saurait trop prendre. « Superbe maxime, ajouta le mousquetaire, si vous l'avez traduite d'Anacréon, le grec mérite d'être la langue des Arabes ; mais est-ce tout ? n'avez-vous pas encore quelque autre chose, pauvre abbé ? — J'oubliais en effet, répliqua vivement Rancé qui perdait patience ; j'ai commencé par être chevalier de Malte, et en cette qualité, j'ai reçu de mon oncle le commandeur une épée qui est à votre service, Monsieur. »

1657.

» Il n'est bruit que d'un drame effroyable. Abeilard et Héloïse sont à jamais détrônés ; l'homme aux aventures romanesques, le Nemrod de toutes les chasses à courre, le héros de toutes les folies et de tous les duels, l'abbé de Rancé, enfin, vient d'être frappé d'un coup terrible ; on ne sait encore si c'est à la tête ou au cœur.

» Sa belle amie, la ravissante duchesse de Montbazou, est morte ; six jours ont suffi pour l'enlever, et il n'en a rien su ; aucun de ses gens n'a osé l'en instruire ; revenu subitement de la campagne, il a couru chez elle comme d'habitude, et il est entré dans son appartement le sourire sur les lèvres ; qu'on se figure sa stupeur à la vue du cercueil ; il s'est précipité dessus avec désespoir, il l'a ouvert d'une main égarée ; mais, en écartant le linceul, il a fait rouler sur le parquet sanglant la tête de la duchesse ; le cercueil, dit-on, s'était trouvé trop court d'un demi-pied, et les ouvriers, au lieu d'en faire un nouveau, avaient préféré détacher la tête du corps pour gagner la longueur qui manquait.... » Que cette version soit vraie ou exagérée, peu importe ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'abbé se croit mort au monde ; à peine sa famille peut-elle lui arracher quelques paroles ; il est sans cesse en méditation ou en prière. Cette vie commencée à la saint

Augustin voudrait-elle finir à la saint Bruno? Personne ne le croira; pourtant la métamorphose est en bonne voie.

« Mon fils, vous êtes commandataire des abbayes qui causent le plus d'affliction à l'église, lui disait récemment encore Gilbert de Choiseul; n'y ramenez-vous jamais la discipline? Dussiez-vous n'en réformer qu'une seule, faites-le pour l'exemple; essayez de résider. » — Moi, me faire frocard!... répondit Rancé avec indignation, vous n'y pensez pas, monsieur l'évêque de Comminge, plutôt renoncer à tous les bénéfices que de les conserver au prix d'un jour de ma liberté! » Et le voilà maintenant qui, après avoir vendu sa terre de Veret à l'abbé d'Effiat, et en avoir donné tout l'argent à l'Hôtel-Dieu de Paris, se démet de ses prieurés, de ses abbayes, de tout enfin, à l'exception de la lugubre et misérable chartreuse de la Trappe où il va s'emprisonner, et qu'il essaie de ramener à l'étroite observance, en y détruisant lui-même les abus sans nombre que son exemple y a fait pulluler. Ce que l'on rapporte des rigueurs de ce second Clairvaux fait frémir; le courage le plus ferme, la santé la plus robuste, l'esprit le plus résigné sauraient difficilement y résister; il faudrait toutes les forces d'un saint, et jusqu'ici notre abbé n'a eu que les faiblesses d'un homme. »

Cette lecture faite d'un ton mordant n'amena pas un seul sourire sur les lèvres du jeune étranger; elle le rendit au contraire plus sérieux et plus sombre : « Monsieur, dit-il après un moment de silence, je regrette que vos jugemens s'arrêtent à une époque déjà si éloignée de nous; assez d'années déposent en faveur de la conversion du malheureux Rancé pour qu'elle n'ait plus besoin, ce me semble, du témoignage de son dernier jour; ah! dans l'intérêt de l'humanité entière, ne cessons pas de croire à la vertu du repentir; nous étoufferions le remords sous le désespoir. Ma pensée plus confiante que la vôtre achève dans le calme la destinée que vous avez laissée dans la tempête; je vois le martyr s'asseoir consolé au seuil de l'éternité, et je donnerais tout ce qu'il me reste de jours pour pouvoir m'élever d'expiation en expiation jusqu'à la paix de sa conscience.

— « Vous m'étonnez; s'écria le duc de Saint-Simon, que pouvez-vous donc avoir à vous reprocher, vous, si jeune encore? »

— « Un crime, Monsieur, et le plus grand des crimes après le parricide.

— « Que voulez-vous dire? »

— » J'ai tué mon frère ! »

— » Votre frère ! vous !... se peut-il ?

— » Oui, moi-même !.. je l'ai tué, vous dis-je !.. Pourquoi faut-il que tous les hommes ne soient pas ici pour m'entendre ! leurs malédictions me feraient du bien, elles couvriraient le cri de mes remords ! »

Le duc peu porté à s'émouvoir, mais toujours prêt à recueillir des anecdotes, sollicita une explication et l'obtint.

Le jeune étranger se nommait Arthur Deschamps ; il était d'une vieille famille de Normandie qui lui avait acheté une compagnie aux carabiniers du roi ; dès son entrée dans ce corps, il en était devenu le fléau ; en l'espace d'un mois il avait eu jusqu'à dix duels, et dans chaque rencontre il avait fait une victime ; son frère Sigismond, qui servait avec lui, marchait sur ses traces, et l'imitait en tout avec un affreux honneur ; aussi l'un et l'autre étaient-ils trop redoutés pour ne pas être haïs ; tandis que l'on tenait garnison à Orléans, on apprit que tous deux adressaient leurs hommages à la même héritière ; c'en fut assez pour inspirer une vengeance aussi lâche que cruelle ; on parvint dans le tumulte d'une orgie à soulever tout ce qu'il y avait en eux de sentimens jaloux.

« Nos têtes déjà troublées par les vapeurs du punch, dit Arthur, s'égarèrent à la fois ; nous n'avions qu'à porter la main à notre côté pour y trouver une épée ; ce fut notre premier mouvement ; une fatale habitude nous entraîna ; et dans le cercle qui nous entourait il n'y avait aucun ami pour se jeter entre nous ; on m'a raconté (car pouvais-je savoir ce que je faisais ?) que dès que les épées avaient été tirées, je m'étais précipité avec rage sur mon frère, et que je l'avais percé de part en part ; je n'ai qu'un souvenir, qu'un seul, c'est celui de sa chute... de sa mort ; il m'atteignit en tombant, et, malgré le nuage qui couvrait mes yeux, je crus voir mon sang se mêler au sien... Nous avons été abandonnés sur le pavé ; j'en fus relevé sans connaissance ; puis, au lieu de me laisser mourir, on me rendit à la vie ; une lettre de cachet me jeta dans une prison d'état ; j'y passai trois ans, délaissé de toute la terre comme un objet d'horreur, sans nouvelles même de ma famille, seul enfin, toujours seul avec mon crime et mes remords. Libéré depuis peu de jours, je n'ai pas cherché à franchir la barrière qui me sépare du monde ; j'ai senti qu'elle devait être éternelle, et je

viens voir si le cloître ne me trouve pas trop coupable pour me donner asile. »

Si le duc de Saint-Simon n'avait pas beaucoup de sensibilité, il avait trop de tact pour mettre le doigt sur une plaie vive ; laissant ce soin aux mains qui touchent toutes les douleurs, il se contenta de faire quelques doléances sur le duel qu'il appela une déplorable nécessité, et le lendemain, avant de partir, pour donner ce qu'il regardait comme une marque du plus grand intérêt au jeune officier, il lui recommanda de ne pas s'exagérer sa position en cherchant dans la retraite un tombeau, tandis que, coupable involontaire, il n'avait qu'un remède à lui demander.

« Surtout pas de vœux ! lui cria-t-il encore en le saluant du fond de sa chaise de poste, comme ces médecins qui prescrivent en courant une dose d'opium au malade qu'il leur semble plus facile d'endormir que de guérir. »

L'hospitalité tenait les portes du monastère toujours ouvertes au voyageur ; il devait être reçu, suivant les touchantes expressions du règlement, *comme un envoyé de la Providence* ; mais le pénitent n'était admis dans la communauté qu'après avoir prouvé par un long et dur noviciat la sincérité de sa vocation ; aucune souffrance, aucun remords n'étaient exceptés ; l'impatient Arthur dut briser son caractère contre cette règle d'airain ; plusieurs années de macérations, de jeûnes, de larmes, de prières, éteignirent en lui le vieil homme ; son âme se calma en se purifiant, il parut naître enfin à une nouvelle vie, et ce fut alors seulement que l'abbé régulier, Jacques de la Court, consentit à recevoir sa profession.

Depuis long-temps, Rancé, descendu de lui-même au rang de simple religieux, avait confié à des mains plus jeunes que les siennes la direction de la Trappe ; il était accablé d'infirmités ; plusieurs ulcères dévoraient son corps décharné ; mais, sous l'aiguillon brûlant des douleurs, aucune plainte ne s'échappait de sa bouche ; il achevait silencieusement de mourir. Quand il sentit approcher l'heure qu'il attendait, il fit un signe du bras que la paralysie n'avait pas encore atteint, et l'infirmier l'étendit aussitôt sur la paille et la cendre. L'évêque de Séez qui venait d'arriver se joignit aux pieux cénobites pour l'assister, et récita à voix basse avec eux la prière des agonisants ; les yeux du réformateur, ranimés par degrés, brillaient d'une flamme plus vive à me-

sure que l'hymne de délivrance retentissait dans son cœur ; il demanda le Christ suspendu devant lui ; un trappiste se leva à l'instant et s'empressa de le satisfaire ; mais, dans les efforts qu'il réitéra avec précipitation pour détacher le crucifix de la muraille, sa tête vint à se découvrir, et en même temps un cri se fit entendre près du lit funèbre ; le moine stupéfait s'arrêta : « Mon frère ! mon frère ! » s'écria-t-il hors de lui, et il demeura immobile et sans voix. C'était le malheureux, le coupable Sigismond, sauvé comme par miracle après la blessure qui avait déchiré sa poitrine ; il avait devancé son frère dans le séjour de la pénitence, et leurs remords avaient souvent gémi ensemble sans se reconnaître.

Arthur, oubliant dans son trouble qu'il avait renoncé à toutes les affections humaines, aurait voulu s'élancer dans les bras qui lui étaient ouverts et y chercher le pardon qu'il n'avait pu obtenir de sa conscience ; mais la mort était là ! il fallait la respecter... il fallait s'incliner et se taire ; l'infortuné, couvrit son visage de ses mains et s'efforça de retenir ses sanglots.

Rancé avait reçu la confession de celui des deux frères, qui était entré à la Trappe pendant son administration ; l'autre lui était inconnu ; en ce moment suprême son cœur généreux sourit à la pensée d'une réconciliation ; il se souleva avec peine et fit signe aux deux religieux prosternés près de lui de s'embrasser ; ils obéirent avec transport, et leurs paupières desséchées retrouvèrent des larmes d'attendrissement et de bonheur. Ce baiser fraternel, ce sublime baiser d'amour et de paix, fut la dernière félicité de Rancé dans ce monde ; lorsque Sigismond et Arthur, après s'être agenouillés de nouveau, eurent reçu sa bénédiction, il pressa le crucifix sur son cœur, et, tournant les yeux vers le ciel qui s'ouvrait sans doute à ses yeux, il déposa son âme sur l'aile des anges.

A. DE PUIBUSQUE.

LE COLLÈGE DE JUILLY.

Dans les familles chrétiennes il y a une grande joie, c'est de voir les enfans grandir en force, en grâce et en sagesse. Les pères épient avec bonheur les progrès de chaque jour ; puis souvent leur cœur se serre tout-à-coup : une cruelle pensée leur est venue ; cette candeur, cette pureté de leurs fils ne se perdront, ne se flétriront-elles pas quand le temps du collège sera arrivé... ? Là, ces plantes si jeunes et si frêles ne seront-elles pas exposées au souffle qui dessèche et qui tue ? Combien ces inquiétudes, ces doutes de l'avenir ont-ils fait venir de fois des larmes aux yeux des mères ?

Nous savons quelque chose pour tranquilliser les familles inquiètes : les collèges DE JUILLY et de PONT-LE-VOI.

Nous venons de voir le premier de ces collèges, et nous sommes encore tout émus de ce que nous y avons vu au grand jour de la distribution des prix. Cette phrase, *c'était une vraie fête de famille*, a été répétée si souvent que l'on n'ose plus s'en servir, quand on ne veut pas écrire avec la plume de tant de monde, et cependant j'aurais envie d'y recourir pour redire ce dont j'ai été témoin dans la maison où Mallebranche et Massillon, Bonald et Berryer ont été élevés.

Cette journée du 16 de ce mois avait bien commencé ; dès six heures du matin, exact au rendez-vous, je me trouvais au bureau des voitures du collège... c'était déjà un bien-être de se trouver en si bonne compagnie. Les trois diligences qui partaient ensemble n'étaient remplies que d'hommes à l'unisson de doctrines et de sentimens ; on ne s'était pas encore parlé que l'on s'était deviné ; et sans imprudence, quand une fois on avait pris place sur la banquette, on pouvait *penser tout haut*.

Dans ces voitures, point de commis-voyageurs *esprits forts*, point d'athées imberbes ni de jeunes hommes épuisés et pâles rêvant le suicide ! c'étaient des pères allant voir couronner leurs fils, des frères allant chercher leurs frères pour les amener en vacance. Ces deux pensées avaient mis de la sérénité sur les fronts de tous mes compagnons de voyage. Et j'étais tout heureux de leurs espérances... moi, je n'allais couronner personne....

La campagne entre Paris et le village de Juilly est monotone et plate, c'est sans doute un pays riche ; mais c'est ennuyeux comme un financier ; là , point d'accidens , point de mouvemens de terrain : la plaine, toujours la plaine ; des moissons et encore des moissons. Pour jeter de l'intérêt sur cette route un peu trop uniforme , j'avais auprès de moi bonne compagnie , un ancien officier de Napoléon qui avait fait toutes les grandes guerres et qui s'était attaché à la restauration par souvenir de ses pères , par honneur et par patriotisme. Ce vrai royaliste me racontait les dernières batailles de l'empereur , alors que , repoussé dans les environs de sa capitale , il se battait comme un lion acculé à son antre , et je prenais un indicible plaisir à l'écouter.

Mon autre voisin était une des notabilités de l'art médical , un médecin selon le cœur de Dieu et des malades , un homme qui console comme il guérit , et que les ministres d'aujourd'hui ont puni de sa fidélité envers les exilés ; pour leur plaire , il aurait fallu se faire ingrat : il a mieux aimé garder sa reconnaissance que ses places. Il y a encore beaucoup d'attrait à causer avec hommes semblables ; car , de nos jours , la conscience et la fidélité ont le parfum de ces plantes rares et de ces fleurs délicates qui se meurent sous le soleil d'aujourd'hui.

A un embranchement de plusieurs routes , à l'endroit nommé la Patte-d'Oie , nous nous arrêtàmes ; en face de la fenêtre de notre chambre d'auberge , nous avions la flèche en pierres de l'église de Gonesse , plus loin , celle de la mortuaire et royale abbaye de Saint-Denis ; et puis le château d'Écouen , où le dernier des Condés avait voulu fonder un collège pour les fils de Vendécens pauvres.

Le prince qui avait eu une si bonne et si chrétienne pensée dort maintenant dans les caveaux de Saint-Denis... Comment y est-il descendu ? Dieu le sait.

Un peu avant d'arriver au collège des anciens pères de l'Oratoire , le voyageur quitte la grande route et prend un chemin que le père d'un ancien élève de Juilly a entièrement fait paver à ses frais. Une fois il était allé voir son fils malade , et le retard que le mauvais état du chemin avait mis à son arrivée l'avait tellement fait souffrir , qu'il fit réparer et paver la route pour qu'un autre père , pour qu'une mère ne fussent pas torturés comme il l'avait été lui-même.

A droite de ce chemin on voit une des plus belles fermes de France ;

là, la monotonie du pays a cessé, le côteau commence à s'élever et de belles eaux coulent sous de frais ombrages.

Un peu plus loin, l'immense bâtiment déploie son corps de logis et ses ailes; en mesurant son étendue, on reste convaincu qu'il n'y avait que les ordres religieux, parce qu'ils ne mouraient pas comme les hommes, qui pussent entreprendre de si grandes choses.

On s'étonne que les révolutionnaires de 93 n'aient pas démoli Juilly; quelques personnes assurent que cette pensée leur est venue plus d'une fois; mais que Fouché, se souvenant des tranquilles années qu'il avait passées là, s'y opposa toujours.

On a vu des tigres affronter les flèches des chasseurs pour retourner à leur tanière, et aimer leur caverne comme nous aimons les maisons où nous sommes nés!

Quand nous descendîmes dans la cour du collège il y avait un grand mouvement de voyageurs, l'heure de la distribution était proche et l'on arrivait de tous côtés; en ces occasions solennelles, les maîtres actuels de Juilly, suivant les anciennes traditions de la maison, tiennent cour plénière: tout est ouvert, l'hospitalité est partout et la défiance nulle part, et comme disaient des paysans autour de nous: *Ceci est vraiment la maison du bon Dieu.*

Vous qui lisez ce que j'ai écrit avec mes émotions et mes souvenirs, vous avez vu bien des collèges aux jours de distribution de prix, et vous aurez comme moi remarqué qu'en cette circonstance ce qui perce, ce qui se montre et dans les traits des maîtres et sur les visages impressionnables des élèves, c'est un grand désir d'en finir pour se séparer. A Juilly, il y a bien aussi une grande joie de la venue des vacances, mais cette joie ne ressemble point à celle de gens qui sont bien aises de se séparer parce qu'ils ne s'aiment pas; ici, ce sont des enfans qui quittent leurs pères pour aller à une partie de plaisir, et qui lui disent: Nous reviendrons. Tout l'esprit de famille de Juilly s'est révélé à moi dans ce mot d'un jeune homme à M. l'abbé de Scorbac. Le supérieur disait paternellement à l'élève prêt à partir avec les prix qu'il venait de remporter: Mon enfant, vous êtes bien aise de nous quitter, bien heureux des vacances. *Oui*, répondit l'écolier, *bien heureux des vacances! mais je les aimerais mieux si je vous emmenais chez ma mère.*

Je n'ai pas été le seul à remarquer chez les élèves de Juilly l'amour

de leur collège ; cette heureuse disposition est visible pour tous. Et que l'on ne croie pas qu'elle soit indifférente : l'enfant qui n'aime pas la maison paternelle, qui s'ennuie chez son père et sa mère, qui préfère les étrangers à sa famille, fait en général fausse route quand il est devenu grand et qu'il marche seul dans le monde. Il en est de même de l'écolier : si l'ennui pèse sur lui au collège, il travaillera mal ; s'il ne respecte pas ses maîtres, s'il les appelle marchands de grec et de latin, s'il ne voit en eux que des spéculateurs avides, il n'écouterà aucune de leurs leçons, aucun de leurs conseils ; et comment ce jeune homme qui n'a point appris à estimer et à aimer ses supérieurs sera-t-il dans la société ? il y portera de l'amertume et du dénigrement contre tout pouvoir, parce que, dès son enfance, il s'est accoutumé à se faire hostile et opposant. Quand les maîtres sont *comme des pères* pour les élèves, les élèves sont entre eux *comme des frères*. Et de là naissent ces bonnes, ces durables amitiés de collège qui font tant de bien dans la vie ; amitiés que le temps n'use pas, amitiés que les révolutions et les opinions divergentes respectent souvent ; amitiés qui parlent haut en faveur des maisons où elles ont pris naissance, et des cœurs qui savent les garder.

L'heure de la distribution était venue ; la vaste maison des anciens pères de l'Oratoire aurait bien pu fournir une de ses grandes salles pour la solennité des prix, mais ce n'eût pas été assez fête : c'était donc dans le parc qu'une tente avait été dressée. Plantée sur une petite éminence, ombragée de grands arbres, elle était là d'un effet agréable et pittoresque.

Au-dessous d'un talus verdoyant abrité par des ormeaux et des tilleuls qui ont déjà vu bien des générations jouer sous leur ombre, s'étend un grand espace plane et uni. Ce fut là qu'avant que les noms des lauréats fussent proclamés sous la tente au son des farfares, des exercices d'équitation eurent lieu. La musique d'un régiment de dragons en garnison à Meaux avait prêté sa musique pour embellir la fête. La manière dont les grands et petits élèves exécutèrent ces manœuvres prouve que les maîtres de Juilly pensent qu'il faut enseigner les choses du monde à ceux qui un jour doivent vivre dans le monde, et que dans une bonne éducation il faut exercer le corps comme l'esprit.

Enfin voici l'heure de la rétribution, l'heure de la justice ! Si vous regardez bien dans les allées qui montent vers la tente, vous verrez

que ce sont les femmes qui marchent en tête de la foule... des mères qui veulent arriver les premières, pour mieux voir, pour voir de plus près leurs fils quand ils seront couronnés....

Voici que le silence commence à s'établir sous la voute mobile et légère; les élèves sont assis sur les gradins, et les juges des études, les maîtres des différentes classes montent à leur estrade; avec eux un homme qui vit dans le monde et qui a vécu dans les camps, un lieutenant-général, décoré de son grand cordon rouge, vient prendre place au fauteuil du président.

A sa vue, un murmure flatteur, un bruissement de plaisir s'élève parmi tout le jeune auditoire; et l'on entend ces mots : *C'est un ancien élève de Juilly.*

Oui, c'est un ancien élève de l'ancien Juilly, un homme qui s'est souvenu des enseignemens d'honneur et de fidélité qu'il a reçus, il y a cinquante ans, dans cette même maison où il aime à revénir de temps en temps pour retrouver par le souvenir des années d'étude, d'innocence et de paix.

C'est le général Lepeaultre de la Motte. Sa belle et noble figure, ses cheveux blancs, son air franc et ouvert plaisent aux élèves qui sont tout-à-coup devenus silencieux par respect.

Avant que le président de la séance, le général Lepeaultre de la Motte, avant que le chef de la maison, M. l'abbé de Scorbiac, ne prissent la parole, un jeune professeur s'est levé, il a lu un discours sur la littérature actuelle. Oh! j'aurais voulu que messieurs tels et tels eussent été là... Mais non, car lorsque le professeur a signalé les écarts de style, le dévergondage d'expressions, dans lesquels bien des gens tombent aujourd'hui, plus d'un écrivain proné, vanté et exalté aurait pu se reconnaître, se fâcher et crier à la personnalité.

Les paroles dites par l'abbé de Scorbiac sont allées au cœur de tous; quand un père parle, ses enfans écoutent.

Après le prêtre, le lieutenant-général s'est levé et a dit d'une voix émue, forte et sonore le discours suivant :

« Messieurs,

» L'honneur d'occuper ce fauteuil et de vous distribuer des couronnes devait appartenir à l'un de ces hommes de grande renommée qui font époque dans leur siècle, et dont les vertus, les talents, le savoir soient

un exemple vivant pour la génération qui les suit. Quelques services rendus à mon pays ne justifieraient pas la trop grande indulgence qui m'a valu deux fois cet avantage ; on a bien voulu l'accorder à ma vénération pour mes anciens maîtres , à ma reconnaissance pour la direction qu'ils m'ont donnée, à mon attachement pour ces lieux où ma jeunesse a coulé si doucement, à mon admiration pour la renaissance d'un collège fameux depuis deux siècles et que les hommes habiles qui vous dirigent ont élevé à l'apogée de sa gloire.

» Les révolutions ont passé, et Juilly se retrouve encore assis sur la même base ; oh ! qu'ils ont été bien inspirés ceux qui ont compté sur le talisman attaché à ce nom ! Le dévouement et la grande réputation de savoir des nouveaux directeurs faisaient naturellement un prosélyte de la jeunesse française, et les familles qui voulaient une éducation noble et forte, mais religieuse, se sont empressées d'y répondre.

» Eh ! pourquoi la Providence m'a-t-elle refusé le doux titre de père ! j'aurais franchi le premier avec mon fils le seuil de cette maison, et peut-être aujourd'hui serais-je assez heureux pour le couronner ?

» Dans ce siècle affligé de la tourmente du changement, le bon génie qui présidait aux temps anciens de ce collège est revenu bientôt prendre sa place et vous abriter, mes jeunes camarades, sous l'égide puissante de la religion, des mœurs, des principes qui créent et ne bouleversent pas, qui font l'homme honnête et l'homme essentiel, qui mettent au cœur une louable ambition, mais avant tout, l'amour du pays et de la famille. Avec des maîtres aussi forts et une direction si morale, si judicieuse, quel brillant avenir s'ouvre devant vous, mes jeunes camarades ! Les connaissances que vous allez porter dans le monde vous ouvrent toutes les carrières, et, comme je vous le disais l'an dernier, il ne faut que vouloir pour arriver. Je devrais peut-être, pour vous encourager à l'entrée de votre vie d'hommes, vous dire combien d'élèves sortis de cette maison ont marqué dans ce demi-siècle si fécond en événemens et qui a usé un tel nombre d'hommes qu'il aurait pu suffire à trois autres siècles ; mais il me serait impossible sans m'exposer à voir mon cœur trahi par ma mémoire, de nommer tous ceux qui sont parvenus au haut de l'échelle sociale dans des carrières différentes et que j'ai successivement retrouvés, colonels, généraux, intendants, maires de grandes villes, préfets, conseillers d'état, présidens, académiciens, députés, pairs de France et ministres. Vous m'excuserez

si je ne puis me défendre de quelque partialité pour ceux qui sont devenus mes camarades du champ de bataille, et vous n'apprendrez pas sans étonnement et sans quelque intérêt, de même que je le dis avec orgueil, que sept lieutenans-généraux et un maréchal-de-camp, des armes du génie, de l'artillerie, de l'infanterie et de la cavalerie, sont sortis du même cours. Les bornes de cette allocution m'empêchent de vous les nommer, et je le regrette, parce que ce serait pour ceux qui vivent un souvenir; pour ceux qui ne sont plus, une fleur jetée sur leur tombe.

» Un avantage de votre éducation dont vous ne vous doutez pas encore, mes jeunes amis, et qui comptera pour beaucoup dans le cours de votre existence, c'est ce plaisir de rencontrer à dix ans, vingt ans, quarante ans de distance des camarades de collège qui deviennent vos amis; dans ces heureuses rencontres vous ferez à l'instant échange de dévouement et de soins; le plus avancé aidera à l'autre, et toute distinction de naissance, de fortune, de position, d'opinion même, disparaîtra devant ce mot *élève de Juilly*. Ceux qui ont eu quelques discussions, quelques querelles même, n'en deviendront que meilleurs amis en se les rappelant: bien loin en cela de quelques écoles, où l'on se donne un rendez-vous meurtrier à un an, deux ans, de la moindre querelle; je n'ai jamais entendu dire qu'aucun élève fût sorti de Juilly avec une rancune. Mes jeunes amis, je n'ai jamais été plus heureux que lorsque j'ai pu serrer la main d'un camarade de collège. J'en ai trouvé partout, en France, à Saint-Domingue, à Berlin, à Saint-Petersbourg, à Constantinople, à Vienne, et toujours avec le même bonheur. Souvent encore j'éprouve dans ma retraite cette douce jouissance, et ce sont toujours des jours de fêtes ceux qui m'amènent un ancien camarade de collège.

» Vous vous rappellerez quelquefois, mes jeunes amis, les paroles d'expérience que je vous adresse aujourd'hui, et après avoir éprouvé comme moi les bienfaits de l'éducation de Juilly et les heureux résultats de cet esprit d'union qui distingue ce collège de tous les autres, vous vous direz à vous-mêmes et à vos amis: *Mettons nos enfans au collège de Juilly*.

» Vive le collège de Juilly! »

J'ai pu transcrire ce discours, mais redire l'effet qu'il a produit,

je ne le tenterai pas... Quand le général a parlé du fils, qu'il aurait peut-être pu couronner, j'ai vu sur tous les jeunes visages qui le regardaient, pendant qu'il parlait, une émotion touchante; ces jeunes gens si aimés de leurs pères ont compris les regrets d'un père privé de son enfant... Je ne redirai point les noms des lauréats, n'en ayant pas la liste, mes citations seraient incomplètes; je ne nommerai qu'un des couronnés, je le nommerai pour que son nom, redit par l'*Écho de la jeune France*, aille encore une fois réjouir un noble captif. — C'est le jeune CHANTELAUZE!

Tristes échos de la prison de Ham, répétez ce nom au père de l'élève de Juilly; que ce nom lui soit comme une brise qui rafraîchit, comme la parole d'un ami qui console... Derrière les épaisses et hautes murailles de la prison d'État, il n'arrive guère de joie aux captifs; que celle-là vienne au père séparé de son fils.

Quand le nom du jeune Chantelauze a été appelé, plusieurs de ses camarades se sont levés: c'était là un hommage de la jeunesse envers le malheur; un autre hommage, hommage envers le talent, envers le courage politique, envers une des premières illustrations du siècle, a été rendu par toute l'assemblée quand M. de Scorbiac a nommé parmi les hommes qui ont illustré le *collège de Juilly*; BERRYER; alors jeunes et vieux, parens et élèves ont battu des mains. M. de Scorbiac l'avait bien nommé, il l'avait appelé le **ROI DE LA TRIBUNE.**

Vicomte WALSH.

GALERIE DE PORTRAITS ESPAGNOLS.

L'ALCADE.

C'est presque une anomalie inexplicable que la conservation de la dignité d'alcade à une époque où l'Espagne abolit tous les anciens usages et renie toutes les traditions paternelles, depuis les courses de taureaux jusqu'aux collations à midi. Les alcades sont une institution dont l'origine moresque forme un singulier contraste avec sa perpétuité dans la Castille révolutionnée. Ce mot d'alcade, si entouré d'auréoles dans les fabliaux du romancero ; ce mot, synonyme de guerrier dans les vieilles chansons grenadines ; ce mot, d'une étymologie pour ainsi dire chevaleresque et belliqueuse, sert aujourd'hui à désigner un magistrat pacifique, un reflet du bourgmestre flamand, un modèle de Teniers plutôt qu'un compagnon du Cid. Pauvre Espagne abâtardie ! où sont tes armadas, tes frégates pompeuses, ces formidables coquettes qui jetaient leur écharpe au vent en se promenant dans l'alaméda de l'Océan ? où sont tes victorieux paladins, jadis si imposans sous leurs armures retentissantes, la loyauté dans le cœur et l'alfange au poing ? où sont tes alcades d'autrefois qui s'enfermaient comme des vautours dans les nids inaccessibles et granitiques de leurs hautes citadelles ? où sont tes Espagnols, mon Espagne agonisante ? Peut-être, hélas ! peut-être n'existent-ils plus que sur les portraits gothiques qui servent d'ornemens aux galeries des châteaux, comme ils servent de marchandise aux magasins de curiosités !

L'alcade moderne est d'ordinaire un bonhomme vénérable ; moins préoccupé des intérêts de sa commune que de ses quinconces d'acacias ; doué d'assez d'esprit pour distinguer un comunero d'avec un franc-maçon, et assez bon naturaliste pour ne pas confondre une tulipe avec un coquelicot. Malgré son arrogance électorale, ses habitudes sont empreintes d'une louable simplicité ; je parle surtout de l'alcade villa-geois, type suranné qui garde encore des traces de son originalité primitive : l'alcade des grandes villes, personnage plus important, espèce de parenthèse entre le peuple et le gouvernement, est forcé de mettre

sa vie en rapport avec sa position ; ses laquais porteront une livrée étincelante et usée ; son salon sera garni d'un Murillo acheté à une foire, d'une pendule *in statu quo* depuis le ministère du comte d'Aranda, et d'une mosaïque d'oiseaux éthiques et empaillés, depuis le pélican jusqu'à la bergeronnette ; c'est ce qu'on appelle en Espagne représenter. En outre, l'alcade d'une grande ville ne manquera pas d'avoir un majordome, bavard et indolent, fripon et astucieux, avec une langue qu'on prendrait pour le siège épiscopal du mensonge, et avec un corps tellement assoupli par les tortillemens et les révérences, qu'on gagerait un doublon d'or contre un maravédis de cuivre, dans la conviction qu'au lieu d'être de la chair c'est de la cannetille. Mais l'alcade du bourg, comme celui du hameau, malgré tout ce qui peut y avoir de prestiges et d'aubaines dans ses fonctions municipales, ne tarde pas à reconnaître que son existence aux dehors melliflus, renferme autant de tracassières inquiétudes qu'une grenade des bords du Xenil ou des jardins de Valence contient de graines vermeilles.

Car, tantôt il faut que l'alcade se lève au milieu de la nuit pour sauver le pays de l'anarchie, en arrêtant, comme conspirateurs, tous les jeunes gens qui portent des cocardes d'une couleur trop pâle ou trop foncée ;

Tantôt il faut qu'il décide une question de loi, quand il est aussi étranger aux Institutes de Justinien qu'aux édits d'Alphonse-le-Sage ;

Ou, par exemple, ses administrés se révoltent contre lui ; on lui demande son opinion afin de le traiter comme il le mérite ; s'il se dit royaliste, la multitude répond : Il faut le pendre ! S'il se dit constitutionnel, tout le monde s'écrie : Il faut le brûler ! Et si, plus prudent et circonspect, il déclare qu'il n'est ni l'un ni l'autre, on hurle d'une voix unanime : Il faut l'étrangler !

Mais autrefois la dignité d'alcade pouvait procurer à son possesseur des jouissances d'amour-propre infinies et disproportionnées, de quoi le gonfler, l'arrondir, l'épanouir et le vermillonner comme une orange de Murcie ;

D'abord il avait le droit de sortir avec une baguette blanche ;

Puis on lui portait les armes ;

Puis il présidait aux courses de taureaux.

Mais aujourd'hui encore, il a l'agrément de penser que du moment qu'il est alcade, son voisin ne l'est pas.

Puis il peut s'endormir tous les soirs avec la douce conviction d'avoir sauvé toutes les Espagnes, mais sans trop savoir laquelle.

Puis, et celle-ci est une considération du premier ordre; puis il a l'honneur d'entrer en relations avec tous les brigands de la plaine et de la montagne, sans compter ceux des souterrains. C'est là une des nécessités les plus dures peut-être de l'état anormal de l'Espagne; il y a les bandits et la police; il y a des conventions entre ceux qui représentent la loi et ceux qui la violent; il y a des protocoles entre la justice et le crime. Si vous voulez être à l'abri du vol, vous n'avez qu'à payer un impôt aux voleurs; les chefs de bandits traitent avec les alcades de puissance à puissance; les alcades doivent être flattés de cette intimité, et si, comme le dit le proverbe, qui se ressemble s'assemble, il faut regarder les brigands espagnols comme de très-honnêtes gens, à cause de leurs associés.

Ce qui peut servir à prouver que tous les alcades de l'Espagne ne ressemblent pas à l'*Alcade de Molorido*.

La plupart des alcades remplissent les devoirs de leur état avec l'exactitude quotidienne d'un marchand; enregistrent les mariages comme un drapier vend ses étoffes; et condamnent un homme à mort d'une voix aussi impassible qu'un barbier andaloux vous dirait: — « *Compère, vous êtes rasé!* »

On comprendra peut-être maintenant pourquoi le célèbre Fray Bartolomeo Gordos écrit dans ses mémoires, dédiés au duc d'Escalona: « J'aurais certainement désiré devenir alcade, si je n'avais été chanoine » honoraire de l'église métropolitaine d'Alcala-la-Réal. »

BERNARD LOPEZ.

L'ERMITE DE SAINT-WEREDENS.

I.

Une visite à la Beaume (1).

L'automne commençait à déployer sur la terre son voile religieux de deuil et de mélancolie. Oh ! qu'alors les journées sont belles, sous le ciel de nos provinces méridionales ! qu'il est doux, l'air qu'on y respire rafraîchi par les brises du soir et les rosées de la nuit ! Que l'âme s'y livre bien à la douce rêverie, alors que les feux de l'été s'éteignent, que le soleil pâlit, que les feuilles jaunies tombent à vos pieds comme des illusions passées, et que vous n'entendez autour de vous que les soupirs de la solitude et les battemens de votre cœur!...

Dès l'aurore, nous cheminions lentement et comme en pèlerinage vers la Beaume, où nous attendaient les plaisirs simples d'une partie champêtre. Arrivés sur un plateau qui domine le village de Sanilhac et le vieux manoir de la Clastre, Gaston, comme tous les artistes admirateurs passionnés des beautés de la nature, nous fit contempler avec lui le tableau qui se déroulait sous nos yeux. Devant nous était une montagne âpre et stérile qu'il nous fallait gravir : d'un côté, les plaines de la Provence et l'immense horizon bleu de la mer ; de l'autre, la chaîne imposante des Cévennes, et enfin la jolie petite ville d'Uzès avec ses tours arrondies et sa cathédrale du moyen-âge, dont la flèche élancée se dessinait comme un sylphe svelte et debout au milieu des nuages et des vapeurs blanches du matin.

Les premiers rayons du soleil qui vinrent éclairer cette scène lui imprimèrent un caractère tout particulier. Les reflets du grand astre qui se levait dans le ciel comme un géant superbe, jouaient sur les arbres et les chaumières, sur le flanc des coteaux et sur les prairies de la plaine, sur les toits de la ville et sur le ruisseau de la vallée. Gaston

(1) On appelle de ce nom une grotte profonde que la nature et les siècles ont formée au sein d'une montagne, et dont l'entrée principale est sur la rive gauche du Gardon, non loin d'Uzès, entre Collias et Sanilhac.

nous montrait en artiste et avec enthousiasme tous ces effets de lumière et d'ombre. Nous restâmes long-temps à regarder avec lui, puis nous reprîmes notre marche ; une demi-heure après nous étions sur la crête de la montagne, respirant avec délice un air frais et pur, et réclamant tous à l'envi quelques minutes de repos. Notre guide, en homme d'expérience, nous fit observer qu'il serait imprudent de céder à cette tentation et qu'il valait mieux s'abriter au penchant de la montagne pour se reposer sans danger. Un avis si sage fut unanimement adopté, et nous nous hâtâmes vers le lieu qu'il nous indiquait.

De là, nous ne pûmes considérer sans effroi le précipice qui s'ouvrait béant sous nos pieds, et au fond duquel le Gardon roulait ses eaux captives entre deux rives tantôt rocailleuses, tantôt vertes et ombragées ; quelques instans suffirent pour nous délasser. L'entrée de la Beaume qui se laissait entrevoir à peu de distance nous redonna courage, et nous nous préparâmes à descendre.

Deux sentiers s'offraient à nous : l'un, facile et battu, mais aux détours si nombreux que l'œil se fatiguait presque à les considérer ; l'autre, simple trace de quelques pas d'homme sur une pente rude et escarpée, mais qui menait directement au terme de notre course. Une de nos jeunes compagnes, mademoiselle Laure^{***}, se tournant vers la voie la plus courte, me regarda en souriant, et tous les deux nous nous hasardâmes, laissant aux plus prudents la route vulgaire et la moins périlleuse.

En un clin d'œil nous fûmes au bas de la montagne, à quelques pas seulement de la Beaume, tandis que nos compagnons suivaient lentement tous les méandres du beau sentier qu'ils avaient choisi.

— Regardez, me dit mademoiselle^{***}, ne voyez-vous pas, là bas, dans cette profondeur, au flanc de cet énorme rocher qui s'incline vers l'abîme, une petite ouverture, comme l'entrée d'une grotte couronnée de lierre et surmontée d'une croix qu'on aperçoit dans les touffes de verdure ? Eh bien, c'est la demeure de ce bon vieux chevalier.

— D'un chevalier ?

— Oui, de ce pauvre ermite qui hier est allé vous demander l'aumône à la porte de l'église ; et que nous avons fait dîner avec nous ; n'est-ce pas que cette abnégation, cet oubli de la vie vous étonnent ? Quarante-huit ans passés dans ce désert après une jeunesse si brillante de gloire.

— Mais expliquez-vous, je vous prie, car tout est mystère pour moi dans ce que vous me dites ?

— Comment ! vous ne connaissez pas le chevalier de Rogues, l'ermite de Saint-Weredens ! vous ignorez son histoire ! oh ! écoutez-la donc ; que de fois je l'ai fait répéter à mon oncle de Gavignan, qui avait autrefois connu le chevalier dans le monde, aimable et valeureux gentilhomme, et que le hasard a fait retrouver dans cette solitude, sous les rides de la vieillesse et le froc d'un ermite.

II.

Le chevalier ermite.

C'était quelques années avant cette grande commotion qui renversa le vieux trône de France. La noble cour de Versailles brillait encore de tout l'éclat de ses fêtes ; Louis XV venait de finir une vie de mollesse et de débauche, mais les intrigues et les abus de son règne survivaient encore ; comtes et barons, courtisans et maîtresses, luxe et galanterie, rien ne s'était perdu de ce triste héritage ; et pourtant, au tourbillon des plaisirs, se mêlaient déjà les signes précurseurs de la tempête, et au sein de la foule bruyante et joyeuse, on apercevait çà et là des figures sinistres qui s'en allaient prédisant des malheurs à la royauté et au monde.

Parmi les femmes de la reine, plusieurs se faisaient remarquer par leur beauté, mais nulle ne surpassait en grâce mademoiselle Hortense de ***. Quoique moins haut placée que d'autres, elle fixait les regards et enlevait les suffrages. Belle de ses vertus autant que de ses charmes, ce qu'elle inspirait tenait à la fois de l'amour et du respect ; devant elle, la jalousie demeurait muette, et la galanterie du temps réservée et respectueuse. La comtesse de L***, sa mère et son cousin le chevalier de Rogues partageaient seuls son intimité. Récemment arrivée de la province, dont elle gardait encore les manières naïves et ingénues, les galans esprits de l'époque la comparaient à une fleur du désert apportée à la cour avec tout son parfum sauvage, et qui charme plus que la rose si connue de nos jardins.

Le chevalier de Rogues, témoin de tous les éloges qui s'élevaient comme de l'encens autour de mademoiselle H***, devenait de plus en plus

fier de la parenté et des droits qu'elle lui donnait ; il vantait partout les délices d'une *amitié* si pure ! Jeune insensé ; il avait si peu d'expérience qu'il croyait qu'il fallait attirer les regards du monde sur son bonheur. Il ne savait pas que le bonheur est un trésor qu'il faut cacher, si on veut qu'il nous reste... Il y a tant d'envieux !

Cependant, par-delà les mers s'ouvrait alors une carrière pleine de gloire et d'honneur ; les états d'Amérique avaient poussé leur cri de liberté ; les échos de France en retentirent, et le jeune chevalier fut des premiers enrôlés sous les bannières de l'indépendance. Il prit, comme tant d'autres, part à cette chevaleresque imprudence.

Or, tandis qu'il versait son sang pour la cause américaine, le marquis de C^{***}, dont le cœur était vide de sentimens nobles, mais qui était habile dans l'art de séduire, et qui, avec un talent merveilleux, savait venir tous ses vices avec quelque chose de brillant et de bonne compagnie, fit sa cour à mademoiselle H. de L^{***}. Il avait entendu dire qu'elle était froide et insensible ; il mit sa gloire à vaincre cette froideur. D'abord, comme tant d'autres, il fut repoussé ; mais avec une satanique persistance il revint à son projet. Par son crédit autant que par ses titres et ses richesses, il insista : des volontés impérieuses qui dans ce temps-là se traduisaient par des ordres se joignirent à la sienne ; la comtesse de L^{***} sut le comprendre, et des raisons de convenances, ces derniers refuges des temps de despotisme, firent que bientôt la bénédiction nuptiale vint consacrer une victoire que tout le monde avait crue jusqu'alors impossible.

Mademoiselle H^{**}, mariée contre son gré, voua tout de suite sa vie à la douleur. Elle avait obéi comme une victime, peut-être ; quand elle avait montré tant de soumission, avait-elle pressenti que ses jours ne devaient pas être nombreux sur cette terre. Au bout de six mois de chagrin et de délaissement elle mourut.

La guerre d'Amérique était terminée. Le chevalier de Rogues, de retour en France, se voyait entouré des félicitations les plus empressées ; mais lui, rêveur et solitaire, fuyait tous les yeux, se montrait insensible à tous les hommages, sourd à toutes les louanges, ennemi de tous les plaisirs. Au milieu de courtisans qui ont toujours des sourires tout prêts, et des visages qui se modèlent sur celui du maître, cette tristesse du chevalier de Rogues dut être remarquée ; elle le fut même du roi. Un jour Louis XVI questionna à ce sujet le chevalier de Rogues

qu'il estimait beaucoup, et le chevalier lui répondit : « J'avais rêvé » beaucoup de bonheur, une main brutale me l'a ravi; et maintenant, » nul ne peut me rendre ce que j'ai perdu, pas même vous, sire, qui » êtes puissant et bon; pas même la gloire qui console de tant de » choses..... »

Quelques jours après ces paroles du chevalier, on trouva dans un des fourrés du bois de Boulogne un cadavre.., celui du marquis de C***. En ce temps-là, le suicide était moins commun qu'aujourd'hui; on crut donc qu'il y avait eu un duel entre le marquis de C*** et le chevalier de Rogues, qui, précisément ce même jour, venait de quitter la cour. Et à Versailles, on se répétait : Le chevalier s'est vengé de la main brutale qui lui avait ravi son bonheur.....

Quand la révolution de 89 eut éclaté, mon oncle de Gavignan se retira dans ses terres de la Provence; il fut du petit nombre de ceux qui, sans quitter la France, purent échapper aux horreurs qui la couvrirent de sang et de ruines. Les mauvais jours passèrent; mais dégoûté des grandeurs, et lié par la reconnaissance à l'humble toit qui l'avait abrité contre les persécutions, il préféra le calme et le repos à tout ce qui se passait alors dans le monde.

Vous connaissez les événemens qui, à notre tour, nous ramenèrent à la campagne. Mon oncle, malgré son grand âge, vint nous voir dans notre nouvel établissement, et par une rencontre bizarre, le jour de son arrivée, l'ermite, celui-là même qui hier est venu faire sa quête accoutumée, se trouvait chez nous. Mon oncle, après l'avoir regardé fixement pendant quelques secondes, jeta un grand cri, et se levant du fauteuil où il venait de s'asseoir, alla se jeter dans les bras de l'ermite. Il venait de reconnaître un vieil ami d'enfance, un compagnon d'armes, le chevalier de Rogues..... Mademoiselle Laure de *** avait à peine achevé ce récit, que nos amis arrivèrent à nous; ils nous emmenèrent pour nous faire admirer d'autres points du paysage, et nous faire entrer, avec eux, dans la *Beaume* vénérée, but de notre pèlerinage.

III.

Pourquoi suis-je triste?

Ce que mademoiselle Laure de *** venait de me raconter n'avait rien de très-extraordinaire, ces espoirs d'amour trompés dans le monde,

ça se voit tous les jours ! j'aurais dû ne pas m'appesantir autant sur l'histoire du chevalier de Rogues. Hors le froc d'ermite, cette histoire ressemblait à bien d'autres. Malgré cela, j'avais beau faire, je ne pouvais m'en distraire, et au milieu des joies de notre partie de plaisir je restais avec quelque chose de sombre sur le cœur, et tout bas je me demandais : *Pourquoi suis-je triste ?*

Cette préoccupation, je ne pouvais me l'expliquer alors, maintenant je sais d'où elle venait : elle venait d'en haut ; quand Dieu veut vous amener à lui, sa main va vous prendre partout. C'était cette main qui était alors sur moi, et sous son ombre je me sentais grave et sérieux quand le plaisir bruissait autour de moi.

Pour me faire entendre d'utiles réflexions, cette main invisible m'emmena dans la solitude. Je ne sais plus sous quel prétexte je m'éloignai de mes amis, et seul, livré à de vagues pensées qui étaient tristes, mais pas sans charme, je m'enfonçai dans une espèce de désert ; pour m'y reposer, je ne cherchai point un banc de verdure, j'allai m'asseoir sur un roc nu et décharné, auprès du grand chêne que nous avions vu de loin, et en face de la grotte que la tradition nous montre comme ayant été habitée par des saints qui y sont venus tour à tour pleurer, prier et expirer.

Un instant j'entrai dans ce sanctuaire, puis, tout-à-coup, comme si moi, jeune homme, avec ma légèreté, je l'eusse profané, je revins à mon rocher... Là, je laissais aller mes pensées ; là, il me semblait qu'une voix inconnue me parlait dans le silence ; était-ce l'ange de la solitude qui voulait me dégoûter du monde, en me faisant savourer la paix du désert ? Je ne sais, mais enfin je restais là, et certainement quelqu'un, quelque chose me parlait...

Jeunes hommes, quand au milieu de vos plaisirs quelque pensée sérieuse vous vient, ne la repoussez pas rudement, car c'est peut-être Dieu, ou votre père, ou votre mère qui du haut du ciel veulent parler à votre âme.

Tout préoccupé d'émotions si nouvelles pour moi, je voulais m'en rendre compte ; mais j'étais trop sous leur influence pour les juger et les bien comprendre, et d'ailleurs n'était-ce pas cela l'énigme de toute ma vie : *Pourquoi suis-je triste ?*

Il y avait loin des sensations que j'éprouvais à celle de la douleur ou de la souffrance : dans ces dernières tristesses, c'est une cause réelle

qui vous fait vous plaindre ; dans celles que je ressentais, on pleure bien aussi, mais les larmes ne sont pas toutes d'amertume.

Les brises du soir portaient encore à mon oreille le lourd murmure de la cascade que j'avais naguère entendue ; le soleil ne montrait plus sur l'horizon que la moitié de son disque, et ses rayons défaillans dorraient à peine la cime des arbres ; j'avais sous les yeux le même tableau que j'avais tant admiré le matin avec mes compagnons de pèlerinage, et maintenant il me pénétrait d'une secrète mélancolie ; d'où venait donc ce changement ? Ah ! c'est qu'il y a toute une vie, entre le jour qui naît et le jour qui s'en va ! J'aperçus au loin la croix de pierre qu'une pieuse tradition a consacrée, parce que là, ceux qu'on portait jadis du village au cimetière du cloître (*claustrum*), faisaient un dernier repos (1).

A cet aspect, mes rêveries revinrent avec tout leur prestige ; tout-à-coup, du sein de la bruyère, surgit comme un fantôme un vieillard à la démarche grave qui s'avança lentement vers moi. Il me prit la main, comme un père ferait à son fils, m'adressa quelques paroles amies, et soudain ce cri s'exhala de ma poitrine : « *Mon père, dites-moi pourquoi je suis triste ?* » Il allait me répondre, quand nous entendîmes la cloche du village dont les sons affaiblis venaient mourir près de nous ; ses tintemens répétés par trois fois d'une manière uniforme, et puis un peu plus prolongés, me firent comprendre que c'était l'*angelus* ; mais déjà le saint homme avait rejeté en arrière le capuchon qui couvrait sa tête, il s'était mis à genoux ; son front chauve et ses quelques cheveux blanchis par le temps me pénétrèrent de respect ; je me prosternai comme lui, je mêlai ma jeune voix à sa voix tremblante, et nous récitâmes ainsi tous deux la prière de la Vierge ; puis, nous fîmes un signe de croix, et il me parla de la sorte :

« Votre demande ne m'a point surpris, mon enfant ; et moi aussi, » j'ai été long-temps à me demander compte de ce dénûment absolu » de toutes mes facultés, quand je venais à considérer quelque grand

(1) Encore aujourd'hui les enfans de cette terre vont en un certain jour payer leur juste tribut de respect et de vénération à ces vieilles cendres, et, comme leurs pères, ils s'arrêtent eux aussi devant la croix de pierre, à cet endroit qu'ils appellent la *Pause des morts*. Le *claustrum* antique, dignement habité, se pare d'ornemens funèbres ; l'hymne religieux retentit autour de son enceinte, des nuages d'encens s'élèvent vers le ciel, et chacun y mêle sa prière pour ceux dont il chérit la mémoire.

» spectacle de la nature ; de longues et sérieuses méditations m'ont
» appris à en chercher la cause ailleurs qu'ici-bas ; mais pour en con-
» naître l'origine , cet état de langueur n'en existe pas moins. La tris-
» tesse est un sentiment naturel à l'homme ; mais cette tristesse qui
» mène à l'espérance , et non point celle qui est tour à tour fille ou
» mère du désespoir ; cette dernière ruine , consume , flétrit tout ;
» tandis que l'autre n'a rien qui ronge l'âme , elle est comme la rosée
» dans le calice entr'ouvert des fleurs , c'est le gage d'un cœur bon et
» généreux , le prélude d'une heureuse destinée. Ceux-là ne la con-
» naissent point , qui éteignent en eux tout ce qu'il y a de grand , de
» sublime , tout ce qui les rapproche de l'infini ; ils bornent la vie dans
» un cercle si étroit que leurs sens suffisent à tous leurs plaisirs , en-
» core même s'y abandonnent-ils sans les étudier , sans les com-
» prendre ; aussi ne voient-ils rien dans le flot qui passe et s'écoule ,
» rien dans l'écho qui répond à leur voix , rien dans l'étendue qui se
» déroule à leurs yeux ; ils n'y voient rien parce qu'ils vont effleurant
» toutes choses sans en approfondir aucune : êtres d'un jour , ils sont
» sans passé comme sans avenir. Mais pour celui qui garde le souve-
» nir de sa destinée , pour celui dont le cœur bat aux noms sacrés de
» repentir et d'espérance , pour celui-là il y a quelque chose qui doit
» nécessairement l'attrister : ainsi , mon enfant , lorsque vous inter-
» rogez l'écho et que sa voix mystérieuse vous jette dans de vagues
» pensées , c'est qu'un parallèle étrange s'établit en vous , presque à
» votre insu , et que l'invariable éternité de cet écho contraste singu-
» lièrement avec la brièveté de votre mobile existence ; lorsque vous
» considérez les flots qui poussés les uns par les autres vont se succé-
» dant sans cesse , c'est l'image du temps dont il ne vous est donné
» qu'une si faible partie pour remplir votre carrière ; lorsque vos regards
» se portent vers l'horizon des mers où ils vont se perdre , c'est l'es-
» pace immense au milieu duquel vous n'êtes qu'un point ; et partout ,
» et toujours , c'est l'infini , l'infini qui vous rappelle votre néant !... »

Et en disant ces mots , sa voix était grave et solennelle ; il se tut ,
et comme oppressé lui-même par l'image qu'il venait de me pré-
senter , il courba la tête : on eût dit que le ciel lui révélait quelque mys-
tère. Une main comme la main du remords sembla s'appesantir sur
lui , avait-il il trahi le secret de la Providence ?...

« Levez les yeux , reprit-il , et voyez cet astre qui nous éclaire ,

» cette reine silencieuse des nuits, la lune ! comme sa marche est
» lente et majestueuse ! comme elle répand également ses rayons sur
» l'immensité de son empire ! comme elle ramène partout le calme et
» le silence ! tout repose, tout dort, tout se rapproche du néant ! ne
» sentez-vous pas la tristesse se glisser dans votre ame ? Votre cœur
» ne se resserre-t-il pas ?... Vous pleurez !... ah ! pleurez, mon en-
» fant, car ces larmes sont salutaires, elles coulent sur un bonheur
» qui vous a fui ; Dieu vous créa pour être un ange, et vous ne l'êtes
» pas !.....

» Regardez autour de nous, rien ne s'élève, nous sommes seuls au
» milieu de ce désert ; cette brise qui nous caresse, cette bruyère que
» nous foulons, tout s'étonne de notre présence, c'est l'heure où sur-
» gissent les grandes, les nobles pensées, et la solitude est leur asile ;
» est-ce que rien ne s'émeut en vous ?

» Entendez, ces aboiemens prolongés qui roulent sur le flanc des
» collines, et qui arrivent si faibles jusqu'à nous, ce sont les chiens de
» la ferme un peu éloignée que les pas de quelque voyageur ont mis
» en émoi, ils jettent dans le sein de la nuit leurs cris d'alarme ;
» écoutez, comme ils sont répétés dans toutes les fermes voisines ?
» C'est que ces gardiens fidèles des demeures isolées portent la terreur
» dans l'ame des méchans, et la confiance dans celle du laboureur qui
» dort tranquille sous son toit de chaume ; n'est-ce pas qu'il y a là
» aussi quelque chose de triste, un sentiment qui rappelle l'union du
» premier âge, l'absence de toute haine, le repos de tous ? Ce senti-
» ment, c'est le souvenir d'une félicité perdue ! notre ame rêve tou-
» jours les délices de cet Eden mystérieux qu'habita le premier homme,
» et quand elle vient à se représenter le tableau de sa déchéance et
» de sa misère, comment ne serait-elle pas triste ?.. »

Ainsi me dit le vieillard, et me montrant du doigt le sentier du vil-
lage, il regagna lentement son humble grotte. Je le suivis des yeux
tant que la lumière incertaine de la nuit put me le permettre ; mais à
peu de distance il s'effaca comme une ombre, c'était l'ermite de
Saint-Weredens.

Ceux qui auront cherché, dans le récit que je viens de faire, des
événemens et du drame auront été trompés. En l'écrivant je n'ai pas
voulu *surprendre*, j'ai cherché à *toucher*. J'ai voulu redire des pa-
roles qui m'ont été dites dans la solitude. — Là, elles ont un attrait

que je crains d'avoir affaibli en les répétant. Un vieillard expliquant dans le désert à un jeune homme la cause de cette vague tristesse qui vient tout-à-coup à ceux qui cherchent le plaisir, c'était quelque chose ; dans le bruit du monde, ce ne sera peut-être rien.

F... CHAPOT.

POÉSIES.

BRISES DU SOIR (1). — LES SEPT MERVEILLES DU CAMBRÉSIS. —
JEAN REBOUL.

Depuis que la politique s'est posée la reine de notre société, depuis qu'un mouvement général d'industrie semble s'être emparé de toute l'activité des intelligences pour les pousser dans une voie d'améliorations matérielles, on en est à se demander tous les jours : La poésie est-elle morte ? et nous avons entendu répondre affirmativement à cette question, comme si la poésie n'était pas ce qu'il y a de plus impérissable ? Dire que la poésie est morte, ne serait-ce pas avouer que notre société est à une époque de décadence et d'infécondité pour tout ce qui est généreux, sublime, véritablement beau. *La poésie c'est le cœur*, disait Byron. J'ajouterais : *La poésie, c'est la création*. Et l'humanité en est-elle venue à un point de dégradation et d'épuisement tels qu'elle ne puisse plus faire entendre une noble voix, et que sa destinée soit désormais l'inertie ? Non. Nous repoussons un pareil langage. La poésie est morte, dit-on, parce qu'elle est inutile et inopportune quand de graves questions s'agitent, parce que sérieusement préoccupés et marchant vite, nous n'avons pas le temps de nous arrêter à entendre lire des vers. Ceux qui parlent ainsi n'ont donc pas besoin, pour se délasser des fatigues de la route, de rencontrer de verts gazons pour s'asseoir un moment, de trouver l'eau pure d'une fontaine pour se rafraîchir. Ils ne savent pas ce qu'a de doux et de vivifiant pour l'âme la voix qui sait le mieux aller jusqu'à l'âme.

L'esprit, tendu au diapason de la poésie, c'est-à-dire élevé un instant au-dessus de tous les objets de la vie réelle, se trouve presque en

(1) Chez Gosselin, libraire-éditeur, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

communication avec une nature supérieure. Le poète placé ainsi un moment au-dessus des autres hommes, mais entendant néanmoins la voix de leurs passions, semble être plus près de Dieu et plonger plus avant dans les souffrances de l'humanité. Mieux que le moraliste et le philosophe, il sait dire des paroles qui soulagent et consolent; plus que tout autre écrivain, il est *vrai*, parce qu'il met plus du *moi* dans ses œuvres. Voyez-le nous montrant toute son ame avec sa joie et ses douleurs, entendez-le nous disant le nom de celle qu'il aime, nous racontant indiscretement des scènes d'amour qu'il ne peut nous cacher; car parlant de lui, ou il n'est pas sous la domination invincible qui captive toutes les facultés que l'on peut appeler *l'inspiration*, ou s'il se découvre devant nous, il doit montrer son cœur à nu. Aussi dès qu'il s'est révélé tout entier, nous devenons ses amis. Il a droit de nous dire: J'ai fait tressaillir votre cœur dans ses replis secrets, je vous ai mis dans la confiance de tous mes sentimens, j'ai pleuré devant vous pour que vous pussiez essuyer mes larmes, je vous ai dit ma foi et mes doutes, je vous ai ouvert toute mon ame; ouvrez-moi donc la vôtre. Le poète nous convie ainsi à une intimité qui nous explique pourquoi les livres de poésie sont ceux qu'on relit le plus souvent, et dont on retient le mieux les pages. Ils sont comme des amis que l'on aime à sentir auprès de soi et vers lesquels on se retourne dans les momens d'ennui et de tristesse; qu'on nous permette de parler aujourd'hui de trois de *ces amis*, nouveaux venus dont nous engageons bien sincèrement ceux qui nous liront à faire la connaissance.

Vous qui vivez seul, vous qui avez souvent l'ame attristée, vous qui ne croyez pas perdues les heures passées à suivre dans ses rêves capricieux une imagination riche et brillante; ô vous qui désirez entendre de doux chants d'amour et de saintes prières, vous qui vous plaisez à retrouver exprimées en beaux vers des plaintes souvent écloses au fond de votre cœur, mais que vos paroles n'ont pas révélées;

Voulez-vous savoir comment on peut faire passer sous ses yeux de frais et gracieux tableaux remplis de vérité, comment on peut dans la retraite entendre la voix d'un ami qui console ou pleure avec nous, prêtez l'oreille aux *Brises du soir*, vous y trouverez le pur reflet d'une belle ame, vous y trouverez l'expression d'un amour bien chaste et bien dévoué, vous y trouverez des prières bien douces et bien saintes, des chants bien harmonieux et bien suaves. L'auteur, madame de

la Besge (née de Villars), a écrit en tête de son livre ce beau vers de *Lamartine* qui résume toute la vie du poète :

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.

Il était impossible de mieux justifier le choix de cette épigraphe. — *C'était lui. — Pardon. — Quand il m'aimait.* — Voilà trois morceaux que nous voudrions pouvoir citer comme indiquant les trois nuances poétiques dans lesquelles se complait surtout madame de la *Besge*. Nous choisissons la pièce la plus courte.

Pardon, mon Dieu, pardon, car il était ma vie,
Et mon ame à son ame aux cieus était unie.
Oh! s'il faut bien aimer pour fléchir l'Éternel,
Pardon, car je l'aimais comme l'on aime au ciel.

Pardon!... Quand follement égarés dans leur course
Deux timides ruisseaux, nés de la même source,
Sur la pelouse en fleur en courant vont s'unir,
De s'être rencontrés pourriez-vous les punir?

Pardon! car de l'amour le rêve m'a trahi,
Les vents ont effeuillé les roses de ma vie;
Ah! quand le roseau plie et se brise au désert,
Ne le maudissez pas, car il a tant souffert!

Pardon! Et de mes jours quand la trame est brisée,
Ah! qu'il entende au moins ma dernière pensée;
Qu'en son cœur attendri reste un doux souvenir,
Mais qu'il ne m'aime plus.... car aimer c'est souffrir.

C'est bien là, ce me semble, un chant qui s'exhale du cœur sans préoccupation de la forme, sans intention de briller par l'effet. Dans tout le recueil, comme dans ce morceau, il y a une exquise délicatesse de sentimens et une élégance simple de style. Au milieu de notre société si dédaigneuse, en général, de tout ce qui n'a pas un intérêt positif, il y a une société privilégiée qui se préoccupe de l'art pour l'art en lui-même, une société qui ne croit pas que tout doit pouvoir être traduit en valeurs représentées par des chiffres. Cette société a accueilli avec bonheur ce livre si léger et si plein, qui est devenu pour elle un objet de prédilection.

LES SEPT MERVEILLES DU CAMBRÉSIS,

PAR M. HENRI CARION.

Le Cambrésis est un pays de religion et de poésie ; fécondé tour à tour par le génie des trouvères, l'enthousiasme des pèlerins d'Orient et l'héroïsme du caractère espagnol, il a fleuri comme une terre méridionale au milieu de nos contrées du nord.

Cette heureuse physionomie a frappé M. Henri Carion, et ce jeune poète a cherché à en reproduire les principaux traits dans une suite de tableaux que l'on croirait empruntés à un Castillan du quinzième siècle ; c'est la même naïveté, la même grâce, le même éclat, et quelquefois aussi la même négligence.

Les monumens que l'homme élève avec la pierre, le marbre ou l'airain sont des pages d'histoire ; on peut donc les commenter comme des manuscrits ou des livres, et il est souvent curieux, pour en expliquer l'origine et le sens, d'invoquer les traditions des légendes ; c'est ce que M. Carion a voulu faire ; il a joué avec les chroniques autour de chaque monument de sa ville natale comme un peintre joue avec des arabesques autour d'un beau dessin ; les *Sept merveilles du Cambrésis* sont autant de petits romans ou de fabliaux qui ajoutent aux fictions du peuple les fictions de la poésie ; le récit, fidèlement empreint de la couleur du temps, attache toujours par sa marche originale et vive ; on sourit de bon cœur à une imagination qui sait si bien trouver, et dès que l'on a commencé une légende, on se laisse doucement porter de vers en vers jusqu'au dénouement.

Martin et Martine, les *Trouvères du Cambrésis*, et surtout *l'Horloge du berger* méritent une mention particulière ; l'action dramatique de ces poèmes décele un talent de composition qui pourra s'appliquer avec bonheur à des ouvrages d'un ordre plus élevé ; nous recommandons seulement à l'auteur de se tenir en garde contre sa facilité ; il a trop de penchant à laisser courir sa plume, et elle va comme sa pensée, avec une rapidité qui n'est pas sans péril. Après un consciencieux travail de recherches, il faut un travail d'exécution non moins consciencieux ; rien ne vit, rien ne dure sans la pureté du style ; c'est à la pensée ce qu'étaient dans l'antique Égypte ces bandelettes de parfums qui avaient la propriété de conserver les corps et de leur donner

une sorte d'immortalité ; voyez quel changement vient de s'opérer chez les hommes qui, de nos jours, ont affecté le plus grand dédain pour la forme ! l'expérience leur a démontré que, sans perfection de style, jamais il n'y avait œuvre d'art, et que le génie qui s'obstinait à demeurer brut, finissait toujours par inspirer plus de regrets que d'admiration ; qu'importe, en effet, que le vase soit d'or ou d'albâtre, si au lieu d'être taillé ou ciselé par un habile sculpteur, il semble n'avoir été pétri que par les mains grossières d'un potier d'argile.

M. Carion a étudié sérieusement le passé, et il sait trop bien comprendre les vieux monumens de notre France pour ne pas en tirer de meilleurs conseils que tous ceux que nous pourrions lui donner ; aussi, loin d'insister sur une critique que nous craindrions de forcer, ne lui répéterons-nous point avec l'autorité d'une des plus imposantes autorités du dix-septième siècle :

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Nous nous bornerons simplement à lui dire : Relisez vos vers avant de les faire imprimer, relisez-les, ne fût-ce qu'une fois, et en vous adressant à la postérité ; n'imitiez pas ces gens si pressés ou si imprudens qui ne prennent jamais la peine de relire la lettre qu'ils n'auront plus le pouvoir de ressaisir, dès qu'elle sera tombée dans la boîte de la poste.

A part cette observation, nous n'avons que des éloges à faire entendre. S'il est beau d'honorer les croyances de ses aïeux et de célébrer la gloire de son pays, si l'esprit et le cœur sont de moitié dans cette noble tâche, le cœur seul se révèle dans les œuvres inspirées par le dévouement filial, et c'est assez pour en doubler le mérite ; félicitons donc hautement le jeune auteur de la généreuse destination que le fruit de ses veilles a reçue ; les principes qu'il défend avec autant de courage que d'habileté dans l'*Emancipateur* ont excité la colère du pouvoir, et son père qui occupait une petite place en dehors du domaine de la politique a été brutalement destitué ; cause involontaire de son malheur, M. Henri Carion a voulu lui offrir une réparation digne de lui ; il a publié son livre et l'a présenté aux habitans de Cambrai comme une indemnité à laquelle tous les hommes de bien se sont empressés de concourir ; on ne pouvait faire à la fois une meilleure action et un

meilleur ouvrage. Un tel début, nous aimons à l'espérer, portera bon
heur et à l'homme et à l'écrivain.

JEAN REBOUL.

Quand la renommée nous apporte un nom nouveau, avant de l'in-
scrire parmi ceux de nos illustrations, nous avons le droit de lui de-
mander ses titres, et, lorsqu'ils ont été soumis à notre appréciation,
nous demandons encore comme un extrait de naissance, nous voulons
savoir où est né, ce qu'a fait, et quelle position a l'auteur dont on nous
parle pour la première fois.

A ceux qui pourraient avoir cette curiosité, en deux mots il est fa-
cile de répondre. *Jean Reboul* de Nîmes, âgé aujourd'hui de trente-
huit ans, est boulanger; il n'a reçu aucune éducation; les premières
années de sa vie n'ont rien révélé qui pût faire soupçonner en lui autre
chose que les vertus simples d'un ouvrier laborieux. Mais, selon une
destinée commune à presque tous les hommes, sa vie ne fut pas long-
temps calme; vint bientôt l'adversité, cette voix puissante qui secoue
l'esprit et le cœur; cette voix qui, s'indignant de n'exciter que de froi-
des et rares sympathies, pousse quelquefois des cris de mort, ou s'é-
lève vers Dieu pour lui demander des consolations. *Reboul*, doué d'une
ame ardente et généreuse, avait une foi vive; malheureux, il devint
bientôt poète. De ses premières douleurs datent ses premières inspira-
tions. Son ame se soulagea par des chants plaintifs sans amertume;
son esprit subit un développement nouveau; il fut frappé de la majesté
des monumens antiques qui font de Nîmes une des villes les plus re-
marquables du continent. Ce n'était plus le simple ouvrier, mais le
poète qui s'arrêtait devant les *Arènes* ou l'*Amphithéâtre*, qui con-
templait ce *Phare* antique ou ce magnifique mausolée qu'on a sur-
nommé la *Tour-Magne*. C'était le poète qui s'étudiait à lire sur les
murs de la *Maison-Carrée* l'inscription dédicatoire de ce temple à
Caïus et à Lucius, petits-fils adoptifs d'Auguste; devant le temple de
Diane, devant la *Porte-d'Auguste*, devant celle dite de *France*,
par laquelle passa François I^{er}, c'était encore le poète. N'est-ce pas un
abrégé d'histoire que tous ces monumens des grandes époques? Les
Vandales, les Visigoths, les Francs, les Maures, les Albigeois, les An

glais, la peste du quinzième siècle, la réforme de Calvin, tout a passé par Nîmes en y imprimant un cachet ineffaçable. Cette ville, qu'on appelait autrefois la *seconde Rome*, n'avait-elle pas encore à offrir au poète des temps modernes les plus éloquens débris de l'antiquité. M. Reboul s'est inspiré de la vue de toutes ces grandes choses et des grands souvenirs qu'elles rappellent. Il a dépeint ce qui était sous ses yeux, puis il a médité. De là, les trois genres qui dominent dans son œuvre, poésie intime d'abord, poésie descriptive, puis *méditations philosophiques*.

Au milieu de toutes les publications immorales qu'on a répandues pendant ces dernières années, c'est une douce consolation qu'un livre tout empreint d'esprit religieux. Celui que nous annonçons est comme une feuille du rameau d'olivier, qu'après une époque de doute et de désordres sont venus nous apporter nos deux grands poètes, Chateaubriand et Lamartine.

Il y a beaucoup à admirer dans Reboul, il s'élève quelquefois aux plus hautes considérations. Loin d'imiter la plupart des écrivains qui sortent des rangs du peuple, il n'a pas d'invectives pour la royauté, il n'est pas le poète des passions populaires, il ne se plaint pas de son humble condition; c'est un homme d'ordre. Voici quelques strophes que nous empruntons à une pièce dédiée à l'abbé de Lamennais :

Les princes, nous dis-tu, vieillards au teint livide,
Se couvrent vainement de leur pourpre splendide :
Leur ulcère commence à pourrir leur manteau ;
La dissolution de jour en jour s'opère.
Peuples, si vous voulez une ère plus prospère,
Ainsi que l'Africain égorge son vieux père,
Par pitié dans leur sein enfoncez le couteau !...

Hélas ! les rois n'ont pas seuls trompé notre attente,
La populace aussi compte une ère sanglante.
Alors la liberté voila ses yeux de pleurs ;
Le tyran en haillons n'en fut que plus farouche.
Tout système a passé par la pierre de touche :
Jamais le genre humain, se tournant sur sa couche,
N'a pu complètement endormir ses douleurs.

Chaque jour qui se perd dans l'abîme des âges,
Ne varie après tout que l'aspect des orages,
Et ne fait que changer le mode de souffrir.
Toi-même tu l'as dit : l'exil est sur la terre,
Les cris de l'opprimé ne s'y peuvent pas taire,

L'injustice y possède un sceptre héréditaire
Qu'à son poignet de fer nul ne pourra ravir.

Je n'attends pas ici le céleste royaume,
J'attends ce demi-jour où peut prétendre l'homme ;
Je crois que tous ces os blanchis et parsemés
Sur ce désert sans fin que le soleil dévore,
Sous un souffle vivant se lèveront. J'ignore
S'il viendra du couchant, s'il viendra de l'aurore ;
Mais je crois fermement qu'ils seront ranimés.

Napoléon est une de ces grandes figures qui devait surtout frapper l'esprit des poètes de notre époque ; presque tous ont fait tomber à la fois sur cet homme extraordinaire *anathème* et admiration. C'est encore ainsi qu'a procédé Reboul. Il suppose deux voix se répondant alternativement ; l'une s'irrite des crimes, l'autre s'enthousiasme des bienfaits et de la gloire. Voici un extrait de ce dithyrambe :

PREMIÈRE VOIX.

Sa palme grandissait, mais la nuit de Vincennes
En ignoble assassin changea le capitaine !
Son bras, qui rassurait, effraya le regard :
Lorsqu'à la France détrompée
Il voulut montrer son épée,
La France ne vit qu'un poignard.

O nuit !... nuit homicide,
Où le tyran s'assit au banquet régicide,
Et, jurant alliance aux esprits des enfers,
Du sang royal emplit sa coupe,
Et but, avec l'infâme troupe,
A la fortune des pervers.

Dans leur complaisance féroce,
Huit hommes, si ce nom appartient aux bourreaux,
Étaient entre ses mains atroces
Comme l'ignoble fer qui pend aux échafauds.

Il leur fut dit : Prenez séance ;
Dans les bassins de la balance
Mettez la mort, et puis la mort ;
Que promptement cela se fasse.
Il mesura leur temps, afin que le remord
Ne pût y trouver place.

Au tribunal accusateur
Le prévenu paraît, ou plutôt la victime ;

On lui dit quel était son crime :
C'était son nom et sa valeur.

Deux mots sont prononcés : tout est muet d'horreur ;
Les visages, les cœurs, la nuit, tout était sombre ;
Rien ne troublait le silence de l'ombre
Hors la pioche du fossoyeur....

DEUXIÈME VOIX.

Que la honte en retombe au front de tous les traîtres
Qui, puissant, lui baisaient l'empreinte de son pied,
Et qui, lorsque le dieu fut tombé du trépied,
Allèrent lâchement s'offrir à d'autres maîtres ;
Surtout ceux que gorgeait son or impérial,
Qui, soupirant après le repos des satrapes,
Maudissaient dans leur cœur ce juif errant fatal
Qui leur faisait subir d'éternelles étapes.
Nuages insensés, l'éclat de vos splendeurs
N'était que le reflet de sa grande lumière ;
L'astre, selon vos vœux, a fini sa carrière,
Mais son coucher vous rend à l'état des vapeurs.
Sur la terre long-temps par sa foudre domptée,
Son aigle traîne enfin un aîle ensanglantée.
Aux livides lueurs de son dernier canon,
Il tombe : mais sa chute a fait un vide immense.
Les peuples ont repris leur nuit et leur silence :
Sa gloire était leur jour, leur bruit était son nom.

Nous finirons ces citations par quelques vers admirables extraits
d'une pièce intitulée la *Lampe de nuit*.

Quoi ! ce corps délicat amant des voluptés,
Ces regards que les cieux enivrent de clartés,
Ces organes si prompts par qui l'ame est servie,
Et si bien en accord dans l'hymne de la vie,
Tout cela ne sera qu'un avorton du temps,
Que la mort doit reprendre après quelques instans !
Tout cela ne sera que des lambeaux putrides
Et puis des vers et puis des ossemens arides
Que peut-être en sifflant un jour le fossoyeur,
De la faim du tombeau robuste pourvoyeur,
Doit briser, en creusant une fosse nouvelle,
Ou par un temps humide en nettoyer sa pelle,
Puis réduits en poussière, enfin se résumer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne saurait nommer,
Qui s'abîme, se perd au sein de la matière,
Dans ce globe qui n'est qu'un plus grand cimetière
Où le pied en marchant ne peut être appuyé
Sans fouler une part du genre humain broyé,

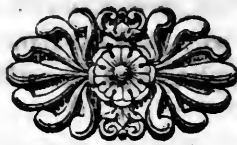
Où l'on ne peut marquer un pouce de surface
Dont la mort mille fois n'ait déjà pris la place....
Et quand on pense encor qu'en ce moment si court
L'essaim des passions et des douleurs accourt,
Et s'acharne sur nous dans sa barbare joie
Comme plusieurs vautours sur une même proie ;
Que le ver de l'ennui ne sommeille jamais,
Que l'on sent le dégoût caché sous tous les mets,
Que le vin le plus pur dont l'âme est réjouie
Dans le fond de la coupe a toujours quelque lie,
Que l'amitié sacrée et le suave amour
Ont besoin d'être vus sous quelque demi-jour,
Que par un plein soleil souvent on les blasphème,
Que c'est toujours autrui qui s'aime dans nous-même,
Que l'on ne peut goûter le plus chétif plaisir
Si l'esprit ne descend jusques à s'étourdir.
Comme ces condamnés aux lions de l'arène
Qui se versant entr'eux l'ivresse à coupe pleine,
Dans une délirante et bachique vapeur
Du supplice prochain enveloppaient l'horreur.
Ah ! l'on serait tenté de prendre l'existence
Comme un présent reçu des mains de la vengeance ,
Comme un manteau fatal jeté sur notre dos
Et qui doit par degrés nous brûler jusqu'aux os ;
Aussi, malgré la soif que tout a de la vie
Et bien que du Seigneur la loi nous y convie,
Plusieurs de nous, voyant qu'il y faut tant souffrir,
Ont voulu de leurs mains encor la raccourcir,
Ont bravé du trépas l'affreuse incertitude
Plutôt que d'achever une épreuve aussi rude,
Ont répandu toujours comme un vin frelaté
Qui fait crispier la face après qu'on l'a goûté,
Et la vie et l'enfer jetés dans la balance,
L'enfer leur a paru plus léger en souffrance....

En pensant à la position sociale de celui qui a écrit ces vers, qu'ils se consolent donc ceux qui rêvent dans notre société politique la chimère impossible d'une république. Dans le domaine de la pensée il y a une république rationnelle qui admet aux mêmes honneurs tous les hommes à nobles inspirations. Il y a dans l'ordre de la morale quelque chose aussi qui nivelle, c'est la vertu. Nous désirons ardemment voir tout le monde s'efforcer de conquérir cette juste égalité.

En terminant notre examen sur un homme qui, par une destinée opposée à celle de Gilbert et de quelques autres grands poètes, est obligé de faire du pain pour acheter le temps de faire des vers, nous dirons qu'il y a en général chez Jean Reboul une manière large, une

phrase poétique abondante. Nous serions peut-être en droit néanmoins de lui reprocher l'abus des périodes un peu longues ; cette manière qui peut avoir l'avantage de mieux faire voir une pensée sous toutes ses physionomies et dans tout son développement a aussi l'inconvénient de fatiguer le lecteur sans frapper son esprit. Quelques négligences de forme et quelquefois même certains détails trop peu dignes du langage de la poésie, tels sont les défauts que nous signalerons à l'auteur. N'aurait-il pas mieux fait de conserver en portefeuille quelques pièces qui déparent l'ensemble du recueil ? elles auraient pu aussi avoir leur triomphe, et ce triomphe, à mon avis, le plus précieux, les applaudissemens intimes d'un ami qui juge avec indulgence, qui n'écoute pas une pièce de vers pour en faire la critique, mais bien plutôt pour y trouver un fleuron de plus à ajouter à la couronne littéraire de son ami. Quoi qu'il en soit, le nom de Jean Reboul appartient désormais à l'aristocratie du talent.

L. DE J.



DISTRIBUTION DES PRIX

DANS

LES ACADEMIES ET LES COLLÉGES.

Si la vieillesse et l'enfance se touchent dans le titre de cet article, la faute en est au mois d'août, à cet inépuisable distributeur de palmes, à cet éternel éditeur de gloires qui confond le passé et l'avenir, et qui couronne le printemps des fleurs brûlées de la canicule ; en moins d'une semaine, Paris a vu quelques milliers de triomphateurs monter au capitolé ; l'Institut, la Sorbonne, les collèges, les pensionnats, et jusqu'aux écoles d'enseignement mutuel, tous les établissements enfin où l'on vend à bureau ouvert du grec, du latin et quelque peu de français, ont fourni leur contingent annuel de génies et de prodiges ; il n'a manqué, je crois, que celui des salles d'asile ; mais il ne faut désespérer de rien, Allah est grand, et le monopole aussi ; l'université d'ailleurs est une trop bonne mère pour n'être pas une excellente nourrice.

D'abord, c'est l'Académie des sciences qui a déroulé la liste de ses vainqueurs ; là il n'y a pas le plus petit mot pour rire, je vous jure ; la physionomie du secrétaire perpétuel, miroir de toutes les physionomies savantes, semble refléter au milieu de ce sénat d'hyéroglyphes la tristesse de l'obélisque qui va bientôt nous dérober la vue de l'Étoile. Le premier lauréat proclamé par M. Sylvestre de Sacy est un Prussien, le docteur Papencordt ; il avait à tracer l'histoire des Vandales en Afrique, et il s'est acquitté de sa tâche avec toute la patience de l'esprit allemand.

Un second prix a été décerné à M. Miller, attaché au département des manuscrits de la bibliothèque royale.

M. Loqui a été couronné pour ses recherches sur cette question : Quel fut, depuis le deuxième siècle avant notre ère jusqu'à l'établissement de l'empire de Constantinople, l'état politique des cités grecques établies sur les bords du Pont-Euxin et de la Propontide.

Une autre question relative à la nation et à l'art étrusques est demeurée sans solution, et a été retirée par l'Académie.

Le concours a été prolongé sur les deux questions ci-après, savoir, pour la première jusqu'en 1837, et pour la seconde jusqu'en 1838 : 1° Rechercher quelles furent les impositions publiques dans la Gaule, depuis l'origine de la monarchie des Francs jusqu'à la mort de Louis-le-Débonnaire ; comment elles furent établies et perçues, et quelles personnes y furent soumises ; 2° tracer l'histoire des différentes incursions faites par les Arabes d'Asie et d'Afrique, tant sur le continent de l'Italie que dans les îles qui en dépendent, et celle des établissements qu'ils y ont formés, et rechercher quelle a été l'influence de ces événements sur l'état de ces contrées et de leurs habitans.

L'Académie a proposé pour sujet d'un prix qu'elle adjugera dans la séance publique de 1838 la question suivante :

« Déterminer quels sont les rapports des poids, des mesures, tant de longueur que de capacité, et des monnaies qui étaient en usage en France sous les rois des deux premières races, avec les poids, les mesures et les monnaies du système décimal. »

L'Académie a rappelé qu'elle avait proposé pour sujet d'un prix qu'elle adjugera dans la séance publique de 1837, cette question :

« Déterminer quelles ont été, à partir du règne de l'empereur Constantin, jusqu'à la fin du même siècle, les caractères et les vicissitudes du droit de propriété foncière, dans toutes les régions qui ont fait partie de l'empire romain en Europe. »

Les développemens de cette question ont été donnés dans le programme de la séance publique de 1835.

Feu M. Allier de Haut-Roche a légué une rente de 400 francs sur l'état, pour la fondation d'un prix annuel en faveur de celui qui aura publié, dans le cours de l'année, le meilleur ouvrage de numismatique. Ce prix a été remporté par M. Stréber, conservateur adjoint du cabinet des médailles du roi de Bavière. Il n'avait pas de concurrens.

Un pareil prix sera adjugé en 1838, pour le meilleur ouvrage sur le même objet, publié pendant le cours de ladite année.

Les mémoires devront être envoyés avant le 1^{er} avril 1837.

L'Académie ayant été autorisée à disposer chaque année de trois médailles d'or, de la valeur de 500 fr. chacune, en faveur des trois auteurs qui auront envoyé les meilleurs ouvrages sur les antiquités nationales, a décerné ces trois médailles :

1^o A M. de Saulcy, lieutenant d'artillerie à l'école de Metz, pour ses recherches sur les monnaies de la cité de Metz.

2^o A M. Prieur, payeur de l'armée française à Bougie, pour la recherche des monumens de tout genre de la domination romaine, existans dans les possessions françaises en Afrique.

3^o A M. de la Saussaye, secrétaire de la société des sciences et des lettres de Blois, pour la continuation de ses travaux sur l'histoire de la Sologne blésoise, à l'époque de la domination romaine.

Des mentions honorables ont été accordées à M. Thomassy, architecte, ancien élève de l'école des chartes, auteur d'une description des ruines de l'église de Gillone ou Saint-Guillem du désert, dans le Bas-Languedoc ; à M. Gilbert, auteur des descriptions de l'abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu, et de Saint-Valfranc d'Abbeville ; et à M. Dumége, conservateur du musée de Toulouse, auteur de l'Archéologie pyrénéenne et de nombreux mémoires sur les antiquités du midi de la France.

L'Académie a décidé que la commission des antiquités nationales ne comprendra, à l'avenir, dans son rapport annuel, que les ouvrages ou mémoires qui seront parvenus avant le 1^{er} juin.

L'exactitude officielle de ces détails nous dispensera d'en dire davantage ; le public n'aura pas la barbarie, nous l'espérons, de réclamer de nous, soit le mémoire de M. Langlois sur Crichna, une des nombreuses incarnations de Vichnou, ni la notice de M. de Sacy sur Thurot ; nous prenons à témoin les quinze entêtés

qui sont restés d'arrache-pied avec nous dans la salle jusqu'à la clôture de la séance, que la voix sépulcrale de M. le secrétaire perpétuel n'a pas dépassé l'hémicycle.

L'Académie française, venue la seconde, a fait une plus large dépense de médailles que sa sœur; elle en a décerné à l'éloquence, à la vertu et à la morale, tant en son nom qu'en celui de son riche bienfaiteur, M. de Monthyon.

Nous ne voulons juger aucun jugement ni affliger aucune joie; mais qu'il nous soit permis d'émettre un vœu; c'est qu'à l'avenir le docte aréopage soit plus heureux dans le choix des sujets et n'expose pas ses jeunes concurrens à battre les airs de vagues périodes gonflées et enluminées comme des ballons. M. Faugère, professeur émérite de sixième, dit-on, a eu beau feuilleter ses auteurs pour dissenter éloquemment sur le courage civil; le lieu commun l'a noyé; il n'a osé mettre en scène dans son dialogue aucun Romain de la doctrine, aucun Spartiate du tiers-parti, et il n'a montré sous les traits de l'Hôpital et de Montaigne que des statues froides, que des figures inanimées à travers lesquelles le public n'a pas su apercevoir les modèles contemporains qu'on aurait voulu lui faire recommander par de flatteuses allusions; aussi, M. le secrétaire perpétuel Villemain, après avoir parlé de la candeur du lauréat, n'a-t-il pas dissimulé le désappointement de l'Académie :

« Peut-être, a-t-il dit, verra-t-on dans la forme adoptée par M. Faugère, et dans la date qu'il a choisie un moyen d'échapper à plusieurs difficultés du sujet, et de rejeter la leçon dans un lointain plus commode pour l'auteur... et pour les juges. »

Il y a dans ces derniers mots un correctif de bon goût qui fait honneur à l'habileté de M. Villemain.

Pour les prix destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs, l'Académie a décerné : 1^o un prix de huit mille francs à M. Alexis de Tocqueville, auteur d'un ouvrage intitulé : *De la démocratie en Amérique*, 2 vol. in-8; 2^o deux médailles de trois mille francs chacune, à M. L. A. A. Marquet-Vasselot, auteur d'un ouvrage intitulé : *Examen historique et critique des diverses théories pénitentiaires*, 3 vol. in-8; à M. Gustave de Beaumont, auteur d'un ouvrage intitulé : *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis*, 2 vol. in-8; 3^o et trois médailles de quinze cents francs chacune, à M. Poujoulat, auteur d'un ouvrage intitulé : *la Bédouine*, 2 vol. in-12; à M. J.-B. Montfalcon, auteur d'un ouvrage intitulé : *Code moral des ouvriers*, 1 vol. in-8; à M. Émile Bères, auteur d'un ouvrage intitulé : *les Classes ouvrières*, 1 vol. in-8.

Nous n'avons pas été les derniers, on le sait, à rendre hommage au beau travail de M. A. de Tocqueville; un de nos collaborateurs les plus distingués, M. J. du Theil, en a fait l'éloge dans un examen critique trop approfondi pour qu'il soit nécessaire de rappeler à nos lecteurs une opinion qu'ils ont partagée sans doute; mais ce que l'on connaît de notre sentiment ne nous donne que plus de liberté pour rechercher les motifs secrets de la munificence académique.

Si notre mémoire ne nous trompe pas, il advint un jour de l'automne dernier que l'on parla dans tous les salons d'un accès d'enthousiasme qui avait saisi M. de Talleyrand, et chacun de s'étonner; cependant, il était bien vrai que M. de Talleyrand s'était enthousiasmé; et la raison de son enthousiasme, c'est qu'il voulait

que le public s'enthousiasmât ; c'était un ton donné, le *la* du chef d'orchestre ; on devait donc supposer qu'il y avait dans l'ouvrage qui passait pour avoir causé cet effet galvanique une utilité actuelle, quelque vertu cachée dont la politique comptait faire son profit ; or, ce quelque chose que tout le monde se mit à chercher, c'est en réalité une des plus lumineuses démonstrations qui aient encore paru contre les excès de la démocratie et de la souveraineté du peuple. Les hommes qui sont sortis de l'Hôtel-de-Ville sous la même bannière n'ont pas tardé, on s'en souvient, à se diviser en deux camps, ou, pour nous tenir dans la spécialité de cet article, en deux écoles : l'école conventionnelle de Saint-Just, Danton, etc., l'école américaine de Washington et Lafayette ; aux disciples de la première, on a répondu à coups de plume d'abord, puis à coups de fusil et de canon ; quant à ceux de la seconde, dont le plus habile professeur vient de périr si malheureusement dans un duel, on leur a opposé beaucoup de raisonnemens et encore plus de réquisitoires ; mais il n'est pas de harangue, judiciaire ou non, que ceux-ci n'aient pas cru pouvoir réfuter en invoquant une ancienne complicité, et il a fallu sans cesse se débattre contre cette inévitable récrimination. En cet état de lutte, c'était une bonne fortune de voir un homme d'honneur et de talent, étranger aux passions politiques, et cédant seulement à une inspiration sociale, s'élancer dans l'arène et terrasser ses adversaires. « Votre modèle de république n'est pas celui de 93, » semble-t-on dire aux puritains de la souveraineté du peuple, c'est l'union américaine. Eh ! bien, soyez satisfaits, nous consentons à vous croire ; mais ouvrez le livre de M. de Tocqueville, et vous allez voir votre souveraineté en action. La démocratie, que vous poussez à ses dernières conséquences, est dans la plénitude de son règne aux États-Unis ; elle s'y est établie tout à l'aise, sans embarras de passé, sans préoccupation de voisinage ; elle a eu ses coudées franches, en un mot. Qu'a-t-elle fait de son omnipotence, cependant ? elle n'a pu se soutenir sans s'appuyer sur les deux extrémités du despotisme, l'esclavage et l'intolérance ; elle est absolue dans son église, elle est oppressive dans son régime intérieur, et malgré le secours permanent de ce double moyen de gouvernement, elle languit, elle est prête à mourir !.. Que prétendez-vous donc en faire dans notre vieille Europe en présence des traditions du passé et au milieu de tant de voisins incommodes ?... La conclusion se tire d'elle-même, et voilà comment M. de Tocqueville, devenu sans s'en douter le meilleur avocat d'une cause qui n'est pas la sienne, a fait pleurer de joie ce sensible M. de Talleyrand, qui embrassa le héros des Deux-Mondes sur l'autel de la patrie, et qui célébra une messe solennelle en l'honneur du triomphe de la souveraineté du peuple.

Si notre interprétation paraît hasardée, qu'on écoute M. Villemain, et l'on verra si ce n'est pas la même explication qui perce à travers les adroits ménagemens de son langage.

» A quelque point qu'on se place, dit-il, le gouvernement et la société des États-Unis d'Amérique sont un problème curieux ou inquiétant pour l'Europe. Discuter ce problème, analyser ce monde nouveau, montrer ses analogies avec le nôtre et ses *insurmontables différences* ; voir transplantées dans leur lieu d'épreuve le plus favorable, et développées à leur plus haut degré de croissance, quelques-unes des théories qui agitent l'Europe, et juger ainsi ce qui, au milieu même

d'une nature faite exprès pour elle, manque à leur succès, borne leur durée là même où elles triomphent, et les rend *impossibles ailleurs* ; voilà sans doute une des plus graves instructions que puisse donner le publiciste ami de l'humanité ; et tels sont les résultats, *involontaires ou cherchés*, du travail de M. de Tocqueville.

» Rien, avant le nouveau publiciste, ne donnait l'idée de cette extrême égalité américaine, qu'il a si vivement dépeinte et si habilement expliquée. En montrant à quelles conditions elle se maintient, de quels secours contradictoires elle a besoin, depuis le zèle religieux jusqu'à l'esclavage, il indique assez combien, avec quelques élémens de moins, la même disposition démocratique peut favoriser l'excès du pouvoir, encore plus que celui de la liberté. Et la leçon qu'il en tire et qui, cette fois, *s'adresse à l'Europe*, c'est que le progrès des lumières et des lois doit suivre l'égalité croissante des hommes, et qu'ainsi, apprenant à se régler elle-même, à mesure qu'elle s'élève, la même force populaire peut se plier utilement à des formes diverses de pouvoir, et maintenir en Europe la stabilité monarchique par la liberté des institutions et l'intérêt national.

» Depuis cet ouvrage, encore si récent, on a vu, dans les États-Unis d'Amérique, le maintien de l'esclavage protégé par l'impunité du meurtre, et par une sorte de tribunal *weymique* démocratiquement organisé ; on a vu, sur cette terre de tolérance religieuse, des églises chrétiennes incendiées, afin que la foi dans l'esclavage ne fût pas ébranlée et pour préserver les noirs et les blancs de la contagion de l'Évangile. On lisait partout, il y a peu de jours encore, que, dans une des villes de l'Union, un homme de couleur ayant blessé un magistrat, le peuple, indigné du crime, s'est saisi du coupable pour le punir au-delà des lois, et qu'il l'a brûlé à petit feu sur la place publique, comme faisaient, au même lieu, mais barbare alors et couvert de forêts, les cannibales extirpés par les colons civilisés d'Amérique.

» M. de Tocqueville n'a pas raconté ces faits, plus nouveaux que son ouvrage ; mais il les a prévus, en montrant avec une admirable sagacité ce qu'il y a de faiblesse dans le gouvernement fédéral, et tout ce que l'extrême démocratie renferme de tyrannie. Un des beaux caractères de son livre, c'est d'être une protestation contre toute iniquité sociale, de quelque nom qu'elle s'autorise, et, dans la vive peinture de la souveraineté du peuple en action, d'avoir mis partout au-dessus d'elle la souveraineté de la justice et de la raison. »

Et *nunc discite*, ô vous tous qui aspirez aux prix Monthyon ! sachez trouver une utilité politique dans une utilité morale, et l'intérêt que vous aurez servi vous servira.

L'Académie a proposé un prix de 3,000 francs pour une question qui embrasse quelques points importans de notre histoire littéraire, et d'où peuvent sortir d'utiles conseils : « Examiner quelle a été, sur la littérature française, au commencement du dix-septième siècle, l'influence de la littérature espagnole, et, en général, rechercher par quel art et par quelles heureuses circonstances notre littérature, à diverses époques, a profité du commerce des littératures étrangères, en maintenant son caractère original. »

« Une autre somme de 6,000 francs est destinée à récompenser les meilleures traductions d'ouvrages de morale qui seraient publiées d'ici au 1^{er} janvier 1830. »

L'éloge du chancelier Gerson est le sujet du concours d'éloquence pour 1837.

Les colléges royaux de Paris et de Versailles ont député leur brillante élite à la Sorbonne pour y recevoir des mains de M. Pelet (de la Lozère) une quantité de beaux livres magnifiquement reliés : M. Pelet est grand-maître... non pas d'éloquence, entendons-nous, mais tout bonnement de l'université ; ce qui est loin d'être la même chose, si nous en jugeons par son discours ; il a entretenu d'un ton glacé son ardent auditoire de la difficulté qu'il y a de faire le bien, et, en l'entendant, on a compris qu'il pouvait parfois n'être pas plus facile de bien dire que de bien faire ; du reste, au lieu d'un prix d'honneur, il y en a présentement trois ou quatre ; voilà ce que c'est que les époques de progrès ; c'est à ne plus s'y reconnaître.

Le lendemain de la distribution du concours général, les distributions particulières ont commencé ; les bruits de gloire répétés ainsi d'échos en échos vont toujours s'affaiblissant jusqu'à ce qu'ils expirent au fond de la plus chétive école ; maintenant, parcourez les journaux ; chaque institution produit son bulletin et affiche son compte de prix et d'accessits ; c'est le menu du banquet ; nous souhaitons que tous ces lauriers que l'on effeuille sur la tête des pères de famille leur fassent oublier le poids des bordereaux universitaires.

Nous avons le projet de parler des pensionnats ; mais toute réflexion faite, nous laisserons ce soin au *Journal des jeunes personnes* ; de notre part, ce serait une usurpation ; de la sienne, au contraire, ce sera l'exercice d'un droit légitime, et nous aimons à faire acte de respect pour la légitimité, alors même qu'elle nous impose des sacrifices.

EAUX DES PYRÉNÉES.

Dans cette saison de vacances où le Nord va demander des distractions au Midi et le Midi au Nord, on aime à suivre tous les mouvemens de cette grande partie de barres, et la poste a une activité que la presse peut imiter sans craindre de fatiguer le public ; c'est à elle, dont le centre est à Paris et dont la conférence embrasse la France entière, de servir de bureau général de renseignemens.

Commençons par les Eaux des Pyrénées ; quelques fragmens d'une lettre que nous avons reçue de Bagnères-Bigorre suppléeront, nous l'espérons, au silence de plus d'une correspondance paresseuse, et dissiperont les inquiétudes qui se mêlent toujours à l'absence :

« Je viens de parcourir presque toute la chaîne des Pyrénées, et je suis en fonds pour faire du pittoresque pendant au moins six mois ; mais ne craignez rien, je suis encore à table, et ma digestion est loin d'être faite. Je laisse donc de côté le pays que je veux déguster à loisir ; c'est mon café, et j'entends le boire suivant les principes de l'art : un mot sur les voyageurs aura plus d'intérêt pour vous et dérangera moins l'ordre de mes jouissances.

Pau, qui possède la plus précieuse relique de la monarchie française, le berceau de Henri IV, semble avoir été pris d'assaut par les Anglais ; aussi me suis-je hâté d'en déloger ; dans un passage rapide aux eaux chaudes, j'ai aperçu M. d'Argout, qui m'a paru aussi bien portant que la plupart des baigneurs ; c'est un grand maigre, dont le profil... Quelle distraction ! n'allais-je point vous en faire le portrait, comme s'il n'était pas chez tous les marchands de caricatures ; les eaux bonnes offrent l'aspect d'un congrès financier ; on m'y a montré à la fois M. de Calmon, directeur-général de l'enregistrement ; M. Gréterin, directeur des douanes ; M. Marcotte, directeur ou plutôt ex-directeur des forêts, car il vient d'être tout fraîchement remercié. Figurez-vous une table ornée de toutes ces notabilités du budget renforcées de M. Hochet, secrétaire-général du conseil-d'état, de M. Amilhau, premier président de la cour de Pau, et de je ne sais combien de fonctionnaires grands et petits, où se trouvaient M. et madame de Coislin, M. de Béthizi, M. Sosthène de Larocheffoucauld, etc., etc. ; le tête à tête n'est-il pas curieux ?

Une femme charmante qui a donné plusieurs bals cet hiver, madame Tayer, fille du général Bertrand, avait su faire l'alliance du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin ; dans les cavalcades qui l'accompagnaient, on voyait chevaucher gaîment, botte à botte, les opinions les plus opposées, toujours d'accord pour faire l'éloge de sa grâce et de son esprit. Madame Fleury, femme du receveur-général d'Orléans, avait part aux mêmes hommages et les justifiait également ; on regrettait de ne rencontrer ni la duchesse de Cadore, ni la marquise de Dampierre ; mais ces dames étaient réellement malades et vivaient retirées. M. et madame de Luppé, M. Karl de Puysegur, M. de Montbrison, M. de Bérenger, M. Fulde, banquier, et une foule d'autres personnes distinguées dont

les noms m'échappent, animaient les promenades et les raouts du soir ; les fashionables avaient adopté un costume uniforme pour les courses des montagnes ; pantalon blanc, veste ronde de même couleur à boutons noirs, ceintures rouges en barèges, et chapeau de paille bordé d'un cordonnet de velours ; tous se servaient d'un gros fouet de poste en guise de cravache, et plusieurs avaient fait mettre des grelots aux cous de leurs chevaux.

Deux tristes événemens se sont mêlés aux plaisirs des eaux bonnes ; à l'ouverture de la saison, madame de Thuisy, née de Béarn, a été écrasée par la chute d'un rocher, et madame Alexis de Noailles, après avoir en vain demandé quelques soulagemens aux bains, a été contrainte d'y renoncer pour aller mourir à Paris. L'affluence a été si grande cependant, qu'un retardataire de ma connaissance n'a pu trouver un lit que dans un grenier.

Je passe sur Barèges, c'est l'hôpital des Pyrénées ; les malades sont en majorité ; il y a de quoi effrayer les gens qui se portent bien ; j'y ai remarqué le marquis et la marquise de Caraman, M. et madame de Montbreton, M. de Nicolai, une jeune et jolie veuve de Granville, madame Warrein, MM. de Noë, Rivaud de la Raffinière, etc., etc.

A Saint-Sauveur, on se pressait autour de la belle duchesse d'Istrie, qui arrivait de Néri avec son mari et son frère le comte de Lagrange ; une partie du personnel des bals de Paris s'était partagé entre cet établissement et Cauteretz, dont le personnage dominant était le duc de Fitz-James. M. et madame des Estards, M. et madame de Schulenburg, M. et madame Lechanteur, MM. Alexis de Pommereu et d'Alton étaient d'un côté, je ne puis compter tous ceux qui étaient de l'autre : ce serait une liste sans fin. En deux mots, la saison a été jusqu'à présent aussi brillante qu'animée ; Bagnères-Luchon, que je n'ai pu visiter, est encombré comme d'habitude de Bordelais et de Toulousains ; la Garonne y coule à pleins bords ; quelque cas que j'en fasse, je n'irai pas la chercher, je l'attendrai ici. Bagnères-Bigorre est le rendez-vous universel de l'arrière-saison ; déjà l'on accourt de toutes parts, et pour peu que l'invasion continue, il faudra que nous logions dans les gouttières, si les chats veulent bien nous les céder. »

Revue des Théâtres.

Pour l'honneur de ce que l'on veut bien appeler notre théâtre, le mieux est de passer rapidement, le plus rapidement possible, sur les produits dramatiques du mois d'août 1836. Depuis et y compris le *Chevalier de Canolle*, musique de M. Font-Michel (quelle musique!), poème de madame Gay (quel poème!), jusqu'au *Christiern* de la Gaité, c'est une avalanche de chutes à écraser le plus intrépide amateur.

Au Vaudeville, *d'Aubigné*, de M. Ancelot, affreux complot tramé contre l'auditoire, mais heureusement *déjoué*, grâce au public, et surtout grâce aux acteurs ;

Aux Variétés, *Madame Pétéroff, une anglaise*, longs imbroglios aussi froids que la Russie, aussi maussades que l'Angleterre ;

Au Palais-Royal, le *Conseil de discipline*, triste parodie d'une parodie plus pitoyable encore, la garde soi-disant nationale ;

A la Gaité, sans compter ce *Christiern* dont je vous parlais tout-à-l'heure, les *Tribulations d'un barbier*, pauvre diable qui n'avait pas compté sur la plus rude de toutes, celle du sifflet ;

A l'Ambigu-Comique, *Tout ou rien*, honnête drame de M. Paul de Kock, lequel répond mieux, il faut le dire, au dernier mot du titre qu'au premier ; et *Vaugelas*, vaudeville grammatical, gai comme une leçon d'orthographe, et amusant comme une faute de français ;

Aux Folies-Dramatiques, la *Cour de Pharaon*, savante dissertation sur les sept plaies d'Égypte, qui m'en ont révélé une huitième bien plus terrible à elle seule que les sept autres à la fois, l'ennui ;

Partout enfin des chutes, des sifflets ; partout la solitude et le désert. Avis à vous, MM. les directeurs. La nature a horreur du vide : croyez-moi, c'est un bon exemple que la nature vous donne là.

TRADUCTION DU PARADIS PERDU DE MILTON,

PAR M. DE CHATEAUBRIAND.

On aime à voir les choses de génie marcher ensemble ; ainsi les amis des lettres et des arts vont avoir à se réjouir. Auprès du texte de *Chateaubriand* seront placés les beaux dessins de *Flatters*. Si l'auteur du *Génie du Christianisme* a bien compris le sublime génie du poète d'Albion, le célèbre statuaire avec son crayon l'a bien traduit aussi. Cette réunion de talents va faire de l'édition de luxe du *Paradis perdu* une œuvre incomparable ; on assure même que le nom de l'abbé de Lamennais se joindra aux illustrations que nous venons de citer ; on dit qu'une introduction doit être écrite par lui et précéder l'ouvrage que nous annonçons.

Nous devons donner à nos lecteurs un compte-rendu des morceaux de poésie qui nous ont été adressés par plusieurs jeunes amis de l'*Echo*. Mais ayant aujourd'hui plusieurs articles d'un intérêt d'actualité, nous ne donnerons la *Guirlande poétique* que dans la livraison du 1^{er} octobre prochain.

M. Sicard, rue d'Arcole, 4, à Marseille, est agréé comme membre correspondant de la société de la *Jeune France*.

MM. les actionnaires de l'*Écho de la Jeune France-Revue catholique* sont prévenus qu'une assemblée générale aura lieu le 12 septembre prochain, à une heure après midi, rue de Ménars, 5.

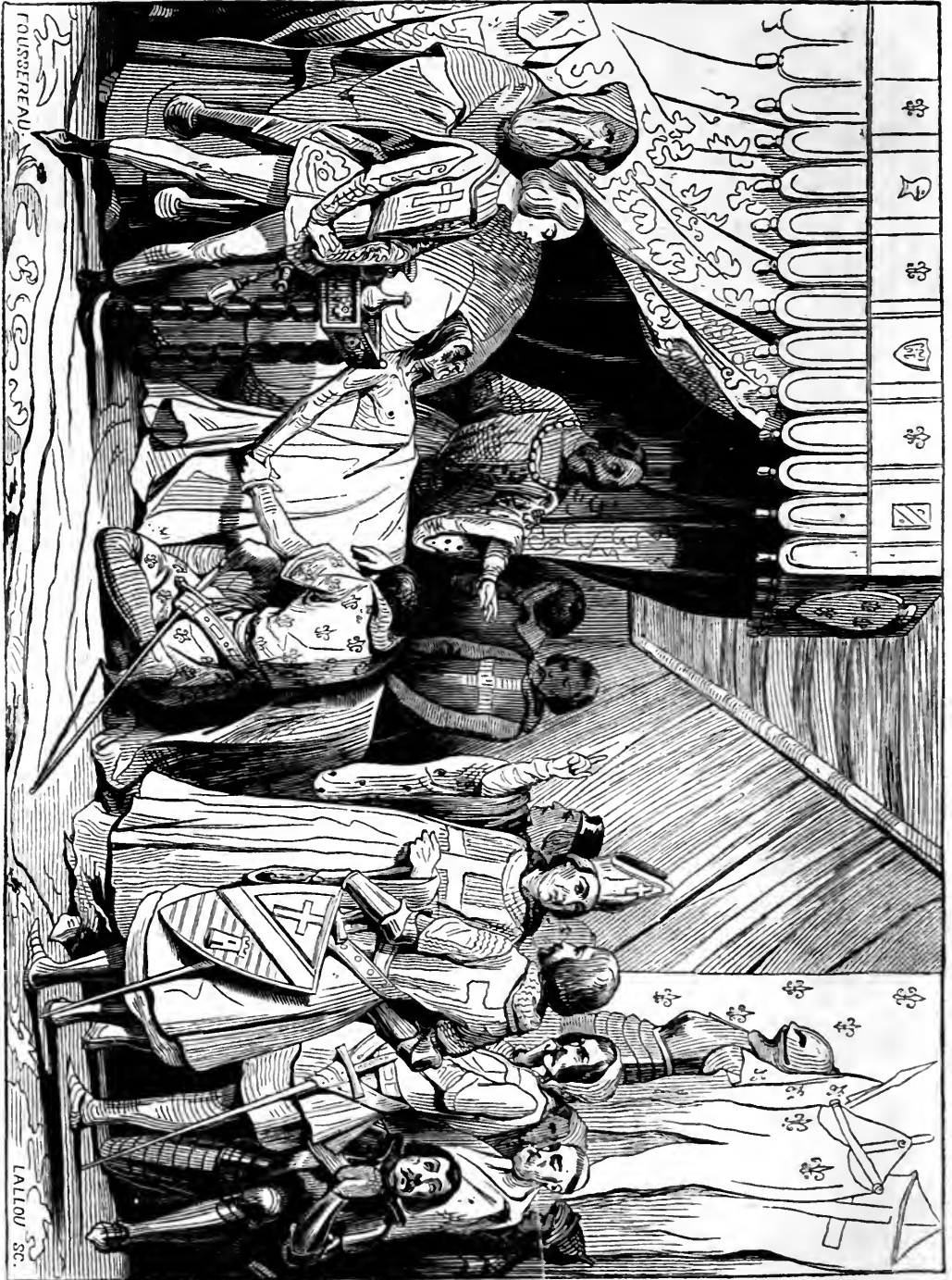
S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. LÉON DE JOUVENEL, administrateur, rue de Ménars, 5.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

[The following text is extremely faint and illegible due to heavy noise and low contrast. It appears to be a multi-paragraph document, possibly a letter or a report, with several lines of text per paragraph.]

Very truly yours,
[Signature]



FOUSSEYREAU

LALLOU SC.

Abord de Saint-Louis.

ÉCHO

LA REVUE DE LA PRESSE



ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE:

Saint Louis. — Ne touchez pas à la hache (méditation historique), par *M. A. de Puibusque*. — Le Doyen de Saint-Patrick (nouvelle), par *Aug. Chevalier*. — Chronique littéraire, par *L. de J.* — Portraits espagnols; l'Afrancisado, par *Bernard Lopez*. — Guirlande poétique, par le vicomte Walsh. — Obélisque de Louqsor, par *Odolant-Desnos*. — Revue des Revues, par *Y.* — Chronique de Paris, Courses de chevaux, Exposition de la Société d'Horticulture, par *XXX.* — Lettre des Pyrénées, Musée de Bagnères-Bigorre, Assassinat du Vignemale. — Revue des théâtres, par *A. de B.* — Provinces, Faits divers.

SAINT LOUIS.

Pour bien juger de la majestueuse beauté des monts, il ne faut pas être trop près de leurs bases... il faut être un peu au loin.

Il en est de même des grands caractères; pour les bien apprécier, il faut qu'il y ait une distance de temps entre eux et nous.

Le caractère de Louis IX est gardé par les siècles pour être offert en modèle aux rois. Et nous conseillons aux condamnés à la couronne de reporter souvent leurs regards sur le fils de Blanche de Castille.

En étudiant ce type de l'ancienne royauté, ils apprendront autre chose qu'à *prier Dieu*.

Et cependant *prier Dieu*, c'est déjà beaucoup pour un roi; car on prie Dieu autant par *ses actions* que par *ses paroles*. Or, l'homme qui, pour se rapprocher de la divinité, pour paraître moins nu en sa présence, se revêt de bonnes œuvres, a déjà chance de faire un bon roi. Dans un livre de prière, il y a toute une politique sacrée: pour être juste, pour ne rien retenir à autrui, pour donner l'exemple des bonnes mœurs, pour être sage, chaste, économe, doux envers les

malheureux, ferme envers les méchans, on n'a qu'à se souvenir de son catéchisme, toute la vie de l'*homme de bien* se trouve là : pour être *bon roi*, avant tout il faut être *homme de bien*.

Louis IX était essentiellement *homme de bien*, son âme était pure et ardente, son cœur noble et compatissant, son caractère ferme et élevé.

Ce qu'il aimait le plus, c'était la franchise; il avait en horreur le mensonge et l'hypocrisie. Et Joinville dit quelque part que *le saint roi aimoit à regarder face à face ceux qui avoient besoin à lui*.

En tout homme, l'hypocrisie et la fausseté sont choses bien méprisables; mais, avec la corruption qui existe par le monde, on conçoit que la faiblesse y recourt quelquefois pour arriver à ses fins. L'hypocrisie c'est le vice des faibles. Les enfans mentent parce qu'ils ont peur d'être grondés. Mais, quand on est fort et puissant, l'hypocrisie et le mensonge se conçoivent plus difficilement, et pour que ces vices ignobles, ces deux péchés d'en-bas, se trouvent au cœur d'un prince, il faut que ce cœur soit bien corrompu.

En étudiant saint Louis, on prend une grande haine, un profond mépris pour toute félonie, pour tout mensonge.

Pour être *homme de bien*, il faut avoir le courage de son opinion. Car il est vil de ne pas confesser ce que l'on croit, de ne pas défendre ce qu'on aime... Or, Louis IX était chrétien fervent, il aimait la croix avec l'ardeur et l'amour d'un chevalier, et si quelque politique de son temps était venu lui conseiller de cacher au-dedans de lui cette ardeur religieuse; lui dire que, pour garder sa couronne, il fallait en quelque sorte renier la croix... Louis, d'ordinaire si plein de douceur et de mansuétude, serait entré dans une grande et sainte colère et aurait à jamais banni de sa présence le méchant conseiller.

Oh! saint Louis était homme à briser sa couronne plutôt que de la porter avec une souillure!

Mais pour bien louer le plus grand roi des siècles passés, laissons parler le plus grand écrivain du siècle présent. Voici comment M. de Châteaubriand raconte les derniers momens de saint Louis :

« Du sommet de Byrsa, l'œil embrasse les ruines de Carthage, qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement. Elles ressemblent à celles de Sparte; n'ayant rien de bien conservé, mais occu-

pant un espace considérable. Je les vis au mois de février, les figuiers, les oliviers, les caroubiers donnaient déjà leurs premières feuilles; de grandes angéliques et des acanthes formaient des touffes de verdure parmi les débris de marbres de toutes couleurs... Au loin, je promenais mes regards sur l'isthme, sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées; je découvrais des forêts de vaisseaux, des aqueducs, des villages maures, des hermitages mahométans, les minarets et les maisons blanches de Tunis. Des milliers de sansonnets réunis en bataillons et ressemblant à des nuages volaient au-dessus de ma tête; environné des plus grands et des plus touchans souvenirs; je pensais à Didon, à Sophonisbe, à la noble épouse d'Astrubal; je contemplais les vastes plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal, de Scipion et de César, mes yeux voulaient reconnaître l'emplacement d'Utique; hélas! les débris du palais de Tibère existent encore à Caprée, et l'on cherche en vain à Utique la place de la maison de Caton! Enfin les terribles Vendales, les légers Maures passaient tour à tour devant ma mémoire, qui m'offrait pour dernier tableau saint Louis expirant sur les ruines de Carthage. Que le récit de la mort de ce prince termine cet itinéraire, heureux de rentrer, pour ainsi dire, dans ma patrie par un antique monument de ses vertus, et de finir au tombeau du saint roi ce long pèlerinage aux tombeaux des grands hommes.

» Lorsque saint Louis entreprit son second voyage d'outre-mer, il n'était plus jeune, sa santé affaiblie ne lui permettait ni de rester longtemps à cheval, ni de soutenir le poids d'une armure; mais Louis n'avait rien perdu de sa vigueur d'ame. Il assemble à Paris les grands du royaume et leur fait la peinture des malheurs de la Palestine, et leur déclare qu'il est résolu d'aller au secours de ses frères les chrétiens; en même temps il reçoit la croix des mains du légat, et la donne à ses trois fils aînés.

» Une foule de seigneurs se croisant avec lui, les rois de l'Europe se préparent à prendre la bannière! Charles de Sicile, Edward d'Angleterre, Gaston de Béarn, les rois de Navarre et d'Aragon. Les femmes montrèrent le même zèle; la dame de Poitiers, la comtesse de Bretagne, Yolande de Bourgogne, Jeanne de Toulon, Isabelle de France, Amélie de Courtenay, quittèrent la quenouille que filaient alors les reines et suivirent leurs maris outre-mer.

» Saint Louis fit son testament; il laissa à Agnès, la plus jeune de ses filles, dix mille francs pour se marier, et quatre mille francs à la reine Marguerite; il nomma ensuite deux régens du royaume; Mathila, abbé de Saint-Denis, et Simon, sire de Nesle, après quoi il alla prendre l'oriflamme. Cette bannière que l'on commence à voir dans nos armées sous le règne de Louis-le-Gros, était un étendard de soie attaché au bout d'une lance; il était d'un vermeil samit, à guise de gonfanon à trois queues, il avait autour des houppes de soie verte; on le déposait en temps de paix sur l'autel de Saint-Denis parmi les tombeaux des rois, comme pour avertir que de race en race les Français étaient fidèles à Dieu, au prince, à l'honneur. Saint Louis prit cette bannière des mains de l'abbé selon l'usage. Il reçut en même temps l'escarcelle du voyage et le bourdon du pèlerin, que l'on appelait la consolation et la marque du voyage, coutume si ancienne dans la monarchie, que Charlemagne fut enterré avec l'escarcelle d'or qu'il avait coutume de porter en Italie. Louis pria au tombeau des martyrs et mit son royaume sous la protection du patron de la France. Le lendemain de cette cérémonie, il se rendit pieds nus avec ses fils du Palais-de-Justice à l'église de Notre-Dame. Le soir du même jour, il partit pour Vincennes, où il fit ses adieux à la reine Marguerite, gentille, bonne reine, pleine de grande simplesse, dit Robert de Sainceriaux; ensuite il quitta pour jamais ses vieux chênes, vénérables témoins de sa justice et de sa vertu.

» Déjà les comtes de Nemours, de Montmorency et de Vendôme n'étaient plus, le roi avait vu mourir dans ses bras son fils chéri, le duc de Nevers. Il se sentit lui-même frappé, et s'aperçut dès le premier moment que le coup était mortel; que ce coup abattrait facilement un corps usé par la fatigue de la guerre, par les soucis du trône et par les veilles religieuses et royales qu'il consacrait à son Dieu et à son peuple. Il tâcha néanmoins de dissimuler son mal et de cacher la douleur qu'il ressentait de la perte de son fils. On le voyait, la mort sur le front, visiter les hôpitaux, comme un de ces pères de la Merci, consacrés dans les mêmes lieux à la rédemption des captifs et au salut des pestiférés. Des œuvres du saint, il passait aux devoirs du roi, veillait à la sûreté du camp, montrait à l'ennemi un visage intrépide, ou, assis devant sa tente, rendait la justice à ses sujets comme sous le chêne de Vincenne.

« La maladie faisant des progrès , Louis demanda l'extrême-onction ; il répondit aux prières des agonisans avec une voix aussi ferme que s'il avait donné des ordres sur un champ de bataille ; il se mit à genoux au pied de son lit pour recevoir le saint viatique , et on fut obligé de soutenir par les bras ce nouveau saint Jérôme dans cette dernière communion ; depuis ce moment il mit fin aux pensées de la terre , et se crut acquitté envers ses peuples ;... Eh quel monarque avait jamais mieux rempli ses devoirs ? Sa charité s'étendit alors à tous les hommes ; il pria pour les infidèles qui firent à la fois la gloire et le malheur de sa vie ; il invoqua les saints patrons de la France , de cette France si chère à son ame loyale. Le lundi , 25 août , sentant que sa fin approchait , il se fit coucher sur un lit de cendres , où il demeura les bras croisés sur sa poitrine et les yeux levés vers le ciel.

« On n'a vu qu'une fois , et l'on ne reverra jamais un pareil spectacle ; la flotte du roi de Sicile se montrait à l'horizon ; la campagne et les collines étaient couvertes de l'armée des Maures au milieu des débris de Carthage , le camp des chrétiens offrait l'image de la plus affreuse douleur ; aucun bruit ne s'y faisait entendre , les soldats moribonds sortaient des hôpitaux et se traînaient à travers les ruines pour s'approcher de leur roi expirant.

« Louis était entouré de sa famille en larmes ; des princes consternés , des princesses défaillantes. Les députés de l'empereur de Constantinople se trouvaient présents à cette scène , ils purent raconter à la Grèce la merveille d'un trépas que Socrate aurait admiré.

« Du lit de cendres où saint Louis rendait le dernier soupir , on découvrait le rivage d'Utique ; chacun pouvait faire la comparaison de la mort du philosophe stoïcien et du philosophe chrétien ; plus heureux que Caton , saint Louis ne fut point obligé de lire un traité sur l'immortalité de l'ame : pour se convaincre de l'existence d'une vie future , il en trouvait la preuve invincible dans sa religion , ses vertus et ses malheurs.

« Enfin , vers les trois heures de l'après-midi , le roi jetant un grand soupir , prononça distinctement ces paroles : « *Seigneur , j'entrerai dans votre maison ; et je vous adorerai dans votre saint temple.* »

« Et son ame s'envola dans le saint temple qu'il était digne d'adorer. »

NE TOUCHEZ PAS A LA HACHE.

(MÉDITATION HISTORIQUE.)

Lorsque le génie de Montesquieu s'abattant sur Rome comme l'aigle, qui fond sur une proie, eut déchiré de sa serre puissante jusqu'au dernier pli du linceul de la grande cité, on s'étonna de pouvoir embrasser d'un coup-d'œil ces restes inanimés qui avaient couvert le monde et d'avoir à lire tant de leçons de vie sur le marbre d'un tombeau.

Grandeur et décadence ! oui, c'est bien cela.

Rome a porté toutes les couronnes de la terre, et elle n'a pu en conserver aucune ; son long règne a été un long orage ; elle le croyait éternel, il a cessé comme un flambeau qu'un souffle éteint ; monarchie, république, empire ; souveraineté populaire, sénatoriale, prétorienne, elle a tout essayé, tout usé ; le pouvoir a été partagé par elle tantôt entre des consuls, tantôt entre des tribuns ; elle l'a livré tour-à-tour à des décemvirs, à des triumvirs, à des dictateurs, et aucune combinaison n'a résolu le problème d'équilibre qu'elle cherchait. Que de fois, dans son désespoir, n'a-t-elle pas saisi la hache de ses licteurs ! mais en abattant des têtes, elle n'a tranché aucune question ; chaque élément social a conservé son indomptable nature, et les résistances supprimées n'ont rendu les conflits que plus terribles ; l'aristocratie et la démocratie, toujours aux prises et ne rencontrant plus rien entre elles, ont lutté dans le sang, et elles s'y débattaient encore, lorsqu'un conquérant barbare, les prenant en pitié, vint les enchaîner ensemble, et fit du fouet de ses esclaves le régulateur de leurs destinées.

Les nations modernes, instruites par tant d'exemples et de ruines, ont-elles été plus heureuses ou plus sages ? ont-elles mieux su balancer les forces sociales et prévenir les réactions d'un intérêt, en évitant les excès de l'autre ? Hélas ! non. On les a vues agitées des mêmes colères, s'abandonner aux mêmes violences, et, plus d'une fois aussi, elles ont touché à la hache.

La royauté voulut être absolue dans la personne d'Elisabeth d'Angleterre, et la tête de Marie-Stuart fut jetée comme une menace à la noblesse et au peuple !

Le peuple voulut à son tour commander en maître, et la hache passa dans les mains d'Olivier Cromwel; le billot de White-Hall fut rougi du sang de Charles I^{er} !

Peut-être cette épreuve mutuelle de deux puissances rivales était-elle nécessaire pour les contraindre à se rapprocher et à s'entendre; peut-être la paix serait-elle plus incertaine entr'elles, si elles craignaient moins la guerre; mais qui ne frémit à la pensée d'une nouvelle transaction, si elle devait encore être achetée au même prix!

En France, tant de pages d'histoire ont été écrites par la main du bourreau, qu'au premier aspect il semble difficile de se rendre compte d'une politique si cruelle chez un peuple si magnanime; mais tout s'explique par cette mobilité de caractère qui en multipliant les changemens a multiplié les combats; plus les esprits sont légers, plus ils sont prompts à s'emporter, et s'il arrive que le frein d'aucun principe ne les modère, que la barrière d'aucune institution ne les arrête, on conçoit qu'ils se précipitent aveuglément vers toutes les extrémités comme des eaux que ne contient aucun lit et que ne refoule aucune digue.

Parmi les jours trop nombreux qui ont marqué notre sol d'une empreinte néfaste, il en est deux qui occupent une si grande place que l'imagination a peine à les mesurer à la fois:

C'est le 30 octobre 1632, et le 21 janvier 1793.

Près de deux siècles les ont séparés, et un lien étroit est venu les réunir tout-à-coup sur l'échafaud. En 1632, le sacrificateur fut un roi; en 1793, un roi fut la victime. Une tête paya l'autre, et toutes deux, belles et pures, subissaient la fatalité d'une sourde réaction; ce sont deux principes, et non deux personnes, qui furent frappés par la hache dans Montmorency comme dans Louis XVI.

Richelieu avait dit à l'ambition de Louis XIII, son maître: le moment est arrivé pour la royauté d'atteindre le faite de sa puissance; les grands vassaux ne sont plus; mais une noblesse formidable est encore debout; il faut étouffer en elle tout ce que la vieille féodalité a laissé d'indépendance et de vie. « On lui rappela inutilement que cette aristocratie plus turbulente que dangereuse était le rempart du trône, qu'elle avait arraché la France au joug de l'étranger, qu'elle formait dans l'état un pouvoir modérateur entre la royauté et les communes, et que tous ses châteaux veillaient à la garde des frontières; l'impérieux

ministre n'écouta rien ; la tête de la féodalité était irrévocablement proscrite dans sa pensée ; il fit un signe , et elle tomba des épaules d'Henry de Montmorency.

Montmorency, duc , pair , maréchal de France et gouverneur de la province du Languedoc , était petit-fils de quatre connétables et de six maréchaux , beau-frère du premier prince du sang , neveu de la reine , mère et allié à toutes les maisons royales de l'Europe ; l'héroïsme de son courage égalait la noblesse de sa race. « *En le voyant tout couvert de feu , de sang et de fumée , dit l'officier qui l'avait fait prisonnier , j'ai d'abord eu de la peine à le reconnaître ; enfin , quand je l'ai vu rompre six de nos rangs , et tuer encore des soldats dans le septième , j'ai bien jugé que ce ne pouvait être autre que lui ; mais je ne l'ai su certainement que , lorsque son cheval étant mort , il est tombé au milieu de mes compagnons.* »

Un tel homme ne pouvait descendre seul au cercueil ; c'était le chêne séculaire qui emporte avec ses immenses racines tout le sol qu'il ombrage ; il était manifeste qu'une société entière allait disparaître du monde politique , et qu'après le supplice du premier baron chrétien , s'il y avait encore des nobles , il n'y aurait plus de noblesse.

Le parlement de Toulouse , illégalement présidé par le garde-des-sceaux Châteauneuf , qui avait déjà donné la mesure de son dévouement en faisant périr le maréchal de Marillac , n'osa pas se raidir contre la volonté du ministre ; le roi était au cœur de la ville avec une armée menaçante , et le bruit avait couru qu'il ne partirait qu'après avoir été obéi ; l'arrêt de mort fut donc rendu , mais il fallait un huis-clos pour l'exécuter ; la place publique n'était pas sûre ; c'est dans la cour de l'Hôtel-de-Ville que l'échafaud fut dressé devant la statue de ce bon Henri , qui avait servi de parrain au condamné , et dont Louis XIII était fils.

Sublime de calme et de résignation , Montmorency fit une fin que l'impartialité de l'histoire peut comparer à celle du roi-martyr ; aucune plainte ne sortit de sa bouche , il n'exprima que le regret d'avoir offensé son prince ; sa pensée chevaleresque allait et revenait sans cesse de son Dieu à son roi. Elle ne se souvint ni de ses victoires méconnues , ni de ses services payés d'ingratitude.

Comme le bourreau hésitait à lui attacher les mains : *Fais ton devoir , lui dit-il , je dois être traité comme les autres criminels ; Jésus lui-même n'a-t-il pas été lié avec des cordes ?* puis , montant d'un

pas ferme sur l'échafaud, il s'agenouilla, baisa le crucifix que lui présentait le père Arnoux, et après avoir posé lui-même sa tête sur le billot, il donna le signal par ces mots proférés avec ferveur : *Jesu, accipe spiritum meum.*

Louis XIII, qui croyait se débarrasser de ses ennemis en immolant ceux de son ministre, avait obstinément refusé le pardon qu'avaient sollicité avec instance, et le peuple, et les capitouls, et l'archevêque, et le vieux duc d'Épernon, et le brave du Châtelet, et jusqu'à ce lâche Gaston d'Orléans, auteur de l'insurrection qui avait perdu Montmorency.

« Sire, dit au monarque le religieux qui venait d'assister le malheureux duc, *votre justice en a fait un martyr sur la terre, et la grâce de Dieu en a fait un saint dans le ciel. — J'aurais voulu le lui ouvrir par des voies plus douces,* » répondit le roi, et ces paroles échappées de son cœur trahirent le funeste asservissement de sa volonté.

Cependant, la politique égoïste de Richelieu triomphait ; le grand coup était porté. On eut çà et là quelques faibles résistances à vaincre, mais Cinq-Mars ferma le funèbre cortège des victimes ; et bientôt, quand il n'y eut plus que des courtisans dans le palais du Louvre, le jeune Louis XIV, appuyé sur son sceptre absolu, put dire sans faire monter la rougeur sur aucun front de gentilhomme : *L'état c'est moi !*

Déplorable isolement ! fatale illusion ! une puissance nouvelle que l'œil de Richelieu n'avait pas aperçue derrière les échafauds de la noblesse, la démocratie, croissait autour du trône ; on la vit grandir avec rapidité, et dès qu'elle l'eut dépassé de sa large tête, elle ramassa la hache, et le fit voler en éclat ; peu lui importait le prince qu'elle atteignait du même coup ; elle ne songea ni à ses vertus, ni à ses bienfaits, ni à l'amour même qu'elle lui avait voué ; lancée de toute la force d'une réaction, elle n'alla se heurter contre la puissance royale que parce qu'il n'y en avait pas d'autre sur sa route, et le mouvement aveugle qui la précipitait l'entraîna si loin qu'elle fut débordée à son tour. Une guerre atroce, une guerre d'échafauds s'engagea dans ses rangs ; elle voulut en vain remonter son cours pour chercher à s'asseoir et à ressaisir une position défensive ; Robespierre, Danton, Marat tenaient la hache ; ils frappèrent sans relâche, et le crime châtia le crime.

On montre encore au Capitole de Toulouse le couperet qui passe pour avoir servi à l'exécution de Montmorency ; je ne sais si celui qui trancha la tête de Louis XVI a été également conservé, mais s'il existe quelque part, je voudrais que ces deux instrumens d'extermination, qui d'un seul coup ont fait jaillir tant de flots de sang, fussent à jamais réunis, et que pour l'enseignement des peuples et des rois on écrivit au-dessus ces mots sortis d'une catastrophe, comme l'inscription divine du festin de Balthazar : *Ne touchez pas à la hache !*

A. DE PUIBUS UE

Le Doyen de Saint-Patrick.

I.

Il n'est personne en France qui n'ait lu et relu les *Voyages de Gulliver*, ce roman allégorique plein de sens et de raison, de verve et de gaité, et si mordant et si fin, si plaisant à la fois et si amer, qu'on doute souvent que l'auteur n'ait, en quelque sorte, pris plaisir aux cruelles vérités qu'il expose et qu'il flagelle. On ne saurait comparer à ce livre dont Swift a pu sans doute puiser l'idée fondamentale, inspiratrice, dans l'épopée burlesque et profonde de Rabelais, que les meilleurs contes philosophiques de Voltaire, la spirituelle *Fiction épistolaire* de Montesquieu, ou bien, mais en seconde ligne, les *Animaux parlans* de Casti. — C'est une conception énergique, originale, une œuvre artistement taillée, impérissable. Nulle obscénité, nulle ordure, si l'on ne s'arrête au sens vulgaire du mot, ne la salit et ne la dépare. La moralité de la leçon ressort, à chaque instant, de la vivacité même sarcastique et bouffonne du récit, et s'y enchaîne avec un art parfait, une grâce merveilleuse. L'homme du monde y trouve un badinage agréable, une lecture aussi attachante que profitable ; le sage un délassement utile, un continuel sujet de réflexions et d'enseignemens.

Ce serait chose curieuse et instructive, ce nous semble, que d'observer, que d'étudier, dans ses enchaînemens successifs, ses ramifications les plus éloignées, ses métamorphoses radicales et logiques, la reproduction, l'un par l'autre, de ces précieux génies, tous éminemment moraux et civilisateurs; lesquels ont eu mission et fait métier, toute leur vie, chacun à sa manière, et avec plus ou moins d'ironie ou de force, selon le degré de mépris ou d'indignation qui les animait, de morigéner leur siècle, d'instruire et de régénérer les hommes. — On fouillerait d'abord ces âges adultes, où la vérité plastique, universelle, absorbait les vérités de détail, où tout précepte, toute réprimande, étaient renfermés dans une mythe ou une parabole; on passerait insensiblement par ces ères d'esclavage ou de corruption, où il fut indispensable de draper avec soin des vérités trop crues, de voiler des clartés trop hardies, de peur qu'on ne les éteignît et qu'on ne les étouffât; on arriverait ainsi jusqu'aux temps modernes, où moins de préjugés, moins d'entraves gênent l'essor de la pensée: on se convaincrait alors que la satire, que la leçon ont été moins fougueuses, moins brutales, moins empreintes de fiel et de cynisme, à mesure qu'il a fallu s'entourer de moins de précautions pour écrire l'une, que moins de courage a été nécessaire pour présenter l'autre. — Certes, et en sens divers, il y a loin dans le sujet et dans la forme, d'Ésope, par exemple, à Érasme et à Rabelais; puis de Rabelais et d'Érasme à Swift et à Voltaire; et, si l'on veut être juste, quelle distance prodigieuse, cinquante ans écoulés à peine, ne sépare-t-elle point les *Lettres de Junius* des pamphlets de Paul-Louis! — C'est donc le cas de dire, qu'en fait de désordre et d'ignorance, de vices, de débordemens, de passions basses et haineuses, le point culminant se trouve toujours dans les milieux. Ésope, il est vrai, fut précipité par les Samiens, et l'on met encore aujourd'hui les écrivains politiques en prison; mais Rabelais se fit cynique pour échapper à la persécution.

Revenons à Swift.

Ceux qui ne connaissent de l'humouriste doyen de Saint-Patrick que les *Voyages de Gulliver*, auront peine à croire qu'il y ait eu dans le cœur de cet homme, si irascible et si impitoyable, place pour des sentimens doux et affectueux. Rien de plus réel cependant: les nombreuses épîtres adressées à miss Johnson et le poème de *Cadénius* sont là pour l'attester. Pourquoi donc le public ne s'occupe-t-il aujourd'hui

d'aucune de ces gracieuses compositions, pas plus que des autres ouvrages satiriques ou purement littéraires du doyen? Pourquoi cette bizarrerie? Pourquoi cette indifférence? — C'est qu'il est arrivé à Swift ce que doit prévoir, ce que doit subir tout homme prédestiné, tout poète, qui, par une œuvre capitale, inattendue, où il reproduit toute une époque, où il résume toute son âme et toute sa conscience, s'élève tout d'un coup si au-dessus des autres et de lui-même, que l'ombre immense que sa statue projette à la base, en grandissant, fait que tous les rayons se réfugient au sommet. On voit où ils sont parvenus, on ignore d'où ils sont partis. Dans le lointain des âges, ces hommes-là sont des symboles, sont des doutes : on les commente et on les adore ; on admire l'œuvre, on discute l'ouvrier. Plus rapprochés de nous, ce sont d'imposantes figures qu'un seul trait du visage, un seul linéament plus saillant et plus vigoureux rappelle à l'imagination, et qui sont surtout représentées par un nom. La curiosité contemporaine a beau s'évertuer, on a beau lui jeter en pâture, chaque matin, de nouveaux documens, des révélations nouvelles : qu'on parle de Corneille, ce sera toujours le *Cid* et *Cinna* ; de Racine, *Phèdre* et *Athalie* ; de Voltaire, *Candide* et le *Dictionnaire philosophique* ; de Jean-Jacques, *Émile* et le *Contrat social* ; de Goëthe, *Faust* et *Werther* ; de Byron, *Child-Harold* et *Don Juan*.

Pour la même raison, citez les *Voyages de Gulliver* au premier venu, il vous nommera Swift. Mais vous apprendra-t-il ce que vous ne savez pas peut-être, ce que vous lirez pourtant dans toutes les biographies : — Que Jonathan Swift fut un publiciste très-distingué, que son conte du *Tonneau* est une diatribe des plus virulentes et des plus licencieuses contre les Églises romaine, anglicane et presbytérienne ; que néanmoins de modeste vicaire de Laracor qu'il était auparavant, il fut promu, neuf ans après l'émission de ce pamphlet, au décanat de Saint-Patrick, à Dublin ; que le 30 novembre, jour de Saint-André, fut long-temps un anniversaire national en Irlande, parce qu'il était né ce jour-là ; que le gouvernement voulut le poursuivre comme libelliste, offrit trois cents livres sterling au dénonciateur et ne trouva pas un traître ; qu'il devint fou sur la fin de sa vie ; que Guillaume d'Orange lui enseigna dans le jardin du chevalier Temple, à Skeen, l'art de cultiver les asperges ; qu'il fut aimé enfin avec idolâtrie de deux femmes charmantes, poètes l'une et l'autre, mais qu'il les dédaigna

toutes deux et les fit mourir de chagrin ? — Non, il ne vous apprendra rien de tout cela, et vous n'y perdrez rien, assurément.

S'il faut l'avouer, je n'en saurais rien encore, moi aussi, rien, ou à peu près, de cette vie si brillante, si active d'abord, si chère et si redoutée, puis si solitaire, si douloureuse et si sombre ! Je ne connaîtrais de cet homme que le côté lumineux et satirique, sans la rencontre que j'ai faite, il y a deux mois, d'un compatriote du doyen, son arrière-petit-cousin, à ce qu'il prétend, mon nouvel et excellent ami, sir Peter Willoughby. Sir Peter Willoughby est un Irlandais de pur sang, de noble race, presque point fier de son titre de baronnet, catholique fervent, plein de passion et plein de foi, toujours pauvre, toujours joyeux, fou de noirs bouquins et de liqueurs fortes, jouant passablement du violon, lisant en hébreu la bible, et courant toutes les capitales de l'Europe, pour la plus grande gloire de l'Irlande et la salutaire mortification de ses créanciers. C'est pourquoi j'aime beaucoup mon ami Willoughby. Il n'a jamais, j'en conviens, un schelling à ma disposition, mais je ne puis que très-rarement lui offrir un verre de grog ou de tafia ; il m'écorche quelquefois les oreilles de ses vieilles ballades nationales, mais je l'assomme de questions et de commentaires ; il loge à un cinquième étage, mais j'ai logé plus haut que lui et ne loge encore guère plus bas. Tout compte fait des quelques bouteilles de kirsch ou de rum que nous avons bues ensemble, et en soustrayant le dixième pour ma part, je serais toujours en reste avec lui : tant il m'a révélé de particularités neuves et piquantes sur le doyen ; tant sa mémoire s'est montrée prodigue, envers moi, de ces moindres faits locaux, de ces traits caractéristiques dont le souvenir s'en va, chaque année, avec le petit nombre de ceux qui les savent, et que d'orgueilleux écrivains rejettent comme indignes de figurer dans leurs biographies.

Or, c'est d'une de ces anecdotes ignorées du public que je me propose d'entretenir le lecteur. Mon projet n'est rien moins, en vérité, que de lui apprendre comment l'idée vint à Jonathan Swift de conduire Gulliver dans le pays des *Houyhnhnms*. J'ose espérer qu'en faveur de la moralité orthodoxe du récit, la grave Jeune France me pardonnera ce long préambule ; tout ce bavardage prétentieux et inutile auquel vous vous laissez aller parfois, quand votre plume est bonne, votre papier bien net, votre encre bien coulante, et que les

derniers tisons de votre feu s'éteignent à vos pieds, en brûlant les semelles de vos pantouffles!

J'entre donc vite en matière, et de peur qu'une autre divagation ne m'entraîne encore bien loin de mon sujet, pour plus de sûreté, j'en mets le titre devant mes yeux :

II.

Comment l'idée vint à Jonathan Swift de son allégorie des *Yahous* et des *Houyhnhnms*.

Un soir (c'était le 10 du mois passé; il avait plu beaucoup et le temps était assez froid), sir Péter Willoughby poussa bruyamment la porte de ma chambre, selon son habitude, et s'assit à côté de moi, près de la cheminée. J'avais ce jour-là précisément les *Gulliver's Travels* sur ma table de travail : une charmante édition, ma foi! en deux coquets volumes in-18, avec vignettes et fleurons, reliés en moire et dorés sur tranche. Ce petit bijou me rappelait le temps où je préférais ne point souper plutôt que de me priver d'un beau livre. Je l'avais étalé sous mes yeux avec complaisance, parmi d'autres tomes couverts d'une modeste basane. Il ressemblait ainsi à un diamant mêlé, mais non confondu dans une poignée de cailloux du Rhin. Je le regardais, je le contemplais; j'en prenais un volume de temps à autre; j'admirais la pureté du texte, le luxe de la reliure, et j'étais heureux. Sir Peter me voyant absorbé par cette douce rêverie, s'empara du volume qui restait sur la table, et tout en le feuilletant, tomba sur le voyage chez les *Houyhnhnms*. Il en parcourut rapidement les premières pages et sourit d'une façon significative.

— Vous avez là une bien jolie édition! dit-il enfin; combien cela vous coûte-t-il?

— Trente francs, répondis-je.

— Peste! et d'où avez-vous tiré tant d'argent, mon ami?

— Oh! il y a trois ans que je l'ai achetée, sir Peter; je ne fais plus de ces folies maintenant! Mais pourquoi riez-vous? Je parie que quelque souvenir se réveille dans votre esprit, à propos des *Gulliver's Travels*. Voyons : contez-moi ça, je vous prie. Le temps est mauvais, la pluie tombe. Je m'en vais attiser le feu et commander un bowl de punch.

— Bravo ! s'écria-t-il, un bowl de punch, excellente idée ! Un grand bol de punch, mon ami, aussi grand que vous le pourrez ! mon histoire sera longue.

J'appelai le concierge.

Au bout de cinq minutes, deux bouteilles de rum, une infusion de thé, deux citrons, deux livres de sucre, un bowl et deux verres à pied se trouvèrent sur la table.

Sir Peter versa les deux bouteilles de rum dans le bowl et y mit le feu ; puis, agitant la liqueur enflammée, et au moyen d'un énorme morceau de sucre debout au milieu du vase, y précipitant ses ruisselantes nappes bleues, comme du haut d'un rocher dans un bassin, il s'abîma dans la voluptueuse contemplation de cette fantastique et flamboyante cascade.

Le rocher s'affaissa peu à peu, et disparut sous l'écume diaprée des flots.

Nous choquâmes nos verres.

III.

— Vous savez, dit sir Peter en se renversant dans son fauteuil, que mon parent Swift eut le malheur d'inspirer deux fortes passions. Le profond attachement de miss Johnson, qu'il a chantée sous le nom de Stella, l'admiration exaltée de miss Esther Van-Homrigh, l'héroïne de son poème de *Cadénus et Vanessa*, le tourmentèrent singulièrement toute sa vie. Je vous ai raconté tout ce que la rivalité, la jalousie de ces deux femmes lui causèrent de chagrins, lui suscitèrent de traverses et de tribulations. Miss Esther s'était fixée à Selbridge, à quatre lieues de Dublin. Chaque courrier apportait à Swift de nouvelles plaintes sur son indifférence, de nouvelles protestations de fidélité et de dévouement. Miss Johnson avait fini cependant par l'amener à une union secrète, mais elle n'en était ni plus tranquille ni plus heureuse. Le doyen avait toujours éprouvé un invincible éloignement pour les liens du mariage. Quoique protestant, et surtout philosophe, il en regardait les devoirs et les soucis comme incompatibles avec les fonctions et l'indépendance de prêtre. C'est ce que prouvent victorieusement le mystère qu'il exigea de Stella, la constante froideur de leurs relations, et l'inflexible persévérance avec laquelle il se refusa invariablement à faire ménage ensemble. Mon parent était, en outre, de mœurs très-

pures. La rigidité de ses principes l'avait préservé contre les charmes de miss Johnson, tant qu'elle n'avait été que la timide ouaille du ministre de Laracor; et, une fois devenue sa femme, après seize années d'intimité irréprochable, une certaine délicatesse dont une ame élevée était seule susceptible, l'avait empêché de rien changer dans ses rapports avec elle. S'il faut l'avouer, d'ailleurs, par une de ces bizarreries qu'expliquent fort bien les perpétuelles contradictions du cœur humain, le doyen, tout en reconnaissant à part lui la nécessité de désabuser au plus vite miss Van-Homrigh, eût été fâché qu'un coup trop brusque porté à son amour ne détruisît ou n'affaiblit même un sentiment dont sa probité murmurait tout bas, mais qui flattait extrêmement sa vanité d'homme et de poète. De là, ces fréquens accès de colère contre les femmes, dont souffrait tant la pauvre Stella; ces humeurs soudaines et sombres, sans motif apparent; ces heures de remords solitaire et de noire mélancolie qui devaient aboutir à la démence et à toute une année de silence absolu; puis ces tendres retours vers sa femme, ces excuses mêlées de larmes et de sourires, et quelque une de ces délicieuses épîtres, à propos du jour de sa fête ou d'une convalescence, où il épanchait tant de poésie et de sensibilité. — Or, remarquez-le bien, mon jeune ami, ceci est une faute que n'eût point commise un prêtre catholique, supposé qu'un prêtre catholique pût ou dût même se marier! D'abord, un prêtre catholique, sûr déjà de l'attachement d'une femme accomplie, car Stella était un modèle de vertu et de beauté, n'eût point encouragé, par les éloges détournés d'un poème malheureusement trop séduisant, l'attachement d'une autre femme. Dans tous les cas, il eût hardiment fait un choix entre les deux, selon que son cœur, à lui, l'aurait guidé vers l'une ou vers l'autre; sauf à offrir, plus tard, de saintes consolations à celle qu'il aurait désolée, pour la mieux guérir, et à verser quelques gouttes de baume sur la plaie qu'il aurait élargie. Mais un ministre protestant, et qui se pique d'être philosophe et publiciste, qui lance dans le monde des pamphlets financiers, des brochures éloquentes, qui ne saurait trop décider lui-même s'il est homme de parti ou homme d'église, au lieu de se contenter d'être prêtre et citoyen; un pareil ministre avec ses vellétés de *gentleman*, son orgueil d'aristocratie littéraire, ses tâtonnemens coupables, ses demi-mesures, ses craintes méticuleuses de société, de voit ménager misérablement deux passions, deux vanités féminines; —

lui qui certes ne ménageait point les termes à ses rivaux, à ses ennemis religieux et politiques ; — et tuer ainsi, l'une par l'autre, deux femmes pleines de foi et de résignation, dont tout le crime était de l'adorer ! — Voyez cependant quels résultats funestes entraîne la moindre infraction au dogme, à la grande et immuable loi qui régit l'humanité ! Capituler avec la religion, avec la conscience, ce n'est pas seulement une faute contre la morale, c'en est une encore contre soi-même ! « Les événemens, dit Leibnitz, sont attachés les uns aux autres par une fatalité invincible. » A combien plus forte raison peut-on le dire des erreurs de notre jugement ou de notre cœur, et des malheurs qui les suivent ! — Réfléchissez plutôt aux douleurs qui accablèrent le doyen, coup sur coup, et plongèrent son âme dans le deuil, au milieu de l'immense retentissement de sa gloire et des applaudissemens enthousiastes de ses compatriotes. — Miss Esther apprend, en 1723, son mariage avec Stella et succombe à ses regrets. La publication du poème de *Cadénius*, qu'elle recommande dans son testament, détruit à jamais le repos de Stella. Swift lui offre de reconnaître leur mariage. — « Il est trop tard ! » répond-elle ; et elle meurt. L'esprit de Swift s'égaré alors. Il lutte en vain contre le remords, contre le dépérissement de ses facultés. Il tombe dans un affreux marasme. D'effroyables étourdissemens, des transports frénétiques lui rendent seuls, par momens, le sentiment de l'existence. Il expire enfin, après d'horribles souffrances, et quand il n'était déjà plus que le fantôme de lui-même. — Qu'en dites-vous ?

— Hom ! m'écriai-je, ne vous déplaise, sir Peter, il me semble que votre zèle d'orthodoxie vous emporte un peu trop loin contre les ministres dissidens, et surtout contre le doyen. Il me semble aussi que vous vous déclarez un peu trop pour Stella, contre miss Esther.

— C'est possible, répondit-il, que voulez-vous ! je ne puis oublier tout le mal que ces maudits anglicans ont fait à ma belle et toujours chère Irlande. — Au surplus, et ceci est ma conviction, croyez-moi, mon ami : le rôle qu'avait usurpé le protestantisme dans les destinées de l'humanité touche à son terme. Le génie du catholicisme a sommeillé quelque temps ; il se réveille, et une mission nouvelle commence pour lui. — Quant à Stella, je l'avoue, comme elle était la première en date dans les affections du doyen, comme c'était son droit de s'y maintenir, je m'indigne des efforts que faisait miss Van-Homrigh

pour lui ravir sa place, et j'ai peine à lui pardonner. — Remarquez que je suis naïf. — Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; je vous ai promis une anecdote sur les *Voyages de Gulliver*, j'y arrive.

(*La fin au prochain numéro.*)

AUGUSTE CHEVALIER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Maintenant que la rhétorique est peut-être morte ou que tout au moins on ne sait plus où aller chercher les règles de l'art ; maintenant qu'il n'y a plus de Le Batteux ou de Laharpe pour nous dire ce qui est bien et ce qui est mal ; maintenant, en un mot, qu'il n'y a plus de législateurs sur lesquels on puisse rejeter la faute de sa critique et qu'on en est soi-même responsable, on se trouve réduit à rendre compte de ses impressions ; je vais donc vous dire les miennes, après la lecture de quelques romans nouveaux que j'ai pris au hasard parmi les quinze ou vingt nouvelles productions de ce mois.

LE NOTAIRE DE CHANTILLY.

Ce livre est la première série d'une œuvre qui aura pour nom les *Influences*. M. Léon Gozlan, qui définit le roman *l'Histoire de la Bourgeoisie*, pose en principe que le prêtre est mort et que les professions civiles ont hérité du sceptre brisé entre ses mains.

Vous tous, honnêtes gens, qui ne croyez pas la foi religieuse entièrement éteinte sur la terre, n'allez pas vous laisser effrayer par la nouvelle de mort que vient de répandre M. Léon Gozlan. Je prends sur moi de la démentir, et vous engage seulement à voir autour de vous s'il n'existe pas encore dans notre société, malgré les révolutions, cet homme qui partage toutes les douleurs qu'il ne peut consoler ; cet homme dont la curiosité salutaire pénètre dans les irrégularités les plus cachées et les plus affligeantes du ménage, pour les voiler quand la révélation ne serait que du scandale, pour les taire afin que le repentir accompagne silencieusement la confession ; cet homme qui dit au père cruel, à la mère coupable, à la fille égarée : *Je vous pardonne* ; le prêtre enfin, cet homme de tous les hommes ; ce prêtre qui *sacrait les rois*

et bénissait le rabot des pauvres compagnons menuisiers ; ce prêtre qui prononça l'oraison funèbre d'Henriette de France et répandit l'huile sainte sur les membres souillés de Marion Delorme ; le prêtre dégagé de toute attache matérielle , vivant loin de la femme, *piège incessamment tendu aux faiblesses des hommes* ; où est sa famille ? où est son monde ? Son père, son ami, son ambition, son espoir, son refuge, c'est Dieu.

Je vous le dis, cet homme vit encore , et il n'y a vraiment pas lieu au partage de la succession dont M. Gozlan s'est fait si complaisamment et sans titre l'exécuteur testamentaire ; ne vous dérangez donc pas, si vous m'en croyez, vous tous qui pensez que ce sera un jour malheureux , si tant est qu'il arrive , le jour où la religion sera morte et les prêtres aussi.

Quant à vous qui , avec les saints-simoniens et M. Léon Gozlan , persistez à croire que le prêtre est bien véritablement mort , si vous voulez avoir une part de l'influence sociale qu'il laisse à ses héritiers ; en vous présentant, n'oubliez pas d'apporter vos titres, et rappelez-vous bien que de par M. Gozlan vous ne serez jamais que des maris trompés par vos femmes , désobéis par vos gens , et incapables d'être ministres de l'instruction publique pendant une heure, si vous n'avez passé cinq ou six ans à respirer l'air fétide d'une étude de notaire pour faire ce qu'on appelle un stage , ou apprendre qu'un rôle se compose de vingt lignes de dix syllabes chacune.

Si, riant d'Hippocrate et d'Hoffmann , vous avez pensé que *similia similibus* et *contraria contrariis* étaient deux principes pouvant conduire au même résultat , et que vous n'avez pas voulu dépenser quatre des plus belles années de votre vie dans des amphithéâtres d'anatomie, dans les salons de *Viot l'aquatique*, dans une mansarde de la rue St-Jacques et aux bals de la Grande-Chaumière, vous n'avez aucun droit à l'héritage ouvert , pas plus que cet honnête garçon qu'une sage retenue empêche de parler à tout propos, ou qui, à cause d'une difficulté dans la prononciation , n'a pas été destiné par ses parens à la brillante carrière du barreau ; pas plus de droit encore que les gens qui s'occupent de choses vraiment utiles , que les gens qui ont des domaines et de l'esprit , de la conscience et de l'amour pour la chasse au mois de septembre, et qui par conséquent ne s'amuse pas à faire des journaux.

Vous êtes tous avertis maintenant, approchez seuls, notaires, médecins, avocats et journalistes; vous êtes les quatre grands prêtres de la société *matérialisée*.

Notaire, vous exercez votre influence sur la famille, c'est vous qui recevez les secrets du foyer, les projets de fortune, les faiblesses de l'ambition; vous conseillerez ou repousserez à votre gré un mariage; vous engagerez la parole d'autrui ou la dégagez; vous imposerez ou défendrez les transactions les plus décisives; vous saurez mieux que la femme le chiffre caché des capitaux bien ou mal acquis du mari, mieux que le fils les épargnes du père. A une époque où l'argent peut tout, est tout, notaire, vous êtes tout. Vous ne vous en étiez jamais douté, je parie; c'est logique pourtant.

Quant au médecin, il exerce son ascendant sur l'individu; il s'appuie pour cela sur deux auxiliaires: l'espoir et la peur. L'homme auquel on raconte sans rougir la frayeur de mourir et le désir de vivre est déjà votre maître; on est à lui, car on lui avoue ce qu'on cache à tout le monde: la plaie et l'infirmité. Pour le médecin, il n'y a ni rang, ni âge, ni beauté, ni pudeur; il y a un corps. Cet homme pénètre dans l'alcove, interroge votre fille ou votre femme, reçoit leurs aveux, et vient ensuite s'asseoir à votre table.

Avocat! c'est sur la société que vous agissez, vous: dans un siècle où la parole est estimée autant que l'action; savoir parler, c'est avoir qualité pour occuper un rang dans l'état, être député et par suite ministre. L'homme qui vit de la parole se présente le premier comme prépondérance politique dans la société; s'il n'a pas dans l'intérieur des familles une grande autorité, en dehors de la famille, il en a davantage; il défend la propriété, et de la défense du client il passe à celle du citoyen; il n'a qu'à changer de costume pour cela. Le nombre d'avocats devenus ministres est presque incalculable.

Pour vous, pauvre journaliste, qu'on fait arriver le dernier, pensez-vous qu'il vous reste beaucoup à prendre? si ce n'est le privilège de servir de thermomètre à l'ordre et au désordre, de prêcher l'émeute ou de conseiller d'attendre en espérant. Mais, je me trompe; évidemment vous aussi avez hérité d'une part de la succession, vous exercez votre influence sur l'opinion. Sans armée, ni ambassadeurs, ni che-

vaux, avec une plume, une plume d'oie, une passion, quelquefois une tâche à remplir, vous parvenez à remuer le pays avec toute la promptitude d'une étincelle électrique. *La presse a détrôné la chaire*, dit M. Gozlan; moi, qui ne crois pas cela, et qui aime mieux les sermons de M. l'abbé Lacordaire que la polémique des *Débats*, je vous dirai néanmoins que le journalisme n'est pas une impasse au fond de laquelle on n'a jamais trouvé de portefeuille de ministre ou de manteau de pair.

Mais revenons au notaire de Chantilly. De l'ordre de succession établi par M. Léon Gozlan, il résulte indirectement qu'avant la mort du prêtre, c'est-à-dire avant la révolution, les notaires, ou plutôt les tabellions, ne pouvaient servir que pour le dénouement d'un vaudeville embrouillé en venant à la fin de la pièce porter un contrat tout rédigé auquel il ne manquait plus que les signatures. Mais n'avaient-ils rien fait derrière le rideau? Quant aux avocats et aux médecins, ou Molière et autres ont fait un anachronisme en s'occupant d'eux, ou bien encore l'exagération de la satire leur a donné une importance qu'ils n'avaient pas.

Maintenant que les professions ont grandi, qu'elles ont pris largement pouvoir dans notre société, voyons un peu comment elles s'en servent :

Maurice est un brave garçon qui n'use guère, lui, de cette influence que M. Léon Gozlan accorde aux notaires : trompé par sa femme coquette, ambitieuse et sans aucune noble qualité; victime de son beau-frère Reynier, homme d'affaires intrigant qui compte le temps et l'argent, qui est pressé de jouir, qui se sert de son crédit pour acheter des maisons, entreprendre un chemin de fer et jouer à la bourse, le notaire de Chantilly est dans une horrible situation; de peur de faire connaître ses affaires de plus en plus embarrassées, il est obligé de se taire en face d'Edouard qui le trompe et auquel il a donné une hospitalité généreuse, en face de sa femme par laquelle tous les secrets de son étude sont violés, en face de Victor Reynier qui le plonge dans l'abîme. Déjà ses cliens l'entourent et l'assiègent; ils viennent lui redemander les dépôts qu'ils lui ont confiés, et il ne faut rien moins que le modeste gain de dix-huit cent mille francs fait *impromptu* à la bourse par Reynier, pour le soustraire au déshonneur.

On aime, au milieu de ce drame, la douce figure de Caroline de Meilhan se dessinant fraîche et pure à côté du sombre visage de Clavier le conventionnel, qui a organisé la terreur dans son village et s'est emparé du château et des terres du seigneur de Meilhan. Aujourd'hui les remords le rongent, il voudrait rendre à la fille tous les biens qu'il a volés à ses parents, mais il veut pour condition qu'elle ne s'allie pas à un homme d'origine noble, et Caroline aime Edouard de ***, héros vendéen.

Le vieux républicain en meurt de douleur, et la jeune fille expire peu de temps après asphyxiée par des fleurs au milieu d'une serre.

Quoiqu'il y ait dans ce livre plusieurs aphorismes que nous n'approuvons pas, et quelques autres que nous ne sommes pas à même d'apprécier, tel que celui-ci, par exemple : *les femmes de notaire ont le sommeil dur*. Disons-le, parce que c'est une justice à rendre à l'ouvrage, il est plein de scènes attachantes, il y a des situations dramatiques pleines d'anxiété et d'angoisses écrites avec un véritable talent et une énergie remarquable. Nous l'avons lu tout entier avec un intérêt vivement soutenu. De même que nous ne consentons pas à nous incliner avec M. Léon Gozlan devant Luther et Richelieu, qui, pour lui, forment avec saint Paul et Fénelon les quatre plus belles figures du prêtre, il y a aussi dans les personnages du roman une figure que nous ne consentons pas à trouver belle, malgré le talent avec lequel le peintre s'est efforcé d'en cacher les lignes hideuses sous de belles couleurs; Clavier reste toujours pour nous le régicide couvert de sang.

LE MOINE BLANC, par M. Bonnelier.

Ce même M. Bonnelier qui a écrit l'histoire de la révolution de juillet et quelques autres drames-romans tout aussi touchants et non moins moraux.

Assise sur un tertre, près l'étang de Villebon, une jeune fille barbouille de vers un petit album, c'est Georgine Mondovi. Un cavalier passe au galop de chasse sur la rive de l'étang, c'est Paul Herbineau. Il aperçoit Georgine, à laquelle il donne un coup-d'œil en courant. Il s'éloigne; mais à quelques pas, il trouve un jeune homme la tête

appuyée sur le tronc d'un saule ; ils échangent un de ces regards qui sont un contrat de haine. Armand Marceau, docteur de la faculté de médecine, était là caché, admirant les charmes de Georgine. C'est entre ces trois personnages que va se nouer le drame ; mais qui se chargera de rapprocher ces destinées ? c'est M. Dutillet. M. Dutillet est un de ces hommes qui vous persécutent de leur obligeance, qui marient vos filles, vos fils, tiennent compagnie à votre femme, la conduisent à la promenade et à la messe, sont toujours invités à *la fortune du pot*, ont de rigueur le pilon du poulet, un de ces hommes enfin qui sont les amis intimes de tout le monde et jouissent des privilèges attachés à ce titre.

M. Dutillet marie Georgine à Paul Herbineau. Savez-vous bien ce que c'est que cette petite Georgine que je vous ai montrée sur le bord de l'étang de Villebon ? c'est une tendre jeune fille faisant des vers que sa mère trouve admirables, *suaves* : et Paul Herbineau a vingt-cinq ans et quinze mille livres de rente, une maîtresse, madame Hamelin, horrible femme avilie et dépravée. De plus, Herbineau n'aime point les femmes auteurs, il voudrait qu'au lieu de faire des vers sa femme fit des confitures ou lui brodât des pantoufles en tapisserie. Le monstre ! aussi, voyez comment il la traite un jour qu'il la surprend à écrire un proverbe. Un proverbe ! Dieu vous préserve, cher lecteur, d'une femme qui fait des proverbes. Georgine condamne son mari à entendre la lecture du sien ; le malheureux est contraint de la subir jusqu'à la dernière scène ; madame Mondovi se pame d'admiration ; et vous, monsieur, demande la jeune femme.

— Est-ce que l'agitation que vous venez de vous donner ne vous a pas fait de mal, dit Herbineau ? »

Décidément un pareil mari est indigne de vivre dans le commerce des muses : aussi le voilà abandonnant sa femme et revenant à cette horrible madame Hamelin. Ces deux ames pétries de boue sont faites pour se comprendre ; mais madame Hamelin meurt bientôt, et Paul veut revenir à Georgine. Celle-ci le repousse ; la renommée et la gloire qu'elle a trouvées loin de son mari injuste lui suffisent.

Je vais arriver à la fin de mon analyse sans vous avoir rien dit du *Moine blanc*, ce n'est pas ma faute ; pourquoi vient-il si tard ? Vous nous croyez peut-être partis pour quelque couvent, non, c'est pour

l'Opéra. Un jour donc au bal de l'Opéra, Georgine allait être enlevée par la famille de Sandoval, contre laquelle elle avait écrit un proverbe (je vous disais bien qu'il était dangereux d'écrire des proverbes), quand un moine blanc, un moine franciscain vient à son secours et la fait échapper aux mains de six ravisseurs. Le moine blanc? vous l'avez deviné, c'est Armand Marceau, belle création d'un amant noble et généreux, que M. Bonnelier fait mourir d'une mort digne de son beau caractère. C'est en soignant des cholériques qu'il est atteint de cette maladie à laquelle il succombe, le 9 août 1832. A chaque anniversaire, Georgine va le soir prier sur une tombe du cimetière de l'Est. Il y a dans ce roman beaucoup de principes dont nous ne garantissons pas l'orthodoxie, beaucoup d'expédiens que nous ne trouvons pas très-moraux. Le style y est quelquefois bien en rapport avec les situations.

LA PREMIÈRE COMMUNION, par *M. Delécluse*.

La scène est complètement changée : voilà un petit livre moral et chrétien.

En ce monde toutes les douleurs cèdent au temps : toutes, excepté celle d'une mère qui a perdu une fille de seize ans. Cette phrase est, je crois, la confidence de la pensée qu'a eue M. Delécluse en écrivant la nouvelle dont nous allons vous rendre compte.

Edmond de Lubis, jeune homme de sentimens nobles et de principes religieux, aime mademoiselle de Soulanges; cet amour est avoué à la mère de la jeune fille. Madame de Soulanges, en acceptant un projet d'alliance avec M. de Lubis, lui fait part de ses douleurs secrètes. Louise, à seize ans, n'a pas encore fait sa première communion, et cela, parce qu'elle ne croit pas en Dieu. Vainement, deux respectables ecclésiastiques ont cherché à donner le sentiment religieux à cette athée naïve. Son ame est fermée à la vérité, son incrédulité n'est pas raisonnée et voilà pourquoi elle est plus dangereuse et donne moins d'espoir. Néanmoins M. de Lubis ne se laisse point effrayer et espère que Dieu se révélera à cette nature douce et aimante. En effet, Louise a rencontré dans une promenade une jeune paysanne appelée Toinette, qui vient de perdre sa mère et qui travaille sans relâche pour aider son père à nourrir un jeune frère et une sœur.

Toinette, lui dit Louise, qui est-ce qui soutient votre courage, qui

vous rend si attentive à vos devoirs? C'est Dieu, mademoiselle, vous voyez bien qu'il est partout; dans un rêve je l'ai vu le lendemain de la mort de ma mère, et il m'a dit : Toinette, ta mère est morte, c'est toi qui auras soin de ton père, de ton frère et de ta sœur, je t'en donnerai le courage.

Ces paroles simples jettent le trouble dans l'esprit de mademoiselle de Soulanges, l'aveugle recouvre la vue. Louise, de retour au château, se jette à genoux devant un crucifix, elle prie, quelques jours après elle faisait sa première communion. A peine la cérémonie est accomplie, que Louise dit : *Ma mère, que je voudrais mourir!* Tout-à-coup une grande croix d'argent se détachant de la muraille, vient frapper au front d'un coup mortel mademoiselle de Soulanges. Ses malheureux parens partent pour l'Italie, où ils veulent aller chercher quelque distraction, et sa mère ne tarde pas à mourir, ayant auprès de son lit l'abbé Edmond de Lubis; quant au père il est bientôt remarié.

Dans cette simple et touchante nouvelle (car il n'y a pas là le développement nécessaire pour un roman) comme dans *Mademoiselle de Liron* du même auteur, il y a une grâce de style et une pureté de sentimens qui assignent aux ouvrages de M. Delécluse une place privilégiée.

Nous pourrions citer encore d'autres ouvrages qui surnageront quelques mois au-dessus de l'abîme qui engloutit, chaque année, tant de productions. La *Couronne d'épines*, par M. Michel Masson, est encore une plaidoirie contre la société injuste qui méconnaît une foule de petits génies et qui fait sans le savoir tant de Gilbert et de Chatterton. Cette nouveauté est un peu vieille.

L'auteur, en dédiant son livre à un ami, M. Saintine, lui dit qu'il y a des ouvrages inutiles; aurait-il voulu faire deux volumes in-octavo pour le lui prouver?

Mais c'est assez vous parler de toutes les feuilles volantes de la littérature, c'est assez pour vous tenir, comme on dit, *au courant*. Que vous êtes loin d'y être, vous qui avez quitté Paris il y a trois mois; depuis, M. Castelli nous a fait voir à l'Odéon une troupe de comédiens qui jouent admirablement l'amour, l'intrigue, la jalousie, l'avarice, etc., etc. Les *jeunes premiers* ont de cinq à huit ans; les *duègnes* de dix à douze, ces dernières ont presque toutes leurs dents, les autres en changent en ce moment. S'il y avait après cela des gens qui voulus-

sent nier le progrès, je leur dirais d'aller voir jouer dans le *Hussard de Felsheim* un acteur de six ans, qui dit déjà très-bien *sacrebleu, ventrebieu*, qui a des moustaches et des maîtresses; et dans les *Deux Ménages*, vaudeville de Picard, une petite fille qui sait très-bien ce que c'est que des infidélités.

Tout cela, vraiment, est à navrer le cœur; pauvres enfans!... infâme spéculation!..

L. DE J.

GALERIE DE PORTRAITS ESPAGNOLS.

L'AFRANCESADO.

Comme neuf heures sonnaient à plusieurs églises de Madrid, un cavallero en costume français entra pour déjeuner au café de la Paz.

— Que faut-il servir à sa seigneurie! demanda le mozo. — Le *Constitutionnel*, répondit l'inconnu.

Une heure après, le même personnage rencontra une procession qui sortait du porche de Saint-Thomas; les enfans de chœur portant des cierges escortaient les prêtres revêtus de leurs chasubles; le gonfalon étalait ses plis onduleux au soleil, et les encensoirs exhalaient en spirales la fumée du benjoin embrasé; la foule s'écarta avec de respectueux saluts comme au passage d'un roi; tout le monde ôta son chapeau; l'inconnu garda le sien.

Il se dirigeait du côté de la puerta del Sol en fredonnant un air d'opéra-comique, quand un de ses amis, un Espagnol de la vieille-roche, lui serra la main d'une façon cordialement castillane, en lui disant: — Don Julio, venez donc voir tuer un taureau en l'honneur de la Constitution! — Divertissement atroce! s'écria don Julio en éventrant d'un coup de pied un pauvre chien qu'une odeur de cuir russe avait attiré trop près de lui.

Don Julio aima mieux faire un tour au Prado; les arbres étaient parés de tout l'éclat du printemps; le ciel étincelait comme l'autel d'une cathédrale; la nature se montrait dans sa splendeur; les femmes se cachaient sous leurs mantilles; tout Madrid papillonnait dans les allées. C'est une belle promenade que le Prado! dit à don Julio un

procurador récemment arrivé des îles Philippines, en compagnie d'une cargaison de sucre. — On voit bien, répondit don Julio d'un ton dédaigneux, que vous ne connaissez pas les Tuileries.

En ce moment un jeune Français, venu en Espagne pour admirer Murillo, le peintre divin, s'approcha de don Julio, à qui il était recommandé, et impatient de lui montrer qu'il commençait à savoir l'espagnol, lui dit en souriant : *Como esta vmd?* Don Julio s'empessa de lui répondre en français : l'un et l'autre semblaient sauter en même temps par-dessus les Pyrénées, en tournant le dos à leur pays.

Depuis trois jours, le cheval de don Julio était mort d'une maladie de vétérinaire. Don Julio entra chez un marchand (la race satanique des maquignons n'a pas encore fait souche en Espagne); on lui présenta un fringant andaloux : — Je ne veux qu'une bête normande ou limousine, s'écria-t-il, et il sortit bientôt comme il était entré.

Il était trois heures, moment aujourd'hui adopté pour le dîner dans les principales villes de la péninsule; tout Madrid se mettait à table, ici avec de l'argenterie d'étain, et là avec du linge damassé. Don Julio mangea peu; il était distrait; à quoi songeait-il ce profond politique? A une réforme culinaire. Il avait étudié en France l'influence des dîners, et il rêvait aux moyens de régénérer l'Espagne par l'introduction des dindes truffées; les ollas-podridas devaient être frappées de proscription comme un reste de féodalité.

L'heure de la sieste ne tarda pas à arriver; Madrid s'endormait au soleil, et les yeux se fermaient comme les jalousies. Don Julio, méprisant l'usage national qu'il imputait à la paresse et non à l'hygiène, se mit à lire la *Revue du dix-neuvième siècle*; au lieu de dormir une heure, il en dormit trois.

Son appartement offrait un ensemble éminemment parisien ainsi que sa personne; un papier à rosaces ornait les murs; la pendule placée sur la cheminée représentait Esmeralda nourrissant Quasimodo; une jardinière remplie de cactus et de camélia garnissait la fenêtre.

Don Julio, les pieds étendus sur un tapis d'Aubusson qui avait remplacé la natte péruvienne, fut tout à coup tiré de ses réflexions par l'arrivée d'un visiteur; c'était un véritable Espagnol de Madrid, un indigène, s'il en fut, qui se faisait gloire de n'avoir jamais vu couler d'autre eau que celle du Mauzanario. — J'ai entendu ce matin,

dit-il à don Julio, un excellent sermon de Fray Vermuendo sur la charité évangélique. — Ah! mon cher, si vous aviez entendu l'abbé Châtel! — La religion souffre; on assassine nos prêtres, mais le sang des martyrs fécondera le sol de la foi. — La foi! Que parlez-vous de foi quand une religion aussi rationnelle que le saint-simonisme est tombée faute de miracles ou bien d'actionnaires! — Vous savez qu'on vient d'ouvrir à Madrid une exposition d'animaux sauvages? — Ah! bah! Vous n'avez ni giraffe, ni orang-outang, ni Chodruc-Duclos! — On reprend ce soir une comédie de Calderon. — Quand donc en serez-vous aux bédouins de la Porte-Saint-Martin, ou même aux drames du même théâtre? — Les affaires de la Navarre tardent bien à s'arranger. — C'est tout simple, il y a là une foule d'idiots qui ne savent pas lire la Constitution française de 91. — Irez-vous aux fêtes de la Granja? — Osez-vous appeler ces cohues-là des fêtes, à côté de celles de Paris et de Saint-Cloud! — Aimez-vous le vin de Xérès? — Moins que le Chambertin et le Laffitte.

Telle fut à peu près la conversation de don Julio; conversation à bâtons rompus qui fit sortir d'impatience son honnête interlocuteur.

Le soir, don Julio se rendit à une tertullia; c'était une de ces réunions de Madrid où l'on prend des panales, où l'on cause amicalement, mais où l'on peut perdre mille doublons tout aussi facilement que vingt piécettes.

Un des convives proposa à don Julio une partie au tresillo; don Julio répondit qu'il l'avait oublié en jouant l'écarté et la bouillote. Néanmoins la maîtresse de la maison s'aventura à lui proposer un rubber au whist. — Oui, pourvu que ce soit en cinq points comme à Paris, dit-il, autrement, autant vaudrait le cent de piquet des curés.

Une jeune personne chanta sur le piano une de ces gracieuses chansons des Maures qui survivront à toutes les pierres de l'Alhambra; don Julio murmura entre ses dents un nom que l'on crut être celui de Mozard, c'était le nom de Musard. Don Julio était dilettante.

Un grave magistrat vint à exprimer ses regrets sur la mort d'un malheureux dont l'innocence fut trop tard reconnue; selon l'usage en Espagne, le prétendu criminel avait été garrotté. — Quelle barbarie! s'écria don Julio; étrangler un homme, quand il est si facile de lui couper la tête par le procédé usité en France.

Une vive discussion s'engagea pour savoir quel était le plus magni-

fique palais de l'Espagne, Aranjuez ou l'Escorial? Don Julio déclara que c'était Fontainebleau.

— C'est un original! dit un Anglais, aussitôt que don Julio eut quitté le salon.

— Non! lui répondit un Espagnol, il n'a rien inventé; c'est tout simplement un copiste maladroit, un afrancesado.

BERNARD LOPEZ.

GUIRLANDE POÉTIQUE.

Dire : *A telle époque je prendrai des fleurs, j'en tresserai une guirlande*; c'est folie.

Et voilà pourquoi c'est folie : C'est qu'il y a des momens où vous passez au milieu des plus belles, des plus riantes fleurs, sans les regarder; si vous avez (et cela arrive souvent) un crêpe noir jeté sur vous, que vous font toutes les roses du printemps et tous les dahlias de l'automne?

Je sais bien ce que font les choses riantes en certains jours de la vie, elles se changent en choses fâcheuses; l'ame qui regarde, cherche toujours et partout la convenance et l'harmonie; or, il y a des instans où la pensée sérieuse se blesse de tout ce qui semble futile.

Ce n'est pas ma faute si j'ai passé par ces instans-là, j'en demande pardon aux jeunes poètes qui m'ont envoyé leurs vers... et puis, pour me disculper encore plus, je dois dire que parmi les morceaux qui nous ont été adressés, nous en avons, cette fois, trouvé peu de saillans. Toute saison n'est pas également inspirante, et les poètes, comme les horticulteurs, ne peuvent pas d'avance répondre des fleurs qu'ils présenteront aux regards.

J'ai de mes amis qui ne vont qu'avec inquiétude examiner la plate-bande où ils ont fait leur semis de dahlias. L'année dernière, cette partie de leur jardin présentait les couleurs les plus vives, les nuances les plus éclatantes et les plus variées; cette année, peut-être que toute cette richesse se sera changée en pauvreté, et que l'horticulteur voisin, qui avait été vaincu l'autre automne, sera vainqueur celui-ci.

Les fleurs ont aussi leurs destins !

Habent sua fata.....

Ce que je dis des hommes qui cultivent les fleurs pourrait s'appliquer à ceux qui cultivent les lettres. Entre les lettres et les fleurs il y aurait bien des similitudes à montrer, mais je m'en défendrai; déjà le mot de *fleurs* est trop tombé de ma plume; si je continuais, je donnerais à mon article un air de ressemblance avec ces *dessus de porte* du temps de *Louis XV*, où l'on ne voyait que *boutons de roses* et *amours*, *tourterelles* et *guirlandes*, *carquois* et *flèches*, *autels* et *cupidons*, et *cœurs transpercés*; en un mot, *afféterie* et *manière*.

Dans l'air, il se passe bien des choses que l'homme ne voit pas. Cette région des sylphes est la moins connue de nous; madame Blanchard, M. et mademoiselle Garnerin, madame Graham et le duc de Brunswick ont traversé ces régions et n'y ont vu que de l'azur et des nuages. Mais les esprits qui habitent, qui voltigent, qui jouent dans ces grands champs de l'espace, ils ne les ont pas vus!! Et cependant je me persuade qu'il y a tout un peuple aérien entre la terre et le ciel, entre les hommes et les anges.

Voyez dans les campagnes, *un je ne sais quoi* passe invisible au-dessus des arbres, et dans un instant leur feuillage change, jaunit, sèche et meurt.

C'est une mauvaise influence, une méchante brise. Eh bien, il y a eu depuis plusieurs mois quelque chose qui a aussi passé sur les poètes.

Pour prouver tout de suite que *ce je ne sais quoi* qui empêche de verdier n'a pas tout desséché, je commence par citer quelques fragments d'un poème inédit, intitulé :

DEUX MISÈRES AU PIED DE LA CROIX.

L'auteur de ce petit poème, qui a fait plus que nous intéresser, qui nous a vivement touchés, est un très-jeune homme, le vicomte de Gaillon. A tout homme qui a attaché son cœur au bien, à tout écrivain qui a inféodé sa plume aux bonnes doctrines, je souhaite une récompense. Eh bien, M. de Gaillon aurait eu cette récompense qu'il mérite, et pour son talent, et pour la pensée religieuse qui a fait couler ses vers, s'il avait entendu lire son poème comme je l'ai entendu lire,

moi, par la voix la plus douce, la plus harmonieuse qui ait jamais charmé l'oreille..... Oh ! j'aurais voulu que l'auteur des *Deux misères au pied de la croix* eût pu écouter avec nous son œuvre lue par une jeune fille de 17 ans ;... mais non, il serait devenu trop fier, car sur le charme des vers il y avait une grâce répandue par la jolie lectrice qui donnait à ce petit poème un indicible attrait.

M. le vicomte de Gaillon a vu *cette prétention au malheur* qu'ont aujourd'hui beaucoup de jeunes hommes, et il a voulu leur prouver qu'il y avait ingratitude et impiété à médire de la vie, quand Dieu nous l'a faite bonne ; pour le leur démontrer, il conduit au *pied d'une croix* élevée dans une bruyère, *deux misères*.

Une misère factice et une misère réelle, un jeune homme et un vieillard ; et entre celui qui gémit à tort et celui que l'adversité a rudement éprouvé, il s'établit un dialogue aussi poétique que moral.

Voici le début du poème :

Hélas ! qui n'a point eu de ces jours de malaise,
Où tout nous est à charge, où l'existence pèse,
Où le cœur, au-dedans comme au-dehors de lui,
Ne trouve que fatigue et que peine et qu'ennui ?
Troubles intérieurs, tourmentes de jeunesse,
Et qu'il faut qu'à son tour chacun de nous connaisse.
Moi, j'ai déjà passé par ces angoisses-là ;
Et déjà bien des fois mon âme se troubla.

Ces premiers vers peignent d'une manière vraie, d'une manière sentie ce *vagabond* qui a pesé sur nous tous, dans nos jeunes années, et qui nous donnait dans notre temps de bonheur des instans d'une indéfinissable tristesse.

En proie à ces rêveries, l'heureux du monde qui traîne son bonheur comme de l'ennui, erre dans la campagne. Écoutons-le :

J'avais à traverser une route déserte,
Une bruyère aux vents de tous côtés ouverte.
Mais une croix de bois s'élevait au milieu,
Afin que le passant trouvât où prier Dieu.
Comme un mât de vaisseau que la tempête incline,
Elle était là, plantée en haut de la colline,
Et la mousse croissait sur son bois vermoulu.
A la considérer, souvent je m'étais plu,
Souvent, les yeux levés vers l'image sauglante,
J'avais arrêté là ma promenade lente,
Et regardant du Christ les pieds percés de clous,

J'avais dit : « Insensés ! De quoi gémissons-nous ? »
Car de l'humanité ce douloureux emblème
M'a fait honte parfois des pleurs que sur moi-même
J'ai répandus, alors que tant de malheureux
Passaient, et sans que j'eusse une larme pour eux !
Mais je repris bientôt ma pente naturelle,
Et je sondai mon ame, et je pleurai sur elle.

Et vraiment il y avait de quoi pleurer ; car, dès ses premiers pas dans le monde, le jeune favori de la fortune sent que la fortune n'est pas le bonheur, et qu'elle traîne après elle bien des ennuis.

Et ne trouvant partout que l'erreur et le doute,
Je marchais en aveugle, et demandais la route.
Des croyans m'avaient pris en haine, et m'avaient dit :
« Toi qui ne veux pas croire avec nous, sois maudit. »
D'autres, et je ne sais si leur Dieu les en blâme,
S'étaient apitoyés sur l'état de mon ame.
C'est ainsi qu'au passé comparant le présent,
Je rendais mon regret encore plus cuisant.

.....
Comme je me plaisais à nourrir mon chagrin,
Voici que vers la croix un autre pèlerin
S'avavançait ; un vieillard à la lente démarche,
Et qui dans le désert semblait un patriarche,
Voyageur comme moi, mais plus près d'arriver.
Je le vis tour-à-tour s'asseoir et se lever,
Et reprendre la route et marcher avec peine.
Se traînant, sa figure était belle et sereine,
Je reconnus un pauvre, un ami du Seigneur,
Un de ces indigens dont la part au bonheur
Est petite ; et qui vont cherchant qui les console,
Et demandant à tous et le pain et l'obole.
Oui, mon Dieu, tous ceux-là sont vos plus chers amis.
Il est un ange à qui vous les avez commis,
La Charité ! Cet ange a les traits d'une femme.
Sitôt qu'un affligé l'implore et la réclame,
Elle accourt à ses cris. C'est la fille du ciel
Au bienveillant sourire, aux paroles de miel.

Le vieux pauvre arrive au pied de la croix, s'y repose en priant, et bientôt entre lui et le jeune homme commence l'entretien dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui se termine par ces paroles pleines d'une simplicité antique et d'une sagesse chrétienne.

Souvent sous ses lambris l'ennui poursuit le riche ;
Le pauvre est plus joyeux dans le champ qu'il défriche.
Mon fils, c'est qu'à ce Dieu dont il n'a pas douté

Tous les jours il s'adresse avec simplicité ;
C'est qu'il n'a pas goûté des fruits de la science ;
A son ange gardien c'est qu'il a confiance ;
Et que sans se livrer à ce triste examen
De connaître ici-bas quel est le vrai chemin ;
Il marche après son père, et dans la même voie.
Simplicité du cœur, source de toute joie,
Quand on vous a perdue, hélas ! est-il donc rien
Qui puisse remplacer un si précieux bien ?
.....
En ce grave entretien nous épanchions nos ames ;
Mais la nuit vint bientôt, et nous nous séparâmes.
Vers la vallée alors le vieillard descendit.
Et moi, le cœur touché de ce qu'il m'avait dit :
Pauvre croix du chemin que le pécheur visite ;
M'écriai-je, où parfois le voyageur s'abrite !
Vers toi je lève aussi les regards et la main.
Moi, je t'invoque aussi, pauvre croix du chemin !
Et je suis un pécheur et je marche dans l'ombre....
.....
Alors, quand j'eus ainsi parlé,
Je me remis en route, et j'étais consolé.

J'ai beaucoup cité de ce petit poème, parce que j'ai eu la confiance que d'autres éprouveraient ce que j'ai ressenti moi-même ; il y a dans cette composition une grâce chrétienne qui séduit, et je suis sûr que pas une mère ne lira les vers de M. de Gaillon sans se dire : *Je voudrais que cet œuvre fût de mon fils !*

GEORGES CADOUAL, par *Stéphane Arnoux*.

Ce drame est écrit en prose, mais a plus de poésie que bien des livres *grossis de vers*. Le beau caractère du royaliste breton, ce caractère fait avec du fer, de l'honneur et de la religion, a été bien peint par M. Arnoux. Dans un temps de mollesse tel que le nôtre, c'est une bonne pensée que de montrer qu'il y a eu autre chose que de l'indifférence en matières religieuses et politiques ; quand les races dégèrent et s'abâtardissent, il est bien de chercher des types de pureté et de fermeté pour prouver que la société n'a pas toujours été si pauvre, et qu'autrefois, dans cette bruyère plate et stérile que nous habitons, il s'est élevé de forts et nobles chênes. Si le pays a cessé d'être beau, c'est que les grands arbres sont tombés.

Vous savez que dans le monde on joue quelquefois des proverbes, et Carmentel et Théodore Leclerc se sont même fait dans ce genre une

réputation à bon marché. M. Stéphane a fait, lui, un proverbe héroïque, et il l'a intitulé :

GEORGES CADOU DAL, OU TELLE VIE, TELLE FIN!

C'est là une bonne idée, et je donnerais beaucoup pour voir jouer ce proverbe breton dans un château breton! Là le principal personnage du drame pourrait être compris et la pièce bien jouée.

« Parmi les personnages classés comme historiques dans nos temps modernes, dit M. Stéphane Arnoux, il est incontestable qu'on peut compter Georges Cadoudal; mais il est présenté à la postérité sous des aspects divers, entre lesquels il est permis de faire un choix: le mien s'est décidé par la conviction, non-seulement de ce que j'avais lu, mais de ce que mes jeunes souvenirs de contemporain peuvent me retracer.

» En reproduisant ici Georges Cadoudal tel que je me le suis représenté, j'ai beaucoup moins considéré le but qu'il voulait atteindre, que le caractère qu'il a développé en le poursuivant. Ce système était une ligne de démarcation pour ne point aller au-delà du vrai; c'est le vrai ou plutôt le vraisemblable que j'ai voulu appliquer exclusivement au langage des divers interlocuteurs que j'ai employés.

» Georges fut un homme sans nuances, homme complet, qui à la distance d'une vingtaine de siècles, placé sur un piédestal et revêtu du manteau stoïcien, obtiendrait des élans d'admiration, qui même enluminé par le pinceau moderne de Walter-Scott, n'eût certes pas défiguré les tableaux du barde calédonien. Il n'est donc besoin que de couvrir du manteau antique ou du *plaid* historique son uniforme de chouan. Cadoudal est selon moi le Polyucte de la légitimité.

— Moi qui ai eu entre les mains des matériaux pour écrire la vie de ce chef royaliste, je puis certifier que l'opinion de M. Stéphane Arnoux est loin d'être exagérée; et Napoléon, après avoir vu l'intrépide chouan, répétait à tout le monde qui l'entourait : *J'ai vu ce matin un homme de fer.*

Pour donner une idée de la manière dont ce *proverbe historique* est écrit, nous allons citer la fin de la dernière scène. La dévotion et le courage breton s'y montrent sous des couleurs vraies.

Les amis des complices de Georges, avant d'aller à la mort, remarquent la préoccupation du chef.

PICOT. — Serait-il tombé dans l'abattement ?

SAINT-VICTOR. — Ne croyons pas du moins que ce soit sa sentence qui l'occupe. Il médite douloureusement sur ce qui s'est passé hier dans le cabinet du ministre de la police ?

MERILLE. — Quoi, sur l'histoire de cette jeune Anglaise qui s'est empoisonnée.

PICOT, montrant Georges, et faisant un signe de question à Saint-Victor. — C'était donc ?....

SAINT-VICTOR, avec un signe de tête affirmatif. — Précisément.

VILLENEUVE. — J'aurais bien voulu être de son écot ?

DEVILLE. — Qu'y auriez-vous gagné ?

VILLENEUVE. — De ne pas fournir une journée de spectacle à cette sottre populace.

JEAN CADOU DAL. — Sûrs de nous-mêmes, qu'avons-nous à redouter de cette curiosité ?

VILLENEUVE. — De mourir trop indignés de leur empressement barbare.

JEAN CADOU DAL. — Pensez-vous que la compassion n'y tiendra pas sa place ?

VILLENEUVE. — Oui, celle qu'ils portent aussi à l'Ambigu-Comique.

SAINT-VICTOR. — Les pavés de Paris sont, à présent, accoutumés au sang comme à la boue !

BURBAN. — Si, du moins, le nôtre servait à quelque chose ?

PICOT. — Pensez-vous donc que tout ce nouvel édifice soit solide ?

VILLENEUVE. — Cela dépendra des fondations, car sans cela qui le renversera ? Avez-vous foi à de nouveaux efforts ?

BURBAN. — Moins qu'à de nouvelles sottises.

VILLENEUVE. — Le peuple de Paris est devenu aussi patient que crédule. Il existe maintenant à son usage un vocabulaire de charlatan, qu'il suffit d'employer avec lui pour le convaincre. Les vrais principes s'éteignent, et les affections traditionnelles s'effacent de même que les teintes d'une perspective à mesure qu'on s'en éloigne.

SAINT-VICTOR. — Il y a chez les nations des souvenirs qui sommeillent et ne périssent jamais !

BURBAN. — Et qui les réveillera ? Serait-ce un parti qui manque d'adresse ?

LEMERCIER. — Et qui s'étouffe lui-même sous le poids de ses prétentions ?

SAINT-VICTOR. — Bah ! bah ! la vanité et les prétentions ne manqueront pas à l'empire ; peut-être auront-elles un vernis plus frais, et voilà tout.

LÉLAN. — Il eût été assez drôle d'assister à une mascarade de jacobins en habits de cour !

VILLENEUVE. — En masques de verre, à travers lesquels chacun pourra les reconnaître.

BURBAN. — Barbouillés de sang et de fange, à qui mieux mieux.

VILLENEUVE. — En vérité, Messieurs, nous sommes bien Français jusqu'au bout, en nous occupant de ces caricatures dans la passe où nous sommes ! Monterons-nous donc sur l'échafaud avec un calembourg à la bouche ?

JEAN CADOU DAL. — Nous ferions sûrement mieux d'y avoir une prière.

DEVILLE. — Quand on n'a plus rien à obtenir, à quoi bon prier ?

GEORGES, relevant sa tête. — Est-ce un de nous qui a dit : « A quoi bon prier ? »

VILLENEUVE. — Il a voulu exprimer qu'ici-bas il ne nous restait rien à obtenir.

GEORGES, avec exaltation (1). — Et pour cela, tous nos devoirs sont-ils clos ? Ne nous reste-t-il pas celui de mourir en soldats chrétiens ? Voulons-nous être rangés parmi les bigots hypocrites, déserteurs de leur religion au moment de sa plus solennelle épreuve ?

(1) Allocution historique.

Jusqu'à la mort, fidèles au roi, nous trouvera-t-elle infidèles à Dieu? Pour nous, mes amis, chaque minute est une année, hâtons-nous! hâtons-nous d'abdiquer le doute léger, la honte frivole, et que la foi nous rallie et nous enveloppe! A leurs derniers momens, de vaniteux sophistes ont pesé leurs doutes sur l'immortalité de l'ame. A leurs derniers momens, les Girondins s'entre-demandaient si l'ame existait pour les vivifier. L'ame! ô mes amis, est-elle un problème pour nous, qui l'avons sentie par le courage, prouvée par le dévouement! L'ame, vague et flottante chez les pusillanimes et les parjures, manifeste ses vigoureuses pulsations chez les braves, s'épanche en eux pour les belles actions! Sondant le néant, contemplant les ténèbres, les analystes de la nature effleurent des mystères dont ils n'atteindront jamais les profondeurs! Partout l'orgueil précipite la science vers un écueil, au moment où elle s'apprête à outrager la religion! Jouissons donc de notre ignorance, en courbant nos fronts résignés sous le niveau de cette foi, que nous avons reçue, professée, défendue, et qu'une vie de courage ne s'achève point dans la pusillanimité vulgaire de n'oser mourir en chrétiens!

SAINT-VICTOR, avec une profonde émotion. — La piété du guerrier pénètre encore plus avant dans l'ame que celle du prêtre. Georges, vous m'avez convaincu!

Tous. — Georges a raison! Demandons un aumônier!

GEORGES, s'adressant à Patrice. — Patrice, je m'adresse à toi; je pense qu'on ne refusera pas à ceux dont on prépare la mort un ecclésiastique pour leur dire les prières des agonisants?

PATRICE. — Georges, mon ami, peut-être bien ne s'en trouve-t-il pas dans la Conciergerie, parce que ce n'est pas la mode?

GEORGES. — Eh bien! à défaut d'un prêtre, procure-moi un livre?

PATRICE. — Oh! quant à cela, la femme du geôlier m'en a apporté un, en me recommandant bien de vous le donner, si vous le demandiez.

GEORGES, prenant le livre. — Donne!

SAINT-VICTOR. — Vous le voyez! Ce culte qu'on prétendait extirpé a des racines jusqu'au fond d'une geôle!

VILLENEUVE. — Il y a deux choses dont aucun gouvernement du monde ne pourra, je crois, déshabituer les femmes, aimer et prier!

GEORGES, avec un profond soupir. — Et se dévouer!

(On entend sonner une cloche.)

GEORGES, d'une voix imposante. — Nous ne voulons pas être en retard, camarades? A genoux, l'heure commande!

Tous, à genoux. — A genoux!

PATRICE. — Et moi aussi, je veux prier Dieu comme eux, il y a bien long-temps que ça ne m'était arrivé. (Il se met à genoux.)

UN GENDARME, dans le fond, à son camarade. — Je n'aurais jamais cru qu'ils fissent les capucins.

AUTRE GENDARME. — Ce ne sont pourtant pas des poules mouillées.

PREMIER GENDARME. — En Egypte, les musulmans croient au bon Dieu.

AUTRE GENDARME. — Bah! c'te farce!

PREMIER GENDARME. — C'est comme je te le dis.

AUTRE GENDARME. — Ça ne lit pas Voltaire?

PREMIER GENDARME. — Voltaire! Ça ne sait seulement pas sa croix de par Dieu!

GEORGES lit après quelques instans de recueillement les prières des agonisants à haute voix, et répète avec force. — Partons! partons! ames chrétiennes!

(Le tambour bat et l'on entend ouvrir les portes.)

GEORGES, à Patrice. — Patrice! tu n'oublieras pas de remettre à ma mère ma boucle de cheveux et le scapulaire qu'on trouvera sur moi.

PATRICE. — L'oublier!.... J'oublierais plutôt dix consignes! J'oublierais plutôt mon uniforme!

GEORGES. — Et lorsque mon tour sera passé....

PATRICE. — Ne me dis pas cela, Georges; j'ai enfin obtenu de mes chefs de ne pas t'escorter.

GEORGES. — Tant pis! Mes ennemis auraient eu mon pardon, et un ami mon dernier regard!

PATRICE, éclatant en sanglots. — Est-ce que je l'aurais pu? est-ce qu'on me laisserait sanglotter sous les armées?

(Georges serre la main de Patrice et sort. Ses compagnons le suivent à travers la double haie de gendarmes, qu'il se replie derrière eux et les accompagne.)

PATRICE, au désespoir. — Qu'ils disent, qu'ils impriment ce qu'ils voudront, on pourra bien mettre sur l'épithape de celui-là: « TELLE VIE, TELLE FIN! »

LES CONTES BLEUS.

Ces contes sont des *fables*, et aujourd'hui faire des *fables*, c'est ne pas entrer dans l'esprit du moment. Je ne veux pas dire que nous soyons à une époque de vérité, mais nous ne sommes pas assez loin du temps de La Fontaine; on se souvient trop de ses fables pour aimer celles des autres. Aussi je regrette que M.*** ait dépensé autant d'esprit dans ses contes et ses apologues.

Il y a certes beaucoup d'esprit dans les *Contes bleus*, mais cet esprit n'est point *mis* comme il devrait l'être; il y a en ses manières quelque chose qui n'est pas de notre temps, c'est un esprit à ailes de pigeon, à habit de taffetas.... même les noms qu'il dit ne sont plus à la mode. C'est *Alyppe* ou *Lais*, *Dorval* ou *Guillot*.

Nous avons cherché dans ce recueil quelque *fable*, quelque *conte*, qui ne ressemblent pas à tous les *contes* et à toutes les *fables* appris et sus par cœur depuis long-temps, et nous l'avouons, nous avons trouvé peu de choses assez neuves, assez originales pour les dérouler et les étaler aux yeux des passans. Cependant nous avons cru voir dans les *Deux Linots* une pensée qui se réalise dans les prisons de l'année 1830; année, comme chacun sait, de régénération et de liberté. Demandez plutôt à mon ami M. Voillet de Saint-Philbert.

LES DEUX LINOTS.

Deux linots se livraient des combats inouis;

Six grains de blé causaient la guerre :

Pour si peu, dira-t-on, deux frères ennemis!

Souvent le sang humain pour moins rougit la terre!

Bref, ils se heurtaient jour et nuit,

Et, troublant la paix du bocage,

Au sein du verdoyant feuillage,
Jamais on ne fit tant de bruit !
Chacun leur dit bientôt : Quel est donc ce délire !
Faire du mal, c'est du mal qu'on s'attire !
Infortunés ! vous devez bien souffrir !
Y pensez-vous ? quelle haine est la vôtre ?
Inutiles avis ! les dieux, pour les punir,
Permirent qu'au lacet on les prit l'un et l'autre :
Et dans la même cage aussitôt on les mit !
Déjà vous croyez voir augmenter leur dépit ?
Leur haine ira jusqu'à la rage !...
Non, non : même disgrâce enfin les réunit.

Que l'homme quelquefois fût du moins aussi sage !
Surtout après un *trouble*, où nous, petites gens,
Nous nous heurtons ; pour qui ? pour de vils intrigans :
Pourquoi ? pour quelques mots qui flattent notre oreille,
Et puis dans une *cage*, un matin, on s'éveille !

Parmi tous les vers qui jonchent ma table de travail, comme les feuilles commencent à joncher le gazon, en voici que je trouve ; le nom de l'auteur n'y est plus, mais le talent et la rêverie y sont restés.

LA NEIGE.

C'était un jour d'hiver, il tombait de la neige ;
Marie et moi, nous étions seuls
Et la fenêtre ouverte : Oh ! regarde, disais-je,
Notre chemin sous les tilleuls.

Vois, tout est déjà blanc, et le sentier s'efface,
A peine on le reconnaîtrait,
Dis-moi, qu'un lourd passant vienne y marquer sa trace
N'aurais-tu pas quelque regret !
Hélas ! le moindre pas s'imprime sur la neige !
Et soudain ternit sa beauté :
C'est ainsi qu'il en est, ô Marie ! ajoutai-je,
De vous et de la pureté.

Il y a là, ce nous semble, comme deux sœurs qu'on aime à rencontrer ensemble, rêverie et harmonie. Le morceau qui suit est encore de la même écriture.

A UN JEUNE HOMME.

O toi qui sous ces bois lentement te promènes,
Jeune homme ! en te voyant j'ai deviné tes peines,
Et ton mal vient du cœur.

Je sais ce qui te fait soupirer et te plaindre,
C'est de toujours poursuivre et de ne pas atteindre
Ton rêve de bonheur.

Pauvre enfant ! qu'y peux-tu ? la vie est ainsi faite.

Désirer, c'est souffrir ; et ce que l'on souhaite
On l'obtient rarement.

Alors on cherche l'ombre et les longues allées,
Et comme toi, l'on vient aux échos des vallées
Confier son tourment.

Ah ! que j'ai bien compris tes lentes promenades !
A ton âge, crois-moi, tous sont ainsi malades ;

C'est le destin commun.

La fleur à son matin, et l'âme en sa jeunesse,
Exhalent toutes deux, celle-ci sa tristesse
Et l'autre son parfum.

LA CHASSE D'HIVER.

Un de nos lecteurs qui habite Pontacq, nous écrit :

« Ma retraite est bien éloignée des bords privilégiés où règne l'harmonie ; mais en revanche, j'entends le torrent et la cascade des montagnes ; ma cabane est aux pieds des Pyrénées ; les lieux qui m'ont vu naître débordent de poésie. »

Je le déclare, ce commencement de lettre m'a tout de suite séduit, un poète qui ne fait pas de la *nature* à Paris ; je l'ai fait passer avant bien d'autres, c'est *M. Vincent Bataille* que j'ai traité ainsi. Écoutez ses chants du Béarn :

I.
Tout brille dans la plaine, et tout sur la colline
Éblouit le regard ; le pic qui les domine
Nous frappe encor par sa blancheur.

La neige donne à tout des teintes uniformes ;
Et les objets, réduits à de douteuses formes,

Se confondent par la couleur.

Les flancs de la montagne ont leur blanche ceinture ;

Un feuillage argenté remplace la parure

Dont les bois s'ornaient aux beaux jours ;

Et les fleurs, dont l'hiver a desséché les têtes,

Sont semblables aux fleurs que, dans ses nobles fêtes,
Isaure offre à ses troubadours.

II.

Vos trumeaux élégans, aux surfaces polies,
Dites, valent-ils mieux que les glaces unies

Qu'on admire sur nos canaux ?
Et ces lustres, pendans aux saules de la rive,
Bercés par l'aquilon sur cette onde captive,
Brillent-ils moins que vos cristaux ?

Dans son enthousiasme de chasseur, M. Vincent Bataille crie aux Parisiens :

Gardez donc le foyer.... Moi, je suis dans la plaine
Ces groupes de chasseurs que le plaisir entraîne
Et dont le froid n'ose approcher :
Le vrai chasseur ressemble au soldat intrépide ;
Ni le vent glacial, ni le sec, ni l'humide,
Rien ne l'empêche de marcher.

CRI D'AMOUR.

Du chasseur intrépide passons à l'avocat amoureux, M. Gustave Biers, à Villeneuve-sur-Lot.

L'amour, si c'est l'amour qui a vraiment fait jeter ce cri à M. Gustave Biers ; l'amour, qui rend aveugle et fou, n'a dérangé en rien la sagesse du jeune avocat. Voici ce qu'il a soin d'ajouter aux deux fragmens qu'il nous adresse :

« Après avoir donné une idée du fond de l'ouvrage, il faut en faire connaître la forme matérielle, afin que ceux qui seraient tentés de souscrire ne pussent pas se plaindre d'avoir été trompés.

» Le poème est composé d'environ trois cents vers ; il y aura en tête une préface ; le tout formera en tout une feuille et demie d'impression ; on souscrit aux bureaux des journaux des départemens, ou en correspondant directement avec l'auteur, demeurant à Villeneuve-sur-Lot. »

Les deux échantillons de style que nous avons sous les yeux et que l'auteur a intitulés : MORCEAU PASSIONNÉ et MORCEAU MÉLANCOLIQUE ne manquent ni de chaleur ni de style, mais ne sont guère de nature à être cités par nous. Nous ne voulons pas brûler le papier de l'Écho, et le MORCEAU PASSIONNÉ est trop plein de feu, trop brûlant de désirs. Même le MORCEAU MÉLANCOLIQUE est encore bien chaud pour nous, et nous ne pourrions en citer que très-peu de lignes ; à qui la faute ?

MORCEAU MÉLANCOLIQUE.

Si la terre est aussi le globe où tu respires,
O divine beauté, comme moi tu soupires.

Unissons nos soupirs et formons un lien ;
Tu trouveras un cœur qui comprendra le tien.
Le mien, pour traverser le désert de ce monde,
Éprouve le besoin d'un cœur qui lui réponde.
Tous les êtres qu'ici je trouve sur mes pas
Me jettent des accens que je ne comprends pas,
Et ma voix à son tour leur paraît étrangère.
Je vois fuir loin de moi leur troupe passagère,
Et, poursuivant ma route ainsi qu'un pèlerin,
Mon sort est de rester seul avec mon chagrin.
Il n'est pas toujours seul l'aigle de la montagne ;
Comme le ramier veuf, j'appelle une compagne.
Toi qui ne m'apparais que dans mes rêves d'or,
Toi que je cherche ici comme on cherche un trésor,
Viens te montrer à moi comme je te désire
Avec ton doux regard et ton tendre sourire.

.....
Prêtons-nous sur la terre un mutuel soutien.
Tenons bien en marchant nos mains entrelacées.
N'ayons qu'un même but, que les mêmes pensées ;
Et, n'éclairant nos yeux que du même flambeau,
Suiwons du même pas le chemin du tombeau.
Comme les sons touchans des saintes harmonies,
Que nos ames d'accord restent toujours unies ;
Et vivons et mourons, par la faveur du sort,
Et de la même vie et de la même mort !!!

MORTE!!!

A peine dix-huit ans ont passé sur ma tête !

Ainsi commence un fragment de poésie que nous a adressé *M. David Boule*. Et nous lui disons tout de suite que c'est bien jeune vouloir se faire imprimer. Nous lui conseillons d'attendre encore, et alors, ce qu'il composera aura une couleur moins banale.

Il y a long-temps que les hommes pleurent, et dans cette vallée de larmes, pour que l'on fasse attention à des pleurs, à des gémissemens, il faut qu'ils aient quelque chose de particulier, quelque chose qui les distingue.... Et nous l'avouons, nous n'avons rien trouvé de semblable dans les vers de *M. Boule*. En lisant pour la première fois, nous croyons *relire* ; c'était comme des sons que nous avions entendus ailleurs, et cependant *M. Boule* n'a pillé personne, ses vers sont bien à lui ; mais que voulez-vous ? quand on se met à pleurer, on s'expose à n'être pas original, on court le risque de faire ce que bien d'autres font.

Avant de mourir, Loïsa, celle que M. David Boule pleure, a l'air de vouloir se rattacher à la vie, et le jeune poète s'écrie :

Un éclair de bonheur ranima tout mon être,
D'une nouvelle vie elle semblait renaître :
« Tu pleures, mon Henri, me dit-elle, et pourquoi ?
» Tu ne m'aimes donc plus, n'es-tu pas près de moi,
» Enfant, sèche tes pleurs.... Ce soir, à la veillée,
» Nous irons tous les deux, là-bas, sous la feuillée,
» Nous nous reposerons sous cet arbre où ta main
» A gravé nos deux noms ; vois, le ciel est serein,
» L'oiseau mêle son chant à l'onde qui s'agite,
» Le zéphir dans les champs courbe la marguerite,
» Ah ! j'aime ce beau ciel, ce printemps et ces fleurs,
» Qui remplissent mes sens de suaves odeurs ;
» Entends ces doux concerts de céleste harmonie ;
» Mais où suis-je... ô mon Dieu ! » Puis sa voix affaiblie
S'éteignit par degrés, comme un chant au lointain
Qui nous frappe un instant d'un son vague, incertain.
Loïsa n'était plus !... Et mon âme attristée,
Se joignant à son âme, aux cieux s'est envolée.

LE SAULE PLEUREUR, par M. F. Chapot.

Oh les saules pleureurs ! c'est comme les larmes dont nous parlions tout à l'heure, nous commençons à nous en défier. Que de saules pleureurs dans le monde ! à partir du *Weeping Willow* de Shakespeare jusqu'à celui de *Sainte-Hélène*. Cependant il faut que nous revenions aujourd'hui à un de ces arbres de regrets, car un de nos amis est venu se reposer sous ce triste ombrage, y gémir, et l'écho qui a entendu, répète :

C'est une mère inconsolée
Qui vient, de ses pleurs assidus,
Arroser l'humble mausolée
Où dort en paix, sous la feuillée,
L'enfant qu'elle n'a plus.

C'est un cœur lassé de l'absence,
Qui chaque jour, sous ton abri,
Vient graver, comme en son enfance,
Quelques croix, signes d'espérance,
Autour d'un nom chéri.

Ah ! reprends pour moi ta parure,
Incline tes pâles rameaux ;
J'aime le deuil de la nature

Quand tu couvres de ta verdure
La pierre des tombeaux.

J'aime ce vague de pensées,
Cette douce et triste langueur
Qui, sous tes branches abaissées,
Jette sur nos peines passées
L'oubli consolateur.

Nous le répétons, le saule pleureur est un arbre usé; et, si l'on veut s'inspirer de quelque chose de neuf, il faut chercher un autre ombrage... Laissons-le sur le bord des eaux s'y pencher comme pour s'y voir, ou sur les tombes pour les abriter de son dôme gracieux et mobile. Mais regardons-y à deux fois avant de l'implanter dans nos compositions; sans doute, il est beau; mais que voulez-vous, il a fait son temps.

ANNA *pertransiit*, par M. François Perennes.

Oh c'est vraiment à croire que nous en sommes au jour des morts!
Écoutez.

Sous ce saule, triste et paisible...

Vous le voyez, encore un saule, encore une morte.

Il faut passer outre, et répéter aux jeunes gens qui *tournent* à la poésie, de se *détourner* de sentiers si tristes et si battus.

Quand on se fait poète, il ne faut pas mettre son pied sur la trace d'un pied; il faut prendre son essor vers les champs de l'infini; là, les devanciers n'ont pas fait d'ornières, et là, si vous devez un jour être admis au nombre des élus, le génie vous donne des ailes et vous vous soutenez dans les hautes régions; mais en marchant terre à terre sur les pas des autres, on finit par tomber.

UN HÔTE DU COUVENT DEL CORVO, par M. Th. de Puymaigre.

Oh! racontez-nous une histoire!

Combien de fois chacun de nous n'a-t-il pas entendu répéter cette phrase dans les salons..... *Les histoires!* Il n'y a pas que les enfans à les aimer, à les écouter avec plaisir; les grandes personnes font aussi cercle à l'entour de ceux qui racontent bien, et nous sommes assurés que si notre jeune ami, M. de Puymaigre, a redit dans le

monde son histoire du *couvent del Corvo*, on se sera pressé à l'entour de lui pour le mieux entendre.

La poésie est une habile conteuse ; aussi M. de Puymaigre a mis son histoire en vers.

La teinte du saphir dans l'air se condensait (1),
L'étoile au firmament de son doux feu luisait,
Le vent plus frais du soir courait sur le feuillage,
Et la prière à Dieu, du jour dernier hommage,
Du couvent del Corvo n'ébranlait déjà plus
La cloche dont le son mourait vague et confus.
Alors qu'un voyageur à la figure austère
Franchit grave et pensif le seuil du monastère ;
Sa bouche sans souris, son front pâle et plissé,
Semblait dire, *sur lui le malheur a passé.*

L'inconnu pénètre dans les profondeurs du cloître, et là s'assied sur une pierre.

La lune lui fait voir le saint religieux
Qui venait l'accueillir en ces paisibles lieux.
— Que voulez-vous, mon fils ? dit-il d'une voix tendre :
— LA PAIX. — Ces deux mots seuls sont ceux que fait entendre
L'inconnu, dont les yeux soulevés un moment
Vers la terre aussitôt retombent tristement.
Puis, gardant le silence et précédé du frère,
Il gagne sa cellule étroite et solitaire.

L'étranger repose la nuit sur sa natte de joncs ; et le lendemain, quand le soleil pousse de longues gerbes de lumière sous les arcades du cloître,

Le vieux religieux s'adresse au voyageur
Et cherche à ramener le calme dans son cœur,
Mais c'est en vain. — La paix, dont vous parlez, mon père,
Lui répond l'étranger, ce n'est plus sur la terre
Que je la puis trouver ; malheureux exilé,
Qui de la misère ai mangé le pain salé (2) !
Non, je n'ai plus de paix, pas plus que d'espérance ;
Il ne me reste plus qu'un bonheur, — la vengeance !
Il me reste mes vers ! — Je vous suis inconnu,

(1) *Dolce color d'oriental saffiro*
Che s'accoglieva nel sereno aspetto....
PURGATORIO, C. I.

(2) *Tu proverai sì come sa di sale*
Lo pane altrui,...
PARADISO, CANTO XVII.

Mon nom n'est pas sans doute à ce couvent venu,
Mais ce livre, que lit, qu'admire l'Italie,
Qu'il vous fasse, mon père, aux heures où l'on prie,
Ressouvenir parfois de moi, pauvre proscrit.
Au frère, l'étranger donna le manuscrit,
Et puis il s'éloigna d'une démarche lente.
— Le moine ouvrit le livre et lut : *L'Enfer de Dante.*

Il faut couper court ici, car l'espace me manque, et je suis cependant encore tout entouré de fragmens qui mériteraient bien d'être cités ; mais comme mes citations seraient trop incomplètes, je remets à un autre jour. Beaucoup de poèmes et surtout l'*Avenir* de M. Francis Lacombe n'auront rien à y perdre. Comme dernier bouquet de la guirlande, plaçons ici une noble pensée, une pensée toute française, une pensée de M. de Tourvieille, un CHANT DE GLOIRE ET DE FOI. ALGER, OU L'AFRIQUE CONQUISE.

Honneur au poète qui se souvient de la gloire de nos armes, et qui chante des exploits que l'envie a tout fait pour voiler.

M. de Tourvieille a redit la conquête d'*Alger la guerrière* par les soldats du drapeau blanc, et il a fait *hommage* de son poème au *malheur*.

C'est une noble pensée de plus.

Nous regrettons de ne pas pouvoir citer quelques vers d'un ouvrage où nous avons rencontré de nobles inspirations, quelquefois aussi une facilité trop peu occupée des règles de la poésie. Par le temps qui court, ce qu'il y a de moins commun, c'est de voir dédier un livre à un roi dans l'exil.

Ces choses là ne sont à l'usage que des cœurs élevés.

Vicomte WALSH.



Obélisque de Louqsor.

L'idée d'aller enlever aux sables brûlants de l'Égypte les restes des monumens gigantesques qui l'ornaient aux temps de sa plus grande gloire, n'est pas nouvelle en Europe ; combien de fois ne se présenta-t-elle pas à l'imagination conquérante des Romains sous les règnes d'Auguste, de Caligula, et de Constantin ! Ces énormes aiguilles de granit, que l'on voyait s'élevant majestueusement d'une seule pièce sur cette antique patrie des Pharaons, et qui portent pour cette raison le nom de monolithes, excitèrent surtout l'avidité archéologique de la ville souveraine. Rome devint, non pas, comme on l'a dit, la patrie adoptive, mais la terre tumultueuse des obélisques ; les empereurs en arrachèrent jusqu'à douze au repos de l'Égypte, pour les livrer aux mutilations des barbares du Nord.

De tous ces monumens, le plus grand est celui que Sixte-Quint fit élever en 1588 devant l'église de Saint-Jean-de-Latran : il a 10 pieds 6 pouces à sa base, et 7 pieds 4 pouces à son sommet ; son fût, d'une seule pièce, a 114 pieds 7 pouces de longueur. Mais pour mieux faire ressortir ce monolithe, déjà si imposant par ses proportions colossales, on a eu la déplorable pensée de l'asseoir sur un piédestal de 49 pieds de hauteur, et de le surcharger d'ornemens sans goût, et de le surmonter d'une croix énorme ; sa hauteur totale est de 163 pieds, et l'on évalue son poids à plus de 405 tonneaux : il est de granit de Syène, d'un rose-grisâtre, et des hiéroglyphes couvrent toutes ses faces. Arraché du milieu des sables de l'Égypte par Constantin, père de Constance et d'Héliopolis, cet obélisque fut transporté en Italie sur un navire monté par 300 rameurs, débarqué sans accidens sur des rouleaux placés au bord du Tibre, et traîné par la porte d'Ostie jusqu'au Grand-Cirque. « Tout ce qui restait à faire, dit Ammien Marcellin, c'était de le mettre debout, ce qu'on osait à peine se flatter d'accomplir. De grandes poutres de bois furent plantées perpendiculairement et portées jusqu'à une dangereuse élévation ; on eût dit une forêt de machines ; des cordes longues et fortes furent ajoutées à cet ouvrage, elles paraissaient comme un filet serré voilant la voûte du ciel ; la masse de pierre soulevée comme une montagne par ce réseau de câbles, monta graduellement en l'air, resta suspendue en l'air pendant quelques instans, et, après avoir pivoté sur son axe, fut enfin posée sur le socle qui l'attendait, par les efforts de plusieurs milliers d'hommes. »

Comment un tel bloc de granit peut-il, ainsi que tous ceux du même genre, être extrait de la carrière et transporté au loin ? C'est ce que sir John Herschel nous apprend dans son discours sur la philosophie naturelle, en nous offrant comme termes de comparaison les récits faits par le docteur Kennedy sur l'érection d'un obélisque de granit à Seringapatam, province de l'Inde, où l'on paraît employer encore de nos jours les mêmes machines et les mêmes moyens que les anciens Égyptiens. « Les Indiens, dit cet auteur, détachent d'énormes blocs par un procédé aussi simple qu'efficace : les ouvriers s'appliquent adé-

couvrir d'abord une portion de rocher d'une étendue suffisante et située près du bord précédemment exploité ; ils dénudent avec le ciseau la surface supérieure et y tracent une ligne dans la direction projetée, le long de laquelle ils creusent une gouttière d'environ deux pouces de profondeur. Dans la fente même et suivant toute sa longueur, on allume un feu vif et on l'entretient jusqu'au moment où la gouttière est très-fortement échauffée ; alors, à un signal convenu, une double rangée d'hommes et de femmes, tenant chacun un vase d'eau froide, balayent vivement les cendres et versent le liquide sur la pierre ardente ; aussitôt le banc de granit éclate et se fend en suivant une fracture rectiligne. On détache quelquefois, par ce moyen, des blocs de 6 pieds d'épaisseur et de 80 pieds de longueur. »

L'obélisque qui mérite le second rang parmi ceux que l'on voyait à Rome, est celui élevé par Caius César ; ce fut le premier que Sixte-Quint fit transporter, en 1586, devant l'église Saint-Pierre : on n'y voit pas d'hieroglyphes. Il a été rogné, et pourtant il a encore une longueur de 91 pieds 2 pouces, et 144 pieds avec son piédestal. Puis, vient l'obélisque flaminien qui fut inauguré par Auguste ; et qui a 8 pieds 10 pouces de base, et environ 80 pieds de hauteur.

L'obélisque d'Auguste, consacré au soleil, fut placé d'abord comme un méridien au milieu du Champ-de-Mars, fut brisé, puis relevé et transporté sur le mont Citorio par Benoît XIV et Pie VI, en 1792, et ses morceaux réunis présentent une pyramide avec hieroglyphes, ayant 5 pieds 4 pouces à sa base, et 121 pieds en hauteur totale, dont le monolithe occupe une longueur de 77 pieds.

L'obélisque à hieroglyphes élevé sous Sixte-Quint en 1589, par l'architecte Fontana, est en trois morceaux, a 121 pieds de hauteur, et le monolithe, avant d'avoir été brisé, en avait 85.

L'obélisque pamphilien, placé en 1651, par ordre d'Innocent X, sur la Piazza Novana, a 108 pieds de hauteur, et son monolithe n'en a que 59.

L'obélisque sans hieroglyphes, érigé par Antinori en 1786, sous Pie VI, sur le mont Cavallo, et cassé en plusieurs endroits, a 103 pieds d'élévation, et son monolithe 51.

Celui avec hieroglyphes, élevé par Antinori sous Pie VI, en 1789, au Salostine-della-Trinina-di-Monte, a de hauteur 103 pieds, et son monolithe 47.

L'obélisque sans hieroglyphes, élevé par Fontana en 1587, sous Sixte-Quint, devant Sainte-Marie-Majeure, est en trois morceaux, a 91 pieds de hauteur, et son monolithe 52.

L'obélisque avec hieroglyphes de Barbérini, érigé sous Pie VII en 1822, sur le mont Pincio, présente les noms d'Adrien, de son épouse Sabina et d'Antonius ; il a 61 pieds de hauteur, et son monolithe 33.

Celui érigé sous Clément XI, en 1711, devant le Panthéon, a 51 pieds de hauteur, et son monolithe 18.

L'obélisque érigé sous Alexandre VII, en 1667, par le Bernin, et porté sur un éléphant au Minerveo-della-Minerva, a 43 pieds, et son monolithe 18.

L'Égypte, comme on le voit, a souvent été dépouillée de ces aiguilles pyramidales que l'on plaçait, quand elles étaient assez petites, dans l'intérieur de

certains temples et autres édifices sacrés, ou, quand elles avaient une grande élévation, toujours par paires devant les portiques des palais et des temples. Par cette sage méthode, on évitait de choquer la vue en masquant le point central de l'entrée des édifices.

Le pillage de l'Égypte ne pouvait manquer d'exciter la convoitise de nos archéologues; ils ont voulu en avoir leur part, et il est juste de reconnaître qu'en France les constructions sont assez lentes et assez dispendieuses pour donner le goût des monumens tout faits. Aussi le cadeau d'un obélisque fut-il considéré comme une bonne fortune; et la gracieuseté du pacha Mahomet inspira aux écrivains du gouvernement d'interminables éloges.

M. Lebas, ingénieur de la marine, reçut l'ordre de se rendre dans la Haute-Égypte pour y faire choix d'une de ces légères et indestructibles aiguilles de granit qui témoignent encore de la grandeur et de la magnificence de Thèbes, la ville aux cent portes.

C'était en 1831, un bâtiment construit à Toulon, et dont on confia le commandement au lieutenant Verninac, se munit d'une cargaison de cordages, cabestans, poulies et pièces de charpente; peut-être l'envoyé du gouvernement y joignit-il, pour son instruction particulière, l'ouvrage de l'architecte Fontana, intitulé : *Del modo tenuto nel trasportaro del obelisco Vaticano e delle Fabricine di Sixto V*; Roma 1590; car là, il fut sûr de trouver la description des machines qu'il devait employer, sauf à les modifier suivant les circonstances.

Arrivé devant le pylône ou muraille pyramidale dont quelques fragmens entouraient les antiques ruines de Thèbes dans le village de Louqsor, à vingt-cinq lieues du Caire, M. Lebas aperçoit deux obélisques encore debout; l'un, celui du côté de l'Orient, était le plus élevé et avait 25 mètres 3 centimètres d'élévation, mais il était dans le plus mauvais état; quant à l'obélisque occidental, il était mieux conservé et se composait d'un seul bloc de pierre de granit rougeâtre taillé en pyramide, ayant un fût de 72 pieds de hauteur, y compris un pyramidion qui le termine, ayant 1 mètre 94 centimètres d'élévation; sa base formait un carré de 2 mètres 42 centimètres de côté, et celle du pyramidion est un carré de 1 mètre 54 centimètres de côté, le poids du tout est de 500,000 livres, et il porte sur ses faces des rangées d'hiéroglyphes, au moyen desquels le savant M. Champollion, conservateur de la Bibliothèque royale, a pu apprendre que cette pierre avait été arrachée aux carrières de Syènes, par ordre de Ramsès II, c'est-à-dire vers l'an 1580 avant Jésus-Christ; mais que la mort l'ayant empêché de pouvoir la faire mettre debout devant l'édifice, à la décoration duquel il voulait la faire servir en mémoire de ses victoires, elle fut édiflée sous le règne de son frère Sésostris-le-Grand ou Ramsès III.

On pouvait s'en tenir à un pareil morceau; M. Lebas ne pousse pas plus loin ses recherches; il fait avancer ses câbles, ses cabestans, dresse ses mâts à poulies, abat sur le sable le monument séculaire, le fait glisser le long d'un chemin en charpente jusqu'au fond de la cale du navire, qui presque aussitôt, le 25 décembre, descend le Nil, vogüe sur la Méditerranée, passe dans l'Océan, entre dans les eaux de la Seine, séjourne à Rouen tout l'hiver de 1835, remonte le fleuve au printemps et vient s'échouer au milieu de Paris près le pont Louis XVI.

Alors on ouvre le devant du bâtiment comme déjà on l'avait fait en Égypte ; puis, 200 canoniers se mettent à tourner les leviers de cinq cabestans, et l'obélisque sort de la cale du navire, glisse le long d'un chemin en bois qui couvre la rampe conduisant de la rivière au quai, et reste ensuite plusieurs mois sur cette rampe.

Pendant ce temps, le navire auquel on a donné le nom de Louqsor se remet à la voile et va chercher à Laberildüt, sur les côtes de Bretagne, un piédestal qui se compose de cinq blocs de granit, dont le poids total est de 480,000 livres.

Toutes ces pierres étant une fois réunies à Paris, il faut savoir où les placer. Alors on tient jusqu'à dix conseils des ministres, et plusieurs emplacements sont tour à tour proposés et rejetés; une voix puissante veut que l'obélisque soit dressé sur la place de la Révolution; en vain les objections se succèdent: c'est là qu'il faut le placer; — c'est absurde, c'est ignoble; c'est détruire les lignes admirables que présente l'avenue des Champs-Élysées jusqu'au palais des Tuileries, ou la rue Royale de la Madeleine à la Chambre des Députés; — peine inutile! il faut l'élever en place de l'image du roi-martyr, au centre de cette place, afin que son ombre gigantesque cache enfin une terre ensanglantée, dont la vue seule enfante les remords et trouble les consciences; la pierre de Sésostris au moins ne réveillera aucun pénible souvenir; et puis, quand elle sera là, on reculera peut-être devant la difficulté de l'enlever pour reprendre la pensée de douleur et d'expiation qui l'a précédée. Le conseil décide donc que l'obélisque qui avait fait une rencontre de perspective si heureuse sur le sol de la vieille Thèbes, sera grotesquement posé sur le point central des lignes qui conduisent des Tuileries à l'arc de l'Étoile, et de la Chambre des Députés à l'église de la Madeleine.

L'on commence alors par empiler les unes sur les autres les diverses masses qui composent le piédestal; sa base est promptement assise; on place ensuite au-dessus un dez pesant 200,000 livres, que l'on surmonte d'une corniche d'une seule pièce, élevée par des procédés qui n'ont guère rien de plus neuf que l'obélisque; ensuite vient l'acrotère ou socle, que par un calcul fort peu ingénieux on a divisé en plusieurs morceaux.

Vous croyez sans doute, bons et savans antiquaires de provinces, que les moulures de la base et de la corniche ont été taillées en style égyptien, pour être en harmonie avec les hiéroglyphes de l'obélisque et les sphinx destinés à figurer aux quatre angles du piédestal: détrompez-vous, l'effet de pareilles moulures eût été beaucoup trop harmonique pour le sentiment artistique du ministre directeur de ces travaux. Il a voulu, comme dans tous les monumens qu'il a fait terminer, mélanger les styles; et, ne pouvant donner à ces moulures une forme de moyen-âge, il les a fait tailler d'après les ordres grecs et romains. Si cela vous étonne, rappelez-vous que M. Thiers a transporté dans les questions d'art son système de *composite* politique. Le mélange des styles est pour lui comme la confusion des principes, et dans les divers monumens bâtis sous son administration, on peut dire qu'il y a toujours quelque hommage au chaos. Ne pouvant donner aux moulures de l'obélisque une forme de moyen-âge, il les a fait modeler d'après les ordres grecs et romains. Ce désaccord ne sera donc pas moins marqué dans l'obélisque qu'à l'hôtel du quai d'Orsay et à l'arc de l'Étoile, qui, commen-

cés en style pur d'architecture grecque ou romaine, ont été terminés en style de la renaissance, et sont couronnés par des palmettes et autres fioritures architecturales.

Le piédestal tant bien que mal établi, M. Lebas s'est mis à l'œuvre pour faire avancer l'obélisque; d'abord, il a fait construire un double mur en moellons formant un plan incliné plus ou moins solide, dont le point le plus élevé arrive à la hauteur de la surface du socle; sur ce chemin de pente il a placé des poutres, sur lesquelles un chariot portant l'obélisque peut glisser par le secours d'une traction quelconque; déjà au moyen de cabestans on a fait arriver cette masse jusque sur le plan incliné, mais ce mouvement en avant a été suivi d'un temps d'arrêt qui a duré jusqu'au 25 septembre, jour où une machine à vapeur de la force de 40 chevaux, confectionnée assez peu solidement par les soins de M. Cavé, a été montée; alors à l'aide des câbles on a mis les treuils en rapport avec le chariot qui porte l'obélisque, puis on l'a fait monter sur le chemin incliné d'une fois sa longueur; et à l'instant où l'aiguille marchait, la malheureuse machine à vapeur s'est détraquée, accident qui, n'ayant pas été prévu, aurait causé la perte de l'obélisque s'il fût arrivé à l'instant de son érection.

Le redressement du monolithe est la difficulté la plus sérieuse; disons même, la seule de toute l'opération. On se servira pour l'effectuer d'une espèce de chevalet, composé de chaque côté de dix mâts ou bigues verticaux, assemblés en haut et en bas par des pièces de bois transversales; l'assemblage inférieur est arrondi de telle manière que le chevalet puisse suivre un mouvement déterminé d'inclinaison; quant à l'assemblage supérieur, il sera le point d'attache d'où partiront, d'un côté, vingt haubans ou câbles, qui se rattacheront à l'obélisque, tandis que du côté opposé seront fixés autant de mouffes, dont les cordes viendront s'enrouler sur les treuils de la machine à vapeur, après avoir passé sous un point d'appui qui doit opposer une résistance beaucoup plus forte que le poids du monolithe, point d'appui se composant de 12 pieux enfoncés en terre et surmontés d'un lest de 500,000 livres.

Dès le commencement de l'opération qui durera, dit M. Lebas, une ou deux heures, le chevalet sera perpendiculaire, et les cordes qui le rattacheront aux treuils de la machine à vapeur formeront un angle à peu près égal à celui des haubans fixés à l'obélisque; mais, dès que celui-ci s'élèvera, le chevalet s'inclinera vers les treuils, et de peur que le contre-coup ne fasse chavirer le monolithe quand sa base touchera le socle, il sera maintenu dans son centre de gravité par d'autres câbles attachés à son sommet et fixés en même temps à des cabestans placés à l'opposé de la machine à vapeur.

À voir l'activité qui règne aujourd'hui dans ces travaux, à voir la facilité avec laquelle on y prodigue l'or de l'état, on dirait que le salut du pays dépend de leur fin; cette épaisse et longue muraille que le peuple de Paris appelle assez plaisamment une muraille de la Chine, étonne surtout en présence des machines à vapeur; on se demande si l'emploi d'une force si prodigieuse ne devait pas suffire, et si l'on ne pouvait avoir un levier sans une montagne de moellons; la vapeur en donnant des forces certaines, que l'on peut augmenter ou diminuer à volonté, quand la machine est habilement construite, facilite en effet la solution de bien des problèmes de puissance et de résistance, et l'on ne voit pas pourquoi on

n'en use qu'à moitié, lorsqu'en suppléant à tout, elle pourrait réduire les dépenses, simplifier les travaux et imprimer à l'opération entière une certitude mathématique, que l'expérience même et le talent de l'ingénieur ne lui assurent pas (1).

Indépendamment de ce moyen qui semble répondre à toutes les conditions d'une pose d'obélisque, on a parlé de divers procédés de mécanique beaucoup plus avancés et beaucoup moins chers, qui ont été proposés et rejetés sans avoir pu obtenir le stérile honneur d'un examen et d'un rapport.

Nous citerons notamment un habile serrurier de Paris, qui vers le commencement de juillet a écrit en ces termes au ministre chargé de la direction des travaux de la place Louis XV : « J'offre de placer le monolithe sur son piédestal, sans l'emploi de machines, câbles, crics, ni cabestans, de le faire en très-peu de temps, avec la force d'un seul homme et en faisant observer que cette opération ne coûtera, tout au plus, que la centième partie de la somme allouée par les chambres ; de plus, et afin de prouver la supériorité des moyens que j'emploierai, je prends l'engagement de faire construire à mes frais un obélisque artificiel du double du poids de celui actuel et de le placer également à mes frais sur le piédestal de la place de la Concorde. »

Voici la réponse textuelle faite par le ministre, le 15 juillet : « Je regrette que mes nombreuses occupations ne me permettent pas de vous accorder un entretien qui d'ailleurs devient inutile, puisque le projet de l'érection de l'obélisque a été adopté depuis long-temps par le conseil des bâtimens civils, et qu'il est déjà très-avancé dans son exécution. »

Quel est le procédé de l'auteur de la proposition ? Nous le connaissons en partie sans vouloir pourtant en faire ni l'éloge ni la critique, mais il nous semble que l'administration, qui l'ignore peut-être, devait au moins en accepter la confiance, et ne pas repousser, comme un importun ou un insensé, un mécanicien qui jouit d'une incontestable réputation d'habileté ; la fin de non-recevoir qu'on lui a opposée n'a rien que de spécieux, car, qui ne sait que l'on peut toujours rompre un marché onéreux à l'aide de dommages-intérêts. Si nous insistons vivement à cet égard, c'est parce que, dans notre opinion, l'administration d'un pays doit, lorsqu'elle est éclairée, chercher toujours dans l'érection d'un monument l'occasion d'offrir un modèle et de faire faire un progrès à l'art ; c'est là, pour elle, un devoir d'autant plus impérieux, qu'elle agit à la face du ciel pour le compte de la France, et qu'elle a pour témoins non-seulement les nationaux, mais les étrangers. Si donc, il est démontré que pour la somme consacrée à ce monument exotique, on aurait pu avoir un monument indigène plus beau et plus convenable et s'enrichir de moyens neufs et plus économiques que ceux connus, qui auraient ajouté à la gloire de la France en ajoutant à celle de ses artistes, on déplorera avec nous le funeste aveuglement qui s'est acharné à jeter au milieu de Paris un monolithe égyptien pour rompre l'harmonie de nos monumens en brisant leur plus belle ligne de perspective.

J. ODOLANT-DESNOS.

(1) *P. S.* Nous apprenons à l'instant qu'on a renoncé à l'emploi de la vapeur pour dresser l'obélisque sur son piédestal ; une machine faite à grands frais devient inutile et disparaît pour faire place à un nouvel appareil. Ces hésitations et cette imprévoyance ne sont-elles pas bien coupables ?

Revue des Revues.

Une chose reconnue, avérée aujourd'hui, c'est que le siècle tourne à la monomanie. Depuis Esculape et Cujas la monomanie est partout ; tout crime a son excuse dans la monomanie. Parlez à un docteur de M. Papavoine, il vous dira : c'était un monomane ; Victor Escousse, Lebas, Jules Mercier, monomanes ; le suicide, au fond, n'est qu'une monomanie ; l'infanticide, le fratricide, le parricide même ne sont pas autre chose ; c'est par monomanie que l'on tue, que l'on vole ; et ces exploits nocturnes dont Paris vient encore d'être le théâtre sont, croyez-moi, le fait de quelques monomanes que la police a la monomanie de ne pas surveiller d'assez près.

Ainsi donc, puisqu'il est d'usage, comme l'a fort bien dit Horace, que chacun ici bas ait sa monomanie (*Trahit sua quemque voluptas*), il faut, amis lecteurs, que je vous avoue la mienne : j'ai la monomanie des revues, — entendons-nous, des revues littéraires : je n'ai, je le déclare, nul goût pour l'uniforme, fût-ce l'uniforme citoyen.

Un de nos plus spirituels écrivains, Alphonse Karr, a peint quelque part un monomane d'horticulture ; cet homme ne rêve que scion, que greffe, que semis, que transplantation ; il a la rage des plates-bandes, la fureur des espaliers, la passion des cloches et du terreau. Ne croyez pas au moins qu'il se soucie ou d'une belle fleur ou d'un beau fruit ; belles fleurs ! beaux fruits ! que lui importe ! il ne donnerait pas un zeste du plus joli bouquet de madame Prévost, du plus délicieux ananas de Chevet : mais il passera sa vie à la recherche de la pomme qui sent la poire, de la poire qui sent la pomme, ou de la rose qui sent mauvais ; la raison, c'est que cela est rare, nouveau, inconnu, inouï.

Vous ne comprenez guère une fantaisie pareille ? Je la comprends, moi, à merveille, car je la partage : j'ai la monomanie des revues, vous ai-je dit, mais non pas des revues connues, des *Revue de Paris*, des *Revue des Deux-Mondes*, des revues dont tout le monde sait le nom, que tout le monde a vues, que tout le monde peut lire, bien que fort peu de gens les lisent. J'aime ces revues inédites, ignorées, obscures, mystérieuses, qui, de leur naissance à leur mort, hélas ! bien près l'une de l'autre, restent un secret entre leurs rédacteurs, leur imprimeur, le ciel et leur portier. Voilà pourquoi je vous ai l'autre jour révélé l'existence de la *Revue du Grand-Monde*, voilà pourquoi je vous veux aujourd'hui initier à la *Phalange*.

Et d'abord, qu'est-ce que la *Phalange* ? la *Phalange* est le journal de la science sociale. Qu'est-ce que la science sociale ? C'est la science inventée par M. Fourier. Qu'est-ce que M. Fourier ? C'est l'inventeur de la science sociale, autrement dite *système phalanstérique*, grâce auquel il paraît prouvé que le genre humain doit, de progrès en progrès, finir par avoir une queue ; d'où il s'ensuit que le rat, par exemple, est, en fait de civilisation, infiniment plus avancé que nous.

Quel est le but de la *Phalange* ? La *Phalange* a pour but de *socialiser* le monde à raison de 36 fr. par an, 13 fr. pour six mois, 10 fr. pour un trimestre. — 4 fr. en sus à l'étranger. (*Affranchir*).

Maintenant, si vous me demandez comment on socialise le monde, je vous renvoie à l'analyse des quatre dernières livraisons, numéros 4, 5, 6 et 7, car nous sommes à sept.

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

Hélas ! en aurons-nous la peine ?

Or donc, notre numéro 4, lequel est, nous pouvons le dire, un de nos plus forts numéros, contient, pour commencer, une *Étude sur M. de la Palisse*, par M. Hazaël Theclus. M. Theclus est très-évidemment le *loustic* de la bande, l'homme d'esprit du lieu, le Jules Janin du *Phalanstère* ; à lui une place à part dans le journal, à lui les honneurs du feuilleton : il socialise en petit-texte. C'est lui qui, pour parler comme feu la toile Feydeau, *castigat ridendo mores*. Aussi quelle verve ! quel mordant ! quelle fine et piquante plaisanterie ! Écoutez-le railler ces lois stupides qui emprisonnent les vagabonds et condamnent les faux-monnayeurs ; écoutez-le se moquer des gendarmes « portant des marmites avec des queues de cheval sur la tête » (comme si c'était là la place d'une queue ; ô Fourier !) « des peaux de bœufs autour du corps et des morceaux de fer sur le croupion ». Et pourquoi faire, des gendarmes ? et pourquoi faire, des procureurs du roi ? conçoit-on qu'il y ait des gendarmes ? conçoit-on que l'on paye un procureur du roi ?

Je gage que M. Theclus écrit *gratis* et qu'il voyage sans passeport.

Quant à M. de la Palisse, je ne vois pas, à franchement parler, à quel propos son nom se trouve là. M. Theclus nous le dira plus tard. Voici, en attendant, une savante théorie intitulée *Accord des Partis*, et qui, si le gouvernement voulait, pourrait résoudre en un clin-d'œil toutes les difficultés de la situation. En effet, suivez, je vous prie, le raisonnement subséquent. Il y a trois partis en France : le parti républicain, le parti légitimiste et le parti du juste-milieu. Ces trois partis demandent... quoi ? la richesse, la puissance et la liberté. Or, puisque tous demandent la même chose, chacun a raison quant à soi et n'a tort que par rapport aux autres. Eh bien ! *universalisez*, comme dit la *Phalange*, le *privilege de la jouissance* ; en bon français, donnez à tous ce qu'ils réclament et vous les aurez mis d'accord. Est-ce clair, et devinez-vous maintenant les motifs qu'avait M. Theclus pour intituler son article *Étude sur M. de la Palisse* ? Je crois que ce M. Theclus est plus malin qu'il n'en a l'air.

Au surplus, je commence, il le faut avouer, à en vouloir bien moins à ce M. Theclus ; car voici que je m'explique aussi sa grande haine contre les procureurs du roi. La *Phalange* a horreur des procureurs du roi, c'est un principe social. Tout-à-l'heure vous avez vu qu'elle voulait leur couper les vivres, elle veut à présent leur couper la parole. Elle cite à son ban un pauvre substitut assez osé pour s'attaquer à madame Dudevant, dit Georges Sand : « la femme » qui, douée par le ciel d'un grand génie et d'un grand amour, trouvant que le » monde tel que l'ont fait les hommes manquait d'air et d'espace, a brisé les » barrières qui la séparaient du ciel, pour y aller respirer librement dans le sein » de Dieu ; la femme qui a deviné dans ses rêves un monde meilleur, un avenir » de gloire, de grandeur, de poésie, qui a devancé, par ses brillantes aspirations, » la naissance et le règne de l'harmonie, qui comprend l'amitié, l'amour, l'am-

» bition , puis , au-dessus de tout cela , Dieu , le créateur des passions dont il est » la fin dernière et la plus haute expression ! »

Et voilà celle qu'un procureur du roi , que dis-je , un substitut traîne à sa barre ! quelle justice ! Ainsi , parce qu'une pauvre femme plantera là le mari qui l'ennuie ; parce qu'un brave garçon s'avisera de façonner , pour son plaisir ou pour son usage , quelques pièces de vingt francs qui ne vaudront guère que vingt sous ; parce qu'un philosophe de l'école de Cartouche ou de Robert-Macaire ira chercher dans la poche de son voisin ce qu'il ne trouve pas dans la sienne , vous appellerez sur ces infortunés toutes les vengeances des Codes civil et criminel ! Allez , vous ne nous comprenez pas , vous n'êtes pas digne de nous comprendre ; allez , l'école sociale vous renie , et M. Fourier vous maudit : vous ne serez jamais phalanstérien.

Non , non dignus es intrare
In nostro docto corpore.

J'avais à vous montrer un article sur Bicêtre , un article excellent , judicieux , raisonné et qui peint l'hôpital des fous exactement comme s'il en sortait. Eh bien ! vous ne le verrez pas. J'aurais pu vous prouver , mon journal à la main , comme quoi « Dieu a écrit , parmi les hommes et en lettres de mille lieues , ce mot admirable et fatal : SOLIDARITÉ ! »

Comme quoi « le malheur est sur terre de mode composé et non simple , tandis que le bonheur , au contraire , est de mode simple et non pas composé ; »

Comme quoi il arrivera infailliblement , un peu avant l'époque d'harmonie , c'est-à-dire l'époque où le genre humain commencera à porter la queue , « une » période sociale appelée *garantisme* , qui fera disparaître à tout jamais de la masse » du globe le choléra , la guerre , les moustiques , les diners à prix fixe et toute » espèce de pestes et de fléaux , y compris les journaux phalanstériens ; »

Comme quoi « dès qu'une idée s'enfante , on l'enveloppe à tout hasard dans » des langes soudains , dans un *chic* , et on l'expose ainsi , la pauvre inspirée , à » l'admiration des passans ; »

« Comme quoi , la critique actuelle , n'étant point placée au point de vue d'une » théorie sociale et d'une théorie poétique corrélatives l'une à l'autre , et com- » plètes toutes deux , l'exclusivisme à elle particulier dans les choses sociales , » produit un exclusivisme analogue dans les choses poétiques et détermine par » conséquent son caractère spécial de fausseté ; »

Comme quoi enfin votre fille est muette , et comme quoi la *Phalange* ne l'est point.

Voilà tout ce que j'aurais pu vous prouver , mais ce que certainement je ne vous prouverai pas.

Toutefois , je veux bien borner là ma vengeance , et ne la point pousser jusques à vous priver de notre cinquième numéro. Quel numéro , que notre cinquième numéro ! Vous avez vu , apprécié , admiré notre numéro 4 ; qu'allez-vous dire de notre numéro 5 ? C'est , voyez-vous , de plus fort en plus fort ; nous procédons comme chez Nicolet.

Nous avons tout-à-l'heure un feuilleton de M. Hazaël Theclus, ci. M. Hazaël Theclus.

Nous avons maintenant bien mieux qu'un feuilleton, bien mieux que tous les Hazaël et que tous les Theclus du monde; nous avons le *Phalanstère* en personne, ou du moins l'inventeur breveté, savoir le grand Ch. Fourier, ci. M. Ch. Fourier.

Calculez !!!

Le titre de l'article de M. Ch. Fourier est l'*Affranchissement des noirs*. Ce titre-là n'est qu'un prétexte : il s'agit au fond de bien autre chose ; il s'agit d'établir une ferme-modèle dans le genre de celle de Coëtbo, avec *mécanisme sociétaire, échelle de discords et d'inégalités, et séries de groupes rivalisés*. Et que demande, pour accomplir ce colossal et magnifique plan, ledit M. Ch. Fourier ? Une bagatelle. Un million et quatre cent cinquante enfans, de l'un et l'autre sexe ; le tout divisible par actions (1).

Quant au placement des actions, c'est ce qui nous inquiète le moins. Supposez seulement que Louis-Philippe veuille bien prendre la première, le lendemain toutes les autres s'enlèvent ; et, franchement, pour peu que Louis-Philippe veuille bien avoir égard au calcul que voici, il verra que ce n'est point une mauvaise affaire. Il y gagne d'abord, ainsi que le lui prouve très-catégoriquement M. Ch. Fourier :

« La conquête de tous les souverains ; tous, plus ou moins obérés et courant » aux emprunts, seront dans l'ivresse de la joie en apprenant qu'ils peuvent, » grâce au quadruple produit, *doubler leurs impôts en dégrévant de moitié les con-* » *tribuables*. Selon cette proportion pour la France : 1 milliard étant aujourd'hui » prélevé sur 7, on pourrait prélever 4 milliards sur 28, montant du quadru- » ple produit ; mais le fisc aura bien assez de 2 milliards. Les contribuables ne » paieront donc que $\frac{2}{28}$ au lieu de $\frac{4}{28}$ qu'ils paient aujourd'hui. L'avantage » sera le même pour tous les souverains ; ils porteront aux nues Louis-Phi- » lippe, fondateur de la nouvelle industrie, tous brigueront *l'alliance conjugale* » *avec ses enfans* ; sa dynastie deviendra la plus stable du globe. De cette façon, » la France, au lieu de perdre des millions, en gagnera au moins 500 qui seront » donnés au roi libérateur, à qui chaque souverain, chaque nation, voudra té- » moigner sa vive reconnaissance par des offrandes en domaines, en or et en » pierreries.

» Quelle chance pour le roi ! fin des conspirations ; dynastie consolidée par » vote du monde entier ; enthousiasme de la France, qui rétablira la liste civile » *au chiffre d'usage* ; 25 millions au roi, 8 *aux princes* ; honneur d'avoir aboli » l'indigence et l'esclavage, d'avoir élevé le genre humain à la destinée heu- » reuse, d'avoir pulvérisé l'athéisme et le matérialisme par introduction du » code divin ou mécanique des âmes et passions ; d'avoir établi par toute la » terre la libre circulation, remplacé tout impôt odieux et nuisible ; substitué

(1) Les enfans de moins de trois ans ne sont point admis, peu d'entr'eux se trouvant, au-dessous de cet âge, en d'état de gagner leur vie. A six ans, c'est tout différent : ils nourrissent leur père et leur mère.

» au chaos industriel le commerce véridique, et les unités de langage, signes al-
» phabétiques, monnaies, poids et mesures, etc., etc., etc., etc. »

Vite donc, une souscription d'un million, vite quatre cent cinquante enfans pour la ferme-modèle de M. Fourier, et que Louis-Philippe s'inscrive en tête; car si, comme le dit très-bien l'ingénieur créateur de la science sociale :

« Quelque personnage influent émettait cette opinion dubitative, bien cir-
» conspecte, bien éloignée de la crédulité, l'essai sur 400 enfans serait aussitôt
» résolu, exécuté; deux mois après le genre humain entrerait en mécanisme
» d'harmonie; il passerait de *l'esprit fort* à l'esprit judicieux, qui accorde à la
» raison divine le premier rang en législation, et ASSIGNE LE DEUXIEME A LA RAISON
» HUMAINE. » Qu'en dites-vous?

Ici je m'arrête. Je ne veux pas risquer d'affaiblir par de plus longs détails l'impression profonde du projet de M. Fourier. Je ne parlerai donc ni du numéro 6, ni du numéro 7; je passerai même sous silence une certaine théorie de la musique appliquée à l'industrie, qui tendrait à donner à chaque travailleur l'accompagnement d'un trombone, d'une clarinette ou d'un violon, et qui n'aurait, au fond, d'autre inconvénient que de mettre les aveugles hors de prix; je garde tout cela pour plus tard, et je me borne, quant à présent, à me joindre à la protestation de la *Phalange* contre les exigences du timbre, exigences que je considère, vis-à-vis d'elle, comme une infraction flagrante à l'axiome *non bis in idem*, dont la traduction est, comme chacun sait :

On ne timbre que les gens qui ne sont pas timbrés.

CHRONIQUE DE PARIS.

COURSES DE CHEVAUX. — EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE.

Les courses du Champ-de-Mars ont eu lieu cette année presque à huit clos pour le public *fashionable*; l'autre public, celui qui ne va qu'à pied et qui ne marche qu'avec socques et parapluie, était absent, et pour cause; le pourtour de l'hippodrome ressemblait à un marécage où l'infortuné piéton était menacé d'enfoncer jusqu'à mi-jambe, comme dans une boue flamande; aussi ce public là, le bon gros public, avait-il eu la sagesse du lapin qui se contente de s'asseoir au bord de son terrier lorsqu'il fait mauvais temps. Personne sur les boulevards, personne aux Tuileries, personne donc au Champ-de-Mars. Voilà pourquoi j'entendis un de mes voisins de tribune dire avec un naturel admirable: « Tout ce qui est à Paris est ici; ce qui signifie: quiconque n'est pas maintenant dans ses terres, aux eaux ou en voyage, doit infailliblement assister aux courses, et quelle affluence, en effet, devant nous! Le club des jockeys siégeait en masse sur sa tribune à roulette; que demander de mieux! Le club des jockeys n'est-ce pas l'élite de la jeunesse éperonnée! N'est-ce pas là que se décide souverainement la coupe d'une voiture, d'un tilbury ou d'un habit de chasse! N'est-ce pas là que s'entretient,

comme un feu sacré, le goût des beaux chevaux et des riches équipages ? N'est-ce pas là enfin que l'on retrouve encore quelques étincelles de l'ancienne gaieté française ? Pourquoi faut-il que les membres de ce cercle à la mode aient compromis la nationalité de leur institution, en empruntant, d'une part, un nom à l'Angleterre, et de l'autre, je ne sais combien de cigares à l'Espagne ! Mais on ne serait pas Français, en France, sans quelque peu d'étrangeté ; il n'y a donc rien à dire ; les femmes commencent à s'habituer à l'odeur du tabac, j'en connais qui distinguent déjà le tabac de la régie de celui de la Havanne, et d'autres, qui à l'exemple des Andalouses, poussent le courage jusqu'à mettre elles-même le feu aux cigarettes ; comment donc se montrer plus difficiles qu'elles, et persister à condamner ce qui obtient chaque jour leur absolution !

Je l'avouerai, toutefois, soit préjugé, soit habitude, je partage l'antipathie d'un noble duc pour l'alliance anglaise, et j'entends par là, jusqu'à ces alliances de mots qui tendent à naturaliser parmi nous un jargon capable de nécessiter bientôt un nouveau dictionnaire, et de rendre le long travail de l'Académie française complètement inutile ; je me serais cru à New-Market ou à Epsom, si l'inimitable grace de nos Parisiennes n'était venue très-à-propos me rappeler que j'étais à Paris. Quel est ce groom qui va courir ? c'est Robinson ; et cet autre ? c'est Tom ; et le suivant, c'est Pavis. A qui appartient ce cheval bai ? à lord Seymour ; c'est le fameux Frank, le lauréat de l'année ; il n'a que trois ans, il est issu de Rainbow et de Vérona. Vous voyez près de lui Hamilton, fils d'Abron et de Priestess, et plus loin Albion, célèbre descendant du célèbre Tandem. — Franchement c'est à n'y pas tenir ; — mais ou prendre de nouveaux noms ? les anciens sont usés ; on a épuisé l'enfer depuis Faust et Robert-le-Diable ; on va se jeter dans le grotesque, autant vaut l'anglomanie. Que dites-vous par exemple de *Bas-de-Cuir*, issu de Sylvio et de Burlésque ? — Je dis que celui qui a donné un pareil nom à son cheval mérite de perdre toutes les courses, et que je parierais contre lui les yeux fermés ; mais laissons cette thèse ; si M. Thiers m'entendait, il s'écrierait : que j'en suis encore à Pitt et Cobourg, et cependant, j'atteste que jamais je n'ai, à son exemple, écrit contre ces messieurs.

Dans la course du 11, qui a été très-brillante, le prix principal de 3500 francs a été gagné par Frank, appartenant, comme je l'ai dit, à lord Seymour ; et le grand prix, dit Royal, de 12,000 francs, par Volante, appartenant au comte de Cambis.

Dans la course du 18, le prix du roi, composé d'un vase en vermeil d'une valeur de 1,500 francs et d'une somme de 4,500 francs en numéraire, a été décerné à Agélie, appartenant encore au comte de Cambis ; et le prix du prince royal, composé d'un vase en argent de la valeur de 1,000 francs et d'une somme de 2,000 francs en numéraire, par Frank. C'est le quatrième prix que ce bel animal ait gagné en 1836 ; aussi a-t-il été très-applaudi. Son dernier triomphe a été rehaussé par un concours de circonstances remarquables. A l'heure convenue, il s'est placé seul au poteau ; ses deux adversaires Bas-de-Cuir et Hamilton ne paraissant pas, le signal a été donné, et il est parti. Bas-de-Cuir s'est montré alors, mais lord Seymour n'a pas voulu qu'on arrêtât son groom avant la fin du premier tour ; il a pensé que Frank était de force à faire l'avantage d'un kilomètre à Bas-de-Cuir ; en effet, l'infortuné Bas-de-Cuir a été *distancé*, c'est-à-dire

qu'il est arrivé au but plus de dix secondes après son antagoniste, et que par conséquent, aux termes de la règle, il n'a pu être admis à la seconde épreuve, ce qui a donné à Frank le droit de courir seul.

Parmi les vaincus dont la glorieuse défaite équivaut, pour les amateurs, à une victoire, il est juste de citer Albion, qui, dans ses deux épreuves, n'a été dépassé que de la longueur de la tête par Agélie. Lord Seymour, que nous trouvons toujours ainsi aux prises avec le comte de Cambis, soutient une lutte vraiment héroïque; car, les chevaux du comte de Cambis n'étant autres que ceux du duc d'Orléans, c'est un duel entre la bourse d'un particulier et la cassette de la liste civile.

Exposition de la Société d'Horticulture de Paris. Le dernier dimanche de septembre a été marqué par une solennité toute pastorale; tandis qu'une partie de la population roulait à grand bruit vers Saint-Cloud, en tapissières, en omnibus, en citadines, une petite troupe d'amis des jardins ou plutôt des serres-chaudes assistait au couronnement des maîtres de l'horticulture.

L'orangerie offrait une variété de fleurs et de figures digne d'occuper également le naturaliste et le physiologiste. Pour les œuvres de la nature comme pour les œuvres de l'art, autant de têtes autant de goûts; il ne suffit pas à une plante d'être belle pour plaire; l'un n'estime que la nouveauté, l'autre que la rareté; celui-ci ne fait aucun cas des *fleurs faciles*, celui-là ne se passionne que pour les espèces bizarres; rien de plus précieux, suivant lui, que ce qui n'est bon à rien, la difformité l'enchanté, il ne connaît rien de plus admirable que les monstres.

De là les *panacheurs* et les *rabougrisseurs*. Je ne me plains pas des premiers, de M. Jacques surtout; il a rencontré de charmantes variétés; son travail n'altère ni l'organisation ni les formes, il porte principalement sur des combinaisons de couleurs dont l'effet m'a paru souvent heureux; mais les rabougrisseurs, mais les fabricateurs de monstres et de nains, qui tourmentent, qui extropient, qui mutilent impitoyablement la nature. O MM. Cels! ô M. Soulange Bodin, n'attendez pas que j'applaudisse à vos efforts sacrilèges. Pourquoi enlever à cette fleur sa taille svelte et gracieuse? pourquoi dépouiller cette autre de son atmosphère de parfums? Pour peu que vous trouviez des imitateurs, on ne pourra bientôt plus se promener dans un parterre que la loupe à la main, et les botanistes qui s'indignent de vos abâtardissemens seront réduits à former une ligue orthopédique pour redresser toutes les déviations commises par votre école.

Je n'ignore pas que vos expériences ne portent que sur les plantes d'ornement et que vous vous attachez au contraire à développer les plantes utiles; mais je n'admets point la compensation; loin de là, je vois dans un système la condamnation de l'autre, et je maintiens qu'il y a crime de castration au premier chef. Parlez moi de la collection classique de M. Tripet, des citronniers et des orangers de M. Jamain, des fruits merveilleux de MM. Lamothe, Vandermary, Vibert, et surtout des plantes et des racines magnifiques de M. Vilmorin. Les patates de cet habile horticulteur ne tiennent-elles pas du prodige? et que dire de ses pommes de terre hâtives, de ses tomates jaunes, de ses melons de Malte, du Pérou et du Mogol, de ses courges de Valparaiso, de ses carottes violettes, et de ses pimons des Antilles? N'est-ce pas ainsi que l'art doit s'associer à la nature? M. Vilmorin s'est livré avant tout à la propagation des bonnes espèces; il a su

amener des racines sauvages à l'état de racines cultivées, et obtenir des modifications essentielles, soit dans le goût, soit dans la taille ; il a donc fait œuvre de civilisation et de progrès, et ce socialisme végétal ne saurait recevoir trop d'éloges en présence du vandalisme de la méthode lilliputienne, dont nous menacent les rabougrisseurs.

Il y avait peu d'instrumens aratoires à l'exposition ; je n'ai vu que des charrettes à ratisser, des sécateurs et des haches-légumes ; tout cela n'a rien de nouveau ; peut-être eût-il convenu de s'abstenir de remettre sous les yeux du public des inventions déjà connues et jugées. Le choix du mois de septembre pour une exposition d'horticulture n'a pas moins surpris ; c'est le printemps qui est la saison des fleurs et non l'automne ; à chacun son règne. Si dans l'intérêt des fruits on voulait prendre une saison intermédiaire, c'était l'été ; en allant plus loin on a dépassé l'époque commune de la floraison et de la maturité, surtout pour les plantes exotiques, ce qui n'a pas peu nui à l'éclat de l'exposition ; n'est-il pas triste, d'ailleurs, de décerner des couronnes lorsqu'on est à la veille de la chute des feuilles ?

XXX.

LETTRE DES PYRÉNÉES.

MUSÉE DE BAGNÈRES-BIGORRE. — ASSASSINAT DU VIGNEMALE.

Notre correspondant des Pyrénées vient de nous adresser de Bagnères-Bigorre la lettre suivante :

Décidément, nous n'aurons pas d'automne ; l'hiver, dans son empressement à nous rendre visite, a devancé de trois mois l'époque que le calendrier lui assigne ; le résultat était facile à prévoir ; dès que le maudit vieillard a montré sa tête blanche sur les Pyrénées, tous les baigneurs ont demandé des chevaux de poste, et maintenant c'est un sauve-qui-peut. Les bals de Frascati sont morts, la promenade des Coustous devient silencieuse, il n'y a plus que des malades sous les ombrages de salut, et aucune joyeuse partie n'anime les fraîches solitudes de l'Élysée-Cottin, du l'Héris ou des Palombières ; tout est morne et triste, à l'exception des bidets et des ânes, dont les vacances vont enfin commencer.

Obligé, bien à regret, je vous jure, de différer mon départ de quelques jours, j'ai cherché à me distraire en examinant les principaux établissemens de Bagnères-Bigorre, et il y en a un surtout dont je veux vous dire un mot, parce que j'y vois une pensée d'émancipation provinciale qui doit vous sourire ; c'est le musée ; deux hommes du sol, deux têtes pyrénéennes, MM. Artigala et Gélibert, ont travaillé de concert à sa fondation, en 1834, et la ville a mis à leur disposition les salles des Grands-Terms. La position est excellente ; Bagnères, détaché de la ligne des Pyrénées et placé devant le centre comme un chef de corps sur le front de bataille de son régiment, est tout à la fois une porte d'entrée et de sortie ; le voyageur peut donc tour à tour aller y chercher, en arrivant, le prospectus de ce qu'il doit voir, et en partant, le memento de ce qu'il a vu ; mais

il faut, pour qu'il en soit ainsi, que le musée central établi dans cette ville réponde à l'éclat de son titre, et par malheur, jusqu'ici une idée fiscale a nui au succès de l'œuvre. On a commencé par établir un droit d'entrée et par attacher à la plupart des objets exposés des étiquettes indiquant un prix de vente; ainsi, ce qui devait être une généreuse entreprise, dans l'intérêt des arts et des sciences, s'est changé en une spéculation basée sur un faux calcul. Pour acheter, il faut voir, et ce n'est pas en payant qu'il est d'usage d'entrer dans une boutique; comment, d'ailleurs, mettre un magasin en réputation et y attirer la vogue, si l'on commence par le fermer! On n'a pas considéré que c'est le public qui entraîne le public, que c'est la foule qui fait la foule.

Supposez, au contraire, qu'une exposition solennelle et gratuite ait lieu chaque année au musée des Pyrénées pendant la saison des bains, quel artiste ne serait pas flatté d'y déposer un tableau, un dessin, une aquarelle! quel naturaliste ne tiendrait à honneur d'y laisser quelque trace de ses explorations! quel écrivain ne se plairait à en enrichir la bibliothèque! Les hommes de talent veulent, avant tout, avoir de bons juges, et ils n'en manqueraient pas dans ce public choisi, dans cette société cosmopolite, riche mosaïque formée du tribut de toutes les capitales de l'Europe; ils seraient appréciés comme ils méritent de l'être; et l'admiration que leurs œuvres pourraient inspirer ne resterait pas toujours stérile.

L'Écho des vallées vous a sans doute appris le double assassinat du Vignemale. Cette effroyable nouvelle a causé ici une sensation impossible à décrire; c'est un voile funèbre qui tombe sur les derniers jours de la saison. M. Édouard Coquillaud, jeune médecin, et M. Couturier, pharmacien sous-aide attaché à l'hôpital militaire de Barèges, partis ensemble, le 24 août, pour aller visiter Cauteretz, le pont d'Espagne, le lac de Gaube et se rendre ensuite à Gavarnie, en traversant le Vignemale, s'étaient mis en route gaiement; la mère, la sœur et un ami de M. Coquillaud les avaient accompagnés jusqu'au lac, et là, ils s'étaient séparés en se disant au revoir; l'absence des voyageurs ne devait pas durer trois jours et tous deux ont péri! à la fleur de l'âge, ... dans une promenade d'artistes... au milieu de toutes les poésies d'une nature primitive!...

Les Pyrénées étaient pures, et les voici souillées d'un crime. Je ne saurais vous dire combien il tarde à tous les habitans de connaître les antécédens du coupable, et de savoir où il a puisé le germe d'une perversité inconnue aux montagnards. L'intérêt de toute une population qui ne vit que des secours annuels qu'elle reçoit des étrangers est compromis dans cette cause et lui donne une immense gravité. Il n'en est pas en effet d'un guide comme du premier commissionnaire venu; c'est un homme de confiance auquel on se livre tout entier; on le suit dans un désert, loin de tout secours, au milieu des précipices, sur le bords des torrens; quelque périlleux que soit le chemin qu'il indique, on s'y engage sans hésiter; on pose aveuglement le pied sur une couche de glace dont il connaît seul l'épaisseur; on dort à ses côtés, sous sa protection, et, la nuit comme le jour, on lui abandonne sans réserve le soin de sa vie. Combien donc n'est-il pas plus coupable lorsqu'il trahit une confiance si absolue! A quelle exécration ne doit-il pas s'attendre de la part de ses compagnons, lui qui tue la foi sur laquelle repose leur existence et celle de leurs familles! Les guides de

Cauteretz, bien qu'en général, assez intéressés, comme le sont la plupart des habitans pauvres des montagnes, avaient tous pleinement justifié jusqu'ici la sécurité des voyageurs; ils forment une confrérie de porteurs semblable à celle des ramoneurs de la Savoie, travaillent en commun et partagent tous leurs bénéfices; cette association dans laquelle ils n'admettent que des hommes éprouvés, est assurément une puissante garantie; mais le crime n'est-il pas dans la société une exception qui trompe les précautions les plus sages des hommes?

Il paraît que pendant la couchée qui a eu lieu près du lac de Gaube, les jeunes voyageurs ont eu l'imprudencé d'exciter la cupidité du montagnard en laissant voir de l'or et quelques objets de prix; ils étaient sans armes, et en se séparant, l'un pour herboriser, l'autre pour dessiner, ils ont donné une funeste facilité à l'exécution du crime. L'examen des cadavres retrouvés par les soins de l'infatigable M. Boubée, professeur de botanique, a fait supposer que l'un d'eux avait dû être frappé par derrière tandis qu'il dessinait, et que l'autre, beaucoup plus faible, avait été terrassé sans peine en volant au secours de son ami. On frémit d'horreur en pensant que si les deux corps avaient été ensevelis sous la neige ou plongés dans les crevasses de quelque glacier, un mystère éternel aurait enveloppé cette catastrophe, et que l'impunité aurait pu faire de la vaste solitude du Vignemale un coupe-gorge digne de l'auberge des Adrets; mais la justice divine n'a pas voulu qu'il en fût ainsi; l'assassin, confiant dans la réputation de probité universellement accordée à ses compagnons, s'est imaginé qu'il lui suffirait de prétexter un accident pour être cru sur parole, et cet heureux vertige l'a perdu. La justice informe avec une activité que seconde de toutes part l'intérêt local.

Revue des Théâtres.

L'homme qui le premier a écrit, à propos de la poésie de vaudeville et d'opéra-comique, « ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante, » cet homme-là était un homme d'esprit; bien mieux encore, un homme de raison. Seulement il fallait ajouter : « Ce qui ne vaut la peine d'être dit, ni d'être chanté, on le danse. » Et la pensée eût été complète.

Qu'il tombe à quelque pauvre auteur un malheureux lambeau d'idée rebelle à la prose comme au vers, au drame comme à la comédie, voire même au grand-opéra, qu'en fait-on? On en fait, n'en déplaise à Molière, quelque chose qui n'est ni vers ni prose, ni opéra, ni comédie, ni drame, on en fait, quoi donc? un ballet. J'avoue, à ma honte peut-être, que je ne connais rien de plus insipide et de moins amusant qu'un ballet. La pantomime, par exemple, n'est à mes yeux qu'une langue étrangère dont le seul avantage, si c'en est un, est d'être étrangère pour tout le monde. Il est vrai que ce *rebus* a une clef; il est vrai que, moyennant 1 fr., vous pouvez traduire, à livre ouvert, tous ces signaux télégraphiques; le livret va vous expliquer ce que signifie telle pirouette, ce qu'il y a d'amour dans ce rond de jambe, de désespoir dans ce jeté-battu.

Mais il me semble que , sans compter la fatigue de suivre ainsi une pièce en partie double , il est assez contrariant , quand on vient de payer pour voir , de payer encore pour comprendre.

C'est pourtant là, en général, l'histoire de tous les ballets ; c'est celle du dernier ballet que vient de donner l'Opéra, *la Fille du Danube*. Un page amoureux d'une jeune fille , une jeune fille amoureuse d'un page , un grand baron qui traverse leurs amours, voilà, en somme, le premier acte. Le second acte est mieux rempli : l'action commence par une inondation. La jeune fille , qui n'est pas moins que la propre fille du Danube , s'est précipitée dans les flots. Par bonheur un instinct naturel lui fait choisir ceux de monsieur son père. L'amoureux page l'y suit ; et c'est, grâce à l'amour filial, dans les bras de cet excellent fleuve que les deux amans se retrouvent et s'unissent.

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

De joie, le bon Danube déborde, et, au milieu de l'allégresse que cause aux populations d'alentour cette touchante scène de famille, ramène sur une conque (quelle conque !) Fleur-des-Champs et Rudolph à la surface des eaux. J'oubliais un bouquet de *ne m'oubliez pas* qui complète le dénoûment.

Ce ballet, joint aux deux actes de *Moïse*, qu'on a joués auparavant, m'a confirmé dans une idée que j'ai ici l'honneur de vous soumettre, à savoir qu'il ne manque à l'Opéra que des danseurs, des chanteuses et un orchestre. En revanche, l'Académie royale de musique a le premier machiniste du monde.

Si, aux Français, le machiniste manque, les machines ne manquent pas. Dieu sait quelle collection nous en a montrée la *Léonie* de M. Delrieu ; et M. David, et M. Bouchet, et M. Arsène, et M. Monlaur, et mademoiselle Bérenger, plus qu'il n'en fallait mille fois pour faire tomber la meilleure pièce ; et celle de M. Delrieu n'en avait, hélas ! pas besoin. Au surplus, le Théâtre-Français n'est pas plus heureux, pour le moment, en comédie qu'en tragédie. Le *Boudoir* de MM. Solar et Lurine ne vivra guère plus long-temps que la *Léonie* de M. Delrieu. Et voilà, ô Racine, ô Corneille, ô Molière, ce qui se présente pour vous remplacer.

Le mois a été dur aux théâtres royaux, et l'Opéra-Comique, comme ses deux grands confrères, a éprouvé aussi son échec. *Diadesté* n'a pas fait merveille.

Diadesté est un mot arabe qui veut dire : *je me souviens*. De ce mot on a fait un jeu, jeu fort simple. Il s'agit de ne rien accepter, pendant un temps déterminé, de la main de son adversaire, sans dire d'abord *Diadesté*. Toute la finesse consiste à se méfier toujours des cadeaux qu'on vous fait. Quand ce bon Virgile écrivait il y a tantôt deux mille ans :

Timeo Danaos et dona ferentes,

il ne se doutait guères, je pense, qu'il inventait le *Diadesté*.

Donc un jeune Vénitien et sa femme s'amuse à jouer au *Diadesté*. L'enjeu est un baiser pour la femme, cinq cents ducats pour le mari ; vous voyez que si le jeu est arabe, celle qui le joue ne l'est pas moins. Dès qu'il y a un Vénitien, vous pensez bien qu'il y a un jaloux. Ce jaloux surprend ou croit surprendre un

homme dans un cabinet. Il demande la clef, l'arrache en oubliant le fatal **DIADESTÉ** : il a perdu cinq cents ducats.

La musique de cette prétendue pièce est d'un certain M. Godefroy.

DIADESTÉ, M. Godefroy ; mais une autre fois, si c'est possible, donnez-nous quelque chose de mieux.

C'est bien aussi ce que je serais, je l'avoue, bien tenté de dire à M. Dumas. Son *Kean*, dont les Variétés, les journaux et lui-même avaient fait tant de bruit, n'est, après tout, qu'une mauvaise biographie dialoguée en assez pauvre style. Si, comme on le dit, cette pièce avait pour but de réhabiliter la profession dramatique, elle a, je crois, manqué complètement son but. Je ne doute pas, puisque M. Dumas l'affirme, que M. Kean ne séduisît grandes dames, petites filles, miss et mistress; qu'il ne fût fier comme un pair d'Angleterre, endetté comme un cadet de famille, insolent comme un laquais de bonne maison ; qu'il ne fit, quand bon lui semblait, la grimace aux loges et au parterre ; qu'il ne portât son vin mieux que personne, et ne pochât un œil aussi artistement que le premier boxeur d'Angleterre ; mais, d'honneur, je ne vois pas à tout cela ce que peut gagner la réputation des comédiens ; et même j'aime mieux penser, pour son honneur, que Kean, comme Figaro, valait mieux que la sienne.

Nous parlions tout-à-l'heure de cadets ; le Vaudeville vient d'en mettre un en scène. Ce cadet est un cadet de Gascogne. Le pauvre garçon passe tout le temps que dure la pièce, et elle n'en dure que trop, à courir après une place. Si jamais il lui prend envie d'en demander une pour s'aller voir lui-même au Vaudeville, il n'y trouvera, je suppose, d'autre embarras que l'embarras du choix.

Attendons, pour parler du Palais-Royal, que le vent d'automne y ramène autre chose que le *Rapin*, ou *l'atelier d'un Peintre*, mauvaise croûte due aux pinceaux de MM. Cogniard et Saint-Aguet, et le *Roi malgré lui*, qui me fait bien l'effet, à en juger par l'ennui du public, d'être roi malgré beaucoup d'autres.

Maintenant constatons, par mémoire seulement, au Gymnase, *la Couleuvre*, triste symbole des tribulations du directeur ; à la Gaité, *le Tailleur et le Voleur*, petit paradoxe en trois actes, tout consacré à la défense de la probité des tailleurs ; enfin, à l'Ambigu, *Dufavel*, longue complainte dont je n'ai pas besoin de dire le sujet. Tout le monde connaît l'histoire du malheureux qui n'a dû son salut qu'à Dieu et au génie. L'auteur aurait eu grand besoin qu'un peu de génie lui vînt aussi en aide. Par malheur, s'il est vrai (ce que très-fort je conteste) qu'aujourd'hui l'esprit coure les rues, il n'est, hélas ! que trop prouvé que le génie s'enferme chez lui. Et je ne sache pas, parmi tous ceux dont je viens de vous entretenir, que personne soit assez fin pour se faire ouvrir la porte, ou assez fort pour l'enfoncer.

A. DE B.

PROVINCES.

Des offres de concours arrivent de toutes parts à *l'Écho de la jeune France* ; il peut compter aujourd'hui sur la collaboration active des rédacteurs les plus distingués des feuilles monarchiques de la province ; ainsi l'alliance à peine formée se resserre , et ouvre un nouvel horizon à nos yeux.

Une ville des Pyrénées, Barèges, vient d'entendre des paroles que nous devons recueillir au nom de tous nos jeunes amis ; une députation de jeunes gens de divers départemens du Midi étant venue complimenter l'honorable M. de Conny, le député du 7 août a terminé ainsi son éloquente réponse :

« Votre âge , messieurs, est digne d'envie ; car c'est à vous , c'est à la *jeune France* qu'est réservée la plus grande mission des temps modernes, elle en est digne, elle saura l'accomplir.

» Pour moi , Messieurs , qui , au milieu des revers, ai combattu pour une cause que vous défendrez un jour avec plus de talent, si j'avais laissé quelques souvenirs parmi vous, si, pour prix de l'intérêt si vif que je porte à ses destinées, j'avais conquis le titre d'*ami de la jeune France*... ah! Messieurs, ce serait là une des récompenses qui consoleraient de tout; car un tel nom pénètre jusqu'au fond de l'ame.

» Entre nous, Messieurs, entre tous ceux qui, comme vous, ont voué un culte à tout ce qu'il y a de beau sur la terre, à la religion, à la justice, à la patrie , à la liberté, au malheur ; entre nous, Messieurs, Français jusque dans les en-ailles, c'est à la vie et à la mort. »

SOUSCRIPTION - BERRYER.

La souscription-Berryer continue à occuper vivement l'attention publique ; tant de noms remplissent les colonnes des journaux quotidiens, que toutes les pages de notre recueil ne suffiraient pas à les reproduire. Mais nous devons signaler le zèle empressé avec lequel se font inscrire tous les admirateurs du beau talent et du noble caractère de notre plus illustre orateur. C'est à qui courra à cette œuvre nationale. Nous aurons avant peu de bien consolans résultats à publier.

APOTHÉOSE DE MARIE-ANTOINETTE.

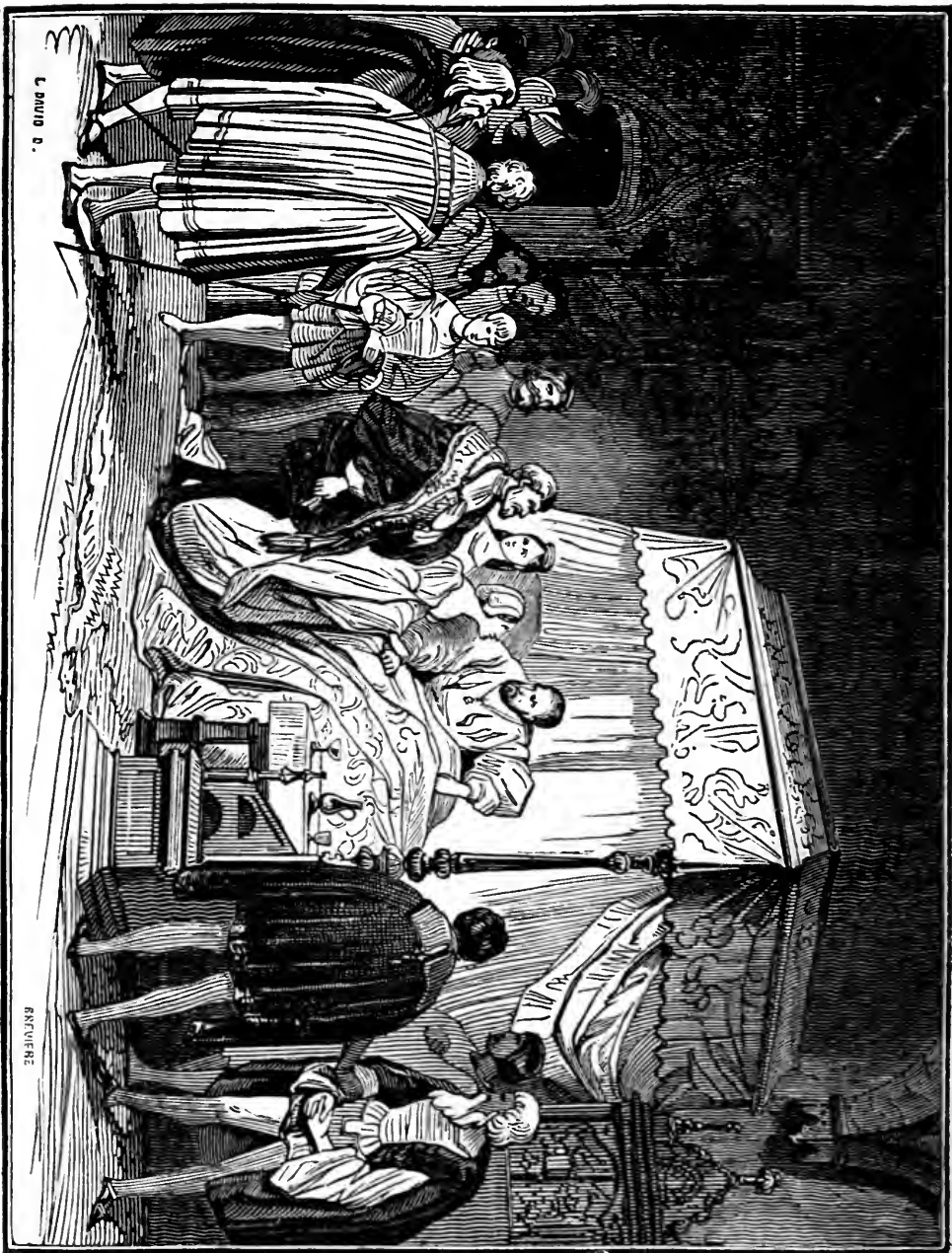
Il n'y a pas encore huit jours que l'admirable apothéose que nous devons au burin de M. Sixdéniers a été mise en vente, et déjà plus de la moitié des exemplaires ont été enlevés.

Ainsi que cela avait été annoncé, le tirage du tableau représentant l'apothéose de Marie-Antoinette a eu lieu le 25 septembre. Le numéro gagnant a été 238, correspondant au nom de M. Royer, souscripteur de Châlons-sur-Marne.

A dater du 10 octobre, les bureaux de l'Écho de la Jeune France seront transportés rue Saint-Honoré, 345, et c'est là que les demandes devront être adressées.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. LÉON DE JOUVENEL, administrateur.

Le Cabot de la Haute-France.



L. DAVID D.

BRUVIERE

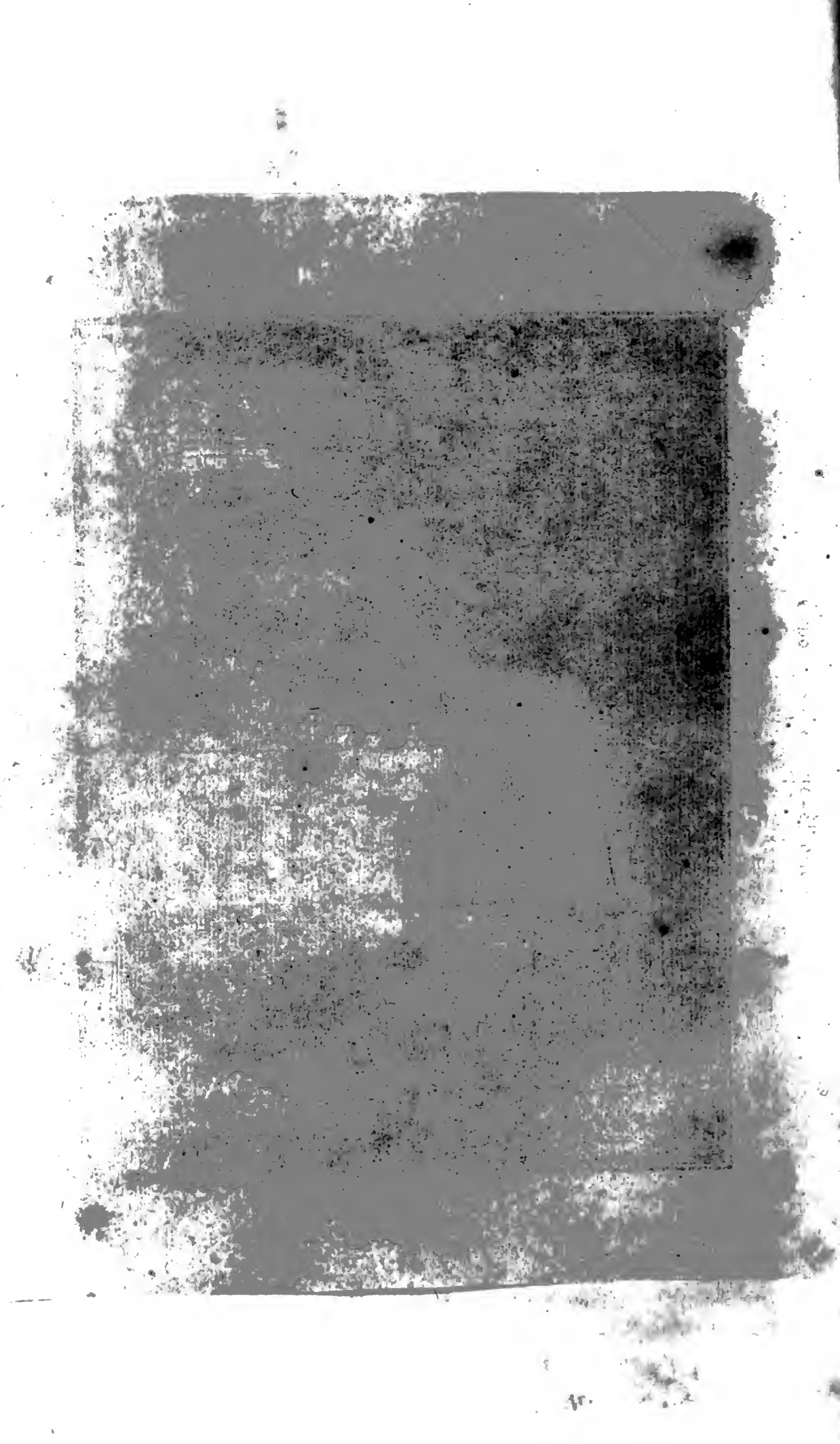
Entrée de François 1^{er} et de Charles-Quint.

ÉCHO

DE

Léger, ouvert et confiant, François 1^{er} avait des vertus certaines et des vices ruineux.

1^{re} édition. — Tome V. — 1^{er} novembre 1836.



ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

Entrevue de François I^{er} et de Charles-Quint, par le vicomte *Walsh*. — Administrations étrangères, par *M. A. de Puibusque*. — Études de mœurs sur la femme au dix-neuvième siècle : La Femme des classes moyennes, par *M. A. Nettement*. — Le Doyen de Saint-Patrick (Fin), par *M. Aug. Chevalier*. — Le Dégrevé récalcitrant, anecdote électorale, par *M. Emile Deschamps*. — Un Camarade de Lit, par *M. J. Créteineau-Joly*, rédacteur en chef de *l'Hermine*. — Revue littéraire : Dodecaton, ou le Livre des Douze ; les Prisonniers français en Russie ; les Mémoires de Lucien Bonaparte, par *M. L. de J.* — Maître Blanchard, par le marquis de *Senones*. — Les Ruines morales et intellectuelles, par *M. A. Nettement*. — CHRONIQUE DE PARIS. — Erection de l'Obélisque. — Académie des Beaux-Arts. — Théâtre Italien, madame Malibrán et mademoiselle Grisi, par *M. XXV*. — Apothéose de Marie-Antoinette, par *M. W.* — Dictionnaire des Codes. — Correspondance des Provinces.

ENTREVUE DE FRANÇOIS I^{er}

ET

DE CHARLES-QUINT.

Dieu s'est plu à répandre les contrastes sur la terre, ils existent dans la société comme dans la nature, et se trouvent souvent rapprochés, comme à dessein, pour que l'observateur saisisse mieux toutes leurs dissemblances.

Parmi tous les contrastes fournis par l'histoire, et que les destinées ont mis en contact, nous n'en connaissons pas de plus frappants que François I^{er} et que Charles-Quint.

Lequel des deux a été le plus grand souverain ? si c'est l'habileté qui donne aux princes la place la plus haute, Charles-Quint doit passer avant notre roi chevalier.

Léger, ouvert et confiant, François I^{er} avait des vertus éclatantes et des vices ruineux.

Charles , prudent et défiant à l'excès , avait des vices utiles et des vertus politiques.

L'un dormait tranquillement la veille d'une bataille sur un affût de canon , si près de l'ennemi , qu'on était obligé d'éteindre le feu qui brûlait à côté de lui , et qui l'aurait fait reconnaître.

L'autre , ne faisant jamais un pas sans marcher vers un but fixe , n'avancait qu'entouré de sûretés ; et alors même qu'il paraissait *confiant* ne s'abandonnait qu'à de la prudence déguisée.

L'un avait trop de légèreté pour bien étudier les hommes.

L'autre avait un profond mépris pour eux , parce qu'il avait eu la patience nécessaire pour les bien étudier.

François I^{er}, après une bataille perdue, s'écriait , *tout est perdu fors l'honneur !*

Charles-Quint trouvait ce mot parti d'un cœur de chevalier , *un mot de grand enfant*.

François I^{er} devenu prisonnier avait hâte d'être emmené en Espagne, disant: quand je verrai mon frère Charles, nous nous entendrons, et les négociations deviendront plus faciles.

Charles-Quint disait : si nous nous voyons, je finirai mal les affaires, parce que je les finirai trop vite.

L'un recherchait l'entraînement.

L'autre le redoutait.

François I^{er}, quand quelques-uns lui conseillaient de se rendre maître de la personne de son ennemi, qui était venu à lui sur la foi d'une parole donnée, s'écria , *j'estime plus la parole donnée librement que l'empire de l'univers*.

Charles-Quint, pressé d'arriver en Flandre et craignant d'être retardé par les tempêtes de l'Océan, passe par la France, parce que, tout combiné, il s'était dit, *il me sera plus facile de gouverner le roi, dont je connais le naturel franc et facile, que non pas les vents du ciel et les flots de la mer !*

C'est cette pensée qui a fait venir le défiant monarque en France ; la prudence portée à l'excès se rit et se moque des caractères francs et faciles, mais elle en profite en se donnant des airs de magnanimité.

Quand François I^{er} apprit que Charles se confiait à lui, sa joie fut grande et sans arrière-pensée.

La magnificence des réceptions qu'il fit à son hôte sur tous les lieux

de son passage, grandes chasses, festins, joutes, tournois, spectacles, fêtes de toutes espèces, coûta quatre millions à la France.

Au milieu des fêtes le visage du prince français rayonnait de joie, car il croyait vraiment qu'il avait gagné l'amitié de son ancien vainqueur; mais, dans les traits de Charles, tout le monde remarquait un air constant de trouble et d'inquiétude: celui qui s'est adonné aux ruses et aux tromperies ne peut jamais croire qu'on ne veuille pas le tromper.

L'hypocrisie ne peut pas croire à la franchise.

Tout alarmait l'empereur; un jour le duc d'Orléans, presque encore enfant, s'élançant sur la croupe de son cheval, et jetant les bras autour de lui, lui cria, *je vous fais mon prisonnier.*

A cette plaisanterie, Charles pâlit et fut au moment de défaillir.

Il ne put pas non plus dissimuler sa crainte sur ce que le roi lui dit une fois, comme par plaisanterie, en lui montrant la duchesse d'Etampes, sa maîtresse... *Voyez-vous, mon frère, cette belle dame, elle est d'avis que je ne vous laisse pas sortir de Paris que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid.*

Charles, dit l'histoire, fronça le sourcil et répondit, *si le conseil est bon il faut le suivre...* Au moment où il répondait ainsi, il était franc, lui n'aurait pas laissé partir son ennemi, car avec lui générosité c'était presque folie. Le lendemain, comme la duchesse lui présentait à l'ordinaire la serviette, après avoir lavé ses mains pour se mettre à table, il tira habilement un très-beau diamant de son doigt et le laissa tomber comme par mégarde. La duchesse le ramassant voulut le lui rendre; mais, déguisant une crainte sous une galanterie, l'empereur dit à la favorite, *gardez cet anel, mon heur est grande d'en pouvoir orner si belle main que la vôtre.*

Pendant que Charles-Quint vivait de défiances sous le toit de François I^{er}, celui-ci écartait tous les jours de mauvais conseils qui lui étaient donnés; à la cour, beaucoup de gens étaient d'avis qu'il y avait trop de débonnairété à traiter si bien celui qui avait été si dur vainqueur à Madrid.

Tout le monde se souvient de ce conseil indirect de Triboulet; ce fou portait un livret sur lequel il inscrivait le nom de ceux qui, selon son jugement, faisaient quelques étourderies ou fausses démarches, il l'appelait le *Journal des fous*; quand il sut l'arrivée de l'empereur

en France, il l'inscrivit sur son livret; le roi l'ayant appris, lui dit, *que feras-tu si je laisse passer?*

J'effacerais son nom, répondit Triboulet, *et je mettrai le vôtre à sa place.*

Ce conseil spirituellement donné, et bien d'autres que toutes les rancunes du pays envoyaient au roi, ne pouvaient rien sur l'âme chevaleresque du roi.

Ce qu'il y a de plus incorrigibles, ce sont les cœurs généreux; ils voient bien leurs défauts; mais ils les aiment, car dans ces défauts il y a grandeur et noblesse: on les garde comme des amis imprudens mais aimables.

Vicomte WALSH.

DES ADMINISTRATIONS ÉTRANGÈRES.

Des relations de travail et d'amitié doivent-elles empêcher de rendre justice à qui de droit? Et faudra-t-il, parce que l'on est collaborateur et ami d'un homme de mérite, de savoir et de talent, ne pas faire pour lui ce que l'on fait pour un écrivain qui vous est étranger, parler de ses œuvres avec impartialité?

Telle condition serait trop dure; nous ne l'accepterions pas, car nous ne mettrons jamais nos amis hors de notre justice.

Tous nos lecteurs se souviennent de cette suite d'articles sur l'administration et les devoirs administratifs, que M. A. de Puibusque a donnés à l'*Écho de la Jeune France*, articles où se trouvaient la solidité de la pensée et la pureté de style, l'écrivain élégant et l'administrateur consciencieux et habile.

Pareils articles durent attirer l'attention de tous les hommes qui lisent avec réflexion et qui jugent avec discernement; aussi ceux qui s'occupent à former un recueil, un immense répertoire de tous les mots de la langue, les directeurs de l'*Encyclopédie catholique* prièrent M. de Puibusque de se charger de traiter le mot ADMINISTRATION. On pouvait s'adresser à lui; il avait doublement fait ses preuves, et en écrivant bien sur L'ADMINISTRATION, et en quittant à propos L'ADMINISTRATION qui lui avait été confiée. Ce mot *Administration* se trouve dans la cinquième livraison de l'*Encyclopédie catholique*, traité avec étendue, puisqu'il embrasse tous les siècles et tous les lieux; il est en même temps comme recouvert d'attrait. L'homme grave et vieilli sur les livres lira cet article, en appréciant toutes les recherches qu'il a fait faire; et l'homme jeune qui veut s'instruire y trouvera du charme.

C'est là le caractère des écrits de M. de Puibusque; ils ont en eux quelque chose de solide, de réfléchi, comme ce qui découle de l'expérience, et, à côté de cette maturité, de la verdeur et de l'entraînement.

C'est pour prouver ce que nous disons ici, et pour montrer la valeur des mots traités par l'*Encyclopédie catholique*, que nous citons ce que notre honorable ami a écrit sur les administrations étrangères. Cette revue de toutes les nations administrées de manières diverses forme un tableau varié de formes et de couleurs, et pourrait servir d'introduction à une histoire générale des administrations comparées.

Vicomte WALSH.

Le régime intérieur de la plupart des peuples qui nous environnent offre des points d'analogie, qui révèlent, sinon une origine commune, du moins de communes influences. Tout l'Occident, après avoir long-temps vécu sous l'empire des lois romaines, a subi le joug des conquérans accourus du fond de la Germanie; puis, dans le ténébreux conflit du moyen âge s'est élevée la féodalité, dont la domination a été universelle; et quelle qu'ait pu être ensuite la diversité des établissemens politiques, les institutions administratives, naturellement enracinées dans le sol, ont toujours conservé des traces de leur première fondation; partout c'est un mélange de libertés et de privilèges, qui rappelle les mœurs guerrières des peuples de l'Allemagne.

Qu'on aborde, au contraire, les gouvernemens situés à l'extrémité du nord, tels que la Russie, la Norwège, le Danemarck, la Hongrie, on rencontrera, avec une autre race d'hommes, d'autres filiations politiques et des systèmes d'administration différens; c'est là que les émigrations de l'Asie, conduites tour à tour par Odin et Attila, sont venues s'abattre; c'est là que les coutumes barbares des Schytes et des Huns ont régné pendant des siècles, et régneraient sans doute encore sans l'intervention du christianisme.

Campée sur la limite de l'Asie et de l'Europe, constamment armée pour sa défense, la Russie n'a jamais pu connaître que le régime militaire de la féodalité, son vaste empire est divisé en gouvernemens confiés à des généraux; la population y forme quatre classes: les nobles, les ecclésiastiques, les bourgeois et les serfs; toutes les terres sont érigées en fiefs, et les droits seigneuriaux, qui y sont attachés, forment l'unique code administratif des communes; l'empereur, administrateur suprême, dispose à son gré des personnes comme des biens, il n'a au-dessous de lui qu'une hiérarchie de vasselage.

Le Danemarck, la Norwège, la Suède, la Hongrie ont des états provinciaux, et l'ordre des paysans jouit, comme celui des bourgeois, de quelques franchises; mais l'action des événemens contemporains n'a

pu que légèrement modifier, dans ces quatre royaumes, le système d'administration aristocratique et militaire. Ce système, indépendant des institutions politiques qui peuvent s'élargir sans le changer, a été regardé comme une nécessité de position; des habitudes persévérantes ont, d'ailleurs, concouru à le consolider, et il est juste d'ajouter qu'il s'est tellement adouci, en vieillissant, qu'on a pu croire qu'il y aura i plus de danger à y renoncer que d'inconvénient à le conserver.

La Pologne tant de fois bouleversée, et que nous voyons placée aujourd'hui dans une de ces situations exceptionnelles qui ne peuvent être que transitoires, avait reçu en 1815 de l'empereur Alexandre une constitution qui la dotait d'une organisation administrative; bien supérieure à celle des états limitrophes: il y avait, au chef-lieu de chaque province, une commission palatinale; au chef-lieu de chaque district, une commission intermédiaire; dans les villes, des officiers municipaux; dans les communes, des baillis; et non-seulement les communes avaient des droits administratifs, mais elles exerçaient des droits politiques; elles envoyaient cinquante et un membres à la chambre des nonces, et les soixante-dix-sept autres étaient nommés par les diétines ou collèges des nobles: c'était une sorte de transaction entre le principe féodal et le principe représentatif; il en résultait un régime conciliateur, qui permettait d'espérer ces améliorations progressives qui portent seules des fruits durables.

En Autriche, aux confins de cette Germanie, qui fut le berceau de la plupart des nations modernes, il n'y a plus ni vainqueurs ni vaincus; mais la féodalité, si fortement constituée par les puissantes fédérations du douzième siècle, n'a fait que refluer de la base vers le sommet, en se concentrant dans une aristocratie dépendante de la couronne; les communes, bien que régies par une administration paternelle, n'ont pas été affranchies comme les personnes, elles doivent encore des services fonciers.

Le Tyrol, la Bohême et la Moravie forment dans la monarchie autrichienne des états indépendans, gouvernés par des lois et des coutumes différentes, mais unis par le même lien fédératif à l'administration centrale de la métropole.

Une autre physionomie distingue la Prusse: c'était dans l'origine la marche du nord, établissement qui remonte à la dynastie des empereurs francs; elle a d'abord eu pour souverain un margrave, puis un

électeur de Brandebourg ; mais la maison Ascanienne s'étant éteinte , l'électorat passa de mains en mains jusqu'en 1417 , époque à laquelle l'empereur Sigismond en fit cession à Frédéric , bourgrave de Nuremberg , chef de la maison de Hohenzollern actuellement régnante. Les états provinciaux, qui tendaient à acquérir une véritable puissance, cessèrent d'être assemblés dans le cours du seizième siècle , et les institutions administratives furent privées ainsi du principe qui les faisait vivre ; un gouvernement absolu ramena à un centre commun tout ce que la féodalité avait divisé ; il est à remarquer, cependant , que l'unité établie par cette réaction ne porta d'une manière directe que sur le corps politique ; les codes provinciaux restèrent en vigueur dans chaque cercle , et la condition municipale de l'ordre des paysans demeura ce qu'elle était. Maintenant encore , les communes , formées de possesseurs de biens-fonds rustiques, ont droit de corporations publiques ; un bailli ou juge de village est président de chaque commune : il est nommé par le seigneur foncier qui a le droit d'instituer tous les fonctionnaires municipaux , à moins que ce droit n'ait été accordé par le roi , soit au magistrat local , soit à la bourgeoisie ; la seule prérogative du seigneur, dans ce cas , est de confirmer le choix du monarque et de recevoir le serment exigé.

Le bailli , réunissant le pouvoir judiciaire au pouvoir civil , a près de lui des assesseurs auxquels il délègue une partie de ses fonctions.

Dans les villes, le droit municipal est conféré par le souverain et ne s'étend pas aux faubourgs ; tous les offices sont également à la nomination du prince. Les nobles , les bourgeois et les paysans forment trois grandes classes , qui sont indépendantes les unes des autres, et dont le système organique est entièrement distinct ; ainsi , la nationalité prussienne ne réside que dans le principe monarchique ; on ne trouve au-dessous que des corps épars sans homogénéité et sans lien.

La constitution administrative de la Saxe présente les mêmes contrastes ; les bourgeois et les paysans forment aussi deux peuples différents , qui appartiennent à des juridictions particulières, et à des municipalités distinctes. Toutefois, les corporations ne demeurent pas dans un isolement complet ; elles s'appuient sur une hiérarchie de conseils et d'états , qui leur communique quelque peu du mouvement de la vie représentative.

La Bavière , devenue royaume en 1805 , n'est pas redescendue

en 1814, au rang qu'elle occupait dans la confédération du Rhin; bien que membre de la diète germanique, elle n'a qu'un lien politique avec elle. Son organisation administrative, fondée sur le maintien des coutumes et des franchises locales, se rapproche beaucoup de l'ancienne administration provinciale de la France. Toute servitude personnelle a été abolie par la constitution du 19 mai 1818; les propriétaires de fiefs ne peuvent plus exiger que des services fonciers, restreints à un petit nombre de cas. Au-dessus des corporations municipales qui participent à l'administration des communes, s'élèvent des états-généraux, formés par élection de toutes les classes de citoyens domiciliés, et qui sont investis concurremment avec la chambre des sénateurs du droit de conseiller, de voter la loi, d'accorder les impôts, d'exposer leurs vœux et de faire des remontrances. Une circonscription civile remplace la circonscription militaire, existante dans presque tous les états du nord; au lieu de gouvernemens, ce sont des arrondissemens de régence.

Les petits états de la confédération germanique, tels qu'ils ont été reconstitués par l'acte du 8 juin 1815, le grand duché de Bade, la Hesse électorale, le grand duché de Hesse, le Holstein, le Luxembourg, les duchés de Brunswick, de Mecklembourg-Schwerin, de Nassau, de Saxe-Weimar, de Saxe-Gotha, de Saxe-Cobourg, de Saxe-Meiningen, de Saxe-Hildburghausen, de Mecklenbourg-Strélitz, de Holstein-Oldenbourg, etc. etc., n'offrent pour ainsi dire que des différences nominales; leurs administrations respectives reposent sur des fondemens communs; ce sont comme autant de branches de l'arbre féodal: les unes ont été émondées par le temps, les autres sont encore courbées sous le poids des anciens privilèges; il faut en excepter, néanmoins, les villes libres de Lubeck, Francfort, Brème et Hambourg, ainsi que le duché de Saxe-Cobourg. C'est dans cette dernière principauté qu'une loi constitutionnelle a décidé que la fortune communale ne pourrait jamais être incorporée à celle de l'état, et que l'administration municipale jouirait d'une entière indépendance sous la haute surveillance du gouvernement.

Le Hanovre, quoique détaché de l'Allemagne, depuis que l'électeur Georges I^{er} fut appelé au trône d'Angleterre, a quatre voix à la diète germanique, et le cabinet de Londres a eu soin, en lui délivrant une nouvelle patente pour l'organisation de l'assemblée générale des états

après 1815, de ne toucher à aucune des bases de son administration intérieure ; elles sont donc encore aujourd'hui à peu près telles qu'elles étaient sous l'électorat.

Le Wurtemberg, au contraire, en recevant de son roi, en 1819, une constitution calquée en partie sur la charte française de 1814, a obtenu une émancipation réelle :

Citons quelques articles de cette constitution ; ils nous dispenseront de tout commentaire :

62. « Les communes sont la base de l'état politique du royaume : tout citoyen doit appartenir à une commune, comme bourgeois ou comme domicilié, à moins d'exception légale.

63. » L'admission d'un bourgeois ou d'un domicilié dans une commune dépend de cette commune même, sauf la décision légale des autorités, dans le cas de contestation. Toutefois, la concession du droit de bourgeoisie et de domicile suppose la possession préalable du droit de citoyen.

64. » Toutes les communes ressortissant d'un bailliage forment un district. Le changement de circonscription d'un bailliage ne peut être fait que par une loi.

65. » Les affaires des communes sont administrées par le conseil communal avec le concours légal de l'assemblée des bourgeois ; celles des districts sont administrées par les assemblées du district, suivant la disposition de la loi et sous l'inspection des autorités.

66. » Aucune autorité ne peut décider sur la propriété des communes et des districts, sans consulter les fonctionnaires supérieurs.

67. » Ni les districts ni les communes ne peuvent être grevés d'obligations ou assujétis à des dépenses autres que celles auxquelles les obligent les lois générales. »

Ne pouvant détruire les privilèges ecclésiastiques et nobiliaires, que la féodalité a légués au Wurtemberg, le législateur s'est efforcé du moins d'en régulariser l'exercice, et d'en alléger le fardeau. Le servage est à jamais aboli ; aucun ordre n'est exclu de l'assemblée des états (landtag), et le gouvernement assure à chaque individu liberté de personne, de conscience, de pensée, de propriété et d'émigration.

La Belgique et la Hollande, violemment séparées par une révolution récente, ont dû reproduire dans leurs institutions administratives la double image du mouvement de l'une et de la résistance de l'autre.

Il était pourtant réservé à la Belgique de présenter un contraste de plus, en copiant servilement la France; elle a constitué le monopole au nom de la liberté, et ses départemens fléchissent sous le poids d'une centralisation inconnue à la Hollande.

La Suisse, qui est, suivant Montesquieu, une *société de sociétés*, se compose de vingt-un cantons ou républiques, qui ont chacun une organisation spéciale, et qui ne forment un tout qu'en s'unissant par une fédération politique. Les cantons démocratiques n'ont qu'une classe de citoyens; l'indépendance municipale y est placée sous la garde d'un magistrat suprême, nommé *AVOYER*. Dans les cantons aristocratiques, la population se divise en deux classes, les nobles et les roturiers; il en résulte quelques privilèges de castes que le *bourguemestre* doit couvrir d'une égale protection. Les cantons forestiers ont pour chef un magistrat appelé *Amman*, et qui veille, comme ailleurs le bourguemestre et l'*Avoyer*, à la conservation de toutes les franchises municipales. La Suisse est donc, en réalité, l'état le plus éloigné de la centralisation française, mais en même temps le plus faiblement lié à un système d'unité nationale.

En Angleterre, l'aspect change : les institutions et les lois, qui ont successivement régi ce royaume, n'offrent, pour ainsi dire, aucune solution de continuité; il n'y a pas d'époque où l'on voie un système entièrement nouveau remplacer subitement le système ancien. Au milieu des révolutions fréquentes qui ont élevé ou renversé des dynasties, les lois primitives ont toujours conservé leur autorité, du moins en ce sens qu'elles ont servi de bases aux institutions nouvelles : ainsi, la division territoriale paraît remonter antérieurement à la conquête des Normands; l'institution des jurés est attribuée par quelques écrivains à Alfred-le-Grand, et l'on a cru retrouver l'origine du parlement dans ces anciennes assemblées, nommées *Wittenagemot*.

En 827, lorsque le gouvernement d'un seul se fut élevé sur les ruines de l'heptarchie, les institutions commencèrent à se développer avec une simultanéité qui leur avait manqué jusque-là.

Le royaume était divisé en comtés, qui avaient chacun leur *alderman* ou comte particulier; les habitans formaient plusieurs classes : la première division était en hommes libres et en esclaves; mais tous les hommes libres n'étaient pas d'une égale condition; et ne jouissaient pas des mêmes droits. Les *thanes* ou nobles étaient au-dessus des

ceorts, appelés aussi *hurbandman*, qui composaient la classe moyenne. Parmi les *thanes*, il y avait différens degrés ; ceux du premier ordre étaient nommés *thanes* du roi, les autres étaient sous leur dépendance.

L'assemblée générale ou *wittenagemot* était composée des évêques, des abbés, des *aldermen* ou gouverneurs de provinces, et des *wites*, que l'on croit être les grands propriétaires.

Chaque comté avait son assemblée particulière, appelée *shiregemot* ; elle était formée des *thanes* du comté.

Alfred trouva les choses en cet état ; ce fut ce grand roi qui opéra la division régulière du pays en comtés : chaque comté fut subdivisé en *hundreds*, centaines ou cantons, et chaque canton en *thittings* ou dizaines. La dizaine se composait de dix francs-tenanciers avec leurs familles. Ainsi réunies, dix familles formaient une communauté soumise à un chef, nommé *thitingman*, *headbourg* ou *borsholder* ; chaque homme était obligé de se faire inscrire dans une dizaine, et ne pouvait en changer sans la permission de son *thitingman*.

L'administration de la justice était organisée d'après la division territoriale ; les contestations entre les membres d'une même dizaine étaient jugées par la dizaine assemblée sous la présidence de son *thitingman*. Les appels ou les contestations entre diverses dizaines étaient portées devant l'assemblée de cantons (*hundreds*), présidée par son chef ; au-dessus des assemblées de canton était la cour du comté, qui se composait de tous les francs-tenanciers de la province, présidée par le comte ou *alderman* et l'évêque ; enfin, le conseil du roi était la cour suprême à laquelle était porté l'appel de toutes les cours du royaume. Alfred pensa qu'il serait dangereux de laisser entre les mains de l'*alderman* l'autorité civile et militaire ; il institua les *shériffs*, qui furent chargés de l'administration civile dans chaque province.

Avec Guillaume-le-Conquérant, arriva la féodalité occidentale, que la dynastie danoise avait déjà commencé à faire connaître ; mais le trône, éclairé par les exemples du continent, sut faire tourner cette féodalité à son profit ; il donnait les fiefs, et les fiefs servaient. Aussi, une ligue ne tarda-t-elle pas à se former entre les intérêts lésés ; la noblesse et le peuple se coalisèrent contre la royauté ; des commissions devinrent nécessaires, et le roi Jean promulgua la grande charte, acte

fondamental qui a traversé les siècles, en couvrant d'une inviolable consécration les immunités et les franchises des villes et des bourgs. Depuis cette mémorable époque, il n'y a eu de mouvement et de réforme qu'à la surface de l'état ; les institutions du sol n'ont pas bougé, elles ont conservé jusqu'aux incohérences résultant de leur diversité. La création des justices de paix n'est qu'une modification du régime féodal : le grand propriétaire administre et juge, comme le comte ou l'alderman jugeait et administrait ; l'aristocratie et la démocratie se touchent et se heurtent partout, sans qu'aucun pouvoir hiérarchique puisse leur servir de régulateur ; c'est un conflit qui ne peut que s'aggraver de plus en plus, et quelque fière que soit la vieille Angleterre des institutions enracinées dans les royaumes unis, nous y voyons pour elle plus de sujets d'embarras que de garanties de tranquillité. L'émancipation de l'Irlande, acte de pure tolérance, qui date à peine de quelques années, nous suffit pour mesurer toute la distance qui sépare encore la Grande-Bretagne des pays d'unité nationale et d'indépendance administrative.

Les États-Unis d'Amérique n'ont pas tous reçu, comme les Carolines, sous le titre de constitution du savant Locke, une hiérarchie absurde de landgraves, de caciques et de palatins, mais ils n'en présentent pas moins un singulier mélange de féodalité, de liberté et d'esclavage. Le territoire de la république est divisé en comtés, et tout y porte encore, sous une forme fédérale, l'empreinte de l'organisation anglaise. La colonie, en échappant à la métropole, ne s'est dégagée que de ses institutions politiques ; elle était née, elle avait grandi avec ses institutions administratives, et elle n'a pu que les modifier pour les mettre en rapport avec sa nouvelle situation : elle a des juges de paix, des shériffs, des constables, mais ses formes représentatives se sont développées, et les conseils locaux ont acquis une prépondérance qu'ils n'auraient jamais eue sous les gouverneurs anglais. Il faut observer, d'ailleurs, qu'en fondant des communes sur une terre vierge, l'Amérique n'y a trouvé aucune des traditions d'un passé, ni aucune des influences d'un voisinage ; pour avoir une féodalité ou une aristocratie effective, il eût fallu la faire, et les marchands de la Virginie n'en auraient pas même eu le temps, s'ils avaient pu en avoir la volonté.

Maintenant, tournera-t-on les yeux vers les états du midi de l'Europe, on apercevra, dans presque toute la péninsule italique, les ves-

tiges de la municipalité romaine, mêlés çà et là aux institutions du moyen âge et des temps modernes. Plusieurs états, tels que le Piémont et la Sicile, ont retenu de la conquête française une partie de son organisation administrative ; les dénominations seules diffèrent : mais les peuples soumis, soit au régime républicain, soit au Saint-Siège, soit à l'Autriche, s'éloignent davantage de l'existence communale de la France ; leur condition administrative participe d'un régime mixte, résultat nécessaire, et de ce qu'ils ont été, et de ce qu'ils sont.

La péninsule ibérique s'offre sous d'autres traits. En Portugal, la charte de 1826, émanée de don Pedro, a rendu l'administration collective ; les municipalités (camaras) participent, avec le secours de l'élection par degrés, à la formation de toutes les assemblées supérieures ; il y a dans chaque district un administrateur général, nommé par le roi, et près de lui un conseil administratif. On dirait que le législateur a voulu confondre le système d'administration de la république française avec celui du consulat ; la pondération des trois pouvoirs, imitée de la constitution anglaise, vient établir encore une analogie d'une autre nature dans l'ordre politique, et imprime à la charte du duc de Bragançe son véritable cachet d'origine.

L'Espagne, théâtre de trois grands cataclysmes, et tour à tour soumise aux Romains, aux Suèves, aux Maures, à des princes d'Allemagne et de France, exigerait une étude approfondie, si l'on voulait pénétrer le sens de toutes ses coutumes municipales. Il est heureusement un point, éclairci par l'histoire, et sur lequel ne s'élève aucune controverse : c'est que ses communes (*concejos*) furent primitivement établies pour servir de boulevards contre les invasions des Sarrasins ; de petits royaumes sans ressources et sans union ne pouvaient trouver un moyen défensif plus simple et plus efficace. On entendait par *fuero* ou charte le contrat par lequel le roi ou le seigneur accordait à une population le territoire qu'elle occupait, avec divers privilèges, notamment celui d'élire des magistrats et un conseil municipal, tenus de se conformer aux lois imposées par le fondateur ; ces *fueros*, défendus à outrance dans des combats héroïques, se sont liés aux souvenirs les plus glorieux des provinces, et c'est ce qui explique, indépendamment de l'intérêt de liberté qui les leur rend plus chers encore, le prix extrême qu'elles ont toujours attaché à leur conservation. Dès le quatorzième siècle, la royauté, inquiétée par la féodalité, entra dans

un système restrictif ; Alphonse XI, déshéritant les communes de la plus belle partie de leurs droits, concentra l'administration municipale entre les mains d'un petit nombre de jurats, et sous ses successeurs, on vit disparaître jusqu'aux assemblées, à mesure que de nouveaux royaumes accédèrent à la couronne et en augmentèrent la puissance. Charles-Quint mit tout en œuvre pour abattre l'indépendance communale, et l'ombrageux Philippe II, voulant en finir avec une résistance qui l'importunait, porta un coup mortel aux *fueros* de l'Aragon, en faisant tomber la tête du justizza-major, Jean de la Nuza, sur la place de Sarragosse ; il frappait en lui une sorte de tribun ou de magistrat, intermédiaire entre le roi et le peuple, qui modérait le pouvoir du premier, et défendait les intérêts du second, création unique, la plus haute et la plus hardie, sans aucun doute, qu'ait osé concevoir l'esprit municipal. Mais les montagnes gardèrent religieusement les coutumes que la force éteignait dans les villes, et l'Espagne ne se prêta jamais au nivellement qui passa sur les institutions communales de tant d'autres pays ; rien ne put y anéantir des traditions qui vivaient, en quelque sorte, dans les entrailles du sol ; la guerre de l'indépendance, en réveillant la valeur de la nation, la rappela au sentiment de ses droits, et l'on vit renaître, comme par enchantement, à côté des assemblées communales, (*ayuntamientos*) les juntas de districts et de provinces : malheureusement, cette noble conquête de la victoire disparut le jour où les partis, tournant leurs armes les uns contre les autres, donnèrent le signal de cette guerre acharnée, qui n'a été interrompue que par de courtes trêves depuis vingt ans, et qui se poursuit avec des chances si diverses. Plusieurs provinces, dévouées avant tout à leurs franchises municipales, se soulevèrent avec énergie contre l'usurpation qui les en dépouillait ; il en est qui, en ce moment encore, protestent, l'épée à la main : mais le monopole est le premier besoin des gouvernemens mal assurés, qui ne se sentent pas de force à supporter toutes les libertés monarchiques, et l'on ne saurait trop désirer de voir arriver le jour où l'Espagne, rendue à elle-même, pourra saluer la restauration de ses droits municipaux.

Dans cette galerie universelle, il n'y a rien, on le voit, qui puisse être proposé comme modèle parfait à l'imitation des peuples ; disons-le, d'ailleurs, si l'uniformité politique est une chimère, l'uniformité administrative serait une absurdité : quand il s'agit d'institutions qui

enveloppent les masses et qui s'adaptent à chaque parcelle du sol, il faut tenir compte de la différence des caractères et des mœurs, sous peine de rencontrer une nature rebelle, comme l'agriculteur qui n'aurait égard ni aux diverses qualités de la terre, ni aux diverses influences du climat. Les choses d'ordre administratif doivent, pour être bien traitées, être distinguées, avec un soin intelligent, des choses d'ordre politique; leur sphère n'est pas la même: elles ne peuvent ni s'établir ni se détruire par les mêmes moyens; l'habitude est une puissance qu'il ne faut pas, à coup sûr, environner toujours d'un aveugle respect, mais que l'on ne saurait, dans aucun cas, réformer qu'avec prudence et ménagement: cela est si vrai que telles nations qui ont souvent changé d'institutions politiques, et qui sont prêtes à en changer encore, se montrent aussi jalouses que fières de leurs institutions municipales, et les défendraient avec une invincible opiniâtreté.

En résumé, la France, quelque défectueux que soit son régime intérieur, est devenue, par les tendances de rapprochement et d'accord de toutes ses institutions, l'état qui pourrait parvenir, avec le plus de facilité, à la meilleure condition administrative; c'est donc un motif de plus pour l'exciter à s'en occuper; sa gloire n'y est pas moins intéressée que son bonheur, puisqu'elle a le noble orgueil d'aspirer à marcher à la tête de la civilisation européenne.

Ad. de PUIBUSQUE.

ÉTUDES DE MŒURS

SUR

LA FEMME AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

LA FEMME DES CLASSES MOYENNES.

Nous ne savons si l'on a conservé quelques souvenirs des études que nous avons commencées, il y a plus d'une année, sur la femme au dix-neuvième siècle. La presse périodique, dont les avantages sont si grands à plus d'un égard, a le tort de ressembler à ces fleuves qui roulent leurs eaux vers la mer en laissant pour jamais derrière eux les rives

qu'ils ont parcourues. Dans son empire, le jour d'aujourd'hui est l'ennemi de la veille; il la dévore pour être lui-même dévoré par le lendemain. Nous voici donc obligé de rappeler, en quelques mots, le sujet que nous avons entrepris de traiter, et le point de départ de nos réflexions, afin que ce que nous avons dit serve à faire comprendre ce qui nous reste à dire, et qu'il n'y ait point de solution de continuité dans une étude qui, pour avoir quelque utilité, doit être envisagée dans son ensemble.

Nous sommes parti de cet axiome fécond quoique bien simple : « Si l'homme fait les lois, la femme fait les mœurs. » Là est le secret de l'influence et de l'importance de la femme dans la société. Rarement les lois ont la puissance de changer les mœurs, mais presque toujours les mœurs finissent par changer les lois qui s'épurent ou se corrompent avec elles.

Après avoir établi cette vérité et par des raisons et par des exemples, nous avons montré la femme du dix-neuvième siècle rencontrant auprès de son berceau le christianisme échappé aux échafauds de 93. Nous avons rappelé cette réaction littéraire du spiritualisme chrétien entrant dans les âmes comme une fraîche poésie. Les malheurs de la religion ramenèrent les femmes à la foi. Les femmes, par un admirable instinct, se rangent toujours du côté des opprimés; il y a entre l'idée de la faiblesse et celle de l'enfance un rapport secret qui leur va droit au cœur; c'est chez elles une seconde maternité que la compatissance. Toutefois nous avons dû faire remarquer que la religion était entrée dans leur cœur plutôt comme un sentiment que comme une conviction raisonnée. Un grand nombre d'entre elles manquent de cette solidité d'esprit que donnait à leurs aïeules une étude approfondie du christianisme; étude qui ne reculait point devant les livres les plus austères de Pascal, de Nicole et d'Arnaud.

Ces considérations générales une fois posées, nous sommes entré dans notre sujet, qui se divise naturellement en trois parties: la femme des hautes classes, la femme des classes moyennes, la femme de la classe populaire.

Nous nous sommes arrêté à la femme des hautes classes. Nous avons dit les nobles qualités qu'elle possède, mais nous n'avons point caché non plus celles qui leur manquent. Il y a des incohérences bizarres dans son esprit, et les contrastes du siècle se sont ancrés dans son caractère. A

travers tous ces renversemens de fortune et tous ces bouleversemens d'existence, les traditions de l'éducation sérieuse qu'on donnait aux aïeules ont cessé trop souvent de dominer l'éducation de leurs filles. Elles ont tant senti, qu'elles ont eu moins de temps pour penser. Cependant, une tâche admirable se présente devant elles; une partie de l'aristocratie ressemble un peu, de nos jours, à ce roi Charles VII, qui perdait si gaiement un royaume; le rôle d'Agnès Sorel est à prendre.

Nous allons maintenant suivre le cours de ces considérations, et nous voici naturellement amené à la femme des classes moyennes, à laquelle nous consacrerons la seconde partie de cette étude de mœurs.

II.

La place que la femme des classes moyennes occupe dans la société s'est agrandie avec l'importance de ces classes mêmes. Nous sommes loin du temps où Molière traçait dans ses inimitables tableaux le portrait fidèle de la bourgeoisie. Le sens profond, la simplicité puissante, la science domestique, la caustique originalité, la parole pleine de sève de cette admirable madame Gourdain, le type de la bourgeoise au dix-septième siècle, n'a rien qui ressemble au portrait que nous avons à tracer au dix-neuvième. Aujourd'hui, la bourgeoise vise aux grandeurs; elle sent son importance, elle veut tenir son état; elle est gonflée de sa dignité; elle porte le sceptre, elle est maîtresse, elle est reine. Si Molière eût vécu dans notre siècle, ce n'est point le bourgeois gentilhomme, c'est la bourgeoise grande dame qu'il eût composée pour le théâtre.

Il n'est plus possible d'aborder Elvire. Que voulez-vous? elle a son coupon de loge à l'Opéra; elle danse chez le ministre; si elle ne demande point son carrosse, elle demande son équipage, et pour tout couronner elle va à la cour. Les portes à deux battans ne s'ouvrent point assez larges pour la laisser passer, tant elle tient de place dans le monde. Elle s'étudie à prendre les grands airs; elle s'assoit en princesse; elle marche en impératrice; elle dirait volontiers: « Mes armoiries, » comme sa mère disait: « Mon enseigne. » Chez elle, tout ce qui paraît au dehors est brillant, riche, éclatant, somptueux; mais tout ce qui est caché est mesquin, étroit, misérable; ses magnificences sont des magnificences avares; son luxe hypocrite ressemble à une robe de

pourpre doublée de bure. Elle est sans défense contre les séductions du pouvoir, sans pitié pour la faiblesse et la pauvreté ; elle se venge de ses soumissions par sa superbe, et elle se fait une dignité de son insolence.

Ne vous laissez point prendre à ses dehors empruntés ; et sous ces prétentions à la sensibilité, sous ce beau vernis de mélancolie, si vous savez frapper juste, vous entendrez tinter cette ame métallique. Elvire aime la lune aux pâles rayons, l'eau qui murmure, le feuillage qui tremble ; elle s'occupe beaucoup de ce qui se passe dans les nuages, mais elle s'occupe aussi de ce qui se passe à la Bourse. Si ses yeux sont un peu rouges aujourd'hui, c'est que son mari a négligé une opération qui lui aurait rapporté de belles différences. Pour Elvire, c'est avoir perdu que de ne point avoir gagné. Entretenez-la des richesses de sa famille, elle vous parlera des écus de ses proches, comme les Montmorency vous parleraient des victoires de leurs ancêtres. Elle sait qu'au fond, son arbre généalogique est un coffre-fort, et pour peu que vous la pressiez avec habileté, elle finira par vous avouer à demi-mot, que son mariage avec l'heureux mortel qui lui a donné son nom est une mésalliance, la plus triste des mésalliances, celle des billets de banque et des dettes. Les usuriers, voyez-vous, ne sont pas tous assis derrière un bureau, chargés de livres de comptes. Il y a des usuriers blancs et roses qui vont au bal la tête ceinte d'un diadème de diamans, les épaules nues, le sourire sur les lèvres, et dans toutes les pompes d'une toilette brillante. La pire chose qui puisse se voir ! l'amour du lucre dans une personne du sexe ; une ame d'usurier dans le sein d'une femme, un cœur d'Harpagon battant sous la gaze, le satin et les fleurs.

Bathilde, du moins, est plus franche qu'Elvire ; elle n'affiche pas des prétentions de magnificence, elle est ouvertement économe. Que voulez-vous ? elle n'a apporté qu'un million de fortune, amassé dans l'étude de son père, à son mari le pair de France, qui est aussi un des pauvres millionnaires qui vivent de privations, et ne joignent les deux bouts de l'année qu'à force d'économies. Bathilde et son mari s'entendent à merveille. C'est un touchant accord de ladrerie, une louable vitalité de lésine : ces deux cœurs se rencontrant dans la passion de l'or, l'avarice est devenue pour eux un amour conjugal. La femme a des naïvetés adorables ; elle était l'autre jour chez Zoé, une de ces amies perfides qui vous tirent les secrets du cœur. Bathilde racontait gravement ses af-

flections, la pauvre femme, elle en avait presque les larmes aux yeux.

— Croiriez-vous, ma chère, disait-elle, que, quoique nous ne soyons pas encore à la moitié de l'hiver, j'ai déjà brûlé plus d'une voie de bois? — Est-ce bien possible, reprit Zoé avec cet air que vous lui connaissez, mais alors, ma chère, vous avez donc fait chauffer vos escaliers? »

On ferait un livre avec les merveilleuses anecdotes qui couraient à ce sujet dans les salons, à la fin du dernier hiver. Bathilde est intarisable en confidences; Zoé lui donne d'implacables encouragemens; elle accompagne toutes les phrases de sa victime de coups-d'œil caressans, d'imperceptibles sourires; elle lui prend ses naïvetés à la pipée. C'est ainsi que fut encore racontée cette merveilleuse histoire qu'il faut vous redire mot pour mot.

BATHILDE. — Ma chère, il m'est arrivé quelque chose de bien désagréable dans la dernière soirée de l'ambassadeur d'Angleterre.

ZOÉ. — Parlez vite; vous m'effrayez, ma chère.

BATHILDE. — J'en étais d'autant plus affligée que mon mari avait le droit de me gronder. J'étais la cause, bien innocente, sans doute, du malheur qui nous est arrivé, mais enfin j'en étais la cause. J'aime si peu à avoir des reproches à me faire!

ZOÉ. — Nous savons tout ce que vous valez, ma chère.

BATHILDE. — Imaginez-vous donc, ma chère, que mon mari m'avait donné plusieurs fois le signal du départ. J'étais, ce soir là, d'un entêtement inconcevable; je voulus rester. Mais jugez de mon repentir, lorsqu'en sortant M. le comte ne put retrouver dans l'antichambre des socques tout neufs, qu'il avait achetés depuis un mois à peine. Nous bouleversâmes l'antichambre sans réussir à mettre la main sur ces malheureux socques. C'est clair, il y a une heure de la soirée où l'on ne trouve plus rien dans les antichambres. Il y avait déjà beaucoup de monde de parti; j'avais vu sortir entr'autres l'ambassadeur d'Autriche et M. de Talleyrand, et les pauvres socques n'y étaient plus. On est si peu scrupuleux dans ce siècle-ci.

ZOÉ. — Ma chère, vous me voyez tout émue de votre aventure.

BATHILDE. — Cela ne m'étonne point, vous êtes si aimable et si bonne; mais je vous laisse à penser tous les reproches que je m'adressais intérieurement; car enfin, si j'étais partie à l'heure où mon mari voulait quitter le bal, rien de tout cela ne serait arrivé. Il était fort triste de la perte de ces socques, comme vous le supposez bien, ma

chère ; mais il fut parfait pour moi, il ne me gronda pas le moins du monde : il voyait mon repentir. Ce n'était pas tout que de regretter la perte que nous avions faite. Je ne dormis pas de la nuit et je songeais au moyen de réparer notre malheur. Enfin, il me vint une excellente idée. Le lendemain nous étions encore invités à un bal ; nous en sortîmes de très-bonne heure, et nous fûmes véritablement plus heureux que nous n'aurions pu l'espérer, ma chère, car nous trouvâmes dans l'antichambre une paire de socques presque absolument pareils à ceux de M. le comte ; je crois même qu'ils étaient un peu plus neufs. Vous devinez si mon mari se hâta de les mettre, ils lui allaient parfaitement ; nous descendîmes bien vite, et depuis ce temps-là, j'ai un poids de moins de dessus le cœur. »

Ce n'est point avec notre imagination que nous écrivons, c'est avec nos souvenirs ; ce n'est point un portrait de genre que nous traçons, c'est un portrait peint d'après nature ; ce n'est point une satire, c'est la vérité, c'est l'histoire. L'atmosphère des grandeurs dans lesquelles la femme de la classe moyenne a été introduite ne lui a en général guère réussi. Elle y a perdu une partie de ses qualités, et elle n'a point gagné celles du lieu. Ce qui n'était qu'économique dans la bourgeoise est devenu avarice dans la bourgeoise grande dame. Impertinente quand elle veut être digne, humble quand elle veut montrer de la déférence, maniérée quand elle veut être gracieuse, empruntée quand elle cherche le naturel, éblouie par tout ce qui l'entoure et s'éblouissant elle-même, la tête lui tourne, le pied lui manque dans ces hautes sphères, et elle éprouve des vertiges. Le piédestal sur lequel elle s'est hissée pour se grandir ne fait que dérober aux yeux les perfections qu'elle possède et mettre en lumière celles qui lui manquent. On reconnaît en elle l'usurpatrice des salons du grand monde, et l'on tourne ailleurs les regards pour en chercher la reine.

Il en est encore cependant, dans nos provinces surtout, de ces femmes d'intérieur, sages conseillers de leurs maris, premières et admirables institutrices de leurs enfants, providences de leurs familles, qui n'ont point échangé leurs grâces naturelles contre des prétentions malheureuses, leurs hautes et utiles vertus contre les vices d'un monde où elles ont eu le bon sens de ne point vouloir entrer, en voyant que la place qui les y attendait n'était pas digne d'elles. Celles là sont l'honneur de leur sexe et le modèle que toute femme de la classe moyenne devrait

suivre. Trop fières pour être vaines, elles restent fidèles au rôle que la Providence leur a confié. Elles sont honorables et honorées, on les aime, on les respecte, on les admire, parce qu'elles laissent leurs qualités dans l'atmosphère où elles se déploient avec profit pour la société, avec avantage pour elles-mêmes, et qu'elles ne dépassent ni leurs vertus, ni leurs grâces.

Celles-là comprennent la mission de la femme de la classe moyenne dans ce siècle, mission digne d'elles et que seules elles peuvent remplir. Les nouveaux rois du monde, les hommes des rangs mitoyens de la société, oints et sacrés par droit d'opulence, ont quelque chose d'aussi dur que l'or qui fait leur titre. Il faut à côté de cette race métallique une puissance qui attendrisse leur richesse avare et sache la rendre accessible aux souffrances de la pauvreté.

A côté de ces rudes calculateurs il faut quelqu'un qui sente. La douce Esther qui trouvera grâce aux yeux de ces Assuérus de la finance, ce sera la femme de la classe moyenne. Elle saura alléger cette glèbe fiscale, ce vasselage d'argent plus lourd cent fois que la féodalité nobiliaire, tant et si souvent attaquée de nos jours. Sa bienfaisante influence s'interposera entre la plus pesante des féodalités, celle de la richesse, et la plus triste de toutes les servitudes, celle de l'indigence laborieuse. A sa voix, les haut barons du luxe s'étonneront d'avoir des entrailles. Elle ramènera son mari par la reconnaissance au christianisme, auquel il doit toutes les vertus qui font le bonheur de son foyer domestique et l'ornement de ses prospérités ; et ses fils, apprenant d'elle cette religion qui rend le cœur miséricordieux et l'âme noble et grande, vaudront mieux que leurs pères. N.

Le Doyen de Saint-Patrick.

IV.

Vers la fin du mois d'août 17.., Swift reçut une lettre de miss Esther, si désespérée, si touchante, qu'il enfourcha aussitôt le cheval d'un

de ses paroissiens et se mit en route pour Selbridge, laissant Stella rentrer, comme d'habitude, dans le doyenné, dès que lui en sortait, et s'inquiéter vaguement de ce voyage précipité.

Chemin faisant et pour se distraire des ennuis que lui occasionait la fausse position où il se trouvait vis-à-vis de ces deux femmes, Swift se prit à rêver à quelque'un de ces projets littéraires de prédilection qu'un auteur se plaît à caresser, à ses heures, et à garder, pour ainsi dire, long-temps en germe dans le cerveau. Les *Gulliver's Travels* parurent en 1727; mais dès cette époque même le doyen en ruminait l'idée. Il sentait confusément que ce devait être là son œuvre capitale, le principal édifice où devait s'asseoir sa renommée; et il voulait en formuler nettement le plan, en arrêter, en embrasser d'un regard toutes les parties, avant d'en poser la première pierre. Il avait imaginé déjà *Lilliput*, *Brobdingnac*, *Laputa*, les *Balnibarbes*, *Glubbudrib*, et entrevoyait, flottante encore dans le crépuscule de sa pensée, son énergique conception des *Yahous* et des *Houyhnhnms*.

— « Pardieu! se disait-il, sur cent cinquante millions d'hommes, un peu plus, un peu moins, qui peuplent l'Europe, combien en compterai-je que les travaux manuels ou de basses passions n'aient pas ravalés au niveau de la brute, et qui soient véritablement dignes de ce nom? Un million tout au plus, peut-être! et encore est-ce beaucoup! N'est-ce point une pitié que l'homme, le plus parfait de tous les animaux qui soient sous le soleil, je ne parle pas de ceux qui sont dans la lune, ou toute autre planète, attendu que ceux-là me touchent de trop loin pour m'en occuper; que l'homme, dis-je, soit assujetti par son orgueil, par sa nature, par la dévorante activité de ses appétits, à tant de désirs, tant de besoins, que son génie, son caractère primitif se dépravent à mesure qu'il avance dans la civilisation; que son sort enfin empire à tel point, de jour en jour, qu'il ne pourra bientôt plus soutenir la comparaison avec celui du plus chétif animalcule qui végète dans une goutte d'eau ou un rayon de soleil? — Quand cessera donc cette insatiable curée de nos sens par nos vices? ou plutôt cette abominable exploitation du corps de l'homme par l'esprit de l'homme? — Il y aurait un livre utile à faire là-dessus. Bah! la leçon serait perdue. Se mêle qui voudra de corriger ses semblables! Moi, je ne prétends qu'à me moquer d'eux, et je ne leur épargnerai, certes, ni la haine ni le mépris. »

Le doyen achevait intérieurement cette belle tirade contre la civilisation, quand son cheval s'arrêta, de lui-même, devant la porte d'une petite auberge établie sur la route. Il lui mit aussitôt la bride sur le cou, entra dans l'auberge, et comme la poussière et le soleil l'avaient un peu altéré, demanda un pot d'aile avec des *dry-cakes* pour se rafraîchir.

— Je souhaite le bonjour à sa révérence, dit un voyageur qui mangeait des noisettes en buvant du vin claret, dans un coin de la salle, et que Swift avait feint de ne pas voir ; je l'ai saluée en chemin, mais elle était si rêveuse qu'elle n'a pas aperçu son serviteur.

— Ah ! dit le doyen déconcerté, bonjour, sir Lentulus.

Puis sans s'embarrasser de l'effet produit sur son interlocuteur par cette politesse laconique, il s'assit devant une table et lui tourna le dos sans façon.

Sir Lentulus était un gentilhomme catholique des environs, fort révérend dans le pays, d'un esprit cultivé, d'une figure affable. On parlait beaucoup de sa générosité et surtout de la manière obligeante dont il secourait les pauvres. Il avait déjà doté plus de vingt filles, sans s'occuper de la différence de religion. Aussi, avait-il d'ardens panégyristes dans toutes les jeunes filles du comté. Swift l'avait rencontré dans différens cercles littéraires à Dublin et avait pu concevoir de son esprit et de ses lumières une opinion très-avantageuse. Mais tout philosophe qu'il se piquait d'être, et ennemi des préjugés, son caractère bourru, atrabilaire, l'avait toujours empêché de répondre aux avances d'une personne qui n'était point de sa communion. Sir Lentulus avait, au reste, la plus haute estime pour les talens du doyen ; mais, outre la barrière de leurs convictions religieuses, il était whig, tandis que Swift combattait alors dans les rangs des tories, et c'était là surtout ce qui les séparait.

Au bout d'une demi-heure, à peu près, d'un silence glacial que Swift s'obstinait à garder, malgré les avances réitérées de sir Lentulus, Jack, le garçon d'auberge, entra dans la salle.

— Votre honneur peut partir quand il lui plaira, dit-il au baronnet ; sa jument est prête.

— Mène Déborah dehors et attache-la par la bride aux barreaux

de la fenêtre, répondit sir Lentulus ; je partirai tout à l'heure. En attendant, et de peur que je ne l'oublie, voici *pour boire*.

— Oh ! il n'est pas besoin d'un *pour boire*, pour vous bien servir, dit Jack.

Toutefois il empocha la pièce d'argent, puis s'acquitta de la commission.

Déborah, la jument du baronnet, piétina bientôt devant la fenêtre. C'était un superbe animal que cette jument, — plein de feu et plein de grâce ; — les jarrets nerveux, le cou long, la tête petite, le poil noir, — avec une étoile blanche au milieu du front. — Ses naseaux respiraient le courage, ses yeux rayonnaient d'intelligence. Elle broyait la terre du pied, hennissait, dressait les oreilles, secouait la selle, mâchait le mors ; et à chaque fois que les étriers sonnaient sur ses flancs, un frémissement douloureux d'impatience parcourait tous ses membres.

La salle où se trouvaient le doyen et le baronnet était vaste, enfumée et obscure ; mais ils étaient placés de manière à distinguer, le premier par la fenêtre, le second par la porte, tout ce qui se passait au-dehors. — Il y avait plus de dix minutes qu'ils étaient là, tous les deux, occupés à contempler cette magnifique bête, l'un avec envie, l'autre avec orgueil, et ils ne s'étaient pas même encore adressé une seule parole, lorsqu'une douzaine de bambins qui sortaient de l'école voisine se répandit, en criant, en sautant, devant la porte de l'auberge. Je dis de l'école, car, à cette époque, autour de la maison de Christie, isolée jadis sur la route, étaient venues se grouper bien d'autres maisons ; et ce village naissant renfermait déjà dans son sein un magister, un fossoyeur et un vicaire. Cette bande d'enfans était toute sale et en guenilles ; pieds nus, bras nus, tête nue ; — un lambeau à peine de ce que la pudeur anglaise a eu scrupule de nommer ; — bref, les plus vilaines petites créatures et la plus maligne engeance qu'on puisse imaginer. — Dès qu'ils eurent aperçu Déborah, ils se mirent à l'apostropher d'injures et de grimaces, à siffler, à trépigner, à former autour d'elle un cercle bruyant, tout hérissé d'yeux et de mains, et à la tirer audacieusement par le cou et par la queue. Le noble animal, que Jack avait attaché négligemment par le bout de la bride, fit un brusque demi-tour sur lui-même, bondit et chassa devant lui toute l'insolente cohue. — Sir Lentulus appréhendait

que les mutins ne retournassent à la charge, et qu'un malheur ne s'en suivît, leur jeta une poignée de noisettes, afin de les écarter. La troupe indisciplinée fondit sus, semblable à une nuée d'oiseaux de proie. Chacun d'eux, jouant aussitôt des pieds et des mains, s'égratignant, et se mordant, et se prenant aux cheveux, et se roulant à terre, — rafle du butin fut faite en un instant. Le baronnet leur envoya une seconde poignée, mais avec moins de force, de sorte qu'elle se dispersa aux pieds de Déborah. Les enfans hésitèrent d'abord, puis s'enhardirent jusqu'à se rapprocher d'elle, de dix pas en dix pas. — Le courroux de Déborah s'était vite apaisé. Elle les regardait même d'un œil caressant, remuait la queue, avançait un pied, baissait la tête, et semblait presque fâchée qu'ils se fussent alarmés si facilement. On eût dit qu'elle pénétrait leurs craintes, leurs désirs, et voulait les attirer peu à peu par mille agaceries. Enfin, jugeant sans doute qu'ils n'osaient aller plus loin, elle se mit à rouler adroitement les noisettes sous son sabot, et à les leur pousser ensuite du pied, l'une après l'autre. Ce furent alors des cris d'allégresse au-dehors; des gambades, des éclats de rire, à n'en plus finir. De leur côté, Swift et le baronnet n'étaient pas moins enthousiasmés. Sir Lentulus en avait même les larmes aux yeux de joie et de tendresse, et le doyen, à chaque nouvelle gentillesse de Déborah, avait peine à modérer les transports de son admiration. — Ils s'observaient tous les deux, échangeaient des regards furtifs, des exclamations incohérentes, des demi-sourires; et si ce n'eût été une sorte de respect humain, s'ils ne se fussent sentis contraints par la présence l'un de l'autre, il est indubitable qu'ils se seraient élancés de leur siège pour l'embrasser.

Un incident, que sir Lentulus et le doyen ne prévoyaient point, troubla tout-à-coup cette bonne harmonie. — Déborah ne rencontrant plus de noisettes sous ses pieds, fit un pas vers les écoliers, allongea le cou et les flaira doucement. Mais les mauvais petits garnemens, au lieu de se prêter à cette charmante familiarité, entraînés de nouveau par leur abominable naturel, et revenus de leur effroi, l'assaillirent, l'obsédèrent de tant de clameurs, de tant de niches, de tant d'impertinentes et diaboliques espiègleries, que Déborah, furieuse, se crut suffisamment autorisée à en faire prompte et sévère justice. — Le sauve-qui-peut devint général et la peur donna même des ailes aux plus téméraires.

A la vue de tant d'ingratitude et de méchanceté, le doyen n'avait pu contenir son indignation. Touché de la longanimité de Déborah et des hennissemens de détresse qui lui avaient échappé, il saisit deux larges pots de grès sur une table voisine et se leva impétueusement. Mais déjà les agresseurs étaient en fuite, et d'ailleurs le baronnet, qui devinait ses intentions, l'arrêta par le bras en souriant.

— Par Saint-André ! s'écria Swift, sans vous, sir Lentulus, j'allais fendre le crâne à ces drôles.

— Calmez-vous, dit le baronnet s'emparant avec bonheur de ce sujet de conversation ; la vie du plus noble animal ne vaut pas, après tout, celle du dernier de nos semblables.

Mais Swift, honteux de ce mouvement dont il n'avait pas été maître, et peu disposé à recevoir une leçon d'un de ses adversaires politiques, appela Jack et lui ordonna d'amener son cheval. — Le cheval fut bientôt prêt, et la digne mistress Christie, *en personne*, vint présenter aux deux voyageurs le coup de l'étrier.

— Merci, merci, mistress ! dit le baronnet.

Le doyen la remercia également, et elle rentra dans l'auberge.

Tout en parlant, sir Lentulus avait examiné Swift à la dérobée, et paraissait inquiet de la route qu'il allait prendre. Quant à Swift, il flattait de la main le cou de son cheval et restait indécis. Il sentait, d'une part, combien il serait ridicule d'être parti pour Selbridge et de s'en retourner inutilement à moitié chemin ; de l'autre, il n'en redoutait pas moins, surtout dans l'accès de fièvre misanthropique qui le gagnait, une entrevue où il serait nécessaire peut-être de s'attendrir et de pleurer. — Après un moment de cruelle incertitude, il se résolut à différer sa visite à miss Van-Homrigh et lança son cheval au galop sur la route de Dublin. Sir Lentulus fut, en trois bonds de Déborah, à côté de lui. Ils firent ainsi un quart de lieue sans ouvrir la bouche. — Il était six heures et le soleil commençait à descendre sous l'horizon. Le couchant annonçait devoir être magnifique. Pas un pouce d'air, pas un nuage ; ni un bruit ni un murmure, au loin, dans la plaine et sur les collines, — hors le galop cadencé de leurs chevaux, et, par intervalles, la chanson d'un pâtre ramenant lentement un troupeau de bœufs dans leur étable. — Mais Swift n'était guère en train de s'extasier devant les beautés mélancoliques de ce paysage. La dernière scène surtout, dont le hasard l'avait rendu témoin, avait développé en lui

ce penchant au pessimisme et au mépris des hommes, qui, malgré l'enjouement et la finesse de son esprit, n'était que trop au fond de son cœur. — A cet amas de griefs qu'il nourrissait depuis long-temps contre l'espèce humaine, et que tant de sujets fâcheux de réflexion venaient de raviver, le souvenir de la rixe entre Déborah et les écoliers fournissait un complément fatal, irréfragable, dont son système philosophique se corroborait, et triomphait en secret. C'était même avec une sorte d'orgueil, — que toute son humilité chrétienne avait peine à étouffer, — qu'il comptait, un à un, tous les argumens si bien déduits les uns des autres, tous les anneaux si bien rivés par lui de ce *sortite* immense et infernal dont il enchaînait et accablait l'humanité. — La riche variété des objets qui glissaient devant ses yeux, loin de le distraire insensiblement de ces pensées amères, l'y rattachait, au contraire, davantage, par un sombre amour de la nature ; — amour impie, dont, en mémoire de Déborah, il excluait tous les hommes : oubliant ainsi que, malgré ses imperfections et malgré ses vices, l'homme est, en définitive, le chef-d'œuvre de la création. — En un mot, par une de ces mystérieuses alliances ordinaires chez les grands écrivains, et que comportait surtout son génie si souple, tout d'impulsion ensemble et d'analyse, — la passion et la pensée se prêtaient chez lui un mutuel appui. Il n'en était déjà plus même à trouver un cadre où pussent, à leur aise, se produire ses théories, à choisir une position d'où il pût battre en brèche avec succès nos préjugés par nos ridicules, notre tyrannie par nos misères. Un jour, que dis-je ! une heure avait suffi pour féconder dix ans de méditations et d'observations : — la plus effrayante satire qui jamais ait été faite de l'homme, la plus injuste souvent, et parfois la plus vraie, avait eu son germe, peut-être, dans un moment d'humeur ! —

Après dix minutes environ d'une course rapide et silencieuse, le baronnet et le doyen arrivèrent à un endroit où le chemin se bifurquait. L'embranchement de gauche aboutissait à une vaste pelouse, coupée par un sentier, et au fond de laquelle était bâtie une maison de plaisance, entourée d'une grille en fer. Les aboiemens de plusieurs chiens retentirent dans la cour. Déborah fit halte, et, instinctivement, le cheval de Swift s'arrêta aussi.

— Monsieur le doyen, dit sir Lentulus, ma compagnie vous a été

importune sans doute ; je vous en demande pardon, je vais vous en délivrer.

Swift tressaillit, l'envisagea et parut chercher à comprendre.

— Me permettez-vous seulement de vous adresser quelques réflexions ? reprit le baronnet.

Sur un signe affirmatif du doyen, il continua ainsi :

— Et d'abord, que votre révérence soit bien convaincue que j'ai de ses talens la plus haute idée, que je professe pour sa personne la plus sincère estime, et que mon intention n'est de m'attaquer à aucune de ses convictions. — Par convictions, j'entends cette foi lente, mesurée, inébranlable, douce et sévère, calme et profonde, que donnent le sentiment et l'expérience ; tout ce qui découle enfin de la loi naturelle que saint Thomas définit ainsi : *Participatio legis æternæ in creaturâ rationali*. — Quant à ce qui n'est que boutade, fantaisie, caprice, emportement, simple hasard, pure manie ; tout cela est à mes yeux de peu de valeur. C'est pourquoi, comme ce sont des folies, je les traite sans conséquence. — Il y en a pourtant qui sont dangereuses, et alors je me crois obligé d'en dire mon avis. — Vous me regardez, monsieur le doyen : mes paroles vous étonnent. Veuillez ne pas perdre patience et m'écouter jusqu'au bout. — Je vous devine. — N'est-ce pas que l'homme n'a dans vous ni un admirateur, ni un frère, ni un ami ? — Vous avez laborieusement entassé, enfoui dans votre sein ce que vous nommez vos trésors de haine et de mépris contre vos semblables. Chaque jour de nouveaux griefs, de nouvelles preuves vous fortifient, vous endurent dans votre opinion. — Vous détestez surtout les institutions sociales, telles qu'une extrême civilisation les a faites ; — et les dernières scènes, peu honorables, je l'avoue, pour l'humanité, dont nos yeux ont été témoins, échauffant votre veine satirique, vous ruminez déjà, j'en suis sûr, vous improvisez même quelque un de ces *factums* éloquens, où vous dépensez d'ordinaire tant de verve et tant de sens, où vous semez à pleines mains le sel et l'ironie, — avec le dessein formel de faire son procès à l'homme, sans appel. — Vous souriez. — Je ne m'abuse donc pas. — Prenez garde ! — Le siècle, je le sais, est à l'ironie et à l'analyse ; mais l'ironie a son injustice et l'analyse ses inconvéniens. — La vérité ne se découvre pas toujours avec un sens droit, elle ne résiste jamais à un cœur simple. — La vérité, c'est la bonté. Tout le reste n'est que *jeux d'esprit*. — Je m'explique.

— Pour être vrai, il faut être juste. Or, ce n'est point en considérant les défauts de l'homme à travers une loupe grossissante, qu'on peut le connaître, et l'apprécier et le juger. — Commencez, au contraire, par examiner attentivement, favorablement, ses perfections, ses qualités; — et il en a de grandes, d'exquises, de sublimes! — et peu à peu toutes ces déféctuosités, toutes ces contradictions, tous ces vices qui vous avaient choqué d'abord, irrité, humilié, se confondront dans l'économie harmonieuse de son être, comme les nuances se confondent dans les couleurs, comme des dissonances même constituent un accord parfait. — Cette méthode, je ne l'ignore pas, ne se prête guère à d'agréables badinages, à de brillans paradoxes; mais ces sortes d'ouvrages que le public dévore, font-ils faire un seul pas, un seul progrès à l'humanité? Non. Dès lors, n'étant que des frivolités plus ou moins intéressantes, plutôt préjudiciables qu'utiles, je ne les place, dans l'échelle des produits de l'intelligence, qu'à un degré très-inférieur. — Pardon, monsieur le doyen! mais l'œuvre que vous méditez sera de ce genre; et par cela même que vos lumières sont plus vastes, votre style plus séduisant, votre forme littéraire plus originale, l'exemple que vous donnerez n'en sera que plus nuisible. — Je vous ai entendu dire, une fois, que « notre raison n'est qu'un talent donné » par la nature pour perfectionner tous nos vices; » et vous en êtes venu, je présume, à ne considérer l'homme que comme un quadrupède ambitieux et indocile, qui affecte de se tenir sur ses deux pieds de derrière. — Bon Dieu! où irez-vous avec de tels principes! Dans quels égaremens n'allez-vous point tomber! — Que je vous plains et que je vous redoute! — D'un côté, vous penchez à croire que l'homme réduit à l'état sauvage deviendrait bientôt la plus vile de toutes les créatures; de l'autre, les abus de la civilisation vous indignent, vous révoltent, et vous frapperiez volontiers la société au cœur, si vous l'osiez! — Étrange inconséquence! fluctuations chagrines d'un esprit impressionnable et d'un cœur maladif! — Acceptez donc la destinée de l'homme telle qu'elle doit être: c'est-à-dire le mouvement irrésistible et providentiel qui l'emporte vers le bien à travers le mal! — D'ailleurs, n'est-ce que l'homme qu'il faut voir dans l'homme? Non, mais ses œuvres; et encore chaque œuvre en particulier, séparée de celle qui la précède et de celle qui la suit? Non, mais leur ensemble qui les coordonne, qui les résume toutes, et auquel un développement nou-

veau apporte, chaque jour, une signification nouvelle! — Quel édifice imposant! quel accroissement prodigieux de force et d'intelligence! quelle suprématie sur tous les êtres animés ou inanimés qui nous environnent! Quel passé! et quel avenir! — Il y a de quoi s'enorgueillir d'être homme, ne vous déplaie, monsieur le doyen! — Je conviens, avec vous, que certaines parties de cet ensemble ne répondent pas aux autres, et que le bonheur de *tous* empiète un peu trop parfois sur celui de *chacun*. Mais ce sont là améliorations à souhaiter et à provoquer, et non choses à maudire et à détruire. — D'ailleurs souffrez que je vous le dise sans arrière-pensée, la religion dont je suis avais prévu, avait réglé tout cela. La vôtre, en sacrifiant tout au *bien-être* matériel, en a inspiré un désir immodéré à toutes les classes, et par une fatalité cruelle, dont je ne prétends au reste tirer aucune induction contre vous, elle a voulu et elle n'a pu le satisfaire... — Mais je m'aperçois que ces dernières paroles vous blessent. J'ai déjà même trop abusé de vos momens, et pourtant j'aurais encore tant à dire! — Je supplie votre révérence de m'excuser, et *je lui serre la main*.

A ces mots, sir Lentulus prit congé du doyen. Swift, muet d'étonnement, le salua et le suivit des yeux sans songer même à lui répondre. Après quoi, il jeta un dernier coup-d'œil sur la demeure du baronnet, hocha trois fois la tête d'un air pensif, et poursuivit son chemin. — Mais il était trop entêté dans ses opinions, trop orgueilleux, trop rétif, par caractère et par tempérament, pour mettre à profit aucune des réflexions de sir Lentulus, même la plus vraie et la moins hostile. — Arrivé à Dublin, il pria Stella de le laisser en repos, s'enferma dans son cabinet et ébaucha les premiers chapitres du voyage au pays des *Houyhnhnms*, son plus caustique et son meilleur ouvrage, en dépit de sa désespérante affabulation.

V.

Ayant dit, sir Peter regarda brusquement ce qui restait de punch au fond du bowl et m'assura qu'étant très-alteré par le long récit qu'il venait de faire, il se verrait à regret forcé de rentrer chez lui, si je n'envoyais prendre une autre bouteille de rum. La bouteille vint, et les vagues bleues du punch flamboyèrent de nouveau dans le bowl, caressant d'un brûlant baiser les bords dorés du vase.

— Sir Peter, m'écriai-je, écoutez-moi : je crains de vous offenser,

mais vraiment ! je ne découvre rien dans votre récit qui ait pu mettre Swift sur la voie des *Yahous* et des *Houyhnhnms*.

— Vous êtes jeune, mon ami, répondit-il ; quand vous serez plus versé dans les secrets de notre nature et surtout de la composition littéraire, vous jugerez, comme moi, qu'une filiation d'idées nous arrive souvent à propos de rien, et que l'ouvrage le plus important a été bâti sur un pied de mouche.

Je voulus établir une discussion, mais il me fut impossible. Sir Peter a ses habitudes. Quand il conte, et il conte souvent, pour parler il oublie de boire ; mais quand il a fini, et il n'est jamais trop long, il boit pour ne plus parler.

Le lendemain, on me montra la note de ma dépense. Le portier avait besoin d'argent, je n'avais pas un sou ; je vendis mon exemplaire des *Gulliver's Travels*, pour le payer.

Et aujourd'hui vous êtes à Rome, ô mon ami Peter ! vous êtes à Rome, d'où vous m'écrivez des pages si éloquentes sur les grandeurs de la ville éternelle et les pompes de la religion des apôtres, que je suis presque tenté de livrer vos lettres à l'impression. — Priez un peu votre patron, ô mon ami Peter ! priez-le dans sa ville chérie, dans son plus beau temple ; afin que vos créanciers, ces maudits juifs, ne vous tourmentent plus davantage, et que vous puissiez revenir à Paris me rendre ma tranquillité et ma gaité que j'ai perdues !

AUGUSTE CHEVALIER.

Le Dégrevé récalcitrant,

ANECDOTE ÉLECTORALE.

Une chaise de poste s'est arrêtée devant la maison de campagne de M. de la Brigue ; c'est lui-même qui en descend avec André, son domestique. Mais il a eu soin avant tout d'appeler Marguerite, sa cuisinière, et Thomas, le garçon jardinier ; et ce n'est pas trop pour le descendre, tant ses jambes sont douloureusement gonflées par la goutte. Enfin, les malles, le sac de nuit et le maître sont transportés à leurs places respectives. M. de la Brigue est dans son grand fauteuil jaune

comme lui, la tête appuyée sur deux oreillers, et les pieds étendus sur un tabouret. Marguerite est occupée à lui envelopper les jambes dans une couverture de laine.

M. DE LA BRIGUE, *essayant de se retourner*. — Ouf!

MARGUERITE, *se relevant*. — Est-il permis, bon Dieu! comme vous voilà fait! Je vous demande un peu, pourquoi se mettre en route dans cet état là?... et voyager toute la nuit encore! Puisque vous avez été deux grands mois hors de la maison, vous auriez aussi bien fait d'en rester encore un, plutôt que de nous revenir comme un emplâtre. Allons, voyons, qu'est-ce qu'on peut vous donner pour...

M. DE LA BRIGUE. — Mes lettres, Marguerite! je dois avoir des lettres, mon enfant?

MARGUERITE. — Je crois bien, toutes mes économies de gros sous y ont passé; mais vous ne les aurez qu'après avoir bu deux bonnes tasses de tisane. Attendez-moi là.

M. DE LA BRIGUE. — Eh! comment veux-tu que je n'attende pas?

MARGUERITE, *en s'en allant*. — Tiens, c'est vrai... Mais voyez donc quelle figure décomposée! et quel âge ça peut-il avoir? quarante-huit ans tout au plus; ça devrait être fort et... Ah! miséricorde! (*Elle sort.*)

Marguerite est rentrée; M. de la Brigue avale la tisane et dévore les lettres. Sa figure se ranime et son front s'éclaircit de lettre en lettre. On l'entend répéter tout bas avec complaisance: — Il y a tout espoir... les choses sont en bon train... votre petite fête fera le meilleur effet... votre brochure vous a gagné autant d'électeurs que de lecteurs.

M. DE LA BRIGUE, *d'un air rayonnant*. — C'est là tout ce que tu as reçu pour moi?

MARGUERITE. — Ah! pardon; j'ai encore un petit papier, mais comme c'est de l'imprimé, je croyais que c'était quelque bêtise. Tenez, monsieur!

M. DE LA BRIGUE, *lisant*. *Il est d'abord consterné, puis crispé, puis exaspéré*. — Comment!... cela ne se peut pas... Monsieur de la Brigue... C'est bien moi. Dégrevement... diminution... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi! c'est une injustice criante; mais j'en aurai raison. Je voudrais bien savoir quel est l'imbécile!...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. — Monsieur le Simple.

M. DE LA BRIGUE. — Ah ! mon cher le Simple, je pensais à vous ; vous me voyez accablé d'ennuis et de dégoûts ! Vous savez le maudit voyage que j'ai été obligé d'entreprendre ; cette maudite goutte m'a retenu quinze jours de trop, et voilà le maudit papier que l'on me donne à mon arrivée. Lisez vous-même.

M. LE SIMPLE, *après avoir lu tranquillement*. — Eh bien ! mon ami, je ne vois dans tout cela qu'un compliment à vous faire ; vos contributions directes s'élevaient à six cents francs, et on ne vous en demande plus...

M. DE LA BRIGUE, *hors de lui*. — Que quatre cent quatre-vingts, malheureux, que quatre cent quatre-vingts !

MARGUERITE. — Par exemple, si je comprends rien à votre colère, je veux bien rester fille toute ma vie. Vous qui êtes si intéressé !...

M. DE LA BRIGUE, *qui n'entend rien*. — Oui, je le répète, c'est une injustice criante. Quatre cent quatre-vingts francs ! (*A part*) Encore, s'ils m'eussent laissé à cinq cents francs, au taux des éligibles ! (*Haut*) Des réductions pareilles, quand l'état ne peut faire face à tous ses engagements !... Et il faut que cela tombe sur moi, dont les biens étaient à peine imposés à leur valeur, tandis que j'ai de malheureux voisins qui sont surchargés, et qui, depuis six ans que je suis maire, n'ont pu obtenir aucun dégrèvement ! Mais je n'en resterai pas là, je suis trop bon citoyen pour tolérer de semblables abus ; c'est aux vrais patriotes à se montrer. Je vais réclamer auprès de toutes les autorités, et s'il le faut, j'intriguerai pour la première fois de ma vie. Marguerite, mon écritoire et mon grand portefeuille, et laissez-nous.

M. LE SIMPLE. — Là, là, mon ami, un peu de raison : tâchez de vous consoler du bénéfice qui vous survient.

M. DE LA BRIGUE, *achevant d'écrire*. — Mon cher le Simple, voulez-vous me faire un grand plaisir ? Allez-vous-en tout de suite. Tenez, voici ma réclamation et les pièces à l'appui : ce sont des baux en forme, qui prouvent jusqu'à l'évidence que je ne devais pas subir la réduction d'impôts dont mon patriotisme est offensé. Nous sommes à la porte de la ville ; voyez le préfet, les membres du conseil-général, le directeur des contributions, tous les commis, le diable, s'il le faut. Priez, pressez, importunez, étourdissez... faites parler votre femme.

M. LE SIMPLE. — Mais, mon ami, il me semble qu'il sera toujours temps...

M. DE LA BRIGUE. — Il n'y a pas une minute à perdre, vous dis-je ; je ne pourrais point passer deux jours comme cela. (*A part*) C'est demain que le collège électoral s'assemble. (*Haut*) Vous entendez bien, vous ferez remarquer que c'est une erreur matérielle, qu'on peut rectifier sur-le-champ et sans aucune formalité administrative. Allez, et ne revenez qu'avec mes contributions au grand complet. A propos, vous n'oubliez pas que je donne ce soir bal et souper : c'est pour cela que je suis revenu tant bien que mal.

M. LE SIMPLE. — C'est bien pour cela aussi que je venais.

M. DE LA BRIGUE. — Si je n'ose compter sur madame le Simple qui se couche à huit heures, nous aurons du moins votre charmante Evelina qui, je l'espère, sera bientôt la mienne, quoiqu'elle n'en sache rien encore... mais je ne veux pas commencer à parler d'elle, parce je n'en finirais plus. — Le voilà parti. Ce bon le Simple est vraiment d'une ingénuité !... il est toujours assez fin pour me faire obtenir la singulière faveur que je sollicite. Au reste, il n'est bon à rien ; il n'est pas même électeur ; aussi, ne lui ai-je fait aucune confiance. Mais il a une jolie fille à marier, et une superbe fortune en portefeuille... Holà ! Marguerite, André, Thomas !

TOUS. — Nous voilà, monsieur.

M. DE LA BRIGUE, à *Marguerite*. — Ah ! ça, tu as bien suivi les ordres que je t'ai envoyés ? les pâtés, les poissons, les vins, tout est de la première qualité ?

MARGUERITE. — Soyez tranquille, monsieur, ça va vous coûter gros.

M. DE LA BRIGUE. — Je m'en rapporte à toi. Encore une fois, j'entends qu'on ne ménage rien aujourd'hui, mais sans tirer à conséquence. (*S'adressant à Thomas et à André.*) Et vous autres, voyons, quel est celui de vous qui conduit le plus mal un cheval ?

THOMAS. — Oh ! pour ça, c'est moi, not' maitre, car je ne connais rien du tout à ces bêtes-là, et j'en ai une peur terrible.

M. DE LA BRIGUE. — C'est bien, mon garçon ; tu prendras ma jument aveugle et ma vieille cariole, et tu iras chercher les dames pour le bal ; tu en embarqueras le plus que tu pourras à la fois, afin de faire le moins de voyages possible. Et toi, André, tu attelleras mon joli petit *Limousin* à mon char-à-bancs suspendu, et tu amèneras MM. les électeurs quatre par quatre, en ayant grand soin d'éviter les mauvais pas et les secousses.

M. de la Brigue resta seul jusqu'au soir, et passa toute la journée à s'habiller et à étudier devant un miroir l'espèce de sourire qu'il pourrait substituer à la grimace dont ses traits avaient contracté l'habitude depuis son dernier accès de goutte. Enfin, l'heure du bal arriva : ils dansèrent tous assez tristement ; les uns, parce qu'ils ne connaissaient personne ; les autres, parce qu'ils reconnaissaient trop de gens qu'ils ne s'attendaient pas à voir en *soirée* ; car M. de la Brigue avait invité l'arrondissement en masse et sans distinction ; la liste de ses convives n'était autre que la liste des électeurs. Il n'y avait que deux figures riantes à cette fête : c'était la belle Evelyn et son petit cousin Sainville, qui dansaient toujours ensemble ou en face l'un de l'autre. Ils ne se quittaient pas des yeux ; et quand venait la *chaîne des dames*, Sainville serrait la main d'Evelyn de manière à lui faire bien mal, s'il ne lui eût pas fait tant de plaisir. M. de la Brigue s'en était aperçu d'abord, et il souffrait de sa jalousie presque autant que de sa goutte, mais rien ne pouvait porter atteinte au sourire en permanence qu'il avait sculpté sur son visage.

Il fut charmant pendant le souper, et dit à droite et à gauche les choses les plus aimables, telles que : « Vous avez raison... Cela n'est pas douteux... J'ai toujours pensé ainsi... Il n'y a rien à répondre à Monsieur... » Il savait parler à chacun de ce qui l'intéressait, et poussait même la politesse jusqu'à faire des fautes de *français* avec ceux de MM. les électeurs qui ne savaient pas leur langue. Aussi, vers la fin du repas, un d'entre eux, enivré du double délire des bons procédés et des bons vins, proposa un toast en l'honneur du futur député, *qui connaît si bien les besoins du pays... ; dont l'indépendance égale les lumières... ; qui ne laissera pas la liberté dégénérer en licence, ni le pouvoir en despotisme... ; qui est un de ces citoyens sages comme il en faut dans les circonstances graves où se trouve la France... ; qui fera passer la grande route par notre ville... ; et qui enfin se montrera toujours un des plus dignes représentans de notre belle patrie... Vive!...* — Un affreux ouragan interrompit l'orateur, en cassant une fenêtre derrière lui, et en jetant un grêlon suédois pour le moins dans le vin de champagne qu'il portait à ses lèvres. N'importe ; le vin était tiré, et la motion fut accueillie avec un enthousiasme et un tonnerre d'applaudissemens qui faisait honte à l'autre.

M. DE LA BRIGUE, *avec un rire prétentieux*. — Messieurs, je crois déjà goûter le *bonheur des élus*.

SAINVILLE, *avec ravissement*. — Le bonheur des élus!...

Et M. de la Brigue regarda fixement Sainville, qui regardait tendrement Evelina, qui n'osait regarder que son assiette.

On s'est levé de table, et la fête a recommencé.

M. LE SIMPLE, *s'approchant mystérieusement de M. de la Brigue*. — Ah! ça, dites-moi donc, mon ami, est-ce que vous seriez un des candidats pour l'élection de demain?

M. DE LA BRIGUE, *sans se retourner*. — Apparemment. Vous devinez cela maintenant?

M. LE SIMPLE. — Oh! non, je m'en suis douté quand on a bu à votre nomination. Mais dans l'état de santé où vous êtes... Ce n'est pas l'embarras, un bon Français se doit à la patrie, à sa famille, et à soi-même.

A propos, j'ai fait toutes les démarches pour votre réclamation au sujet du dégrèvement; on m'a donné les plus grandes espérances pour demain matin... A présent que j'y pense, c'est donc pour cela, c'est à cause de cette élection que vous mettiez tant de chaleur?... Et puis ces brochures, ces aumônes, ces constructions, ces bonnes actions que vous faites depuis six mois, c'était donc toujours?...

M. DE LA BRIGUE, *d'un air presque fat*. — Eh! oui, c'est un petit système d'influence oblique.

M. LE SIMPLE. — Et ma fille, l'avez-vous aussi un peu influencée?

M. DE LA BRIGUE. — Pas encore. Je ne veux mettre à ses pieds que l'hommage d'un député. Mais vous ferez bien de l'y préparer tout doucement, en retournant chez vous. Adieu donc, mon cher, n'oubliez pas mon affaire; j'en attends des nouvelles à mon lever.

Nos jeunes gens avaient tout entendu; et ils n'avaient plus le cœur à la danse.

Le bal est fini, et les voilà sur le grand chemin, s'en revenant aussi tristes qu'ils étaient arrivés joyeux.

M. LE SIMPLE. — Eh! bien, Evelina, que penses-tu de M. de la Brigue?

EVELINA. — Mais, papa..., qu'il pourra faire un fort bon député...

M. LE SIMPLE. — Et un meilleur mari, peut-être?

EVELINA, *d'un ton décidé*.—Oh! d'abord, je ne veux pas d'un mari si éligible.

M. LE SIMPLE.—Il assure qu'il n'aura que vingt-cinq ans pour t'aimer.

EVELINA, *boudeuse*.—Qu'importe, papa, s'il en a cinquante pour me plaire?

SAINVILLE, *étourdiment*.—Oh! monsieur, pourriez-vous sacrifier ainsi ma petite cousine? donnez-la moi, plutôt!

M. LE SIMPLE, *posant le pied dans une marre d'eau*.—Où suis-je, et qu'est-ce que j'entends? Apprenez, monsieur, qu'à compter de demain vous ne verrez plus votre cousine.

SAINVILLE.—Eh! bien, monsieur, je serai mort de langueur après-demain!

M. LE SIMPLE.—Il paraît que vous languissez vite; mais ce que j'ai dit sera fait.

Cependant, M. de la Brigue s'était mis au lit, engourdi de lassitude et bercé par l'espérance; il avait un tel besoin de repos, que sa pendule sonnait quatre heures du soir quand il s'éveilla. Sa première pensée fut pour sa réclamation; c'était la condition *sine quâ non*; il appela, et Marguerite lui remit une grosse lettre ployée à la hâte, qu'on venait d'apporter. Le candidat l'ouvrit aussi précipitamment qu'une jeune fille un premier billet doux. Voici ce que disait la lettre:

« A trois heures après midi.

» Je m'empresse, mon cher de la Brigue, de vous annoncer qu'on
» vient de vous rendre une justice éclatante. Non-seulement on a re-
» connu l'abus du dégrèvement dont vous vous êtes plaint, mais en-
» core, grâce à mes sollicitations et aux pièces qui accompagnaient vo-
» tre demande, vos contributions, qui n'étaient primitivement que de
» six cents francs, seront désormais portées à treize cent cinquante,
» non compris les centimes additionnels: vous voyez qu'elles sont
» augmentées de plus du double.

» Votre meilleur ami,

» LE SIMPLE. »

P. S. « J'apprends à l'instant qu'il ne s'en est fallu que de six voix

» que vous n'avez été nommé député. C'est M. de Saint-Léon qui vient
» d'être élu au premier tour de scrutin. Que voulez-vous ? on ne peut
» pas tout avoir à la fois. Nous prendrons peut-être notre revanche dans
» cinq ans. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'en rentrant chez moi,
» je ne trouve plus ma fille, mais à sa place un petit papier qui m'an-
» nonce que son petit cousin l'a enlevée avec sa permission et sa vieille
» gouvernante. Je vais courir après eux, mais j'ai bien peur que ce soit
» pour les marier. »

UN DOMESTIQUE, *entrant d'un air de triomphe.* — Monsieur, ce sont vos pauvres qui viennent recevoir leur semaine.

M. DE LA BRIGUE, *d'une voix de tonnerre.* — Qu'ils aillent se... présenter chez M. de Saint-Léon. Dorénavant, tous mes pauvres auront affaire à lui. »

ÉMILE DESCHAMPS.

UN GAMARADE DE LIT.

Par un soleil d'été que les Alpes sont belles !

m'écriai-je un jour avec le poète, et ma résolution fut prise. Le lendemain je quitte Rome, Rome dont les monumens n'ont plus rien à me dire, dont les immenses bibliothèques me semblent trop étroites, dont les eaux sans cesse jaillissantes n'ont pas assez de fraîcheur et qui, avec son mont Soracte, toujours blanc de neige, comme au temps d'Horace, avec ses palais, son histoire vivante, ou au fond des tombeaux ou au frontispice de ses temples anciens et modernes, n'éveille plus en moi d'assez puissans souvenirs. Je pars, riche d'avenir, heureux d'espérance, et enterré dans une modeste calèche traînée par trois pauvres mules, je m'achemine lentement, nouvel Annibal, à la conquête de ces montagnes qu'un vers d'Alexandre Guiraud m'avait tout d'un coup révélées.

Je marche long-temps, d'abord à travers les déserts qui environnent la ville des Césars, puis au milieu de ce jardin de fruits et de fleurs que le géographe appelle la Toscane. Je rencontrais à chaque pas presque autant de champs de batailles que d'orangers : ici, c'était La-tribia où vainquit Macdonald, Novi où mourut Joubert ; là, Marengo

où triompha Bonaparte ; partout, sur chaque épi, un souvenir de gloire romaine, un souvenir de féodalité ou un hommage au génie. Ici, Asti où est né le grand poète Alfieri ; plus loin, Alexandrie avec son arc de triomphe, sa forteresse et son pont miné sur le Tanaro ; Florence où vécurent le Dante et Michel-Ange ; Pise avec ses ponts et ses palais de marbre, Pise aussi abandonné que ses bains, aussi renommé que son Campo-Santo, que sa tour inclinée ; Sienne, avec ses trois Grâces conduisant leurs danses légères dans la sacristie même de sa magnifique cathédrale ; puis de champs de bataille en champs de bataille, de glorieux souvenirs en glorieux souvenirs, j'arrivai à Suze, la ville au pied des Alpes, la cité des torrens.

Le lendemain, seul, le sac de voyage sur le dos, je gravissais, enivré de bonheur, la belle route que la main de l'empereur a tracée au milieu de ces chaînes de montagnes qui se prolongent dans l'immensité et resserré entre deux éternels rochers, toujours resplendissans de la neige qui borde le chemin, je répétais le vers qui m'avait fait naître la première idée d'un voyage si promptement mis à exécution.

Mais toujours suivre la voie que tout le monde suit, cette échelle que descend le vulgaire ou que grimpe le commis-voyageur, ne trouvant dans les Alpes qu'un air plus vif, un appétit plus dévorant et des auberges moins confortables qu'ailleurs, ne pouvait pas long-temps me convenir. Je laissai donc bientôt les routes battues, et toujours marchant, toujours rêvant, toujours espérant, j'arrivai, sans m'en douter, sur la crête d'une montagne d'où je ne découvrais au-dessus de ma tête qu'un ciel pur et bleu, à mes pieds des nuages qui se brisaient contre les rochers, puis des précipices que mon œil ne pouvait même pas plonger.

Un tel spectacle me ravit. Mon imagination s'extasia devant cette sublime nature que je n'avais jamais contemplée, et je serais resté bien plus long-temps en admiration, si la faim, mais une de ces faims que l'on ne rencontre que sur les Alpes, ne m'avait promptement rappelé la faiblesse de l'humanité. Je descendis des hauteurs où je m'étais aventuré, et comme j'avais, avant mon ascension, remarqué une petite cabane de chasseur, non loin du sentier qui me conduisait au point peut-être le plus culminant de la montagne, je mis à profit cette reminiscence qui me promettait un gîte, et plein d'une ivresse qu'il me serait difficile d'exprimer aujourd'hui, que plus d'un lustre, et quel

lustre encore ! a passé sur cette époque , je frappai à la porte de genêt qui protégeait les maîtres de la chaumière.

Un homme dans la force de l'âge et presque taillé en Hercule se présente d'un air brusque. Je le prie de m'accorder l'hospitalité. « Entrez, me dit-il, dans une langue qui n'était ni le français, ni l'italien, mais qui pourtant participait un peu de toutes les deux ; entrez, puis je verrai comment nous nous arrangerons. » Je pénétrai dans la cabane, et lorsqu'une flamme pétillante, sans cesse entretenue par les branches de pin que mon hôte jetait au feu, eut rétabli dans mes veines la circulation du sang, je demandai s'il était impossible de trouver là quelque aliment pour réparer mes forces. A peine eus-je parlé, qu'une femme, jeune et belle, dont je n'avais pas encore eu le temps de remarquer la présence, servit sur une petite table au-dessus de laquelle était suspendue une lampe projetant sa pâle lumière, un pain noir et dur, un de ces gigantesques fromages dont le mont Cenis approvisionne l'Europe, puis de l'eau qu'elle fut chercher au torrent voisin.

En face de cet hôte silencieux, tristement assis au coin de son foyer, près de cette femme aussi taciturne que lui, et devant le frugal repas auquel mon estomac ne souriait pourtant guère, je ne sais toutes les horribles réflexions qui vinrent coup sur coup assiéger mon esprit. Je regrettai ma Rome, qu'une idée trop promptement adoptée m'avait fait abandonner. Je regrettai le bien-être qui m'entourait, la suave harmonie qui me berçait presque dans mon sommeil ; cet air si tiède apportant avec lui des pensées de poésie et de volupté ; ce bonheur de tous les instans dont l'étude m'environnait ; et lorsque je me pris à comparer le plaisir que mes amis goûtaient à cette heure-là et les fatigues que j'avais essuyées, fatigues couronnées d'un si maigre festin ; lorsqu'en me retournant j'aperçus la nudité de cette habitation, attestant la pauvreté de ses propriétaires et peut-être leur coupable industrie à laquelle un morne et continuel silence pouvait faire croire, je sentis mes membres, réchauffés par le feu, trembler comme si j'étais encore au milieu de la nuit, exposé à cet air pénétrant dont j'avais si vivement éprouvé les effets ; et le pain noir, et le fromage du mont Cenis, et l'eau des Alpes, digestif si puissant, tout s'arrêtait dans ma bouche ou sur mes lèvres. Mon imagination frappée allait sans doute plus loin que la vérité. Je m'avouais bien cela ; mais seul, sans armes, inconnu à tous, ne connaissant personne, je n'avais que moi pour protecteur

contre les fantômes de dangers que je prenais plaisir à créer; et pour me rassurer, ce n'était pas assez, je vous jure. Un simple mouvement que firent mes hôtes calma cependant un peu mes frayeurs.

Ils s'agenouillèrent sur la pierre du foyer. J'en fis autant. Puis le mari, d'une voix plutôt triste que sauvage, commença la prière du soir que la femme répétait avec lui. Je joignis mes prières aux leurs.

Mon cœur s'unit d'intention avec ces pauvres gens que j'étais au désespoir d'avoir si indignement calomniés dans ma conscience, et quand je crus qu'ils avaient achevé, quand un dernier signe de croix sembla m'apprendre que l'heure de se coucher sonnait pour eux, comme pour moi qui tombais de sommeil, je demandai quel était l'endroit qu'ils avaient eu la complaisance de me réserver pour la nuit.

— Nous n'avons qu'un lit, Monsieur, me répond la jeune femme toute tremblante, un voyageur arrivé avant vous y repose déjà, mais ce lit est grand et large; vous pouvez y tenir tous deux sans craindre de contact. Dormez en paix. Mon mari et moi nous allons encore prier Dieu.

La femme, qui s'était relevée pour m'indiquer le lit, se remet à genoux près de son mari, et, d'une voix pleine d'une solennelle lenteur, ils entonnent le lugubre *De profundis*. Ce psaume de deuil, auquel je n'étais guère préparé, produisit sur moi une impression aussi pénible que cruelle. Mille pensées vinrent m'assaillir dans ce moment; mais le sommeil plus fort que toutes ces pensées l'emporta. Je m'étendis sur la couche qu'un autre partageait avec moi, sans même m'inquiéter du voisin que le hasard me donnait, sans même, à l'aide de la douteuse et vacillante lumière répandue dans cette chambre par la lampe s'éteignant peu à peu, chercher à découvrir ses traits. Je m'endormis, entendant toujours la prière de mort que mes hôtes murmuraient en soupirant profondément, et parfois en les accompagnant de sanglots étouffés par la crainte sans doute de troubler le repos de étrangers qui étaient venus implorer d'eux un abri.

Quand le jour commença à pénétrer dans la chaumière, je me réveillai en sursaut, et mon pied, en s'allongeant, rencontra dans le lit quelque chose de froid comme le marbre. Je crus rêver encore. Suivant la même direction que venait de prendre mon pied, je porte une main mal assurée sur cet objet dont je ne m'expliquais pas la pré-

sence à mes côtés (car j'avais complètement oublié mon voisin), et ma main touche un corps glacé. Je tire les rideaux épais qui empêchaient le jour naissant de venir éclairer cette scène horrible et qu'on juge de mon effroi, je me trouve auprès d'un cadavre ! Un homme mort reposait là ; mon pied avait touché son pied, ma main s'était appuyée sur son cœur inanimé, et tous deux, sur le même chevet, nous avions presque d'un même sommeil, lui pour ne jamais se réveiller, moi pour éprouver l'une de ces terreurs qu'il est bien difficile de maîtriser.

A cet aspect, je pousse un cri d'horreur et je me lève. Mes hôtes, qui étaient accroupis autour de leur foyer, presque dans la même position où je les avais laissés en me couchant, ouvrent les yeux qu'une veille aussi longue avait fermés. Le mari accourt.

— Voyez, m'écriai-je tout tremblant, cet homme est froid comme un cadavre. Il est mort cette nuit près de moi, et détournant mes regards d'un pareil spectacle, je m'habille à la hâte.

— Hélas ! non, Monsieur, me répond en pleurant le montagnard, le malheureux n'est pas mort cette nuit, il l'était avant votre arrivée.

— Et vous m'avez placé dans son lit, et vous ne m'avez pas prévenu.

— Vous étiez harassé de fatigues. Quelques heures de repos vous étaient nécessaires. Ma femme et moi, nous n'avons pas osé vous en priver. J'espérais que la douleur m'empêcherait de fermer les yeux. Je voulais épier votre réveil pour vous arracher à cette scène de désolation. Je n'ai pas eu ce bonheur.

— Mais cet homme quel est-il ? d'où vient-il ?

— Cet homme est mon frère.

A ces mots, un torrent de pleurs coule sur le visage si pâle et si beau de mon hôte, dont les touchantes prières du soir et la sombre tristesse me furent ainsi expliquées.

Un peu remis de ma juste frayeur, je m'avançai vers ce frère infortuné, dont la profonde douleur me faisait mal. Je balbutiai quelques excuses de banale consolation, de ces mots que toutes les langues stéréotypent pour toutes les calamités ; et, sans presque écouter ce que je lui disais, il me laissa pour se tourner du côté du cadavre. Ses yeux s'arrêtèrent long-temps sur lui, il le contempla dans un morne abatte-

ment ; mais, comme si la vue de ce corps inanimé eût excité dans son ame de trop pénibles impressions ou réveillé quelques douloureux souvenirs, il s'éloigna sans proférer une parole et sortit ainsi de la cabane.

Resté avec son épouse, qui, pendant notre court entretien, n'avait pas interrompu la prière que le sommeil avait eu seul la puissance de suspendre, je lui dis en m'approchant d'elle : — Votre mari est bien affligé. Sa douleur est bien profonde.

— Ah ! monsieur, reprit cette femme, si vous connaissiez le bon frère que nous avons perdu, notre chagrin ne vous étonnerait plus. Et pressée de questions, cette pauvre femme, qui sans doute ne demandait pas mieux que de s'entretenir du défunt, me raconta ce qui suit. Je laisse à son récit toute la simplicité qu'elle dut y mettre.

« Giacomo, comme son frère, avait été pâtre et chasseur dès son enfance. Né dans les Alpes, sous ce chaume même où il vient d'expirer, le pauvre jeune homme devait être pâtre et chasseur toute sa vie. C'était la condition de son existence, la place que Dieu lui avait marquée sur la terre. Giacomo, tourmenté de mille vagues désirs, en proie à des passions mal déterminées, ne voulut jamais comprendre cette vérité. Il avait des rêves dans la tête, des chimères dans le cœur, un besoin de gloire jusque dans ses moindres actions. Renfermé dans un espace aussi étroit, il cherchait à étendre son nom, à se faire citer dans le voisinage comme le plus intrépide ou le plus habile des chasseurs de la montagne. Ce n'était pas pour se nourrir que dès le matin il s'élançait sur les rocs les plus escarpés afin de surprendre le chamois ou d'attendre l'aigle à son passage. Le chamois et l'aigle lui importaient peu. Giacomo voulait qu'on dise de lui : « Il est le plus brave de tous. » Et dans les Alpes il n'y avait vraiment qu'un écho pour répéter ces paroles, dont les chasseurs et les jeunes filles ne se faisaient pas faute de reconnaître la justesse. Avec cela que Giacomo était grand, fort et beau comme un jeune chêne. Mais il se lassa bientôt de cette célébrité qu'il avait tant enviée.

» A dix-huit ans il lui en fallut une autre. Sans instruction comme nous, sans protecteurs comme nous, il essaya de jeter un regard au-delà de ces montagnes où ses jours devaient, ainsi que les nôtres, s'écouler dans la pauvreté et dans le bonheur. Il descendit à Turin, accompagnant quelques artistes de France et d'Angleterre qui étaient venus, nous racontaient-ils, faire un pèlerinage d'agrément au milieu des Al-

pes ; puis il revint plus triste, plus sombre que nous ne l'avions jamais vu. Il était pâle quelquefois. Ses yeux répandaient des larmes qu'il ne pouvait pas toujours réussir à nous cacher ; mais souvent, lorsque le soleil dorait les neiges, lorsque les aigles, passant au-dessus de nos têtes, jetaient leurs cris de guerre, ou que le ciel se chargeait de nuages et de tempêtes, son front rayonnait d'une joie incompréhensible. Il prononçait dans une espèce de délirante extase des mots sans suite, des paroles entrecoupées ; il riait comme un insensé ; il pleurait comme un pécheur pénitent ; puis, tout-à-coup retombant dans sa langueur habituelle, il ne répondait ni à nos questions ni à nos caresses.

» Ce fut ainsi qu'il passa plus d'une année. Un jour enfin, là, à cette place où j'ai pleuré toute la nuit, où je prie depuis quinze heures sur son cadavre, il me dit en se frappant le front de la main gauche : « Sœur, j'ai quelque chose là. Près de vous, je suis heureux sans doute, mais ce bonheur ne saurait me suffire. Un pressentiment me crie au fond de l'âme que je suis né pour autre chose que pour tuer des lièvres ou guetter des oiseaux de proie. Le voyage que j'ai fait à Turin m'a appris que, dans les villes, il y avait des hommes comme moi, nés sans fortune, qui, à force de travail, parvenaient pourtant à remplir le monde de leur nom. Ces artistes que j'ai conduits à Turin me l'ont raconté aussi. Je sens, dans mon cœur, le courage et la volonté qu'il faut pour marcher sur leurs traces. Je veux partir.

» Ces mots, reprit mon hôtesse, ces mots qu'il me jetait un à un, comme s'il les eût tirés de sa poitrine, me plongèrent dans la plus extrême surprise. Sachant que, lorsque Giacomo avait pris une détermination, il était impossible de l'en faire revenir, je ne combattis point son projet extravagant, mais je le suppliai d'attendre au moins, avant de l'exécuter, le retour de mon mari, qui alors était bien loin dans les Alpes. Giacomo promit, et quand son frère fut arrivé, quand il lui eut tenu le même langage qu'à moi, tous deux partirent : l'un, pour ne retourner que mourant ; l'autre, pour lui presser encore une fois la main au bas de la montagne.

» Giacomo marcha tout droit jusqu'à Rome. Il n'avait pas d'argent, il n'avait pas d'amis ; mais la nature lui avait donné du courage. Le courage lui tint lieu de tout.

» Vous dire ce qu'il fit dans la ville sacrée pour manger un peu de pain, pour commencer une réputation qu'il rêvait si grande, me serait

impossible. Giacomo cependant m'a bien tout raconté. Souvent, plus tard, quand il a été artiste célèbre et peintre distingué, souvent je l'ai entendu, le joyeux jeune homme, redire avec bonheur ses premiers essais, ses longues veilles, ses journées consumées dans l'étude, ses nuits sacrifiées au travail. Que de fois il m'a peint, dans son énergique langage, et les tourmens de la faim qu'il avait plus d'une fois ressentis, et les passions dévorantes qu'il comprimait afin de ne pas arracher son imagination aux songes formés par elle. Assise au pied de son chevalet, tandis que son pinceau courait sur la toile en l'inondant de magiques couleurs, je me suis surprise admirer cet homme qui faisait notre gloire et qui, dans son cœur, n'avait oublié que la pauvreté dont il nous tirait, que notre ignorance dont il était presque fier, car cette ignorance lui rappelait son point de départ.

» Je vous parle de sa gloire, car j'en ai été témoin, car, une fois riche, une fois en réputation, Giacomo voulut nous avoir tous deux auprès de lui ; il nous appela à Rome. Il nous plaça dans ses appartemens, il nous combla de bienfaits. Ce fut lui qui, s'arrachant à ses travaux, voulut nous faire voir tout ce que la grande ville renferme de saint ou de beau. Il jouissait de notre bonheur comme s'il l'eût encore partagé, de notre naïve admiration comme si elle lui eût remis la sienne en mémoire. Avec nous, il parlait la langue des montagnes. Il s'intéressait aux récits de son frère qui jadis le fatiguaient tant. Il avait un sourire pour toutes nos joies, une approbation toujours prête pour nos plaisirs, et, pendant ce temps-là, des lords d'Angleterre, des princes italiens se disputaient ses tableaux. Le plus petit de ses ouvrages était mis à l'enchère, avant même d'être achevé. On dirait qu'à force d'art il était parvenu à donner de la beauté à ce qui restait de sauvage ou d'agreste dans son pinceau, et, qu'au milieu de toutes ces natures tardées, de tous ces talens de convention ou de hasard, il promettait à l'Italie un peintre, comme Alfieri avait été poète.

» C'était avec bonheur, vous le pensez bien, que mon mari et moi recueillions ces éloges dont Giacomo pourtant ne se montrait plus aussi avide. Son talent lui ouvrait les palais des princes. Le jour, il s'y rendait en qualité d'artiste ; le soir, on l'y revoyait comme homme ; car il était invité à toutes les fêtes, il prenait part à tous les plaisirs.

» Un an, s'écoula pour nous dans ce rêve de bonheur. Mon mari

sentit à la fin le besoin de respirer l'air de nos montagnes. Il étouffait, s'écriait-il, enfermé dans les murs d'une cité. Giacomo nous combla de présens. Nous partîmes heureux. Notre frère était heureux et digne de l'être surtout.

» Jugez de notre étonnement, quand, long-temps après notre retour ici, une lettre de Rome vint nous annoncer que Giacomo, succombant à un mal dont la source n'était pas connue, était condamné, en désespoir de cause, par les médecins, à essayer si l'air natal ne pourrait pas lui rendre la santé. Mon mari et moi nous abandonnâmes notre chaumière parée des dons de Giacomo, et ce ne fut qu'en pleurant, en ne prévoyant que trop le malheur dont nous sommes frappés aujourd'hui, que nous revîmes notre malheureux frère.

» Il était pâle comme lorsqu'il se créait dans nos montagnes un avenir de gloire et de fortune ; mais dans ses yeux éteints, il n'y avait plus ce feu que plus tard les artistes appelèrent du génie. Son front était ridé, assombri par la douleur, ses joues creusées par une fièvre incessante ; et ses membres, jadis si nerveux, étaient devenus faibles comme le roseau qui croît sur les bords du lac.

» En nous voyant, il pleura avec nous. Il nous tendit sa main décharnée et tremblante. Un sourire, même de désespoir, n'effleura pas ses lèvres glacées.

» Frère, murmura-t-il, j'aurais voulu t'épargner l'affreux spectacle de ma mort, car je sens là, dans mon cœur, que je dois bientôt mourir ; mais les médecins, mais mes amis, tout le monde s'est réuni pour me conseiller ce voyage qui sera le dernier, et, s'il faut tout avouer, je n'ai pu résister au cruel plaisir de revoir encore une fois la chaumière où je fus si heureux, les beaux arbres, la neige qui m'ont si souvent entendu demander un nom et une félicité si promptement changée en douleur.

» Il partit avec nous. Nous l'entourâmes de tous les soins imaginables ; peu à peu nous nous fîmes un triste bonheur de sacrifier à sa guérison l'or qu'il nous avait si généreusement prodigué : ce fut peine inutile. Après de longs mois de martyre, après des torrens de larmes versés et sur la vie qui lui échappait et sur ses espérances dont, nous disait-il, une seule, la plus chère de toutes, n'avait pu se réaliser, l'infortuné est mort, déplorant son génie, son ambition et un amour malheureux dont l'objet n'est tombé de ses mains que lorsque l'agonie

ne lui a plus permis de le presser sur son cœur. Tenez, monsieur, me dit cette pauvre femme en sanglottant, le jour vous permettra maintenant de voir ce portrait qu'il a si souvent arrosé de ses pleurs. Je n'ai pas encore eu le courage de le relever du pied du lit où mon frère l'a laissé tomber.

Je m'approchai, plein d'une émotion que je ne cherchais pas à cacher, et, me penchant vers l'endroit indiqué, je saisis, d'une main tremblante, une miniature resplendissante de génie et de beauté. Je considérai long-temps les traits de cette Romaine aux yeux noirs, au front pur, à l'air si plein de charmes et de langueur, que le pinceau de Giacomo avait sans doute pris tant de plaisir à tracer; puis, tout en contemplant cette vie qui semblait déborder sur l'émail, je me retournai, par un instinct plus puissant que la volonté, vers le cadavre à côté duquel j'avais passé la nuit, vers ce cadavre que mon pied, que mes mains voulaient réchauffer quelques minutes auparavant; et à la vue de ce jeune homme tué par les passions, mort dans le désespoir, et dont le visage se réduisait à quelques os saillans et amaigris, un profond soupir s'échappa de ma poitrine. Je déposai sur le front glacé de Giacomo un baiser de paix, un baiser d'éternel adieu; puis, m'avancant vers sa sœur, qui roulait machinalement entre ses doigts les grains de son long rosaire : « Voulez-vous, lui dis-je, me permettre d'assister aux funérailles de votre frère ? »

Le mari rentra, précédant la croix et le prêtre. Tous quatre, nous suivîmes jusqu'à son dernier asile le pauvre Giacomo; puis, quand la terre eut recouvert tout ce qui restait ici-bas de lui, je tendis une main amie aux malheureux qui m'avaient offert une aussi triste hospitalité, et mon voyage dans les Alpes fut terminé.

Quelques semaines après mon arrivée à Rome, j'assistais à une fête que donnait le banquier Torlonia. Le souvenir de la nuit que je viens de narrer s'était effacé peu à peu devant de bruyans plaisirs ou de sérieuses études, et pourtant tout ce que mon hôtesse des Alpes m'avait raconté de son frère était vrai, tous les éloges qu'elle m'avait faits de son talent étaient confirmés par la voix des artistes.

Dans les immenses galeries du palais Torlonia, je me laissais donc aller, comme les autres, à l'enivrement du bal, lorsque une femme, belle de la beauté des anges, passe en souriant à côté de moi, entraînée qu'elle était par les sons vibrans de l'orchestre. Mes yeux la fixent

un moment et dans la duchesse de P.... reconnaissent sans peine le modèle qui inspirait Giacomo pour son dernier ouvrage.

C'était elle qu'il avait aimée, elle pour qui l'infortuné était mort d'amour, elle qui n'avait pas même connu la fatale passion du jeune peintre. Cependant je la vis danser toute la nuit avec un serrement de cœur inexprimable ; je la suivais de loin avec une tristesse qu'elle était bien loin de partager, et à chaque éclat de sa joie si chaste et si expansive, à chaque mot spirituel tombant de ses lèvres comme un baiser, je m'écriais douloureusement à part moi : « Pauvres artistes, jouez donc votre vie sur un pareil enjeu. »

Léopold Robert, qui souvent m'avait parlé de Giacomo, a pourtant fait plus tard comme lui, mais Léopold n'a pas voulu attendre la mort ; il est allé au-devant d'elle... Que n'avait-il la foi de Giacomo !

J. CRÉTINEAU JOLY,

Rédacteur en chef de l'*Hermine*, Gazette de la Bretagne.

REVUE LITTÉRAIRE.

DODÉCATON, OU LE LIVRE DES DOUZE.

Dodécaton! Halte-là! ceci est du grec et du vieux grec, je vous jure. Si mademoiselle Scudéry avait demandé un titre à madame Dacier, l'illustre helléniste n'aurait pu lui fournir rien de mieux ; l'inépuisable romancière, composant un volume par mois, se trouvait précisément, à la fin de l'année, dans la position de nombre du dodécaton.

Je passe à la traduction : le *Livre des Douze!* Pourquoi pas des treize, des quatorze, des quinze? La littérature a-t-elle douze maîtres, comme l'empire douze maréchaux et le zodiaque douze signes? Voyons : *Georges Sand*, *Mérimée*, *Loève-Weimars*, *Léon Gozlan*, *E. Souvestre*, et de cinq! Voilà pour le premier volume. Ceci réhabilite hautement, ce me semble, les fameuses colonnes du magasin de M. Ladvocat ; ce libraire, moins exclusif que M. Magen dans ses classifications de gloires, avait du moins le bon esprit de commencer la liste de ses apôtres par les Châteaubriand, les Lamartine, les Victor

Hugo, toutes les célébrités du premier ordre. Au surplus, qu'aucune susceptibilité ne s'effarouche ; le *Dodécaton* n'est qu'une compilation de nouvelles presque toutes connues et jugées. Les unes ont paru dans la *Revue de Paris*, les autres dans la *Revue des deux Mondes* ; ces recueils étant placés sous une direction commune, on conçoit qu'ils aient un Parnasse commun. Pardon pour ce mot suranné de *Parnasse*, il m'a échappé malgré moi ; c'est un compatriote du *Dodécaton* : ce que c'est que le mauvais exemple !

Madame G. Sand est la Sapho du Panthéon-Magen ; en cette qualité, elle a les honneurs de la préséance. Son *Dieu inconnu* est le consolateur des amantes affligées du spleen ; il y a là une Romaine nommée Léa, qui pourrait bien s'appeler Lélia : si ce n'est une sœur jumelle, c'est pour le moins une sœur cadette.

Vient ensuite M. Mérimée. Cet ordre de classement est-il fortuit ou calculé ? Je l'ignore ; mais dans les *Ames du purgatoire*, comme dans tout ce qu'écrit M. Mérimée, il y a une sécheresse de scepticisme qui fait mal. M. Mérimée n'a-t-il donc jamais assisté à une agonie ? n'a-t-il donc jamais entendu un râlement de mort, pour nous jeter avec une indifférence si stoïquement composée tant de dénouemens terribles ? Qu'il pose la main sur un cœur expirant ou sur des chairs pantelantes, et sa main frémit. D'où vient donc que sa plume ne frémit pas ?... En lisant son premier ouvrage, je l'ai admiré ; puis, en le retrouvant toujours le même, j'ai cessé de le comprendre, et maintenant je suis tenté de le plaindre.

M. Loève-Weimars, esprit souple et facile, est à coup sûr, de tous nos diplomates improvisés, celui qui court la poste le plus vite ; il en est de même de ses nouvelles ; son *Belphégor* l'atteste, et je le recommande à tous ceux qui cherchent un agréable compagnon de voyage.

Quant à MM. Léon Gozlan et Souvestre, qui en sont encore à ce point de réputation où l'on travaille en conscience, ils devaient, comme de juste, être traités en surnuméraires ; ils terminent le volume, et c'est pourquoi j'engage les lecteurs à commencer par la fin.

Le second tome s'ouvre par un proverbe de M. Alfred de Musset, intitulé : *Faire sans dire* ; il serait à désirer que M. de Musset, qui est doué d'une imagination riche, visât moins à la profondeur, ou sût du moins y atteindre plus souvent ; ses efforts fatiguent ; on a mal à sa tête.

La *Beata*, de M. Auguste Barbier, n'offre aucune réminiscence de la verve des iambes ; l'auteur, qui semblait s'être enivré de l'odeur de la poudre dont l'air était alors rempli, cherche maintenant l'effet, et tout gonflé d'exagération, va sans cesse au-delà.

Le *Voyage à Brindes*, de M. J. Janin, est trop connu pour que je m'y arrête ; je ne citerai aussi que pour mémoire le *Philtre*, de M. Stendhal : c'est la monnaie d'une pièce qui a eu un grand cours, *Leone Leoni*, moins le fond et la forme.

Sous le titre de *Scènes historiques*, M. Alex. Dumas a donné au *Dodecaton* un morceau de facture large et puissante ; c'est le connétable de Richemont qui arrache le traître de Giac à la faiblesse de Charles VII. Je ne reprocherai à cette belle composition qu'un peu trop d'agencement théâtral ; si le drame anime l'histoire, il a le défaut de la raidir.

Le proverbe de M. le comte Alfred de Vigny, *Quitte pour la peur*, est, comme dirait M. Granier (de Cassagnac) (du Gers), quelque chose de *bien peigné*, de *bien poudré* et de *bien brossé*. Élégance et sagacité, tel est le cachet de l'auteur de *Cinq-Mars* ; ses analyses morales ont une délicatesse exquise, et l'homme du monde perce à travers l'homme de talent. Certes, M. de Vigny a trop d'indépendance dans le cœur et dans l'esprit, pour être l'esclave d'aucun préjugé, mais il est l'esclave des convenances.

Je ne puis faire le même éloge du pseudonyme Dufongéray ; les deux auteurs des *Soirées de Neuilly* confondaient sous ce nom leur collaboration il y a quelques années, et je ne sais auquel des deux il est resté ; mais ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'au lieu d'un oncle de comédie, les *Souvenirs d'un Soldat* mettent en scène un jeune officier de l'armée française qui intervint en Espagne en 1823, et prêtent à cet officier le langage d'un *descamizados*. L'antidate est visible.

L'auteur, que je soupçonne fort d'être aujourd'hui partie prenante au budget, veut donner à ses sentimens politiques un effet rétroactif ; il en est libre, sans doute ; mais, de grâce, qu'il prenne garde d'aller trop loin ; n'est-ce pas assez, par exemple, de nous peindre un jeune étourdi, modelé sur les Gontier de M. Scribe, il faut encore ajouter, comme ornement obligé à l'esprit, à la gaieté et au talent de séduction dont on le dote, le titre de fils de régicide ! Que dire de cette exclamation dans la bouche d'un cuirassier de la garde en 1823 : « Oui, mou

cher, depuis que j'ai dit à Paquita que tu es fils d'un régicide, elle ne parle que de toi; j'en suis jaloux: » On n'ose penser que ce soit là une flatterie; elle serait trop ignoble pour un homme de cœur, et trop maladroite pour un homme d'esprit.

Au total le *Dodecaton* n'est qu'une spéculation de librairie, et il est douteux que le libraire y gagne.

LES PRISONNIERS FRANÇAIS EN RUSSIE ; MŒURS ET SOUVENIRS (1).

De tous les grands événemens de l'empire, le plus dramatique, celui qui a eu le plus d'importance dans ses péripéties désastreuses, c'est la campagne de Russie. Qui de nous n'a pas interrogé cent fois, avec un intérêt mêlé d'une sorte d'orgueil, ceux qui pouvaient lui raconter avec détails et les prodiges de valeur de notre armée, et les terribles épreuves qu'elle eut à soutenir, dans sa double lutte, contre les élémens et l'Europe? On se sent le cœur ému à ces récits qui nous saisissent de tant de côtés, qu'ils n'ont besoin que d'être vrais pour nous séduire. Le vicomte de Puibusque, que deux années de captivité ont mis à même de beaucoup voir et de beaucoup souffrir, a bien compris que l'art du romancier ne devait se montrer parmi des souvenirs si vivaces, qu'à la condition de ne rien enlever au sujet de ce qu'il a reçu de sa nature historique. Dans son livre tout semé de traits attachans, on ne rencontre aucune prétention de style; c'est le ton simple et franc employé autrefois dans les mémoires, ton que l'on oublie trop aujourd'hui, plus occupé qu'on est toujours de discuter que de raconter. L'auteur ne s'est pas borné, comme le titre de son ouvrage semble l'indiquer, à nous faire connaître l'existence de nos prisonniers en Russie; il nous a livré des observations curieuses sur les mœurs, les usages et le régime politique de la Pologne. En donnant à ses narrations la forme du roman, il a pu, sans s'exposer à des transitions trop brusques, et en suivant une existence humaine dans son cours naturel, nous conduire d'un champ de bataille au milieu d'un bal, et nous montrer après les plus affreuses images les plus riantes figures, sauf à nous arracher, quelques instans après, à un cercle de ravissantes polonaises pour nous faire assister à une chasse de l'ours ou de l'élan.

(1) 2 vol. in-8°, chez Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23.

Dans ce livre si varié et si instructif dont l'histoire élargit à chaque pas la perspective, on aurait peine à passer un feuillet, et cependant il tarde d'arriver au dénouement; pendant cette lutte contradictoire, on oublie l'heure, et on finit par s'oublier soi-même, comme dans une conversation intime avec un de ces hommes d'esprit qui se souviennent à-propos et qui content avec charme.

MÉMOIRES DE LUCIEN BONAPARTE (1).

Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer à nos lecteurs les Mémoires de Lucien Bonaparte; l'espace nous manque pour nous livrer à une analyse critique de cet ouvrage; nous en ferons un article spécial dans notre première livraison. Tout ce que nous pouvons en dire, quant à présent, c'est que des préoccupations toutes politiques ont enlevé à ces Mémoires une partie de l'intérêt qu'on devait en attendre. Le prince de Canino nous parle trop peu de lui et beaucoup trop peut-être de nous: il discute, il plaide sans cesse, et l'on aimerait mieux qu'il se bornât à raconter. Quoi qu'il en soit, beaucoup de pages curieuses appellent l'attention, et doivent être recueillies par l'histoire.

L'abondance des matières nous force aussi à renvoyer à notre premier numéro le compte-rendu que nous avons fait de l'ouvrage très-remarquable de M. Paul de Julvecourt: *Loys ou de Nantes à Prague*. En attendant que ce compte-rendu puisse paraître, nous rappellerons à nos lecteurs que nous les avons mis à même de juger de la manière d'écrire de M. Julvecourt par un *Tableau de Moscou*, dont l'*Écho de la Jeune France* a enrichi ses pages il y a six mois.

L. DE J.

(1) 2^e édition; 1 vol. in-8°, chez Gosselin, rue St-Germain-des-Prés, 9.



MAITRE BLANCHARD,

CABARETIER ET FABULISTE ANGEVIN (1).

Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron sauvage,
Dorment ensevelis sous ce modeste ombrage.

PRINTEMPS D'UN PROSCRIT.

Telle est la réflexion qu'inspirait à un poète rêveur la vue d'un cimetière de campagne. En effet, le génie n'est pas toujours la conséquence de l'éducation. Le génie est un diamant brut qui attend pour briller complètement le travail du lapidaire ; mais, quand ce travail lui manque, la pierre précieuse quelquefois se développe au moindre frottement, et luit d'un éclat qui lui est propre. Voilà l'histoire de Blanchard ; il s'est fait lui-même ce qu'il est. Doué d'un esprit observateur, il a mis tout simplement ses pensées en action ; il a construit ses petits drames, disposé ses personnages en scène, leur a donné des sentimens, des passions, et tout cela c'était pour lui, pour lui seul ; comme Lully faisait jouer *Armide* à huis-clos, et formait seul tout l'auditoire. Le pauvre et modeste Blanchard ne s'imaginait guère que d'autres pussent être appelés à partager ses plaisirs. Jamais il n'avait rêvé la publicité de ses œuvres poétiques ; c'eût été à ses yeux une prétention gigantesque, inadmissible. Ainsi, il a été long-temps le seul juge des acteurs de ses apologues ; il a seul amusé son oreille des sons de ce langage nouveau qui s'était révélé à lui du moment où, selon son expression naïve, il avait réussi à faire *des vers justes*. C'est déjà en vérité un effort assez extraordinaire de sa part pour qu'on lui passe la complaisance avec laquelle, comme on dit vulgairement, il s'écoute parler ; car c'est là le cachet de son talent ; c'est cette prolixité, harmonieuse quelquefois si l'on veut, qui surcharge un peu son style. Phèdre est précis, même sec ; La Fontaine embellit la pensée ; Blanchard la délaye ; mais cette surabondance de mots sonores n'est pas sans grâce ; il s'y rencontre fréquemment des expressions d'une poésie étonnante et qui sont de véritables inspirations. Quelles images plus brillantes que celles-ci :

..... Ces clochers lancés dans les nuages.

En parlant du mouvement qu'imprime le paon à ses plumes en faisant la roue :

..... Et ces frémissemens si vains.

Voilà du style imitatif.

Ailleurs le poète s'élève à toute la pompe des vers ; voyez la rencontre des deux taureaux :

Comme OEdipe et Laïus, fiers et pleins d'arrogance,
Il fallut disputer le droit de préséance.

(1) Un volume grand in-18, orné d'une lithographie, chez Schwartz et Al. Gagnot, libraires, place Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

Ce trait vaut au moins :

Je m'imagine voir, avec Louis-le-Grand,
Philippe-Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence.

Blanchard est remarquable surtout par l'à-propos de ses citations mythologiques. Cette érudition, qu'il possède fort bien, où l'a-t-il prise ? Dans les *Lettres à Émilie* du fade et doucereux Demoustier. C'est là le fond de la bibliothèque de notre fabuliste, avec un vieux La Fontaine, à qui il manque des pages, et quelques volumes dépareillés des *Théâtres de Racine* et de *Voltaire*. N'oublions pas cependant une vieille grammaire française et une prosodie très-usée, source de ce talent poétique qui s'est dévoilé tout-à-coup à ses compatriotes surpris. C'est donc en dépit d'obstacles de tout genre que la muse de Blanchard a pris son essor. Tous ses traits brillans appartiennent à son génie, tous ses défauts à son imparfaite éducation. Ce qui prouve à mon avis plus que toute autre chose en faveur des heureuses facultés dont notre poète a été doté par la nature, c'est sa docilité pour la critique éclairée et bienveillante, et sa facilité à changer, sur ses indications, non-seulement des mots, des vers, mais des phrases tout entières. Je lui ai vu corriger ainsi des expressions qui sentaient le terroir, des locutions angevines auxquelles il croyait la sanction académique. Ainsi, par exemple, c'est tout-à-fait la faute de ceux qui s'intéressent à lui si l'on a laissé subsister dans l'impression de ses fables des rimes vicieuses, telles que des composés entr'eux. Blanchard eût cédé là-dessus à la moindre observation.

En le lisant on y remarque un défaut inhérent encore au cercle étroit où le sort l'a confiné : c'est cette tendance à accuser presque exclusivement les classes supérieures. Une répartition égale est la seule raisonnable, et la fiction qui charge presque entièrement les riches des iniquités humaines est une de ces banalités dont il serait bien temps de faire justice.

Revenons à Blanchard, à qui il faut savoir gré de toutes les idées vraiment morales, souvent originales, qui étincellent dans son livre, et de la gracieuse enveloppe qu'il sait leur donner ; car tout cela est à lui en propre : c'est à force d'instinct qu'il l'a deviné, et c'est un prodige d'imagination assez rare dans sa position. Si l'éducation eût aidé son génie, nul doute qu'il n'eût tracé un cercle plus vaste, plus varié. Peut-être aussi eût-il perdu ce vernis de bonhomie, de naïveté, qui font surtout le charme de l'apologue. Partant la compensation est assez agréable pour qu'on l'accepte sans murmures. Lisez donc le joli volume de Blanchard, et vous trouverez que le cabaretier d'Angers tient bien sa place à côté du menuisier de Nevers et du boulanger de Nîmes.

Le marquis de SENONNES.

LES RUINES MORALES ET INTELLECTUELLES,

ou

MÉDITATIONS SUR LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE,

PAR M. ALFRED NETTEMENT (1).

Bien des gens croient ou font semblant de croire que les écrivains se dessèchent le cœur en s'adonnant à la politique, ce n'est pas vrai : car il y a une politique qui est une sorte de religion ; une politique qui se compose de sentimens généreux ; une politique qui vous fait établir une incommensurable distance, un abîme infranchissable entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, entre la loyauté et la félonie. Cette politique est celle de M. A. Nettement, comme elle est la nôtre, et cette politique-là, loin de dessécher et d'appauvrir le cœur, ne fait que l'élever vers les nobles choses.

Pour prouver ce que nous disons ici, nous n'avons qu'à annoncer un livre que M. d'Exauvillez, directeur de la *Bibliothèque universelle de la Jeunesse*, vient de publier, les *Ruines ou Méditations sur la Philosophie de l'Histoire*, par M. Alfred Nettement ; qu'on lise ce volume, dont l'*Écho de la Jeune France*, le premier, fait connaître bien des pages ; qu'on le lise, et que l'on nous dise si la politique rétrécit l'esprit, et ôte à l'âme les ailes que Dieu lui a données pour monter vers lui. Que les hommes qui se font un superbe dédain envers nous, qui sommes dans la presse avec M. A. Nettement, lisent le volume que nous annonçons aujourd'hui, et si parmi les écrits de leurs moralistes, de leurs philosophes, ils trouvent des pages aussi pleines de verve et de raison, de solidité et d'imagination que celles du livre de M. Nettement, nous avouons avoir eu tort, et nous pourrions croire alors que l'on gagne quelque chose à ne pas se mêler aux débats du jour.

CHRONIQUE DE PARIS.

Le mois d'octobre est à Paris une époque de transition, il tient le juste-milieu entre l'été et l'hiver ; aussi, n'a-t-il aucun caractère qui lui soit propre, aucune couleur qui lui appartienne ; on le représenterait assez bien avec un chapeau colonial et un pantalon de Louviers, avec une canne d'une main et un parapluie de l'autre. Il nous est venu cette année, comme nos gamins héroïques, traînant les pieds dans les ruisseaux et s'amusant à éclabousser les passans ; c'était d'autant plus mal avisé à lui qu'il a surpris la plupart de nos rues dans un état de défoncement tel qu'un lendemain de barricades. La réforme du système de nos goûts est une de ces entreprises qui commencent, comme les révolutions, par

(1) A la Bibliothèque universelle de la Jeunesse, rue Saint-Antoine, 76.

un bouleversement général, et qui laissent des abîmes long-temps ouverts. Pour ne citer qu'un exemple : voilà six mois que la rue des Champs-Élysées ressemble à un gouffre ; plusieurs éboulemens y ont eu lieu , les miasmes qui s'exhalent de ce cloaque infect obligent les ouvriers à se munir de chlore ; ils rêvent tous de Dufavel , et l'ambassadeur de Russie , placé sous le coup d'un blocus hermétique , ne peut ni mettre la tête à la fenêtre , ni dormir sans émoi dans un hôtel dont les fondations semblent minées. On dirait que MM. les architectes voyers sont dans le secret de quelque vengeance politique et qu'ils ne goûtent pas seul le plaisir qu'ils font durer. Franchement , à la place de son excellence moscovite, je remettrais une note à qui de droit et je demanderais raison de cette halte dans la boue.

Si des pluies abondantes et presque continuelles ont nui aux vendanges du petit propriétaire , tant dans la banlieue qu'*intra muros* , la chronique , qui va grapillant dans toutes les vignes , n'a pas été plus favorisée par le temps. Le théâtre seul a eu quelque activité ; la librairie , décidée à n'ouvrir ses ruches qu'au retour de la campagne , n'a rien édité d'important à l'exception des Mémoires de Lucien Bonaparte , et la mode , absorbée dans ses études , s'est enfermée pour tailler des patrons. Par bonheur, nous avons eu , pour nous distraire , la séance annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, la pose de l'obélisque de Louqsor , l'enlèvement des statues du pont Louis XV et la maladie de l'orang-outang. Le choléra et la guerre civile sont venus aussi à notre secours ; l'un et l'autre nous ont amené tant de voyageurs du nord et du midi, que tous les hôtels du quartier des Tuileries ont été encombrés, et le sont encore si bien , qu'il faut de hautes protections pour y obtenir la plus petite place ; dans la même soirée , nous avons vu au théâtre Italien Robert Peel et Manners Sutton , Isturitz et Cordova , et peu s'en est fallu , le vent chassant toujours du sud , que nous n'ayons cru voir la veuve de Ferdinand dans la même loge que la veuve de Murat. Du temps de la grande armée , les officiers qui se rencontraient au bivouac sur le bord de la Vistule ou du Niémen ne manquaient jamais , en se séparant , de se donner rendez-vous devant la rotonde du Palais-Royal ; c'est là que tous ceux qui ne s'étaient pas perdus en route devaient se retrouver à coup sûr. Aujourd'hui , princes , généraux , orateurs , officiers ou soldats de la grande armée des révolutions peuvent se donner rendez-vous au théâtre de la rue Favart ; ils s'y rencontreront infailliblement , et là du moins , ils seront tous de la même opinion ; tous n'auront qu'un sentiment et qu'une voix , grâce aux Rubini , aux Tamburini , aux Lablache et surtout à l'Armide du lieu , à l'enchanteresse Grisi.

ÉRECTION DE L'OBÉLISQUE.

TRAVAUX DE LA PLACE LOUIS XV. — TRANSLATION DES STATUES DU PONT
AU MUSÉE DE VERSAILLES.

A tout seigneur , tout honneur ! Je commence donc par le bulletin des hommes de l'art ; le voici en substance : l'obélisque une fois parvenu au sommet du chemin de maçonnerie dont le point le plus élevé répondait à la surface su-

périeure de la partie du piédestal appelée acrotère, le problème était celui-ci : redresser le monolithe, en le faisant tourner sur une des arêtes de sa base, sans le précipiter, ni l'écorner. Pour échapper à ce double danger, M. Lebas qui, à Louqsor, avait déjà fait tourner l'obélisque sur un demi-cylindre, fortement adhérent à l'arête de la rotation, l'a garni de nouveau d'un bois arrondi qui, tournant dans un bois creux fixé au piédestal, a complètement atteint son but ; l'obélisque a tourné pour se redresser, en exerçant une pression très-forte contre l'acrotère, qu'on avait solidement appuyé par deux madriers énormes s'arc-boutant du sol à la face arrière du piédestal.

Aucun moufle n'avait été immédiatement passé sur l'obélisque ; tous étaient fixés à la tête de dix mâts, placés en dehors de l'obélisque, cinq de chaque côté, tournant sur un cylindre de bois, dans lequel ils étaient entrés par leur base, et réunis à leurs têtes par une moise fortement liée. Ce sont ces mâts qui servaient de pivot à tout le système : ils tournaient, et l'obélisque tournait avec eux ; porté ou tiré par dix haubans qui allaient entourer la tête du monolithe. Dix palans passés à la tête des dix mâts répondaient aux dix haubans, et, sollicités par dix cabestans, emportaient tout cet ensemble sur la base de l'obélisque et sur le cylindre des mâts. Des chaînes placées au sommet de l'obélisque, et doucement filées de l'extrémité du chemin maçonné, servaient de retenue à l'appareil, qu'il fallait tenir en garde contre une sollicitation trop vive ou trop rapide de la force qui enlevait le monolithe.

Bref, l'opération a merveilleusement réussi ; elle fait le plus grand honneur à l'habileté de M. Lebas, et j'en félicite bien sincèrement notre marine dont il est un des premiers ingénieurs ; mais qu'il me soit permis de faire aussi mon bulletin. Après l'histoire, la chronique : j'ai rarement vu une foule si considérable et si peu bruyante ; il y avait là cinquante mille spectateurs qui semblaient assister à une exécution, tant ils étaient attentifs et sérieux. Pourquoi ce recueillement ? pourquoi ce silence ? Était-ce le lieu qui l'inspirait ? se rappelait-on tout ce que cette masse de pierre était destinée à couvrir ? y voyait-on la soudure d'un vieux souvenir qui ne veut pas se fermer ?... Oh ! oui ! c'était cela d'abord ; mais d'autres préoccupations absorbaient les esprits : un double drame était commencé, et chaque acte ajoutait à l'émotion générale. On avait devant les yeux un homme pressé comme entre deux étaux par une effrayante alternative ; les applaudissemens ou les huées l'attendaient : c'était pour son nom une question de vie ou de mort, et, en le voyant aller et venir avec précipitation cet homme, faire signe aux marins, donner des ordres aux charpentiers, commander la manœuvre aux artilleurs, se multiplier enfin sur tous les points de son champ de bataille, on se sentait comme oppressé par la gravité, toujours croissante, de sa position. A l'approche du dénouement, quand on ne l'entendait plus qu'à de longs intervalles crier : *Un demi-tour ! un quart de tour !* la trompette, qui accompagnait le gémissement des cabestans, glaçait tous les spectateurs : voilà le drame qu'avait l'humanité. Celui de l'intelligence n'était-il pas encore plus imposant ? le génie de l'homme aux prises avec un géant de granit, et luttant corps à corps avec lui dans les airs, après l'avoir traîné en vainqueur et sur le sable et sur les flots !... Qui empêchait l'homme de briser cette masse si lourde et d'en rajuster à loisir les fragmens ? il n'avait qu'à frapper ; mais non, c'eût été fuir la difficulté, et

c'est la difficulté qu'il cherche, c'est elle qu'il aime, c'est elle qui fera le péril du combat et la gloire du triomphe. Le monolithe doit arriver intact à la place qui lui est assignée; il pèse cinq cents milliers, et son adversaire ne pèse pas deux cents livres; mais celui-ci a jeté son génie dans la balance, et ce poids l'emporte; l'obélisque se dresse à l'instant, sans tromper d'une ligne ou d'une seconde les calculs de l'homme; la matière obéit en esclave à la pensée. N'est-ce pas là un grand et beau spectacle!

Le peuple, qui pouvait, en bonne conscience, se contenter d'être flatté dans sa dignité d'homme, a voulu l'être encore dans son orgueil national. Il a ramassé, je ne sais où, un conte de cables traîtreusement coupés, et, fidèle à des traditions de rivalité que toutes les alliances de la diplomatie n'éteindraient pas, il a tourné ses soupçons contre la jalousie anglaise: les Anglais, qui n'ont pas même de girafe, crèvent de dépit, et ont envoyé des millions (Pitt et Cobourg étaient cousus de guinées) pour faire pièce à M. Lebas. Ces généreuses absurdités ont une valeur qui n'est pas à dédaigner; elles disent, à qui veut l'entendre, qu'il y aura toujours un Océan entre la France et l'Angleterre, et que ni pont ni *tunnel* ne rapprocheront la Seine de la Tamise. Ce qu'il y a de réel dans tous les bruits dont s'est alimentée la crédulité publique, c'est qu'il y a eu force paris engagés, et que bon nombre de nos voisins figurent parmi les perdans.

La pose de l'obélisque centralise les travaux de la place Louis XV et permet de leur donner une activité et un ensemble dont ils ont manqué jusqu'ici; j'espère donc admirer, avant peu, les fontaines, les candelabres et les passerelles que l'on nous promet. Toutes ces nouveautés me consoleront peut-être de ne plus voir ni l'Arc-de-Triomphe, quand je sors des Tuileries; ni la Magdeleine, quand je traverse le pont; ni la Chambre-des-Députés, quand j'arrive du boulevard. Déjà plusieurs statues du pont sont en route pour Versailles: Condé, Duguesclin, Richelieu, Sully ont ouvert la marche, et on ne nous dit pas ce que nous recevrons en échange de si magnifiques cadeaux. Si le chef-lieu du département de Seine-et-Oise était encore le siège de la cour de Louis XIV, il n'y aurait aucune observation à faire; mais comme il n'en est pas ainsi, nous avons le droit, ce me semble, d'exiger quelque retour, ne fût-ce que pour l'épée de Duguesclin qu'on a brisée dans la translation. A une époque où les *épées illustres* sont devenues parlementaires, on ne saurait payer trop cher une épée de comtable.

ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE.

Voici l'arrière-garde des lauréats de 1836. Ce dernier triomphe finit comme à l'opéra à grand renfort d'orchestre; mais, soit que l'académie prête peu à l'illusion, soit que l'éclat du jour n'ait pas le prestige des lumières, les voix paraissent aussi étonnées que les instrumens, en se rencontrant sous les voûtes de l'institut; c'est une impression étrange, et qui doit avoir quelque analogie avec celle des chouettes surprises par le soleil.

La séance a commencé par l'exécution d'une ouverture de *Persée et d'An-*

Oratorio de M. Villiers, élève de M. Berton ; puis , à la voix encore ronflante des contre-basses , a succédé la parole doucement cadencée de M. Raoul Rochette ; l'honorable académicien , sans chercher à soutenir une lutte inégale , a lu pour M. Quatremère de Quincy , secrétaire perpétuel , une notice sur la vie et sur les ouvrages de Gros. Cette biographie artistique , écrite d'un style précis , élégant et rapide , a retracé avec intérêt toutes les phases d'une vie qui semblait avoir mérité , par sa gloire , de ne se terminer que dans les joies d'un triomphe , et qui a fini , comme on le sait , par une affreuse catastrophe. La France doit aux pinceaux de Gros , les Pyramides , les Pestifères de Jaffa , Nazareth , la Bataille d'Eylau , l'Entrevue de François I^{er} et de Charles-Quint , et enfin l'Apothéose de la coupole de Sainte-Geneviève , dernier chef-d'œuvre dont Charles X. eut le bon goût de doubler le prix. Gros , qui avait cette susceptibilité du génie qui conduisit Racine et tant d'autres grands hommes au tombeau , a été poussé à sa perte , par d'implacables animosités. En butte également aux traits de la calomnie , M. Quatremère de Quincy pouvait saisir l'occasion qui lui était offerte de défendre sa cause dans celle de l'illustre victime ; il a eu la délicatesse de s'en abstenir , et il n'est personne qui n'ait apprécié la générosité de sa réserve.

A peine M. Raoul Rochette avait-il cessé de parler que l'orchestre s'est réveillé avec fracas ; mais cette fois , il accompagnait une voix céleste ; mademoiselle Falcon a chanté avec Alexis Dupont un duo du *foscari* de M. Ambroise Thomas , pensionnaire de l'Académie. Cet intermède , dont le succès a été aussi complet pour le jeune compositeur que pour la belle cantatrice , a disposé l'auditoire à un second discours : un rapport , pétri de cette prose solide qui ne pense pas à faire de l'harmonie , a résumé tous les travaux exécutés par l'école de Rome dans le cours de l'année , et après avoir rendu hommage aux anciens lauréats , on a proclamé les nouveaux dans l'ordre suivant :

I. *Grands prix de peinture.* Le sujet du concours donné par l'Académie était : *Le frapement du rocher par Moïse.*

Premier grand prix : M. Dominique-Louis-Féréol Papety , natif de Marseille , département des Bouches-du-Rhône , âgé de vingt-un ans , élève de M. Cogniet. Deuxième grand prix : M. Charles-Octave Blanchard , natif de Brest , département du Finistère , âgé de vingt-deux ans , élève de M. Cogniet. Troisième grand prix : M. Jean Murat , natif de Felletin , département de la Creuse , âgé de vingt-neuf ans , élève de feu M. Regnault et de M. Blondel.

II. *Grands prix de sculpture.* L'Académie avait donné pour sujet du concours : *La mort de Socrate buvant la ciguë.*

Premier grand prix : M. Jean Bonnassieux , natif de la Pénissière , département de la Loire , né le 19 septembre 1810 , élève de M. Dumont fils. Deuxième grand prix : M. Auguste-Louis-Marie Otin , de Paris , âgé de vingt-cinq ans , élève de M. David. Troisième grand prix : M. Pierre-Jules Cavelier , de Paris , âgé de vingt-deux ans , élève de M. David. Quatrième grand prix : M. Toussaint-François Gourjon , natif de Rennes , département d'Ille-et-Vilaine , âgé de vingt-sept ans , élève de feu M. le baron Gros et de M. Drolling.

III. *Grands prix d'architecture.* Le sujet du concours donné par l'Académie

était : *Le projet d'un palais pour l'exposition successive des productions des beaux-arts et des objets de l'industrie.*

Premier grand prix : M. François-Louis-Florimond Boulanger, natif de Douai, département du Nord, âgé de vingt-neuf ans, élève de M. Huyot, et de M. Chatillon. Second premier grand prix : M. Jacques-Jean Clerget, natif de Dijon, département de la Côte-d'Or, âgé de vingt-six ans, élève de M. Baltard. Second grand prix : M. Antoine-Isidore-Eugène Godebœuf, natif de Compiègne, département de l'Oise, âgé de vingt-sept ans, élève de M. le Clerc et de M. Blouet.

IV. *Grands prix de gravure en taille-douce.* Le sujet du concours était : 1° Une figure dessinée d'après l'antique : 2° Une figure dessinée d'après nature, et gravée au burin. L'Académie a jugé qu'il n'y avait pas lieu à décerner le grand prix. Second grand prix : M. Louis-Auguste Darodès, de Paris, âgé de vingt-sept ans, élève de M. Ruhière.

V. *Grands prix de composition musicale.* Le sujet du concours était conformément aux réglemens de l'Académie royale des Beaux-Arts : 1° Un contre-point à la douzième, à deux et à quatre parties : 2° Un contre-point quadruple à l'octave : 3° Une fugue à trois sujets et à quatre voix : 4° Une cantate composée d'un récitatif obligé, d'un *cantabile*, d'un récitatif simple, et terminée par un air de mouvement. La cantate, composée par M. Bignane avait pour sujet : *Velléda*.

Premier grand prix : M. Xavier Boisselot, né à Montpellier, département de l'Hérault, âgé de vingt-quatre ans, élève de M. Lesueur et de M. Fétis. Second grand prix : M. Louis-Désiré Bcsozzi, né à Versailles, département de Seine-et-Oise, âgé de vingt-un ans, élève de M. Lesueur et de M. Auguste Barbereau.

L'Académie a arrêté, le 15 septembre 1821, que les noms de MM. les élèves de l'école royale et spéciale des beaux-arts, qui auront, dans l'année, remporté les médailles des prix fondés par M. le comte de Caylus, celui fondé par M. de Latour, et les médailles dites autrefois du prix *départemental* et de *paysage historique*, seront proclamés annuellement à la suite des grands prix, dans la séance publique. Le prix de la tête d'expression, fondé par M. le comte de Caylus, a été remporté en 1836, en peinture, par M. Jean-Baptiste Guignet, d'Autun (Saône-et-Loire), âgé de vingt-six ans, élève de feu Regnault et de M. Blondel. MM. Octave Blanchard et Ottin ont obtenu des mentions honorables. Le prix de la demi-figure peinte, fondé par M. de Latour, a été partagé entre M. André-Guillaume-Etienne Brossard, de la Rochelle (Charente-Inférieure), âgé de vingt-huit ans, élève de feu le baron Gros et de M. P. Delaroche, et M. Jean-Baptiste Guignet, déjà nommé. La grande médaille d'*émulation* 1836, accordée au plus grand nombre de succès dans l'école d'architecture, a été remportée par M. François-Louis-Florimond Boulanger, de Douai (Nord), âgé de vingt-neuf ans, élève de M. Huyot, pensionné du département du Nord.

L'exécution de la cantate couronnée a terminé la séance suivant l'usage. Il était naturel de croire qu'elle serait chantée par mademoiselle Falcon ; mais c'est Ponchard qui, en sa qualité sans doute de professeur du Conservatoire, a servi d'interprète au lauréat. On a remarqué dans ce morceau varié une facture large, un sentiment musical déjà très-développé, et des intentions assez heu-

reusement indiquées pour donner de grandes espérances ; aussi les applaudissemens ont-ils été unanimes.

En résumé, l'Académie des Beaux-Arts n'a rien à envier à ses sœurs ; sa séance annuelle a été très-satisfaisante. Chose digne de remarque, et qu'il faut noter à l'honneur de nos jeunes artistes, on n'a entendu ni coup de sifflet ni même un seul *chut* ; les élèves ont ratifié tous les jugemens des maîtres, et les vainqueurs ont obtenu ainsi un double triomphe.

OUVERTURE DU THÉÂTRE ITALIEN.

De l'Académie au théâtre, il n'y a qu'un pas ; ici les professeurs et les élèves, là les compositeurs et les exécutans ; d'un côté la théorie de l'art, de l'autre la pratique. Je franchis donc, sans plus de façon, la distance qui me sépare de l'Institut à la salle Favart, et me voici accoudé dans ma stalle à attendre l'apparition de nos magiciens et de nos fées cosmopolites ; hélas ! quand ces oiseaux de passage nous ont quittés, pour voler vers l'Angleterre, ils sont allés en rejoindre un que nous aimions par-dessus tous les autres, et qui n'est pas revenu, et qui ne reviendra pas !... Oh ! je comprends bien le désespoir de ce *dilettante*, qui aborde tous ses amis par ces mots prononcés d'une voix sombre : Malibran est morte ! car Malibran, voyez-vous, ce n'était pas seulement une délicieuse cantatrice, c'était la plus vive et peut-être la plus complète expression de l'art ; on a parlé de l'activité qui a dévoré sa vie ; cette activité, c'était celle du feu sacré ; c'était celle de l'enthousiasme qui consume les cœurs qu'il enflamme. Mais que reste-t-il de la voix la plus belle, quand elle s'est éteinte dans le silence de la mort ? Rien, elle ne retentit plus que dans des souvenirs que chaque jour efface. C'est là, surtout, ce qui afflige le talent, et le talent se trompe ; on l'admire d'autant plus qu'on ne peut plus le mesurer ; les partitions les plus vantées de Lully, de Gluck et même de Grétry perdent sans cesse, parce que, sans cesse, un nouveau progrès les dépasse, tandis qu'on n'a aucun moyen d'attaquer la renommée des Catalani, des Barilli, et de toutes les cantatrices qui ont charmé nos pères. Leur gloire, en s'enveloppant d'un voile mystérieux, résiste aux outrages du temps, et ne perd rien de son éclat : une voix est une individualité qui ne se transmet point ; le type, une fois brisé, ne saurait être reproduit. Je ne dirai donc pas que mademoiselle Grisi a remplacé Malibran ; c'est une autre nature, un autre modèle ; et sa mission est de nous faire oublier, s'il est possible, tout ce que nous avons perdu. Tamburini, Lablache, Rubini et Santini sont là pour seconder cette charmante consolatrice ; autour d'elle, figurent plusieurs autres talens, d'un ordre distingué, tels que madame Albertazzi, qui l'imite avec bonheur, et madame Taccani, voix de soprano, d'une finesse argentine, mais si légère et si ténue qu'en cherchant un point de comparaison, il faut se servir d'un diminutif pour la caractériser ; madame Taccani n'est pas une Sontag, les Espagnols l'appelleraient une Sontagita.

Après les *Puritani*, la *Norma*, la *Somnambula* et la *Cenerentolla*, nous avons eu la reprise d'*Il Matrimonio Segreto*. Jamais la direction ne s'était montrée

si active, ni si heureuse dans son activité. Aussi n'a-t-elle qu'à se louer du public, comme le public n'a qu'à se louer d'elle. La salle Favart est toujours prise d'assaut avant l'heure du siège ; impossible d'avoir un billet au bureau.

XXX.

APOTHÉOSE DE MARIE-ANTOINETTE.

Il est utile de rappeler aux peuples les grands enseignemens de l'histoire, il est moral d'honorer les nobles caractères ; il y a des gens qui pensent que l'oubli doit être étendu comme un voile sur les crimes et les malheurs, ces hommes-là se trompent ; pour devenir plus sages, les nations ont besoin de se souvenir, et puis, il y a un moyen pour que les souvenirs ne soient pas irritans, il faut que ce soit la religion qui les ramène : c'est ce que le peintre M. Boisselat, qui a été chargé du tableau de l'*Apothéose de Marie-Antoinette*, a compris. Il montre bien la fille des Césars sur l'échafaud. Mais il y a là, sur ces affreuses planches, de l'idéal ; le sang est caché par des tentures de deuil. Le bourreau ne se voit pas près de cette belle et majestueuse reine de France, qui fut réduite à emprunter à une pauvre femme un fichu pour se couvrir et aller décemment à la mort. — Telle misère aurait été trop déchirante à voir, aussi M. Boisselat a encore donné à Marie-Antoinette le manteau royal... Mais ce manteau lui échappe et tombe près de la couronne et du sceptre brisé.

Un ange est descendu du ciel pour soutenir la reine martyre, et lui montrer, dans le séjour des bienheureux, Louis XVI qui l'attend.

Le jour anniversaire de la mort de Marie-Antoinette, le 16 octobre (preuve que l'on n'oublie pas), il nous est venu un grand nombre de personnes nous demander des apothéoses, ils avaient celle du roi, ils voulaient celle de la femme forte, qui a régné, souffert et pardonné avec lui. W.



DICTIONNAIRE DES CODES FRANÇAIS

OU MANUEL DU DROIT (1).

Lorsque nous avons annoncé la prochaine publication de cet ouvrage dans notre numéro du 1^{er} janvier dernier, nous ne pouvions en louer encore que la pensée ; mais elle nous semblait si heureuse qu'il nous était permis de prédire d'avance un plein succès ; l'exécution n'a pas trompé notre attente ; le *Dictionnaire des Codes* a paru et il a reçu du public l'accueil intelligent qu'il était en droit d'espérer. Peu de répertoires répondent mieux à leurs titres ; c'est un manuel complet du droit dans lequel toutes les matières que renferment les Codes sont distribuées textuellement par ordre alphabétique de manière à rendre les recherches faciles même pour les personnes les plus étrangères à l'étude des lois ; l'auteur y a joint une table des articles par ordre de numéros renvoyant au texte même de chaque disposition et un dictionnaire des termes du droit.

Ce beau travail est d'une telle simplicité, qu'il suffit d'en indiquer le système pour le recommander. Les jurisconsultes les plus exercés y trouveront un memento qui leur épargnera souvent de longues recherches ; les hommes de pratique, toujours pressés par le temps, embrasseront d'un coup-d'œil toutes les dispositions d'une spécialité ; les étudiants qui n'apprennent les Codes qu'un à un pourront accélérer leurs études en les généralisant ; les gens du monde enfin, pour qui tout recueil de législation est un dédale, seront initiés à l'instant à la distribution intérieure de chaque Code ; l'ordre alphabétique suffira pour les guider. La place du *Dictionnaire des Codes* est donc marquée avec certitude non-seulement dans toutes les riches bibliothèques de jurisprudence, mais dans toutes les études de notaires, d'avoués, d'huissiers, et dans tous les cabinets de magistrats, d'administrateurs et d'avocats. L'empressement des praticiens de Paris garantit déjà celui de la province, et, dans une réussite aussi complète, nous voyons à la fois une récompense et un encouragement pour M. Teulet ; les grands travaux qu'il prépare sur notre droit public ne pouvaient commencer sous de plus favorables auspices.

L'exécution typographique du *Dictionnaire des Codes* a été confiée aux presses de MM. Béthune et Plon ; c'est dire qu'elle ne laisse rien à désirer.



Sous le titre de *Mémoires de l'Obélisque de Louqsor*, écrits par lui-même et dédiés aux Parisiens, vient de paraître une facétie historique, aussi originale que spirituelle ; c'est une revue semée de traits, dont la gaîté est toujours contenue dans les limites du bon goût. Un dépôt en est fait chez Dentu, libraire, au Palais-Royal, et chez madame Riche, galerie de l'Odéon, 3. Chaque exemplaire se vend 30 centimes.

(1) A Paris, chez MM. Du Closel frères et de Rostaing, rue Laffitte, 33.

CORRESPONDANCE DES PROVINCES.

Dans l'intervalle de la livraison d'octobre à la livraison de novembre, l'*Écho* a reçu de nouvelles adhésions; nous citerons particulièrement celles du rédacteur en chef de la *Gazette du Languedoc*, et du rédacteur en chef de l'*Émancipateur*. Nous publions aujourd'hui un article de M. Créteineau-Joly, rédacteur en chef de l'*Hermine*, gazette de Bretagne.

Notre première livraison contiendra *Une séance des états du Languedoc*; ce tableau des mœurs politiques de la France provinciale ne pouvait être tracé par des mains plus habiles et plus sûres que celles de M. du Mége; tout ceux qui, dans une œuvre d'histoire, cherchent avant tout la vérité nous sauront gré; nous n'en doutons pas, d'une si bonne fortune.

C'est ainsi que l'*Écho de la Jeune France*, fidèle à la nationalité de son titre; formera un brillant faisceau de tous les talents épars dans nos provinces.

APOTHÉOSE DE LOUIS XVI, gravure sur acier, avec la lettre, 15 fr. Avant la lettre, 25 fr.

APOTHÉOSE DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE, jusqu'au 15 août, pour les souscripteurs, 10 fr. Pour les non-souscripteurs, 15 fr.

JÉSUS-CHRIST DOCTEUR, gravé sur acier d'après *Rubens*, papier grand-aigle, 22 fr. 50 c. Avant la lettre, 40 fr.

JÉSUS-CHRIST SAUVEUR, gravé sur acier d'après *Tony Johannot*, papier grand-aigle, 22 fr. 50 c. Avant la lettre, 40 fr.

Il reste quelques exemplaires de l'*Écho* des années précédentes au prix de 12 francs le volume.

Les bureaux de l'Écho de la Jeune France sont transportés rue St-Honoré, 545, et c'est là que les demandes doivent être adressées.

S'adresser pour la rédaction à M. le vicomte WALSH, directeur-rédacteur en chef, et pour l'administration à M. LÉON DE JOUVENEL, administrateur.

[The page contains extremely faint and illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. The text is mostly obscured by a dark, grainy background.]

ECHO

L'Echo de la jeune France.



Jeanne d'Albret,

mère de Henri IV.

et original des notes données au point d'un à nos jours de la France
S. A. R. Madame a bien voulu adresser à M. Léon de Fontenay
à M. de vicomte Walsh.
Paris — Le 10 — 1870

ÉCHO

LA JEUNE FRANCE

SOMMAIRE

et orgueil que nous donnons aujourd'hui à nos amis la lettre que S. A. R. MADAME a bien voulu adresser à M. Léon de Jouvenel et à M. le vicomte Walsh.

ÉCHO

DE

LA JEUNE FRANCE.

SOMMAIRE.

Lettre de Madame, duchesse de Berry; Apothéose de Marie-Antoinette. — Charles X, par *M. le vicomte Walsh*. — Jeanne d'Albret, par *M. Léon de Jouvenel*. — Propriété Littéraire, par *M. Hennequin*, député. — Comme on aimait autrefois; Comme on aime aujourd'hui, nouvelle, par *M. le vicomte Walsh*. — Cervantes et Molière considérés comme médecins, par *M. A. de Pui-busque*. — Poètes-Romanciers de la France au moyen-âge; Cycle breton, par *M. Th. V.* — Mémoires de Lucien Bonaparte, par *M. A. de P.* — Lettre à *M. le vicomte Walsh* sur la condamnation prononcée à Rome contre deux ouvrages de *M. de Lamartine* et de *M. de Laménnais*, par *M. A. Nettement*. — Lais inédits des XII^e et XIII^e siècles, par ***. — CHRONIQUE DE PARIS. — Académie française. — Académie des Sciences. — Académie royale de musique. — Théâtre Italien. — Nouvelles diverses, par *M. Xavier de Moraldi*. — Revue des théâtres.

Lettre de Madame, Duchesse de Berry.

APOTHÉOSE DE MARIE-ANTOINETTE.

A qui donnera-t-on avec plus de convenance les images des martyrs, qu'aux exilés? A personne; car les martyrs, arrivés à l'entrée du ciel, prouvent aux bannis que toutes les douleurs dignement endurées obtiennent leur récompense.

Aussi, l'administration de l'*Écho de la Jeune France* s'est-elle empressée d'adresser à la nièce de Marie Antoinette, à MADAME DUCHESSE DE BERRY, la belle gravure de l'apothéose de la reine de France, de la veuve de Louis XVI.

Ce respectueux hommage, offert au nom de la Jeune France, a été reçu avec émotion par l'auguste princesse exilée, et c'est avec bonheur et orgueil que nous donnons aujourd'hui à nos amis la lettre que S. A. R. MADAME a bien voulu adresser à *M. Léon de Jouvenel* et à *M. le vicomte Walsh*.

Semblable lettre doit porter bonheur à L'ÉCHO, nous ne voulons pas retarder d'une ligne de plus la douce émotion qu'elle va donner à nos lecteurs. La voici telle que nous l'avons reçue.

Gratz, 20 octobre 1836.

« L'hommage que M. de Jouvenel et vous, Monsieur, m'adressez » au nom de l'*Écho de la Jeune France* est depuis quelques jours » sous mes yeux, et réveille dans mon esprit de tristes, mais religieuses » pensées. Les deux martyrs dont vous m'offrez l'image sont pour » moi les objets d'un véritable culte dans lequel la vénération s'unit » aux sentimens les plus chers.

» La vue de ces apothéoses me rappelle avant tout les sublimes » instructions que les deux saints ont laissées à leurs successeurs sur le » trône. Leurs paroles sublimes, écrites à l'entrée du ciel, sont de- » venues l'héritage de mon fils et contiennent pour lui les plus hauts » enseignemens de sagesse. Le cœur de Henri-Dieudonné comprend » ces divines leçons.

» Depuis long-temps, je connais et j'apprécie les bons sentimens qui » président à la rédaction de l'*Écho de la Jeune France*, et je trouve » toujours bonheur à lire ce recueil distingué.

» Les bons principes qu'il soutient avec constance et talent lui ont » valu mes sympathies, et doivent lui valoir celles des cœurs élevés. » L'*Écho*, en ravivant les gloires du passé, en répétant les nobles voix » du présent, prépare à l'avenir d'autres illustrations.

» Les souvenirs de France que m'apporte l'*Écho* sont la plus douce » distraction de toutes les heures de l'exil; je vous remercie donc en » commun, vous et M. de Jouvenel, de m'avoir envoyé vos publica- » tions si dignes d'être connues.

» Je souhaite bien vivement que vous obteniez tous les succès que » doivent vous assurer vos talens et le noble but auquel vous les con- » sacrez.

» Croyez bien à toute mon estime et affection.

» MARIE CAROLINE.

P. S. » Vous savez l'intérêt que je prends à la *Mode* et vous ne doutez » pas de celui que je porte à l'*Écho*. Ainsi, je saurai gré aux personnes

» qui encourageront ces publications, et je serai toujours charmée de
» savoir qu'elles sont très-répondues. »

Tout n'est pas roses, tout n'est pas plaisir dans l'administration et la rédaction d'un journal, ce travail a ses épines et ses préoccupations; mais quelle peine ne serait pas plus que payée par une lettre comme celle que l'on vient de lire?

Si loin de la France la fille de France en écoute l'*Écho* avec une sorte de bonheur. Elle prête l'oreille avec plaisir aux paroles qu'il répète.... Et nous nous tairions! oh non, bien loin de là! nous et nos collaborateurs nous redoublerons de zèle. Nous avons plus que nous n'espérions, nous voulions porter l'instruction et les bonnes doctrines aux jeunes hommes de notre pays, et voilà que nos pages ont passé la frontière, ont été lues *avec bonheur* par la royale exilée, par la mère d'un jeune Français de plus!

Nos publications, les *Apothéoses de Louis XVI et de Marie Antoinette*, ont fait naître dans la grande ame de MADAME de *tristes et religieuses réflexions*. Elle s'en servira pour les enseignemens qu'elle donnera à son fils.

CHARLES X.

La politique se sert des rois vivans, et mêle leurs noms à ses intrigues.

L'histoire mande à sa barre les rois morts, pour les juger, et leur assigner la place qu'ils occuperont dans les siècles.

Charles X vient de comparaître à ce tribunal, il y est venu avec cette majesté, avec ce je ne sais quoi d'achevé que donne le malheur, et parmi ceux qui de son vivant s'étaient faits ses ennemis, pas un ne s'est levé pour accuser sa mémoire.

Dans la foule, il y a eu des discoureurs qui ont jugé le prince passant de l'exil à la tombe, et ceux-là disaient :

Charles X ne convenait pas à notre temps, il avait vieilli sans apprendre les hommes, il les croyait francs, sincères, reconnaissans; ce

qui lui a manqué le plus, ç'a été la défiance; mais de la défiance, il n'en voulait pas, il la repoussait de son ame, presque comme un péché.

Si son regard avait su aller plus avant que le sourire de l'homme qui lui disait de mielleuses paroles, si sa franchise avait pu concevoir l'hypocrisie, aujourd'hui la royale abbaye de Saint-Denis serait tendue de draperies noires fleurdelisées et semées de larmes sans nombre, pour recevoir un hôte de plus dans ses caveaux funèbres.

Oui, si Charles X avait su se défier, il aurait su régner, et ne serait point allé mourir dans l'exil.

Parmi tous les mots que l'on a cités de lui, en voici un qui le peint merveilleusement : le sage et prudent Louis XVIII venait d'avoir une longue conférence avec son frère, et MONSIEUR, en sortant du cabinet du vieux roi, rencontra un de ses amis de cœur, il lui dit : *A l'en croire, il faut me défier de tout le monde; c'est comme s'il m'ordonnait de me nourrir de fiel et d'absinthe.*

Du temps des armures de fer, c'eût été grande folie de se mêler sans cuirasse, sans écu et sans heaume parmi les combattans... Eh bien, de notre temps, quand on a affaire aux hommes, il faut s'armer comme eux. — Charles X n'a pas compris cette nécessité... Est-ce à dire que sa place sera mauvaise dans l'histoire? Je ne le crois pas. Sur sa tombe on pourra graver ces mots pour épitaphe :

IL A ÉTÉ MEILLEUR QUE SON SIÈCLE.

Léger à son début dans le monde, il a bien vite expié ses torts de jeunesse, les rudes leçons de l'adversité ont suivi de près les plaisirs, et pour le comte d'Artois la sagesse et le repentir sont venus bien avant le vieil âge. Ce prince n'avait que 42 ans, lorsqu'une femme qu'on avait, à cause de sa douceur, de son amour et de sa beauté, surnommée la LA VALLIÈRE DE L'EXIL, mourut. — Repentante sur son lit de souffrance, elle implora la religion, et pour elle qui allait mourir, et pour lui qui était condamné à vivre banni, loin de la France! Cette piété, dont tant de Français ont fait un tort à Charles X, lui avait été ainsi amenée par la douleur, et c'est la main de la mort qui a arraché de son cœur encore jeune toute légèreté et toute inconstance.

D'autres voix ont fait d'autres reproches au prince émigré; mais les hommes qui se montrent si sévères ont-ils pensé que, si la prospérité

a ses courtisans, l'adversité a aussi les siens, et qu'il n'y a pas seulement que le bonheur qui se gâte à leur souffle empoisonné, mais encore l'infortune : les flatteurs qui aiment beaucoup plus leur bien-être que la gloire du prince qu'ils entourent, parviennent à s'installer dans l'humble maison de l'exil, comme dans les palais du pays natal ; ils savent le chemin de Holy-Rood, comme celui des Tuileries et de Versailles.... Et quand une fois ils se sont fait une existence commode auprès du royal proscrit, ils forment autour de lui comme un cordon de froideur, pour arrêter, pour empêcher les idées grandes et généreuses d'arriver à l'adversité qu'ils exploitent.... Si vous laissez élever à l'entour du cèdre une haute muraille, ne lui demandez plus de balancer, d'agiter ses rameaux aux brises du ciel.

Vous avez vu comment toutes les misères, toutes les honorables pauvretés étaient allégées, secourues par Charles X aux Tuileries ; et bien en Écosse et à Londres, c'était de même, et la pauvre et mesquine liste civile de l'exil venait continuellement en aide à de nobles dénûmens. Une des grandes vertus de Charles X a été la bienfaisance ; personne n'a donné autant que lui, personne n'a donné avec autant de grâce, c'était vraiment lui qui savait doubler le bienfait par la manière dont il l'accordait.

Le premier jour de son règne, le jour où il fit, comme roi, son entrée dans Paris, souvenons-nous du premier mot qui partit de son cœur pour le révéler. — Une femme étant parvenue jusqu'à lui, au milieu de tous les chevaux du cortège, lui remit une pétition.

Merci Madame. Je vais lire votre placet, j'y ferai droit, je vous remercie.

Ainsi, ce roi qui vient de mourir si loin de nous, se sentait de la reconnaissance envers ceux qui le mettaient à même d'obliger, et remerciait quand on lui demandait un service.... Avez-vous vu quelquefois un ruisseau arrêté dans son cours par quelque éboulement soudain de ses rives, ne pouvant plus courir et murmurer, ses eaux deviennent comme tristes et mornes ; mais si la main d'un pâtre retire la roche ou la terre qui retenait ses ondes, on dirait au frémissement de la source qu'elle se réjouit de pouvoir couler encore : il en était de même de la bienfaisance de Charles X. Plus elle s'étendait, plus le vieux roi avait de bonheur. Les ardeurs de l'été tarissent souvent les fontaines, les exils, les malheurs n'ont jamais pu tarir la générosité du prince que

nous pleurons. Nous venons de voir arriver en France des bienfaits datés du jour de sa mort ! La famille qui a pu , grâce à ce secours, daté de *Goritz , du 6 novembre 1836* , retirer du mont-de-piété les effets qu'elle y avait déposés, et dont le besoin se faisait sentir aux approches de l'hiver , est allée demander à une église voisine une messe noire pour le repos de l'ame de son royal bienfaiteur.

PAR ORDRE , on la lui a refusée !.... Nous nous taisons , nous avons pu faire une page d'*histoire* , mais il nous est interdit de faire de la *politique*... Eh mon Dieu , pourquoi parlerions-nous ? Il y a des faits qui parlent assez d'eux-mêmes !

Si, en sortant de cette vie, il y a des ames qui, pour arriver à Dieu, n'ont pas besoin de prières, celle du roi très-chrétien dont l'Europe porte aujourd'hui le deuil est bien de ce nombre. Le malheur, l'adversité, endurés avec douceur et résignation, sont de puissantes prières, et rendent facile et uni le chemin de l'exil au ciel ! Aussi les anges qui veillent aux extrémités de la terre, ayant reconnu cette ame royale et chrétienne, ont dit : *Laissez passer ce fils de saint Louis !*

Vicomte WALSH.

JEANNE D'ALBRET.

A trois siècles de distance apparaissent dans notre histoire deux femmes mères de deux de nos meilleurs rois : Blanche de Castille et Jeanne d'Albret. L'une et l'autre venues dans des circonstances difficiles comprirent et dominèrent leur époque ; l'une et l'autre eurent à lutter contre des influences puissantes pour l'éducation de leur fils, et la fermeté qu'elles déployèrent en triompha. La différence du système qu'elles employèrent est tout entière dans la différence même qui existait entre leurs deux époques. Elles savaient que l'art de gouverner n'est pas une tradition universelle, invariable, absolue. Elles savaient que, pour régner, la première condition est de connaître à quels hommes et à quelles idées on doit commander. Elles savaient enfin que les rois ne doivent être étrangers à aucun mouvement des esprits, qu'ils doivent observer d'un œil également attentif et le bien et le mal, faire tourner les défauts comme les qualités de leurs peuples aux pro-

grès de la civilisation, et se placer à la tête de leur siècle pour en régler la marche.

Dans un temps où les grands vassaux avaient voulu ébranler la monarchie en formant une ligue, la femme de Louis VIII, la belle-fille de Philippe-Auguste, triompha du duc de Bretagne, du comte de Toulouse, d'Hugues de Lusignan et de Thibault de Champagne; elle fit amener aux pieds de son fils encore enfant *Pierre Mauclerc* une corde au cou. L'alliance de ce rebelle avec l'Angleterre ne put pas l'empêcher de rendre hommage à genoux à son légitime souverain qui le traita avec générosité.

Dans un siècle de ferveur religieuse, quand François d'Assise faisait élever plus de trois cents couvens d'hommes qui venaient se vouer à une existence de jeûne et d'aumône, quand Thomas d'Aquin vivait presque à la cour, quand déjà plusieurs expéditions avaient été faites en Terre-Sainte, Blanche de Castille sut inspirer à son fils toutes les vertus chrétiennes qui devaient en faire un saint, et cependant elle lui apprit à s'affranchir de la suprématie politique de la cour de Rome, suprématie qui prenait de dangereux accroissemens sous les pontificats d'Innocent III et de Grégoire IX. L'enfant, qui avait entendu dire à sa mère qu'elle aimerait mieux le voir mort que coupable d'un seul péché mortel, énonça néanmoins dans une célèbre pragmatique-sanction les maximes propres à réprimer les abus de la puissance ecclésiastique. C'est que Blanche avait su éclairer l'ardente foi de son fils. En faisant développer en lui toutes les pieuses vertus du chrétien, elle ne s'était jamais exposée à compromettre la dignité royale. Après l'avoir mis à la tête de son armée dès l'âge de treize ans, elle fit tous ses efforts pour empêcher une expédition où elle voyait peut-être que la France perdrait des sommes immenses, une armée valeureuse, et surtout un roi qui ne peut être comparé ni à ses prédécesseurs ni à ceux qui l'ont suivi.

Trois siècles s'écoulaient, et voilà encore une femme préparant à son fils un des règnes les plus beaux et pourtant les plus difficiles de notre histoire. Le schisme de Calvin s'est répandu en France, il y est l'occasion d'interminables guerres. Alors, paraît Jeanne d'Albret, née, le 7 janvier 1528, de Henri II d'Albret et de Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}. Quoique dépouillée de sa royauté par le traité de Cambrai, Jeanne; avec sa principauté de Béarn, conserva toujours le titre de reine de Navarre, élevée dans les principes de l'antique constitution

du Béarn qu'on appelait *fors* et qui n'était que le gouvernement du *pays par le pays*. *Là où est la liberté, là est la vie*, disait-elle souvent. Mariée à Antoine de Bourbon, prince faible et voluptueux qui mourut de bonne heure, elle eut à diriger l'éducation de son fils Henri et de sa fille Catherine. Faisant vivre son fils au milieu des hommes grossiers et presque farouches qui habitaient les environs de Coarasse, il apprit à s'entendre dire la vérité, à voir les hommes tels qu'ils sont ; en effet, au milieu des montagnes, il trouva des amis, et l'amitié, si peu connue des princes, le suivit sur le trône. Jeanne savait d'ailleurs admirablement concilier à Henri l'amour des Béarnais ; déjà peut-être elle prévoyait que ces mêmes enfans qui partageaient alors les plaisirs et les travaux du sien pourraient partager un jour ses périls et sa gloire.

La reine de Navarre, pleine d'un génie libéral et d'un grand amour pour l'indépendance du peuple, sut la préparer par l'éducation donnée à son fils. Elle voulut qu'on éloignât de l'esprit d'Henri ces fausses idées de grandeur qui rapetissent l'âme et rendent souvent inhabiles à régner ceux qui y sont appelés par les circonstances ou par leur naissance ; elle voulut qu'il n'écoutât jamais ces doctrines insensées qui transforment les vertus les plus nobles en exaltations dangereuses, elle voulut que, souffrant comme le pauvre, il acquît avec lui le sentiment des maux d'autrui qui tempère et modifie la plénitude du pouvoir ; elle voulut surtout qu'on éloignât de lui ces hommes qui, vivant des souvenirs d'un temps qui ne peut plus renaître, attristent la jeunesse des princes de leurs regrets ou l'aigrissent de leurs ressentimens et relèvent sans cesse la barrière du passé sur la route de l'avenir.

Elle chercha donc des gouverneurs ou plutôt des amis parmi les savans ou les hommes de guerre qui *avaient l'esprit délicat, le raisonnement pur, les mœurs irrépréhensibles*. Des intrigues de cour lui ayant un instant enlevé son fils, elle le reprit bientôt pour le confier à Beauvoir et La Gaucherie, hommes de talens et de cœur, qui, sans fatiguer l'esprit de leur disciple par l'enseignement prématuré de brillantes connaissances, lui faisaient entendre combien il serait humiliant pour lui de n'être que l'égal en capacité de ceux qu'il était appelé à conduire. Le jeune Henri de Navarre, qui avait excellé de bonne heure aux exercices du cheval, des armes et des courses, et dont Favien a dit : *Il était tant accoutumé aux fatigues et aux peines, qu'il ne se faut émerveiller si cet invincible en guerre étudia les arts et les belles-*

lettres avec la même ardeur qu'il avait mise aux premiers jeux de son enfance. Par un singulier caprice des événemens, qui allaient briser bientôt de si tendres liens, une étroite intimité exista au collège entre trois Henri qui devaient tous trois mourir de mort violente. Henri, duc d'Anjou, depuis Henri III, et Henri de Guise, qui fit tant pour obtenir la royauté.

Le jeune Henri de Bourbon, présenté à la cour de Henri II, avait séduit ce monarque par la vivacité et l'à-propos de ses reparties, par son langage sincère et hardi, par toutes ces habitudes franches et guerrières qui devaient le faire surnommer le *Diable-à-Quatre*. Le roi de France eut dès-lors la pensée d'un mariage avec sa fille Marguerite. Il en fit part à Jeanne d'Albret. Celle-ci comprit que cette proposition cachait des vues secrètes sur la Navarre; indignée, elle jura de ne jamais consentir à une transaction qui pourrait priver son fils de ses droits. Unissant la prudence à l'énergie, elle se déroba secrètement de la cour, revint avec rapidité en Béarn, ranima par sa présence l'affection de ses sujets et informa la noblesse des projets de Henri II. Celle-ci se répandit bientôt dans toute la Navarre pour communiquer au peuple son indignation et son enthousiasme. Le roi de France, sentant que, même avec des armées aguerries, on ne peut pas lutter bien longtemps pour le mauvais droit et contre le vœu des populations, renonça à ses projets et se contenta de reporter sur Guise et l'amiral de Coligny les hautes faveurs dont il dépouilla la maison de Bourbon, rendant ainsi plus puissans des ambitieux qui devaient s'efforcer de conquérir le trône au mépris de ce grand principe d'ordre, la légitimité, sans laquelle il n'y a plus que les *faits* qui ont tous un droit égal et qui enfantent toujours l'anarchie; car l'usurpation ne constitue rien, elle ne peut que chasser de son sanctuaire la véritable autorité pour la rendre un instant errante et incertaine.

Selon quelques historiens, la veuve d'Antoine de Bourbon épousa en secret un gentilhomme nommé Goyon, mais cet acte de la vie privée de Jeanne d'Albret n'exerça aucune influence sur la reine de Navarre. Toujours préoccupée de l'avenir de son fils, elle sentit qu'à une époque de luttes et chez un peuple comme le sien, Henri devait être un capitaine intrépide et habile. Elle le plaça à quatorze ans à la tête des gentilshommes des provinces. Il avait choisi pour devise celle des Spartiates : *Vaincre ou mourir*. Mais, comme en combattant des

ennemis, Henri devait distinguer les ambitieux qui égarent et entraînent de ceux qui, instrument aveugle des passions des autres, en sont en même temps le jouet déplorable, son sage précepteur La Gaucherie sut lui faire opposer à la première devise une seconde devise tirée de Virgile : *Parcere subjectis et debellare superbos*. Élevé dans ces nobles idées de justice et de clémence, Henri apprit de sa mère que l'oubli et le pardon doivent être les grandes vertus des rois qui succèdent à des révolutions, et que tout esprit de haine ou de vengeance qui découle du trône en mine les fondemens. Si les commotions politiques ébranlent un instant les nations en y semant la discorde et le malheur, elles laissent voir quelquefois de nouveaux élémens de prospérité et mettent en saillie des besoins qu'il est du devoir des princes de satisfaire. Le Vésuve vomit, pendant ses irruptions, une cendre qui fertilise les plaines où elle tombe.

Après la mort de Henri III, pour mettre un terme aux luttes sanglantes qui avaient désolé la France, pour diriger les ambitions qu'avait fait naître la faiblesse de Henri II et l'impétuosité de ses trois fils, il fallait un roi qui ajoutât à la légitimité de ses droits toute la puissance d'un génie conciliateur. Henri IV parut comme un astre qui annonce de plus beaux jours.

Il fut de ses sujets le vainqueur et le père.

Dans la longue et périlleuse lutte qu'il eut à soutenir, il se montra toujours généreux et grand. Il fut tel enfin que Jeanne l'avait voulu ; il fut digne de sa mère, digne de celle qui, suivant d'Aubigné, *était une princesse n'ayant de femme que le sexe, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit pensant aux grandes affaires, et le cœur invincible aux grandes adversités*.

Jamais princesse ne fut assaillie par plus de vicissitudes et de malheurs, c'était un temps de guerres civiles ; jamais femme ne fut plus indignement calomniée, c'était un temps de partis ; jamais cœur de mère ne fut livré à de plus cruelles angoisses, c'était un temps où le poignard était plus redoutable que l'arquebuse. Mais ce cœur héroïque, la Providence l'avait formé de ces fortes vertus qu'elle réserve pour les grandes races de rois.

Henri, privé de l'appui de Jeanne d'Albret long-temps avant le terme de l'épreuve, recueillit sur sa tombe les inspirations de son génie.

Comme elle, il avait vu clair dans les trames ténébreuses de la ligue, il avait vu que les ambitions se couvraient du masque de la religion pour égayer le peuple et l'exciter au désordre. Sage conciliateur, il éteignit le fanatisme religieux, fanatisme plus noble dans ses causes, mais non moins terrible dans ses effets que le fanatisme politique, surtout que ce fanatisme envieux qui arme l'égalité contre la liberté, comme lorsque *Charles-le-Mauvais* souleva la multitude pendant la captivité du roi Jean.

LÉON DE JOUVENEL.

PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

Cet article si remarquable, à tous égards, et surtout d'une utilité si actuelle, est emprunté à un ouvrage, actuellement sous presse, et que M. Hennequin, avocat et député, doit publier prochainement, sous le titre de *Traité de la Législation civile en France* (1). Nos amis sauront apprécier, comme nous, le mérite des belles pages du noble publiciste que nous sommes fiers de voir marcher à notre tête, lui dont on peut dire, comme de d'Aguesseau, qu'il éclaire le barreau français de ses talens, et l'honneur de ses vertus.

Si l'homme est incontestablement propriétaire de toutes les valeurs produites par l'application de ses facultés, le droit exclusif de l'écrivain sur l'ouvrage fruit de ses inspirations et de ses veilles se trouve hautement justifié; il faut même dire que l'on rencontre dans la propriété littéraire un caractère particulier de justice et d'évidence que l'on chercherait vainement dans les autres natures de droits et de possessions.

Il n'est pas, en effet, d'industrie qui, pour parvenir aux fins qu'elle se propose, ne réclame un certain concours, une certaine réunion de forces et de volontés : l'écrivain ne reconnaît ni ces conditions, ni ces entraves. Il est seul, sa pensée gracieuse ou terrible, persuasive ou dominatrice, s'élance, indépendante des hommes comme des choses. Ici, point de matière première; le fonds des idées comme la forme dont elles sont revêtues, l'écrivain a tout trouvé dans son intelligence, il a tout trouvé dans cette puissance créatrice dont l'Éternel a doué l'esprit humain.

Il est vrai que le sujet fécondé par l'intelligence existait dans le

(1) Pour paraître chez Videcoq, place de l'École-de-Droit, à Paris.

monde réel avant d'être devenu le sujet des réflexions du moraliste ou de l'historien, et cependant qui pourrait disputer à Théophraste, à La Bruyère, à Tite-Live, à Montesquieu, le mérite de leurs écrits. Ce qui appartient à l'écrivain, ce sont les qualités de son esprit, c'est le don de bien observer et le talent de bien dire ; sa propriété, c'est l'ouvrage où ses observations sont consignées, et qui fixe pour toujours des vérités utiles. Il y a si bien quelque chose de personnel dans les ouvrages de la pensée, que les mêmes sujets ne parlent pas de la même manière à tous les esprits. Le règne de Tibère est-il donc le même, sous les crayons complices de l'ami (1) de Séjan que sous le burin de Tacite ? Laissez à l'histoire ses souvenirs, à la nature matérielle ses beautés dignes du Créateur, à la nature aussi ses lois admirables et constantes. Mais laissez à Virgile l'harmonie de son style et la vérité de ses tableaux ; à Bossuet, l'élévation de ses idées et sa parole inimitable ; à Racine, tous les genres de perfection qui peuvent briller dans les écrits des hommes ; à Lavoisier, l'analyse de l'air et de l'eau ; à Newton et à Laplace, l'explication de l'univers. Il y a travail, création dans l'emploi de l'intelligence comme dans celui des forces physiques. Aussi, tout en assimilant sous certains rapports les productions de l'esprit aux autres productions du travail, faut-il, pour être juste envers la propriété littéraire, la signaler au respect des hommes et à la protection des lois, comme la plus sacrée et, comme on l'a dit souvent, comme la plus personnelle des propriétés.

Toutefois, des esprits très-éclairés, des hommes éminens qu'il serait fort injuste de signaler comme les ennemis des gens de lettres, n'ont vu dans les droits de l'écrivain sur son ouvrage qu'une sorte de privilège garanti par la société à titre de récompense, et qui ne constitue pas une propriété proprement dite.

Quels que soient, a-t-on dit, les plaisirs attachés à la composition, il faut cependant avouer que les auteurs travaillent pour le public. Eh bien ! lorsque par la voie de l'impression, l'ouvrage est parvenu à ce public pour lequel il a été fait, le but que se proposait l'auteur est atteint. Il faut, sans doute, qu'en échange de la propriété qu'il abandonne, l'auteur reçoive un prix, une récompense qui consistera dans un droit exclusif sur l'ouvrage pendant un temps déterminé, ou dans

(1) Velléius Paterculus.

une rétribution sur les produits des réimpressions : il est même possible que cet avantage soit, pendant un temps plus ou moins restreint, assuré aux héritiers; mais dans ce droit, classé à juste titre par l'ancienne législation dans la catégorie des privilèges, ne se retrouve plus aucun des caractères de la propriété. Et d'ailleurs, si le domaine public n'était pas investi de la propriété de l'ouvrage, pourrait-on la disputer à chacun de ceux qui ont acquis et qui possèdent un exemplaire? Peut-on disputer à l'homme qui possède un livre le droit d'en tirer des copies et de les vendre? Qu'est-ce donc que cette propriété littéraire, offerte, par la nature même, à la merci de quiconque voudra s'en emparer, et qui n'est susceptible d'aucune possession publique et matérielle?

Au surplus, les grands écrivains de l'antiquité n'ont pas connu la propriété littéraire; et l'on sait avec quelle gaieté et même quelle énergie Piron refusait d'entrer dans la coalition des auteurs dramatiques contre les acteurs.

« La gloire, a dit un auteur anglais, est la récompense de l'homme de génie. Celui qui la méprise méprise tout autre but moins honorable. Ce n'était pas pour s'enrichir que Bacon, que Newton, Locke et Milton instruisaient ou charmaient leurs contemporains. Quand le libraire offrit à Milton 5 livres sterlings de son *Paradis perdu*, le poète ne rejeta pas cette offre. Mais s'il accepta ce prix misérable, ce ne fut pas comme la récompense de son travail. Il savait que le prix réel de son ouvrage était l'immortalité, et que la postérité le lui paierait. »

Gardez-vous, ajoute-t-on, d'entourer le droit des auteurs des prérogatives de la propriété, si vous voulez affranchir les lettres des calculs, des exigences, et quelquefois même du vandalisme des héritiers.

Il faut reprendre ces différens arguments.

Il est à peu près inutile de faire remarquer que si, dans la thèse la plus générale, l'écrivain ne travaille que pour le public, il n'en résulte, en aucune façon, que dès l'instant d'une première publication il soit dépouillé de son droit de propriété. Presque toutes les industries travaillent pour le public; ce qui n'a jamais fait mettre en doute le droit exclusif des producteurs sur le fruit de leurs travaux.

Une distinction fort simple va répondre au contrat d'échange :

L'ouvrage qu'un auteur public peut être considéré dans ses rap-

ports avec les arts, les sciences et la littérature, et dans ses rapports utiles, commerciaux, et si l'on veut mercantiles.

Sous le premier point de vue le public prend possession de tous les ouvrages livrés à l'impression. C'est par la lecture, c'est par la méditation des bons ouvrages, que la raison publique s'éclaire, et que le domaine des connaissances humaines s'agrandit. L'auteur a permis à tous l'exercice voluptuaire de sa propriété, mais il en retient l'exercice utile. Les lecteurs se sont associés à sa pensée, mais non pas à sa propriété. C'est en confondant la communication des idées avec celle de la propriété que l'on est tombé dans l'erreur, c'est en les distinguant, comme il est facile de le faire, que l'on rentrera dans la vérité.

Beaucoup savent par cœur les *Méditations* poétiques, et se trouvent ainsi en communication d'idées avec un grand poète. Mais personne n'a la prétention d'être associé à sa propriété, et le droit naturel tout seul nous enseigne que, malgré le prétendu contrat d'échange, aucun autre que M. de Lamartine, ou son cessionnaire, ne peut, sans crime, sans contrefaçon, publier l'ode à *M. de Bonald*, le *Soir*, ou l'*Invocation*.

Ce n'est pas une prétention bien sérieuse que celle de cet amateur qui, pour avoir payé six francs un exemplaire, se propose de faire imprimer et vendre toute une édition.

Il est, d'ailleurs, facile de l'arrêter dans cet utile projet. Deux droits résident évidemment dans la personne d'un auteur qui a fait imprimer son livre :

- 1° La propriété de l'édition imprimée;
- 2° La faculté de reproduire l'ouvrage dans des réimpressions nouvelles, et de percevoir ainsi tous les fruits, tous les bénéfices que l'ouvrage peut donner.

Quel est donc, maintenant, ce contrat qui intervient entre l'auteur ou le libraire et celui qui fait emplette d'un ou de plusieurs exemplaires, et, si l'on veut, de toute l'édition?

Le vendeur cède à l'acquéreur un objet mobilier dont il peut disposer en maître, mais non pas le droit intellectuel de la réimpression. Je vous ai cédé des gerbes de ma moisson, mais non pas le terrain qui peut m'en donner de nouvelles.

Quant à l'objection tirée du droit de copie, c'est une argumentation empruntée au temps où l'imprimerie n'existait pas encore.

Dans les temps qui ont précédé cette belle découverte, un auteur ne pouvait reproduire son manuscrit qu'en se livrant au plus long, au plus fatigant, au plus fastidieux de tous les travaux. Bien loin d'exiger un droit quelconque de ceux qui copiaient leurs ouvrages, les auteurs devaient de la reconnaissance aux calligraphes qui sauvaient les manuscrits d'une destruction inévitable, qui leur donnaient une sorte de publicité et qui, quelquefois même, les enrichissaient de vignettes magnifiques. Qui n'a pas contemplé quelques-unes de ces belles copies toutes remplies de majuscules en or, de lettres de couleur, et à la marge, de fleurs, d'oiseaux et d'emblèmes; charmes de la vie monastique; chefs-d'œuvre de patience que l'on ne saurait peut-être pas reproduire aujourd'hui! mais depuis que, grâce à l'art de *Gutenberg*, de *Faust* et de *Schœffer*, il existe un moyen sûr, rapide, exact et peu dispendieux de reproduction, les livres sont devenus une source de bénéfices qui n'existaient pas avant l'imprimerie, et à laquelle il est évident que les auteurs ont seuls le droit de puiser.

Au surplus, il existe un moyen fort simple de mettre un terme à la discussion. Que nos modernes calligraphes s'imposent le travail auquel se livraient leurs devanciers; qu'un homme copie de sa main ou fasse copier à ses frais les dix volumes des Ducs de Bourgogne ou les trente volumes des œuvres de M. de Châteaubriand; qu'il vende sa mise au net, et, sans doute, il ne sera poursuivi ni par M. de Barante, ni par l'illustre auteur du *Génie du christianisme*, ni par leurs éditeurs.

Que dire de l'objection tirée de ce que l'homme de lettres ne peut, sans le secours des lois, se mettre à l'abri des attentats de la contrefaçon?

Prétendre que la propriété littéraire n'existe pas, parce qu'il est difficile de la défendre des atteintes du plagiat et des entreprises de la contrefaçon, c'est soutenir que les hommes de lettres ne sont pas propriétaires parce qu'il est facile de les voler. Ce droit exclusif, que personne ne conteste à l'auteur pendant sa vie, et qui se continue pendant un certain temps dans sa famille, les lois et les tribunaux ne le laissent pas sans protection. Pourquoi serait-il plus difficile à garder sous le nom vrai de propriété que sous le titre emprunté de privilège.

Ce qu'il faut surtout admirer, ce sont les scrupules, la susceptibilité,

les délicatesses des adversaires de la propriété littéraire. Les grands écrivains de l'antiquité ne se sont inspirés que par des pensées de gloire et d'immortalité ! Oui, sans doute. Mais aussi l'histoire nous a conservé le souvenir de ces hommes illustres qui, pour la plupart, sont morts dans la misère et dans l'isolement.

Que l'on ne croye pas, au surplus, que la reconnaissance du droit de propriété dans la personne des auteurs ne soit qu'une vaine discussion de mots sans résultat et sans influence.

Caractérisez hautement, franchement, le droit des auteurs ; placez l'avenir de l'écrivain et celui de ses enfans sous l'empire des doctrines vitales et vivifiantes de la propriété, et non pas sous la garde des doctrines stériles du privilège. Dès qu'il sera bien entendu que l'auteur est propriétaire de son livre comme il est propriétaire de son champ et de sa maison ; que pendant un temps qui sera limité, si l'intérêt public l'exige absolument, les héritiers de l'auteur posséderont ses ouvrages comme ils possèdent les meubles inventoriés et les immeubles de la succession ; la jurisprudence deviendra plus favorable aux auteurs ; l'immunité des plagiaires sera renfermée dans de plus étroites limites. On protège avec plus d'énergie un droit de propriété que l'on ne veille à la conservation d'un privilège.

Des conséquences plus importantes encore s'attacheront à une déclaration de principes que la justice réclame.

Il est dans la nature du privilège de ne pas étendre son empire au-delà du territoire de la nature qui l'accorde ou qui le reconnaît.

On imprime en Angleterre les ouvrages publiés en France, et vice versa on imprime à Berlin et en Autriche les ouvrages publiés dans une autre partie de l'Allemagne, et c'est parce que la propriété littéraire n'est considérée que comme un privilège qu'à l'étranger la contrefaçon est publique et sans remords. Si la France, née pour marcher à la tête de la civilisation, et pour influencer au loin par ses lois et par ses exemples, rendait à la propriété littéraire la place qui lui est due, les libraires consciencieux ne se livreraient peut-être plus dans aucune partie du monde à un commerce, fléau de la librairie. La propriété littéraire deviendrait une vérité du droit des gens, et les nations finiraient par s'entendre pour faire respecter les richesses et les productions de l'esprit comme elles font respecter celles du commerce et de l'industrie.

Oui, que le droit des écrivains, des savans, des artistes, remonte au

rang qui lui appartient, et l'on verra s'établir un droit international, protecteur des sciences et des lettres. Les libraires étrangers eux-mêmes, pour se soustraire aux embarras de la clandestinité, aux reproches de la conscience et à ceux de l'opinion, imiteront l'exemple que leur a donné un libraire de Genève qui, persuadé que ce qui est possible n'est pas toujours honorable, n'a voulu mettre en vente les œuvres de M. de Chateaubriand qu'après en avoir obtenu l'autorisation de l'éditeur.

Législateurs, si vous voulez que les créations du génie soient inviolables et saintes, ne dites plus avec la loi du 19 juillet 1793, que les hommes de lettres et les artistes JOUIRONT PENDANT LEUR VIE *du droit de faire imprimer, de faire graver et de vendre leurs œuvres*. Paroles hautaines et protectrices qui ne supposent dans la propriété littéraire ou artistique qu'une *grace fondée en justice*.

Ne parlez plus de la plus incontestable des propriétés comme vous pourriez le faire d'un *simple usufruit* ; appelez la propriété née de l'intelligence et de la pensée par son nom, et vous aurez déjà beaucoup fait pour elle, et si, cependant, dans l'intérêt des sciences ou des lettres il devient nécessaire d'exproprier la famille, que ce ne soit jamais qu'au moyen d'une juste et préalable indemnité.

Cette indemnité est due à la postérité des hommes de lettres comme à celle de ce propriétaire foncier, homme qui fut sans esprit peut-être, mais qui n'en a pas moins légué à sa famille le privilège d'une douce indépendance. L'indemnité qu'obtiendra la famille d'un savant, d'un artiste, d'un écrivain, ne sera jamais bien puissante. Les héritiers d'un nom illustré par des chefs-d'œuvre n'étonneront pas la cité de leur opulence, mais que, du moins, la France n'ait pas la douleur et la honte de les voir manquer de pain !

HENNEQUIN, député.

COMME ON AIMAIT AUTREFOIS.

COMME ON AIME AUJOURD'HUI.

NOUVELLE.

La mode dans ses caprices et ses inconstances ne s'attache pas seulement aux vêtemens, aux meubles, aux jardins, aux maisons; elle va plus avant que les choses extérieures, que la surface de la vie, elle pénètre dans les mœurs et influe sur nos sentimens, nos affections et nos haines. Les siècles, ces fils de l'éternité, en passant sur le monde prennent pour ainsi dire le mot d'ordre de la mode, pour savoir comment ils se façonneront. A celui-ci elle dit : tu seras guerrier, prends le casque; à celui-là, tu seras religieux, croise toi; à cet autre, tu seras bel esprit, prends la plume.

Puis, elle en vient aux individus, et c'est merveille que de voir comme elle les fait agir à son gré; non-seulement ils ne peuvent plus se vêtir que comme elle le veut, mais ils ne peuvent plus vivre, aimer et mourir qu'ainsi qu'elle l'entend, et l'ordonne.

Nous allons prouver cette tyrannie par deux histoires vraies, l'une prise dans les temps passés, l'autre dans nos jours actuels; et nous montrerons par ces deux récits, *comment on aimait autrefois, et comment on aime aujourd'hui.*

AUTREFOIS.

Il y a à Paris, dans les environs de *Notre-Dame*, un beau vieux logis, nous ne dirons ni le nom de la rue, ni le numéro de la maison, parce que tout ce qui s'y est passé n'est pas digne de louanges, et qu'il ne faut désigner et montrer au doigt que la demeure de la vertu, pour que le père et la mère qui se promènent par la ville, tenant par la main leurs enfans, puissent leur dire, arrivés devant le seuil, *ici telle belle action advint.*

Or, dans la maison dont je veux aujourd'hui parler, maison à beau pignon pointu, à merveilleuses sculptures, et à gouttières avancées comme des dragons qui vont s'élançer du toit, à petite statue de saint Denis tenant sa tête mitrée dans ses mains, sainte image placé dans

une niche au-dessus de la porte de bois de chêne à caissons et à heurtoir de fer. Dans cette maison, deux faits bien différens se sont passés.

En l'an de grâce 1420, vivait un notable prudhomme en ce logis.

Cet homme de bien avait été échevin de la Cité, et avait nom Denis du Rosais ; sa femme, pieuse comme une sainte, douce comme un ange du paradis, partageait avec lui la vénération de tout le quartier, et parmi les fidèles qui entraient à l'église, les pauvres mendians les reconnaissaient toujours et disaient entre eux : Nous pouvons tendre la main à ceux-là, ils écoutent les nécessiteux comme ils veulent que le bon Dieu les écoute.

Pour être heureux en ce monde, pour avoir des jours sans angoisses de l'âme, et des nuits sans torturantes insomnies, c'est beaucoup que la vertu... mais n'en déplaît à Dieu, ce n'est pas tout ; à l'homme et à la femme que religion, amour et convenances ont unis, il faut encore quelque chose... il faut des enfans... Des enfans c'est la preuve que votre mariage a été bien vu là haut, et qu'il a été béni.

Cette preuve de la bienveillance de Dieu ne manquait pas à Denis du Rosais ; Geneviève Dandelle au bout d'une année de mariage lui avait donné une fille, des fils avaient suivi ce premier enfant, mais n'avaient pas vécu : Marie-Anne avait seule survécu à une terrible maladie, qui en 1427 fit périr la plupart des petits enfans, jamais si cruelle année ne s'était levée contre les mères : sur tous les seuils, dans toutes les rues, dans toutes les églises, on ne voyait que des cercueils de deux ou trois pieds de long, recouverts de draps mortuaires blancs, et cette année là, un homme de religion renommé pour son savoir et son éloquence avait dit, en prêchant en l'ÉGLISE DE NOTRE-DAME :

Cette année, tous les anges de la terre prennent leur volée vers le ciel, et le mauvais vent à soufflé si fort que toutes les roses sont tombées des rosiers.

En voyant tant de trépas soudains, le père et la mère de Marie-Anne avaient envoyé quérir le *physicien* pour lui demander comment garantir leur fille bien aimée du fléau destructeur... De ce que cet homme savant ordonna, je ne sais rien, mais je sais que le 8 septembre, jour de la Nativité de la bienheureuse Vierge, Marie-Anne fut menée en l'église de NOTRE-DAME, devant l'autel de la sainte mère du Sauveur, et que là, ses parens, après y avoir entendu pieusement la messe, la vouèrent au blanc pour toute sa vie.

En ces jours-là , voyez-vous , dans leur tendresse , les pères et les mères ne trouvaient pas que l'art et les soins des hommes fussent assez, et pour mieux *faire garder* leurs enfans , ils les mettaient sous la protection de Dieu , des saints et des anges.

Marie-Anne , à partir du jour de ce vœu , mit de côté tous ses vêtemens de couleur , les distribua aux pauvres filles du quartier , et grandissant , ne se montra plus qu'avec de blanches parures ; ses robes , ses voiles , ses chausseres , tout cela était blanc . Si elle avait un peu de rose sur elle , c'était seulement sur ses joues et ses lèvres , et à l'extrémité de ses jolis doigts .

Marie-Anne du Rosais eût été belle vêtue comme toutes les autres jeunes filles , mais , ainsi distinguée , elle semblait plus belle encore .

Quand , vers le soir , après avoir travaillé au logis avec sa mère , elles allaient toutes les deux au salut , les voisins disaient : Voilà dame Geneviève avec son bon ange... Et vraiment c'était quelquefois comme une vision que cette gracieuse et blanche figure au milieu des ombres tombantes de la nuit . Marie-Anne avait seize ans .

Du haut des tours de Notre-Dame , les tintemens de la grosse cloche des morts se faisaient entendre lents et entrecoupés , tristes comme les derniers soupirs d'un agonisant . Ces funèbres sonneries appelaient les fidèles aux funérailles de messire Armand de Chevreuse , archevêque de Paris .

Par la cité , c'était grande et sincère douleur ; car l'homme de bien que Dieu venait d'appeler à lui avait été de son vivant plein de charité et de compatissance pour le menu peuple , et les pauvres l'avaient surnommé leur père . Denis du Rosais , Geneviève et Marie-Anne avaient quitté leur logis de bonne heure pour se rendre à l'église où toute la foule se portait .

La belle et haute cathédrale était toute parée de deuil , et vraiment elle avait raison de se revêtir ainsi de ses tentures noires ; car la mort , en frappant l'archevêque , l'avait fait veuve d'un saint .

Quand la foule s'assemble , ou pour la joyeuse fête de Noël , ou pour les alleluia de la Résurrection , ou , à la Pentecôte , pour voir dans les églises , les langues de feu et la blanche colombe , il s'élève de toute la multitude un immense bourdonnement produit par une sainte allégresse ; mais , parmi tout ce peuple qui emplit la vaste basilique , pas le moindre bruit ; la vue du mort a saisi chacun , et les vivans se

sont tout-à-coup faits silencieux comme le trépassé qui s'offre aux yeux de tous sur son lit funèbre. Sa mitre d'or en tête, sa crosse à la main, le pasteur semble dormir, et l'on dirait que la foule craint de le réveiller.

Marie-Anne n'avait jamais vu un visage de mort, et elle s'étonnait qu'il y eût si peu de changement entre la mort et la vie. Toute absorbée dans cette contemplation, toute saisie de graves pensées, elle ne remarquait pas qu'un des quatre seigneurs placés aux pieds du lit mortuaire, jeune damoisel de vingt ans, damoisel tout vêtu de deuil et qui aurait dû pleurer et prier, car c'était le neveu de messire l'archevêque, ne faisait autre chose que la regarder.

D'abord ses regards avaient été attirés sur Marie-Anne à cause de la blancheur de ses vêtements qui tranchaient tant avec tout le deuil de la multitude, et puis, ils avaient été fixés, fascinés par la ravissante beauté de la jeune fille... Étrange passion que cet amour qui naît là, au coin d'un cercueil!... Amour qui fut bientôt partagé, mais dont je ne puis aujourd'hui redire toutes les phases. Raoul, bien jeune encore, avait appris à la cour, pour vaincre l'innocence, toutes les élégantes tromperies, toutes les ruses qui s'enveloppent de satin et de velours, de brocard et d'or.

La haute naissance du damoisel aurait effrayé la sage simplicité de Denis du Rosais, le prudent bourgeois ne voulait laisser voir à Marie-Anne que les jeunes hommes de sa sphère. Souvent il répétait : *Violette ne vient bien sous les cèdres*. Force fut donc à Raoul de se faire petit et humble, de se vêtir de la bure d'un étudiant pour franchir le seuil de la maison habitée par celle qui occupait toutes ses pensées et tous ses désirs.

Grâce aux modèles qu'il avait eus sous les yeux, Raoul sut se dépouiller de ses nobles airs qui lui devenaient gênans avec son perfide projet; ses cheveux ne furent plus humectés de parfums, son col ne fut plus serré dans une fraise de dentelle raidie, sa taille ne fut plus étreinte par un ceinturon portant dague ou épée, de hautes et flexibles plumes n'ondoyèrent plus sur son chaperon. L'orgueil se fit humble, et tromperie s'affubla de franchise et de bonne foi... Pauvre jeune fille! si le damoisel savait tromper... elle! elle ne savait qu'aimer... et elle aima de toutes les forces de son ame; mais son amour, restant chaste et pur comme celui d'un ange, ne suffit bientôt plus à Raoul... Il avait

aimé en un clin d'œil, il oublia en un jour ; cet amour qui était d'abord né dans son cœur à lui, il put s'en défaire comme d'un vêtement qui ne lui tenait pas beaucoup ; il jeta l'étincelle à Marie-Anne, et cette étincelle devint comme les feux grégeois, qui ne cessent de brûler que lorsqu'ils ont entièrement dévoré l'objet sur lequel ils sont tombés.

Lui alla à d'autres aventures, elle demeura dans les chagrins de son solitaire amour ; lui alla sourire à d'autres femmes, elle ne sourit plus à rien ; ses journées lui devinrent longues, ses nuits toutes troublées, ses prières toutes distraites, ses ouvrages moins bien faits, ses caresses à sa mère moins tendres, ses joues moins roses et ses regards moins vifs. La vie décroissait en elle... et son père et sa mère avaient senti leur bonheur s'en aller le jour où la tristesse était venue à leur fille.

C'était donc grand malheur que ce premier regard d'amour donné dans une église !... Parti d'auprès d'un mort, il avait été comme imprégné de mort. La pauvre Marie-Anne allait en mourir. Aujourd'hui, avec cet amour si profond et si vite trahi, femme n'aurait pu vivre, et pour cesser de souffrir, la victime abandonnée aurait voulu mourir ; mais Marie-Anne heureusement n'avait pas devancé son siècle, et à sa cuisante douleur, elle trouva un autre remède que la mort.

Un jour, elle entendit parler d'un échevin de la Cité qui se présentait pour demander sa main. Or, elle avait eu beau faire, elle n'avait pu encore éteindre en son cœur son amour pour Raoul ; et après avoir bien prié toute la nuit, après avoir consulté le saint prêtre qui dirigeait sa conscience, après s'être bien convaincue qu'il n'y avait plus de chances de bonheur pour elle en ce monde, elle vint gravement et respectueusement dire à son père et à sa mère :

— Mon père et ma mère, bénissez-moi. Et elle se mit à genoux.

— Eh ! pourquoi donc te mettre ainsi à genoux devant nous, demanda Denis du Rosais ?

— Et pourquoi ne pas nous embrasser comme tous les matins, dit Geneviève ?

— Oh ! c'est qu'aujourd'hui, j'ai pris une grande résolution.

— Laquelle, s'écrièrent ensemble et le père et la mère ?

— Celle de n'appartenir qu'à Dieu.

— Mais tu allais devenir l'épouse d'un homme pieux et probe ?

— Je ne serai jamais que celle du Sauveur.

— En prenant si grande résolution ; as-tu pensé à nous ?

— Oh ! oui, bien souvent. Sans l'idée de votre douleur, voilà long-temps que j'aurais demandé le voile.

— Dans le cloître, seras-tu heureuse ?

— Je ne pense plus au bonheur.

— Nous, nous allons être bien à plaindre.

— Moins que si vous me voyiez dépérir sous vos yeux.

— Avec nous, tu aurais oublié ce malheureux amour qui te fait prendre une si cruelle résolution.

— Si j'ai chance d'oublier celui qui m'a fait tant de mal, ce sera aux pieds des autels ; là, Dieu envoie de saintes pensées aux ames qui se consacrent à lui. Quand la plante se meurt sous le soleil, il faut la porter à l'ombre. Dans le monde, je mourrais ; dans le cloître, je pourrai vivre...

A ces mots, Marie-Anne voulut sortir, mais son vieux père, se levant de son grand fauteuil, alla à sa fille, et, lui prenant les deux mains, lui dit d'une voix émue :

— Ma fille, ta résolution est-elle bien prise ?

— Oui, mon père.

— Mes prières, ma douleur, celle de ta mère, pourront-elles te faire changer de dessein ?

— Mon père... ma mère... avant de vous la dire, j'ai consulté Dieu.

— Eh bien ! que sa volonté soit faite...

— Oh ! s'il avait voulu détourner de nous cet amer calice !

— Femme, ne nous opposons pas à la volonté du Seigneur, et bénissons notre enfant chéri...

A ces mots, Marie-Anne tomba à genoux ; et son père et sa mère, étendant leurs mains sur sa tête, lui donnèrent une muette bénédiction ; s'ils avaient parlé, leurs cœurs se seraient fondus en larmes, et ils se le seraient reproché ; car, en ces jours de foi, des parents se seraient crus coupables, s'ils s'étaient opposés trop long-temps à une vocation qu'ils croyaient venir d'en haut.

Un matin, le prêtre qui dirigeait la conscience de Marie-Anne entra avec un front attristé dans le salon de Denis du Rosais. En l'aperce-

vant, la mère de Marie-Anne lui dit d'une voix pleine d'anxiété :

— Notre fille, où est-elle? nous ne l'avons pas vue aujourd'hui. —

— Voici une lettre d'elle. —

— Où est-elle? —

— Sous l'aile de Dieu. Au couvent de Sainte-Marie-de Chaillot. —

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit la pauvre mère en sanglottant... nous voilà seuls!

— Oui, bien seuls!... ajouta Denis. —

— Dieu vous enverra des consolations, dit le prêtre. —

— Et à elle aussi... la pauvre enfant, elle en a bien besoin! —

— Le Seigneur n'abandonne pas ceux qui se donnent à lui. —

— Espérons-le... Et, en prononçant ces mots, Denis du Rosais essuya des larmes qui s'échappaient malgré lui de ses yeux.

Pauvre dame Geneviève! elle avait rêvé toute sa vie le bonheur qu'elle aurait à attacher la couronne nuptiale sur la tête de sa fille; et voilà maintenant que c'est un voile noir qu'elle va avoir à mettre sur les beaux cheveux blonds de Marie-Anne... Que dis-je, cette belle chevelure... il va falloir aussi la sacrifier; les ciseaux sacrés vont la faire tomber...

Si Marie-Anne avait accompli le rêve chéri de sa mère, M. et madame du Rosais auraient eu à inviter leurs parens, leurs amis, à la messe, au festin, aux réjouissances du mariage... Pour la prise d'habit, le père et la mère de Marie-Anne firent aussi des invitations; mais Dieu sait combien de larmes s'échappèrent de leurs yeux et tombèrent sur le papier de leurs lettres.

Enfin vint le jour du sacrifice... L'autel de *Sainte-Marie* était paré comme pour une grande fête. Et la jeune fille en riches atours du monde s'avança vers ses parens, et, avant de se vouer tout-à-fait au Seigneur, vint se mettre à genoux devant eux, leur demander *agrément et dernière bénédiction*.

En se relevant pour aller aux degrés du sanctuaire, Marie-Anne fut obligée de faire un instant face à la foule qui remplissait l'église... Alors, malgré le respect dû à la maison de Dieu, il y eut dans la multitude comme un frémissement; la beauté de la jeune fille n'avait jamais été si frappante qu'à travers ce voile qui la séparait à tout jamais du monde... et c'était un regret général qui venait d'éclater.

Sous le voile sacré, je ne sais si l'amour de Marie-Anne pour Raoul fut étouffé, mais la tradition raconte que la jeune religieuse après trois années de profession s'éteignit doucement dans le cloître des sœurs de *Sainte-Marie* comme un de ces flambeaux de cire blanche bénite et parfumée qui se consomment près des autels.

COMME ON AIME AUJOURD'HUI.

Quand un père et une mère n'ont plus d'enfants, quand tout ce qu'ils aimaient est descendu dans la tombe avant eux, ils n'ont plus rien de mieux à faire que de mourir aussi.

Denis du Rosais et dame Geneviève allèrent bientôt dormir auprès de leur fille, et, par permission spéciale, furent inhumés dans le cimetière du couvent de *Sainte-Marie*. Alors passa à un Pierre du Rosais la maison dont j'ai parlé au commencement de cette histoire.

Là, il y a peu d'années, vivait une jeune et jolie fille, arrière-cousine de Marie-Anne, celle-ci s'appelait ASPASIE... Née jolie, elle avait depuis son enfance sans cesse entendu vanter sa beauté. Son père, sa mère, tous leurs amis ne l'entouraient que de louanges et de flatteries. Aussi, la jeune fille grandissait vite en coquetterie, et nous devons dire aussi que, dans tous les arts, elle faisait de rapides progrès.

Ses parens, idolâtres de sa beauté, forts de ses talens, la montraient dans tous les lieux publics, bals, spectacles, concerts, c'était là sa vie.

Dans une salle de spectacle, personne de plus regardée; dans un bal, pas une jeune fille aussi gracieuse; dans un concert, pas une voix plus belle que la sienne.

Il y a des parens qui recherchent et qui aiment cette vie de succès pour leurs filles. Par instants, ils leur disent bien que la modestie est une grâce de plus pour une femme, mais, en parlant ainsi, ils les nourrissent d'encens. Si vous trouvez que l'ombre va bien à la violette, pourquoi mettez-vous l'humble fleur sous les rayons d'un soleil ardent?

Vicomte WALSH.

(*La suite au numéro du 1^{er} janvier*).

CERVANTES ET MOLIERE

CONSIDÉRÉS COMME MÉDECINS.

Voici du nouveau : un romancier et un comique docteurs en médecine ! deux hommes de génie envisagés sous le point de vue d'un art qu'ils n'ont pas exercé et dont ils n'avaient pas même reçu le premier grade ! Cervantes et Molière, en un mot, atteints et convaincus après leur mort d'avoir excellé dans la science qu'ils ont livrée au ridicule pendant leur vie ! N'est-ce pas là un de ces titres effrontés que l'on place en tête d'un article comme le jongleur qui appelle la foule devant l'officine d'un empirique ? Non. Sous l'étiquette d'un paradoxe, il y a une question sérieuse ; on me croira, sans doute, quand je dirai que cette question a été soulevée par la Faculté de la Vieille-Castille, faculté qui ne porte plus, il est vrai, ni robes noires ni perruques gigantesques comme au temps de Sangrado, mais qui n'en a pas moins conservé une telle gravité, que personne ne s'aviserait d'en rire dans toutes les Espagnes.

Un digne émule de notre bon et savant Esquirol, don Antonio Hernandez Morejon, a laissé plusieurs ouvrages que l'on imprime en ce moment à Madrid et dont l'un est intitulé : *Beautés de la Médecine pratique découvertes dans l'ingénieux chevalier don Quichotte de la Manche*. Michel Cervantes prend une physionomie toute nouvelle dans ce curieux opuscule ; on le savait moraliste, historien, philosophe, légiste, orateur et poète ; on apprend à le connaître comme médecin. Il a lu dans la tête comme dans le cœur de l'homme ; c'est un de ces flambeaux de la science qui éclairent toutes les faces de l'esprit humain ; c'est un de ces anatomistes de la pensée qui saisissent les secrets les plus intimes de l'organisme intellectuel. La monomanie de don Quichotte n'est pas une démence de fantaisie ; elle se présente avec un système complet que n'a pu créer l'imagination, mais que l'observation a combiné suivant les lois les plus abstraites de la nature ; pour tout dire d'un mot, il n'est pas de folie plus normale. Cervantes a résumé dans le magnifique sujet qu'il s'est proposé les travaux analytiques de tous les siècles. Hippocrate et Boerhaave n'ont pas indiqué avec plus de précision la situation actuelle de l'organe et l'agent prochain de la maladie ; il a devancé Pinel et tous les praticiens modernes

dans l'application des traitemens moraux aux affections mentales ; il a fait plus , et ici , j'ignore si je dois le louer , il a frayé la voie aux remèdes homœopathiques du docteur Hahneman , notre contemporain . L'espèce sur laquelle il a expérimenté offrait par sa rareté même de grandes difficultés d'étude , et il l'a suivie avec une sagacité merveilleuse jusque dans ses derniers développemens .

Morejon ne se borne pas à de vagues allégations ; un tableau détaillé de tous les accidens physiologiques habilement groupés par Cervantes justifie son enthousiasme ; en voici les principaux traits :

Causes et prédispositions qui caractérisent le genre de folie dont le chevalier de la Manche était atteint :

Tempérament bilieux et mélancolique. — Don Quichotte grand , jaune , sec , velu , avait la tristesse de sa maigreur .

Age mûr , crise virile. — Don Quichotte approchait de la cinquantaine .

Culture et fertilité de l'entendement. — Don Quichotte avait beaucoup d'esprit , une mémoire heureuse , et son instruction était si variée , qu'elle aurait embrassé à la fois toute une encyclopédie .

Orgueil du sang , prétentions vaniteuses. — Don Quichotte était *hidalgo et manchego* , descendant en ligne directe de Varon de la Alcurnia de Gutierre Quijada , vainqueur des fils du comte de San Polo .

Exercice forcé , courses violentes. — Don Quichotte était chasseur , et qui plus est , chasseur de lièvres .

Brusque transition de l'activité à l'inertie. — Don Quichotte oubliait d'un jour à l'autre et l'administration de son bien et jusqu'à sa passion pour la chasse .

Alimens échauffans de substance visqueuse et peu nutritive. — Don Quichotte vivait les jours gras de viande froide hachée et fortement épicée , soupait de lentilles les vendredis , de fatigues les samedis , et y ajoutait quelque pigeonneau les dimanches .

Solstices d'été , équinoxes d'automne. — Don Quichotte éprouva ses plus terribles accès le 28 juillet , le 17 août et le 3 octobre .

Passions amoureuses. — Don Quichotte fut toujours si amoureux qu'il n'eut pas même besoin de voir l'objet de sa flamme pour l'adorer .

Excès de lecture. — Don Quichotte vendait toute son orge et tout

son blé pour acheter des livres de chevalerie et des poésies érotiques.

Veilles trop multipliées et trop longues. — Don Quichotte, après avoir lu au clair de la lune durant la nuit entière, ne pensait jamais à se reposer pendant le jour, et c'est ainsi qu'à force de lire beaucoup et de dormir peu, il se dessécha si bien le cerveau qu'il perdit la raison.

De l'énumération des causes passant à l'indication des symptômes, l'illustre docteur traduit littéralement dans son auteur la définition suivante :

« Comme le mot folie est générique, il comprend différentes espèces qui toutes offrent des variétés; les symptômes sont de nature corrélative; ils répondent à la diversité des causes qui les produisent. Don Quichotte, en perdant le jugement, avait perdu la faculté de distinguer le faux du vrai; il n'était plus gouverné que par son imagination, et il croyait à tout ce qu'elle avait retenu de ses lectures; il ne rêvait qu'aventures et prouesses guerrières, que déclarations et doléances amoureuses, et tous ces rêves étaient de telles réalités pour lui, qu'il n'aspirait qu'à les poursuivre par les chemins en se faisant chevalier errant. C'est là le caractère spécial de cette étrange aliénation; l'ensemble des accès et de toutes les circonstances qui s'y mêlent forme ce que les médecins appellent le *sindrome symptomatologique*. La maladie de don Quichotte ne se dérobe pas un seul moment à l'œil qui l'observe; elle suit, dans le désordre apparent de ses phénomènes, le cours nécessaire de sa nature, soit qu'elle se manifeste par un transport de fureur, par un mouvement d'arrogance, par un élan belliqueux, ou par une velléité galante. On voit à chaque paroxysme que les objets extérieurs qui ont été mis en contact avec les sens du malade, au lieu de produire des sensations et des images régulières, troublent son jugement, et ne se présentent à son imagination que sous un aspect conforme à la disposition interne de sa tête. »

Après la description de la maladie, vient l'exposé du régime curatif. Pour diriger le traitement moral de la folie, une étude approfondie du cœur et de l'intelligence de l'homme est indispensable; il importe surtout de ne rien ignorer du malade. Or, qui pouvait mieux connaître don Quichotte que Cervantes! tempéramment, caractère, esprit, n'avait-il pas tout vu naître? Aussi, avec quelle sollicitude il soigne son enfant! comme il sait bien deviner les remèdes qui lui conviennent!

Six personnages figurent dans son apologue, et chacun, chargé d'un rôle distinct, concourt, selon les principes de Boerhaave, à l'épreuve d'une double action. Le curé du village, maître Nicolas, et Samson Carrasco ont pour mission d'entrer dans la folie du pauvre chevalier et d'en caresser toutes les faiblesses, tandis que le chanoine de Tolède, l'hôtesse et sa nièce doivent la heurter de front et la combattre à outrance. Le traitement commence par l'éloignement du malade de la cause première de la maladie; les livres de chevalerie et d'amour sont jetés au feu; une cloison de briques s'élève entre la chambre de don Quichotte et la pièce où ils étaient enfermés, et l'on ne manque pas de supposer que ce nouveau mur a été bâti par enchantement. C'est le sage Mugnaton qui est venu dans une nuage épais, monté sur un dragon, et qui est sorti par le toit en laissant la maison pleine de fumée.

Si le cordon sanitaire dont l'adroite main de Cervantes environne son malade vient à se briser, à qui la faute? à cette nièce étourdie qui confond le nom de Freston avec celui de Mugnaton ou Triton; et encore en résulte-t-il cette observation essentielle, qu'il ne faut rien négliger avec les fous; qu'on doit, en les trompant, se méfier d'une lueur de raison, et que, sous peine de tout perdre, il faut craindre sans cesse l'instinct soupçonneux qui les tient en éveil.

Quand don Quichotte, arrivé au plus haut degré de démence, s'obstine à rester dans la Sierra-Morena, à quel artifice a-t-on recours pour l'en faire sortir? On amuse de nouveau les illusions de sa folie par des travestissemens bizarres. Le curé s'affuble d'une robe de velours bordée de satin blanc, et le barbier suspend à son menton une barbe roussée qu'il a faite avec une queue de vache; puis, voici venir la belle et malheureuse Dorothée; elle se jette aux pieds du chevalier errant, lui apprend qu'elle est la princesse Micomicon, lui raconte ses infortunes et le conjure de la venger de l'offense qu'elle a reçue. Grâce à ce stratagème, don Quichotte abandonne sa retraite sauvage et se laisse ramener à l'auberge où un lourd sommeil, entrecoupé de somnambulisme, éteint par degrés son délire; bientôt il tombe dans une atonie complète. On est maître de lui, et il rentre dans sa maison sur une charrette à bœufs, l'œil fixe, la bouche muette, la tête baissée comme un homme encore étourdi par le songe qui a troublé sa nuit. Rien de plus prudent que la détermination prise par le curé et le barbier de s'abste-

nir pendant un mois de voir don Quichotte pour ne pas réveiller ses souvenirs. Il eût été encore mieux que le malade ne vît ni sa maison ni aucun des siens ; sa pensée, entraînée dans une direction nouvelle , aurait pu se séparer entièrement du passé.

La contre-épreuve est conduite avec une rudesse héroïque ; à l'exemple du chanoine de Tolède , l'hôtesse ne fait usage ni de détours ni de raisonnemens ; son incrédulité s'exhale en imprécations ; qu'on ne lui parle plus de toutes les folies de don Quichotte, ou elle ira porter plainte à Dieu et au roi pour qu'on y mette bon ordre ; sa nièce appuie sur le mal plus durement encore ; l'ironie se joint dans sa bouche à l'invective ; tout ce qu'on débite des chevaliers errans n'est que fable et mensonge ; les livres qui racontent leurs exploits devraient être brûlés en place publique ; mais , par malheur, il n'y a plus d'auto-da-fé ; il faudrait donc qu'on les clouât au pilori et qu'on leur mît un écriteau qui les déclarât infâmes pour cause d'attentat aux bonnes mœurs !... Qu'on juge de l'impression que devait produire l'idée seule de cette flétrissure de galérien sur l'honneur si délicat du chevalier de la Manche !

A ces moyens d'influence morale, qui étirent coup sur coup la maladie , Cervantes entremêle , suivant l'état du malade , les procédés homœopathiques ; il pousse avec vigueur sa folie en avant pour l'épuiser par ses excès et pour la désenchanter par ses mécomptes. C'est ainsi que le malencontreux hidalgo perd Rossinante et se réveille à califourchon sur un chevalet de bois ; c'est ainsi qu'il est pendu par le poignet à la fenêtre de Maritorne , qu'il est désarçonné par Samson Carrasco qui vient lui jeter le gant , tantôt comme chevalier des miroirs , tantôt comme chevalier de la lune ; c'est ainsi enfin qu'au déclin de sa folie , dans ce période d'élucidation où toutes les idées fléchissent et prennent une teinte pacifique , le bachelier, voulant l'exciter à commencer la vie pastorale , lui dit qu'il a composé une églogue et qu'il vient d'acheter à un berger du Quintanar deux superbes chiens portant les noms fameux de Barcino et de Butron.

Les phénomènes moraux qui signalent le retour graduel de don Quichotte à la raison se succèdent dans une progression si exacte et sont décrits avec tant de fidélité , qu'au dire de Morejon , Cervantes semble avoir emprunté l'ingénieux pinceau du médecin de Cappadoce ; il l'a même emporté sur Hippocrate de tout l'avantage d'une action sur une définition ; au lieu d'un froid sujet d'amphithéâtre , il fait mouvoir un

personnage comique que l'on comprend toujours et qui ne cesse jamais d'intéresser.

On a blâmé le dénouement de don Quichotte ; et en effet , la *merveilleuse* histoire pouvait finir d'une manière moins commune ; mais , dans l'esprit de l'auteur et à son insu peut-être , la thèse médicale a prévalu sur toute considération littéraire ; Cervantes ne s'est armé du scalpel, et n'a procédé à l'autopsie de son héros, que pour démontrer l'insuffisance de l'anatomie pathologique dans ce genre mystérieux d'affections ; rien de semblable n'existe dans le cid Hamete Benengeli qui lui a fourni le canevas de son livre, et l'on conçoit aisément que Cervantes se soit laissé préoccuper par la pensée qu'il ne devait qu'à son propre génie.

Molière a été universel comme l'écrivain espagnol : même substance , même originalité dans tous les sujets qu'il a mis en scène ; mais est-il une matière qu'il ait traitée plus à fond que la médecine ? Que de fois n'y est-il pas revenu ! On a voulu que ce fût acharnement ; pourquoi ? Quel motif avait-il ? j'allais dire quel intérêt ; car , aujourd'hui, il est de rigueur que toute opinion doit avoir quelque intérêt pour mobile. Les traits décochés contre les médecins, quelque acérés qu'ils soient, ne portent pour la plupart que sur l'ignorance ou la pèdanterie ; ils ne s'arrêtent donc pas au but de la satire, ils vont plus haut et plus loin ; on peut les considérer comme un appel indirect fait au véritable savoir, et il est certain qu'ils ont été une cause efficace de progrès ; la médecine routinière, toute hérissée d'aphorismes et de formules, s'était retranchée dans une scholastique barbare ; Molière se jeta intrépidement à travers ses bastions de grec et de latin, et il lui suffit, pour la forcer à déguerpir et à marcher, d'exposer aux yeux du public les deux Diafoirus ; comment ne pas apercevoir à travers ces grotesques caricatures tout le néant des méthodes décrépites qui ne tiennent plus qu'à des mots en ruine ? Quel fervent disciple eût osé faire cortège à ces aveugles négateurs qui se vantaient d'être si fermes sur les principes qu'ils n'avaient jamais voulu ni comprendre, *ni même écouter les prétendues découvertes de leur siècle sur la circulation du sang, et autres opinions de même farine ?*

Les quatre premiers médecins du roi, Desfougerais, Esprit, Guenaut et Dacquin, à peine déguisés sous une pseudonymie composée par Boileau, viennent, à la voix de Molière, représenter l'exagération

des deux systèmes alors en vogue ; l'engouement de la saignée lutte contre le fanatisme de la purgation, et de part et d'autre on est si passionné, si absolu, si tranchant, qu'une consultation est plus dangereuse qu'une maladie. — *Si vous ne faites pas saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte*, dit Tomès à Sganarelle. — *Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart-d'heure*, réplique Desfonandrès. — *A qui croire des deux ?* se demande le père de la malade ; *me voilà justement un peu plus incertain que je ne l'étais ; il me vient une fantaisie, il faut que j'aillè acheter de l'orviétan*. Quoi de plus incisif, et pourtant de plus vrai ? Le doute conduit au désespoir, le désespoir aux moyens extrêmes, et charlatanisme pour charlatanisme, le plus expéditif est celui qui obtient la préférence. « Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes » de querelles nous font parmi le monde, dit la Faculté qui intervient » sous le masque du docteur Fillerin ; et n'est-ce pas assez que les sa- » vants voient les contrariétés et les dissensions qui sont entre nos au- » teurs sans découvrir encore au peuple, par nos débats, la forfanterie » de notre art. » Bien qu'ici Molière frappe fort, il frappe juste ; il était impossible de mieux faire sentir aux parties intéressées le péril de ces guerres de systèmes, et la nécessité d'y mettre fin. Si d'un côté la cérémonie burlesque du *Malade imaginaire* et la superstitieuse intolérance du docteur Purgon blessent à mort la foi classique ; de l'autre, la ferveur de la lancette, symbole des nouvelles croyances, est châtiée de main de maître, et les excès qui arrivent ne sont pas plus épargnés que ceux qui s'en vont.

C'est dans sa comédie la plus bouffonne que le courageux réformateur a laissé le mieux voir tout ce qu'il possédait de cette science, objet des prédilections de sa critique ; il a, surtout, si bien rencontré Cervantes dans la définition et le traitement des maladies mentales qu'on pourrait croire que ces deux grands hommes avaient étudié sur les mêmes bancs ; écoutez le médecin qui disserte sur la folie supposée de M. de Pourceaugnac :

« Comme ainsi soit, dit-il ; qu'on ne puisse guérir une maladie » qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaite- » ment connaître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable » espèce, par ses signes diagnostiques et pronostiques, vous me per- » mettez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la

» maladie dont il sagit, avant que de toucher à la thérapeutique et aux
» remèdes qu'il vous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle ;
» je dis donc que notre malade, ici présent, est malheureusement atta-
» qué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nom-
» mons fort bien mélancolie hypochondriaque, espèce de folie très-fa-
» cheuse... Je l'appelle hypochondriaque, pour la distinguer des deux au-
» tres, car le célèbre Gallien établit doctement, à son ordinaire, trois es-
» pèces de cette maladie... La première, qui vient du propre vice du cer-
» veau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire ;
» la troisième, appelée hypochondriaque, qui est la nôtre, laquelle pro-
» cède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure,
» mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation
» portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et
» crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonc-
» tions de la faculté princesse. Pour diagnostic incontestable de ce que
» je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux, cette tristesse
» accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques
» et individuels de cette maladie, si bien marqués chez le divin vieil-
» lard Hippocrate ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards,
» cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et
» velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie pro-
» cédant du vice des hypochondres ; laquelle maladie, par laps de temps,
» naturalisée, envieillie, habituée et ayant pris droit de bourgeoisie chez
» lui, pourrait bien dégénérer en une manie, ou en phthisie, ou en
» apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. »

Après cette analyse dont l'orthodoxie est inattaquable, quel est le trai-
tement prescrit par le médecin que Molière fait parler ? celui qu'ordon-
naient les plus habiles docteurs d'alors : « Mais, ajoute-t-il, je trouve
» qu'il est bon, avant toute chose, de réjouir le malade par d'agréa-
» bles conversations, chants et instrumens de musique, à quoi il n'y a
» pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouve-
» mens, dispositions et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de
» ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang d'où
» procède la maladie.

Supprimez maintenant la fiction de la démence attribuée à M. de
Pourcéaunac, fiction qui est la part nécessaire du comique, et dites-

moi si les médecins d'aliénés dont notre siècle s'honore tiendraient un langage bien différent de celui que vous venez d'entendre.

» O Cervantes! s'écrie Morejon dans les transports de son enthousiasme, lorsque tant de profanes osent se dire initiés aux secrets de la médecine, toi qui étais né pour elle, tu n'as pas même porté un titre que tu aurais immortalisé! Mais qu'importe! tout ce qu'il y a d'intelligent et de sage parmi nous t'admire et te vénère! » O Molière, m'écrierai-je à mon tour, que ne te doit pas l'art de guérir! Toi seul, désintéressé dans tous ses débats, tu pouvais lui donner l'essor qu'il a pris en l'arrachant de vive force à l'idolâtrie de ses erreurs; planant du haut de ton génie sur toutes les connaissances de ton siècle, tu as ouvert à la médecine un avenir qu'elle ne voyait pas; tu l'as contrainte à se dégager du lourd bagage qui embarrassait sa marche pour courir de progrès en progrès, et si une pratique sérieuse développe aujourd'hui les enseignemens variés et positifs de nos écoles, c'est à toi que doivent s'adresser les premiers hommages de notre reconnaissance!

Merveilleuse puissance du génie! Tout ce qu'il touche de sa baguette aimantée vient à lui et se détache de la terre pour suivre son essor; jamais il ne s'arrête comme la médiocrité, à mi-côte d'un art; il va droit au sommet, et de là il le domine. « Où Corneille a-t-il donc appris la guerre? » disait un des plus savans capitaines de Louis XIV. « Où l'auteur de *Cinna* a-t-il donc appris la politique? » demandait Napoléon. Et que n'a-t-on pas tiré, que ne tire-t-on pas encore des fouilles de Shakespeare, du milieu de ces blocs entassés qui recèlent et tant de trésors artistiques et tant de richesses morales! S'il y a un si grand fonds dans les œuvres de ces hommes d'élite, c'est aussi, nous devons en convenir, qu'ils travaillaient en conscience; aucun d'eux n'aurait jeté une paille au vent; ils savaient tous, avant de semer, creuser de larges sillons; tandis qu'aujourd'hui, dès qu'on a quelques grains à confier au sol, on se donne à peine le temps d'en effleurer la surface. Est-ce crainte de rencontrer le tuf et d'effrayer, comme on le prétend, la frivolité du goût public? Eh! de grâce, qu'on ne rapetisse pas le siècle pour avoir le droit d'être petit; qu'on nous donne de l'art et de la science à la manière de Cervantes, de Molière, de Corneille, de Shakespeare, et je réponds que le siècle s'en accommodera; le siècle permet tout, excepté qu'on l'ennuie. La nature humaine ne change pas; quels que soient son costume et son langage, l'homme reste

toujours le même, et ce vieux sujet d'études a pour chaque génération un attrait de nouveauté. Le maître de notre scène comique a tué les ridicules de son temps, mais il n'a pu tuer ceux du nôtre ; et quelle Saint-Barthélemy ne pourrait-on pas faire si on savait où prendre sa massue ! Ce docteur Pancrace, qui ne jure que par Aristote et qui argumente avec tant d'incandescence pour prouver qu'on doit dire la figure et non la forme d'un chapeau ; ce pyrrhonien Marphurius qui n'abdique un moment ses doutes que pour croire aux coups de bâton qui pleuvent sur ses épaules ; tous ces plagiaires, enfin, des rêves de l'antiquité n'ont-ils pas été remplacés par d'autres plagiaires ou par d'autres rêveurs ! Je ne veux nommer aucune utopie, pas même celle de Saint-Simon ; mais cherchez bien, et assurément vous trouverez. Le bon M. Jourdain se laisse définir en termes techniques la grammaire, la logique, la philosophie, la morale, la physique, la musique, la danse, l'escrime et jusqu'à la science des bons morceaux ; c'est un inventaire complet des connaissances de son siècle auquel il assiste le plus gaîment du monde ; et que de gens courraient encore s'instruire au théâtre, si l'on en faisait une école aussi amusante ! Qu'on ne s'y trompe pas : ce M. Jourdain, tout boursoufflé qu'il fût par la caricature, était un type ; l'empreinte en a porté sur l'épicier moderne ; M. Jourdain voulait être gentilhomme ; l'épicier non-seulement ne veut pas de gentilshommes, mais il n'entend rien souffrir au-dessus de lui ; il n'admet aucune supériorité de quelque nature que ce soit. De quel côté la vanité, l'ignorance, la prétention offrent-elles le plus de prise au comique ? il me semble que la chance est meilleure pour nous qu'elle ne l'était pour Molière.

Il ne devait pas être facile ; quand les *Femmes savantes* ont été jouées, d'exterminer l'*athos* et le *pathos*, car dans les salons à la mode on s'embrassait encore pour l'amour du grec ; cependant Molière a combattu et vaincu ; mais s'il n'y a plus ni Caritidès, ni Trissotin, ni Vadius, si l'on ne compose plus de sonnets comme celui d'Oronte, si les afféteries et les subtilités des *Précieuses ridicules* ont passé de mode, d'autres subtilités, d'autres afféteries ont pris cours et circulent sans obstacles. Il y avait de la pruderie dans le spiritualisme du dix-septième siècle ; il y a du dévergondage dans celui du dix-neuvième. Le progrès est manifeste ! est-ce donc une raison pour garder le silence ? Faut-il ne tirer aucun parti de nos avantages ? Mais

à quoi bon ces conquêtes libérales dont on fait tant de bruit ? A quoi bon la liberté d'examiner, de parler et d'écrire ? A quoi bon la presse et le théâtre si, avec tant de moyens d'influence, on ose moins que le valet de chambre de Louis XIV ! Non, ce n'est ni l'audace ni le talent qui manquent ; c'est la foi dans une société que l'on fait plus dépravée qu'elle ne l'est : au lieu de diriger l'opinion dans de sages voies, on la laisse tourner au souffle de toutes les folies ; au lieu de réprimer ses écarts, on les favorise, et il n'est pas de faiblesse que l'on n'exploite avec une servilité de courtisan. L'heure est venue, ce me semble, d'imiter la noble indépendance des maîtres de notre littérature. Quiconque sent pétiller dans sa tête quelque étincelle du feu sacré doit renoncer à ces maigres tableaux de genre et à toutes ces compositions sans substance qui n'alimentent ni l'esprit ni le cœur ; aux grandes toiles les grands pinceaux ; la poétique de tous les arts n'est plus à chercher ; elle est dans les œuvres même que nous admirons, et Lamartine l'a complètement résumée par un seul vers :

C'est pour la vérité que Dieu fit le génie !

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

POÈTES — ROMANCIERS

DE LA FRANCE

AU MOYEN-ÂGE.

I.

CYCLE BRETON.

Nous avons reconnu avec les trouvères trois sources principales à l'épopée chevaleresque : les chants des Bretons, les traditions françaises, et les souvenirs de l'antiquité (1). Nous allons maintenant étudier chacune de ces sources dans ses détails, en commençant par la première ; nous parlerons ensuite des poètes qui y ont puisé.

(1) Esquisses préliminaires.—*Écho de la jeune France*, t. v. p. 36.

L'âge héroïque des peuples gaulois, comme celui de tous les peuples, se perd dans un vague lointain dont il est difficile de sonder la profondeur. La Gaule ressemble alors à un mystérieux sanctuaire d'où s'élèvent des flots d'encens, où des prêtres vêtus de blanc, et de vieux guerriers tout armés, chantent et prient ensemble à genoux, où rayonnent mille clartés pour l'imagination éblouie, mais qu'un grand voile dérobe aux regards. Ce voile, César le fendit de son glaive, et la réalité parut.

La poésie recula alors devant l'histoire, comme les Gaulois devant les Romains, et comme eux elle fut vaincue. On sait qu'elle ne mourut pas cependant, et que les bardes la recueillirent chez les Bretons, seul et dernier reste de la nation gauloise qui eût sauvé avec son indépendance les précieux débris de l'héritage druidique. C'est parmi eux, c'est dans l'Armorique et la Cambrie que nous devons l'aller entendre, et qu'elle se remontre à nous aux cinquième et sixième siècles, toute brillante et tout inspirée.

Arthur et Houel, deux guerriers du sang des vieux rois, régnaient alors sur ces deux provinces. L'un commandait aux Bretons de l'île, l'autre à ceux du continent. Ils avaient souvent à unir leurs armes contre les Saxons et les Francs, successeurs des Romains dans les Gaules ; leurs peuples étaient frères, leurs succès constans, leurs gloires communes. Le *Dragon rouge*,—symbole des Bretons dans les chants du barde Merdhyn,—le Dragon rouge triomphait toujours ; il enchaînait la fureur du *Dragon blanc* (les étrangers), et écrasait incessamment sa tête sous ses pieds. Près d'eux « combattaient par troupes ces guerriers impétueux » dont parle un autre barde ; ces guerriers aux longues lances recourbées » et sanglantes, qui engloutissaient comme un déluge les ennemis dans » une ruine générale ; » ou ces chefs renommés « qui buvaient de la » bière et du vin dans des coupes d'or, et portaient le collier d'honneur ; » ou ces autres qui « roulant comme le feu, le tonnerre et la » tempête, apprêtaient de leurs mains un repas à souhait, aux aigles » fauves et aux oiseaux de proie, et faisaient déborder de sang les fleuves après la bataille (1). »

L'histoire a appelé ces princes du surnom de *grands*, et s'il est plus glorieux aux yeux de l'humanité de rompre des fers que d'en donner,

(1) Y Gododin.

ils ont mieux mérité ce titre que tant de conquérans fameux. La poésie a chanté leur mémoire et leurs siècles ; et de l'ensemble des chants des bardes recueillis par les trouvères, et par eux traduits dans une nouvelle langue et animés d'une vie nouvelle, est née la branche de l'épopée chevaleresque dont nous nous occupons, qui se couvrit de fleurs si variées et si brillantes.

Mais pour bien comprendre ceci, quelques préliminaires sur l'état des bardes, depuis la chute du druidisme, nous paraissent indispensables.

Les bardes formaient chez les Bretons une hiérarchie régulièrement constituée par la loi ; ils avaient à leur tête le *bard-y-wlad*, ou barde de la patrie, à qui son génie seul conférait cette dignité ; elle ne s'obtenait qu'au concours. Tous les trois ans, il y avait sur une haute montagne, devant un autel druidique, une assemblée générale des anciens de la nation (*hen arduriet*), des grands et du peuple, où tous les bardes du pays venaient disputer le prix de la lyre. Le vainqueur méritait un rang distingué auprès du *grand chef* ; il avait le droit de chanter en sa présence pendant les trois années de son règne poétique ; il obtenait le *fauteuil doré* à la cour, recevait une harpe des mains de la reine avec un anneau d'or, et était honoré du titre de prince des bardes. Tels furent aux cinquième et sixième siècles, Thaliessyn, Merdhyn et Merdhyn-Emrys, qui déposèrent sur l'autel du dieu des chrétiens leur couronne de verveine de druides, et leur rameau de guy sacré. Les degrés inférieurs de la hiérarchie étaient occupés par les bardes du prince, des seigneurs, ou des autres chefs. Le nombre de ces poètes domestiques s'élevait très-haut. Ils prenaient place au milieu des premiers officiers du palais, et y logeaient ; leurs terres étaient franches et quittes de taxe et d'impôt ; en marche ils montaient des chevaux des écuries royales. Quand le souverain tenait cour plénière, aux trois principales fêtes de l'année (Pâques, Noël et la Pentecôte), il faisait présent à son barde d'un échiquier d'ivoire ; son épouse lui passait au cou une chaîne d'or, et il s'asseyait à la droite de l'héritier présomptif, des mains duquel il prenait la harpe. Cette harpe était sacrée, comme celle du prince et du noble. Il ne pouvait ni la donner, ni la vendre, ni l'engager, ni s'en défaire pour aucune raison durant sa vie, sa charge l'obligeait à se tenir toujours prêt à chanter.

Les faits et gestes de leur souverain ou seigneur, la gloire, les ex-

ploits et les actions dignes de mémoire des héros de la patrie, étaient le sujet ordinaire des chants des bardes domestiques et des bardes couronnés (1).

Au dixième siècle, ces ordonnances relatives aux bardes furent confirmées et retouchées; au onzième, nous y trouvons ajouté cet important article :

« Nul ne sera barde, nul n'aura droit de célébrer sur la lyre les événemens passés, qu'il ne sache par cœur tous les chants de Merdhyn, de Merdhyn-Emris et de Thaliessin, les trois princes des bardes bretons (2). »

Ainsi, les souverains et seigneurs de la Bretagne insulaire ou continentale : Arthur, Houel, le roi Mark, Tristan, Langaloc'h (Lancelot), Galgan (Gauvain), Perceval, tous les héros de la *Table-Ronde* ou du *Saint-Graal*, et leurs immortelles amies Gwenwar (Genièvre), Issylt (Iseult), et les autres, eurent à leur cour des poètes qui conservaient le souvenir de leurs exploits et de leurs amours, et qui trouvèrent un écho dans les bardes des onzième, douzième siècles et suivans.

Outre cette expression lyrique, la poésie bretonne en avait une autre écrite, mais moins générale.

Ce ne fut guère qu'en 750 que l'on commença à en fixer par l'écriture les fugitifs monumens. On réunit dans un monastère d'Armorique un grand nombre de chants et de traditions concernant la mémoire des princes et chevaliers bretons, et l'on donna à ce recueil le nom de « *Brut-y-Breninet*, » c'est-à-dire « Histoire des princes. »

Cinq cents ans plus tard, un moine gallois, Walter-Kalénus, voyageant en Armorique, trouva ce manuscrit, l'emporta en Angleterre, et le communiqua à Galfrid-Arthur, archidiacre du comté de Monmouth, qui le traduisit en latin, et dédia son ouvrage à Robert, comte de Gloucester, fils naturel d'Henri I^{er}. Cette dédicace, la voici :

« A très-illustre et très-invincible prince et seigneur Robert, comte de
» Gloucester, Galfrid de Monmouth, en toute vénération, salut.

» Je ne pouvais revenir de mon étonnement, en voyant que dans leurs
» ouvrages Gildas et Bede ne parlassent point des anciens princes bre-

(1) Gyfreithjeu hyweldda.

(2) Davies Rlies.

» tons, ni même d'Arthur et de ses chevaliers, et de tant d'autres qui
» se succédèrent depuis ; je m'en étonnai, dis-je, vivement ; car leurs
» gestes méritent d'éternels éloges, et ils sont gravés dans la mémoire
» d'un grand nombre de peuples qui les chantent avec enthousiasme.
» Telles étaient mes pensées habituelles, quand Walter d'Oxford, sa-
» vant aussi versé dans l'art de la parole que dans les histoires étran-
» gères, me montra un livre singulièrement vieux, écrit en langue bre-
» tonne, et contenant en très-beaux vers les gestes et faits des anciens
» Bretons... C'est à sa prière que j'ai traduit cet ouvrage en latin.

» Agréer-en l'hommage, Robert de Glocester, etc.»

Du latin du moine Galfrid, le *Brut-y-Breninet* passa dans le fran-
çais de Wace et de plusieurs autres trouvères. C'est un des plus an-
ciens monumens de notre littérature au moyen-âge, et le premier ro-
man de la Table-Ronde.

Wace.

Les descendans de Rolf-Gangr et des barbares du nord qui le suivi-
rent sur les côtes de France, étaient depuis long-temps fixés en Neus-
trie ; ils avaient des ducs et des lois, un gouvernement constitué, par-
laient la langue des vaincus, le roman wallon, et cimentaient chaque
jour par de mutuelles unions leur alliance avec leurs voisins les Bretons
d'Armorique ; ces rapports devinrent si intimes, qu'ils confondirent
bientôt les intérêts des deux peuples. La conquête de l'Angleterre par
eux résolue et exécutée en fut un des fruits principaux.

Mais il ne fut pas le seul ; ce fait devait avoir des conséquences dans
un autre ordre de choses bien plus importantes encore, il devait ap-
prendre aux trouvères normands quelle mine poétique la Bretagne re-
celait dans son sein.

On connaît le goût des peuples du nord pour la poésie, ils le portè-
rent avec eux dans leur nouvelle patrie, et leurs princes continuèrent
à avoir des poètes auprès d'eux.

Quand Louis-d'Outremer, usurpateur du duché de Normandie,
chassa les jongleurs de la cour du jeune Richard (942), et qu'il en
nomma sénéchal Raoul Torte, « la cour, nous apprend un trouvère, en
fut tournée à grant' destruction, — Raoul en reçut mainte malédic-
tion ; — moult il y avait par la terre de pleurs et de gémissemens. —
Plus de vielles ni de rotes, ni de rotruenges, ni de chansons. — Les

vieillards, les vieilles femmes se laissaient choir à genoux ;—les petits enfans mêmes pleuraient dans plusieurs maisons. — »

Le premier acte de l'autorité de Richard, après avoir reconquis ses états, fut de les rappeler ; poète distingué lui-même, et époux d'une princesse bretonne élevée au son de la harpe armoricaine, il aimait comme elle à entendre les trouvères, à les protéger, et secondait de tous ses efforts le mouvement intellectuel dont ils étaient les instrumens.

Ses successeurs suivirent son exemple. Guillaume-le-Conquérant donnait à son ménestrel Berdik trois *vills* et cinq *caracates* de terres dans le Gloucestershire, et cela sans taxes ni impôts. Par ses ordres, la langue française, qui était déjà celle de la *clergie* (les lettrés), de la cour, des tribunaux et des grands, devenait celle de toutes les écoles ; sa connaissance était exigée pour parvenir aux emplois, le code des lois saxonnes traduit dans la langue des vainqueurs, et l'antique idiôme de l'Angleterre abandonné du peuple. Peu à peu, le français s'étendit partout, et au douzième siècle on ne pouvait plus l'ignorer sans passer pour *vilain*, comme le témoigne le *Dictié d'Urbain*, manuel de la civilité à cette époque, composé par Henri I^{er}.

Soyez debonnaire et courtois,
Sachez aussi parler françois ;
Car moult est langage loué,
De gentilshommes moult aimé.

Enfin la France n'était plus le seul théâtre du mouvement littéraire et intellectuel, il embrassait toute l'Angleterre.

C'est alors que naquit (de 1095 à 1110), dans l'île de Gersey, le trouvère *maistre* Wace ; il commença ses études à Caen, où il y avait une école célèbre fondée par l'abbé Lanfrank, depuis archevêque de Cantorbéry. De là il passa en France, et après un séjour de quelques années dans ce pays, il revint en Normandie.

En l'île de Gersey suis né,
A Caen fus petit apporté,
Illecques (là) fus-je à lettres mis,
Puis fus *long-temps* en France appris,
Quand de France je *retournai*,
A Caen *longuement* demurai,
De romans faire m'entremis,
Moult en écrivis et en fis.

Il y composa en effet sa traduction du *Brut-y-Breninet*, son principal ouvrage (1155), et la première partie du roman des *Ducs de Normandie* (1160). Mais il ne tarda pas à comprendre, à ce qu'il paraît, que la route qui mène à la gloire ne conduit guère à la fortune, car il rompit brusquement le fil de son histoire de la manière qu'on va lire :

Mais d'aller longue voie se peut-on bien lasser,
Et de belles chansons se peut-on ennuyer ?
Qui chante, boirc doit, ou prendre autre loyer,
De son métier se doit qui le peut avancer.

Il abandonna donc la poésie pour *prendre autre loyer*. Son *métier* nouveau l'*avança*-t-il davantage ? C'est peu probable.

Au moins sa rupture avec les muses n'était-elle point définitive ; au bout de dix à douze ans, il se réconcilia avec elles, et reprit le cours de ses travaux. Il est vrai de dire que le réconciliateur était Henri II, et que le trouvère venait d'être fait chanoine de Bayeux.

Il me fit donner, Dieu lui rende !
A Bayeux une prébende,
Et maint autre don m'a donné.
De tout lui sache Dieu bon gré.

Malgré le titre et les dons il ne put s'empêcher toutefois de laisser entrevoir comme un regret ou un vœu dès le début de la seconde partie de son roman ; peut-être aussi ne cherchait-il qu'une excuse à son long silence.

Jadis, observe le trouvère,

Moult *souloient* être honorés,
Et moult prisés et moult aimés,
Ceux qui les gestes écrivaient,
Et qui les histoires traitaient,
Souvent ils avaient des barons,
Et des nobles dames beaux dons,
Pour mettre leur nom en histoire (1).
Moi je puis longuement penser,
Livres écrire et translater,
Faire romans et serventois,
Ne trouverai qui soit courtois,
Qui tant me donne et mette en main,
Dont j'aie un mois un écrivain,
Ni qui nul autre bien me fasse (2).

(1) Allusion aux bardes.

(2) Les trouvères se servaient de copistes pour mettre au net leurs ouvrages.

Ils disent : Moult bien, maistre Wace,
Vous devriez toujours écrire,
Qui savez tant bel et bien dire !
A ce me tais, et reste mus (muet).
De plusieurs je n'en aurai plus.

Et cependant, ajoute-t-il tristement,

Je parle pour la riche gent
Qui a les rentes et l'argent ;
Car pour eux sont les livres faits,
Et bons dits faits, et bien retraités (racontés).
Morte est, qui jadis fut, noblesse,
Et périe est od (avec) lui, largesse.
Qui ses lois ait (suive), ne puis trouver,
Tant puis-je loin et près aller,
Ne trouverai qui rien me donne
Fors le roi Henri-le-second.

Ces vers pourraient donner à croire que maistre Wace n'est pas entièrement à l'abri du reproche qu'ont adressé certains critiques à un poète de l'antiquité.

Mais ce n'est pas à notre siècle de lui en faire un crime : s'il eût vécu de nos jours, il eût parlé différemment, sans doute ; nous n'en sommes plus au temps où les poètes enviaient de quoi avoir un copiste durant un *mois* ; où ils léguaient à leurs femmes, par testament, le second de leurs lits après le meilleur (Shakespeare) ; où ils reconnaissaient par devant justice en avoir reçu quarante-quatre poules et poulets avec *un coq*, et autres objets semblables (Cervantes) ; où, enfin, ils empruntaient *trois sols* pour payer le *raccommodage* de leur unique paire de *soulliers*, comme le grand Corneille.

Moult *soulent* ils être honorés !

Wace termina la série de ses romans par deux ouvrages pieux : *l'Histoire de la Fête de la Conception de la sainte Vierge*, et la *Vie de saint Nicolas*. Tel était l'usage des trouvères, c'était le repos dans le sein de Dieu après les orages, un *passport* d'immortalité. Ainsi les chevaliers venaient terminer leur carrière si brillante et si agitée, si pleine de guerre et d'amour, dans quelque abbaye solitaire, à l'autel de laquelle, fatigués du monde, ils appendaient leur bouclier.

On croit qu'il mourut vers la fin du douzième siècle, en Normandie selon les uns, en Angleterre suivant d'autres.

A cela se réduit le peu de détails que nous possédions sur le trouvère normand ; nous les avons recueillis çà et là dans ses livres , comme des traits épars et brisés , pour en refaire son image , mais nous n'osons trop nous flatter d'y avoir réussi.

Il y a moins d'une année qu'égaré dans les rues de Caen, nous demandions à la vieille ville quelque souvenir de son vieux trouvère. Nous cherchions son nom sur tous les murs les plus noircis par le temps , sur toutes les portes les plus moussues. Mais ni les murs ni les portes antiques ne nous en parlèrent. Peut-être , la maison qu'il occupait sert-elle aujourd'hui à quelque usage infâme ; celle où est né Châteaubriand est maintenant l'écurie de la poste de Saint-Malo.

Nous entrâmes dans une église (Saint-Étienne , je crois), et sous les arches ogivales , les mille colonnes et les cintres mêlés de roman au milieu de la poussière et de l'odeur des siècles passés , le trouvère vint encore s'offrir à notre esprit. De graves chanoines réunis dans le chœur psalmodiaient l'office du soir ; c'était peut-être à la même place que le *chanoine* de Bayeux avait lui-même *verseillé*. Sa mémoire nous suivit ainsi sur les jolies rives de l'Orne ; sans nul doute , jadis il s'y promena plus d'une fois ; nous le rêvions , la tête couverte d'un froc , et s'appuyant sur un bâton. Il portait sous le bras un psautier , ou peut-être un de ses romans ; il était un peu triste et courbé , s'avancait lentement , et nous semblait réciter à demi-voix des vers. Hélas ! notre rêve dura peu ! Il y avait près de nous des matelots à moitié ivres , qui chantaient et fumaient en radoubant leur chaloupe.

Après avoir erré çà et là , long-temps , le long des quais et des environs , tout plein des souvenirs du moyen-âge dont la ville est remplie , nous songâmes à revenir sur nos pas , mais soit distraction , ou plutôt ignorance des lieux , nous perdîmes bientôt notre route , et nous nous trouvâmes face à face avec un cimetière.

Quand on est seul au milieu d'une ville , et que la foule qui s'agite , et entoure , n'offre personne à qui sourire et serrer la main , autant vaut selon nous la société des morts.

Nous entrâmes.

Le soleil sur le point de se coucher jetait en ce moment un grand éclat ; il éclairait , de longs rayons pâles et brisés , la sombre verdure du feuillage , les croix des tombes et le faite des monumens. Si tout était mouvement et bruit sur les bords de l'Orne et au sein de la ville,

ici tout était paix et calme : pas un oiseau , pas un être vivant , aucun murmure , que le froissement des herbes à demi fanées , et des insectes nés de l'homme qu'elles abritent sous leurs touffes.

Que venions-nous chercher au cimetière des Normands, nous autres fils de l'Armorique ? était-ce quelque ami perdu , quelque parent défunt loin de sa terre natale , quelques bonnes et pieuses pensées , ou le tombeau de maistre Wace ? Mais le trouvère , sans doute , ne repose point en ces lieux , l'Angleterre , dit-on , a recueilli ses restes.

Pourtant , nos yeux allaient de tombe en tombe et d'építaphe en építaphe , comme s'ils eussent cherché à retrouver la sienne.

Et notre pied subitement heurta à l'angle d'un autre tombeau , au tombeau d'un autre trouvère...

Lui aussi fut *clerc-lisant* de la Normandie , et honora cette province par ses ouvrages ; lui aussi habita la ville de Caen ; il fut chanoine de Bayeux ; comme Wace , comme Wace il visita l'Angleterre ; non plus , il est vrai , en voyageur et protégé d'un roi (les rois en ce temps-là ne donnaient plus de couronnes aux poètes , ils n'en portaient plus eux-mêmes ; le peuple l'avait fait rouler avec leur tête dans leur sang ,) non ! l'Angleterre fut pour lui une terre d'exil. Il allait en compagnie de malheureux prêtres bretons demander à cette île un refuge contre la proscription ; avec eux il eût pu chanter : « Adieu , » pauvre pays de France ! adieu ! Assis le long du jour sur un rocher » du rivage j'arrose mon visage de larmes , je fatigue mes yeux à chercher à l'horizon lointain ;

« Je fatigue mes yeux à chercher sur les mers , si je ne vois point » arriver quelque vaisseau de la patrie , qui m'annonce ma délivrance. »

C'était le tombeau de l'abbé Déclarue... Peu de jours avant sa mort nous lui avions écrit , là nous attendait sa réponse.

Resté seul et le dernier d'une génération illustre , parmi les exilés du monde , pour lui bâtir un monument , il avait achevé son œuvre , et vu blanchir enfin , à l'horizon des mers de la vie , la voile de la délivrance !

La nuit venait ; nous nous mîmes un moment à genoux au bord de la tombe de celui qui fut notre maître , notre conseil et notre guide ; et nous nous hâtâmes de quitter ces lieux (1). TH. V.

(1) Dans le numéro prochain , nous analyserons le roman du *Brut* et en donnerons des extraits.

MÉMOIRES DE LUCIEN BONAPARTE.

Dernièrement , dans un repos de chasse , le hasard me conduisit près d'une grange où un garçon de ferme était occupé à cribler du froment , et je ne pus m'empêcher d'exprimer quelque surprise en voyant tous les mauvais grains qu'il avait laissé passer : « Que voulez-vous ! me répondit le paysan , ce blé là vient d'une terre pierreuse ; il est mêlé de tant de gravier qu'il a crevé le tamis. »

La plupart des hommes politiques qui écrivent leurs mémoires ne pourraient-ils pas en dire autant ! Combien en voyons-nous cribler leur vie et en trier soigneusement les moindres jours , sans parvenir à séparer l'ivraie du bon grain ! quel tamis , par exemple , serait de force à résister au poids d'un 18 brumaire ? Conçoit-on qu'on se dise républicain , et que l'on ait fait sauter la république par la fenêtre ? Est-il une justification admissible pour la complicité d'un Brutus dans l'usurpation d'un César ! J'accorde volontiers à Lucien Bonaparte toutes les bonnes intentions qu'il s'attribue ; l'histoire contemporaine est pavée , comme l'enfer , de bonnes intentions ; je n'entends le chicaner ni sur sa conduite en Corse envers son bienfaiteur Paoli , ni sur la ferveur de son jacobinisme à Saint-Maximin , ni sur ses votes de nécessité à Paris , ni en un mot sur tout ce qu'il appelle les erreurs de sa jeunesse ; mais ce qui me semble intolérable , c'est qu'il persiste à protester de son amour et de son respect pour la représentation populaire , après l'avoir traitée à Saint-Cloud avec une irrévérence digne de Catilina.

Un rôle aussi honorable que simple était indiqué à l'ancien président du conseil des Cinq-Cents par sa position de famille , et je regrette pour lui qu'il n'ait pas su le prendre. Il lui suffisait de rapporter tous ses actes , bons ou mauvais , à son dévouement fraternel ; qui aurait jamais songé à lui en demander compte ? L'influence du sang ne se raisonne pas plus que l'ascendant du génie ; la nature avait deux voix pour entraîner le frère de Napoléon , elle parlait en même temps à son esprit et à son cœur ; le moyen de résister lorsque tout cédait ! Mais l'amour-propre s'accommode mal de tant d'abnégation ; n'eût-on qu'un rayon de gloire , on ne veut pas qu'il aille se perdre dans l'aurole d'un autre ; on tient à faire nom à part , et qu'arrive-t-il , c'es

qu'on s'exagère la valeur d'une individualité qui n'a souvent qu'une illustration relative. Je désirerais qu'il fût possible d'adoucir ici le langage de la vérité ; il me répugne d'enlever une illusion au malheur et une espérance à l'exil ; cependant , l'erreur que j'ai à combattre vient d'avoir de si funestes résultats, que, dans l'intérêt même et des dupes et des victimes , tout ménagement doit cesser : on trompe les Bonaparte ou ils se trompent eux-mêmes en transformant leur famille en dynastie ; leur condition est irrévocablement fixée , ce ne sont pas les rejetons , ce sont les rameaux d'un arbre dont le tronc est mort : en aucun temps ils n'ont eu une existence qui leur fût propre ; sans Napoléon ils n'auraient jamais rien été ; sans lui , ils ne seraient rien encore ; qu'ils se pénètrent donc bien de cette destinée toute secondaire qu'il leur a faite , et qui , en réalité , n'a rien d'humiliant puisqu'elle tient moins à leur petitesse qu'à sa grandeur ; s'ils veulent nous faire penser à eux , leur meilleur moyen c'est de nous parler de lui ; on leur saura toujours gré d'ajouter à la richesse d'un monument national , et l'immense intérêt qui s'attache aux souvenirs de notre gloire militaire pourra les couvrir d'une protection reconnaissante.

Quand l'opinion est ainsi d'une propension facile à l'indulgence , à quoi bon l'exciter à la sévérité ? Qu'y a-t-il de commun , je le demande , entre les frères de Napoléon et l'histoire ? leur biographie , plus ou moins chargée d'épisodes romanesques , n'appartient qu'à la chronique ; les femmes y occupent la plus large place , tandis qu'elles ne figurent que sur le dernier degré du trône impérial. Trois préfets , ou plutôt trois pachas couronnés , changeant de sceptre et de boudoirs au gré d'un maître absolu , et devenant , sur un décret , Westphaliens , Hollandais , Napolitains ou Espagnols , est-ce là de quoi nous occuper sérieusement ? Lucien a dédaigné la pourpre royale , il est vrai , mais pourquoi ? Ses motifs sont écrits à chaque page de ses mémoires ; il y a en lui plus de caprice que d'indépendance : tourmenté par une imagination mobile et inquiète , il ne ressemble aucunement à ces hommes tout d'une pièce , qui , à force de constance , appellent le respect jusque sur leurs erreurs ; il s'est épris successivement pour deux ou trois constitutions ; il a raffolé du directoire , et il l'a culbuté ; il s'est réconcilié avec l'empire en 1815 , après s'en être éloigné en 1804 ; il a foudroyé le système du gouvernement anglais de ses périodes radicales , et il a fini par demeurer saisi d'enthousiasme en étudiant le jeu de ses

ressorts aristocratiques ; sa vie est un choc continu d'idées contradictoires.

A chaque nouvel événement, c'est un reflux d'opinions qui lutte contre une marée montante d'utopies ; on ne peut comparer la tête d'un homme si prompt à s'impressionner qu'à un creuset toujours en ébullition ; rien n'y prend consistance, rien ne s'y épure, rien ne s'y achève. Que veut aujourd'hui M. le prince de Canino ! Il veut tout ce que veulent les républicains, moins la république, plus l'aristocratie. Il veut que la couronne, ondoyée en 1830 par deux cent dix-neuf députés, reçoive le baptême du suffrage universel ; suivant lui, le diadème impérial a obtenu du vote populaire une triple consécration, et il ne fut jamais de légitimité plus légitime ; à Dieu ne plaise que je veuille discuter, je me bornerai à deux observations de faits : la première, c'est que l'auteur a protesté lui-même contre cette légitimité par sa retraite ; la seconde, c'est que Napoléon croyait si peu à la validité de son titre, qu'il appelait avec impatience la sanction du temps par ce mot célèbre : *Que ne suis-je mon petit-fils !* et qu'en outre, tout riche qu'il fût en héritiers collatéraux, il répudia une femme chérie pour avoir accès dans les dynasties légitimes.

Les divagations et les incohérences qui abondent sous la plume de Lucien Bonaparte ont donné lieu à de piquans mécomptes ; tous les partis ont été déçus, et cependant l'ouvrage n'est pas exempt d'esprit de parti ; on y rencontre çà et là quelques traces de vieilles passions mal éteintes ; au rebours de tous les mémoires historiques, il y a peu de faits et beaucoup de discours ; l'auteur a rapporté avec l'effusion d'une tendresse paternelle toutes ses harangues aux Cinq-Cents, mais il ne nous a révélé aucun de ces détails d'intérieur, aucun de ces secrets de palais dont son nom avait éveillé l'appétit ; en un mot, il n'a pas ajouté une seule page à l'histoire de son frère. Ce calcul tout personnel lui a mal réussi ; je n'attribue à aucune autre cause la froideur de l'accueil général. Que ce soit donc un avertissement pour le second volume, s'il est vrai qu'il ne se soit pas perdu dans l'échauffourée de Strasbourg et que le public doive encore l'attendre.

Je ne terminerai pas sans rendre un sincère hommage à la franchise de quelques aveux ; l'auteur a souvent désarmé la critique en faisant justice lui-même de ses erreurs ; ce mot : *J'ai tort*, qui, suivant Rulhière, nous déchire la bouche, s'échappe sans peine de ses lèvres,

et la candeur de son repentir semble prouver la bonne foi de ses fautes. Parmi les nouvelles opinions que l'expérience lui a fait adopter, il en est deux dont je me plais à prendre acte pour l'honneur des principes monarchiques : la première, qui appartient à l'ancienne constitution française et non à Sieyès, comme il l'avance, est relative à la supériorité du système électoral par degrés au monopole de l'élection directe ; la seconde porte sur la nécessité de tenir dans un constant équilibre les pouvoirs politiques de l'état en relevant l'élément aristocratique au niveau de l'élément démocratique.

« Étrange puissance de certains mots dans les révolutions, s'écrie
» Lucien ! puissance magique, quelquefois bienfaisante, plus souvent
» fatale ! nul mot n'eut plus d'influence parmi nous que celui d'aristo-
» crate. L'anathème contre l'aristocratie, né en 1789, n'a pas encore
» vieilli en 1836 ! c'est toujours le même mot ; mais à quelles idées di-
» verses et souvent opposées ne l'a-t-on pas appliqué ?.... En 89, il
» indiquait les défenseurs des abus de l'ancien régime, les aveugles
» partisans de la réunion de tous les pouvoirs dans une seule main.
» Et depuis, on l'a transféré aux plus sages défenseurs des libertés du
» régime nouveau, aux partisans éclairés de la division et de l'équilibre
» des pouvoirs. Les ministres de Louis XVI, Necker, Malesherbes et
» Roland ; Bailly et Lafayette, les feuillans, les girondins et les modé-
» rés ; en un mot, tout ce qui était renversé tour-à-tour recevait cette
» cruelle épithète, préface de l'échafaud. Nous étions sortis de ces
» crises déplorables ; mais le mot qui avait cessé d'être mortel n'en
» était pas resté moins odieux ; *on eût été bien mal avisé de ne pas*
» *décocher cette flèche à ses adversaires ; je fis comme les autres.*

Ce passage, extrait d'un des premiers chapitres, n'est que le prélude d'une thèse largement développée dans le dernier, et où l'aristocratie est envisagée sous le point de vue social. Il y a là peut-être une pensée de torysme mal digérée ; le prince de Canino demande les effets sans vouloir les causes, mais il est sur la voie d'une vérité pratique, et ce retour d'opinion doit être accueilli comme un heureux progrès.

A. de P.

LETTRE A M. LE VICOMTE WALSH

SUR LA CONDAMNATION PRONONCÉE A ROME CONTRE DEUX OUVRAGES DE
M. DE LAMARTINE ET M. DE LAMENNAIS.

« Permettez-moi, Monsieur, de vous adresser de courtes réflexions au sujet d'un événement qui a fait quelque sensation dans cette ville où le soleil ne se couche point sur l'émotion que le matin a vu naître, tant l'existence est rapide, tant les heures courent vite sur ce volcan qu'on appelle Paris. J'ai entendu apprécier diversement la mesure prise dernièrement par le Saint-Siège à l'égard d'ouvrages composés par deux hommes justement célèbres, M. de Lamartine et M. de Lamennais ; mais j'ai remarqué une disposition générale à désapprouver du moins, sous le point de vue politique, la sévérité du Saint-Siège.

« Voyez, dit-on, l'imprudencé d'une pareille mesure ; c'est jeter à l'opposition deux noms éclatans ; c'est priver la bonne cause de deux de ses plus belles lumières. Les ennemis du christianisme vont triompher. Voici qu'on range M. de Lamartine, le chantre des *Méditations* si religieuses et si chrétiennes, et M. de Lamennais, l'auteur de *l'Indifférence*, parmi les adversaires de l'Église. Si l'on avait quelque chose à reprocher au présent, ne devait-on pas être reconnaissant du passé ? Ne valait-il pas mieux, d'ailleurs, fermer les yeux sur quelques taches, quelques infractions à l'orthodoxie, que de s'aliéner deux hommes dont la plume est un sceptre ? C'est par la prudence et la conciliation seulement que Rome peut maintenir son influence qui lui échappe ; les royautés vieilles vivent de concessions. »

» Si je ne me trompe point, c'est là le résumé, à peu près fidèle, de toutes les objections qui ont été faites contre la sentence prononcée par le souverain pontife.

» Nous autres, hommes du monde, nous arrangeons un peu légèrement les affaires de l'Église. Nous trouvons qu'il y a d'admirables pages d'éloquence dans les ouvrages les moins orthodoxes de M. de Lamennais ; que nous faut-il de plus ? Nous n'adoptons point ses erreurs et tous nos devoirs se trouvent remplis ; car n'ayant point l'autorité nous n'avons point la responsabilité qui en est la conséquence naturelle. Quand donc il s'agit de l'Église, nous la mettons à notre place et nous voudrions qu'elle fit comme nous. Nous permettrions de grand cœur au vicaire de Jésus-Christ de ne point adopter intérieurement les pages de M. de Lamennais, où ce grand écrivain, alliant ensemble les doctrines de Babœuf et celles de l'Évangile, trempe les vérités éternelles du christianisme dans les erreurs éloquentes de Rousseau. Mais pourquoi ces condamnations publiques ? Pourquoi cet éclat qui ressemble à un scandale ? Pourquoi mettre l'univers dans la confiance des torts de M. de Lamennais et du blâme de Rome ?

» Pourquoi ? Parce que Rome doit la vérité au monde, et que si la chaire de saint Pierre restait sans oracles, quand les conducteurs des intelligences les égarent, la chaire de saint Pierre manquerait à son devoir le plus saint, et laisserait tomber en déshérence la plus sublime de ses missions. Il ne dépend pas du Saint-Siège de parler ou de se taire. Toutes les fois que le dépôt des doctrines

est attaqué ; que la majesté des principes est méconnue , le phare éternel , allumé à Rome par la main d'un Dieu, s'illumine, et le monde est averti que vers l'endroit où le poussent des génies téméraires il y a un écueil. Voudrait-on que par de vains ménagemens pour un écrivain, si grand qu'il soit, on laissât ternir la pureté des croyances, et qu'on voilât l'évangile par respect pour un livre écrit de main d'homme ? Il faudrait donc que l'Église éteignit son flambeau, afin que sa lumière n'éclairât point le naufrage de M. de Lamennais, et lui permit d'entraîner dans ses égaremens tant de pauvres intelligences qui ont besoin d'être mises en garde contre l'influence de son beau génie ?

» Il est difficile de soutenir sérieusement une pareille opinion, monsieur le vicomte; aussi, après quelques regrets donnés à la chute d'un homme aussi illustre que M. de Lamennais, on l'abandonne à l'arrêt qui le condamne et l'on convient d'assez bonne grâce que le Saint-Siège ne pouvait point agir autrement qu'il n'a agi.

» Mais dès qu'il est question de M. de Lamartine, les objections recommencent plus nombreuses et plus formidables. M. de Lamartine est un auteur si aimé de tous ceux qui ont lu ses vers ? Il y a tant de charme dans son talent, une séduction si douce dans l'harmonie de cette parole, facile comme la prose, nombreuse comme la poésie ! Les femmes, surtout, au cœur desquelles le poète a si bien parlé, ont pris *Jocelyn* sous la protection de leurs larmes. Elles ne peuvent croire qu'un livre où il y a tant de pieux sentimens, si heureusement exprimés, puisse contenir de graves erreurs. Et puis, M. de Lamartine n'est point un théologien, c'est un poète. Il y avait bien moins d'inconvéniens à fermer les yeux sur quelques taches. Rome n'aurait-elle pas dû adoucir sa sévérité et écouter son indulgence ?

» Ici encore je demanderais au monde la permission de prendre la défense de Rome.

» Comme tous les admirateurs de M. de Lamartine, monsieur le vicomte, j'ai loué le poème de *Jocelyn*. Il est impossible de faire descendre avec plus de bonheur l'épopée jusqu'à la vie intime, jusqu'à la vie domestique. Cette iliade, qui a pour sujet les combats qui se livrent dans le cœur d'un simple jeune homme élevé pour le sanctuaire, est un des tableaux les plus achevés qui soient sortis des mains du Raphaël de la poésie. Mais si sous cet admirable dessin, sous ce coloris magique, vous recherchez la pensée de l'ouvrage, vous comprendrez tout ce qu'il y a de raison et de prudence dans l'arrêt que vient de prononcer le chef de l'Église. Sans doute, *Jocelyn* n'est pas un ouvrage irréligieux, c'est un livre, au contraire, dont le christianisme a dicté les plus belles pages. Mais c'est précisément ce mélange des croyances de la religion avec les passions de la terre, qui fait le danger de *Jocelyn*.

» Un livre athée ou immoral n'est guère dangereux ; il ne trouve que l'athéisme ou l'immoralité pour lecteurs, et il ne peut corrompre la corruption même ; mais un livre où l'on trouve la volupté à côté de la prière, les passions humaines sous la croix du Christ, cette fièvre de l'ame, qu'on nomme l'amour, à côté des méditations les plus belles sur l'Écriture et sur l'Évangile ; ce livre a des inconvéniens d'autant plus graves que la vérité s'y trouve mêlée à l'erreur, la terre au ciel, la pureté des anges aux faiblesses humaines. Les ames de choix et

d'élite qui se seraient tenues en garde contre un piège grossièrement tendu à leur innocence, ne peuvent se défendre de respirer ces molles et tièdes vapeurs qui s'élèvent de la chaude atmosphère de *Jocelyn*, avec les nuages de l'encens consacré et les parfums de la prière.

» N'êtes-vous point d'avis que la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau a perdu plus de femmes que les romans d'une morale plus relâchée, et cela par une raison toute simple, c'est qu'on estime Julie même après sa chute, et que Rousseau a su rendre en elle le vice vertueux et la faute innocente? Eh bien, *Jocelyn* est, en quelque sorte, la *Nouvelle Héloïse* du sanctuaire. Il apprend aux lévites qu'on peut porter dans son cœur une passion que l'Église repousse, vivre avec l'incendie sans que l'incendie vous dévore, et élever vers Dieu, sans crime, un cœur rempli par une femme. Quoi qu'on puisse dire, c'est là le fond de *Jocelyn*. Quand l'Église l'a condamné, elle n'a donc fait que remplir son devoir de mère vigilante et attentive aux périls qui peuvent menacer ses enfans. Elle a vu que cet admirable poème était au moins aussi dangereux par ses qualités que par ses défauts; que ce mélange du sacré et du profane était un péril de plus; que la croix de Jésus-Christ, plantée sur cette espèce de palais d'Armide, empêcherait les meilleurs esprits de se tenir en garde contre les enchantemens de ce merveilleux poème. Alors elle a élevé la voix pour rompre le charme; elle a parlé, elle a condamné, elle a averti.

» J'ai cru, monsieur le vicomte, que ces réflexions auraient quelque utilité dans l'*Écho de la Jeune France*, où nous avons tous loué M. de Lamartine, dont nous aimons tous le beau et admirable talent. Il ne me reste plus qu'un petit nombre de paroles à ajouter pour achever de répondre aux objections des personnes dont j'ai parlé au commencement de cette lettre.

» Voilà donc, vont-elles dire, M. de Lamennais et M. de Lamartine définitivement perdus pour l'Église. Vous avouerez que c'est avoir tort, contre soi-même, que d'avoir raison, à un pareil prix, contre d'aussi grands écrivains.

» D'abord M. de Lamennais et M. de Lamartine ne sont pas perdus pour le catholicisme. Il ont failli, parce que tous les hommes sont de leur nature faillibles et sujets à l'erreur. Mais l'Église, inexorable pour l'erreur, est toujours indulgente pour ses enfans. Fénelon précéda M. de Lamennais et M. de Lamartine sur la liste des auteurs dont l'Église désapprouve les ouvrages. Ils peuvent le suivre dans son glorieux retour, et imiter l'immortelle satisfaction que ce grand génie a donnée au Saint-Siège et au monde chrétien. Et quand ces deux illustres écrivains persisteraient dans une mauvaise voie, Rome, qui a pu mettre Luther, le grand réformateur, et Henri VIII, le puissant monarque, au banc de la chrétienté, ne balancerait point à maintenir, dans cette circonstance encore, les vrais principes catholiques, et à immoler ces deux hautes renommées à l'inaltérable pureté des doctrines de l'Église, qu'elle a reçues du passé et qu'elle doit à l'avenir.

» Veuillez agréer, monsieur le vicomte, mes respectueux complimens.

« Alfred NETTEMET. »

LAIS INÉDITS DES XII^e ET XIII^e SIÈCLES ;

Publiés pour la première fois d'après les manuscrits de France et d'Angleterre ,

PAR M. FRANCISQUE MICHEL (1).

En prenant la plume pour rendre compte de cette nouvelle publication de M. Francisque Michel, nous ne pouvons nous défendre d'une idée triste. L'homme que de longues études sur la littérature du moyen-âge et ses immenses connaissances plaçaient à la tête de tous ceux qui s'en occupent ; leur protecteur, leur ami, leur guide, l'auteur du *Choix de Poésies des Troubadours*, de la *Grammaire*, du *Glossaire de la langue romane*, et dans une autre branche des lettres, de la tragédie des *Templiers*, etc..., M. Raynouard... M. Raynouard est mort ! L'an dernier, c'était l'abbé Delarue, le savant auteur de l'*Essai sur les Trouvères* ; aujourd'hui c'est le panégyriste des troubadours ; ainsi de toute gloire,

Ainsi tout meurt, ainsi tout passe,

Ainsi nous-mêmes nous passons.

M. F. Michel a souvent reçu de l'un et de l'autre, pour ses travaux, éloges et conseils. Le premier surtout lui a plusieurs fois donné publiquement des témoignages de sa considération dans divers articles du *Journal des Savans*. Il se disposait même à y parler favorablement de ce dernier ouvrage, quand la mort l'a surpris. Nous ne nous égarerons donc pas en suivant un aussi bon juge, et en louant, comme il l'aurait fait, le recueil de M. Michel.

Ce recueil renferme trois lais : le lai *del Désiré*, le lai de l'*Ombre* et le lai du *Conseil*, plus, un extrait du roman de l'*Escoufle*. Rien de frais, de gracieux et de naïf comme toutes ces pièces. On trouve dans ces vieilles poésies un charme de style et d'idées, une mobilité d'action, un courant d'intérêt qui frappe, entraîne et ravit. C'est toute la grâce de La Fontaine, avec tout son laisser-aller, ses adorables négligences, et quelque chose de plus qui n'a ni symbole ni langue.

Le travail de l'éditeur ne laisse rien à désirer. Le texte des deux pièces que nous avons pu comparer avec l'original est rendu avec une si merveilleuse exactitude qu'il semblerait calqué.

On ne peut trop donner d'éloges à ces hommes qui emploient leurs veilles, comme M. Michel, à exhumer les monumens enfouis de notre ancienne littérature ; car cette tâche est bien pénible et bien gratuite surtout ; d'autres hommes viendront plus tard qui s'empareront de leurs travaux avec un superbe dédain. Aux uns, le long travail sous le soleil, le poids du jour et de la chaleur, les rudes défrichemens dans le champ de la littérature ; aux autres, les fleurs de poésie ! Mais nous qui savons la main qui cultive et défriche, nous saurons aussi lui rendre hommage, nous saurons à qui doit s'adresser la reconnaissance et le mérite, et les lui renvoyer. ***

(1) 1 vol. in-8°. Paris, Techner. — London, W. Pickering.

CHRONIQUE DE PARIS.

Je dénonce à tous les lecteurs de *l'Echo* un énorme abus de pouvoir ; je viens d'être troublé dans la possession de mes trois X ; on m'a intimé l'ordre de décliner mon nom ; et l'auteur de cette incroyable violence , on ne le devinerait jamais, c'est M. le directeur lui-même ! Voilà pourtant ce que c'est que ces nobles preux de la littérature : ils n'aiment que les visières levées ; les seules armes qui leur paraissent courtoises sont celles dont la marque est ciselée en toutes lettres, et, ne fût-on habitué, comme moi, qu'à se servir du fer émoulu , il faut, bon gré mal gré, combattre à visage découvert. Si je proteste de toutes les forces de mon indignation , j'en ai bien sujet, en vérité ; car me voici dans la position mortifiante de cette pauvre douairière, qui, ayant ôté son masque à la sortie du bal de l'Opéra, s'entendit demander si elle n'en avait pas un autre. Tranquillement abrité jusqu'ici sous mes trois superbes majuscules, comme un roi du vieux temps sous sa large couronne à pointes de fer , je jouissais de tous les bénéfices et de toutes les douceurs de l'anonyme ; on pouvait me siffler à bout portant sans m'obliger à rougir ; c'était, on le voit, aussi agréable que commode ; les gens minutieux qui parcourent un article de la tête aux pieds commençaient même à s'imaginer que mes ambitieuses initiales cachaient un nom connu. Eh bien ! pas du tout : en disant qui je suis je ne ferai que changer d'*incognito*, et l'on ne manquera pas de crier, pour peu que l'on soit charitable, que de l'anonyme je me réfugie dans le pseudonyme. J'entends déjà la question d'usage : *Quel est donc ce monsieur ?* et la réponse obligée : *Ni vu ni connu*. Comme c'est flatteur ! O mes X , mes chers X , que de regrets vous allez me laisser ! On ne se doutera jamais de tout ce que vous valiez pour moi ; avant d'arriver à vous et de me faire un rempart de votre trio crochu , n'ai-je pas dû cheminer d'un bout à l'autre de l'alphabet ; d'abord je trônais sur l'A, puis sur le B, puis sur le C ; mais, à peine assis, une volée d'usurpateurs venait m'assaillir, et il fallait déloger ; j'ai erré ainsi de lettre en lettre jusque par-delà le V ; je croyais avoir franchi les Balkans ; et c'est lorsque , pour la troisième fois, je déploie ma tente au soleil, qu'on m'invite à la plier ! Ah ! si M. le directeur savait !... Mais je m'arrête : ma douleur pourrait n'être pas comprise, et il n'y a rien de plus monotone qu'un désespoir qui ne finit pas.

Le mois de novembre nous quitte demain ; il est temps de régler son compte. Ses trente jours forment comme un chapelet dont les grains se suivent et ne se ressemblent pas ; les premiers surtout sont bien noirs ; il y avait là une douce fête ; à l'avenir, ce ne sera plus qu'un lugubre anniversaire ; l'exil a dévoré les restes d'une vie royale ; l'auguste vieillard, qui s'est endormi avec tant de calme , venait de recevoir des fleurs ; il est mort en respirant leur parfum, et cette dernière couronne, qui lui a été offerte sur la terre, n'a été sans doute que l'emblème de celle qui l'attendait dans le ciel ; des yeux obscurcis par les larmes ont mesuré avec une douloureuse surprise la distance qui sépare Versailles de Goritz.... Elle est immense en effet cette distance fatale. Mais comment se fait-il qu'il y ait encore plus loin de Versailles à Saint-

Denis? que peuvent donc des cendres glacées? qu'aurait-on à craindre de la poussière de l'exil? Ah! laissez passer Charles X et Napoléon; que l'un soit enfin réuni à ses frères dans le silence de la tombe; que l'autre cesse enfin d'être troublé par le bruit des flots, pour reposer sous le monument de ses victoires, et la France, la noble et généreuse France, vous bénira!

Déjà, et ceci est une muette pétition qui ne saurait être dédaignée, un deuil spontané a opéré des rapprochemens inattendus; la froideur, l'infidélité même, se sont voilées du crêpe funèbre, et de toutes parts on a cédé à cet entraînement de cœur, qui est la plus belle qualité du caractère national, comme la légèreté d'esprit est son plus grand défaut. Tel a été l'empressement général que les magasins les plus riches en ouvriers n'ont pu suffire aux commandes. Delille et madame Gagelin ont eu à soutenir un véritable siège, et tous les tailleurs en vogue se sont vus dans la nécessité de renouveler leur fonds à la hâte. A entendre quelques implacables, ce n'est qu'affaire de ton et de mode; chacun veut imiter la haute société pour avoir l'air d'en faire partie. Ceux qui tiennent ce langage ne réfléchissent pas qu'en le prenant à la lettre, on doit en conclure qu'une pareille influence, constatée par un hommage si public, indique une réaction complète, et prouve que tout, jusqu'aux vanités, est en voie de retour. Que dire de plus significatif?

ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie avait à remplacer M. Lainé; elle a élu M. Dupaty. Établira qui pourra un rapport entre ces deux hommes; pour moi je m'abstiens. Messieurs de l'Institut ont voulu, nous assure-t-on, se donner un ami. A la bonne heure! M. Dupaty a du monde; il cause avec esprit, et raconte très-bien; c'est, en un mot, un excellent convive de conversation, et si l'Académie parvient à rétablir les petits soupers, je ne doute pas qu'il n'en soit le Boufflers.

Un critique lui a reproché avec une spirituelle bienveillance d'avoir laissé vieillir sa réputation; mais le moyen de lui rendre de la jeunesse et de l'éclat! M. Dupaty, nous assure-t-il, a plusieurs tragédies en portefeuille. Étrange elixir! est-ce là ce qui coulait de la fontaine de Jouvence? était-ce de l'eau chaude ou de la tragédie fondue qui remplissait la fameuse cuve d'Eson? Franchement, une seule tragédie, dans le goût de l'empire surtout, pourrait geler une renommée naissante: comment donc résister à plusieurs? Il me semble, sans me targuer d'être médecin de gloire, que, puisque l'opéra-comique a déjà réussi au nouvel académicien, il fera sagement de s'y tenir. C'est un régime fort doux, et dont son confrère M. Scribe s'est toujours bien trouvé.

Par une heureuse exception, le discours du récipiendaire a obtenu l'assentiment général: si ce n'est pas son meilleur ouvrage, c'est du moins celui que je préfère; M. Lainé, cette haute et fière personnification du courage civil, a dignement inspiré son successeur: il lui a communiqué un instant et sa vigueur et son indépendance:

« Après une longue suite de vicissitudes où tant de nobles cœurs ont embrassé des causes différentes, s'est écrié M. Dupaty, qui osera dire qu'aucun de

nous ne fût guidé, même dans ses erreurs, par un amour sincère de la patrie ? Voudrions-nous contraindre tous les hommes à voir leur salut où nous le voyons ? Et me croirai-je le droit de demander compte de ses convictions à celui qui ne céda jamais qu'aux inspirations de sa conscience ; qui , parvenu pauvre au pouvoir, en est sorti pauvre ; qui fut si désintéressé qu'il envoyait son traitement de député aux indigens de sa ville natale ; qui , devenu ministre, fut si ménager des deniers de l'état, que, lorsqu'il était obligé de se soumettre à d'importunes nécessités de représentation, il empruntait à ses collègues les objets de luxe qui lui manquaient ?

» Je n'ai pas connu M. Lainé pendant sa jeunesse.... Mais quand je revins à Bordeaux, notre commune patrie, M. Lainé était déjà l'ornement du barreau qui nous a donné les Vergniaud, les Gensonné, les Garat, les Desèze, les Peyronnet, les Ravez, les Martignac, et qui fut une pépinière si féconde de grands orateurs et d'hommes d'état, qu'un de nous s'écriait, en admirant leur talent et leur courage : « Tous ces avocats de Bordeaux avaient du sang de Montesquieu dans les veines ! »

« Chaque talent a sa source particulière. M. Lainé puisait le sien dans l'étude assidue des grands orateurs et des grands poètes, dans la méditation constante de la justice et du but, enfin dévoilé, vers lequel marchent les siècles. Ami de la vérité, son langage était simple comme elle. Naturellement affectueux, mélancolique, et désintéressé de vaines louanges, il ne songeait qu'au triomphe des intérêts qu'on lui confiait ; et jamais, par une exaltation factice, il ne cherchait à rendre importante une cause légère. Il se contentait de convaincre par la lucidité du raisonnement, lorsqu'il pouvait suffire ; mais quand il s'apercevait qu'il avait à lutter contre la mauvaise foi, l'orgueil ou l'ignorance, on était surpris de sa promptitude impétueuse, et plus surpris peut-être encore de lui voir conserver, dans les emportemens d'une discussion violente, ce goût exquis, cette mesure parfaite dont il ne pouvait s'éloigner, parce que celui qui pense toujours bien, ne peut que bien dire, même dans la colère. Toutes les qualités du discours que les écrivains les plus exercés obtiennent avec tant de peine, avec de la réflexion et du travail, éclataient dans son improvisation à la fois véhémement et calme, abondante et concise, ornée mais sévère. La gravité de son geste et de sa voix, tempérée par la douceur de son regard, donnait à sa parole, habituellement persuasive, le caractère imposant et dominateur qui dompte les orages ; et souvent, par l'alliance de la grâce et de la force, il s'élevait jusqu'à la poésie qui n'est elle-même que l'éloquence sous des formes plus harmonieuses.

» M. Lainé n'avait pas été doué de la beauté des traits ; mais quand il s'abandonnait, dans l'intérêt de l'humanité souffrante ou de la liberté compromise, à ces mouvemens passionnés où son ame si pure et si belle apparaissait comme une clarté céleste sur son visage, il excitait jusqu'à l'enthousiasme des femmes qui, trompées par leur sensibilité, croyaient le voir beau quand elles le voyaient sublime. La puissance magnétique de son émotion réveillait alors, jusque dans ses adversaires les plus opiniâtres, les germes souvent endormis de pitié, de générosité, d'élévation, qu'à son insu chacun porte en soi-même, et son auditoire, orgueilleux de se sentir meilleur en l'écoutant, le récompensait aussitôt par des transports, des acclamations et des larmes, comme nous récompensons

Racine quand il nous fait découvrir au fond de nos cœurs des sentimens que nous n'y soupçonnions pas. »

A peine l'Académie française avait-elle appelé M. Dupaty à occuper le fauteuil de M. Lainé, qu'une autre place est devenue vacante. L'ex-secrétaire perpétuel, M. Raynouard, est mort. Il s'était opéré chez l'auteur des *Templiers* une transformation qui lui a été funeste ; il a renoncé vers le milieu de sa carrière aux choses d'imagination pour les choses de savoir. Ancien avoué, il avait commencé par la procédure à Draguignan ; il a fini par l'érudition à Passy. Ses recherches laborieuses sur les premières époques de notre histoire sont comme des réminiscences des dossiers qu'il débrouillait dans son jeune âge.

On cite, parmi les notabilités littéraires qui se disputent l'héritage de son fauteuil, M. Victor Hugo. Si le plaisir des Dieux est encore la vengeance, tous les Apollons de l'Académie doivent se frotter les mains ; les voilà complètement vengés ! Une telle candidature est un bâillon pour bien des bouches.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

Vous souvient-il de ces nouvelles étranges qui n'étaient arrivées à Paris ni par le télégraphe, ni par le courrier, ni par terre, ni par mer, et qui ne tenaient à rien moins qu'à fausser l'opinion publique à l'égard de la lune ; eh bien, l'imposture est avérée ; nous avons une réfutation authentique. Sir John Herschell vient d'écrire du cap de Bonne-Espérance, et sa lettre, adressée à M. Arago, a été lue à l'Académie des sciences.

L'illustre astronome anglais mande que le capitaine Hall lui a envoyé, comme moyen de divertissement, divers journaux qui renfermaient l'histoire de ses découvertes dans la lune, et des remarques critiques parmi lesquelles l'auteur croit avoir reconnu le style de M. Arago. Il le remercie de l'empressement qu'il a mis à désabuser le public de Paris. M. Herschell a été favorisé au Cap d'une longue et belle exhibition de la comète à son retour du soleil. Elle a été en vue depuis le 24 janvier jusqu'au 5 mai. Il l'aurait indubitablement poursuivie pendant un plus long intervalle encore, si le mauvais temps n'avait interrompu ses observations.

La comète, après son passage au périhélie, a dû être très-difficile à apercevoir en Europe ; son aspect physique était entièrement changé. Pendant long-temps elle n'eut pas de queue. L'enveloppe parabolique de sa tête se forma sous les yeux de l'observateur, avec une si étonnante rapidité, que son volume visible (il était très-bien terminé) fit plus que doubler dans l'espace de vingt-quatre heures à partir de la matinée du 26 janvier.

On peut dire, sans exagération, qu'on la voyait s'augmenter à vue d'œil ; car à la fin de cette même matinée, en répétant, après un intervalle de trois heures, les observations micrométriques de la partie bien définie par laquelle il avait commencé, il trouva une augmentation dans sa dimension linéaire, qui allait à un seizième du total. Cette dilatation extraordinaire se continua : le paraboloïde devint si grand et d'un si faible éclat, qu'il disparut en entier, laissant seulement le noyau et la queue de l'astre.

Une autre et singulière particularité était l'existence d'une très-petite comète intérieure ayant une tête et la queue complètes ; son noyau était celui de la masse générale. Ce noyau cométique se dilatait moins rapidement que l'enveloppe. A la fin la queue devint elle-même imperceptible.

M. Herschell pense que très-probablement à son passage au périhélie, toute la comète, excepté son noyau solide, s'évapora et fut réduite à un état transparent et invisible. Il est porté à croire que l'explication qu'il a donnée de la dilatation des comètes quand elles s'éloignent du soleil, est entièrement établie. L'auteur a donné cette explication dans une petite brochure sur la comète de Biéla.

Avant de quitter le royaume des airs, il n'est pas hors de propos de faire ici mention du voyage des trois aéronautes du Vauxhall de Londres qui, partis le 7 à une heure et demie, ont franchi la mer, traversé obliquement la France et opéré leur descente le 8, à sept heures et demie du matin, à Wetsbourg, à huit lieues nord-nord-ouest de Francfort-sur-le-Mein.

M. Holland a rédigé ainsi son livre de Loc, ou Journal de navigation aérienne. — Traversé le Medway, à 6 milles sud de Rochester, 3 heures moins 12 minutes. — A 4 heures, 2 milles sud de Cantorbéry. — Vu la mer à 4 heures 1/4. — Quitté l'Angleterre à 1 mille est du château de Douvres, à 5 heures moins 12 minutes. — Plané au-dessus de la France à 6 heures moins 10 minutes, à 1 mille ouest de Calais. — A 6 heures 1/2, bu à la santé des frères maçons, réunis à la loge de Saint-Jean. — A 11 heures 1/2, plané au-dessus du district de Namur. — A minuit, obscurité profonde. — A 5 heures, naissance du jour. — A 5 heures 10 minutes, degré le plus élevé d'ascension : le baromètre à 20 pouces. — Descendu à 7 heures 1/2 à Wetsbourg.

Quelque hardi que soit ce voyage, ce n'est pas la première fois qu'il est tenté ; un Français, Blanchard, mari de l'infortunée qui périt en 1819 à Paris, passa la Manche le 7 janvier 1785 ; le ballon lancé de Douvres descendit dans les environs de Calais, après trois heures de traversée ; une pyramide est élevée au lieu de sa chute.

Plus tard le même voyage eut un résultat qui refroidit l'ardeur des plus intrépides ; le ballon du major Money se creva et tomba dans la mer d'Allemagne ; et M. Sadler, parti de Dublin en 1810, fut jeté dans l'Océan. Ces deux aéronautes, long-temps accrochés aux débris de leur appareil et assaillis par des nuées d'oiseaux de mer qui dévorèrent leurs provisions, ne durent la vie qu'à l'arrivée fortuite d'un bâtiment marchand.

Dans la même séance il a été donné communication de quelques observations faites sur les aurores boréales et la hauteur des vagues, par MM. Alexandre Duhamel, de Saint-Pierre et Miquelon.

Le 22 avril 1836, étant par le 46° 23' de latitude nord, et par 44° de longitude ouest du méridien de Paris, apparut une aurore boréale. On a commencé à la distinguer vers huit heures du soir. Elle a duré à peu près jusqu'au point du jour. Du centre qui se trouvait dans le sud-est, environ 10° au-dessous du zénith, partaient des rayons lumineux vers tous les points de l'horizon, mais principalement vers le sud-est, l'est et le nord-est. Ces rayons, pointus au zénith, allaient en s'élargissant vers l'horizon, mais ne l'atteignaient pas. Les plus

longs s'arrêtaient à environ 12 degrés de ce cercle. Leur couleur changeait du blanc au rouge pâle, avec quelques nuances bleuâtres de temps en temps. Le vent était sud-ouest, le ciel serein et parsemé d'étoiles que l'on apercevait à travers les rayons lumineux de l'aurole boréale. Quelquefois cependant ils étaient assez intenses pour les obscurcir un peu, mais sans les cacher entièrement. La clarté que répandait l'aurore boréale était assez forte pour effacer celle de la lune, qui cependant était dans son plein.

Quelques jours après, on vit une autre aurore boréale à peu près semblable à la première. On n'avait pas pu voir si ces aurores avaient quelque influence sur l'aiguille aimantée.

M. Daniel a transmis également à l'Académie des détails pleins d'intérêt sur divers phénomènes des eaux souterraines dans le midi de la France, et en particulier de la fontaine de Vaucluse.

L'auteur, par des expériences qu'il rapporte, est amené à conclure : 1° Qu'il y aurait une rivière souterraine au fond du Garagai, gouffre situé entre les départemens des Bouches-du-Rhône et du Var ; 2° que la source de Vaucluse communiquerait avec cette rivière, ou mieux, ne serait elle-même que son produit mis au jour ; 3° que la neige est depuis long-temps fondue, quand la fontaine de Vaucluse donne sa plus grande masse d'eau.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Après avoir instruit les lecteurs de l'*Écho* de ce qui se passe au-dessus et au-dessous de nous, qu'ils me permettent de leur donner le bulletin de la sphère des fées. Depuis le départ des demoiselles Essler et le retour de Taglioni, le camp des sylphides est agité ; je ne sais quel vent a soufflé sur toutes ces ailes de gaze, mais c'est un bruissement tel que celui du feuillage quand le tonnerre va gronder. M. Duponchel aura-t-il la puissance d'Éole ? Parviendra-t-il à dompter son peuple de zéphirs ? c'est là ce qu'on se demande, et déjà l'agitation gagne les hauteurs du monde lyrique ; on parle de retraite, de fugues même ; c'est Nourrit, c'est Levasseur, c'est Lafond, c'est madame Dorus, qui menacent de sortir en chœur ; quel affreux morceau d'ensemble ! La consternation règne dans les coulisses ; elle est plus grande encore à l'orchestre. Des ministres, ça se trouve partout, me disait gravement un vieil amateur, on peut décomposer tant qu'on veut le cabinet, il ne sera jamais vide ; mais trouvez donc un ténor comme Nourrit, et une basse-taille comme Levasseur ! Peut-être un succès éclatant aurait-il ramené la concorde ; on pardonne si aisément lorsqu'on est heureux ! Mais les espérances fondées sur la *Esmeralda* ne se sont pas réalisées ; il n'est sorti qu'une déception de l'*Hôtel des miracles* de M. Victor Hugo ; ses truands n'ont rallié personne ; le public n'a pas voulu prendre goût à des scènes de profanation et de cynisme encore inconnues sur la scène de l'Académie royale, et que les théâtres du boulevard ont fini eux-mêmes par répudier. Il est fâcheux que tant de talent ait été dépensé en pure perte. M. Victor Hugo a beau faire ; sa nature est plus forte que lui ; son génie veut qu'il marche seul ; qu'il se contente donc de ses harmonies sans emprunter celles d'un orchestre ; sa part est assez

belle pour qu'il laisse à d'autres le secours de cette union que son originalité repousse. Ce qui console du moins, dans cette tentative malheureuse, c'est qu'elle a révélé, chez mademoiselle Louise Bertin, un talent d'une mâle portée et qui nous promet de brillans dédommagemens. Chose à noter en encre rouge dans notre histoire contemporaine ! c'est que les honneurs de la saison dramatique ont appartenu, cette année, à trois femmes. L'auteur de *Marie*, madame Ancelot, l'auteur du *Mauvais œil*, mademoiselle Loïsa Puget, ont précédé de quelques jours mademoiselle Bertin dans la lice, et forment avec elle les premiers rayons d'une ravissante pléiade. Qu'on vienne, après cela, nous parler de quenouille ! Je suis chaud partisan de la loi salique ; mais je la maudirais à l'instant si elle devait s'appliquer à la gloire.

THÉÂTRE ITALIEN.

S'il y avait un superlatif de superlatif, je l'emploierais pour caractériser l'état de prospérité du théâtre Favart ; mais la langue française n'a pas, comme la langue italienne, de ces gammes montantes qui fusent dans le ciel ; au-dessus de l'apogée il n'y a plus de degré d'ascension ; il faut s'arrêter et se tenir là le plus longtemps possible. C'est ce que fait M. Robert ; aussi, quelle vie de chanoine que cette vie de directeur ! M. le préfet de police serait fort en peine de me dire combien la Seine aura de mètres d'élévation dans deux jours. Mais, que je demande à M. Robert combien il entrera d'écus dans sa caisse, et il ne se trompera pas d'un seul ; jamais un billet au bureau, le calcul est facile. Un si grand succès est justifié par un zèle infatigable ; le répertoire varie chaque jour. A la reprise d'*Il matrimonio secreto*, chef-d'œuvre de Cimarosa, a succédé *la Gazzada*, un des nombreux chefs-d'œuvre du grand maestro, de ce paresseux de Rossini, qui depuis six ans fait comme s'il était atteint d'une extinction de génie.

NOUVELLES DIVERSES.

Ce dernier chapitre de ma chronique n'est pas pour les habitans de Paris ; je n'ai rien à leur apprendre de ce qui se passe dans leur ville ; la race des flâneurs s'est trop multipliée depuis quelque temps pour qu'on puisse même espérer d'avoir la primeur d'un récit de suicide ou d'assassinat ; mais ceux qui vivent en province ne seront peut-être pas fâchés de savoir qu'il pleut ici depuis un mois ; que l'obélisque est toujours en chemise ; que bon nombre de rues sont transformées en canaux, et que nos quais sont menacés d'une inondation générale ; ce qui n'a pas empêché les plaisirs d'aller leur train, les conspirations de passer en poste, et les nouvelles de révolution de se croiser en l'air avec les nouvelles de contre-révolution. Je n'ai rien à dire des salons ministériels qui viennent de se rouvrir au noir troupeau des solliciteurs ; mais en revanche, je pourrais en dire si long sur les bals de jeunes personnes qui ont eu lieu dans quelques pensionnats pour fêter la sainte Catherine, que je m'abstiendrai de commencer dans la crainte d'être intarissable. L'industrialisme, ce choléra du commerce, ne diminue pas d'intensité ; une entreprise n'attend pas l'autre ; la crise commerciale n'y

peut rien ; on imprime surtout avec rage, et l'on se déchire comme on imprime. Quelle mêlée de spéculations, d'intrigues et de calomnies ! Que de fiel et de venin ! c'est à soulever le cœur ; il n'y a réellement qu'un grand homme en France aujourd'hui, et encore je le crois moribond ; c'est le coq de Marseille qui vient de tuer un monstrueux reptile. Que n'ai-je ton bec et tes ergots, brave Phocéen !

XAVIER DE MORALDI.

Revue des Théâtres.

Quand le diable devint vieux, il se fit ermite, dit un proverbe, et ce n'est point, à mon avis, ce que le diable fit de plus mal. A tout péché miséricorde, me paraît, quant à moi, une doctrine fort salutaire, et je suis tout-à-fait de l'avis de cet antique et bienveillant dicton : il n'est jamais trop tard pour s'amender.

C'est donc avec plaisir que je vois ce grand pécheur qu'on appelle le théâtre, abjurer peu à peu ses erreurs. Le repentir, cette *vertu des mortels*, gagne de jour en jour jusqu'aux auteurs, les moins mortels du reste de tous les hommes. A l'adultère, au meurtre, à l'immoralité, à l'âge de fer du théâtre, succède, non point un siècle d'or, ce serait trop exiger sans doute, mais du moins un siècle d'argent. Ceci soit dit dans sa double acception, au propre comme au figuré.

Le fait est, quoi qu'on ait prétendu, que la caisse s'est assez mal sentie des effets du vaudeville et du drame modernes ; le public, le vrai public, celui des gens de cœur, des gens honnêtes, ne se laissait pas prendre à ces scènes d'horreur, de vices et d'obscénités qu'on décorait du nom d'art dramatique. Le vrai public fuyait cette scandaleuse qui, chassant du théâtre l'antique et vénérable devise : *Castigat ridendo mores*, se faisait une loi de ne rire que des bonnes mœurs, et de ne corriger que la vertu.

Par bonheur, ces temps-là sont passés : le théâtre reprend, Dieu merci, des façons moins sauvages et plus civilisées ; ses héros ne sont plus des escrocs, des faussaires, des assassins ni des bâtards ; ses héroïnes ont presque toutes des mères et des enfans qu'elles peuvent avouer ; le théâtre revient aux honnêtes gens enfin : voilà pourquoi les honnêtes gens reviennent au théâtre.

Voyez le Gymnase, toujours si paternel aux petites maîtresses et aux mauvais sujets ! le voilà qui, renonçant à ses fautes de jeunesse, donne des *Avis aux coquettes*, et vante à ses dandys tout le prix du *Bonheur ignoré* ;

Les Variétés apprennent aux enfans que l'*Épée d'un père*, ou plutôt que son souvenir console de bien des chagrins ;

Le Vaudeville montre à l'épouse que, fût-elle la *Femme d'un épicier*, l'amant le plus aimable ne vaut pas un mari ;

Le Palais-Royal même, terre classique des Georges Dandin, venge en M. de Charolais l'honneur conjugal outragé.

Il n'y a pas jusqu'au théâtre de la Porte Saint-Antoine qui ne mette sa scène populaire au service de la morale. La *Chute des Feuilles*, premier coup d'essai

d'un compositeur devenu célèbre, Adolphe Adam, nous fait voir une jeune fille immolant son amour à l'amitié. Je signalerai, dans la *Chute des Feuilles*, mademoiselle Mary, charmante actrice, qu'un grand théâtre dispute déjà, dit-on, au boulevard, et qui certes y sera mieux placée, car ses heureuses dispositions et la grâce avec laquelle elle joue la rendent digne d'un public d'élite.

Partout mêmes sentimens, même doctrine : ici, *Jaffier le Corsaire* arrachant sa fille aux plans d'un séducteur : plus loin, la *Belle Écaillère* payant de sa vie la pensée même d'une faute.

M. Ancelot, lui-même, M. Ancelot, la régence et le dix-huitième siècle incarnés, l'homme des Daubigné, des Dubois, des Dubarri, des Parabère, est venu à résipiscence. M. Ancelot a compris que, même au théâtre, la vertu était bonne à quelque chose, et d'après ce principe, que dans un bon ménage on ne doit avoir qu'une pensée, il a pris celle de sa femme, cette *Marie* si dévouée, sacrifiant son bonheur à celui de son enfant ; et de la comédie de la rue de Richelieu, il a fait un vaudeville pour la rue de Chartres. Je ne sais si M. Ancelot s'en doute, mais cette pièce-là est assurément la meilleure qu'il ait encore faite, et peut-être lui vaudra-t-elle grâce pour toutes les rapsodies dont il nous accable depuis si long-temps, d'autant plus que, comme dit le proverbe (je suis grand partisan des proverbes) : Pêché caché est à moitié pardonné.

Nous avons reçu de M. Hains, le spirituel auteur de l'étude sur M. de Balzac, un article plein de verve et de talent sur Georges Sand, qui paraîtra dans notre livraison de janvier. Nous avons eu le regret de ne pouvoir le comprendre dans celle de décembre.

Parmi les ouvrages élégamment reliés qui se trouvent chez M. Chaulin, rue Richelieu, 2, et qui se donneront beaucoup cette année pour étrennes, nous devons signaler le charmant volume de poésies de madame de la Berge, née de Villars, sous ce titre : *Brises du soir*.

Il faut aussi que nous citions un livre qui ne peut manquer d'avoir une grande vogue, *Paris et Londres*, keepsake composé d'articles de M. de Châteaubriand, de madame la princesse de Craon, de madame Tastu, de M. Émile Deschamps et autres notabilités littéraires du monde fashionable. Chez M. Delloye, place de la Bourse, 7.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME,

PAR ORDRE DES MATIÈRES,

DE JUILLET 1856 A JANVIER 1857.

Le Château de Coarasse, par M. <i>A. de Puibusque</i> .	page, 5
Essai sur la Littérature anglaise, et Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions; le Paradis perdu de Milton, traduction nouvelle, par M. le vicomte de <i>Châteaubriand</i> .	29
Passy et ses Chroniques, par M. le vicomte <i>Walsh</i> .	34
Poètes romanciers de la France au moyen-âge (premier article), par M. <i>Théodore de la Villemarqué</i> .	51
Alfred de Vigny; Étude littéraire (suite et fin), par M. <i>J. du Teil</i> .	63
Exposition de l'Académie de l'industrie, par M. <i>Odolant-Desnos</i> .	70
Du Mouvement intellectuel de l'Allemagne, depuis Leibnitz, par M. <i>Sehoen</i> .	73
Le Frère de la mort, par le vicomte <i>Walsh</i> .	82
La Cathédrale de Chartres, par M. <i>L. de Jouvenel</i> .	87
La Neige au cimetière, par M. <i>Autran</i> .	92
Législation; le Duel, par M. <i>V.-B.</i>	96
Galerie de Portraits espagnols; l'Hidalgo, par M. <i>Bernard Lopez</i> .	106
Richard Cromwel, par M. <i>A. de P.</i>	109
De l'Inde; Aperçus sur la Langue et la Littérature sanscrites, par M. <i>Mouttet</i> .	114
Apothéose de Marie-Antoinette.	121
Art musical; le <i>Luthier de Vienne</i> ; Mort de Gomis, par M. <i>A. de P.</i>	123
Revue des Revues.	125
Revue des Théâtres, par <i>A. de P.</i>	134
Petit Cours d'agriculture à l'usage des gens du monde, par M. le marquis de <i>Rainneville</i> .	133
L'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, par M. <i>V.-X.</i>	137
Poètes allemands modernes; Théodore Koerner, par le docteur <i>Christ Fr. Grieb</i> .	142
Une Retraite à la Trappe, par M. <i>A. de Puibusque</i> .	151
Le Collège de Juilly, par M. <i>Walsh</i> .	160
Galerie de Portraits espagnols; l'Alcade, par M. <i>Lopez</i> .	168
L'Ermite de Saint-Weredens, par M. <i>Chapot</i> .	171
Poésies; Brises du soir; Jean Reboul, etc., par M. <i>L. de Jouvenel</i> .	180
Distribution des Prix dans les Académies et Collèges, par M. <i>A. de P.</i>	191
Eaux des Pyrénées.	197
Saint-Louis.	202
Ne Touchez pas à la Hache, par M. <i>A. de Puibusque</i> .	206
Le Doyen de Saint-Patrick.	210
Chronique littéraire, par M. <i>L. de Jouvenel</i> .	218
Galerie de Portraits espagnols; la Francesado, par M. <i>Bernard Lopez</i> .	226
Guirlande poétique.	229
Obélisque de Lougsor, par M. <i>Odolant-Desnos</i> .	246
Revue des Revues.	252
Chronique de Paris.	256
Lettre des Pyrénées.	259
Revue des Théâtres, par M. <i>A. de Balathier</i> .	261
Entrevue de François 1 ^{er} et de Charles-Quint, par M. le vicomte <i>Walsh</i> .	265
Des Administrations étrangères, par M. <i>A. de Puibusque</i> .	268
Études de mœurs sur la Femme au dix-neuvième siècle, et la Femme des classes moyennes, par M. <i>A. Nettement</i> .	279
L. Doyen de Saint-Patrick, par M. <i>A. Chevalier</i> .	285
Le Dégrevé récalcitrant, par M. <i>Emile Deschamps</i> .	295

Un Camarade de lit , par M. <i>Cretineau Joly</i> .	302
Revue littéraire , par M. <i>L. de Jouvenel</i> .	312
Maître Blanchard , par M. le marquis de <i>Senones</i> .	317
Chronique de Paris , par M. <i>XXX</i> .	319
Erection de l'Obélisque.	320
Académie royale des beaux-arts.	322
Ouverture du Théâtre-Italien.	325
Lettre de Madame, duchesse de Berry; Apothéose de Marie-Antoinette.	329
Charles X , par M. le vicomte <i>Walsh</i> .	331
Jeanne d'Albret , par M. <i>Léon de Jouvenel</i> .	334
Propriété littéraire , par M. <i>Hennequin</i> , député.	339
Comme on aimait autrefois , Comme on aime aujourd'hui , nouvelle , par M. le vicomte <i>Walsh</i> .	346
Cervantes et Molière considérés comme médecins , par M. <i>A. de Puibusque</i> .	354
Poètes-Romanciers de la France au moyen-âge; Cycle breton , par M. <i>Th</i> .	364
Mémoires de Lucien Bonaparte , par M. <i>A. de P</i> .	374
Lettre à M. le vicomte Walsh sur la condamnation prononcée à Rome , contre deux ouvrages de M. de Lamartine et M. de Lamennais , par M. <i>A. Nettement</i> .	378
Lais inédits des douzième et treizième siècles , par ***.	381
Chronique de Paris.	382
Académie française.	383
Académie des sciences.	385
Académie royale de musique.	387
Théâtre-Italien.	388
Nouvelles diverses , par M. <i>Xavier de Moraldi</i> .	<i>Id.</i>
Revue des Théâtres.	389

AVIS.

ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE ET REVUE CATHOLIQUE.

Pour que nos abonnés n'éprouvent aucun retard dans l'envoi des numéros , nous les prions de renouveler leurs abonnemens pendant le mois de décembre ou dès les premiers jours de janvier. Malgré toutes les améliorations qui seront apportées, en 1837, dans l'administration et la composition du journal , les prix restent les mêmes.

L'Écho de la Jeune France paraît en deux éditions :

La première édition , dite de luxe , paraît le 1^{er} de chaque mois , papier fin satiné , avec gravures , 64 pages.—Pour les départemens , 18 fr.— Pour Paris , 16 fr.

Deuxième édition , le 10 de chaque mois , sur papier fin satiné , 48 pages.— Pour les départemens , 13 fr. — Pour Paris , 12 fr.

REVUE CATHOLIQUE.

La *Revue Catholique* paraît le 15 de chaque mois. 32 pages , papier fin satiné. — Pour les départemens , 7 fr. 50 cent. — Pour Paris , 6 fr.

L'Écho, édition de luxe , et la *Revue Catholique*, éditions réunies , par an , pour les départemens , 24 fr. — Pour Paris , 20 fr.

L'Écho, deuxième édition , et la *Revue Catholique* , par an , pour les départemens , 20 fr. — Pour Paris , 18 fr.

On s'abonne , dans les départemens , chez les correspondans de la Société , les libraires , bureaux des messageries , et dans les bureaux des gazettes de province , etc.

GRAVURES.

APOTHÉOSE DE LOUIS XVI , gravure sur acier.—Avant la lettre , 20 fr. —Avec la lettre , 12 fr.

APOTHÉOSE DE LA REINE MARIE-ANTOINETTE , gravure sur acier. — Avant la lettre , 20 fr. — Avec la lettre , 12 fr.

Les bureaux de l'Écho de la Jeune France sont rue St-Honoré , 345.

REVUE
CATHOLIQUE.

RELIGION, HISTOIRE, LITTÉRATURE, SCIENCES ET ARTS.

TOME PREMIER.

PARIS.

5, RUE DE MÉNARS.

—
1856.

2011. 11. 29

1. 2011. 11. 29. 11. 29. 11. 29.

2011. 11. 29.

2011. 11. 29.

REVUE CATHOLIQUE.

La Revue Catholique.

Dieu, qui connaît la diversité des goûts des hommes, a voulu, comme un père qui aime tendrement ses enfans, que tous leurs goûts divers pussent être satisfaits; aussi voyez quelle immense, quelle incessante variété il a répandue à pleines mains sur la terre : variété de sites et d'aspects, variété de saisons, variété de fleurs et de fruits, d'arbres et de plantes, l'hysope à côté du cèdre, le roseau à côté du chêne, la plaine auprès des hautes montagnes, et le petit ruisseau auprès des puissans fleuves et des vastes mers! Pour celui qui aime l'éclat, il a fait le soleil avec sa magnifique splendeur, pour celui qui recherche le calme et la paix, il a placé la lune et les étoiles dans le ciel pour y briller comme des flambeaux, et éclairer l'homme dans ses rêveries et ses méditations.

Eh bien! la presse a voulu imiter le créateur; cette puissante reine des temps modernes, née des hommes et qui connaît les hommes, sait aussi combien leurs goûts sont différens, combien leurs opinions sont inconstantes et diverses; aussi voyez quelle variété son activité et son industrie ont répandue sur la société actuelle : variété de livres et de brochures; variété de journaux et de revues; variétés de *magazines* et de *keepsakes*; variété de feuilles quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, trimestrielles et annuelles.

Dans cette création nouvelle, dans ce monde de papier, quelles opinions, quelles affections politiques ne trouveront pas à s'enraciner dans leurs principes?

Le légitimiste n'aura-t-il pas la *Quotidienne*, la *Gazette de France*,
Revue Catholique, — 15 juillet 1839, 1^{er} numéro.

le *Journal des Villes et des Campagnes* et les gazettes des provinces?

Le républicain n'aura-t-il pas le *National* et le *Bon-Sens*?

Le partisan des faits accomplis, le *Journal des Débats*?

Le ministériel, l'*Impartial*.

Le dynastique, le *Temps*.

L'homme qui aime à rire, le *Charivari* et le *Corsaire*.

L'homme qui croit que l'on peut être fort en plaisantant, la *Mode*, ce livre des salons, cette revue du monde élégant.

Le littérateur n'aura-t-il pas l'*Écho de la Jeune France*, qui redit toutes nobles voix du pays.

N'aura-t-il pas encore la *Revue des deux Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue Rétrospective*, la *Revue Britannique*, la *Revue d'Édimbourg*, la *Revue du Midi*, la *Revue de l'Ouest*, la *Revue de Rouen*, et tant d'autres *Revues*.

La science n'a-t-elle pas l'*Echo du Monde savant*, les *Annales de Philosophie* et l'*Université Catholique*.

La piété, la *Morale du Christianisme en action*, le *Conseiller des Familles*, l'*Univers religieux* et l'*Ami de la Religion*.

L'amateur de crimes et de scandales, la *Gazette des Tribunaux*, le *Droit* et la *Cour d'Assises*.

L'enfant, les *Veillées de Famille*.

L'écolier, le *Journal de la Jeunesse*.

La jeune fille, le *Journal des Jeunes personnes*.

Le propriétaire foncier, le *Moniteur de l'Agriculture*.

Le négociant, le *Moniteur du Commerce et de l'Industrie*.

Puis les *Sylphes*, les *Follets*, les *Vert-Vert*, les *Tam-Tam*, etc. pour les oisifs et les ennuyés des spectacles.

Ainsi, le bien et le mal, le grave et le futile, le triste et le gai, le noble et l'ignoble, le beau et le laid, s'offrent chaque matin à l'homme qui marche en regardant autour de lui; on dirait de ces plantes qui naissent, qui poussent et qui grandissent dans une nuit, et que l'on voit tout-à-coup où il n'y avait rien la veille. Quelquefois je me prends à croire que si l'on collait bout à bout toutes les feuilles qui s'impriment dans un jour on pourrait faire ainsi une ceinture de papier assez longue pour entourer la grande ville de Paris. A Londres, la zone blanche et noire serait bien plus longue encore.

Malgré cette richesse, cette abondance, cette surabondance, cette avalanche, ce déluge de journaux, de feuilles politiques, littéraires, artistiques, savantes et pieuses, il y a encore dans le monde moral une *spécialité* qui ne trouve pas ce qui lui convient.

Il y a dans la société, telle que les révolutions nous l'ont faite, des hommes qui vivent loin du bruit et du trouble des villes; ils ont vu de si près tout ce que les régénérations politiques ont amené parmi nous, ils ont senti que dans les progrès de la civilisation actuelle, il y avait tant de mouvement, d'agitations et de fatigues, qu'ils n'ont plus voulu rester sur ces chemins de fer où tout court si vite, où l'on est si souvent exposé à se faire écraser et broyer sous les roues des machines, et ils se sont retirés à l'écart. Dans leur retraite, ils veulent la paix et le calme, mais ils les veulent animés de souvenirs et d'études; matelots échappés aux naufrages et dégoûtés des tempêtes, ils ne veulent plus des fatigues et des dangers de la mer, mais ils veulent toujours avoir l'aspect de sa majestueuse immensité. Et quand il arrive dans leur tranquille solitude le récit d'un beau fait de mer, d'une belle découverte et d'un heureux voyage les vieux invalides de nos vaisseaux se réjouissent encore.

C'est pour ces hommes de retraite et d'étude que la *Revue Catholique* est créée; elle ira porter à ceux qui ne vivent pas dans le monde les bruits pieux du monde... Elle ne leur fera point entendre cet assourdissant et incessant tumulte qui bourdonne à l'entour des salles de spectacles, des cafés et de la Bourse, mais elle tâchera de faire parvenir jusqu'à eux les sons sublimes qui sortent des temples de Dieu.

Aujourd'hui qu'un souffle d'en haut a passé sur les hommes et leur a fait lever la tête pour regarder le ciel, aujourd'hui que l'on ose parler religion et que bien des livres chrétiens s'impriment et se vendent, la *Revue Catholique* s'appliquera à rendre compte de ces ouvrages. Grâce à ses examens consciencieux, ses lecteurs sauront quels livres ils peuvent faire venir comme des amis dans leur retraite des champs.

A côté de comptes-rendus et de réflexions sérieuses nous tâcherons de mêler de touchantes histoires et de beaux morceaux de poésie. La poésie ira bien à notre *Revue Catholique*, car aujourd'hui la lyre des poètes a pris quelque chose de la harpe de David; elle aussi loue

le Seigneur... Nous savons bien des châteaux où ira notre *Revue*, mais le chemin qu'elle prendra le plus sera celui des presbytères.

A ceux qui y vivent priant Dieu et faisant le bien nous enverrons, pour les délasser des saints travaux du jour, des récits qui ajouteront à leur savoir et qui leur retraceront des exemples de courage.

A présent il faut à la milice sainte *courage et savoir*.

Courage pour *mépriser* les *mépris* du monde et affronter les persécutions si elles revenaient.

Savoir, pour ne pas rester en arrière dans ce siècle de progression générale ; il faut que le prêtre de nos villes et de nos campagnes n'ait point à rougir de son ignorance devant l'élève de droit devenu notaire ou avocat, et devant un élève en médecine devenu docteur. Eux ont plus de savoir que leurs devanciers : que le jeune curé avec les vertus de son prédécesseur ait autant de science que ses contemporains.

Avec nos mœurs d'aujourd'hui, il y a souvent lutte entre l'avocat et le prêtre ; faisons en sorte que les armes ne soient pas inégales. Le curé de campagne qui saura bien l'histoire de son pays en aimera plus son église. Bien savoir l'histoire des temps passés, c'est bien connaître les bienfaits du catholicisme.

Avec le goût du vrai donnez le goût du beau, avec l'amour de la vertu donnez l'amour de la littérature chrétienne au jeune lévite qui entre dans le sanctuaire : qu'il sache bien les livres saints, les livres édifiants, mais qu'il lise aussi le *Génie du Christianisme*, l'*Itinéraire à Jérusalem*, les *Martyrs*, l'*Essai sur l'indifférence*, les *Méditations*, les *Harmonies*, beaucoup de pages de *Jocelin* et beaucoup d'autres poésies où sont chantées la grandeur, la bonté et la majesté de Dieu.

La poésie n'est-elle pas fille du ciel, sœur de la religion.

Quelques-uns, nous le savons bien, vont ce récrier sur ce que nous promettons ici, et vont dire que Châteaubriand et Lamartine sont des auteurs profanes... Ceux-là, voyez-vous, si les sublimes *poésies* d'Isaïe, de Job et d'Ézéchiël paraissaient aujourd'hui pour la première fois, s'écrieraient : *Il y a là-dedans trop d'images, trop d'exaltation, trop de mélancolie !*

Il y a des gens si graves, si austères, qu'en vérité ils ne voudraient donner aux hommes que le pain sec de la foi... Ces hommes-là ne comprennent pas la faiblesse de notre humanité ; à celui qui doit vivre

seul, ils ne veulent pas j'accorder une céleste compagne ; à celui qui doit chanter les louanges du Seigneur, ils ne veulent pas laisser une harpe !

Les rédacteurs de la *Revue Catholique* sont loin de penser de même, aussi ils mettront dans leur recueil *le grave et le doux* et appendront quelques couronnes de fleurs aux branches de la croix.

Ceux qui les premiers ont conçu la *Revue Catholique* ont eu un tort, c'est de l'avoir fondue dans l'*Écho de la Jeune France* ; mêlée à ce recueil, elle était devenue d'un prix trop élevé pour le clergé des villes et des campagnes, riche en vertus et en bons exemples, mais pauvre et dépouillé des biens de la terre.

La *Revue Catholique* redevenue elle-même, indépendante et isolée de toute autre publication, ne coûtera que SIX FR. PAR AN (1). L'homme qui la lira sera tenu au courant de tous les bons ouvrages qui auront paru dans le mois écoulé, et par ses comptes-rendus et ses annonces connaîtra les livres qui ne seront pas trop chers pour pouvoir être rangés sur les modestes rayons d'une bibliothèque de presbytère.

En lisant la chronique de ce recueil, on aura aussi un rapide aperçu des nouvelles ecclésiastiques. La politique et les choses profanes seules ne trouveront point de place dans notre Revue.

L'auteur de ce premier article, qui a écrit, il y a long-temps, les *Lettres vendéennes*, donnera tous ses soins à cette revue. Il y travaillera avec amour, car s'il est exaltant pour le cœur d'avoir à raconter des exploits guerriers et chevaleresques, si c'est une douce gloire que d'émouvoir le peuple élégant et parfumé des salons, si c'est un bonheur de voir sur les joues des grandes dames briller des pleurs que vos écrits ont fait couler, il y a quelque chose de plus enviable encore, c'est alors que les lignes que vous avez écrites avec votre cœur et vos convictions, deviennent un délassement et une joie aux hommes qui se sont faits les consolateurs des pauvres.

Vicomte WALSH.

(1) 6 fr. par an pour Paris ; 7 fr. 50 c. pour les départemens.

DE LA RÉFORMATION.

Le mouvement que Luther opéra ne vint pas de son génie : il n'avait point de génie. Il faut se souvenir que le mot de génie au temps de Bossuet ne signifiait point ce qu'il signifie maintenant. Luther, je l'ai dit, avait seulement beaucoup d'esprit et surtout beaucoup d'imagination. Il céda à l'irascibilité de son caractère, sans comprendre la révolution qu'il opérait, et laquelle même il entrava en s'obstinant à la concentrer dans sa personne ; il eût échoué comme tous ses prédécesseurs, si la dépouille du clergé ne se fût trouvée là pour tenter la cupidité du pouvoir.

Après l'événement, on a systématisé la réformation ; le caractère de notre siècle est de systématiser tout, sottise, lâcheté, crime : on fait honneur à la pensée, de bassesses ou de forfaits auxquels elle n'a pas songé, et qui n'ont été produits que par un instinct vil ou un dérèglement brutal ; on prétend trouver du génie dans l'appétit du tigre. De là ces phrases d'apparat, ces maximes d'échafaud qui veulent être profondes, qui, passant de l'histoire ou du roman au langage vulgaire, entrent dans le commerce des crimes au rabais, des assassins pour une timbale d'argent, ou pour la vieille robe d'une pauvre femme.

Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes, pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme était alors catholique ou universel ; la religion, dite catholique, partit d'en bas pour arriver aux sommités sociales ; la papauté n'était que le tribunal des peuples, lorsque l'âge politique du christianisme arriva.

Le protestantisme suivit une route opposée ; il s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et les nobles, par les prêtres et les magistrats, par les savans et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures. Les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

La communion réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte

catholique : de race princière et patricienne, elle ne sympathisa pas avec la foule. Équitable et moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs, mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse ; il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects ; il soulage l'infortune, mais il n'y compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre ; pauvres comme lui, ils ont pour leur compagnon les entrailles de Jésus-Christ : les hail-lons, la paille, les plaies, les cachots ne leur inspirent ni dégoût ni répugnance ; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité ; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être ami de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort ; pour lui, les tombeaux ne sont pas une religion ; car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une ame souffrante ; dans ce monde, le ministre ne se précipite point au milieu du feu, de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine.

Sous le rapport religieux, la *Réformation* conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi ; la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute ou l'incrédulité.

Et par une réaction naturelle, la *Réformation*, à sa naissance, ressuscita le fanatisme catholique qui s'éteignait ; elle pourrait donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des meurtres de la saint Barthélemy, des fureurs de la Ligue, de l'assassinat d'Henri IV, des massacres d'Irlande, de la révocation de l'édit de Nantes, et des dragonnades. Le protestantisme criait à l'intolérance de Rome, tout en égorgeant les catholiques en Angleterre et en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant les bûchers à Genève, en se souillant des violences du Munster, en dictant les lois atroces qui ont accablé les Irlandais, à peine aujourd'hui délivrés après trois siècles d'oppression. Que prétendait la Réformation relativement au dogme et à la discipline ? elle pensait bien raisonner en niant quelques mystères de la foi catholique, en même temps qu'elle en retenait d'autres tout aussi difficiles à

comprendre. Elle attaquait les abus de la cour de Rome, mais ces abus ne se seraient-ils pas détruits par les progrès de la civilisation ? Ne s'élevait-on pas de toutes parts et depuis long-temps contre ces abus ? Comme je viens de le montrer, la Réformation, pénétrée de l'esprit de son fondateur, se déclara ennemie des arts ; elle saccagea les tombeaux, les églises et les monumens ; elle fit en France et en Angleterre des monceaux de ruines. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie et le mit à pied ; elle éclata au sujet de quelques aumônes destinées à élever au monde chrétien la basilique de Saint-Pierre. Les Grecs auraient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve ?

Si la Réformation, à son origine, eût obtenu un plein succès, elle aurait établi, du moins pendant quelque temps, une autre espèce de barbarie ; traitant de superstition la pompe des autels ; d'idolâtrie, les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, elle tendait à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie, à détériorer le goût par la répudiation des modèles, à introduire quelque chose de froid, de sec, de doctrinaire, de pointilleux dans l'esprit, à substituer une société grande et toute matérielle à une société aisée et toute intellectuelle, à mettre les machines et le mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait.

Dans les différentes branches de la religion réformée, cette communion s'est plus ou moins rapprochée du beau, selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. En Angleterre les lettres ont eu leur siècle classique. Le luthérianisme conserve des étincelles d'imagination que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite, en descendant jusqu'au quaker, qui voudrait réduire la vie sociale à la grossièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakespeare, selon toutes les probabilités, s'il était quelque chose, était catholique ; Pope, Dryden, le furent ; Milton a imité quelques parties des poèmes de Saint-Aviti et de Masenius, Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du protestantisme s'est affaibli et dénaturé. Les Goëthe et les Schiller ont montré leur génie en traitant des sujets catholiques. Rousseau et madame de Staël, en France, font une brillante exception à la règle ; mais

étaient-ils protestans à la manière des premiers disciples de Calvin. C'est à Rome que les peintres, les architectes et les sculpteurs des cultes dissidens viennent aujourd'hui chercher des inspirations que la tolérance universelle leur permet de recueillir.

L'Europe, que dis-je? le monde est couvert de monumens de la *religion catholique*. On lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface en grandeur les monumens de la Grèce. Il n'y a pas plus de trois cents ans que le protestantisme est né; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique; il est pratiqué par plusieurs millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé? il vous montrera les ruines qu'il a faites, au milieu desquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures. Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé et planta une société sans racines. Avouant pour sire un moine allemand du seizième siècle, le réformé renonça à la magnifique génération qui fait remonter le catholique, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ; de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia à sa première apparition toute parenté avec le siècle de ce Léon, protecteur du monde civilisé contre Attila, et avec le siècle de cet autre Léon qui, mettant fin au monde barbare, embellit la société lorsqu'il n'était plus nécessaire de la défendre.

Si la Réformation rétrécissait le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle comprimait les grands cœurs à la guerre, l'héroïsme et l'imagination dans l'ordre militaire. Le catholicisme avait produit les chevaliers: le protestantisme fit des capitaines braves, comme La Noue, mais sans élan (Falkland excepté), souvent cruels à froid, et austères, moins de mœurs que d'esprit: les Chatillon furent toujours effacés par les Guise. Le seul guerrier de mouvement et de vie que les protestans comptassent parmi eux, Henri IV, leur échappa. La Réformation ébaucha Gustave-Adolphe, Charles XII et Frédéric; elle n'aurait point fait Bonaparte, de même qu'elle avorta de Tillotson et du ministre Claude, et n'enfanta ni Fénelon ni Bossuet, de même qu'elle éleva Inigo, Jones et Webb, et ne créa point Raphaël et Michel-Ange.

On a écrit que le protestantisme avait été favorable à la liberté politique, qu'il avait émancipé les nations; les faits parlent-ils comme les écrivains?

Il est certain qu'à sa naissance la Réformation fut républicaine, mais dans le sens aristocratique, parce que ses premiers disciples furent des gentilshommes. Les calvinistes rêvèrent pour la France une espèce de gouvernement à principautés féodales, qui l'aurait fait ressembler à l'empire germanique ; chose étrange, l'on aurait vu renaître la féodalité par le protestantisme. Les nobles se précipitèrent par instinct dans ce culte nouveau, et à travers lequel s'exhalait jusqu'à eux une sorte de réminiscence de leur pouvoir évanoui. Mais cette première ferveur passée, les peuples ne recueillirent du protestantisme aucune liberté politique.

CHATEAUBRIAND.

Une Procession dans les Alpes.

NOUVELLE PROVENÇALE (1).

La petite ville de Digne est si étroitement resserrée dans un triangle de montagnes, que l'on ne sait, en y entrant, comment l'on pourra passer outre ; mais, un peu au-dessus, le sentier qui conduit vers les Hautes-Alpes se partage, et le pic dont il sillonne les rampes présente dans sa coupe abrupte l'aspect d'un promontoire.

C'est à une demi-lieue, à droite, dans le flanc même de cette haute montagne, qu'existe un établissement thermal, dont les eaux ne seraient pas moins renommées en Provence que celles de Gréoux, si depuis long-temps il n'était pas de mode d'aller à ces dernières, qui ont l'avantage de n'être qu'à une courte distance d'Aix et de Marseille.

Plusieurs sources d'une abondance intarissable jaillissent des entrailles de la terre à travers un nuage sulfureux, et leur chaleur est telle qu'il est nécessaire de la modifier par une longue évaporation dans de vastes baignoires de granit ; les étuves, surtout, n'ont rien à envier à Cauteretz et à Barèges ; elles forment deux grottes profondes dont la température, bien que de degré différent, est assez élevée pour que la sueur ruisselle à l'instant d'un front glacé par la maladie.

(1) Tirée d'un ouvrage inédit.

Peu de sites réunissent plus de beautés sauvages, plus de contrastes gracieux : l'homme trouvant tout fait dans cette magnifique solitude, s'est contenté d'aligner quelques maronniers sur une promenade et de dessiner quelques allées sur les pentes voisines ; mais il a eu la sagesse de ne pas employer l'art à gâter la nature, et ses soins se bornent encore à peu près à recueillir les dons qui lui sont si libéralement offerts. D'un côté, c'est une muraille gigantesque dont le sommet incliné semble prêt à écraser dans sa chute l'humble maison bâtie à ses pieds ; de l'autre, c'est un torrent qui se précipite de cascade en cascade et dont les eaux neigeuses roulent à grand bruit vers la Durance ; partout la végétation se montre active et forte ; elle couvre toutes les cîmes environnantes d'une verdure perpétuelle et va développer jusqu'aux germes perdus dans les fentes des rochers ; on voit çà et là de jeunes arbustes entourés de touffes d'herbe ou de mousse se dresser avec vigueur vers le ciel, tandis que leurs racines s'allongent sur des pierres nues et en retombent comme une chevelure de lianes.

En présence de tant de grandeur et de richesse, il serait difficile à une maison de douleurs, qui n'est peuplée que de malades et de pauvres, de ne pas paraître aussi petite que misérable ; et, en effet, on regrette de ne trouver que la physionomie d'un hôpital à un édifice dont la placé seule exigeait, pour l'harmonie du tableau, et des proportions plus larges et des formes plus élégantes ; mais ce qui attriste bien autrement, c'est lorsqu'on pénètre dans l'intérieur et que l'œil s'arrête sur ces infortunés qui passent de longues heures à gémir et qui ne s'adressent la parole que pour s'entretenir de leurs maux. Il y a là des pâtres, des chevriers, des bûcherons, des artisans, des militaires ; toutes les professions qui travaillent ou qui souffrent le plus semblent réunies ; cependant la plainte y est égoïste comme partout ; elle demande des consolations et n'en donne pas ; et puis, si les rangs sont confondus, il n'en est pas de même des esprits ; la triste égalité des douleurs les rapproche inutilement ; jusque dans les eaux communes de la piscine, l'homme qui pense demeure séparé de celui qui n'est organisé que pour sentir ; et combien n'est-il pas à plaindre, lorsque rien ne parle à son intelligence ou à son cœur ! Plus la foule qui l'entoure est serrée, plus le vide qu'il y trouve est effrayant ; nulle oreille qui l'entende, nulle bouche qui lui réponde ; mais qu'est-ce donc si les secours du ciel ne suppléent pas pour lui à ceux de la terre !... Oh !

alors, son isolement est complet; c'est le morne silence de l'abandon, et il est impossible que son ame, forcée de se replier toute entière sur elle-même, ne devienne pas plus malade que son corps.

Telle était, il y a peu d'années, la déplorable situation d'un vieil officier d'infanterie qui était venu demander aux bains des Alpes un soulagement qu'il n'avait pu obtenir des eaux des Pyrénées; tout concourait à aigrir le noir chagrin qui le tourmentait; sa carrière n'avait pas été heureuse; des blessures et une longue captivité en avaient arrêté le cours; lieutenant et décoré avant vingt ans, il s'était retiré à cinquante avec le simple grade de capitaine; parens, amis, femme, il avait successivement tout perdu; il ne lui restait qu'un fils, encore enfant, qu'il avait placé dans un collège et qu'il destinait à suivre aussi la carrière militaire, moins pour se rattacher à la vie en essayant avec un autre lui-même de prendre une noble revanche sur le sort, que parce qu'à ses yeux, il n'y avait rien au-dessus du métier des armes.

Sans illusions, sans espérances, qu'attendre de l'avenir? rien; on ne vit que dans les douleurs du présent, et tout les aggrave.

« Mes béquilles ne me soutiennent pas, elles me tuent, » répétait sans cesse le malheureux officier au médecin de l'établissement, et celui-ci qui savait le comprendre, se contentait de lui répondre avec douceur: « Ces béquilles qui vous pèsent tant iront rejoindre, dès que vous le voudrez, toutes celles qui sont suspendues à la muraille de l'oratoire; je ne peux rien sans vous; calmez l'ame, guérissez là, et je me charge du reste. »

Calmer son ame? la guérir?... il l'aurait vainement essayé; pendant plus de quarante ans, cet homme n'avait eu foi qu'en son épée, et son épée l'avait trompé; il ne croyait plus à rien, si ce n'est à la mort, seul remède que lui présentât son désespoir; mais la tête la plus troublée, tant qu'il lui reste encore une lueur de raison, n'aborde pas sans effroi la pensée du suicide; le doute du néant a aussi ses terreurs comme le doute de la divinité, et l'homme que n'entraîne pas l'étourdissement d'un vertige, se demande toujours en mesurant l'abîme d'un œil inquiet: où serai-je demain?...

Le vieux capitaine luttait depuis long-temps avec lui-même sans pouvoir s'expliquer une résistance qu'il regardait presque comme une lâcheté, lorsqu'un soir où il souffrait plus que de coutume, il vit passer trois jeunes soldats qui allaient rejoindre leur corps en chantant.

« Comme ils marchent, s'écria-t-il, sont-ils heureux ! Qui dirait que c'est dans ce même chemin que j'ai fait cinq étapes en une journée au retour de l'île d'Elbe ; tout me souriait alors ; j'avais été fidèle au malheur et à l'exil ; je voyais des épaulettes de colonel étinceler devant moi , et je doublais gaîment le pas... Au bout de la route, j'ai trouvé Waterloo et un biscayen qui m'a labouré les deux jambes. Adieu gloire et fortune ; tous mes rêves se sont évanouis à l'ambulance ; depuis, je n'ai cessé de languir, de me traîner ;... et dire que ce sera toujours de même, que je n'aurai aucun repos, aucun soulagement !... Oh ! c'est trop de patience, il faut en finir ; allons, allons, lorsque tant de femmes ont le courage de se tuer , est-ce à moi , vieille moustache, d'être plus faible qu'elles ; un coup de pistolet dans la tête, et je ne souffrirai plus !... »

En s'excitant ainsi par le sentiment qui dominait dans son cœur de soldat, il s'achemina le plus rapidement qu'il put vers les bains ; dans sa précipitation, il fit une chute sur des pierres roulantes, et les éclats de rire d'un groupe de fumeurs qui se tenaient à la porte de l'établissement achevèrent de l'exaspérer. Dès qu'il fut arrivé à sa chambre, il se débarrassa de ses béquilles avec colère et ouvrit brusquement le tiroir où étaient renfermés ses pistolets ; mais la dernière lettre de son fils était sur la table, elle frappa ses regards ; il la prit, il la relut, et des larmes roulèrent dans ses yeux. Pauvre enfant ! il espérait, lui ! il songeait à l'avenir ! il parlait à son père du bonheur de le revoir bientôt ; il avait compté tous les jours qui s'étaient écoulés depuis son départ ; il comptait tous ceux qui devaient s'écouler encore jusqu'à son retour.

Long-temps indécis et sans mouvement, le capitaine finit par se laisser tomber dans un fauteuil ; ses idées étaient confuses ; tour à tour il s'accusait d'étouffer le cri de la nature et il se reprochait de l'écouter avec trop de faiblesse ; dans ce désordre tumultueux , il se sentit saisi d'un étrange scrupule ; déterminé à s'arracher la vie, il craignit de léguer à son fils un exemple funeste, et pour prévenir ce danger, il résolut de déguiser sa mort sous les apparences d'un accident. Ce parti une fois adopté, il passa le reste de la nuit à écrire à l'enfant qu'il allait abandonner ; dans ce dernier entretien , qu'il prolongea involontairement au-delà des bornes ordinaires, il eut souvent à se faire violence pour ne pas se trahir ; cependant, après avoir écrit le mot adieu, ce

mot et si triste et si doux, que le cœur dans ses instincts d'espérance et de foi fait venir de lui-même sous toutes les plumes comme sur toutes les lèvres, il s'arrêta, demeura un instant pensif et se hâta de fermer sa lettre qu'il remit, comme d'habitude, au messager des bains chargé du service de la poste.

A la pointe du jour, il gravit la montagne par le sentier tracé à la gauche de l'établissement ; la route de ce côté est plus longue que pénible ; il tourna comme dans les sinuosités d'un labyrinthe à travers les bouquets de chèvre-feuille épars sur la bruyère, et plus loin il fit halte pour reprendre haleine sous des cytises humides de rosée. Aucune matinée de mai n'avait encore été aussi fraîche et aussi belle ; les parfums qui s'exhalaient à chaque pas du romarin, du muguet sauvage, de l'aubépine et des fraises de bois semblaient s'adoucir en se mêlant ; et le feuillage printanier, cette harpe mélodieuse des brises, accompagnait de ses doux frémissemens les chants d'allégresse des oiseaux. Tout cela préoccupe, tout cela émeut lorsqu'on va mourir ! il y a dans tout cela des voix intimes qui parlent plus à l'âme qu'aux sens ; c'est la vie de la terre avec tous ses prestiges, tous ses enchantemens, toute sa pureté ; et dans ses images saisissantes n'y a-t-il pas quelque révélation sublime ? L'air des hauts lieux ne pénètre-t-il point jusques au cœur ? N'est-on pas, enfin, bien près de concevoir la vie du ciel, quand il semble déjà qu'on la voie et qu'on l'entende ?...

Le vieil officier, dont la tête se dégageait par degrés et qui sentait son sang se rafraîchir, accéléra sa marche pour atteindre la cime de la montagne ; parvenu au point le plus élevé, il s'avança de rocher en rocher jusqu'au bloc isolé qui forme la dernière saillie du promontoire, et quand il l'eut escaladé en s'aidant avec effort de ses béquilles, au risque de rouler dans le précipice : « Enfin, dit-il, me voici au terme du voyage ; on prétend que d'ici au fond du ravin il y a 200 toises, c'est plus qu'il ne faut : encore un pas, un seul, et j'ai achevé de vivre !... Achevé de vivre ? est-il vrai ? en suis-je bien certain ?... Quand j'étais jeune, n'ai-je pas cru à une autre vie ?... Oui, les prêtres m'avaient enseigné l'Évangile et toutes leurs superstitions ; mais depuis, n'en ai-je pas ri mille fois ? Dans combien d'églises n'ai-je pas bivouaqué ? Dans combien de calices n'ai-je pas bu ? Moi, ancien adjudant à ce corps de Championnet, qui chassa le pape de Rome, qu'ai-je à faire de mes idées de première communion ? serait-ce le moment d'y revenir lorsque

je touche à ma délivrance?... Non, non, pas de faiblesse d'écolier : en avant! »

Et en raisonnant ainsi, il lança une de ses béquilles dans l'abîme ; ce ne fut que plusieurs secondes après que l'écho du vallon lui renvoya un faible bruit ; tirant alors froidement sa montre pour calculer la durée de la chute, il jeta l'autre béquille ; c'en était fait, il n'avait plus aucun moyen de retour ; quand bien même un cri de détresse lui aurait échappé, la montagne était déserte ; aucun être humain ne pouvait l'attendre ; il fallait donc renoncer à être secouru, il fallait mourir ; la seule option qui lui restât était entre une lente agonie ou une mort immédiate.

Soudain, toutes les cloches de Digne s'ébranlent à la fois et des chants religieux retentissent dans le lointain. Il écoute, il regarde, c'est une immense procession qui sort de la ville, croix et bannière en tête ; il la voit avec surprise s'étendre dans le creux de la vallée, franchir le torrent des Dourbes sur des planches mobiles et gagner le pied de la montagne où elle se déroule comme une écharpe nuancée des plus vives couleurs ; bientôt il distingue des pénitens blancs qui portent sur un brancard un buste resplendissant d'or ; leurs voix mâles arrivent jusqu'à lui, et il ne tarde pas à les voir s'approcher en bon ordre, la sueur sur le front ; le porte-croix marche nu-pieds comme au calvaire, et un enfant de chœur agite par intervalle une petite sonnette pour annoncer à la montagne la venue du saint qui lui a donné son nom ; le peuple des faubourgs et des campagnes suit en habits de fête, les hommes en vestes de cadis brun avec de longues guêtres de peau jaune ; les femmes en robes de laine rayées et en chapeaux de paille noir ; un essaim d'enfants, les uns à pied, les autres sur des mules, remplit tous les sentiers, et le cortège est fermé par le vénérable pasteur de cet innombrable troupeau, vieillard décoré du signe de l'honneur et courbé sous le poids de l'âge.

Le capitaine croyait rêver ; cette apparition inattendue dont il suivait avec stupéfaction l'admirable développement, tenait pour lui du prodige ; le Dieu qu'il avait méconnu avait-il eu pitié de lui et venait-il le sauver ?...

Une modeste chapelle placée à peu de distance sur le plateau supérieur de la montagne, et qu'il avait prise pour une bergerie abandonnée, s'ouvre tout-à-coup, et l'office divin commence. Quel spectacle que

celui d'une si nombreuse population agenouillée sur les rochers dans l'attitude du recueillement et de la prière ! comme toutes ces voix qui murmurent les mêmes paroles ont quelque chose de grave et d'imposant ! et ces jeunes filles qui attendent sous un voile de mousseline blanche le signal de la communion, que de candeur dans leurs yeux ! quel calme ! quel innocence ! comme les nuages d'encens qui flottent au-dessus d'elles se marient bien à leurs cantiques et aux parfums de la montagne !

Silence ! le prêtre va parler :

« Le saint dont nous célébrons la gloire, dit-il, était un soldat ; il eut un courage que l'on ne connaissait pas sous les tentes du paganisme, le courage de la foi, ce courage qui sait également souffrir la vie et la mort, vertu humble et forte dont n'approcha jamais l'orgueilleux stoïcisme des héros antiques ; la palme des martyrs a couronné son front lorsqu'il sortait à peine de l'adolescence. Cependant, telle est la frivolité du monde, qu'un nom qui exprime le merveilleux assemblage de la jeunesse, de la beauté, du courage et de la foi, a été livré à la risée et que l'Église craint presque de le prononcer au sein des villes où une haute instruction devrait rendre les hommes plus réfléchis et plus graves que dans nos montagnes.

» Natif de Phrygie, Pancrace était idolâtre en naissant ; il se fit chrétien à une époque où la persécution immolait victimes sur victimes ; Rome fut le théâtre de sa conversion et de son supplice. Dédaignant de se cacher, il alla droit aux boureaux et leur dit en leur montrant une croix de bois : « Frappez, je suis soldat de Jésus-Christ ; je viens lui rendre tout le sang qu'il a versé pour mon salut. » A cette nouvelle, Dioclétien ordonna qu'on le conduisit en sa présence ; touché malgré lui des grâces de sa jeunesse, il lui pardonna un dévouement dont il redoutait la contagion et alla même jusqu'à lui offrir une place à sa cour ; mais l'inébranlable néophyte refusa tout et fut traîné sur le chemin d'Aurelle où il eut la tête tranchée.

» Vers la fin du cinquième siècle, le pape Symmaque bâtit sous l'invocation du jeune martyr une riche église qui fut réparée dans la suite par Honorius I^{er} et dont Léon X fit une station ; le nom du saint passa de l'Italie en France, et nous, habitans des Alpes, nous l'avons accueilli avec un pieux respect, cette montagne lui a été consacrée,

et nous venons aujourd'hui célébrer avec sa fête la plus belle fête du printemps. »

Dès que ces derniers mots furent prononcés, on vit de jeunes mères portant leurs enfans nouveau-nés dans leurs bras passer et repasser sous le brancard où était posée l'image sculptée qui représentait le saint, la tête ornée d'un casque et la poitrine couverte d'une cuirasse. « C'était, disaient-elles, pour qu'ils fussent braves comme lui. » Les fleurs qui garnissaient le dais furent distribuées au peuple et prirent place à tous les chapeaux et à toutes les ceintures près de la feuille de fougère sauvage destinée à être conservée jusqu'à l'année suivante.

Il y a dans le cœur d'un vétéran français une corde qui ne manque jamais de vibrer quand on parle de courage ; le capitaine avait tout vu, tout entendu ; l'éloge du martyr était tombé sur lui comme un exemple et comme un anathème ; son agitation était au comble ; cependant il résistait encore, il s'attachait avec l'opiniâtreté du désespoir à ses convictions ébranlées, il hésitait à comprendre qu'il y avait pour lui plus de courage à supporter la vie qu'à s'en défaire, et qu'au lieu du néant, la mort lui présentait avec l'image de l'éternité la terrible alternative du ciel ou de l'enfer.

Quelques paysans, qui venaient de le remarquer au moment où l'office cessait, ne pouvaient s'expliquer comment il avait osé s'avancer si loin ; ils lui firent signe de quitter au plus vite un escarpement si dangereux ; mais quel fut leur effroi lorsqu'ils le virent chanceler et qu'ils s'aperçurent qu'il était infirme ; ce ne fut alors qu'un cri autour de la chapelle ; on accourut de toutes parts sur la montagne ; le vieux prêtre averti par les pénitens fendit la foule, et aussitôt qu'il l'eut dépassée, on vit les impressions les plus opposées se peindre sur sa figure ; ce fut en même temps le saisissement de la joie et le trouble de l'épouvante ; il resta sans voix, les bras étendus vers l'étranger qui, de son côté, frappé d'une émotion subite à sa vue, le considérait sans pouvoir proférer une seule parole... Ce silence mystérieux fut court, mais solennel ;... c'étaient deux frères d'armes qui s'étaient séparés sur un champ de bataille et qui se retrouvaient au bord d'un abîme !..... L'officier fut digne du prêtre ; ses mains se croisèrent sur son cœur et ses yeux baignés de larmes se levèrent avec reconnaissance vers le ciel ; il avait senti enfin la main qui dissipe les ténèbres et qui fait tomber tous les bandeaux !

L'intrépide compagnon de sa jeunesse ne voulut laisser à personne le soin de l'arracher au péril qui le menaçait; assisté de deux montagnards, il parvint jusqu'à lui et le ramena aux acclamations de la multitude; tous deux alors s'embrassèrent avec effusion, et le bon curé, qui croyait n'avoir sauvé que la vie à son ancien camarade, s'écria dans un généreux transport : « Ah ! mon ami, quel beau jour ! c'est toi qui m'as soustrait aux baïonnettes russes quand j'étais étendu tout sanglant sur le pont de Montereau, et je n'avais jamais pu t'en remercier!... Dieu n'a pas voulu me laisser mourir sans avoir eu ce bonheur; grâces lui soient rendues!... »

Le capitaine venait de recevoir une nouvelle existence; un rayon d'en haut l'avait consolé en l'éclairant; ce fut moins dans les eaux des bains qu'il devait aller désormais chercher la santé que dans les entretiens du presbytère; il y retrouva le calme que lui avait demandé son médecin; le rétablissement dont il désespérait se fit peu attendre, et ses béquilles, devenues insensiblement plus légères, furent enfin clouées en ex-voto sur les parois de l'oratoire; heureux d'une double convalescence, il ne s'appuya plus que sur son ami et sur son fils.

A. DE P.

ARRIVÉE DE M. L'ABBÉ LACORDAIRE A ROME.

Il y a dans notre société quelque chose qui console et fait, malgré tout, bien espérer de l'avenir. Pendant les deux dernières saisons du carême, nous avons vu presque toutes nos illustrations littéraires se mêler à l'ardente et studieuse jeunesse, et environner avec empressement la chaire de l'église Notre-Dame. C'est que là se faisait entendre un homme jeune aussi, d'un esprit droit, vif et pénétrant, d'une éloquence qui prend plutôt sa puissance dans l'onction d'une parole convaincue et venant de l'âme que dans l'intonation de la voix, l'accentuation du mot et l'énergie du geste. La parole de M. l'abbé Lacordaire, presque toujours simple, mais digne, séduit le cœur par l'exposé des sentimens sublimes qu'inspire le christianisme, et enchaîne l'esprit par une logique rigoureuse; il sait, au milieu de ces discussions souvent métaphysiques, semer quelques éclairs de poésie, comme pour raviver l'attention de son auditoire, et continuer ensuite avec plus de fruit l'enseignement des éternelles vérités.

Il y a deux mois, il nous quitta pour aller à Rome. Je vais, disait-il, pendant trois années de retraite me livrer à l'étude des saints Pères.

Que le poète et le philosophe aillent visiter les monumens de l'ancienne Grèce; qu'ils pénètrent jusques en Orient pour y voir le berceau de la civilisation, devenu aujourd'hui son tombeau; qu'ils lisent les inscriptions laissées par

un peuple qui fut puissant, qu'ils interrogent les sépulcres, qu'ils commentent et expliquent les signes hiéroglyphiques, ils ne nous apporteront rien que de belles pages de poésie, peut-être, et la preuve que rien ne peut plus nous venir de ce pays; qu'il faut à notre tour que nous lui apportions le flambeau de la religion, des arts, des sciences et de la littérature. Il est facile de pressentir qu'il n'est pas loin le jour où le croissant sera réuni à la croix. Il faut un nouveau baptême de vie à ces populations qui ont perdu le secret de bâtir des pyramides.

La soif de connaître le vrai s'est emparé de tous les esprits, on le recherche avec zèle. On n'accepte plus sans examen les traditions transmises d'âge en âge et portant avec elles les modifications que font toujours subir aux choses d'ici-bas l'influence des époques différentes, et le caprice des vues des historiens. On n'écrit plus l'histoire avec les matériaux les plus voisins de soi, on va fouiller dans les vieilles chartes, interroger les auteurs contemporains, on étudie avec soin la langue dans laquelle ils écrivirent afin de mieux apprécier la portée et le précis de leur langage. On va chercher jusque dans la physionomie des monumens la trace de l'esprit des temps. Avant de faire son beau livre des Croisades, Michaud va visiter le théâtre de ces guerres célèbres, tout se fait avec conscience, et il semble que mieux que jamais on a senti la vérité de cette parole de Newton : « L'erreur n'est que le fait des commentateurs. » Il est beau de voir à une pareille époque, un jeune orateur chrétien aller aussi s'inspirer aux sources premières, et, par conséquent, les plus pures du christianisme. Que de, sur le tombeau de saint Pierre, et du milieu de la ville éternelle, M. Lacordaire en rencontrant au détour d'une rue une vieille borne attestant autrefois une voie romaine, que M. Lacordaire en contemplant Sainte-Marie-Majeure, bâtie avec les colonnes enlevées au temple de Junon, pense qu'en creusant trois pieds de terre sous ses pas on rencontrerait quelque tronçon de colonne ou quelque armure attestant Rome l'antique, que le monde ancien est partout recouvert du monde nouveau ou chrétien, mais que celui-ci n'a pas encore fait son empire aussi grand qu'il doit l'être un jour, qu'il pense aussi que nous sommes à une époque où l'apostolat actif est plus nécessaire que les études réfléchies de la retraite. Espérons qu'il reviendra bientôt mêler encore sa voix à celle des prédicateurs célèbres que l'on admire à Paris et dans plusieurs diocèses de la France. Il lui est donné de recevoir déjà une éclatante récompense pour son zèle éclairé. Dès son arrivée à Rome, il a trouvé l'accueil le plus flatteur et le plus cordial dans tout le clergé, tant séculier que régulier, toutes les bibliothèques, toutes les collections lui ont été ouvertes avec empressement; rien ne manque à l'éloquent et studieux voyageur pour rendre son séjour à Rome aussi fructueux que possible. Le cardinal Odeskalchi a reçu ordre du Saint-Père de lui accorder tout ce qu'il demanderait.

C'est le 6 juin qu'il a eu une audience du souverain pontife, qui aime d'une affection toute particulière la France et le clergé français. Il ne manque jamais d'ailleurs de témoigner ses sympathies à cet égard. En voyant entrer M. Lacordaire, il ouvrit les bras et fit une exclamation de joie; puis, prenant dans ses mains la tête du jeune prédicateur, il dit : « Je sais quelle belle acquisition l'Église catholique a faite en lui. »

Sa Sainteté lui parla de ses conférences, dont elle avait lu des extraits, comme une personne qui y aurait assisté avec attention, et lui dit à ce sujet les choses les plus flatteuses. Elle lui donna ensuite la bénédiction apostolique en ces termes : « Je le bénis, et prie Dieu de le confirmer dans la défense qu'il a entreprise de la » cause catholique ; » paroles simples, mais contenant le vœu d'une civilisation universelle. Le triomphe de la foi catholique, n'est-ce point le triomphe de la justice et des véritables lumières ? La première université fondée en Europe s'établit en France, et fut appelée la fille aînée de l'Église ; et Montesquieu a écrit, dans son livre sur l'esprit des lois, « que de véritables chrétiens seraient des ci- » toyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle » pour les remplir. Plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient » devoir à la patrie. »

L. DE J.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

PROCESSIONS DE LA FÊTE-DIEU.

Une époque se présente chaque année, pendant laquelle la religion éprouve comme un désir pressant de se produire au dehors. Renfermée habituellement dans ses temples, elle ne peut offrir les enseignemens divins dont elle est seule dépositaire qu'à ceux qu'y attirent les pompes de ses cérémonies ou les douces invitations de la foi. Mais il est dans les campagnes des champs à bénir ; il faut implorer pour les productions de la terre une rosée qui les féconde, une douce chaleur qui les mûrisse ; il faut demander qu'une invisible main détourne les orages et ne prive pas du fruit de ses travaux le cultivateur, dont les bras vigoureux sont toute la richesse, comme la foi doit être sa seule consolation. Et dans nos villes, que de lieux à parcourir pour les purifier ! que d'amendes honorables à faire ! que de cœurs à toucher par le saint éclat de nos fêtes ! — Aussi quand les solennités de la Pâque sont à peine écoulées, on voit, et dans les champs et à la ville, de nombreux fidèles pieusement réunis faire retentir les airs de leurs cantiques d'allégresse, et former le cortège du Dieu qui daigne visiter leurs demeures. — Nous ne sachions pas qu'il y ait au monde un spectacle plus touchant qu'une procession de la Fête-Dieu ; c'est peut-être aussi par ce motif qu'on en a tant et si long-temps demandé l'abolition. Ces vœux paraissaient devoir l'emporter ; la religion avait dû se soumettre, car la lutte n'est son partage que quand la foi peut recevoir quelqu'atteinte ; mais voilà que de nouveau les bannières se sont déployées dans les champs, les processions ont circulé dans les villes, et la FÊTE DE DIEU n'a plus passé inaperçue, même pour ceux qui ne voulaient pas qu'elle soit leur fête à eux. — De toutes parts arrivent les détails de ces douces et majestueuses solennités : Marseille, qu'il faut toujours placer en première ligne quand il s'agit de religion et de piété, Bordeaux, Besançon, Grenoble, Lyon, Nantes, Angers, Montauban même, malgré sa faculté de théologie

protestante ; Langres , Clermont , Moulin , Aix , Toulon , ont donné le plus consolant exemple du retour à un antique et saint usage : dans quelques-unes de ces villes , le saint-sacrement était escorté par des détachemens de troupes , précédé d'un nombreux corps de musiciens , salué par des décharges d'artillerie et suivi des principales autorités : dans d'autres la pompe de l'Église ne recevait aucun éclat des démonstrations officielles du pouvoir , et parlait plus éloquemment peut-être par sa majestueuse simplicité ; dans le plus grand nombre de celles que nous avons citées , l'évêque n'avait voulu abandonner à personne l'honneur de porter lui-même le saint-sacrement. — Pendant que les cités populeuses admiraient en silence cette réconciliation inespérée avec des idées dont l'abandon coûte tant aux nations , jusques aux portes de Paris de modestes processions attestaient que la foi vit encore dans toute sa force au milieu de nous , et que modestement ignorée quand on l'y oblige , elle paraît avec toutes ses joies ou avec toutes ses douleurs , mais toujours pour prier et pour bénir , quand on veut bien lui laisser le droit de passage , le seul du reste qu'elle réclame dans cette semaine tout entière consacrée à de touchantes cérémonies. — Cette juste demande n'a pas été cependant comprise partout : à Lille , à Metz , à Orléans , à Arras , les fidèles ont dû se résigner à concentrer dans les églises les manifestations de leur piété. Espérons que l'anniversaire futur de ces jours de fête n'apportera pas les mêmes entraves : que plus d'unanimité signalera les mesures des agens de l'autorité : que nos villes n'auront pas à s'envier mutuellement une prérogative à laquelle toutes ont également droit : et que si , à Paris , des considérations particulières exigent plus de prudence pour ne pas blesser de plus antipathiques exigences , en province , du moins , on jouira du beau spectacle dont nous sommes privés , et on rendra publiquement au Seigneur des hommages que nous devons , nous , constamment renfermer dans son temple , et ne déposer , même en ce jour , qu'aux pieds d'un autel trop souvent fort peu visité. — Rendons grâces cependant de ce retour à une sage liberté ; l'événement , en justifiant nos espérances , aura sans doute porté d'heureux fruits : partout a régné l'ordre le plus parfait ; la joie , dans le midi surtout , ne s'est manifestée que par de plus élégantes décorations et par un recueillement plus religieux : c'est une pensée toute naturelle , mais qu'il peut être utile de rappeler comme une garantie pour l'avenir.

ÉGLISE FRANÇAISE.

Au milieu des consolantes réflexions que nous suggérait le détail des témoignages unanimes de respect qui ont accueilli les processions de la Fête-Dieu , vient se mêler une pensée pénible , et comme un souvenir qui nous opprime et nous suffoque. Nous avons eu le triste courage de visiter ce qu'on appelle , comme par dérision , *l'église-catholique-française* ; nous avons eu la douleur d'assister presque en entier à une sacrilège dérision de nos plus augustes mystères : nous avons entendu , au milieu de Paris , dans un de ses faubourgs les plus populeux , dans une enceinte qu'encombraient une foule attentive et compacte , un malheureux prêtre apostat , prêcher contre la divinité de Jésus-Christ , au milieu de la messe qu'il prétendait célébrer , cependant ! nous avons dû prêter nos

oreilles aux plus révoltans blasphèmes, aux plus atroces calomnies, au plus hideux travestissement des vérités que dix-huit siècles d'obéissance et de soumission n'ont pu mettre à l'abri de pareils outrages.—Nous reviendrons, bientôt sans doute, sur cette question toute catholique, nous ajouterons question sociale et de haute moralité. Qu'il nous suffise de dire aujourd'hui, que peu satisfaite des ravages qu'elle fait dans une population d'autant plus facile à séduire qu'elle est moins éclairée, l'*église-française* tend encore ailleurs ses embûches : que dans le faubourg Saint-Marceau un temple nouveau s'élève, un presbytère se construit, un grand scandale se prépare ; que des écoles dirigées par des *catholiques-français* et surveillées par le fondateur de cette misérable secte, appellent et reçoivent des élèves, et que le mal fait ainsi d'autant plus de progrès qu'on s'adresse à un âge et à une classe moins capables d'en prévoir les conséquences et d'en découvrir le secret poison.—Nous devons, dès le premier numéro de la *Revue Catholique*, dire bien haut tout ce que nous fait éprouver d'amertume tant d'audace et d'impiété dans les auteurs de cette momerie sacrilège. Nous voulons croire néanmoins que toutes leurs espérances ne seront pas réalisées, et qu'avertie à temps l'autorité prendra des mesures pour mettre un terme à un si coupable abus de la liberté des cultes et de la tolérance de toutes ces prétendues religions.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DÉMONSTRATION DU CATHOLICISME, par M. l'abbé CARON, chanoine honoraire d'Amiens (1).

« Le protestantisme, le philosophisme et mille autres sectes plus ou moins extravagantes, ayant prodigieusement *diminué les vérités parmi les hommes*, le genre humain ne peut demeurer dans l'état où il se trouve. Il s'agite, il est en travail, il a honte de lui-même, et cherche, avec je ne sais quel mouvement convulsif, à remonter contre le torrent des erreurs, après s'y être abandonné avec l'aveuglement systématique de l'orgueil (2). »

Cette pensée, dont plus d'un esprit droit a été préoccupé, a sans doute inspiré M. l'abbé Caron quand il a donné au public, en 1834, le premier volume de sa *Démonstration du catholicisme*, dont le deuxième vient de paraître. Le premier volume suscita une assez vive controverse entre l'auteur et deux journaux religieux qui n'admettaient pas absolument son système : il le développe aujourd'hui et l'offre, après la condamnation de ceux professés par M. de Lamennais et par M. Bautain, comme le seul qu'un catholique puisse adopter désormais. Il consiste à reconnaître tout à la fois, comme motif de certitude, et la raison pri-

(1) 2 gros volumes in-8°. — Paris, Périsse frères, 8, rue du Pot-de-Fer-St-Sulpice,
(2) M. de Maistre, *Du Pape*, tome 1^{er}, Discours préliminaire,

vée et la raison générale, mais à des proportions très-inégaies : l'auteur fonde sur *l'autorité de l'évidence* la certitude des premiers principes ou vérités nécessaires, et sur *l'évidence de l'autorité* la certitude des vérités de l'ordre libre. Ainsi, dit M. Caron, Pascal et M. Bautain nient l'homme, l'humanité, et affirment l'Église ; — M. de Lamennais nie l'homme, affirme l'humanité et l'Église ; — Descartes et ses partisans nient l'humanité et affirment l'homme et l'Église ; — j'affirme tout ensemble et l'homme et l'humanité et l'Église, mais en partant de l'homme pour arriver à l'humanité, et de l'humanité pour m'élever jusqu'à l'Église.

Montrer le chemin qu'il faut suivre entre l'individualisme qui n'a foi qu'au sens privé et les exagérations des droits de l'autorité et du sens commun ; relever le courage de ceux qui tremblaient d'aborder désormais la question de certitude, tel est le but de l'auteur dans l'exposition d'un système qu'il croit à l'abri de toute censure, et qu'il soumet avec une filiale résignation au jugement du Saint-Siège. Les sentimens de M. l'abbé Caron sont une trop sûre garantie de ses intentions pour qu'il soit permis de les révoquer en doute. Mais son ouvrage soulève des questions tellement importantes, d'une discussion tellement subtile et métaphysique, qu'une telle déclaration, quand plus d'une philosophie nouvelle a été récemment condamnée, l'honore aux yeux de ses lecteurs et doit être reçue comme un gage de la pureté de ses motifs.

MÉMOIRES ET EXPÉRIENCES DANS LA VIE SACERDOTALE ET DANS LE COMMERCE AVEC LE MONDE, *recueillis dans les années 1815-1834*, par ALEXANDRE, prince de HOENLOHE (1).

Voici des Mémoires, mais composés avec tant d'abandon, écrits avec tant de simplicité, remplis de tant d'onction et de piété, si opposés à tout ce que la littérature moderne offre de prétentieux romans et de fabuleuses histoires, qu'on se sent ému en les lisant et comme surpris d'un langage dont on a presque perdu le souvenir.—Nos lecteurs savent à quel haut degré de réputation est parvenu l'illustre auteur de ce modeste volume : les guérisons nombreuses attribuées à la puissante intercession de ses prières ont retenti dans le monde entier. On dirait que pour descendre de ce faite élevé sur lequel il se trouve placé et par la naissance et par les faveurs singulières dont il a plu au ciel de le rendre dépositaire, il a voulu raconter avec la plus touchante naïveté ses impressions, ses pensées, ses réflexions, et jusqu'à son enfance. — L'ouvrage commence par une biographie de l'auteur : elle est suivie de réflexions sur le temps actuel, sur la religion, sur le soin de se former soi-même, sur le prêtre dans l'esprit de l'Église, sur le commerce avec le monde, sur les visites des malades, etc., en un mot sur toutes les principales circonstances de la vie sacerdotale.—Déjà quelques opuscules publiés par le pieux abbé avaient découvert tout ce que son cœur renferme de sentimens d'amour de Dieu et d'ardente charité ; dans ses Mé-

(1) Chez Lagny, rue de Seine-St-Germain, 16. — 1 volume in-8°.

moires, c'est son cœur tout entier qui s'est révélé, sans emphase, nous allions dire sans fard, mais avec une naïveté sur laquelle nous revenons encore parce qu'elle en est le caractère distinctif et qu'elle nous paraît le vrai manteau de la vérité. Il y a d'ailleurs tant d'attraits dans cette franchise de la forme comme de la pensée ! et ce double attrait peut être si rarement signalé, que nous en parlons comme d'une circonstance qui doit contribuer à propager et la lecture de l'ouvrage et l'estime pour son auteur. — Nous pouvons du reste en faire nos lecteurs juges par la citation de l'entrevue du prince avec l'empereur Alexandre, circonstance bien mémorable dans la vie du pieux abbé et pour laquelle cependant il ne trouve pas une expression qui ne soit humble et modeste ; nous allons le laisser raconter lui-même.

« Au mois de septembre 1822, Sa Majesté l'empereur Alexandre arriva de Russie à Vienne. Comme ce monarque avait de véritables sentimens d'amitié pour la famille du prince de Schwarzenberg, il témoigna au prince Joseph Schwarzenberg le désir de faire ma connaissance. Ce fut le 21 septembre, à sept heures et demie du soir, que je devais me trouver dans le palais impérial, pour être admis à l'audience de Sa Majesté. Ce jour restera pour moi un des plus mémorables de ma vie. Je lui parlai en français ainsi qu'il suit : « Sire, la Pro-
» vidence divine ayant placé votre Majesté au poste le plus éminent, en exi-
» gera aussi beaucoup, la responsabilité des princes étant grande devant Dieu.
» Il a choisi Votre Majesté comme un instrument pour donner le repos et la
» paix aux peuples de l'Europe ; Votre Majesté a répondu de même aux des-
» seins de la Providence, d'exalter le triomphe de la croix et de relever par
» une volonté efficace la religion de l'humiliation où elle gémissait. Je compte
» ce jour, où j'ai le bonheur de témoigner ma profonde vénération à Votre Ma-
» jesté, entre les jours les plus heureux de ma vie ! Que Dieu vous fortifie de sa
» grâce, et que son saint ange vous protège ! Voilà ce qui sera dorénavant le su-
» jet de mon humble prière devant Dieu. » — Après une pause pendant laquelle ce souverain me regarda fixement, il se mit à genoux, me demandant ma bénédiction sacerdotale. Il me serait impossible d'exprimer les sentimens dont mon cœur fut pénétré pour lors. Tout ce que je pouvais proférer dans ce moment de la plénitude d'un cœur rempli de foi, furent ces paroles : « Je souffre,
» Sire, qu'un si grand monarque s'humilie jusqu'à ce point ; mais ce n'est pas à
» moi, Sire, que Votre Majesté témoigne sa vénération, c'est au Seigneur tout
» puissant que je sers et qui vous a sauvé, Sire, ainsi que nous tous, par son
» sang précieux. Que Dieu donc vous bénisse de la rosée de sa grâce céleste ;
» qu'il soit votre bouclier contre tous vos ennemis, votre force dans tous les
» combats, qu'il répande son amour dans votre cœur, et que la paix de notre
» Seigneur Jésus-Christ soit à jamais avec vous. » — Je ne pouvais en dire davantage, sentant couler mes larmes. Alors Sa Majesté me serra contre son cœur, et mon attendrissement fut extrême. »

Le Directeur, Rédacteur en chef, VICOMTE WALSH.

LE 15 AOUT

OU

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Les fils des Francs et des Gaulois, ces hommes de mouvement, de batailles et de conquêtes, nos pères qui, pendant tant de siècles, s'en allèrent par le monde plaçant des rois sur tous les trônes, avaient mis leur bouillante valeur sous la protection d'une femme céleste.

Toute couverte de la poussière et du sang des combats, la vieille France s'agenouillait devant les statues de MARIE, et plaçait souvent l'image de la Vierge sur ses blancs étendards..... En vérité, c'était noble spectacle que de voir ainsi la force et la vaillance honorer une mère et un enfant, et opposer ainsi ce que la terre a de plus terrible à ce que le ciel a de plus doux.

Parcourez l'Europe entière, arrêtez-vous devant les antiques monuments, interrogez-les, demandez ce qui les a fait sortir de terre avec toutes leurs merveilles, et une voix s'élèvera, et des pierres, et de la tradition, et des annales des peuples pour vous répondre :

Le culte de Marie.

Oui, c'est ce culte touchant qui a paré le monde catholique de tant de magnifiques églises, de tant de riches abbayes, de tant d'hôpitaux, de tant de poétiques souvenirs.

Sans sortir de notre France, autrefois si chrétienne, voyez que de basiliques, que de chapelles, que d'hospices sous l'invocation de *Notre-Dame*. Et quelles douces appellations à la Vierge divine !

Ici, c'est *Notre-Dame-de-Bon-Secours* ; là, *Notre-Dame-de-Pitié* ; plus loin, *Notre-Dame-de-Toutes-Joies* ; dans un autre lieu, c'est *Notre-Dame-de-Toutes-Aides* ; près des hôpitaux, *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs* ; là où l'on s'est battu, *Notre-Dame-des-Victoires* ; au fond d'un vallon, *Notre-Dame-de-Paix* ; sur la montagne, *Notre-Dame-de-Grâce* ; près des flots, *Notre-Dame-de-Bon-Port*. Et puis, *Notre-Dame-de-la-Délivrance*, *Notre-Dame-des-Neiges*, *Notre-Dame-des-Rochers*, *Notre-Dame-des-Lys* et *Notre-Dame-des-Anges*.

On nous accuserait de chercher à surprendre l'oreille par de doux sons si nous redisons ici tous les gracieux, tous les touchans titres de la patronne que s'étaient choisie nos pères, aussi nous nous arrêtons.

Nous ne redisons pas non plus tous les vœux qui lui ont été faits par nos plus grands rois ; Louis IX, Philippe-Auguste, Louis XIV ont ôté leurs casques et leurs couronnes en passant devant les images de Marie.

Louis, surnommé le Juste, a mis tout son royaume sous sa protection. Et de nos jours, un fils des révolutions, un soldat à manteau impérial, le Charlemagne des temps modernes, Napoléon a voulu que la vierge Marie fût glorifiée le jour où il était né dans une petite ville de Corse.

Né à Paris, Napoléon n'aurait peut-être pas eu cette pensée ; dans son rétablissement du vœu de Louis XIII, il y avait comme un ressouvenir du lieu natal, où le culte de Marie avait frappé ses jeunes années par un grand déploiement de pompe.

Napoléon avait certes bien la conscience de sa gloire, mais en homme de génie il avait pensé que s'il mêlait à son auréole quelques rayons d'en haut, il brillerait davantage dans l'avenir. Aussi, sous son règne, on n'abattit ni croix, ni églises, et nous l'avons vu dans les chemins creux de la Vendée, ôter *son petit chapeau* devant la croix d'un cimetière.

Ceux qui ne veulent plus que la fête de Marie, de l'ancienne patronne de la France, soit aussi solennelle que par le passé, peuvent avoir leurs raisons, mais le plus grand homme des siècles modernes ne pensait pas comme eux.

Espérons que de meilleures inspirations viendront ; le temps, dans sa marche, doit montrer qu'il y a bien des périls, bien des dangers sur les chemins où la croix n'est pas plantée. La Vierge des hameaux a souvent protégé les palais, et nous avons vu des rois et des reines recevoir autant de consolation en priant devant la *consolatrice des affligés* que de pauvres paysans n'en avaient trouvé en implorant *la bonne Vierge* dans l'humble chapelle du village.

L'abbé BRENAGH.

DE QUELQUES VIES DES SAINTS.

Il y a quelques années qu'un homme du monde n'aurait pas osé avouer qu'il avait lu la *Vie des Saints* ; ce temps de fausse honte est passé, et la *liberté d'opinions* est devenue telle qu'un chrétien n'est plus honni quand il confesse la croix et quand il admire le courage et la pureté de ses défenseurs.

Profitant de cette tolérance que la justice et la sagesse nous ont faite, je déclare qu'il y a peu de livres qui m'intéressent autant que la *Vie des Saints*, je trouve à cette lecture l'attrait que nous avons tous ressenti à écouter ces histoires que l'on nous racontait au foyer de famille, histoires de dévouement et de sacrifices que nos parens aimaient à nous redire pour nous faire admirer, aimer et pratiquer la vertu.

Les souvenirs sont pour beaucoup dans l'amour que l'on a pour un livre, et quand on y réfléchit bien, ce ne sont pas les nouveaux livres que l'on aime le plus, ce sont ceux qu'on a lus dans la maison paternelle ; je trouve répandu sur les pages de ces ouvrages là, quand je viens à les rouvrir, comme un parfum d'enfance et de jeunes années. Je me souviens toujours de la lecture que nous faisons de la *Vie des Saints* au collège de *Stonyhurst*. C'était dans une grande et vaste salle bâtie du temps de la reine Élisabeth, et au plafond voûté de cette longue et large galerie qui était devenue notre réfectoire, il y avait bien des écussons de familles catholiques qui, sous le règne de Henri VIII et de sa fille, avaient souffert pour la foi, c'était à haute voix, et au milieu du silence du repas du soir, que nous faisons cette lecture, et bien souvent la voix du jeune écolier se troublait, tant il y avait de passages attendrissans dans la vie qu'on lui avait donnée à lire. Quand le saint, dont l'histoire était racontée, partait de chez son vieux père, quand sa mère, pour l'empêcher de courir vers le désert ou le martyre, cherchait à le retenir près d'eux, alors la jeune voix du lecteur tremblait, et nous, appuyés sur la table, nous ne faisons plus de bruit, et nous écoutions pendant que la lueur des lampes luttait avec les ombres dans les hauteurs du plafond et les extrémités de la salle.

Depuis ces années qui sont bien loin de moi, et que je continue à regarder comme les meilleures, parce qu'elles étaient les plus exemptes

d'inquiétudes et de soucis, j'ai gardé le goût de la *Vie des Saints*, et j'y ai déjà puisé bien de naïves légendes, en Normandie en lisant ses annales. J'ai trouvé des pages que je vais citer aujourd'hui pour prouver combien il y a de poésie dans le style des vieux chroniqueurs.

Voici ce que dit *Farin, prestre de Nostre-Dame-du-Val*, dans son histoire de saint Godard.

« Saint Godard naquit à Salency, il étoit frère de saint Médard.

« Un mesme jour les vit naistre, ils furent baptisez en mesme jour, ordonnez prestres en mesme jour, sacrez evesques en mesme jour, moururent aussi en mesme jour pour entrer au saint paradis en mesme jour!

« En ces temps-là, les esprits estoient extremement partagés, car tandis que les uns faisoient des sacrifices aux demons, les austres adoroient le vray Dieu. Alors les temps estoient malades et avoient besoin des bons medecins, la foy estoit en son berceau. Il ne faisoit ni jour ni nuict, mais on voyoit un crepuscule par toute la France, qui portoit autant de tenebres que de lumieres.

« La mere de saint Godard et de saint Medard avait nom Protagie, et leur pere, Nectar.

« Protagie avoit pour eux un amour extrême, et un soin passionné de leur éducation ; mais elle ne les aymoit que pour Dieu, que pour peupler le ciel, et en faire des serviteurs à l'Église. Elle n'avoit point pour eux de ces tendresses vicieuses que la nature corrompue donne aujourd'huy aux pères et mères, leur faisant apprendre des malices, qu'il faudroit leur faire oublier. Elle n'en faisoit point ses idoles de cabinet, comme font aujourd'huy plusieurs qui sacrifient à leurs enfans, non-seulement toutes leurs espérances, mais aussi leurs propres cœurs, et qui leur font des hommages comme à quelques divinités.

« Saint Godard fut élu archevesque de Rouen l'an de notre Seigneur quatre-cents-soixante-et-treize, le treizième de Chilpéric, quatrième roy de France, Godard avoit alors vingt-cinq ans, et fut élu si jeune comme saint Remy l'avoit esté à vingt-deux et saint Lo à douze.

« La philosophie nous apprend que les agens naturels n'ont jamais plus de vitesse que lorsqu'ils approchent de leur centre, quand le soleil est prest de son couchant, c'est quand il jette plus de flammes et de rayons ; et le feu n'est jamais plus actif que quand il avoisine sa sphère.

Ainsi vit-on accroistre la devotion de notre saint pasteur lorsqu'il s'approcha de sa fin. Saint Godard trépassa dans le Seigneur chargé de vertus et de bonnes œuvres à 80 ans.

On dirait en lisant la vie de saint Nicaise, écrite par *Farin*, que c'est celle d'un contemporain; le prestre de *Nostre-Dame-du-Val* sait jour par jour la vie de son saint héros. « Ce fut au village de Vaux que l'homme de Dieu fit sa première station, il y vint en habit de pèlerin, dit toujours Farin, ayant avec soy Quirin et Scuvicule, tous trois n'ayant qu'un cœur; qu'une volonté et qu'un mesme desir, desir d'agrandir le royaume du ciel. Trinité d'amis, qui venoient annoncer la trinité divine. »

Le discours que Farin mit dans la bouche d'un ancien habitant de la Neustrie répondant à une prédication de saint Nicaise et de ses compagnons, est curieux; le voici :

« Mes bons amys, la charité que vous exercez envers nos malades, les consolations que vous donnez aux affligés, le secours que vous tâchez d'apporter aux misérables, mais surtout le zèle que vous tesmoignez avoir pour notre salut, nous fait croire que vous estes gens de bien, il n'y a que votre doctrine qui nous est suspecte, puisqu'elle est aussi nouvelle que vos habits sont vieux et rapetassés : pour avoir la barbe si longue, vous avez encore bien peu de sagesse de nous raconter des fables et de nous vouloir persuader des resveries et des superstitions.

« Il n'est point icy question de paroles, mais il en faut venir aux effects. Les grands parleurs ne sont pas d'accoutumance les grands entrepreneurs; le Dieu que vous servez, dites-vous, est la fontaine originale de toute sagesse, de toute bonté, de toute puissance, vous pouvez mesme en son nom faire des prodiges, dites-vous, je vous prends par vos paroles; s'il est ainsi, soyez les bien-venus, sinon vous n'avez qu'à vous retirer au plus tost afin d'éviter la fureur du peuple qui pourroit vous traiter comme les ennemis de nos Dieux, et comme perturbateurs de paix... Mais afin que vous compreniez ce que je veux dire, je m'explique en peu de paroles.

« Ce beau vallon que nous habitons est aussi fertile qu'il est agréable, son étendue est assez considérable, et ses hautes montagnes qui s'eslèvent à ses costez n'ont pas moins d'orgueil de cacher leurs testes dans les nues que de voir soumis à leurs pieds le riche émail de la terre...

Nous n'avons jamais senti aucunes incommodités, et nous avons appris la mesme chose de nos pères, qui en ont tousjours fait estime comme d'un paradis terrestre.

« Les herbes qui tapissent les prairies ne croissent pas seulement à l'envy et d'une hauteur égale, mais leur verdure surpasse celle des émeraudes ; les arbres les plus vieux ne laissent pas d'être tousjours verds, et les fredons du rossignol que les voix de l'écho redoublent mille fois, tesmoignent assez que voicy le plus agréable séjour de la terre et qu'il n'appartient qu'à nos Dieux de présider en un lieu si agréable.

« Mais, ô malheur ! mais, ô désastre ! il me semble maintenant que l'usage de tous les élémens nous soit interdit, l'air est corrompu, la terre est devenue stérile, et notre belle fontaine dont le mobile cristal servoit auparavant de miroir à toutes ces beautés, et qui étanchoit la soif des hommes et des animaux, est maintenant si remplie de poison, qu'elle donne la mort à ceux qui ôsent tant seulement y tremper leurs lèvres ! Un furieux dragon la garde, qui ne permet pas qu'on en approche, il déchire cruellement les animaux, il dévore les hommes et son haleine envenimée répand une funeste maladie dans le pays ! bref, ce ne sont que pleurs, que craintes, que douleurs, que morts subites et que gemissemens. Si vostre Dieu est aussi puissant que vous le faites, qu'il nous délivre de ce malheur présent qui nous est inévitable, qu'il extermine ce monstre qu'on n'oserait approcher ! ce basilic dont les regards jettent la mort, et dont les sifflemens mettent en fuite les plus hardis. Ce sera pour lors que nous écouterons sa voix et que nous exécuterons avec respect ses commandemens : le zèle que j'ai pour le repos de mon pays m'a fait parler devant des hommes qui ont plus de sagesse et de savoir que moi ; ils se taisent, mais leur silence m'approuve. »

On voit à ce discours que le *prestre de Nostre-Dame-du-Val* a mis dans la bouche du neustrier idolâtre combien son pays était déjà beau et fertile, *combien ses prairies avoient de hautes herbes, toutes emmaillées de fleurs, combien ses arbres avoient d'épais ombrages, et combien le rossignol avoit de doux fredons* ; nous que des orages ont enlevé des bruyères de Bretagne pour nous jeter comme une feuille en Normandie, nous pouvons certifier que le vieux neustrier a fait une peinture exacte de son beau pays.

Nous le demandons à ceux qui aujourd'hui se mêlent d'écrire, n'y

a-t-il pas dans les fragmens que nous venons de citer, poésie et attrait ?
Et s'il y a attrait et poésie à l'entour de la vérité, que vouloir de mieux ?

Vicomte WALSH.

ÉGLISES CATHOLIQUES

DANS L'INDE.

Un journal anglais (1) donnait, il y a quelques mois, sur l'état actuel des églises catholiques de l'Inde, des détails qui ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs.

Il y a, sur le continent de l'Inde, quatre vicaires apostoliques qui résident à Pondichéry, à Vérapoly, à Bombay et à Agras ; un préfet de la mission romaine à Népaul ; deux archevêques portugais dont le premier, métropolitain et primat de l'Orient, a son siège à Goa, le second à Cranganore, dans le Malabar ; deux évêques, également portugais, l'un à Cochin, dans le Malabar, et l'autre à Saint-Thomas, à Madras. Ce dernier diocèse comprend dans sa juridiction Calcutta, où demeure un légat de qui dépendent quatorze prêtres, desservant dix églises, savoir : une à Calcutta même, une à Serampore, une à Chinsurrah, une à Bandel, une à Cossimbazar, trois à Chittagang, une à Backergunge, et une à Bowal. Ces prêtres sont, en général, nés dans l'Inde, et y ont été formés à la science et aux vertus ecclésiastiques par des missionnaires européens.

Mangalore, près du fort Saint-Georges, possède une église qui fut achevée en 1806, et dont la fondation se rattache à une des plus violentes persécutions dirigées contre les catholiques indiens. Hyder-Aly-Khan, père de Tippoo-Sahib, avait, pendant son règne, traité avec beaucoup de ménagement les chrétiens, au nombre de soixante mille au moins, qui avaient, pendant sa vie, érigé plus de vingt églises dans le district de Canara ; il leur conserva même leur rang dans leurs tribus et dans leurs castes, leur garantit la propriété de

(1) *The guide to knowledge.*

leurs biens, et leur permit de se livrer en paix à toutes les pratiques de leur culte. Mais, en 1787, son fils Tippoo, dont les cruautés on égalé celles de Dioclétien, se fit donner une liste et une description des maisons occupées par les chrétiens, envoya, sur chaque point, des officiers à la tête de détachemens armés, et leur remit cacheté un ordre dont ils ne devaient prendre connaissance qu'au jour déterminé, après la prière du matin, moment fixé pour le mettre à exécution. Le résultat de ces mesures fut l'enrôlement forcé, dans un corps d'armée exclusivement composé de catholiques et commandé par des musulmans, de plus de six mille individus de tout âge, dont quatre mille succombèrent dès les premiers jours aux mauvais traitemens dont on les accabla. Les biens de ces malheureux furent confisqués, les églises détruites ou converties en mosquées, et quant à ceux dont les forces physiques triomphèrent des tourmens, leur captivité se prolongea jusqu'à la mort de Tippoo et à la prise de Seringapatam, en 1799. Ils revinrent alors dans leur patrie où les démarches pleines de zèle et d'intelligence d'un prêtre portugais leur obtinrent la restitution de leurs terres ou la cession de leurs propriétés équivalant à celles qu'ils avaient perdues. Vingt mille à peine avaient survécu dans toute la contrée. Ce fut alors qu'on commença à élever cette église de Mangalore pour l'érection de laquelle le gouvernement du fort Saint-Georges avança les fonds nécessaires.

Le traité qui a donné au roi d'Angleterre la possession de l'île de Bombay, ayant formellement stipulé que les catholiques portugais jouiraient d'une entière liberté dans l'exercice de leur culte, quelques églises furent aussitôt fondées. L'évêque qui y réside avec un vicaire-général, en a, sous sa juridiction, cinq qui sont desservies par treize prêtres; plus une nouvelle récemment bâtie à Colabba, et deux chapelles. Les deux églises de Surate sont encore de son diocèse. La plus ancienne, qui existe depuis 1624, a joui pendant long-temps d'une rente mensuelle (aujourd'hui abolie) de 126 roupies (1), que lui payait le nabab, en vertu d'un décret de l'empereur Mogol. Les fidèles qui fréquentent ces deux églises sont quelquefois au nombre de plus de cent. Les autres églises catholiques de la présidence de

(1) La roupie d'or vaut 38 fr. 72 c., et celle d'argent, dont il est sans doute ici question, 2 fr. 42 c.

Bombay sont : celles de Broach et de Baroda, élevées et entretenues par des souscriptions volontaires; celle de *Notre-Dame-los-Remedios*, réédifiée en 1832, celles de Poona, de Malwar, de Vingorla, de Viziadroog, de Butnagherry, bâtie en 1832, et celle de Hurrée.

Il y avait encore d'autres établissemens religieux qui n'existent plus maintenant, entr'autres la cathédrale de Saint-Paul, à Hougly. Mais l'Inde possède, en outre, quelques maisons religieuses, dont le plus grand nombre suit la règle de saint Augustin.

On n'ignore pas que les Arméniens, établis au golfe de Perse, se sont ouvert des communications avec l'Inde, par la port de Surate, au commencement du dix-septième siècle. Ils établirent aussi leur commerce par terre, en suivant la route de Candahar et de Caboul, pour aller à Delhy, à Luchnow, à Bénarès, à Patna et au Bengale. Un Arménien d'Ispahan, nommé Coja-Pharioos-Kalender, obtint, le 20 juin 1688, pour lui et pour ses compatriotes catholiques, la liberté de s'établir dans les villes et dans les villages, et d'y observer, sans crainte, les pratiques du culte. La première église fut élevée à Chinsarab, en 1695; plus tard, en 1734, une seconde fut bâtie à Calcutta; mais elle fut détruite en 1756. Ils ont encore quelques autres églises à Dacca, à Madras, à Surate et à Bombay : cette dernière est métropolitaine; l'évêque y réside, mais sa juridiction ne s'étend guère sur plus de quarante prêtres.

Les Grecs, comme les Arméniens, attirés dans l'Inde par le commerce, firent d'abord leur établissement à Calcutta, en 1750. Le premier qui s'y fixa fut Alexios Argyrée, né à Philoppolis. En 1770, comme il accompagnait, en qualité d'interprète arabe, le capitaine Thorn-Hill dans son voyage à Moka, un coup de vent démâta le vaisseau. Au moment où chacun s'attendait à voir le bâtiment sombrer, Argyrée fit vœu de fonder à Calcutta une chapelle pour la congrégation des Grecs, si Dieu le délivrait de ce danger. La tempête ayant cessé presque aussitôt, le vaisseau gagna Madras où on le radouba, et arriva à la Mecque en 1772. La même année une église catholique-grecque fut fondée à Calcutta, en exécution de ce vœu. Elle a été rebâtie en 1780 et richement dotée par Argyrée et par d'autres fidèles. Les trois prêtres qui la desservent sont sous la juridiction du patriarche de Constantinople. Les Grecs ont encore une église à Dacca.

Le journal auquel nous empruntons ces détails, qui sont loin sans doute de donner une idée exacte et complète de l'état du catholicisme dans l'Inde, paie un juste tribut d'éloges à la compagnie des Indes, pour les secours qu'elle donne depuis long-temps aux catholiques. Ce fut à la recommandation de M. John Gondsboroug-Ravenshaw, membre de la cour des directeurs, que le gouvernement du fort Saint-Georges avança, en 1806, les fonds destinés à la construction de l'église de Mangalore, dont nous avons parlé plus haut. Elle fournit elle-même, pour l'entretien de l'une des deux églises de Surate, quarante roupies (1) par mois, et trente (2) pour celle de Broach. Après avoir contribué, en 1832, à la réédification de l'église de *Notre-Dame-los-Remedios*, elle s'est engagée à assurer les honoraires des deux prêtres qui la desservent, et elle a, en outre, fait une partie des frais de la construction de celle de Butnagherry, également en 1832.

Le jugement que porte le *the Guide to Knowledge* sur les Européens catholiques résidant aux Indes nous paraît fort remarquable. « Ils ont, dit ce journal, les mœurs moins relâchées que les Anglais, » et aussi ils supportent mieux qu'eux les inconvéniens du climat, » ce qui est dû, sans doute, à ce qu'ils passent leur jeunesse dans » des établissemens ecclésiastiques et qu'ils sont soumis à la surveil- » lance et aux conseils d'hommes pieux qu'ils apprennent à respecter » et qui les forment à la vertu. Outre les églises, il existe un grand » nombre de missions catholiques dans toute l'Asie ; mais les conver- » sions n'ont rien eu d'éclatant pendant le siècle dernier. La plupart » des missionnaires résident toujours dans les mêmes lieux, aimés » par les Indous à cause de leurs connaissances variées, et respectés de » tous pour leur bonne conduite. »

Ce témoignage, rendu par les protestans eux-mêmes aux missionnaires catholiques, est une des preuves les plus frappantes de tout l'empire que peut acquérir la vertu, même sur des esprits ennemis ou prévenus.

Y.

(1) 96 fr. 80 c.

(2) 72 fr. 60 c.

LUTHER.

Ode.

Luther ! Luther ! qu'avons-nous fait ?

MÉLANCHTON.

I.

Trois siècles sont passés, depuis que sans rivale
L'Église du Messie, immense cathédrale,
Enracinait ses pieds dans les veines du sol.
Qu'il était beau de voir ses clochers, ses tourelles,
Et ses dômes géans, et ses aiguilles frêles
Qui montaient aux cieus dans leur vol !

Qu'il était beau de voir ces superbes rosaces,
Couronnes d'Empereurs, qui sur les larges places
N'allumaient leurs fleurons qu'aux feux de l'occident,
Tandis que les vitraux, où Docteurs et saints Pères
Sur leurs manteaux d'azur penchaient leurs fronts sévères,
S'embrasaient au soleil levant !

Quand la brume du soir éclipait les étoiles,
Ce temple apparaissait comme une nef sans voiles,
Et ses mâts se perdaient dans les vapeurs du ciel.
Ses matelots chantaient les cantiques des fêtes,
Son pilote voyait au travers des tempêtes
Surgir le rivage éternel.

II.

Alors sortant de sa cellule,
Un homme fit gronder sa voix.
Faux prophète, il devint l'émule

Des profanateurs de la croix.
Il dit au pontife de Rome :
Malheur à toi!... le Fils de l'Homme
Te livre à ton fatal destin ;
De ton empire qui succombe
Les débris couvriront la tombe
Où tu vas descendre demain.

Ma voix est celle de Dieu même :
S'il m'envoie annoncer ta mort
Et guider le peuple qu'il aime
Par d'autres sentiers jusqu'au port,
C'est que ta parole fragile,
Transgressant le saint Évangile,
Impose d'iniques décrets ;
C'est que du pur sang de ton maître,
Comme Judas parjure et traître,
Tu trafiques dans ton palais.

Regarde, les princes sans nombre,
Naguère à genoux devant toi,
Se sont retirés comme une ombre,
Et debout ils bravent ta loi.
Vois, tes pâles religieuses
Quittent leurs voiles de pleureuses
Et laissent croître leurs cheveux.
Tes moines jettent le cilice,
Et quand s'élève ton calice,
Nul ne prosterne un front pieux.

Et toi, Rome, au joug des esclaves
Sera plié ton large front ;
Tes pieds seront chargés d'entraves,
Tu boiras affront sur affront.
L'enfant rira de tes tortures,
Et les femmes dans tes blessures
Verseront le fiel comme l'eau,

Jusqu'au jour où sur tes collines,
Seul, de tes superbes ruines
Le pâtre éveillera l'écho.

III.

Le moine audacieux qui tenait ce langage,
Dont la voix mugissait semblable au vent d'orage,
 Au sifflement impétueux,
Quand la mer, secouant sa crinière de brume,
Bondit comme un coursier, et puis blanche d'écu me
 Se lève et menace les cieus ;

Ce moine, dont le bras qu'égarait la colère
Osait frapper au front l'héritier de saint Pierre,
 Vicaire du Christ, Prêtre-Roi ;
Celui qui se riait des foudres du saint-siège,
Qui voulait d'une main ardente au sacrilège
 Briser les tables de la loi ;

O Luther, c'était toi... ! Tu parus sur le monde
Comme un vautour farouche, et ton aire profonde
 Reposait sur de noirs rochers.
De là, ton œil de feu mesurait les abîmes,
Et quand la grande mer te jetait des victimes,
 Tes cris effrayaient les nochers.

Tu suivais dans son vol la tempête affolée ;
Si l'Océan dressait sa tête échevelée,
 Tu te jouais parmi ses flots.
Pour rendre son essor à ton fougueux génie,
Il fallait des autans la sauvage harmonie,
 Le tonnerre aux lointains échos ;

Il fallait le bruit sourd du canon de détresse,
Les vœux des matelots quand la vague se dresse
 Puis s'ouvre pour les submerger,

Le cri de la douleur, le chant des funérailles,
Et le tambour roulant au matin des batailles
Quand les hommes vont s'égorger.

Tu grandissais alors, tu planais sur la terre ;
Au milieu des éclairs tu portais dans ta serre
Le glaive ardent de Mahomet ;
Dans le fiel et le sang ton aile était trempée ;
Tu frappais à la fois du verbe et de l'épée,
Quand ta colère s'allumait.

IV.

Parle : est-il vrai que ton génie
Fut toujours en proie aux remords ?
Entendais-tu dans l'insomnie
A tes côtés rire des morts ?
A minuit, l'heure du mystère,
Dans ta cellule solitaire
Voyais-tu paraître Satan ?
Plus terrible que la tempête,
Voilait-il les feux de sa tête
De ses ailes teintes de sang ?

On dit qu'à chaque sacrilège
Tes membres frissonnaient d'horreur.
Tu semblais un homme qu'assiège
Le vent du nord dans sa fureur.
Ainsi qu'un stupide manœuvre,
Tremblant en face de ton œuvre,
Ton marteau glissait de tes doigts ;
Et maudissant ton entreprise,
Tu ne demandais à l'Église
Qu'une tombe sous une croix.

Tu songeais au vieux monastère
Où tu pouvais vivre en repos
Jusqu'au jour où du cimetière

L'herbe aurait germé sur tes os ;
Et tu passais de longues heures
Contemplant ces froides demeures
Où l'on vient prier et mourir,
Où s'efface toute souillure,
Où toute ame sort blanche et pure
Des fontaines du repentir.

Mais bientôt une sombre flamme
Ranimait ton regard éteint ;
Tu sentais bouillonner ton ame ;
Ton cœur bondissait dans ton sein ;
Ce levier qui des cathédrales
Renversait les tours colossales,
Était trop léger pour ton bras ;
Tu bouleversais l'Allemagne,
Et le globe de Charlemagne
Tremblait au seul bruit de tes pas.

V.

Ah! qu'as-tu fait, Luther?... de la raison humaine
Dénouant tous les freins, tu fis tomber la chaîne
Dont les anneaux bénis l'attachaient à l'autel ;
Et tu ne craignis pas d'ébranler l'autel même !
Rome en vain sur ton front fit peser l'anathème :
Tu bravas son prêtre éternel !

Eh bien! sors du tombeau, lève ou brise sa pierre ;
Pour jouir de ton œuvre arrache le suaire
Que le ver du sépulcre a roulé sur tes yeux ;
Revêts du froid linceul tes membres dé squelette,
Et, comme si des morts éclatait la trompette,
Contemple et la terre et les cieus !

Réponds... ne vois-tu pas sous cette nue ardente
Un immense navire en proie à la tourmente
Qui brise ses agrès et les sème sur l'eau ?

Tu crois, dans ton orgueil, que les affreux nuages ;
Entassés par ton souffle et toujours gros d'orages
Vont faire sombrer ce vaisseau !

Non, le flot sous son poids se courbe et s'humilie ;
Comme une aile d'oiseau sa voile se déploie ;
Assuré du triomphe, il vole vers le port.
Sa bannière est la croix ; c'est la nef de saint Pierre.
Regarde son nocher..... c'est un prêtre en prière ;
Regarde... et rentre dans la mort !

PHILIPPE DE TOULZA.

LE LIVRE DES TROIS VERTUS,

PAR ALAIN CHARTIER.

Alain Chartier fut l'écrivain le plus complet de son époque ; soit qu'on l'envisage comme orateur ou comme poète, comme moraliste ou comme théologien, tout le mouvement intellectuel du quinzisième siècle se résume dans ses ouvrages ; d'une main il a soutenu les colonnes ébranlées de l'édifice social, et de l'autre il a ouvert la carrière que la renaissance devait bientôt élargir. Une immense transition s'accomplissait sous ses yeux ; elle était à la fois politique, religieuse, artistique et littéraire ; son génie dut nécessairement en ressentir l'influence ; il en eut la variété sans en avoir le désordre ; il marcha dans le bruit et dans les ruines sans être ni étourdi ni entraîné ; les dernières ténèbres du moyen-âge glissèrent sur ce phare de l'avenir sans le voiler d'aucune ombre ; sa lumière tour à tour douce et vive, fut moins celle d'un jour qui va s'éteindre que d'un jour qui va naître.

Nous ne parlerons ici que d'un de ses ouvrages : le *Livre des trois vertus*, et quelque succincte que soit notre analyse, elle prouvera, nous l'espérons, qu'au milieu de ces temps de prétendue barbarie dont nos jeunes érudits n'aperçoivent que la superstition et l'ignorance, il y avait des esprits dégagés de toute erreur dont la haute raison n'a rien à nous envier.

Le *Livre des trois vertus* n'est pas seulement une œuvre de foi, mais de patriotisme ; il est empreint d'un caractère de nationalité qui doit en doubler le prix à nos yeux ; lorsque Alain Chartier l'a composé, la royauté errait dans les camps avec le faible Charles VII ; l'étranger occupait Paris, la Normandie et la Guienne ; les factions des ducs d'Orléans et de Bourgogne, complices de l'usurpation anglaise, opposaient la révolte à la révolte, et l'assassinat à l'assassinat ; le schisme de Bohême enfin gagnait déjà la France, et achevait de porter la confusion dans les têtes ; foi religieuse, foi politique, foi nationale, tout était menacé en même temps. Alain Chartier osa tout défendre, et son premier soin fut de courir se placer sur la brèche de l'Église, justement convaincu qu'on ne pouvait sauver la société qu'en sauvant la religion.

La forme du dialogue peu usitée aujourd'hui était alors la plus vive et la plus naturelle qui fût connue ; elle préludait au drame qui n'avait pas encore été retrouvé, et si l'on y mêlait quelque poésie, c'est parce que le poète, unique instrument de publicité, exerçait, comme au temps des troubadours, la principale influence sur les esprits ; les vers appris et récités, passaient rapidement de mémoire en mémoire, tandis que la prose, plus difficile à retenir, et privée d'ailleurs du secours de l'imprimerie, restait stationnaire dans le cercle étroit des écoles.

Le *Livre des trois vertus* remplit ces conditions nécessaires de formes sans nuire à la gravité du sujet qu'il traite.

D'abord, c'est un tableau pathétique des misères et des désordres de la France : la chevalerie est morte ; les études sont perdues ; le clergé est dispersé ; point de vie possible dans les villes, et la campagne est aussi agitée que la mer. Partout on se bat, on s'égorge, on se pille ; chacun tire et emporte sa pièce, chacun fait son fardeau pour s'en aller. Alain Chartier se met un moment en scène et lutte contre le désespoir qui lui conseille de se tuer ; il est exilé et misérable, il a déjà parcouru les deux tiers de sa carrière ; pourquoi vivre encore ? veut-il souffrir ensemble pauvreté et vieillesse ? « *Pauvreté ne peut vieillesse nourrir, et vieillesse ne veult pauvreté endurer.* » La nature, indignée de ce langage, envoie la raison éclairer le proscrit ; celle-ci chasse le désespoir et ramène l'espérance avec la foi.

La foi porte en sa main l'ancien et le nouveau Testament ; elle lit la loi de grâce de Moïse, et rappelle la dignité de l'âme : « De quoi s'effrayer lorsqu'on est avec Dieu ? l'empire de Rome dont les armes fai-

» saient trembler le monde, est tombé devant quelques pauvres prédicateurs; où fut le palais de Néron s'élève l'église de saint Pierre. » Avec la religion, le plus faible peut donc triompher du plus fort? mais on ne couronne que les vainqueurs, et pour vaincre il faut combattre. Patience et respect, soit que le ciel se montre favorable ou contraire, l'homme n'a jamais le droit de lui demander compte de ses décrets. Qui pourrait, en effet, reprendre l'ouvrier à qui personne n'apprit rien? « Le potier fait d'une masse d'argile divers vases, l'un pour servir en honneur, l'autre à vilté, et casse ceux qu'il a faits, quand son gré y est; nul ne peut lui dire : Pourquoi le fais-tu? Créature ambitieuse qui veut tout pénétrer, monte donc au firmament ou plonge dans l'abîme; rappelle donc ce qui fut, dévoile ce qui sera; débrouille tous les fils de tant de destinés, embrasse l'ordre des causes, le nombre des effets, la mesure des temps et l'enchaînement de leurs fins; alors tu pourras disputer avec le Créateur, mais maintenant tu sais à peine le connaître et gouverner un seul corps terrestre qui n'est par comparaison qu'un ver de terre.

« La sagesse divine embrasse tous les temps, tous les lieux, toutes les choses, et l'infirmité de notre nature est de ne voir jamais que l'heure qui s'écoule, la place que nous occupons, l'intérêt qui nous touche; apprenons à respecter le mystère d'une pensée infinie; tel homme qui ne semble qu'un fléau remplit une mission providentielle; un fer lime l'autre, le mal châtie le mal, mais la lime elle-même s'use, et on la jette; le fer limé est repris et on s'en sert. »

Que les rois et les peuples soient frappés ensemble ou séparément; qu'importe!... C'est la même main qui les frappe; ils doivent s'humilier sous ses coups et puiser dans une expiation commune de nouvelles forces pour l'accomplissement de leurs devoirs mutuels.

Les obligations des rois sont grandes : si un prince vertueux est la lumière de ses sujets, un prince pervers est pour eux comme une source empoisonnée. Le roi est le livre du peuple; c'est en lui qu'on prend enseignement de vie et amendement de mœurs. Quand une maladie est dans la tête, tous les membres s'en ressentent; que ce soit un avertissement pour les têtes couronnées, qu'elles tremblent en pensant aux suites inévitables de leurs fautes, mais aussi que l'on ne s'étonne pas s'il y a communauté de peine, quand il y a communauté de torts; si les peuples sont moins coupables, il le sont cependant à un

degré qui ne permet que de les frapper moins fort, et c'est ce que Dieu fait, car il est écrit : Les petits auront peine adoucie de miséricorde, mais il sera fait dur jugement à ceux qui se tiennent en haultz sièges. »

Maintenant demandera-t-on pourquoi Dieu en punissant, soit les rois, soit les peuples, ne sépare pas les bons des méchants? La question ne serait embarrassante que si le terme de tout était dans ce monde, si c'était sur la terre que se rendit le jugement dernier; mais il n'en est pas ainsi; ces inégalités même qui nous frappent prouvent qu'il est une autre vie, que l'âme est immortelle et que nous comparaitrons devant un tribunal vengeur; cependant il est rare que la justice céleste ne se manifeste pas sur la scène même du mal; l'histoire est remplie de ces arrêts éclatans que l'impiété ou le fanatisme attribuent aux caprices de l'aveugle destinée.

Après avoir établi que ceux qui encouragent le mal qu'ils pourraient empêcher en sont les *nourrisseurs* et méritent d'être enveloppés dans le châtement de ceux qui le causent, la foi fait allusion aux deux partis qui déchirent la patrie : « O Français! s'écrie-t-elle, ô vous tous qui avez rendu honneur aux estats usurpés et aux richesses rapinées, pourquoi laissez-vous ployer la gravité de vos courages à préconiser ceux qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à votre faiblesse? N'est-ce pas un culte criminel? Qui de vous, après cela, se croira digne d'être excepté de la punition générale? A peine quelques hommes vertueux ont-ils échappé à la contagion, et Dieu les enlève du monde comme des cygnes sans tache, ou fait tomber des afflictions sur eux, pour qu'ils sentent toujours son pouvoir et ne songent pas à s'associer aux erreurs ou aux crimes de leurs temps. Les fléaux qui désolent la France durent depuis vingt années, et l'on s'étonne d'un si long châtement, comme si depuis vingt années seulement, les princes et les peuples avaient lâché leurs cœurs à vilté et à pollution d'honneur et de vie. Quand Dieu a si longtemps supporté vos outrages, ne pouvez-vous à votre tour supporter ses rigueurs? S'il a eu tant de patience, de quel droit seriez-vous si impatiens? La justice est-elle donc plus difficile à supporter que l'insulte!...

Loin de tenter une révolte insensée, craignez, en excitant l'indignation de celui devant qui tout genou doit fléchir, de redoubler sa colère; le bœuf qui résiste à l'aiguillon au lieu d'un coup en reçoit deux. Recueillez-vous : examinez comment vous avez vécu depuis Charles V

qui laissa le royaume si riche, si puissant, si paisible; avez-vous bien usé de tant de prospérité? Ce que les pères avaient conquis par leurs vertus, les fils l'ont dissipé par leurs désordres. La guerre civile est née de leurs débordemens, et que de maux n'a-t-elle pas engendrés!

Tous les châteaux sont habités par des veuves ou des femmes de prisonniers; on ne voit partout qu'une multitude éperdue et tremblante comme un troupeau sans pasteur; il semble que la terrible prédiction du prophète s'accomplisse: Vous parlerez beaucoup, et il n'en sera rien; vous conseillerez souvent; et vos conseils ne seront pas écoutés; vous marcherez comme l'aveugle qui s'en va tâtonnant le long des murs sans savoir ni où il est, ni de quel côté il se dirige. Français, vous êtes comme ces gens maudits qui ne pouvaient se faire grâce les uns aux autres; vous vous détruisez par vos propres mains plus que par les glaives de vos ennemis; jusque dans les couches et au milieu des tables, la discorde éclate; vous implorez Dieu en maudissant vos frères; vous demandez miséricorde l'épée au poing.

Silence au clergé, s'il n'a pas échappé au courroux céleste! Le clergé est coupable.... Voilà le schisme de Bohême qui s'avance, ce schisme dont la racine est loin, mais dont les branches nous touchent, et qui l'a fait venir? La dissolution des petits prêtres, la négligence des hauts prélats; les uns ont fui les églises, les autres les conciles, comme les mauvais enfans fuient l'école. Qui honorera leur mission, s'ils ne savent pas l'honorer? Qui respectera le sacerdoce, s'ils en dédaignent jusqu'aux habits? Ce ne sont plus, après tout, des prêtres que Dieu punit; ce ne sont que des hommes qui en ont usurpé le nom sacré. Mais l'Église qui n'a rien fait est atteinte aussi; on viole l'autel, on le brise?... C'est pour apprendre au prêtre qu'il n'est ni le Seigneur ni le maître de cette église dont il tire vanité et qu'il exploite comme son bien?... il n'y a pas de souillure possible pour l'autel, les mains seules qui le profanent sont souillées. Anathème, anathème éternel sur les furieux qui détruisent ou qui flétrissent le seul asile qu'ils aient au monde, le seul lieu où l'on se réconcilie, où l'on console, où l'on espère, et qui viennent ainsi avec leur faiblesse d'hommes provoquer la colère du Dieu puissant et fort!

En abattant par la main de la foi tous les ordres de l'état aux pieds de Dieu, Alain Chartier s'est ménagé une sublime péripétie;

l'espérance relève tout ce qui se prosterne. Croire, c'est espérer. Les patriarches ne se lassèrent ni de souffrir ni d'attendre.

La foi ressemble à l'oiseau d'Orient qui ne fait qu'effleurer la terre ; elle plane dans les régions spirituelles ; c'est sur ses ailes que l'espérance vole et s'élève.

Le paganisme ne plaçait l'espérance que dans les plaisirs de cette vie si fragile et si courte, dans la fortune bien éphémère, dans la gloire bruit d'un jour ; le christianisme a tout élargi, tout agrandi ; l'espérance rampait sur la terre, elle touche le ciel ; que la foi secondée par la charité ne soit pas inerte ; que l'espérance appuyée sur ses deux sœurs s'exprime par la prière, et la colère de Dieu s'apaisera.

Alain Chartier s'empare avec vigueur des exemples de l'histoire universelle ; il montre le néant de toutes les religions établies sur de fausses espérances, et faisant retomber ensuite toute cette masse d'enseignemens sur le schisme qu'il a dénoncé, il s'efforce de l'écraser.

Deux routes s'ouvrent à ses yeux : d'un côté, le salut du pays par la foi ; de l'autre, sa ruine par l'erreur ; il va jusqu'à prédire au clergé d'horribles tempêtes, s'il ne vient pas en aide à la patrie qui souffre, et à ses foudroyantes prophéties on croit entendre se mêler la voix encore lointaine du prédicateur de la réforme.

Ainsi, princes ou peuples, nobles ou prêtres, l'orateur évangélique n'a rien épargné ; il ne veut être le courtisan ni des uns ni des autres, il les a chassés pêle-mêle vers l'Église, et pour réaliser toutes les espérances sociales fondées sur la religion chrétienne, il a osé dire à ses ministres que l'avenir était dans leurs mains et qu'ils en répondaient devant Dieu et devant les hommes.

Terminons par une remarque que nous recommandons à ceux qui croient que la pensée de l'écrivain était esclave avant l'ère de la liberté moderne ; c'est que le *Livre des trois vertus* fut composé sous les yeux même de Charles VII ; Alain Chartier était le secrétaire de ce roi, et son indépendance aussi ferme que sage n'eut pas plus de faiblesses pour la cour que pour les partis. A. DE P.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

LE PENTATEUQUE, traduit par M. l'abbé GLAIRE (1).

Il fut une époque, et cette époque n'est pas encore bien loin de nous, où des hommes qui se disaient philosophes croyaient faire acte de philosophie en déversant du ridicule sur ce code admirable de croyance et de morale que l'humanité presque entière appelle le livre par excellence, *la Bible*.

Ce fut là un grand crime. Honneur au dix-neuvième siècle d'avoir repoussé la solidarité des stupides et impies dédains du siècle qui l'a précédé ! Il a fait preuve de goût en reconnaissant que dans ce livre se trouvent les modèles les plus parfaits de toutes les beautés littéraires et poétiques, la source la plus épurée de toute certitude historique, les préceptes moraux les plus capables de perfectionner l'homme, la philosophie la plus élevée et la plus appropriée à tous les besoins de l'intelligence.

On ferait un beau volume en réunissant les hommages rendus aux livres saints par les génies les plus éminents du dix-neuvième siècle. Qu'on nous permette de citer seulement les solennelles paroles prononcées par le célèbre orientaliste, le chevalier William Jones, en présence de la société asiatique de Calcutta dont il avait été le fondateur, et qui comptait parmi ses membres toutes les sommités scientifiques de l'univers.

« Les discussions théologiques ne font pas partie du sujet que je
» traite ; pourtant je ne saurais m'empêcher d'ajouter que la collection
» des traités, que nous nommons pour leur excellence *les Écritures*,
» renferme, indépendamment de sa divine origine, plus de vraie
» sublimité, plus d'exquises beautés, une morale plus pure, des do-

(1) Le premier volume du *Pentateuque*, contenant la *Genèse*, a paru. L'exécution typographique est admirable ; le caractère hébreu est d'une netteté rare. Le texte est en général très-correct ; la traduction française marche parallèlement avec le texte, et renferme à la fin de chaque chapitre les notes philologiques qui s'y rapportent. A l'aide de cette traduction il sera facile de se familiariser, soi-même et en peu de temps, avec la langue hébraïque, et avec d'autant plus de facilité que la traduction est plus religieusement littéraire. — Le second volume paraîtra sous peu. Le prix de chaque volume est de 7 fr. 50 c., et par la poste, 8 fr. 75 c. — Chez Blaise, rue Férou-Saint-Sulpice, 24, à Paris.

» cumens historiques plus certains , et de plus parfaits modèles d'élo-
» quence et de poésie qu'on n'en pourrait réunir dans le même cadre
» en mettant à contribution tous les livres , à quelque époque et dans
» quelque langue qu'ils aient été composés. Les deux parties dont se
» composent les Écritures ont entre elles une connexion qui n'offre
» aucune ressemblance dans la forme et dans le style avec aucune des
» productions dues au génie des Grecs , des Indiens , des Persans et
» même des Arabes.

» L'antiquité de ces monumens est incontestable et leur évidente
» application à des événemens bien postérieurs à leur publication sont
» une preuve évidente de leur vérité et de leur inspiration. »

(*Discours prononcé le 24 février 1791 à l'occasion du huitième anniversaire de la fondation de la société asiatique établie au Bengale.*)

Il serait impossible de rien ajouter à ce témoignage rendu par un homme aussi éminent et aussi profondément versé dans toutes les littératures, surtout dans les littératures orientales. Plusieurs fois dans le courant de ses ouvrages, W. Jones revient sur le caractère propre de la littérature hébraïque en établissant des comparaisons entre la littérature des Hébreux et la littérature indienne dont il retrouvait les monumens. W. Jones était un homme religieux et sincèrement chrétien; il admirait la Bible comme littérateur et s'attachait à ses prescriptions comme croyant, ainsi il possédait le sens complet des Écritures. Mais combien peu de personnes sont dans le cas d'acquérir cette double connaissance! Les uns, hommes d'art et de littérature, mais n'étant que cela, payent un stérile tribut d'admiration aux beautés poétiques de la Bible, mais ils s'en tiennent là sans pénétrer au fond; d'autres ne voient dans la Bible que l'expression de la pensée et de la volonté de Dieu, des dogmes et des préceptes, sans se douter des magnificences de la parole qui exprime cette pensée de Dieu. Les uns et les autres sont dans l'erreur et il est urgent de les en retirer. M. l'abbé Glaire, en publiant une traduction du *Pentateuque*, faite sur le texte hébreu, accomplit avec un zèle et un savoir dignes de toute sorte d'éloges cette double mission.

M. l'abbé Glaire, dans plusieurs endroits de son travail, s'est éloigné du sens assigné par le commun des traducteurs de la Bible: il l'avoue lui-même dans sa préface, mais il observe que ce n'a été que lorsqu'il y

à été comme forcé par l'évidence des lois philologiques dont personne ne lui conteste la connaissance approfondie. Considéré du point de vue philologique, le *Pentateuque* de M. Glaire est un travail aussi neuf que consciencieux, et d'autant plus important que la plupart des traducteurs qui l'ont précédé entendaient peu ou même point du tout la langue sainte et se trouvaient réduits à donner la traduction de la traduction latine de S. Jérôme connue sous le nom de *Vulgate*, traduction dont l'orthodoxie est incontestable, mais qui laisse beaucoup à désirer sous le rapport grammatical et littéraire.

Le système de traduction adopté par M. l'abbé Glaire a donc été d'abord une scrupuleuse fidélité avec le texte en ce qui tient au sens. Mais il ne s'en est pas tenu là ; il ne s'est pas contenté de traduire la pensée, il a voulu traduire le génie de la langue et le rendre en quelque sorte sensible à travers les expressions françaises. C'est là une tentative hardie ; car s'il est deux langues essentiellement aux antipodes l'une de l'autre, ce sont la langue hébraïque et la langue française : l'une, concise, audacieuse, procédant par masses et dédaignant les détails et les nuances ; l'autre, abondante, timide dans ses plus grandes hardiesses, sinieuse, claire jusqu'à la mollesse et méticuleuse dans ses formes. Un mot suffit à l'hébreu pour rendre une pensée ; le français au contraire a souvent besoin de plusieurs phrases.

M. l'abbé Glaire a donc eu besoin d'avoir recours quelquefois au barbarisme, à la tournure insolite, pour nous faire deviner l'expression hébraïque. Ce système est-il bon ? Nous ne nous hasardons pas à le décider ; nous nous contentons de dire qu'il a maintenant pour lui l'autorité de l'exemple d'un écrivain à qui on s'accorde à reconnaître quelque intelligence du génie de sa langue, M. de Châteaubriand qui l'a adopté dans sa traduction du *Paradis perdu* de Milton.

L'ouvrage de M. l'abbé Glaire convient surtout aux prêtres des campagnes. Au milieu des solitudes du presbytère, quelle plus louable distraction que d'étudier dans le *Pentateuque*, sous la conduite du savant professeur de la Sorbonne, la langue qui a reçu le dépôt de la parole de Dieu et qui la conserve intacte depuis tant de siècles ! C'est dans cette étude que leur ame acquerra cette force et cette richesse de pensées et d'expressions qui conviennent si bien au ministre de la parole. Pour cela, nous ne pouvons leur conseiller ni un meilleur livre, ni un meilleur maître.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

Mort de M. le cardinal de Cheverus. — Préconisation des évêques de Séez et de Bayeux. — Sièges vacans en France. — Mort de MM. les abbés Petit-Radel, Dubois, Mariani, de Monseigneur Bramston, de M. l'abbé Richenet. — Retraites pastorales : Bordeaux, Limoges, Rodez, Belley, Périgueux, Nantes, Saint-Claude, Arras, le Puy, Tulle, Saint-Flour, Bourges, Nevers et la Rochelle. — Plantations de croix : Habarcq, Gouy, Barvin, Plainval, Ouville. — Fête de saint Pierre célébrée à Paris par les serruriers. — Renvoi des sœurs de la Charité des hôpitaux maritimes et de l'hospice de la Charité. — Mandement de M. l'évêque de Chartres pour la réparation de la cathédrale. — Statistique du clergé protestant en France.

Depuis quelques mois à peine le Souverain Pontife avait revêtu de la pourpre romaine un prélat que sa haute piété distinguait plus encore que son éminente dignité ; l'Église de France, fidèles et pontifes, avaient hautement applaudi à ce choix, dont celui-là seul qui en était l'objet avait témoigné quelque étonnement ; et au milieu des hommages empressés de son troupeau, quand, touché des honneurs qui lui étaient rendus, le nouveau cardinal exprimait naïvement la crainte de recevoir toute sa récompense ici-bas, et disait à ses intimes amis : « Priez Dieu que cette robe rouge ne me brûle point, » la main de Dieu qui l'avait élevé l'a rappelé à lui, le 19 juillet. Ses diocésains ont eu à regretter leur père, le clergé de France un de ses membres les plus illustres, le sacré collègue un de ses frères les plus vénérés.

Curé de Mayenne, chassé de son presbytère par la tourmente de 89, puis missionnaire en Amérique, évêque de Boston en 1810, de Montauban en 1822, archevêque de Bordeaux en 1826, M. de Cheverus sut allier toujours à la piété la plus sincère, à la foi la plus vive, à la charité la plus désintéressée, cet amour du prochain qui fait pardonner toutes ses fautes, et que nous appellerions *tolérance*, si nous ne craignons qu'on attachât à ce mot le sens dans lequel on l'emploie généralement aujourd'hui. Simple dans ses manières, plein d'onction dans ses discours, où il parlait en missionnaire plutôt qu'en orateur qui vise à l'effet d'une phrase sur l'esprit, au lieu de chercher des paroles pour le cœur, il sut toujours attirer à lui, et souvent à la religion, ceux-mêmes qui paraissaient le moins disposés à céder à son influence. Au reste, le plus éloquent éloge du pontife est dans les regrets unanimes de son troupeau, dans les larmes des pauvres si nombreux que ses aumônes savaient découvrir pour les soulager, dans le concours immense qui s'est porté à ses obsèques célébrées le 26 par MM. les évêques de Périgueux et de la Rochelle, et dans le touchant empressement avec lequel on se fait porter, à Bordeaux, au nombre des souscripteurs pour le monument qu'on doit élever à la mémoire du digne successeur de M. d'Avian, souscription dont les listes, répandues dans les autres diocèses, comptent déjà les plus illustres noms. — M. de Cheverus, né le 28 janvier 1768, n'avait que soixante-huit ans et demi. Sa mort fait dans les rangs de l'épiscopat un vide nouveau, que sans doute on se hâtera de remplir. Il est vrai que dans le consistoire du 11 juillet, M. Jolly, curé de la cathédrale de Meaux, et M. Robin, curé du Havre, ont été préconisés, le premier pour Séez et le second pour Bayeux ; mais le gouvernement doit encore

pourvoir au remplacement de Monseigneur de Gap, mort déjà depuis plus de quatre mois, de Monseigneur de Saint-Flour, depuis trois mois et demi, de Monseigneur de Verdun, démissionnaire, et enfin de Monseigneur de Bordeaux. Espérons que la sagesse de ces choix justifiera le long retard qu'on met à les faire connaître, et que l'épiscopat comptera bientôt parmi ses membres quatre pontifes qui en seront la gloire par leur science autant que par leurs vertus.

Les rangs du clergé ont encore éprouvé d'autres pertes : M. Petit-Radel, docteur de Sorbonne, ancien vicaire-général de Conserans, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et bibliothécaire-administrateur de la bibliothèque Mazarine, est mort le 27 juillet, à l'âge de soixante-dix-neuf ans ; M. Dubois, curé de Saint-Nectaire, diocèse de Clermont, assassiné par un misérable, le 21 juin, au moment où il sortait de l'église, a succombé peu de jours après à ses blessures : on ignore les motifs de cet attentat sacrilège ; M. Mariani, vicaire-général d'Ajaccio, a été enlevé pendant le cours d'une visite pastorale où il accompagnait son évêque : jeune encore, il semblait promettre au diocèse d'Ajaccio de longs services ; la mort a également frappé M. Jacques-York Bramston, évêque d'Usula *in partibus*, et vicaire apostolique de Londres, décédé à l'âge de soixante-douze ans à peu près, à Northampton, et M. Richenet, directeur-général des sœurs de la Charité, un des plus anciens prêtres de Saint-Lazare, mort à Paris, le 19 juillet : cet ancien missionnaire de la Chine était âgé de soixante-seize ans.

Qu'il nous soit permis de faire suivre cette triste nomenclature de quelques mots plus consolans sur les cérémonies édifiantes qui, pendant quelques mois, vont frapper tour à tour les fidèles de tous les diocèses : déjà les retraites pastorales ont commencé : M. l'abbé Dufêtre, dont la vie toute apostolique est consacrée en partie à ce sublime ministère, a déjà prêché celles de Bordeaux, de Limoges, de Rodez et doit être en ce moment à Belley ; M. Boyer, directeur de Saint-Sulpice, se rendant d'abord aux vœux du clergé de Périgueux, a donné deux retraites à Sarlat, puis une à Nantes, une quatrième à Saint-Claude, et doit arriver le 30 à Arras, pour y prêcher les trois retraites que le pieux évêque offre à son clergé en dédommagement de la longue privation qu'il a dû s'imposer jusqu'à ce jour ; au Puy, à Tulle et à Saint-Flour, les exercices ont été dirigés par M. l'abbé de Bussi ; à Bourges, par M. l'abbé Bénéoin ; et à Nevers, par M. l'abbé Maillard ; M. l'évêque de la Rochelle a voulu se charger lui-même de ce pieux devoir. Nous rendrons compte successivement et des travaux des prédicateurs et de l'empressement du clergé à aller se retremper dans le silence et dans la prière, pour revenir ensuite au milieu du troupeau, et travailler avec plus d'ardeur à défricher la vigne, souvent ingrate, confiée à sa vigilance. De quels prodiges n'est pas capable le zèle actif d'un curé quand la prudence le dirige et quand la piété l'éclaire !

Déjà nous avons à signaler quelques retours inespérés à d'anciennes coutumes trop oubliées. On a vu naguère les croix abattues dans les champs, sacrilègement mutilées dans les villes ; on a gémi sur des profanations dont les traces visibles affligent encore nos regards. Eh bien ! cette croix, à laquelle tôt ou tard on est obligé d'adresser ses prières, et qu'on retrouve avec bonheur quand le poids de l'adversité se fait sentir ; cette croix dont on a voulu méconnaître la salutaire

influence sur les mœurs du peuple comme des grands, et qu'on a cru pouvoir proscrire, reparait aujourd'hui d'autant plus vénérée qu'on doit faire à ses pieds une plus éclatante réparation. A Habarcq et à Gouy, diocèse d'Arras, deux calvaires ont été solennellement bénis ; à Bauvin, diocèse de Cambrai, une cérémonie pareille avait attiré un immense concours ; à Plainval, diocèse de Beauvais, une croix a été érigée à l'entrée du village par la piété d'un honnête et pauvre laboureur ; enfin, à Ouville, diocèse d'Amiens, la même inauguration a été signalée par le religieux empressement de la jeunesse qui, malgré le commandant de la garde nationale, a voulu former une garde d'honneur, servir de cortège à la croix et saluer son érection. Ce sont là de consolans exemples de foi qui peuvent faire espérer encore pour l'avenir. Quand le peuple aura compris ce qu'il a perdu à renier le culte de ses pères ; quand nos campagnes, si souvent visitées par les missionnaires de l'impiété, se seront réconciliées avec leurs anciennes pratiques ; quand on sera bien venu à faire entendre au milieu de ses paisibles habitans quelques paroles de religion, la société n'aura-t-elle pas plus de confiance en elle-même, et verra-t-on aussi fréquemment des crimes inouis ensanglanter les pages de nos journaux ? Et puisque nous parlons des consolations que font éprouver ces trop rares circonstances, n'oublions pas qu'à Paris aussi, à Paris, la ville où tant de vices sont mêlés à tant de vertus, on a tenté de faire renaître d'antiques usages. Le jour de saint Pierre, les serruriers ont fait célébrer à Saint-Roch une messe en l'honneur du grand apôtre, leur patron. Le curé de cette paroisse ne s'est pas borné à les recevoir et à satisfaire à leur pieuse demande ; il a voulu donner à cette solennité toute la pompe qui distingue habituellement ses offices ; il a voulu leur parler, et il l'a fait avec cette onction, cet entraînement et ce tact parfait qu'on ne peut lui contester. L'auditoire, fort nombreux, composé de maîtres et d'ouvriers, a été remarquable par sa tenue grave et modeste ; si cette coutume se répand et qu'on se garde des abus qui accompagnaient trop souvent ces fêtes plus profanes que religieuses, sans nul doute, et dans les grandes villes surtout, où le pasteur est à peine connu de la plus grande partie de son troupeau, les fruits en seront abondans.

Mais puisqu'on reconnaît enfin, quoique trop rarement, de quelle efficacité peut être la douce autorité de la religion, puisque son empire est tel que tôt ou tard les esprits les plus prévenus finissent par s'y soumettre, croirait-on que l'institution qui par son but devrait être le plus à l'abri de toute contrariété, comme par son esprit elle est au-dessus de toutes les petites passions qui agitent les hommes, trouve à peine grâces à leurs yeux ? croirait-on qu'on se refuse encore à rendre justice aux saintes filles de la Charité, ou plutôt qu'on ne récompense leurs anciens services que par une mesure que nous pouvons hardiment taxer d'ingratitude ? Déjà depuis quelque temps on parle de la suppression prochaine des sœurs hospitalières qui desservent les hôpitaux de la Marine, pour y introduire des infirmiers. Sans réfléchir que préposer au soin des malades des gens qui n'ont ni la pieuse compassion, ni le désintéressement des sœurs, c'est ouvrir la porte à mille désordres, on prétend les renvoyer au lieu de leur adjoindre des aides pour la régularité du service. On pourrait se refuser à croire à ce bruit, si déjà l'hospice de la Charité de Paris n'avait fait choix d'un économe qui, depuis plus de quinze jours, a remplacé les bonnes sœurs. Nous le demandons maintenant sans détour : les malades seront-ils

mieux soignés ? les prescriptions des médecins exécutées avec une plus scrupuleuse fidélité ? trouvera-t-on dans des gens à gages cette abnégation de soi-même qui ne redoute ni les fatigues des veilles ni la contagion du mal ? Sous le rapport administratif, la vigilance d'un économe pourra-t-elle suppléer avantageusement la surveillance habituelle des pieuses filles de saint Vincent de Paul qui ne trouvaient que dans leur conscience la récompense de leurs pénibles travaux ? De grâce, qu'on laisse au moins à la Charité la seule place qu'elle réclame comme sienne, les hôpitaux ; qu'on ne lui dispute pas les misères de ceux qui souffrent ; et si c'est par économie qu'on a fait une si déplorable réforme, qu'on cesse de spéculer sur tant de douleurs : quelques mots de Dieu dits à voix basse au chevet d'un mourant ne valent-ils pas mille fois mieux que de froids calculs et de prétendues économies, qui ne sont après tout qu'un prétexte. L'administration des hospices peut consulter les malades, les domestiques, les médecins même (nous ne parlons pas des aumôniers) ; une seule voix s'élèvera pour exprimer un regret unanime ; n'y aurait-il pas quelque grandeur, quelque noblesse à revenir au plus tôt sur une fausse démarche ?

M. l'abbé Cœur est en ce moment en Italie ; il vient d'être chargé par madame la princesse de Beljoyoso de conduire au caveau de famille, dans la cathédrale de Milan, les restes de madame la princesse douairière.

Une nouvelle, grâce au ciel exagérée, avait fait croire un moment à la destruction d'un des plus beaux édifices gothiques que possède la France : l'incendie qui, en quelques heures, a dévoré la toiture de la cathédrale de Chartres, a fort heureusement laissé intact le corps même de cette admirable basilique. L'état actuel de ce monument appelle de promptes et habiles réparations : le gouvernement s'est hâté, il est vrai, de faire voter des fonds ; mais quand les sommes accordées auront été employées pour mettre cette église à l'abri d'une prochaine destruction, bien des dépenses resteront encore à faire. Quelques momens ont suffi au désastre ; des années et des sommes énormes seront insuffisantes pour en réparer les effets. Dans un mandement récent, le digne prélat du diocèse fait un appel à ses ouailles et à tous les chrétiens : il les invite à s'unir pour renouveler les touchans exemples qui furent donnés dans d'autres circonstances, et montre combien les arts eux-mêmes sont intéressés à la conservation de cet édifice. Cet appel sera entendu sans nul doute. Et comment l'espérance de monseigneur serait-elle trompée quand, malgré les charges qui pèsent sur le chef du troupeau, il fait suivre son nom d'une souscription de 10,000 francs, quand les membres du chapitre souscrivent pour 25,000 francs, et la fabrique pour 10,000 francs ? Aussi déjà les offrandes ont-elles été abondantes : il suffit, quand on fait entendre de telles paroles et qu'on les appuie d'une telle démarche, de désigner le but et le motif pour être aussitôt compris.

On vient de publier une statistique fort détaillée de l'état du clergé protestant en France ; il possède quatre-vingt-dix églises consistoriales, disséminées dans cinquante-cinq départemens : elles sont desservies par trois cent cinquante-neuf pasteurs et seize suffragans ; huit places sont vacantes. Le Gard, qui compte le plus grand nombre de réformés, a dix-sept consistoires : quelques consistoires ont deux ou trois pasteurs seulement ; le plus grand nombre en a de quatre à sept ; Strasbourg seul en a neuf. — Les luthériens ont trente et une églises consistoriales

les dont Strasbourg, qui compte vingt-quatre pasteurs, est le centre et le chef-lieu : le nombre des pasteurs est de deux cent vingt-cinq. — Sept collèges royaux ont des aumôniers protestans. — La faculté de théologie de Montauban a cinq professeurs : celle de Strasbourg quatre seulement. — A ces chiffres, il est essentiel d'ajouter celui des méthodistes qui, constitués de leur côté, sont cependant encore peu connus, mais qui bientôt rivaliseront avec leurs frères dont ils se sont séparés. Il résulte de ce tableau que depuis 1807 les protestans, qui n'avaient alors que quatre-vingt-dix-sept ministres, en ont aujourd'hui trois cent cinquante-neuf, et seize suffragans : qu'ils ont obtenu l'érection de beaucoup d'églises nouvelles et la formation de consistoires pour lesquels toutes les facilités leur ont été accordées. Néanmoins, on peut le dire sans présomption, le nombre des adeptes n'a pas augmenté dans la même proportion que celui des pasteurs : ils forment encore, à peu près partout, et même dans les villes du midi, une minorité presque imperceptible. Et cependant, que d'efforts ne font-ils pas pour propager leurs erreurs ? Animés d'un zèle qui pourrait être souvent offert aux catholiques comme un modèle, on les voit prodiguer les distributions de livres, de Traités, de Bibles, chercher par tous les moyens à insinuer leurs principes. Nous donnerons, dans un de nos prochains numéros, quelques aperçus sur les dépenses de propagandes faites par les sociétés protestantes : puissent ces calculs et ces rapprochemens opérer quelque bien parmi nous !

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

HISTOIRE DU PEUPLE DE DIEU, depuis la création du monde jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus en 70 de J.-C., par le P. BERRUYER, de la Compagnie de Jésus ; revue, CORRIGÉE et accompagnée de notes historiques et critiques, par un comité d'ecclésiastiques, sous la direction de M. l'abbé GLAIRE, professeur d'hébreu à la Sorbonne ; *magnifique édition, illustrée par plus de 400 GRAVURES, VIGNETTES, CULS DE LAMPES, LETTRES ORNÉES, CARTES GÉOGRAPHIQUES, etc.*, dessinés et gravés par les meilleurs artistes et imprimés dans le texte. — 5 vol. grand in-8° de 40 feuilles (640 pages) chacun, imprimés à grandes lignes (1).

Nous appelons spécialement l'attention de nos lecteurs sur le prospectus de cette belle publication, prospectus que nous joignons à ce numéro. Nous savons que le projet de réimprimer, en la purgeant de tout ce qui l'avait fait mettre à l'index, le bel ouvrage du P. Berruyer, a reçu déjà de hautes approbations : que de vénérables directeurs de séminaire en ont loué la pensée et l'ont regardée comme une œuvre digne de l'encouragement du clergé. Le nom de M. l'abbé

(1) Chez M. Desmés et C^{ie}, 30, rue du Dragon, à Paris.

Glaire répond d'ailleurs des soins qui seront donnés à la révision du texte : c'est la meilleure garantie que puissent offrir les éditeurs. Nous sommes heureux d'être choisis des premiers pour annoncer aux familles chrétiennes un ouvrage qui ne pouvait entrer jusqu'à ce moment dans leur bibliothèque, et que désormais elles se feront un plaisir d'y admettre ; car la Bible, qu'on a répandue depuis quelques années avec une si grande profusion, ne convient ni à tous les âges ni à toutes les conditions ; et cependant les faits racontés dans ce livre divin ne sauraient être trop connus. Nous recommandons avec confiance à nos lecteurs cet ouvrage tout à la fois élégant et utile, bien convaincus que c'est favoriser une bonne et une belle œuvre à la fois, et que le succès, que tout annonce depuis qu'il est en question, en fera de plus un placement de fonds avantageux, puisque les éditeurs, voulant donner à leur entreprise toutes les garanties désirables, appellent les souscripteurs à s'en partager les avantages.

ENCYCLOPÉDIE CATHOLIQUE (1).

On comprend avec quelle réserve la *Revue catholique* doit parler de l'*Encyclopédie catholique* : conçues dans un même but, la propagation des principes religieux, et soumises à la même direction, ces deux œuvres s'adressent aux familles chrétiennes qui ne cherchent les livres que pour y trouver quelque chose d'utile. Nous nous bornerons donc à annoncer que la 4^e livraison a paru, que la 5^e sera adressée aux souscripteurs vers le 20 de ce mois, et comme l'éloge dans notre bouche pourrait paraître empreint de quelque partialité, nous saisisons la première occasion de communiquer à nos lecteurs un article intéressant de cet important ouvrage dont nous leur ferons connaître le plan général et les moyens pris pour le continuer comme il a été commencé.

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE, par Frédéric de Schelegel, ouvrage traduit de l'allemand en français par M. l'abbé Lechat (2).

L'Allemagne, ce foyer de l'instruction, qui nous a donné Herder, Hegel, Gœrres, nous devait quelque chose de mieux encore, le catholicisme appliqué à l'histoire ; Frédéric Schelegel, à qui M. Michelet emprunta de si belles idées sur l'art au moyen âge, s'est chargé d'acquitter cette noble dette, et il a écrit la *Philosophie de l'histoire*. Mais cette œuvre monumentale, saluée par tous les enthousiasmes de l'Europe savante, n'avait pas encore acquis en France droit de cité, et n'était accessible chez nous qu'à de rares intelligences. Un de nos plus habiles professeurs, versé depuis long-temps dans les sciences ontologiques, M. l'abbé

(1) Voir aux *Annonces*.

(2) 2 vol. in-8°. — Prix : 12 fr., chez Parent Desbafres, 48, rue de Seine-Saint-Germain.

Lechat, a vu d'un œil jaloux ce trésor d'érudition étrangère, et il vient tout récemment d'ajouter cette précieuse conquête à nos richesses philosophiques. Nous le remercions dès aujourd'hui de son dévouement, de son zèle infatigable. Ce beau travail exige un examen qui ne peut trouver place dans un *Bulletin bibliographique* : nous le réservons pour un de nos prochains numéros.

PRÉCIS D'HISTOIRE UNIVERSELLE, par MM. SCHROECK et SCHLOETZER, traduit en français et mis à la hauteur des connaissances actuelles avec de nombreuses annotations, par M. HORTUS, chef d'institution (1).

Au milieu des éditions nombreuses d'ouvrages élémentaires décorés du titre d'*Histoire universelle*, il était impossible de trouver un volume qui, donnant véritablement un précis des faits généraux ou particuliers qui caractérisent les diverses époques de l'histoire générale de l'univers, offrit cependant une lecture attachante, sans sortir du genre spécial des ouvrages strictement élémentaires. C'est donc une pensée à laquelle nous applaudissons, d'avoir reproduit en français l'excellent précis de MM. Schloetzer et Schroeck, et d'autant plus que l'habile traducteur ne s'est pas borné à le transporter dans notre langue, mais qu'il y a joint des notes, fruit de nombreuses recherches, pour établir un rapport plus direct entre les faits historiques et les découvertes soit plus récentes soit exclusivement nationales, dont nous devons surtout nous glorifier ; elles montrent constamment le traducteur occupé du désir d'ajouter à l'intérêt qu'offre déjà par lui-même son travail. Les notes, en général fort courtes, pleines de concision et de clarté, et dictées par un fort bon esprit, sont un heureux augure de la manière dont doivent être dirigées les études des jeunes enfans confiés à un maître dont les loisirs mêmes sont si utilement consacrés à leur instruction : c'est peu, ce nous semble, de prédire longue vie à la traduction de M. Hortus ; nous croyons pouvoir aussi prédire à son institution de bons et brillans succès.

LA LYRE DE MARIE, par l'abbé Le Guillou.

Parmi les hommes qui ont voué leur plume aux choses saintes, nous n'en connaissons pas de plus actif, de plus constant à son culte que M. l'abbé Le Guillou, aumônier de l'hospice de la Charité. Quand ce consolateur a rempli ses pieux devoirs auprès de ceux qui souffrent, pour se délasser, il chante les grandeurs de la patronne des affligés ; c'est ainsi qu'il a déjà publié plusieurs recueils de cantiques et un petit volume, sous le titre de MOIS DE MARIE. Il y a quelques mois, il a fait paraître LA LYRE DE MARIE. Pour ce dernier ouvrage, il a déployé un grand luxe d'impression, de papier et de gravures, et dans le corps du livre il a placé des *fac-simile* de l'écriture de MM. Ed. Turquéty, Charles Nodier, Sou-

(1) Paris, chez l'auteur, rue du Bac, 88. — Un volume in-8°, prix : 7 fr. 50 c.

met, Châteaubriand, etc. ; c'est avec plaisir qu'on lit les pensées de ces écrivains sur le culte de la Vierge. Chrétiens et poètes, ils ont trouvé que parmi les êtres placés entre Dieu et les hommes, nul n'était plus digne d'hommages et n'inspirait mieux les poètes que *l'Étoile du matin*, que *la Reine des Anges*. LA LYRE DE MARIE contient des hymnes, des prières et des méditations ; un parfum d'élégance est répandu sur toutes ces choses saintes, et nous connaissons peu de livres de piété qui aillent mieux dans la chapelle d'un château que celui que nous annonçons aujourd'hui.

Il faut au moins placer sur la même ligne, et mettre sur le même prie-dieu, *l'Imitation de Jésus-Christ*, traduite par l'abbé Dassance. En jetant les yeux sur ce bel ouvrage, on se réjouit de voir revenir les beaux-arts à la religion. Ceux qui les cultivent sont bien inspirés quand ils agissent ainsi; en se plaçant sous ses divins rayons, ils brilleront davantage, et leur génie s'échauffera de ce feu sacré... Les auteurs de la *Biographie catholique* (dont nous parlerons plus tard l'ont ainsi pensé, et ils viennent d'intercaler dans le corps de leur ouvrage de charmantes gravures en taille-douce.

Ainsi, de plus d'un côté, ce qui embellit la vie, vient se joindre à ce qui aide le mieux à en supporter les ennuis. C'est un grand bien, et la *Revue catholique* ne manquera jamais de signaler cette alliance des arts et de la religion, quand elle se révélera quelque part.

Il y a mouvement dans les esprits et mouvement vers le bien. Jamais la plume n'a couru autant et si vite; jamais la prière n'a été si active; parmi tous les ouvrages qui sont au moment de paraître, nous en savons un, la *Bibliothèque universelle de la Jeunesse*, dont M. d'Exauvillez, connu par de bons et solides livres de piété, a conçu le plan, — La première livraison sera publiée dans le courant de septembre prochain; on assure que cette première livraison contiendra une histoire de Paris, par M. Théodore Muret, écrivain aimé du public et qui a fait ses preuves. — Une histoire de Jérusalem, par M. Pougoulat, qui est allé s'inspirer sur les lieux mêmes. — Des Méditations, par M. d'Exauvillez. — Et des réflexions sur les Ruines, par M. Nettement. — Il y a là des noms qui tenteront le public. — L'ouvrage peut donc paraître. On l'attend. -

Le Rédacteur en chef, VICOMTE WALSH.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le compte-rendu de la séance académique dans laquelle ont été décernés les prix fondés par M. Monthyon.

Nous sommes chargés d'annoncer à MM. les Actionnaires de l'Echo de la Jeune France - Revue catholique, qu'une assemblée générale aura lieu le lundi, 12 septembre prochain, à une heure après-midi, rue de Ménars, 5.

DE LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT.

(1^{er} article.)

On ne peut disconvenir que beaucoup d'hommes ne soient meilleurs ou plus mauvais que leurs doctrines ; mais cette anomalie ne prouve rien contre la puissance de ces dernières, car l'inconséquence dans le bien comme dans le mal, en même temps qu'elle démontre invinciblement l'existence de la liberté humaine, n'est après tout qu'une exception. Exception qu'expliquent du reste et notre faiblesse et la nature de notre séjour actuel. Etablissez une parfaite harmonie entre les actes et les croyances, et la terre ne sera plus la terre : ce sera le ciel si nous sommes chrétiens et l'enfer si nous ne le sommes pas.

Cependant, à quelque degré qu'il soit donné à l'individu de tomber en contradiction avec lui-même, les masses sont toujours logiques. Sans doute personne ne peut dire d'aucun de ceux dont elles se composent qu'il ne déviera jamais de ses principes ; mais, lorsqu'elles sont saturées d'idées morales, l'on sait du moins que les perturbateurs, peu nombreux et faciles à comprimer, ne peuvent rien contre la sécurité publique. Au contraire, si les passions ennemies du repos général trouvent un appui dans les convictions, si les lois de l'éternelle morale ont perdu leur autorité sur les consciences, le mal devient la règle, comme autrement il serait l'exception ; la société est réduite à chercher un dernier refuge dans l'arbitraire de la force matérielle, et bientôt, celle-ci devenant impuissante devant le mépris de la vie, toutes les fortunes et toutes les existences sont à la merci de quiconque consent à mourir.

Il y aurait folie évidente à inférer des crimes de quelques catholiques, des vertus incontestables de plusieurs incrédules, que nos adversaires auraient le droit d'affecter une superbe indifférence pour les vérités religieuses. Le plus mauvais navire arrive quelquefois au port ; mais l'assureur, faisant usage de ce calcul des probabilités, si faux dans son application à un cas isolé, si vrai quand il embrasse un grand nombre de cas analogues, n'en mesure pas moins la prime sur l'état du vaisseau dont il garantit les risques. Rendre la société meilleure, la forti-

fier contre les tempêtes qui la menacent, affaiblir ces tempêtes en domptant les ambitions et les cupidités dont elles procèdent, n'est-ce pas dans un autre ordre donner à l'esquif que les flots entraînent au loin une plus grande énergie de résistance ? Or, relativement à chaque citoyen, le gouvernement est un assureur qui perçoit sous le nom d'impôt une véritable prime. Gendarmes et soldats, police et tribunaux, voilà les principaux agens de l'entreprise générale de sûreté, et ils sont d'autant plus nombreux, ils coûtent d'autant plus, le contribuable est d'autant plus grevé que ses biens et sa personne sont exposés à de plus grands dangers. Diminuer les chances de perte, c'est opérer un véritable dégrèvement ou du moins le rendre possible, et certes, au moment où la moitié de la France est payée pour garder l'autre, il est temps d'aviser aux moyens de réduire les risques qui rendent si onéreuse la conservation de la tranquillité publique.

Alors même que les théories anti-chrétiennes joindraient au charme qu'y trouvent le voleur et l'assassin l'attrait de la vérité, elles n'en auraient pas moins le terrible désavantage de multiplier à l'infini les dépenses gouvernementales de la société, en sorte qu'abstraction faite de tout autre considération, les contribuables sont personnellement intéressés à en arrêter le progrès. Ils doivent même se presser, car d'induction en induction les mécontents de la société, les hommes qui n'y trouvent pas ou qui ne peuvent s'y faire une position à leur guise sont parvenus au dernier terme de leur fatale logique. Sans foi dans une autre vie, ils ne voient dans la mort qu'un sommeil éternel, et le sommeil éteint la souffrance. Selon leurs croyances, mieux donc vaut mourir que vivre malheureux, et dès-lors ils devaient se diviser en deux écoles : l'une de Lacenaire, école dégoûtante et abjecte, cherche dans le crime la joie d'une passagère volupté et dépose froidement sur l'échafaud, en joueur trahi par le sort, la vie qui lui servait d'enjeu ; l'autre, plus noble, mais aussi plus dangereuse, ne se résigne au suicide qu'autant qu'une pensée de haine ou de vanité ne vient pas lui signaler une victime. C'est elle qui arme la main de ces Samson modernes dont l'audacieux désespoir cherche, dans le renversement de l'édifice social, un dernier plaisir et bien souvent une dernière espérance. Que peuvent les lois humaines contre de pareils êtres ? Elles n'ont à leur opposer que le bourreau et ils jouent avec sa hache. Certes, ce qui se passe aujourd'hui, les profondes

alarmes qu'inspirent les *amans de la mort* à quiconque redoute l'anarchie doivent faire comprendre aux plus furieux antagonistes du catholicisme que, sous peine de perdre bientôt tout ce qui les attache eux-mêmes à l'existence, ils sont tenus de lui rendre son ancienne action, et de lui permettre enfin de sauver une seconde fois le monde.

Admettons qu'en multipliant ses agens salariés la société puisse prolonger quelque temps encore sa pénible agonie, et les frais toujours croissans d'une force armée toujours plus nombreuse finiront évidemment par absorber toutes les ressources du pays. Elles ont un terme et le mal n'en a point ; car de nouvelles générations ajouteront sans cesse leur poids aux charges de l'état, et l'on peut déjà prévoir l'époque où la multitude des incrédules sans place et sans fortune sera telle qu'un double budget ne suffira plus pour la contenir. La sécurité générale, ce premier besoin de toute société, est donc, même dans l'hypothèse la plus favorable, un bien qui finira nécessairement par nous échapper, si les enfans qui seront bientôt des hommes reçoivent l'enseignement auquel les deux écoles dont nous venons de parler doivent déjà tant de disciples. L'incrédule, aussi peu que le catholique, se dissimule les dangers de l'avenir et leur cause. Il sait que dans l'ordre d'idées où il a le malheur d'être entré il n'a rien à répondre aux effrayans sophismes de Lacenaire, et qu'il éprouve je ne sais quelle stupeur devant l'énergie d'Alibaud. Autant que nous, il désire que ces deux types disparaissent du monde, et, aussi bien que nous, il sait que la religion peut seule les en chasser. Mais la religion elle-même n'y parviendra qu'autant qu'elle exercera une influence directe, suprême, exclusive sur les jeunes intelligences dont la future et dogmatique perversité blesserait à mort toutes les fortunes. Si les conversions demeurent possibles au sein d'une profonde corruption, elles sont nécessairement rares. C'est un à un que l'on ramène les hommes au bien, mais c'est en masse que l'on y conduit les enfans. Le catholicisme donc, si puissant qu'il soit à l'égard des individus, ne peut améliorer la grande classe des adultes, le temps lui manque pour la régénérer tout entière, et, à la prendre dans son ensemble, elle passera avant que les croyances n'aient pu changer ; mais il façonnera à son gré les générations naissantes pourvu qu'on les lui livre. Que la police donc se charge des hommes faits et le clergé des autres.

Or, nous ne parlons point ici en catholiques qu'anime ou qu'aveugle,

si l'on veut, l'amour de l'éternelle vérité. Français, nous voyons les orages qui menacent la patrie, et les orages nous voulons les écarter à tout prix. Si quatre cent mille hommes ne suffisent point pour protéger le pays contre des doctrines que nous n'avons nul besoin de qualifier ici ; si une autre armée d'agens de police, de gendarmes et d'espions est encore nécessaire, que sera-ce dans vingt ans lorsque les doctrines auront reçu les renforts que chaque année leur amène ? Nous adjurons ceux qui ont profité de la prostration du juste devant l'injuste, de se demander, la main sur la conscience, s'ils peuvent garder les biens qu'ils ont acquis à l'aide des théories qui les leur ont donnés. Ne comprennent-ils pas que cette fortune, ces honneurs qu'ils prisent tant, échapperont bientôt soit à eux, soit à leurs familles, s'ils n'en demandent la conservation à des doctrines d'une autre nature ? ils ont exprimé de l'incrédulité tout ce qu'ils en estimaient ; eh ! malheur à eux si d'autres les imitent. Nous, par conscience, eux, par intérêt, nous avons tous un égal besoin d'un enseignement nouveau, enseignement qui purifiera l'air que respirent nos enfans. Que deviendrons-nous si en arrivant à l'âge viril ils allaient augmenter le nombre des malheureux qui se font une horrible joie d'accoupler l'assassinat avec le suicide ?

Elevée chrétiennement, et elle ne peut être élevée chrétiennement que par le clergé, la jeunesse apportera dans le monde, avec les craintes et les espérances d'une autre vie, un frein qui ne coûtera rien à l'État. Et les excès où elle tombera encore n'auront plus ce caractère antisocial qui distingue aujourd'hui la plupart des forfaits. Les derniers actes, les dernières paroles de l'homme qui meurt en public ont une incomparable éloquence, car l'ame se montre alors à nu, et les croyances qui descendent sur la foule du haut de l'échafaud trouvent de nombreux prosélytes. La société souffre peu des crimes suivis d'un repentir hautement avoué. Ce qui la perd, ce qui la tue, c'est le crime insouciant de la mort, et se glorifiant à son heure suprême du sang qu'il a versé. Cette effroyable prédication du supplice ne sera plus qu'un phénomène exceptionnel lorsqu'une foi vive se sera développée avec chaque intelligence, et ce phénomène n'inspirera qu'une profonde horreur. Voulez-vous en finir avec les cours de dépravation ou de meurtre qui se font sur la place publique, au milieu des multitudes qui environnent l'instrument de mort ? Éloignez de vos enfans les maîtres dont la raison est faussée par l'incrédulité, qui sans en

comprendre les conséquences, se complaisent dans les doctrines dont Lacenaire et Alibaud ont fait une application à la fois si effrayante et si rigoureuse.

Il ne s'agit plus de perfectionner la société, mais de la sauver, et le besoin qu'elle a de vivre, ou plutôt la conscience qu'elle a de ce besoin, assure aux catholiques une franchise de parole et une liberté de conseil qui leur avaient été refusées en des temps assurément meilleurs. Sous ce rapport, un progrès immense a été fait, et nous devons à la fois le reconnaître et nous en prévaloir. Avant la révolution de juillet, les huées du libéralisme auraient accueilli celui d'entre nous qui eût osé réclamer l'intervention directe, universelle du clergé dans l'enseignement; aujourd'hui les choses ont changé, car, parmi nos anciens adversaires, la fraction conservatrice, ceux qui ont plus à perdre qu'à gagner à de nouveaux bouleversements, n'ignorent pas que tout sera prochainement perdu, si l'autre fraction continue à recevoir l'adhésion d'une jeunesse impie. Elle est donc condamnée, sous peine de périr, à travailler au triomphe de nos croyances, et cela en vertu de la seule loi de justice dont elle admet l'existence, de cette nécessité qui justifie tout, selon M. Guizot. Certes, ce n'est ni par amour du prêtre qu'elle conserve son nom sur le budget, ni par un respect abstrait de la morale qu'elle consulte nos évêques sur la future organisation de l'enseignement secondaire. Au fond, les libéraux conservateurs, les libéraux du pouvoir sont ce qu'ils étaient. Ils ne voient dans le clergé qu'une sorte de gendarmerie spirituelle dont ils ne peuvent se passer, et le salaire qu'ils lui jettent est la solde d'une milice qu'ils avaient long-temps réputée inutile, mais dont ils connaissent à présent l'indispensable utilité. Ainsi, nous pouvons leur demander tout ce qui leur est nécessaire, toutes les conditions de leur propre salut; et quoi de plus nécessaire à la durée de leur bien-être, à la perpétuité des jouissances dont ils s'enivrent, qu'un enseignement exclusivement catholique ?

Afin de devenir ministre, M. Thiers avait écrit son histoire de la révolution; afin de demeurer ministre, il vient d'en interdire la lecture dans nos collèges. Si la plus rebelle des vanités, la vanité de l'écrivain, a pu s'incliner à ce point devant les exigences de l'homme d'État; que ne pouvons-nous espérer quand nous parlerons au nom de ces exigences, lorsqu'au lieu d'invoquer la loi divine, nous en appellerons

à des besoins tout matériels, il est vrai, mais dont la réalité est si vivement aperçue par ceux qui ne croient pas en Dieu? Ces mêmes hommes qui insultaient naguères à nos croyances, n'ont ils pas voté plus tard, et à l'unanimité, jusqu'au dernier écu que coûte un chapeau de cardinal? Sachons enfin ce que leur impuissance sociale nous donne de force, et ne craignons pas de parler haut, maintenant que pour eux nos paroles sont des paroles d'espérance. Jadis, un gouverneur de Saint-Domingue refusa les troupes que la métropole allait lui envoyer. Il demanda des prêtres, et la résignation sortie de leur parole pacifia les Nègres et rendit à la plus belle des colonies françaises une tranquillité que des missionnaires d'une autre espèce devaient plus tard lui ravir pour toujours. Voilà ce que coûte la paix qui vient du ciel, le pain de quelques hommes vêtus d'une robe noire. Les périls de la société ont leur cause première et ridicule dans la région des intelligences, région où ne pénètrent ni les agens de police ni la force armée. Seuls, nous pouvons lutter corps à corps contre le mal, et à présent qu'il est connu, pareils au médecin qui possède non l'amour, mais la confiance du malade, nous pouvons mettre à nos services le prix que nous voulons.

Or, la paix ne peut être que le droit d'administrer le remède, et le remède lui-même n'est autre que la liberté de l'enseignement. Qui dit liberté suppose à tous le droit égal de faire, et telle est l'importance de l'éducation que la liberté appliquée à l'enseignement rencontre deux sortes d'adversaires : les uns, les hommes du pouvoir, ceux même d'entre eux qui éprouvent au plus haut degré le désir de faire pénétrer les idées morales dans nos écoles, reculent devant un principe qui enleverait à leur contrat la meilleure partie du domaine de la famille, et ils s'imaginent encore qu'à l'aide de meilleurs choix ils parviendront à sanctifier les asiles où l'intelligence de l'enfant reçoit ses premières impressions scientifiques. Les autres, catholiques de conviction, s'effraient de la liberté d'enseignement, parce que à côté d'écoles chrétiennes qui surgiraient bientôt, ils en rêvent d'autres où l'athéisme dogmatiquement professé substituerait à l'insouciance des choses saintes une haine ardente, implacable. Nous osons le dire, ils se trompent également. Quels que soient les soins de l'administration, jamais des laïques, jamais même des prêtres, réduits à la qualité de fonctionnaires, n'apporteront cette surveillance de toutes les heures qui s'étend

même de professeur à professeur, surveillance sans laquelle la corruption finira toujours par arriver jusqu'aux élèves. M. Pelet de la Lozère oserait-il se vanter d'intentions plus pures que celles qui animaient le vénérable évêque d'Hermopolis ? Et cependant !!!

Ainsi le gouvernement est réduit à choisir entre la conservation des abus actuels, sa ruine future avec celle de la société, et le principe de la liberté absolue de l'enseignement. Car, lui, il ne se fait point illusion sur les conséquences de cette liberté, et la terreur qu'elle lui inspire n'a rien de commun avec les craintes de plusieurs de nos amis. Que ceux-ci se rassurent. Le clergé n'a à redouter aucune concurrence sérieuse, ni surtout aucune concurrence durable. Sans doute, dans un autre état social, nous voudrions que le droit de propager l'erreur fût refusé à tous. Toutefois, aujourd'hui, l'on ne peut raisonnablement demander à la loi humaine d'aller jusque-là ; et, grâce à Dieu, nous n'en avons nul besoin. Que nous importe l'octroi légal et dès-lors transitoire d'un privilège que nous posséderons en fait le jour où la France sera rentrée sous l'empire du droit commun ?

Dans un second article, nous montrerons que la liberté de l'enseignement n'est en réalité que le monopole de l'enseignement au profit du clergé.

DE COUX,

Prof. d'économie sociale à l'université de Malines.

DES ÉGLISES.

Dans les années 997, 998 et 999, le monde chrétien était parcouru en tous sens par de saints anachorètes qui s'étaient arrachés à la paix de leur solitude pour prophétiser aux peuples la fin du monde, qu'ils croyaient proche.

Ces pieux et simples solitaires s'en allaient criant :

Malheur ! malheur, voici venir la fin des temps, les mille années vont être révolues tout-à-l'heure ! l'avènement du fils de l'homme sera demain. Faites pénitence, prosternez-vous, priez, pleurez et couvrez-vous de cendres.

Et quand ces saints qui passaient leurs jours et leurs nuits à converser avec le Seigneur, *roi des siècles*, venaient à parler ainsi, les

habitans des villes et des cités, des bourgs et des hameaux, étaient tout-à-coup saisis de crainte et de tremblement, car ils étaient convaincus que ce n'était pas sans mission que les fils inspirés du désert étaient sortis de leurs retraites pour annoncer la fin du monde.

Devant leurs paroles, tout plaisir et toute joie se taisaient, les populations restaient muettes et consternées sur leur passage, et ce n'était pas seulement le menu peuple... Papes et empereurs, princes, rois, magistrats, chevaliers, villageois et grandes dames, tous n'avaient qu'une pensée, celle de fléchir le ciel et de se le rendre favorable au grand jour du jugement dernier.

En ce temps-là, en 999, cette croyance de la prochaine fin du monde était si générale, et les nations si convaincues que le bouleversement du globe était imminent et que les étoiles vacillantes allaient tomber du firmament pour embraser la terre, que les hommes ne se donnaient plus la peine de se bâtir des demeures, car ils prévoyaient déjà le jour de la destruction de l'univers.

Oh ! il faudrait avoir la foi vive de nos pères pour se faire une idée de l'anxiété et des angoisses qu'hommes et femmes, enfans et vieillards, maîtres et serviteurs, forts et faibles, grands et petits, éprouvèrent quand la dernière heure de l'an 999 fut près de finir ! quand la première heure de l'an 1000 fut au moment de commencer !

Alors, dans toutes les villes, c'était déjà comme le silence des tombeaux, toute affaire humaine avait cessé : l'ambition était à bout de ses rêves, l'hypocrisie avait usé tous ses masques et laissait voir ses frayeurs et ses remords, l'avarice regardait ses trésors en se répétant avec désespoir : Ils ne pourront me suivre ! pensées voluptueuses de plaisir nulle part, craintes et frayeurs partout.... La terre ne respirait plus. Comme un coupable, dans l'attente de la sentence qui va sortir de la bouche du juge !....

Enfin, la dernière heure des mille années révolues depuis la naissance du Christ sonna !..... Et la terrible trompette de l'archange du dernier jugement ne s'y mêla pas, et la terre ne trembla pas, et le craquement de la grande machine ne se fit point entendre ! et les étoiles ne tombèrent point du ciel, et le premier soleil de L'AN MILLE UN se leva comme à l'ordinaire, car Dieu permettait encore au temps de poursuivre son cours, et les prophètes qui étaient venus dire aux hommes que notre monde allait disparaître comme la tente du voya-

geur que la tempête arrache des sables et emporte dans l'air, s'étaient trompés.

L'heure suprême n'était pas venue.

En ces temps-là, comme aujourd'hui, les hommes passaient rapidement de la tristesse à la joie, de la crainte à la sécurité, de la pénitence à la dissipation. Aussi, quand ils eurent acquis la conviction que le monde allait continuer comme par le passé, il y eut un délire général ! mais ce délire ne fut pas stérile comme il le serait de nos jours ; dans l'ivresse de la joie que ressentirent les chrétiens d'alors, il y eut un vif sentiment de gratitude. Les populations entières coururent aux temples pour remercier Dieu, et dans leur reconnaissance ne trouvèrent point assez d'autels ! C'est de ce besoin, c'est de cette époque, de l'année 1001, que datent beaucoup des églises existant aujourd'hui.

La génération se releva subitement comme échappée tout entière à la destruction, et dans un moment d'actions de grâces, on la vit se précipiter dans les sanctuaires et embrasser les autels ; ce sentiment religieux porta ses fruits, les rois et les hommes puissans l'avaient partagé, ils donnèrent l'exemple ; du nord au midi de l'Europe, des frontières de la Germanie aux côtes de l'Océan, on vit s'élever en foule des édifices consacrés au service de Dieu : c'était à qui se surpasserait dans cette lutte pieuse, et, pour nous servir de l'image singulière mais énergique d'un témoin oculaire (1), on eût dit « que le monde, en s'agitant, eût rejeté ses vieux vêtemens pour se couvrir d'un blanc » manteau d'églises » : *Erat enim ut sic mundus executiundo semel, rejecta vetustate, passim candidam ecclesiarum vestem induerit.*

Nous venons de le dire tout-à-l'heure, dans ce grand mouvement de reconnaissance envers le Créateur, qui venait de consentir à laisser vivre encore ses créatures, il n'y avait pas que le peuple ; oh ! non, dans ces temps, les porteurs de couronnes priaient comme les *manans*. Et voyez comme ceux qui avaient été forts pendant leur vie, ceux qui avaient conquis avec le glaive, s'applaudissaient sur leur lit de mort d'avoir élevé des églises et des monastères ; écoutez Guillaume-le-Conquérant au moment de passer de vie à trépas : voici ce qui l'occupe.

« Avec l'aide et le secours de Dieu, dit-il, neuf abbayes de moines

(1) Glaber Radulphe.

qui avaient été fondées par mes pères, ont par mes soins reçu de l'accroissement, et se sont glorieusement embellies des dons que je leur ai faits, depuis que je gouverne le duché. Dix-sept couvens de moines et six de religieuses ont été bâtis, l'office divin s'y fait journellement avec pompe, et d'abondantes aumônes y sont distribuées pour l'amour du roi suprême. »

Beaucoup des plus belles églises que l'on admire aujourd'hui datent de cette époque, véritable époque de *renaissance*; car après la terreur dont avait été frappé le monde, quand il s'était cru près de sa fin, c'était comme s'il *renaissait*, comme si une nouvelle vie lui venait, alors qu'il voyait, qu'il s'assurait que Dieu lui permettait d'exister encore, et que des jours succédaient à des jours.

Ce serait une curieuse, une touchante histoire à faire, que celle de toutes ces vieilles églises, et l'on serait sûr d'intéresser le lecteur si l'on racontait bien l'origine de chacune d'elles. Ici, où vous voyez cet autel élevé à un Dieu de paix, un roi, au casque couronné, un roi encore armé et couvert de la poussière du combat, sur le champ de bataille où il a vaincu, a marqué avec son épée rougie le lieu où il faisait vœu de bâtir une église.

Ailleurs, c'est une duchesse de Normandie, Mathilde, qui, apprenant que son glorieux époux, Guillaume-le-Conquérant, vient de vaincre à Hastings, consacre à Dieu une chapelle et un prieuré sous le nom de Bonne-Nouvelle.

Dans cette vallée si solitaire et si tranquille, au milieu d'une belle nuit étoilée, la reine des anges est apparu à des pèlerins, et leur a dit : Élevez-moi ici un autel parmi tous les lys qui croissent dans ce champ, et quand vous viendrez me prier dans cette solitude, vous m'appellerez Notre-Dame-des-Lys.

Et cet autre oratoire qui se voit de loin sur la côte de Honfleur, c'est la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce ; c'est là qu'est l'autel aimé des matelots, c'est là qu'ils viennent appendre aux saintes murailles leurs tableaux d'*ex voto*, après leurs périls et leurs naufrages. La première chapelle qui a été vue sur la montagne qui domine Honfleur avait été bâtie par un duc de Normandie, Richard, qui, s'étant trouvé en danger sur mer, fit le vœu de bâtir sur le rivage trois églises en l'honneur de la sainte Vierge, s'il échappait au péril qui le menaçait. Ayant obtenu la grâce qu'il demandait, il fit élever Notre-Dame-de-

la-délivrance près de Caen, Notre-Dame-de-Grâce près d'Honfleur, et Notre-Dame-de-Pitié sous son château d'Harfleur.

Cette chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, bâtie par Richard-le-Magnifique à quatre cents pieds au-dessus de la Seine, n'existe plus; un tremblement de terre a fait ébouler dans les eaux le terrain sur lequel elle avait été construite.

En 1602, ce ne fut plus un magnifique prince qui fit rebâtir la chapelle, mais un nommé Gonnier, employé au grenier à sel. A cet humble nom il faut joindre ceux de M. de Fontenay et de mademoiselle de Montpensier, fille du révérend père Ange de Joyeuse, qui s'était fait capucin après la mort de sa femme.

Il y a un proverbe trivial qui dit : Les murs ont des oreilles. Moi je voudrais que les murailles de nos plus vieux, de nos plus beaux monumens pussent parler... Quels élans de foi, de piété, de gratitude, elles nous raconteraient.. ?

A quoi bon explorer des pays ? A quoi bon visiter de vieux édifices et aller saluer des ruines, si on ne leur demande pas : — QU'AVEZ-VOUS VU ?

Moi, j'ai la manie d'interroger jusqu'à la plus petite pierre taillée ou sculptée, jusqu'au plus mince personnage que je trouve dans les lieux que je vais visiter.

Sous le porche de la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, je questionnai une femme qui vend des chapelets, des images et des bouquets bénis; je la priai de m'expliquer un des *ex voto* que je venais de voir appendu aux murs de l'oratoire.

Voici ce qu'elle me raconta : madame Nollent d'Herbetot avait chez elle sa famille rassemblée, on était invité pour un baptême.... On attendait avec impatience, on comptait les jours, enfin madame d'Herbetot accoucha.... mais d'un enfant mort !... Les parens s'étaient réunis pour une fête, les voilà qui vont pleurer avec la pauvre mère !

Pleine de confiance dans Notre-Dame-de-Grâce, la jeune mère chrétienne ne voulut pas que l'on fit un petit cercueil pour son enfant. Mettez-le, dit-elle, dans une corbeille, avec des roses blanches, et allez le déposer sur l'autel de Notre-Dame-du Rosaire. Quand il sera là, devant la Vierge mère, vous tous, mes amis, qui étiez venus pour vous réjouir avec moi, tombez à genoux et priez. Priez avec ardeur que mon nouveau-né soit rendu à la vie et à mon amour. Ainsi que

madame d'Herbetot l'avait voulu, il fut fait. L'enfant ne donnant aucun signe de vie fut porté à la chapelle et déposé sur l'autel du Rosaire. Alors on commença les litanies de la sainte Vierge... Oh! vous devinez avec quelle ferveur tous les parens de l'accouchée priaient! déjà on avait dit :

Mater Christi!

Mater amabilis!

Mater Salvatoris!

Et tous les yeux fixés sur la corbeille n'avaient vu aucun mouvement.... La pauvre petite créature restait immobile comme une petite statue de marbre, et chacun voyait avec anxiété les litanies avancer. Encore quelques appellations à la sainte Vierge, et la prière qui devait ressusciter l'enfant serait finie....

Le prêtre en était presque aux dernières paroles, déjà il avait chanté d'une voix émue.

Stella matulina!

Salus infirmorum!

Et sur l'autel aucun mouvement.....

Il avait continué :

Refugium peccatorum!

Consolatrix afflictorum!

Rien... Rien encore... On allait désespérer, quand soudainement, miraculeusement à ces paroles :

Regina angelorum!

le petit ange leva ses mains vers la Reine des anges.

Oh! alors que de joie dans la chapelle de Grâce, et quels ineffables délices au cœur de l'accouchée quand on lui rapporta son enfant!

Vous le voyez, l'oratoire de la Montagne-de-Grâce nous a donné un souvenir d'enfance et de maternité.

Voici un souvenir d'un autre genre, un souvenir de guerre et de liberté encore raconté par une église, écoutez :

Il s'est passé jadis dans la magnifique abbaye de Saint-Étienne de Caen un trait bien connu dans les annales de Normandie, et qui montre quel était le pouvoir de cette clameur de haro, que des éty-

mologistes veulent faire dériver de ce cri *ha! rol.* en mémoire de Rollon.

Le conquérant de l'Angleterre, le puissant Guillaume venait de terminer sa carrière de prince et de soldat; sur sa couche de douleur, il venait de faire entendre et de sages conseils à ses fils, et de pieuses paroles de foi et de repentir... Son corps, tout cadavre royal qu'il était, restait abandonné, et celui qui avait conquis un glorieux trône allait manquer d'un tombeau, quand un gentilhomme normand nommé Herluin se chargea des obsèques et fit transporter les restes de son ancien maître à la sépulture qu'il avait désignée.

Le convoi de Guillaume-le-Conquérant approchait de l'église de Saint-Étienne, magnifique sépulcre que le prince chrétien s'était choisi. Toutes les pompes de la religion, tous les hauts dignitaires du clergé, Guillaume, archevêque de Rouen, Eudes, évêque de Bayeux, Gilbert d'Évreux, Gérard de Seez, Gerbert de Saint-Wandrille, Guittard de Jumièges, Nicolas de Saint-Ouen, tous prélats ou abbés puissants et de haute renommée, escortaient le cercueil.

La procession funéraire s'avancait lentement entre deux haies de peuples; on n'entendait que le glas des cloches et le chant des prêtres... Tout-à-coup un bourgeois de Caen, nommé Ascelin, se jette à l'encontre de la chässe royale, en criant HARO! HARO!

A ce cri, tous s'étonnent et s'arrêtent, et Ascelin élevant la voix fait entendre ces paroles sous les voûtes sacrées :

« La place où vous voulez enterrer ce corps est à moi! Le roi, » n'étant encore que duc, en a dépossédé mon père pour construire » ce monastère. Je réclame mon terrain, et je m'oppose à ce que l'usur- » pateur y soit inhumé. »

A cette voix, le cercueil qui allait être descendu dans la fosse est déposé sur les dalles du sanctuaire, l'inhumation est suspendue. On examine la réclamation d'Ascelin; elle était juste : et avant de confier à la tombe la dépouille du monarque le plus puissant de la chrétienté, il fallut compter au bourgeois de Caen le prix de la terre où le roi avait voulu dormir.

Nos temps modernes et constitutionnels n'offrent pas beaucoup d'exemples plus frappants de respect à la propriété.

Je le répète, les églises du catholicisme sont de tous les témoins des siècles passés ceux qui peuvent nous redire davantage : elles ont

à nous parler de la vraie liberté, de la véritable indépendance, et de la seule égalité qui soit désirable dans la société. N'est-ce pas là que le riche et le pauvre, que le roi et le mendiant s'agenouillent à la même table et appellent Dieu NOTRE PÈRE? N'est-ce pas sur le seuil d'une église qu'un pape a dit à un empereur : *Fais pénitence, et tu entreras !*

N'est-ce pas dans les sanctuaires, en face des autels, que les monarques qui recevaient le sacre de la royauté juraient *de faire bonne justice à leur peuple*?

N'est-ce pas là que le prêtre leur disait comme aux simples hommes : *Souvenez-vous que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière?*

N'est-ce pas là que la voix de la religion répétait aux puissans du monde : DIEU SEUL EST GRAND?

N'est-ce pas là que l'on enseigne aux heureux la compatissance envers ceux qui sont dans l'adversité? et à ceux qui sont dans la misère la résignation? — Oui, toute histoire, toute morale, toute poésie se rattachent à nos églises; et le voyageur, le poète et le moraliste font bien de les visiter, car là ils trouvent toujours des émotions pour le cœur, et des ailes pour élever leur esprit.

Vicomte WALSH.

Chez nous, c'est une vieille habitude; dans toutes nos explorations, nous nous sommes toujours fait raconter les histoires des châteaux, des chapelles, des abbayes, des églises, des débris, des ruines que nous avons visités. Aussi nous pouvons assurer que *l'Histoire des Monumens religieux de notre vieille France chrétienne* serait une ravissante histoire; nous l'avons entreprise, et de temps en temps nous en donnerons des fragmens aux lecteurs de la *Revue Catholique*.

ABOLITION

ET

RÉTABLISSEMENT DU CULTE EN FRANCE,

TABLEAU HISTORIQUE.

Les révolutions politiques ne s'accomplissent jamais sans jeter une grande perturbation dans les esprits ; en frappant la société au cœur, elles l'atteignent aussi à la tête, et rien de plus difficile à guérir que cette congestion intellectuelle qui bouleverse toutes les croyances, tous les principes, toutes les idées.

Le triomphe remporté sur le droit établi, quel que puisse être le prétexte ou la cause de l'agression, n'ébranle pas seulement l'autorité de la loi, il fait chanceler l'autorité de la morale, et il est rare que l'audace encouragée par la victoire s'arrête aux choses de la terre ; la religion, qui devrait toujours rester en dehors des luttes humaines et n'être exposée comme les flèches de ses temples qu'aux foudres du ciel, voit le feu de la sédition, après avoir couru autour d'elle, gagner le sanctuaire et menacer jusqu'au tabernacle. Il n'est pas d'erreur, pas d'utopie, pas d'absurdité qui ne saisisse avec empressement dans une révolution l'occasion de se produire : c'était le jour attendu, l'heure promise, il faut qu'on en profite ; dès qu'une voix crie : « Nous avons table rase, » chacun se hâte d'apporter ses idées, c'est à qui remplira le vide et fera flotter son drapeau sur la société nouvelle. On n'agirait pas autrement si, au lieu des vieilles nations de l'Europe, il était question d'un peuple vierge découvert tout-à-coup dans quelque solitude des mers ; des plans d'éducation sociale jaillissent au hasard des imaginations en travail ; il y a concours d'extravagances, souvent même de crimes, et le niveau sacrilège qui croit pouvoir passer sur tout, parce qu'il a écrasé l'œuvre de l'homme, vient se briser avec éclat contre l'œuvre de Dieu.

Le temps où nous vivons semblait avoir, dans son indifférence en matière religieuse, un préservatif infailible contre cette contagion de l'anarchie ; il est loin d'y avoir échappé cependant : les faits d'une autre époque ont reflué vers nous ; le torrent qui s'est débordé a roulé

autant de limon que de débris, et, tandis que l'eau baisse et se retire, on se demande avec étonnement ce que font là ces dépôts impurs qui affligent la vue et corrompent l'atmosphère. Laissez de côté, si vous le voulez, tous ces rêves philosophiques dont la seule ambition est de se réaliser en sectes et qui ne peuvent y parvenir ; mais voyez ces systèmes plus avancés et moins indigens qui ont un sacerdoce et des autels en attendant une religion ; ne reconnaissez-vous pas là les conceptions déïstes ou théophilantropiques d'une autre époque !

Spectacle étrange ! toute l'hérésie qu'on nous montre s'épuise sans pouvoir faire un schisme ; la foi manque au prédicant comme au néophyte ; on ne distingue pas même une idéologie sincère au fond des paroles ou des actes : n'est-il pas sensible que, sans espoir d'édifier, on ne songe qu'à détruire, et que tous ces cultes, soutenus avec tant de sollicitude par des hommes qui n'ont souci d'aucune croyance, ne sont dans la pensée de ces protecteurs hypocrites que des machines de guerre attachées aux flancs de l'Église catholique ? Dans la naïve partialité de leur tolérance, ces prétendus philosophes admettent toutes les religions, excepté la véritable ; ils se passionnent pour le consistoire, ils s'enflamment pour la synagogue, et sont prêts à sonner le tocsin dans le premier temple venu, pourvu que ce ne soit pas celui où priaient et nos pères et nos rois ; nulle contradiction, cependant, entre leur indifférentisme réel et cette ardeur de sectaires : la conduite qu'ils tiennent, inconséquente en apparence, est d'une logique rigoureuse ; c'est la révolte, la révolte seule qu'ils défendent et qu'ils préconisent. Peu leur importe qu'elle se présente la pique ou la crosse à la main, le bonnet phrygien sur la tête ou l'étole au cou, qu'elle soit pour les huguenots ou les ligueurs, luthérienne ou calviniste, papiste ou anglicane ; dès qu'elle s'est fait connaître, ils se découvrent avec respect, ils marchent devant elle en criant : Chapeau bas ! et s'empressent de faire ranger la foule sur son passage ; sa présence sanctifie tout à leurs yeux, tout, jusqu'au catholicisme ; ils ont fait cortège aux insurrections catholiques de la Pologne, de la Belgique et de l'Irlande, avec la même ferveur de zèle que s'ils eussent accompagné la cynique procession qui promenait dans Paris les débris de l'archevêché et de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Dès qu'un conflit s'élève dans l'Église, observez de quel côté ils courent se placer ? n'est-ce pas toujours de celui qui attaque ? ne pèsent-ils

pas de tout leur poids sur le levier qui ébranle? ne prêtent-ils pas toute leur activité à l'élément qui désorganise? Quand M. de Lamennais, sublime défenseur des doctrines conservatrices, s'efforçait de secouer la torpeur du siècle et de ranimer la foi au sein de la chrétienté, ont-ils eu des applaudissemens ou des éloges pour sa magnifique parole? non; mais aussitôt que son génie s'est égaré et que sa voix a entonné l'effrayant *Credo* de l'anarchie, ils lui ont donné l'accolade fraternelle, ils l'ont hissé sur le pavois, et toutes leurs presses ont gémi nuit et jour pour populariser son manifeste; que demain le même prêtre retourne au Vatican et fléchisse encore une fois le genou devant l'autorité de l'Église, vous les verrez lui retirer à l'instant leur faveur et appeler sur sa tête découronnée toutes les huées et tous les sifflets dont ils disposent.

Descendez plus bas; allez jusqu'à cette apostasie de faubourg qui ne serait qu'une risible parade si elle ne s'adressait pas aux passions brutales de la populace. Voilà cette Église, objet des dégoûts de la France, qui ose s'appeler Église française; un déserteur du clergé national, en rébellion ouverte contre l'éternelle loi du sanctuaire, qui s'intitule primat et qui n'entend relever que de lui-même, y parodie tous les signes de la religion en présence de quelques spectateurs curieux ou stupides. Eh bien! supposez que cet homme, doué, à défaut de conviction, du talent qui lui serait nécessaire pour son rôle de réformateur, réussit tout-à-coup à séduire la multitude et à la pousser au renversement de l'Église romaine; supposez qu'il parvint à entrer en triomphateur dans nos saintes basiliques et à poser ses vases profanes sur les autels bénis par nos évêques; quelle serait, dites-nous, la durée de son usurpation? Ceux qui soutiennent aujourd'hui sa révolte, mais qui se gardent bien d'aller prier dans son temple, iraient-ils alors? il faudrait, pour qu'il en fût ainsi, leur prêter un besoin de foi, et ils ne sont mus que par un besoin de bouleversement; il faudrait admettre qu'ils croient à quelque chose, et ils se glorifient de ne croire à rien. Qu'arriverait-il donc? qu'ils briseraient d'une main dédaigneuse un instrument devenu inutile; comme, après l'abjuration du primat constitutionnel Gobel, et l'abolition générale du culte catholique, ils ont brisé tour à tour sur l'échafaud et le culte humanitaire d'Anacharsis Clootz, et le culte athée de Chaumette, et le culte déiste de Robespierre, faisant des ruines avec des ruines jusqu'à ce que tout fût en poussière sous leurs pieds.

On oublie vite en France, et l'on pourrait s'en féliciter, si c'était la charité qui fit oublier; mais, par malheur, c'est un sentiment plus frivole, de sorte qu'il y a toujours un chemin de retour ouvert aux vieilles fautes, et qu'elles se représentent avec un air de nouveauté qui ne contribue pas peu à l'accueil qu'elles reçoivent. Assurément, moins d'orages auraient grondé dans la région politique, si les mémoires avaient été plus fidèles; il eût suffi peut-être de savoir bien une révolution pour en éviter une autre; il en est de même dans l'ordre religieux: si l'on se souvenait mieux des erreurs, elles n'auraient qu'un temps; une fois mortes, elles ne renaîtraient jamais. Combien d'hérésies, combien de schismes qui n'ont fait que changer de noms en changeant d'époques! honneur donc à celui qui en éclaircira la généalogie, et qui en racontera toute l'histoire pour ce jeune clergé si plein de foi et de dévouement, que tant de sophismes assiègent et dont les sentimens généreux excitent tant de perfides entreprises! Quant à nous, la nature de ce recueil nous impose des bornes que nous n'essaierons pas de franchir; toute notre pensée se résumera dans le tableau du grand cataclysme qui a terminé le dix-huitième siècle.

La philosophie sortant toute armée de l'Encyclopédie pour révolutionner la religion au nom de la morale, et renversant du même coup la morale et la religion; puis, après avoir usé les idéologues, usant les démagogues et fatiguant les bourreaux sans pouvoir remettre la société d'aplomb et trouver quelque chose à placer sur l'autel, telle est la terrible leçon que nous emprunterons à nos annales révolutionnaires, heureux si en ne faisant parler que les vérités de l'histoire, nous forçons quelques rêves d'aujourd'hui à se reconnaître dans les réalités d'alors et à s'évanouir d'effroi!

I.

Réforme.

Le catholicisme avait toujours été en France la religion dominante; depuis plus d'un siècle, son culte était le seul dont l'exercice public fût autorisé; les institutions civiles et politiques étaient intimement liées avec les institutions religieuses; le clergé était le pre-

mier ordre de l'état, il possédait de grands biens, il jouissait d'un grand crédit, il exerçait un grand pouvoir.

Cet ordre de choses disparut en 89, sous les coups redoublés de l'assemblée constituante.

Des vœux de réforme avaient été exprimés dans quelques cahiers, mais ils ne portaient que sur le temporel et proclamaient, sinon le respect des droits acquis, du moins celui de la propriété. L'assemblée usurpatrice qui s'était arrogé le pouvoir de faire une constitution, supposant des abus dans tout, frappa sur tout, et désorganisa tout ce qu'elle ne confisqua pas.

« Le peuple, dont elle prétendait tenir un mandat illimité, n'était pas sorti de la légalité, disait-elle, en séparant l'ordre religieux de l'ordre civil et politique, et en établissant de nouvelles circonscriptions ecclésiastiques qui renversaient ou érigeaient des sièges épiscopaux ; c'était son droit ; » mais si absolue que fût cette dictature constituante, elle éprouva quelque embarras à consommer la spoliation qu'elle méditait. Comment décréter, en effet, que les biens du clergé appartenaient à l'état sans violer tous les principes du droit civil ? Maury, appuyé par les principaux orateurs du côté droit, démontra sans peine que la plupart de ces biens provenaient de legs et de dons volontaires, ou avaient été apportés aux communautés par leurs membres ; on ne pouvait donc les réunir indistinctement au domaine public sans altérer dans son essence le droit de propriété. L'évêque d'Autun, auteur de la proposition, et le député Thouret eurent beau entasser sophismes sur sophismes, l'objection subsistait ; on eut recours à une argutie de chicane, à un misérable jeu de mots.

« Vous convenez, dit Mirabeau, qu'en certaines circonstances, en certains cas urgents, l'Église a mis ses biens au service de l'état ; il suffit : je propose de changer ce mot *appartiennent* en cet autre *sont à la disposition* de l'état. »

Et cette rédaction de mauvaise foi fut adoptée aussitôt par une majorité qui dans tous ses envahissemens n'avait de scrupules que pour les formes.

La religion fut assimilée à un service public que l'état se chargea de doter. La cognée avait été portée dans l'arbre, elle s'attaqua d'abord au tronc et parut ménager les rameaux ; le bas clergé fut l'objet d'une attention dont le but était de séparer sa cause de celle des

hauts prélats; il fut décidé que le traitement des curés ne pourrait pas être moindre de douze cents francs et se cumulerait avec la jouissance d'une maison presbytériale et d'un jardin. C'était un leurre; déjà dupes une fois lorsqu'ils avaient abdiqué les privilèges de leur ordre pour se réunir au tiers-état, les membres du clergé des campagnes devaient être encore victimes de leur funeste confiance.

Née du prétexte d'un déficit, la révolution avait besoin d'argent; elle entrevit dès ses premiers pas qu'elle en aurait beaucoup à dépenser et il lui en fallut beaucoup: après avoir dépouillé le prêtre, ne devait-elle pas dépouiller l'Église, battre monnaie avec les chandeliers des autels et faire fondre jusqu'aux cloches?

L'assemblée constituante, affectant une tolérance philosophique, déclara, en abolissant les vœux religieux, que les cloîtrés seraient libres de continuer leur vie solitaire; mais en même temps elle s'empara de leurs biens et y substitua la promesse dérisoire d'une pension.

Un historien moderne (1), que nous aurons souvent lieu de citer, a fait une singulière apologie de toutes ces mesures qu'il a trouvées aussi légales que loyales.

« Poussant la prévoyance plus loin encore, a-t-il dit, l'assemblée établit une différence entre les ordres riches et les ordres mendiants, et proportionna le traitement des uns et des autres à leur ancien état; elle en fit de même pour les pensions, et lorsque le janséniste Camus, voulant revenir à la simplicité évangélique, proposa de réduire toutes les pensions à un même taux infiniment modique, l'assemblée les réduisit proportionnellement à leur valeur actuelle et convenablement à l'ancien état des pensionnaires; on ne pouvait donc pousser plus loin le *ménagement des habitudes*, et c'est en cela que consiste le véritable respect de la propriété. »

Cependant le législateur, moins épris de son œuvre que ne l'a été l'historien, comprit qu'une spoliation n'était pas une réforme, et qu'après avoir détruit, il était nécessaire d'édifier: son premier essai ne fut pas heureux; ce fut cette constitution civile, grosse de violences et de persécutions, qui donna naissance à un schisme;

Entre autres dispositions, le projet organisait une nouvelle division

(1) M. Thiers, t. 1, p. 193.

ecclésiastique, annulait tous les titres existans, et soumettait les évêques et les curés à l'élection populaire.

Le clergé se souleva d'indignation; et il eut tort, suivant M. Thiers, qui prétend que tous les prêtres catholiques auraient dû, au contraire, être pénétrés de reconnaissance en voyant que l'on voulait bien songer à eux.

« Hors Camus, dit-il, et quelques-uns comme lui, les membres de l'assemblée, élevés à l'école des philosophes, auraient traité le christianisme comme toutes les autres religions admises dans l'état et ne s'en seraient pas occupés; ils se prêtèrent à des sentimens que, *dans nos mœurs nouvelles*, il est d'usage de ne pas combattre, *même quand on ne les partage pas*. Ils soutinrent donc le projet *religieux et sincèrement chrétien* de Camus. »

Par un entraînement inévitable, on avait passé des choses aux personnes; on devait atteindre bientôt les consciences : un serment fut imposé par la constitution du clergé, sous peine, pour les réfractaires, d'être privés de fonctions et de traitemens; on arrêta, en outre, que tous les ecclésiastiques qui étaient députés donneraient l'exemple de la soumission, en prêtant serment dans l'assemblée même, huit jours après la sanction du nouveau décret.

C'est ainsi qu'au nom de la liberté on marchait de violence en violence; à peine avait-on dépouillé le clergé et remplacé ses biens par une pension arbitraire qu'on faisait dépendre l'acquittement de cette dette d'un engagement moral.

Le roi, qui n'avait déjà plus qu'une ombre d'autorité, tenta de résister; une émeute suscitée à propos lui força la main; l'assemblée triomphante se hâta de réclamer l'exécution du décret; mais il est plus aisé de rédiger des lois que de gagner les esprits et de changer les principes; la plupart des ecclésiastiques refusèrent le serment imposé et furent remplacés dans leurs fonctions. Les prêtres catholiques se trouvèrent, de la sorte, divisés en deux classes, heureusement très-inégaux en nombre : celle des assermentés et celle des non-assermentés; partout où il y eut dissidence entre les ministres, les fidèles se divisèrent, et l'opposition qui existait entre les divers intérêts politiques rendit plus ardente celle qui existait entre les divers intérêts religieux. L'ouest et le midi furent bouleversés.

C'est au milieu de ce conflit que s'ouvrit l'assemblée législative ;

elle entendit avec colère un rapport de Gensonné qui dépeignait les déplorables ravages du schisme naissant, et désespérant de concilier, elle résolut de sévir. Aux termes de la constitution qui ordonnait à tous les ecclésiastiques de prêter le serment civique, ceux qui refusaient de le prêter, en perdant la qualité de ministre du culte public et payé par l'état, conservaient, du moins, leurs pensions de simples ecclésiastiques et la liberté d'exercer privément leur ministère. L'assemblée législative ne trouva pas ces dispositions assez rigoureuses ; elle exigea de nouveau le serment, priva ceux qui le refuseraient de leurs pensions, décréta qu'ils pourraient, sur l'ordre des autorités départementales, être déportés d'un lieu dans un autre, et même incarcérés ; enfin, elle leur défendit le libre exercice de leur culte particulier, et voulut que les corps administratifs lui fissent parvenir une liste avec des notes sur le compte de chacun d'eux.

L'impression produite par ces fureurs délirantes fut d'autant plus vive que la masse des populations s'était naturellement tournée vers les prêtres demeurés fidèles à leur institution canonique ; tout ce qui restait en France de sentimens d'indépendance et d'équité se révolta ; un mémoire fut rédigé par les évêques et les prêtres qui n'avaient pas quitté Paris ; le parti constitutionnel lui-même conseilla à Louis XVI, par l'organe de Barnave et de Lameth, de refuser la sanction royale à un décret si monstrueux ; les ministres furent du même avis ; et le directoire du département, bien qu'engagé par les antécédens de ses membres dans tous les intérêts de la cause révolutionnaire, fit aussi une pétition pour provoquer l'apposition du veto.

« La constitution, la justice, la prudence, dit-il, ne sauraient admettre les mesures projetées ; on fait dépendre pour tous les ecclésiastiques non-fonctionnaires le paiement de leurs pensions de la prestation du serment civique, tandis que la constitution a mis expressément et littéralement ces pensions au rang des dettes nationales. Or, le refus de prêter un serment quelconque peut-il détruire le titre d'une créance reconnue ? L'assemblée constituante a fait ce qu'elle pouvait faire à l'égard des prêtres non-assermentés ; ils ont refusé le serment prescrit, et elle les a privés de leurs fonctions ; en les déposédant, elle leur a laissé une pension. . . . L'assemblée législative va plus loin encore ; elle veut que les ecclésiastiques qui n'ont point prêté le serment ou qui l'ont rétracté puissent, dans les troubles religieux, être éloignés pro-

visoirement et emprisonnés s'ils n'obéissent à l'ordre qui leur sera intimé ; n'est-ce pas renouveler le système des ordres arbitraires, puisqu'il serait permis de punir de l'exil et bientôt après de la prison celui qui ne serait pas encore convaincu d'être réfractaire à aucune loi?... L'assemblée refuse en outre à ceux qui ne prèteraient pas le serment civique la libre profession de leur culte ; or, cette liberté ne peut être ravie à personne ; elle est consacrée à jamais dans la *déclaration des droits de l'homme*, etc. , etc. »

« Ces raisons étaient, sans doute excellentes, s'écrie M. Thiers, mais on n'apaise avec des raisonnemens *ni les ressentimens ni les haines* des partis ; » d'où la conséquence implicite qu'en révolution il faut laisser agir à leur gré et les haines et les ressentimens, en un mot toutes les mauvaises passions.

Le directoire fut injurié, et sa petition au roi fut combattue par une multitude d'autres adressées à l'assemblée législative.

Cette assemblée factieuse, sans s'inquiéter de la sanction refusée à son décret, en rendit un autre plus audacieux encore. Elle frappa les réfractaires de la déportation à l'extérieur. C'était sans jugement que les prêtres devaient être atteints et bannis. Le directoire du département avait le droit de prononcer la déportation sur la dénonciation de vingt citoyens actifs et sur l'approbation du directoire de district ou arrondissement ; le prêtre condamné était tenu de sortir du canton en vingt-quatre heures, du département en trois jours, et du royaume en un mois.

L'infortuné Louis XVI ressentit avec douleur le contre-coup de ces décrets barbares ; son trône chancelait sous lui, mais il était déterminé à ne céder qu'à la dernière extrémité.

Le ministre Roland vint lui porter au sein de son palais les menaces de la Gironde ; il lui lut une lettre que lui avait composée sa femme et dans laquelle on remarque le passage suivant :

« La conduite des prêtres en beaucoup d'endroits, les prétextes que » fournissait le fanatisme aux mécontents, ont fait porter une loi *sage* » contre les perturbateurs : que votre majesté lui donne sa sanction ; » la tranquillité publique la réclame, et le salut des prêtres la sollicite. » Si cette loi n'est mise en vigueur, les départemens seront forcés de » lui substituer, comme ils font de toute part, des mesures violentes, » et le peuple irrité y suppléera par des excès. »

Roland fut congédié, le roi épuisa sur lui les dernières forces de son pouvoir. Et aussitôt un langage sinistre se fit entendre à la tribune ! « L'assemblée a proposé un décret contre les prêtres, s'écria Vergniaud, et soit que le génie de Médicis erre encore sous les voûtes des Tuileries, soit qu'un Lachaise ou un Letellier trouble encore le cœur du prince, le décret a été refusé par le trône. Il n'est pas permis de croire, sans faire injure au roi, qu'il veuille les troubles religieux. Il se croit donc assez puissant, il a donc assez des anciennes lois pour assurer la tranquillité publique. Que ses ministres en répondent donc sur leurs têtes, puisqu'ils ont les moyens de l'assurer ! »

Le coup d'état révolutionnaire du 10 août réalisa toutes les menaces de l'orateur ; la couronne tomba et les proscriptions commencèrent.

XXX.

(La suite au prochain numéro.)



CHRONIQUE RELIGIEUSE.

Fête de l'Assomption. — Procèsions au Canada. — Fête de *Napoléon* chez Châtel. — Ordination et prise d'habit par Auzou. — Convoi à l'Église française. — Affaire du sieur Pillot, au Pec. — Décision du conseil royal de l'instruction publique qui refuse aux prêtres de l'Église française le droit d'être instituteurs primaires. — Pamphlet vendu auprès de l'arc-de-triomphe de l'Étoile. — Etat du saint-simonisme en Egypte. — Refus de sépulture ecclésiastique et violation de trois églises par l'autorité civile. — Sacre de MM. les évêques de Bayeux et de Séez ; entrée de leurs grandeurs dans leurs villes épiscopales. — Retraites pastorales : Reims, Châlons, Troyes, Auch, Autun et Versailles. — Station de l'Assomption à Metz, par M. Deguerry. — Distribution des prix de vertu, et des prix fondés pour les ouvrages les plus utiles aux mœurs, dits *Prix Monthyon*. — Concours de l'université.

Le mois qui vient de s'écouler a été marqué, pour la France religieuse surtout, par une des plus belles fêtes de l'année, par une de ces solennités qui parlent au cœur le plus dur, le touchent et l'attendrissent. Pourquoi faut-il que les réflexions que nous avait inspirées la *Fête-Dieu* se présentent de nouveau à notre esprit et se pressent sous notre plume ! Hélas ! la fête de la mère n'a pas trouvé grâce plus que celle du fils ! A l'exception de quelques villes privilégiées, de Nantes, qui, pour la première fois depuis 1830, voyait la croix parcourir solennellement ses rues ; de Marseille, qui n'oublie jamais ce qu'elle doit à *Notre-Dame-de-la-Garde* ; de Toulouse, où la jeunesse se montre si chrétienne et si fervente ; de Moulins, et de quelques-autres villes, en fort petit nombre, où le clergé a été rendu à une sage liberté ; partout, comme il y a deux mois, c'est dans les églises que s'est célébrée une fête qui semble, plus que toute au-

tre, devoir sortir de leurs enceintes trop étroites. Cette circonstance peut donner lieu à un singulier rapprochement. — Au Canada, sous un gouvernement *protestant*, au milieu d'une population *protestante*, autour de temples *protestans*, les processions *catholiques* se font librement. Celle de la Fête-Dieu a été environnée, cette année, d'une pompe inusitée : à la musique des régimens se mêlaient les salves des canons des bâtimens en rade, et la compagnie de cavalerie qui ouvrait la marche était commandée par un juif, tandis que toutes les maisons des protestans étaient élégamment tendues partout où devait passer le saint-sacrement ; c'est un exemple qui peut servir de leçon à plus d'un catholique.

Il est vrai qu'en France, si nous ne pouvons pas jouir du libre exercice de la plus précieuse de toutes les libertés, de la liberté de notre culte dans toute son étendue, on laisse à la plus indigne parodie de nos mystères le droit de les tourner en dérision, chaque jour d'une manière plus révoltante. — Nous n'avons dit encore que quelques mots de la douloureuse surprise qu'ont éprouvée les catholiques, à la vue du spectacle inoui qu'offre le temple de Châtel : à nos réflexions nous pouvons malheureusement ajouter des faits nombreux qui ne les justifient que trop, et qui nous semblent propres, à la fois, à éclairer tout ce qui porte un cœur honnête, et à montrer jusqu'où l'on peut descendre quand on abandonne la vérité. Nous ne dirons rien de la fête solennelle en l'honneur de *Napoléon*, célébrée, le 15 août, dans l'*Église française* du faubourg Saint-Martin ; nous ne nous arrêterons pas davantage sur une prétendue *ordination*, suivie d'une *prise d'habit*, cérémonies données comme un spectacle aux habitués de l'*Église française* dissidente, fondée par le sieur Auzou. Quelqu'indignation que soulèvent en nous d'aussi sacrilèges profanations, nous serions peut-être moins bien compris de ceux auxquels nous désirons que nos paroles remontent. Mais quand on verra que ces prétendues églises ne sont que des foyers de désordre et de corruption, que les passions politiques y trouvent un centre et un aliment, on sentira sans doute alors que le mal demande un remède, le torrent une digue, et qu'il est temps de faire rentrer dans l'ombre une secte dont tôt ou tard les enseignemens paraîtront avec toutes leurs dangereuses tendances. — Tous les journaux ont répété que, le 3 septembre, un corbillard escorté de trois à quatre mille hommes, a conduit de l'hôpital de la Clinique de l'École de Médecine au temple de Châtel, pour le transporter ensuite au cimetière du Mont-Parnasse, un ouvrier mort, sans doute, dans la foi de l'*Église française* ; mais tous n'ont pas ajouté que cet ouvrier était un sieur Caulet, républicain, blessé dans les affaires de juin, que le discours prononcé à cette occasion a parfaitement répondu aux sympathies d'une telle assistance, et qu'enfin des désordres graves ayant succédé à la cérémonie, des arrestations ont dû être faites par l'autorité. Nous devons ajouter cependant que le convoi n'était point composé de trois à quatre mille hommes, mais tout au plus de six cents. — Au reste, l'arbre commence à porter ses fruits : déjà les tribunaux doivent appeler à leur barre les partisans de cette singulière religion. A Mantes (Seine-et-Oise), le maire a sagement refusé d'autoriser un sieur Trubert à tenir, dans sa maison, des assemblées religieuses selon le rit de l'*Église française* ; mais au Pec, près de Saint-Germain-en-Laye, l'autorité moins prévoyante n'ayant pas su arrêter le désordre avant qu'il éclatât, a dû fermer d'office le local occupé par un sieur Pillot, se disant *ministre chrétien, directeur de l'Église fran-*

caise unitaire, et y mettre les scellés. Après plusieurs menaces et diverses réclamations au procureur du roi et au ministre de la justice et des cultes (réclamations demeurées sans réponse), le sieur Pillot les a brisés publiquement, le dimanche, 31 juillet, en présence du maire qui le protège, et qui le lui avait même conseillé : une seconde apposition de scellés a été suivie, de la part du sieur Pillot, d'une nouvelle violation du sceau de l'autorité. De là, citation devant le juge d'instruction à qui le prévenu a refusé de déclarer s'il est prêtre ou non, renvoi devant le tribunal de police correctionnelle, et enfin condamnation contre ce prétendu *ministre*, à six mois de prison et aux frais, et dissolution de son association religieuse. Si l'espace nous le permettait, nous dirions quelque chose de la singulière défense de l'accusé prononcée par M. Ferdinand Barrot, qui a avancé que la *concurrence améliore les religions comme toutes les autres choses humaines*, rangeant ainsi la religion au nombre des inventions des hommes, toutes susceptibles de perfectionnemens; nous examinerions aussi les considérans du jugement, basés uniquement sur la législation, et dans lesquels la saine morale n'a pas même été envisagée comme motif puissant à invoquer contre l'accusé; nous nous contenterons d'ajouter aux faits qui précèdent, que partout où paraît un prêtre de l'*Église française*, le désordre semble naître à sa présence; que tous ces misérables, revêtus d'un costume sacré, sont obligés d'avouer qu'ils ne sont pas même prêtres de la façon de leur chef, et de montrer ainsi que toute leur mission n'est qu'un mandat qu'ils se sont donné pour exploiter les vices et la corruption des classes inférieures. Par une décision récente, le conseil royal de l'instruction publique a formellement prononcé que tout prêtre de l'*Église française* ne peut remplir les fonctions d'instituteur primaire : souffrira-t-on que celui à qui on n'ose pas confier l'éducation des enfans du village, y ouvre un local public, et y enseigne à tous ce qu'on lui refuse le droit d'apprendre à quelques-uns? Ce sont là des contradictions auxquelles il serait bon de mettre terme. Et puisque nous parlons des *catholiques français*, qu'il nous soit permis de signaler un fait d'autant plus important, qu'il n'a pu être ignoré de la police, à laquelle même on a dû demander une permission. Pendant les premiers jours qui ont suivi l'inauguration de l'*Arc de triomphe de l'Étoile*, on a distribué et crié autour du monument un pamphlet intitulé : le *Triomphe de la Civilisation*, pamphlet sur la dernière page duquel on lit : *distribué par Leclair et Marie Adam, son épouse, munis de l'autorisation de la loi.* » Or voici un passage que nous copions textuellement dans cette brochure, en soulignant ce qui nous paraît plus digne d'attention : « Depuis la révolution de 1830, une société de bons prêtres, vrais amis de la religion et de la morale, s'appuyant sur l'art. 5 de la Charte de 1830, et de l'art. 8 des dispositions supplémentaires de la même Charte, célèbrent dans plusieurs églises de Paris, et dans plusieurs départemens, avec avantage, les cérémonies de la religion Catholique française, en place de la catholique apostolique et romaine. La religion Catholique française est épurée de tous ses vices, toutes les prières et les hymnes sont en français; on ne paie pas les chaises; on célèbre les mariages sans avoir besoin de dispenses, ni de confession; on y baptise à l'eau tiède et SEULEMENT DU BOUT DU DOIGT : on est enterré suivant ses facultés, et même le tout est gratis; mais si on désire une grande cérémonie, on donnera moitié pour l'hospice et moitié pour la cérémonie, et selon ses moyens; on y instruira gratis

» tous les pauvres qui fréquenteront ces églises. On dit que les prêtres consti-
» tutionnels doivent prêter serment au roi citoyen et à la Charte, et qu'ils pour-
» ront se marier. On ne peut pas dire que ce soit affaiblir la piété des fidèles
» que d'obliger les prêtres à faire approuver par le roi leur vœu et leurs bonnes
» intentions ; comme c'est lui qui doit prêter la main à leur exécution et qui
» en doit être le protecteur, il est juste qu'ils soient autorisés de son approba-
» tion. Les prêtres de la religion française ne veulent pas dépendre du pape ni des
» archevêques. M. l'abbé Châtel, *homme de lettres recommandable*, est le chef de
» cette religion. »

Nous dénonçons hautement ces dégoûtantes infâmies à l'indignation publique qui prononcera si c'est le pamphlétaire obscur qui en assume la responsabilité, ou celui dont le visa peut seul permettre qu'on les répande. Ce n'est pas, au reste, que la religion catholique ait rien à redouter pour elle-même des dérisoires cérémonies qui l'affligent : chaque jour vient montrer à quoi aboutissent tous les efforts tentés pour briser la pierre sur laquelle elle est fondée ; mais n'est-il pas important de préserver des ravages de l'erreur ceux qu'elle peut atteindre, et de hâter le moment où elle ne fera plus d'autres victimes ? L'erreur nouvelle passera, comme ont passé les anciennes hérésies, comme s'est éclipsé le saint-simonisme qui, né dans le luxe et dans la débauche, expire en ce moment, avec ses derniers adeptes convertis au mahométisme. La terre d'Égypte a été fatale à religion de Saint-Simon : sur vingt-un *pères* qui avaient accompagné le père Enfantin, cinq ont été enlevés par la peste, un sixième est mort des suites d'une maladie ordinaire, quatre ont abjuré publiquement la religion chrétienne pour prendre le turban (l'ancien colonel Selves est maintenant *Soliman-Pacha*), un onzième a disparu, et le reste est dispersé dans d'autres contrées de l'Orient. Ce n'est donc pas pour lui que le catholicisme élève la voix ; mais pour les faibles du troupeau, pour la saine morale publiquement outragée, pour la vérité contre le mensonge : s'il se plaint, c'est de ce qu'au sein de la capitale il existe un lieu de saturnales et de profanations, rendez-vous de toutes les passions mauvaises, aliment de toutes les corruptions ; voilà ce qu'il signale et ce qu'il déplore comme un malheur, non-seulement aux yeux du chrétien, mais aux yeux des honnêtes gens.

Ces parodies sacrilèges trouvent d'ailleurs trop souvent des esprits orgueilleux qui les copient, et qui osent, à leur tour, usurper des fonctions qu'il n'est pas en leur pouvoir de remplir. Les refus de sépulture ecclésiastique sont en général assez rares, et toujours provoqués par des motifs que les règles de l'Église ont jugés devoir mériter la privation de ses prières. Il semblerait naturel, dès lors, que l'autorité civile, prévenue des dispositions de l'autorité ecclésiastique, bornât son intervention à maintenir l'ordre dans un convoi qui, présenté à l'église en l'absence du clergé et malgré lui, n'a plus le caractère que d'une violence et n'est qu'un acte matériel qui ne peut être ni utile au défunt, ni agréable à sa famille. Cependant, on voit trop souvent les maires, dans les petites villes surtout, méconnaître tout à la fois et leurs droits et leurs devoirs au point d'introduire dans l'église, et d'y environner d'un simulacre d'absoute, les restes de leurs administrés dont le curé n'a pas cru pouvoir bénir la dépouille mortelle. A Saint-Julien-en-Born (diocèse d'Aire), un adjoint

a, dernièrement, dans une circonstance semblable, forcé la porte du clocher, fait sonner à grande volée, porté la croix, chanté le *Libera* dans l'église, etc. ; et à Charmoy (diocèse de Sens), le maire, dans l'intervalle de moins de deux mois, a renouvelé deux fois le même abus de pouvoir, et y a ajouté encore en faisant de l'eau bénite : puis il a publié, sous le singulier titre de *Lettre encyclique à M. l'archevêque de Sens*, un factum in-4°, de quarante-huit pages, rempli de déclamations, d'injures et d'impiétés. Quand les maires oublient à ce point la première obligation de leur ministère, le maintien de l'ordre, et se font les fauteurs de l'anarchie, l'autorité supérieure ne devrait-elle pas, par la destitution immédiate du coupable, et par un avis à tous, prévenir le retour de scènes aussi scandaleuses ?

A côté de ces impies cérémonies, plaçons le tableau si touchant de celles que le catholicisme célèbre dans toute la pompe de son culte. Le dimanche, 14 août, a eu lieu à Paris, dans la chapelle des Dames-du-Sacré-Cœur, le sacre de M. l'évêque de Bayeux. M. l'archevêque de Paris, assisté de MM. les évêques de Nancy et de Versailles, a consacré l'évêque élu ; le sacre de M. l'évêque de Séez s'est fait à Meaux, le dimanche 21, par M. l'évêque de Meaux, assisté de MM. les évêques de Châlons et de Nancy. Cette dernière solennité a été fort imposante ; les fidèles de Meaux, qui, depuis 80 ans, n'avaient pas été témoins de cette belle cérémonie, ont témoigné à leur ancien pasteur, maintenant appelé à une si éminente dignité, le plus tendre attachement. L'émotion a été générale quand on a vu, au moment où le nouvel évêque descendait les degrés du sanctuaire pour bénir l'assistance, sa sœur, mère de famille, se présenter, portant dans ses bras sa petite fille âgée de deux ans, et recevoir la première bénédiction du prélat. Les regrets qu'ont laissés dans leurs paroisses MM. Jolly et Robin sont, pour les diocèses qu'ils vont gouverner, un gage précieux de tout le bien qu'on peut attendre de leur administration : leurs lettres pastorales, dont nous aurions voulu pouvoir citer quelques passages, ont déjà appris à leurs diocésains à connaître le cœur des deux prélats qui leur parlent avec une tendresse et une piété singulièrement propres à prévenir en leur faveur. Aussi l'entrée de M. l'évêque de Bayeux dans sa ville épiscopale, le 25 août, et celle de M. l'évêque de Séez, le 8 de ce mois, ont-elles été pour les cités deux jours de fête. Nous regrettons de ne pouvoir ajouter à ces détails les nominations aux sièges vacans depuis trop long-temps ; mais le même silence continue à être gardé par le ministre ; on a seulement la certitude qu'aucune proposition n'a été faite encore. Nous ne pouvons que répéter de nouveau combien sont fâcheux de tels retards, dont il est difficile d'expliquer raisonnablement la cause, et qui privent quatre diocèses de leurs pasteurs pendant un si long espace de temps.

Les retraites ecclésiastiques se poursuivent avec une admirable activité ; au nombre que nous avons cité dans notre précédent numéro, nous devons ajouter celles : de Soissons, commencée le 28 juillet et terminée le 4 août ; de Reims, de Châlons et de Troyes, prêchées par M. l'abbé Hilaire-Aubert ; d'Auch, par M. l'abbé Gaudelin ; d'Autun, par M. l'abbé Dufêtre ; de Versailles, par M. l'abbé Dallier, supérieur du grand séminaire. — Pendant que le clergé va se fortifier ainsi dans la solitude, par la méditation des vérités saintes, la parole de Dieu ne manque pas plus aux fidèles qu'à leurs pasteurs. Une neuvaine de conférences religieuses

a été ouverte à Metz, le 7 août, devant une assemblée nombreuse, par M. l'abbé Deguerry, dont plus d'une fois nous aurons à parler à nos lecteurs. La *Gazette de Metz* fait le plus grand éloge de l'orateur et de l'effet produit sur l'auditoire par sa parole puissante. Si l'on veut régénérer la société et rappeler au milieu d'elle les vertus antiques dont on regrette si amèrement l'oubli, qu'on confie cette vaste et belle mission à des hommes apostoliques, qu'on leur laisse le libre passage, et l'on verra si leurs paroles n'exercent pas une influence plus salutaire que tous les moyens inventés par le philosophisme pour améliorer les mœurs et propager la vertu.

Parmi ces moyens, il en est un que tout le monde connaît, ce sont les prix fondés par M. de Monthyon. Quelque bon que soit en lui-même le principe de la fondation, en ce qu'elle soulage des gens que leur dévouement a quelquefois réduits au besoin, n'y a-t-il pas quelque chose de déplacé à voir la *vertu* si modeste, si désireuse de cacher à tous les regards le peu de bien qu'elle a pu faire, obligée, aux termes du règlement, « de se présenter au secrétariat de l'Institut, » ou de se faire présenter par un fondé de pouvoirs, muni d'un titre notarié, » afin de recevoir à bureau ouvert, comme un paiement de dividende, sa récompense pécuniaire ? sans doute, ce n'est pas la vertu qu'on prétend payer par quelques centaines de francs ; aussi doit-on regretter que le fondateur de cette institution n'ait pas jugé convenable d'y faire entrer la religion : elle eût béni les choix des candidats, et ajouté un prix nouveau à l'encouragement qu'on leur distribue. Ne pouvant pas discuter ici une telle question, ni rechercher comment les réglemens des prix de vertu seraient modifiables, nous dirons seulement qu'on s'est accordé à applaudir, dans la séance de l'Académie du 11 août, le discours plein d'âme, de grâce, de finesse et d'esprit, dans lequel M. Charles Nodier a passé en revue les actes vertueux qu'on allait couronner.

Onze récompenses, dont la quotité varie de mille à quatre mille fr., ont été accordées. Sur les onze personnes qui les ont obtenues, on compte six femmes. C'est parmi les femmes surtout qu'on découvre ces actes de vertu patiente, tranquille, résignée, qui durent pendant la vie tout entière, comme une vocation de Sœur-grise ; c'est à elles particulièrement que le ciel donne ces âmes inépuisables de charité, tandis qu'il fait les hommes pour un héroïsme plus soudain, plus éclatant, mais qui certes n'est pas plus admirable. — Si nous suivons le rapport de M. Charles Nodier, ici nous verrons mademoiselle Ménard, de Rennes, à qui le vénérable prélat du diocèse a rendu le plus beau témoignage, résistant, dès sa première jeunesse, à tous les plaisirs, à toutes les séductions du monde, pour consacrer sa personne et sa fortune entière au service des malheureux, et, pendant l'invasion du choléra, appelée, elle, modeste et jeune femme, dans le conseil municipal de la ville, pour donner son avis sur les moyens de soulager les malades indigens qui la regardent comme leur mère. — Plus loin, c'est Jeanne Buo, femme Aucouin, pauvre marin du Croisic, en Bretagne, recueillant et nourrissant des orphelins ; — puis Laurent Queter, poissonnier à Douai, qui a sauvé, dans sa vie, vingt-neuf personnes sur trente-six, pour lesquelles il s'est dévoué en se jetant dans la Scarpe. — Après son histoire, M. Nodier a raconté l'héroïsme d'un danseur de corde d'Alençon, nommé Nicolas Plège, qui, après avoir déployé une intrépidité vraiment extraordinaire dans plusieurs incendies,

donna , les pieds et les mains encore tout brûlés , une représentation au bénéfice de ceux qu'il avait arrachés aux flammes ; coutumier de ces dévouemens , d'ailleurs homme de bonne conduite et de bonnes mœurs , dans une profession qui est loin d'être relevée , ce danseur de corde , a dit M. Nodier , est un *très-honorable citoyen*. — Ensuite vient Jean-Baptiste Febvre , de Grippont , en Lorraine , se faisant , lui aussi , une habitude de sauver les malheureux près de périr dans les flammes ou dans les eaux. — C'est Jeanne Parelle , de Blois , poussant l'amour filial , qui , par lui-même , n'est qu'un devoir , assez loin pour en faire une vertu sublime. — C'est Magdeleine Lambert , de Tours , se faisant depuis vingt ans la garde-malade de son ancienne maîtresse de couture. — C'est Giuseppe Pieri , de Prunelli de Fiumorbo , en Corse , transformant sa chaumière en un asile pour tous ceux qui souffrent. — C'est la veuve Wist , des environs de Coulommiers , gardant , adoptant , soignant dans un état permanent de maladie , un nourrisson que ses parens avaient abandonné. — C'est Claudine Treille , qui , dans les montagnes du Forez , a établi , elle , pauvre paysanne , une école gratuite , et s'en va de plus , institutrice nomade , enseignant çà et là les enfans qui gardent les troupeaux. Fasse le ciel qu'on ne poursuive pas quelque jour Claudine Treille pour avoir instruit les indigens sans diplôme et sans impôt universitaire ! — C'est enfin Marguerite Wanez , de Nancy , maintenant parvenue à une extrême vieillesse , qui , à l'époque de l'émigration , quand les suppôts de la convention soudoyaient la délation chez les domestiques , s'en alla chercher en Amérique son maître proscrit et fugitif pour lui porter ses économies. — Tels sont les actes de vertu sur lesquels l'Académie a arrêté son choix. Et , remarquons-le bien encore , toutes les personnes qui ont montré de si beaux dévouemens étaient , non pas de ces parleurs de *comités* qui prennent un brevet de philanthrope comme on prend une patente de marchand , et qui transmettent aux journaux chacun de leurs faits et gestes ; mais des gens simples de cœur , et surtout puisant dans la religion le principe de toutes leurs bonnes et belles actions. Jamais la charité ne fut plus distincte de la philanthropie. Certes , au milieu de tous les exemples de démoralisation inouïe dont nous sommes épouvantés chaque jour , en présence de cet égoïsme , de ce culte du Veau-d'Or , devenu le dieu de la société actuelle , ou bien de ces spéculations de charlatans qui trafiquent des sentimens les plus nobles pour s'en faire un échelon et une enseigne , on ne peut goûter de plus grande consolation que de rencontrer parfois sur son chemin de ces ames cachées , faisant le bien pour le bien lui-même , que de trouver cette simple et pure vertu , qui , selon l'expression de M. Nodier , ne sait pas elle-même ce qu'elle est. — Avant la proclamation de ces bonnes œuvres avait eu lieu la lecture de l'ouvrage de M. Faugères , qui a obtenu le prix d'éloquence par son discours sur le *Courage civil* , et la distribution des prix fondés par M. de Monthyon pour les ouvrages les plus utiles aux mœurs. Voici la liste de ceux qui les ont obtenus : — 1^o Prix de 8,000 fr. : M. Alexis de Tocqueville , auteur de l'ouvrage intitulé : *De la démocratie en Amérique* , 2 vol. in-8. — 2^o Deux médailles de trois mille francs chacune : — M. L. A. A. Marquet-Vasselot , auteur de l'ouvrage intitulé : *Examen historique et critique des divers théories pénitentiaires* , 3 vol. in-8. — M. Gustave de Beaumont , auteur de l'ouvrage intitulé : *Marie , ou l'Esclavage aux États-Unis* , 2 vol. in-8. — 3^o Trois médailles de quinze cents fr. chacune :

M. Poujoulat, auteur de l'ouvrage intitulé : *la Bédouine*, 2 vol. in-12. — M. J.-B. Monfalcon, auteur de l'ouvrage intitulé : *Code moral des ouvriers*, 1 vol. in-8. — M. Émile Bères, auteur de l'ouvrage intitulé : *les Classes ouvrières*, 1 vol. in-8. — M. Villemain a apprécié, avec le goût exquis qu'on lui connaît, les différens ouvrages couronnés par l'Académie. Ce jugement littéraire et moral a été couvert d'applaudissemens.

Puisque nous en sommes à parler des ouvrages et des actes couronnés par l'Institut, nous terminerons notre *Chronique* par quelques mots sur les concours de l'Université, renvoyant au prochain numéro le résumé des votes des conseils-généraux relatif au clergé, et quelques faits d'un intérêt moins actuel. — On l'a dit depuis long-temps, il faudrait à la société plus de principes et moins de phrases, plus de conscience et moins de raisonnemens. Or, veut-on savoir comment on cherche à donner aux élèves des collèges universitaires une idée des *devoirs* qui les attendent dans la vie? qu'on lise le programme pour le concours général de dissertation française en philosophie. Le voici textuellement : « De » l'idée du devoir, et de celle du mérite et du démérite. — Décrire les phéno- » mènes moraux sur lesquels repose ce qu'on appelle conscience morale, sen- » timent ou notion du devoir, distinction du bien et du mal, obligation morale. » — Décrire les phénomènes d'où se déduisent la notion du mérite et du démé- » rite, et la légitimité de la peine et de la récompense. »

Nous le demandons maintenant, n'est-ce pas là un véritable amphigouri? et si on le rapproche des sujets de concours donnés aux autres classes, ne sera-t-on pas porté à plaindre et les élèves qui ont dû s'escrimer sur des thèmes pareils, et la société qui reçoit une jeunesse formée à de telles écoles? En rhétorique, le sujet de composition était *Sertorius, libérateur de l'Espagne, refusant les secours que lui offre Mithridate*; celui de dissertation française, une *allocution d'Amaury de Montfort à Louis-le-Gros pour l'engager, après une défaite, à demander l'appui des communes et reconnaître leurs franchises et leurs privilèges*; aux élèves de l'école polytechnique on a donné : *Brutus avant la bataille de Philippes*: or, on sait que la veille de cette bataille, Brutus et Cassius convinrent de se donner la mort s'ils avaient le dessous : *car, dirent-ils, ou nous vaincrons, ou nous ne craignons plus les vainqueurs*: tous deux tinrent parole après la malheureuse issue des deux journées; mais n'est-il pas de la dernière imprudence de familiariser ainsi la jeunesse, si curieuse, si passionnée, avec l'idée du suicide? n'y a-t-il pas aussi une insigne maladresse à donner, comme sujet de composition, des faits historiques qui peuvent conduire à des allusions politiques peu voilées, compromettre l'avenir de ces jeunes gens, ou exposer au reproche de leur avoir tendu un piège. Et c'est quand on menace les petits séminaires de nouvelles entraves qu'on montre ainsi le vice déjà si connu de l'enseignement universitaire! — Les réflexions abondent à cet égard : nous y reviendrons probablement en nous occupant des mesures sur lesquelles on a consulté l'épiscopat, et par lesquelles on voudrait restreindre encore le peu de liberté laissé aux seuls établissemens dans lesquels les familles chrétiennes ont placé leur confiance, parce que seuls ils leur offrent les garanties qu'elles désirent dans les instituteurs de leurs enfans.

BEAUX-ARTS.

GRAVURE. — LA FÊTE-DIEU A SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

Devant la riche et imposante colonnade du Louvre, où brille toute la puissance du génie de l'homme, les regards sont comme invinciblement attirés sur un autre édifice dont la pierre noircie, brisée, offre presque déjà les signes de la destruction. C'est que le jeune et fastueux monument ne rappelle que des pompes humaines, que des grandeurs périssables, et que, sur ces murailles antiques, maintenant silencieuses, respandit toute la majesté de la religion catholique. Qu'espéraient donc ceux qui se ruèrent un jour contre l'antique basilique? pensaient-ils qu'en chassant l'humble prêtre du temple ils anéantiraient son Dieu sous les débris du sanctuaire? pensaient-ils faire disparaître avec ce souvenir vivant de l'histoire de douze siècles tous les faits mémorables dont il a été le témoin? croyaient-ils qu'on oublierait, en le voyant anéanti, que les fondations en ont été jetées au lieu même où s'arrêta S. Germain d'Auxerre, lorsque, pour sauver les Bretons de la vengeance des Romains, il se rendit à Ravenne auprès de l'empereur Valentinien? que Robert-le-Pieux a relevé ses murailles? que Philippe-le-Bel et Charles VII les ont magnifiquement décorées? que Pierre-Lescot, Jean-Goujon, Germain-Pilon, Lebrun, Coypel, Jouvenet, Philippe de Champagne les ont embellies de leurs chefs-d'œuvre? que devant cette croix, au pied de cet autel, nos plus grands rois se sont inclinés? Si tel a été l'espoir de l'impiété sacrilège qui a profané cette magnifique basilique, félicitons-nous du moins que ses vœux n'aient été qu'en partie accomplis, et remercions l'homme de conviction autant que l'artiste de talent qui a puisé dans son cœur la pensée de reproduire fidèlement ce majestueux édifice, et de l'environner de la pompe qui, au jour de la Fête-Dieu, se déployait autour de son enceinte. C'est là une inspiration à laquelle tous les catholiques applaudiront de grand cœur, surtout quand ils sauront que le burin a reproduit avec la plus exacte fidélité le beau tableau de M. Turpin de Crissé destiné à perpétuer tout à la fois de tristes et doux souvenirs (1).

Après de longues difficultés pour obtenir l'autorisation de publier la gravure de l'*Apothéose de Marie-Antoinette*, les Directeurs de l'*Echo de la Jeune France* peuvent enfin annoncer que cette gravure est en vente, que les souscripteurs la recevront très-prochainement, et que le tableau de M. Boisselat sera tiré au sort le 25 de ce mois. Le numéro de l'*Écho* du 1^{er} octobre donnera le résultat du tirage.

Tous les porteurs d'actions de l'*Écho de la Jeune France - Revue Catholique*, sont invités à faire connaître leur nom et leur adresse à l'administration du Journal, rue de Ménars, 5.

(1) La gravure de Saint-Germain-l'Auxerrois se trouve au bureau de la *Revue catholique*, 5, rue de Ménars, et au bureau de la *Mode*, 25, rue du Helder : Prix : 6 fr. 50 c.

Le Rédacteur en chef, VICOMTE WALSH.

ABOLITION

ET

RÉTABLISSEMENT DU CULTE EN FRANCE.

II.

PROSCRIPTION DU CLERGÉ.

Il y avait encore un roi en France après le 10 août ; il n'y avait plus de royauté ;

Il y avait encore des prêtres, il n'y avait plus de culte ;

La république arrivait, mais elle venait lentement ; tant de liens unissaient la France à sa monarchie de quatorze siècles qu'il fallait une commotion volcanique pour les rompre ; le côté gauche de la Convention, irrité d'une résistance occulte qui arrêtait sa marche et qui le menaçait d'une réaction prochaine, voulut mettre du sang entre lui et le passé ; il n'avait eu dans le côté droit qu'un complice d'insurrection ; ce n'était pas assez pour fermer toute voie de retour ; il se proposa de l'enchaîner à son sort par une complicité plus sérieuse ; les massacres de septembre furent résolus.

« Reculer, c'est nous perdre, s'écria Danton du haut de la tribune ; il faut nous maintenir ici par tous les moyens, et nous sauver par l'audace ; cessons de nous dissimuler la situation dans laquelle nous a placés le 10 août : il nous a divisés en républicains et en royalistes ; *les premiers peu nombreux*, et les seconds beaucoup. Dans cet état de faiblesse, nous, républicains, nous sommes exposés à deux feux, celui de l'ennemi placé au dehors, et celui des royalistes placés au dedans. Pour déconcerter ces derniers, *il faut..... il faut leur faire peur.* »

A ces mots, accompagnés d'un geste exterminateur, l'effroi se peignit sur les visages, et Danton, que la révolte avait chargé du ministère de la justice, sortit de l'assemblée pour aller organiser l'assassinat.

Depuis deux jours les barrières étaient fermées, et les commissaires de la commune, assistés de la force publique, allaient de porte en porte arrêtant quiconque leur était dénoncé. Tous les prêtres non assermentés étaient réputés suspects ; tous ceux qui ne purent se dérober aux

visites domiciliaires furent donc déposés à l'Hôtel-de-Ville et distribués ensuite dans les prisons où il restait encore quelque place. « Là (1), se trouvaient enfermées toutes les opinions qui s'étaient succédées jusqu'au 10 août, tous les rangs qui avaient été renversés, et de simples bourgeois déjà estimés aussi aristocrates que des ducs et des princes. »

« La terreur régnait dans Paris ; le héros des journées des 5 et 6 octobre, Maillard, chef de la bande d'égorgeurs qui rapporta de Versailles des têtes de gardes-du-corps, avait reçu l'ordre de se tenir prêt à agir au premier signal, de se placer d'une manière utile et sûre, de préparer des assommoirs, de prendre des précautions pour empêcher les cris des victimes, de se procurer du vinaigre, des balais de houx, de la chaux vive et des voitures couvertes.

Mais un mouvement d'horreur ou de pitié pouvait se manifester ; il fallait le prévenir en trompant la crédulité populaire ; la veille du 10 août, une conspiration de palais avait été supposée ; on supposa une conspiration de prison la veille du 2 septembre, et le succès de cette absurde calomnie fut le même. On assura qu'un condamné avait fait des révélations ; les prisonniers devaient s'échapper des cachots, s'armer, se répandre dans la ville, y commettre d'affreuses vengeances, enlever le roi et ouvrir Paris aux Prussiens. « Cependant (2) les détenus qu'on accusait tremblaient pour leur vie ; leurs parens étaient consternés, et la famille royale n'attendait que la mort au fond de la tour du Temple. »

Le fatal dimanche choisi pour ces nouvelles Vêpres siciliennes était venu ; tout était prêt ; Danton reparait à la tribune vers deux heures ; il rend compte des mesures de sûreté qui ont été prises contre l'étranger, et il ajoute d'une voix sinistre : Le canon que vous allez entendre n'est point le canon d'alarme, c'est le pas de charge sur les ennemis de la patrie. Pour les vaincre, pour les attérer, que faut-il ? de l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace. »

Aussitôt la générale commence à battre, le tocsin sonne, le canon retentit dans l'enceinte de la capitale ; une foule armée inonde les rues ; des cris de mort se font entendre..... Dois-je continuer ?..... non, je ne m'en sens pas le courage ; ma plume hésite et tremble sous mes

(1) Histoire de la Révolution française, par M. Thiers, t. III, p. 53.

(2) Histoire de la Révolution française, par M. Thiers, t. III, p. 57.

doigts!..... Qu'il parle celui qui a fait l'apologie de la révolution ; il en a trop vanté les bienfaits pour qu'on m'accuse de partialité si je lui laisse le soin d'en raconter les crimes.

Jeunes hommes, dont l'âme généreuse frémit à la lecture de tous les forfaits dont l'histoire retrace le souvenir ; vous qui avez de l'indignation pour tous les excès, mais à qui une philanthropie équivoque n'en demande que pour ceux du fanatisme religieux, écoutez, et instruisez-vous :

« A l'Hôtel-de-Ville, dit M. Thiers, il y avait vingt-quatre prêtres qui, arrêtés à cause de leur refus de prêter serment, devaient être transférés de la salle du dépôt aux prisons de l'Abbaye. Soit *intention*, soit effet du hasard, on choisit ce moment pour leur translation. Ils sont placés dans six fiacres, et escortés par des fédérés bretons et marseillais, ils sont conduits au petit pas vers le faubourg Saint-Germain, en suivant les quais, le Pont-Neuf et la rue Dauphine ; on les entoure, et on les accable d'outrages. « Voilà, disent les fédérés, les conspirateurs qui devaient égorger nos femmes et nos enfans, tandis que nous serions à la frontière. »

« Ces paroles augmentent encore le tumulte. Les portières des voitures étaient ouvertes ; les malheureux qui étaient dedans veulent les fermer pour se mettre à l'abri des mauvais traitemens qu'ils essuient, mais on les en empêche, et ils sont obligés de souffrir patiemment les coups et les injures. Enfin, ils arrivent dans la cour de l'Abbaye, où était déjà réunie une foule immense. Cette cour conduisait aux prisons, et communiquait avec la salle où le comité de la section des Quatre-Nations tenait ses séances. Le premier fiacre arrive devant la porte du comité, et se trouve entouré d'une foule d'hommes furieux. Maillard était présent. La portière s'ouvre ; le premier des prisonniers s'avance pour descendre, et entrer au comité, mais il est aussitôt percé de mille coups. Le second se rejette dans la voiture, mais il en est arraché de vive force, et immolé comme le précédent. Les deux autres le sont à leur tour, et les égorgeurs abandonnent la première voiture pour se porter sur les suivantes. Elles arrivent l'une après l'autre dans la cour fatale, et le dernier des vingt-quatre prêtres est égorgé (1) au milieu des hurlemens d'une populace furieuse.

(1) Tous périrent, à l'exception de l'abbé Sicard, qui échappa comme par miracle.

« Dans ce moment, arrive Billaud-Varennes, membre du conseil de la commune, et le seul, entre les organisateurs de ces massacres, qui les ait constamment approuvés, et qui ait osé en soutenir la vue avec une cruauté intrépide. Revêtu de son écharpe, il marche dans le sang et sur les cadavres, parle à la foule des égorgés, et lui dit : « Peuple, tu immoles tes ennemis, tu fais ton devoir. »

« Une voix s'élève après celle de Billaud, c'est celle de Maillard : « *Il n'y a plus rien à faire ici, s'écrie-t-il, allons aux Carmes !* » Sa bande le suit alors, et ils se précipitent tous ensemble vers l'église des Carmes, où deux cents prêtres avaient été enfermés. Ils pénètrent dans l'église, et égorgent ces infortunés qui priaient le ciel, et s'embrassaient les uns les autres à l'approche de la mort. Ils demandent à grands cris l'archevêque d'Arles, le cherchent, le reconnaissent, et le tuent d'un coup de sabre sur le crâne. Après s'être servi de leurs sabres, ils emploient les armes à feu, et font des décharges générales dans le fond des salles, dans le jardin, sur les murs et les arbres, où quelques-unes des victimes cherchaient à se sauver.

« La nuit vient, et à la lueur des torches le massacre continue ; la troupe de Maillard s'est divisée ; elle tue à la fois au Châtelet, à la Force, à la Conciergerie, aux Bernardins, à St.-Firmin, à la Salpêtrière, à Bicêtre ; le lendemain, quand le jour commence à éclairer ce vaste champ de carnage, Billaud-Varennes se montre de nouveau à l'Abbaye.

« Mes amis, dit-il aux travailleurs, la France vous doit une reconnaissance éternelle, et la municipalité ne sait comment s'acquitter envers vous, elle vous offre vingt-quatre livres à chacun, et vous allez être payés sur l'heure. »

Les assassins l'applaudissent avec leurs mains teintes de sang et courent sur ses pas toucher leur salaire.

« On peut lire au registre des dépenses de la commune la mention de plusieurs sommes payées aux exécuteurs de septembre, ajoute M. Thiers ; on y voit, en outre, à la date du 4 septembre, la somme de 1,463 livres affectées à cet emploi ! »

Ainsi, la commune ne se bornait pas à laisser faire ; elle soudoyait le meurtre ; le conseil général du département envoyait de temps en temps des commissaires chargés, disaient-ils, de *calmer l'effervescence et de ramener aux principes ceux qui étaient égarés* ; au

club des Jacobins on affectait un silence indifférent, et la Convention, qui était restée muette lorsque Danton lui avait annoncé le pas de charge des égorgeurs, continuait à se taire ; si la majorité eût alors déploré, comme elle l'a fait plus tard, les crimes qui se multipliaient à chaque minute autour d'elle, n'aurait-elle pas exprimé le vœu de se rendre toute entière dans les prisons et de se jeter entre les meurtriers et les victimes !.. mais non ; le pouvoir exécutif dont elle disposait ne reçut d'elle aucune mission de salut ; l'historien en cherchant à l'excuser a révélé quelques-uns des motifs de son exécration ; suivant lui, c'est la surprise, le sentiment de son impuissance, peut-être aussi *ce dévouement insuffisant qu'inspire le danger d'un ennemi.*

Plus explicite ailleurs, il appelle l'extermination de septembre un mouvement aveugle et féroce, composé de peur et de colère, et finit par y rattacher toute la pensée du système de la terreur, système inventé par une minorité audacieuse pour dominer une majorité sans énergie.

Mais qu'importent les motifs ? toute assemblée qui tolère des crimes qu'elle peut empêcher en devient complice et se couvre d'un opprobre ineffaçable. Les massacres durèrent au-delà du 5, à Paris, et un membre de la majorité, Rolland, était ministre de l'intérieur ; et un autre membre de la majorité, Pétion, était maire ! Quinze mille victimes périrent en trois jours, et la majorité, qui semblait délibérer avec tant de calme les pieds dans le sang, n'osa pas arrêter la circulaire adressée par le comité de surveillance à toutes les communes de France pour les inviter à égorger les suspects ! Duplain, Panis, Sergent, Lenfant, Marat, Lefort, Jourdeuil signèrent cette pièce monumentale et la jetèrent dédaigneusement au visage de la Convention, comme l'arrêt de sa honte.

Les dépositaires de l'autorité publique ne pouvaient échapper à de si funestes influences ; la terreur les paralysa, et leur inertie favorisa dans plusieurs départemens le meurtre et le pillage ; mais c'en est trop déjà du tableau qui vient d'être déroulé à nos regards ; détournons les yeux de toutes ces scènes d'horreur qui ressemblent aux rêves d'une imagination en délire ; sortons au plus vite de ces ruisseaux de sang dont les vapeurs s'élèvent et tournent autour de nous comme des ombres fantastiques ; les enseignemens que nous avons reçus doivent nous suffire, sachons les méditer et les comprendre.

Les égorgeurs n'ont fait aucune distinction entre le vicaire et le pré-

lat ; tout prêtre trouvé dans les prisons a été mis à mort ; on ne s'est pas occupé de savoir s'il avait été favorable ou contraire à la réunion des ordres, s'il avait consenti ou non à l'abandon des biens du clergé, s'il avait adopté quelque'une des idées nouvelles, ou s'il les avait repoussées toutes ; son habit a décidé son sort ; le curé de campagne est tombé sous les mêmes coups que l'archevêque ; l'ironie s'est mêlée à l'assassinat ; les meurtriers ont ri, en enfonçant leurs poignards, de la crédulité des malheureux qui s'étaient laissés prendre aux leurre de la révolution, et, dans la fureur de cette exécution radicale, l'apostasie même de l'Église constitutionnelle n'aurait pas obtenu grâce, si elle ne s'était point abritée sous le bonnet des clubs.

De quoi s'étonner ? n'était-ce pas là ce que devait produire tôt ou tard l'explosion des haines si laborieusement amassées près du foyer des passions anarchiques ? un demi-siècle de calomnies n'avait-il pas chargé la mine et attisé le feu ? Certes, il y aurait de l'injustice à ne pas le dire, plus d'un encyclopédiste, en jouant avec des sophismes au milieu de cette société en ébullition, ne se doutait pas des orages qui allaient éclater ; l'imprévoyance des hommes plus grande encore que leur perversité peut seule préparer tant de maux et de crimes ; mais enfin que s'est-il passé ? Les philosophes, après avoir écrit, ont parlé ; la tribune a été le livre de ceux qui ne lisent pas ; aussitôt on a entendu les trônes et les autels craquer de toutes parts, comme le bois dévoré par la flamme, et les leçons de cette raison orgueilleuse qui devaient peupler le monde de philanthropes, descendues rapidement jusqu'à la lie de la société, n'ont remué cette fange que pour en faire sortir des bourreaux.

Si les cruautés des guerres religieuses de l'Albigeois et des Cévennes attristent nos souvenirs ; si nous ne pouvons surtout prononcer sans effroi le nom de la Saint-Barthélemy, combien à plus forte raison ne devons-nous pas tressaillir d'épouvante à la seule pensée de l'extermination de septembre ! Les persécuteurs des huguenots sont coupables ; le fanatisme les a portés à des violences que la religion ne réproouve pas moins que l'humanité ; mais ne peuvent-ils pas alléguer l'irritation d'une longue lutte, l'emportement des représailles, le besoin de pourvoir à leur légitime défense, l'ignorance des temps, et par-dessus tout, cette aveugle exaltation de la foi qui s'égare sur la terre en cherchant le ciel et qui se croit appelée à venger Dieu au lieu de se borner

à le servir ; ce ne sont pas là des excuses ; car, encore une fois, il n'y en a point pour des massacres ; mais ce sont des circonstances d'époques, des influences d'idées, des termes de comparaison, enfin, qu'il ne faut pas perdre de vue dans un parallèle historique.

Les égorgeurs mercenaires de Maillard, ces hommes de sang que nous rougirions de reconnaître pour nos contemporains, appartenaient aux jours de lumières du dix-huitième siècle ; leurs victimes, la plupart étrangères à Paris, n'avaient pu leur faire aucun mal et leur étaient même entièrement inconnues ; ils n'étaient entraînés par aucun intérêt religieux ; ils n'étaient fascinés par aucune passion politique ; ce n'étaient donc que de vils sicaires qui s'étaient engagés froidement à massacrer des vaincus, des prisonniers sans armes, des femmes, des vieillards, des enfans, et qui après avoir frappé au hasard pour gagner leur argent, tuaient encore pour le seul plaisir de tuer. De bonne foi, que deviennent auprès d'eux les sbires de la ligue ? On conçoit que la religion les condamne éternellement ; mais comment la révolution s'arrogerait-elle encore le droit de les juger ?

Du 2 septembre au 21 janvier, l'anarchie, fière de l'émancipation qu'elle avait reçue, poursuivit, le front haut, son œuvre sacrilège ; le blanc-seing de la terreur était dans sa main ; tous les obstacles tombèrent, toutes les résistances fléchirent ; tout, dans l'état comme dans l'Église, devint ruine à sa voix ; la Convention tremblante, considérant d'abord le clergé comme sous le coup d'une proscription tacite, et sentant d'ailleurs le ridicule d'un décret après un massacre, se dispensa de formuler une proscription légale ; un seul de ses membres, toujours en quête de ressources financières, Cambon, fit décider en principe, comme simple règle d'économie, que tous ceux qui, en France, *voudraient la messe la paieraient*, et qu'au-delà des frontières on commencerait toujours, pour défrayer les armées, par s'emparer de l'argenterie des églises.

Ces principes de conduite adoptés par le gouvernement furent appliqués dans toute leur rigueur ; ils eurent pour effet l'insurrection de la Vendée et le soulèvement de la Belgique ; aucune persécution ne put séparer les populations bretonnes de leurs curés ; ces prêtres, *d'une grande pureté*, dit M. Thiers, *exerçaient un ministère tout paternel*, et il en était de même dans les Pays-Bas, où la présence du protestantisme entretenait une sourde hostilité entre les deux cultes. Exas-

pérée par une résistance si opiniâtre, la Convention fulmina décrets sur décrets; l'ecclésiastique dépouillé successivement de ses biens, de son traitement, de sa pension, n'eut plus bientôt que sa liberté et sa vie; la loi des suspects lui enleva l'une, et le tribunal révolutionnaire ne tarda pas à lui demander l'autre.

La consternation était générale; ainsi qu'au temps des premiers martyrs, les fidèles se réunissaient au fond des bois, et dans les lieux les plus secrets des villes. Les prêtres, toujours déguisés, étaient réduits à se cacher comme des malfaiteurs pour bénir les naissances ou les mariages, et la plupart des malades mouraient sans recevoir les sacremens. Si, par une mesure décisive, on n'en était pas encore venu à mettre les scellés sur la porte des églises, on ne les tenait ouvertes que pour les profaner et pour y recruter des suspects; les pourvoyeurs de Fouquier-Thinville y veillaient sans cesse, et il n'eût fallu qu'un signe de croix ou une prière pour motiver une dénonciation, un emprisonnement et une sentence de mort.

Cependant, au milieu de ce silence lugubre, il y eut encore un jour où une messe fut célébrée avec l'autorisation de la commune de Paris, et l'officiant put même paraître quelques instans après en public sans être insulté ou égorgé... Mais cette messe fut célébrée sur une comode dans la tour du Temple; mais ce prêtre était Edgeworth de Firmont; mais ce jour de grâce était le 21 janvier!... l'échafaud, seul et dernier autel qui restât au catholicisme, attendait la victime royale; et le digne ministre de Dieu, en disant au martyr d'une voix inspirée: *Fils de saint Louis, montez au ciel!* lui montra l'asile où la religion, exilée de la France, allait se retirer avec lui!

XXX.

NOTRE-DAME-DES-NEIGES.

Dans notre dernier numéro, nous écrivions que chacun de nos vieux monumens a cent histoires à nous redire. Les vastes cathédrales, les somptueuses basiliques parlent à qui sait les comprendre; des empereurs, des rois, des pontifes, des hauts et puissans chevaliers ont attaché d'illustres souvenirs à leurs saintes murailles. Ces nobles édi-

fices sont comme les *grands historiens*, comme les témoins jurés d'es temps passés... mais dans les campagnes au milieu des genêts et des bruyères, dans le creux du vallon et sur le flanc de la colline, sur la crête du rocher, et sur le bord des eaux, d'autres constructions grisâtres et moussues s'élèvent ; ce sont ces oratoires et ces humbles chapelles dont la piété de nos pères avait pour ainsi dire sanctifié le pays... Là, encore, il y a à écouter et à se souvenir, mais le genre est changé : ce ne sont plus ces *grands historiens* racontant faits et gestes de rois et de reines, de princes et de guerriers ; ce sont comme d'*humbles chroniqueurs* qui ont de touchantes aventures de pèlerins et de pèlerines, d'ermites et d'enfans égarés dans la solitude ; de ces aventures que l'on aime à entendre dans les veillées, quand la bûche et le fagot pétillent et flambent au foyer, et que le vent et la pluie battent contre les vitres.

Une veuve vivait à Harfleur avec sa fille ; toutes les deux fuyaient la foule, quelques amis seulement venaient de temps à autre les voir dans leur solitude.

La jeune fille était la plus brillante entre toutes les jeunes filles d'Harfleur ; mais cette angélique figure ne se montrait guère qu'auprès de Dieu, car la mère et la fille sortaient rarement, si ce n'est pour aller à l'église ; et quand les jeunes hommes venaient à apercevoir Marie Rose, pendant plusieurs jours ils ne faisaient que parler de sa beauté.

Félix, son proche parent, qu'elle avait aimé dans son enfance comme son frère, et que depuis elle avait aimé d'un autre amour, lui avait été fiancé devant l'autel de *Notre-Dame-d'Eure*, et avant de monter à bord du navire sur lequel il s'était engagé pour trois ans, Félix avait fait serment d'aimer toujours Marie Rose, et Marie Rose avait juré devant sa mère et la sainte Vierge de n'appartenir jamais qu'à son cousin Félix.....

Quand un homme s'est dit : *Il faut faire fortune*, c'est étonnant de voir comme les faibles deviennent forts, et comme les plus indomptés se font obéissans. Félix était né avec un caractère fier et rude ; mais il avait, en pensant à Marie Rose, prononcé les paroles qui domptent : il avait dit : *Il faut faire fortune*, et la barre de fer avait plié, et le jeune homme mauvaise tête était devenu un matelot docile..... Enfin ce n'avait point été sans fruit que Félix avait courbé sa volonté : ses trois années de voyages avaient été heureuses, des lettres étaient

venues à la mère de Marie Rose, elles annonçaient un prochain retour ; et déjà chez la veuve ce n'était plus la même chose, l'espoir d'une prochaine joie avait ranimé son petit ménage. Marie Rose ne laissait plus maintenant les fleurs mourir sur leurs tiges dans leur jardin ; elle cueillait les plus belles, elle les mettait dans des vases de verre bleu sur la cheminée de leur chambre, elle les entretenait fraîches... Félix pouvait arriver chaque jour.

Les jours succédaient aux jours, et l'*Étoile des mers* (c'était le nom du vaisseau de Félix) ne rentrait point en rivière... la mauvaise saison avançait ; l'automne allait finir, le coup de vent des morts avait été terrible, et dans la contrée on ne parlait que de naufrages.

Le rayon de joie qui avait brillé un instant sur la veuve et sa fille était passé, il n'en restait plus rien. C'est de même sur le coteau quand de grands nuages noirs viennent à voiler le soleil, l'œil ne retrouve plus sur le gazon l'endroit où il avait brillé si beau !

A la hauteur des îles Canaries, l'*Étoile des mers* avait essuyé une si forte tempête, que l'équipage avait fait vœu, s'il échappait à la fureur des flots, d'aller en pèlerinage porter un cierge et un *ex voto* à la chapelle de *Notre-Dame-de-Grâce*.

Tous les matelots, dans une courte, rapide et fervente prière, avaient fait cette promesse sacrée.

Félix l'avait faite aussi, mais lui avait joint un autre vœu ; au vœu de l'équipage, il avait dit à genoux à Dieu et à la Vierge mère : Je promets de ne parler à ce que j'aime le plus au monde, qu'après avoir prié devant l'autel de *Notre-Dame-d'Eure*, devant l'autel où j'ai été fiancé.

Quand les vents sont déchainés contre les vagues, quand les vaisseaux craquent, quand les mâts crient, quand les cordages sifflent, quand le tonnerre gronde, c'est un bruit immense ; eh bien, malgré cet horrible tumulte, Dieu entend la prière qui s'adresse à lui : quand sa colère frappe, sa miséricorde écoute.

Il entendit le vœu de l'équipage, et aussi celui de Félix ; le vaisseau fut sauvé, et, au milieu des glaces de l'hiver, il aborda à l'embouchure de la Seine.

Dans le monde, les hommes manquent souvent à leur parole ; le jeune homme qui a promis d'être sage recommence ses folies, mais le matelot tient son vœu ; lui n'oublie pas ce qu'il a promis, et quoiqu'il

ne soit pas d'ordinaire très-dévôt, quand au milieu de la tempête, il dit : *Je ferai un pèlerinage*, il l'accomplit.

Les matelots de l'*Étoile des mers*, avec leur capitaine en tête, allèrent pieds nus porter leur offrande à la *chapelle de grâce*, Félix était avec eux, et priait comme eux..., mais il n'alla pas avec eux mêler des joies profanes à l'acte religieux qu'ils venaient de remplir ; lui avait encore un vœu à accomplir à *Notre-Dame-d'Eure*.

Marie Rose le savait, et sa mère, tombée malade, lui avait dit : Ma fille, ma fille, va au devant de Félix jusqu'à l'autel où tu as été fiancée à lui.

Oh, ma mère ! avait répondu la jeune fille, je n'aurais pas osé vous demander ce bonheur.

—Eh pourquoi, chère enfant ?

—Parce que vous êtes malade, parce que vous êtes souffrante.

—Pour que je guérisse, pour que je ne souffre plus, il me faut ton bonheur ; va, et reviens avec Félix, votre joie sera ma santé.

Après avoir bien recommandé sa mère à ses voisines, Marie Rose partit ; et cependant ce n'était plus le temps des beaux jours, plus de bleu au ciel, plus de verdure aux arbres, plus de fleurs au gazon sur les bords du chemin... ; un vent glacé, une bise coupante, de la pluie froide, des nuages gris en haut, et du givre bruissant sous les pieds, voilà ce que trouve la pauvre pèlerine.

Tout en cheminant si durement, par fois elle prie tout bas sur son rosaire à grains bénits, par fois elle récite aussi le cantique de *Notre-Dame-d'Eure*. Elle chante :

« Courage ! courage ! ne défaille pas, Marie t'attend à son autel.

» Tu lui diras tes maux, tes peines, et comme une mère, elle se penchera pour te mieux écouter, et essuyer tes pleurs.

» Courage ! courage ! ne défaille pas, Marie t'attend à son autel.

» Tu la verras, la reine du ciel, avec son pied sur le serpent, et sur son sein l'enfant Jésus, son divin fils tendant les bras.

» Courage ! courage ! ne défaille pas, Marie t'attend à son autel.

» Tu la verras, comme elle est belle, pleine de grâce et de modestie ; les anges la portent sur leurs ailes, et douze étoiles ceignent son front.

» Courage ! courage ! ne défaille pas, Marie t'attend à son autel.

» Le chemin est rude, l'espace est long, mais le repos est sous la

» voûte où Marie est vénérée, le pèlerin à son sanctuaire se sent tout-à-coup délassé.

» Courage ! courage ! ne défaille pas, Marie t'attend à son autel.

» Aux murs, tu verras appendus bien des tableaux, bien des béquilles et des images, le marin échappé aux flots, et le boiteux qui marche droit, ont déposé toutes ces offrandes.

» Courage ! courage ! ne défaille pas, Marie t'attend à son autel.

» Dieu commande à l'eau de couler, aux fleurs des jardins de fleurir, aux astres du ciel d'éclairer, et à Marie de nous entendre.

» Courage ! courage ! ne défaille pas, Marie t'attend à son autel.»

Pendant que Marie Rose chantait ainsi, le ciel se couvrait de plus en plus de nuages noirs; comme elle avait foi, elle avait courage, et comme elle avait courage, ni la fatigue ni le mauvais temps ne pouvaient l'arrêter.

Enfin, dans la plaine qui s'étend au-dessous du coteau de Graville, elle aperçut l'humble toit de la chapelle d'Eure... C'est là que je vais le voir, se dit-elle, et elle marcha plus vite.

Comme elle passait sous les murs de l'abbaye, elle entendit la cloche qui tintait un glas.... Oh ! c'était triste par un temps si noir, aussi ça lui serra le cœur..., surtout lorsqu'en passant devant une maison, sur le bord du chemin, elle vit un cercueil avec deux cierges qui brûlaient, et de pauvres parens qui pleuraient et priaient.... Elle ne voulut point passer outre sans prier avec eux ; elle approcha du seuil mortuaire, trempa la branche de buis dans le bénitier de cuivre, et jetta de l'eau bénite sur le cercueil, en disant : « Paix ! paix à celui-là !... »

Ceux qui pleuraient le mort ne lui dirent rien, mais avec leurs regards ils la remercièrent, et elle se remit en route, répétant tout bas :

« Courage ! courage ! ne défaille pas, Marie t'attend à son autel. »

Il y a des gens auxquels les choses extérieures ne font rien ; ceux-là doivent être bien moins gênés dans la vie ; rien ne doit retarder leur marche. Il y en a d'autres pour lesquels tous les *riens* sont quelque chose ; ceux-là voient des augures, des pressentimens partout ; s'ils courent à une partie de plaisir, si leur ame chante de joie, et qu'ils viennent à entendre un glas funéraire, les voilà attristés ; s'ils rêvent d'amour et d'espérance, et qu'ils rencontrent un mort, les voilà arrêtés. Marie était du nombre des derniers, aussi déjà elle ne marchait plus ; les pensées sombres qu'elle venait de prendre au son de la cloche et à

la vue du cercueil, lui étaient devenues comme un poids qui l'empêchait d'avancer.....

Enfin, la voilà arrivée à la chapelle ; la pèlerine a atteint le but de son pèlerinage. Félix y est-il déjà ? L'a-t-il devancée ?

Non.

Il va bientôt venir, se dit Marie, et elle se mit à prier, et dans sa prière elle répétait : « Vierge Marie, fais que le matelot que tu as sauvé » de la fureur des vagues, vienne se reposer auprès de ton autel. »

Mais le soir vint... Félix n'était pas arrivé ; on ferma les portes de la chapelle, et Marie Rose allait chercher un gîte, quand elle entendit les femmes et les hommes du village qui racontaient la mort d'un jeune matelot, qui avait échappé aux tempêtes de la grande mer, mais qui avait péri en traversant la Seine, en revenant d'un pèlerinage à *Notre-Dame-de-Grâce*.

Oh ! c'est Félix ! c'est Félix ! s'était écrié aussitôt Marie Rose, et dès lors elle ne pensa plus à chercher un abri ; le ciel était devenu tout noir, tout obscur, la neige tombait en épais tourbillons, chacun dans le pays était rentré dans sa cabane, et les chiens même des fermes ne rôdaient point dans les cours, tant la nuit était froide et neigeuse !

Mais la fiancée de Félix, elle, ne se doutait ni de l'obscurité ni du froid, ni de la neige, ne pouvant plus pénétrer dans la chapelle, elle pria à genoux sur le seuil extérieur.

Comme il gelait très-fort, elle écoutait, se disant : S'il vient, j'entendrai de loin le bruit de ses pas sur la neige qui durcit.

Pauvre Rose ! elle était toute couverte de givre et de frimas, et elle ne les sentait pas encore..... Elle pria, elle pria toujours, et pas le plus petit bruit ne parvenait jusqu'à elle..... Le souvenir de la cloche de Graille et le mort de la cabane lui revenaient serrer le cœur ; c'était un vrai pressentiment qu'elle avait ressenti à la vue du cercueil ; c'était Dieu qui avait voulu la préparer à tant de malheurs !

Enfin il vint à la pauvre Marie Rose quelque chose qui apaisa un peu ses angoisses, un assoupissement la saisit..... ; c'était ce mauvais sommeil qui engourdit ceux que Dieu condamne à mourir de froid, c'était ce sommeil précurseur du grand sommeil.

La pauvre enfant, la tête appuyée sur le bois de la porte, avait reçu d'en haut comme une blanche couverture, ou plutôt comme un suaire ; on ne voyait plus ni ses bras, ni sa jolie taille : son visage seul, abrité

par l'épaisseur du portail, n'était pas recouvert par la neige qui n'avait cessé de tomber toute la nuit ; mais ce visage était presque aussi blanc que les frimas ; plus de *roseur* sur les joues, plus de vie dans les traits.

Comme s'il devait y avoir de la joie ce jour-là, le soleil se leva brillant, et si l'on avait eu le cœur de regarder, c'eût été beau à voir que tous les diamans qu'il faisait scintiller sur les arbres.

A la chapelle tout semblait tendu de blanc, comme pour les funérailles d'une vierge, et au toit qui avançait un peu au-dessus de la tête de Marie Rose, il y avait de petits glaçons blancs qui pendaient comme une frange de cristal.

Le père capucin qui desservait la chapelle ne vint pas le premier ; quand il y arriva, un homme le précédait..... cet homme..... c'était Félix ! Il y en a peut-être qui pourraient peindre et redire la scène qui se passa alors que le fiancé reconnut sa fiancée sans vie, sans mouvement, alors que tous ses soins ne purent la réchauffer..... Moi, je l'avoue, je n'ai pas de parole, pas de plume pour bien redire, pour bien retracer semblables choses..... Je les vois, je les ressens, j'en pleure ; mais les peindre, j'y renonce.....

« Elle était venue au rendez-vous la première, et la voilà morte, » morte pour moi ; » c'était là ce que le malheureux Félix ne cessait de crier avec désespoir.

Le vieux religieux lui dit : Mon fils, vous serez moins à plaindre, vous souffrirez moins, si vous pouvez prier un peu avec moi, venez, et le prêtre amena le jeune marin près du sanctuaire ; Marie Rose y était étendue sur des couvertures, à la place où d'ordinaire on dépose les cercueils à la messe des morts.

Tout le village avait su ce qui était arrivé, et la foule maintenant remplissait la chapelle, le religieux allait prier pour la pauvre fiancée, en joignant son nom à celui d'une autre femme pour laquelle il allait dire la messe. Oh ! je vous assure que l'assistance était bien préparée à prier avec lui. Pendant que la messe se disait, Félix pleurait toujours, et deux femmes avec des étoffes chaudes, frottaient les membres glacés de la jeune fille.....

Lors de l'Évangile, quand le prêtre prononça ces mots :

« EGO SUM RESURRECTIO ET VITA, »

La fiancée de Félix, se réveillant de son pesant sommeil, étendit les bras, en criant :

Notre-Dame, Notre-Dame, ayez pitié de lui !

—Me voilà, me voilà ! répondit Félix, et tous les deux étaient maintenant à genoux l'un à côté de l'autre, comme deux fiancés, et tous les deux pleuraient, mais à présent c'était de joie.

Depuis cet heureux jour, Marie Rose et Félix retournèrent à Harfleur ; mais la jeune fille, devenue heureuse épouse, ne put jamais perdre sa pâleur, et elle resta toute sa vie blanche comme les frimas qui l'avaient enveloppée, et c'est aussi depuis ce temps que *Notre-Dame-d'Eure* a pris le nom de *Notre-Dame-des-Neiges*.

Vicomte WALSH.

DE LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT.

(2^e article.)

Nous croyons que les temps sont venus où les catholiques, à l'exemple de l'Église, doivent jouer cartes sur table, et si nous osons ainsi le dire, graver sur leurs fronts ce qu'ils veulent avec ce qu'ils croient. Rarement les moyens d'adresse leur ont réussi, et certes, à aucune époque, les réticences et les déguisements n'ont été moins nécessaires qu'aujourd'hui. En effet, si nous ne pouvons imposer notre volonté aux ennemis de nos doctrines, nous pouvons moins encore les abuser sur les résultats des mesures auxquelles nous attachons quelque prix. Que gagnerions-nous maintenant à affecter une hypocrite terreur de la liberté d'enseignement ? Qui tromperions-nous en n'avouant pas qu'elle implique le monopole de l'enseignement au profit du clergé ? Non-seulement les adversaires du catholicisme savent tout cela aussi bien que nous, mais encore, nous ne pourrions élever à ce sujet quelque doute dans leur esprit sans affaiblir le désir qu'ils ont de rendre à la famille la plus précieuse de ses franchises. S'ils consentaient à la rétablir dans ses droits, c'est afin de sociabiliser les générations naissantes, en les plaçant de fait sous le patronage du sacerdoce, patronage qu'ils ont en horreur, et que néanmoins ils acceptent comme une irrémédiable nécessité. Nier cette conséquence serait donc une étrange sorte d'habileté. N'imitons pas le nautonnier imbécile qui, lorsque la tem-

pête l'entraîne au port, lui refuse ce qu'il a gardé de voiles, et retarde l'heure de la délivrance en louvoyant au milieu des écueils.

Une tactique si peu digne de la sainteté de notre cause présentera encore un autre danger. Il est parmi nos frères des hommes dignes de tous nos respects, mais qui persistent à raisonner et à agir comme si la société actuelle était une société catholiquement constituée. Ceux-là s'indignent à la pensée d'un enseignement abandonné à la merci des spéculations individuelles, et le monopole légal de l'université, monopole qu'ils espèrent conquérir un jour, les effraie moins que le triomphe du principe d'un affranchissement universel. Ils repoussent donc ce principe autant que le faisaient naguère les ennemis du nom chrétien, et leur opposition, bien que chaque jour elle diminue d'intensité, est un obstacle que nous ne surmonterons certainement pas, en admettant qu'elle est fondée en fait, qu'elle est justifiée d'avance par les résultats nécessaires du système que nous invoquons. Nous ne parviendrons à vaincre leurs répugnances qu'à force de franchise, en ne taisant rien de notre pensée, en leur prouvant que la liberté illimitée de l'enseignement est aujourd'hui la seule voie ouverte à l'Eglise afin d'arriver à ce monopole qui est moins encore un droit pour elle, qu'un besoin pour la société.

La France, telle que le dix-huitième siècle l'a faite, n'a plus cette unité qui était jadis et sa gloire et sa force. *Une*, dans l'ordre temporel, en ce sens qu'elle obéit à un gouvernement unique, qu'elle est régie par une seule administration, elle est scindée dans l'ordre spirituel en autant de sociétés distinctes qu'elle renferme de croyances différentes. Ces divisions existent, et la paix ne peut être maintenue qu'à l'aide de la liberté de conscience, liberté tellement indispensable que, sans hésiter, la restauration l'avait écrite dans sa charte, et que saint-Louis, s'il eût été à la place de Charles X, ne l'en eût point effacée. C'est que la liberté de conscience est un compromis à l'aide duquel les doctrines rivales qui se sont implantées au sein d'une nation renoncent à la plonger dans l'abîme d'une interminable anarchie, ou à la partager en fractions indépendantes les unes des autres. Alors, ceux qui professent ces doctrines s'obligent, dans l'ordre où ils ne peuvent s'entendre, à une tolérance mutuelle, et par conséquent le pouvoir qui les gouverne en commun est obligé de renoncer à toute juridiction directe ou indirecte sur les consciences. Il ne se déclare point athée; mais in-

compétent ; parce qu'il ne peut se faire juge en ces matières, s'arroger législativement le droit de distinguer le vrai du faux sans violer le pacte tacitement conclu entre les gouvernés. Car, du moment où il a, en tant que pouvoir, une opinion, il refuse nécessairement une égale part dans ses faveurs à ceux qui ne la partagent point, et ils tombent à l'état d'opprimés, et la paix publique est aussitôt en péril. Ainsi, lorsqu'un peuple se divise en plusieurs sociétés spirituelles, lorsqu'une immense majorité surtout ne professe point le même culte, la liberté de conscience est la condition de sa vie politique, et ce qui, en d'autres circonstances, est peut-être un grand mal, devient alors le seul gage concevable de salut.

Or, il est évident que la liberté de conscience suppose celle de l'enseignement, car le père de famille tient de trop près à ses enfans, s'identifie trop parfaitement avec eux pour se croire libre, s'il est privé du droit de faire germer dans leurs jeunes intelligences les doctrines qu'il croit vraies, c'est-à-dire ses propres doctrines. Ainsi aucune croyance ne peut prétendre au monopole légal de l'éducation, sans se poser la persécutrice de toutes les autres, sans violer le pacte fondamental dans ce qu'il a de plus vrai, c'est-à-dire, dans celle de ses dispositions qui correspond le plus fidèlement à l'état actuel de la société. Catholiques et protestans, athées et théistes, tous s'abuseraient également s'ils s'imaginaient que la loi pourrait long-temps leur assurer la direction exclusive des nouvelles générations. Si le gouvernement a pu se l'attribuer jusqu'à ce jour, c'est qu'il n'a, officiellement du moins, aucune prédilection religieuse ou philosophique. On a enduré son indifférence ; personne n'eut supporté sa ferveur.

Mais cette indifférence, par cela même qu'elle jette dans le corps enseignant des hommes de toutes les opinions, devrait être contagieuse. Elle arriva, en passant par les maîtres, du gouvernement aux élèves, et les efforts des plus vertueux ministres de la branche aînée échouèrent contre la fatalité de leur position. Avec des professeurs tous chrétiens ou tous athées, on eut fait des chrétiens ou des athées ; avec des professeurs empruntés à toutes les doctrines on fit des sceptiques, et la société, allanguie par une insouciance générale, finit par devenir ce que nous la voyons, un corps usé avant le temps, auquel il ne reste plus que la force de mourir. Des trois alternatives possibles, du monopole légal accordé à une doctrine quelconque, du monopole réservé

au gouvernement et du droit commun, la première donc est impraticable, et la seconde a produit une atonie universelle qu'interrrompent par fois les clameurs d'un sombre désespoir. Reste la troisième. Nous allons la suivre dans ses conséquences.

Il y aurait folie à s'imaginer que la liberté d'enseignement puisse immédiatement transférer au clergé le domaine tout entier de l'instruction publique. D'une part, le clergé n'est point encore en mesure de recueillir l'immense héritage de l'université; et de l'autre, celle-ci soutenue par le budget et appuyée sur les industries individuelles qui s'y rattachent, soutiendra quelque temps encore une concurrence que chaque année rendra plus vive, mais qui d'abord sera réduite à des limites assez étroites. En effet, les bonnes maisons d'éducation ne s'improvisent pas; il faut du temps pour former d'habiles professeurs, et le sacerdoce, quelque riche qu'il soit déjà sous ce rapport, ne l'est point assez pour suffire aux besoins de la France. A cet égard, il a beaucoup à faire, et par conséquent la transition complète de l'enseignement sacerdotal s'opérera graduellement et presque sans secousse, quant aux bons établissemens de la première espèce qui existent aujourd'hui. Toutefois, cette transition s'achèvera nécessairement sous le régime du droit commun, et voici pourquoi :

Les catholiques qui s'arrêtent à la superficie des choses, voient que la liberté donnée à l'enseignement doit le réduire aux ignobles proportions d'une entreprise mercantile, et le sang leur monte au visage, lorsqu'ils pensent qu'un jour l'opinion publique assimilera le chef d'un collège à l'entrepreneur d'une fabrique. Pleins d'un juste respect pour les rapports qui lient le professeur à l'élève, pour cette paternité de seconde majesté, aussi sainte peut-être que la paternité véritable, ils ne peuvent se résigner à faire de l'un un simple vendeur, et de l'autre un acheteur courant au meilleur marché, et se donnant à qui livre au plus juste prix le pain de l'intelligence. Cette dégradation les affecte douloureusement; et nous qui savons combien la mission du professeur entraîne de responsabilité devant Dieu, nous partagerions toute leur indignation, si nous vivions à une autre époque, en un siècle où ces questions d'argent qui les révoltent auraient moins d'importance; mais la véritable sagesse consiste à accepter les faits que l'on ne peut changer, au lieu d'aller se briser contre eux. Pourquoi d'ailleurs nous plaindrions-nous de l'avarice des pères de famille, si

cette avarice doit assurer aux établissemens catholiques une préférence universelle ?

Oui, et nous le reconnaissons sans hésiter, le droit commun fera descendre l'enseignement de son ancienne dignité, et l'assimilera en tout à ces manufactures dont le succès dépend à la fois, et de la qualité et du bas prix des marchandises livrées aux consommateurs. De même qu'un fabricant d'indiennes a la certitude, s'il fait mieux, et à moins de frais que ses rivaux, de les écraser par sa concurrence, de même les maisons d'éducation qui donneront au meilleur marché les soins les plus paternels, la nourriture la plus saine, l'instruction la plus solide, l'éducation la plus pure, sont assurées d'une préférence que la législation elle-même ne pourra leur enlever qu'en les fermant de force. Ici, il ne s'agit ni de doctrine, ni d'esprit de parti ; c'est une question qui se résume en chiffres, et dont l'importance est d'autant plus grande que la cupidité est, tout le monde en convient, la passion dominante des temps où nous vivons.

Ainsi l'instruction publique, sous le régime de la liberté, appartiendra, si nous osons le dire, d'une manière fatale à ceux qui *fourniront*, aux conditions les moins élevées, le meilleur enseignement, et s'ils peuvent se charger de toute notre jeunesse, toute notre jeunesse leur sera livrée. Ils en auront le monopole, ce monopole que les lois ne confèrent pas, et qui n'en est que plus durable, parce qu'il est volontairement accordé par les consommateurs, monopole né de la libre concurrence, et qu'obtiennent seulement les plus habiles à la fois, et les plus économes. Dans les industries ordinaires, les grands capitalistes le possèdent aujourd'hui et au même titre, en vertu de la même loi, il ne peut échapper au clergé.

Le prêtre catholique, par cela même qu'il est célibataire, n'a point à s'occuper de l'avenir d'une famille, en sorte que le nécessaire suffit à ses besoins, et par conséquent le prêtre, chef d'un collège, et les prêtres professeurs peuvent se contenter d'un bénéfice qui ne saurait suffire à la position du laïque. Pour celui-ci, l'enseignement est une profession ; pour celui-là, c'est un devoir, et cette différence radicale entraîne une multitude d'autres non moins frappantes. Le prêtre, moins avide, parce qu'il n'a point les mêmes motifs de cupidité, ignore les ruses misérables d'une parcimonie qui spéculé sur la santé des enfans qui lui sont confiés. Comme il n'a point d'autres fils, il reporte

sur ses élèves toute sa puissance d'amour, et leur santé lui est chère en elle-même à cause d'eux, et non dans l'intérêt d'un lucre futur. Delà des soins plus assidus, une nourriture meilleure, et chose singulière, son apparente prodigalité coûte moins que l'avare rigidité du laïque. Comme ce dernier ne peut exercer aucun contrôle religieux sur les laïques, maîtres et serviteurs dont il est entouré, non-seulement il est obligé de leur donner un salaire plus élevé, mais encore il est sans cesse victime d'un gaspillage effréné, qui multiplie ses dépenses et n'ajoute rien au bien être des élèves. Au contraire, dans un collège sacerdotal, il n'est personne qui ne contribue dans la mesure de ses forces au succès de l'entreprise. Les professeurs, satisfaits du plus modique traitement, rivalisent de zèle, et comme le lien de conscience s'étend jusqu'aux derniers degrés de la hiérarchie scolaire, le chef de l'établissement n'a à redouter ni la mauvaise foi, ni la négligence de ses subordonnés. Aussi les bénéfices du clergé enseignant sont-ils énormes. On peut en juger, non par les fortunes qu'ont amassées les ecclésiastiques qui dirigent nos petits séminaires, mais par le nombre des enfans qu'ils reçoivent gratuitement, mais par l'immensité des édifices élevés par eux, avec la seule ressource de leurs profits, et malgré la crainte toujours présente d'une brutale confiscation. Que l'enseignement soit libre, et bientôt il y aura des maisons qui n'ayant plus de frais de construction à faire, et limitant l'étendue de leur charité, réduiront leur prix au *minimum* possible. Alors quel sera l'établissement laïque qui pourra lutter contre elles.

Si la supériorité des collèges sacerdotaux est incontestable quant au prix, à la nourriture, elle ne l'est pas moins quant à l'éducation proprement dite. Comme il enseigne par devoir, il renvoie sans pitié les élèves déjà corrompus, et son infatigable surveillance préserve les autres, dans la mesure où cela est aujourd'hui possible, de la contagion des vices qui énervent le corps avant que l'âme n'ait conscience de sa honte. Mais le prêtre possède en outre un talisman d'une admirable puissance. Il enseigne le quatrième commandement; et quel est le chef de famille, si incrédule qu'on le suppose, qui veuille que son fils ignore qu'*afin de vivre longuement* il doit honorer *son père et sa mère*. Le monopole de ce précepte entraîne sous l'empire du droit commun celui de l'enseignement. Eh quoi! nous avons pour nous l'égoïsme, l'amour, l'avarice des pères, et nous pourrions craindre

qu'ils nous échappent ! Voltaire ne voulait pas d'un roi philosophe ; ah ! s'il avait eu des enfans , il aurait eu bien autrement horreur d'un fils esprit fort.

Cependant , il est une objection que des hommes pleins de bonne foi opposent au principe de la liberté d'enseignement. Ils en comprennent les conséquences , et ils se demandent si à la longue l'instruction , donnée par un corps affranchi de toute concurrence , ne finira point par tomber au-dessous des besoins de l'époque. Ils redoutent à cet égard l'influence si heureusement *une* de l'épiscopat , et ils s'imaginent que nos premiers pasteurs donneraient des règles à la science aussi bien qu'à la foi. Ces craintes nous semblent peu fondées. En premier lieu , à moins d'admettre que le catholicisme est faux , l'on a peine à comprendre qu'il puisse nuire au progrès des véritables lumières , ou , en d'autres termes , que le prêtre catholique ne puisse s'emparer , au profit de ses élèves , de tous les progrès de la science humaine. En second lieu , il y aura toujours concurrence , non des écoles sacerdotales aux écoles laïques , mais entre les écoles sacerdotales elles-mêmes ; lesquelles , ayant tous les mêmes avantages d'économie et de principes , se rencontreront en rivales sur le seul terrain où elles puissent l'être , sur celui de l'instruction. Déjà les petits séminaires améliorent avec une merveilleuse activité leur enseignement , et l'impulsion à laquelle ils doivent tant de progrès leur vient de ces évêques dont l'influence semble si dangereuse à *certain*s amis des lumières. Cependant les petits séminaires sont peu nombreux , et , quelle que fût la médiocrité de l'instruction qui y est donnée , les postulans y seraient encore plus nombreux que les élèves. Que sera-ce lorsque , sur tous les points de la France , le zèle du prêtre , spéculant sur les biens du ciel , comme le laïque spéculé sur ceux de la terre , aura fondé d'innombrables collèges ? Sans doute les évêques exerceront sur ces maisons un salutaire contrôle , et Dieu nous garde qu'il en soit autrement ? mais qui ne voit que ce contrôle absolu dans les petits séminaires se réduira ailleurs aux choses de doctrine et de mœurs. Les formes les plus variées de l'enseignement le plus étendu seront donc tour-à-tour essayées avec une plénitude entière de liberté ; et en même temps que la jeunesse , délivrée d'une instruction anti-sociale , se façonnera à tous les besoins de la civilisation , les nouveaux maîtres se disputeront la gloire de la préserver des erreurs qui enfantent les Lacenaires et les Alibauds.

Il est une contrée où ces grandes vérités sont comprises depuis longtemps, la Belgique. Dans cet heureux pays, elles ont passé de l'état de simple théorie à celui de faits accomplis, et c'est en les prenant sous cette forme que nous dirons dans un troisième article les conséquences pratiques et déjà observées de la liberté d'enseignement.

C. DE C.

VARIÉTÉS.

NAPOLÉON N'A JAMAIS EXISTÉ.

Un tout petit livre aussi original que spirituel vient de tomber entre nos mains. Il est intitulé : *Grand erratum, source d'un nombre infini d'errata à noter dans l'histoire du dix-neuvième siècle*. Or, ce grand erratum quel est-il ? c'est l'existence de Napoléon. L'auteur anonyme s'attache à démontrer que le héros du siècle n'est qu'une fiction poétique ; et ce paradoxe moqueur est soutenu avec une gravité d'érudition qui en fait une des meilleures satyres qu'on pût lancer contre l'athéisme pédantesque de certains docteurs du siècle dernier, tels surtout que Dupuis. On sait que les moyens de prédilection employés dans l'*Origine des cultes* sont les rapprochemens astronomiques et mythologiques, et que c'est en se jouant ainsi de l'imagination de ses lecteurs que ce malheureux écrivain cherche à rendre douteux tout ce qu'il y a de plus authentique et de plus respectable sur la terre ; eh bien, son ingénieux parodiste n'a voulu se servir que des mêmes argumens, et c'est avec ses armes qu'il l'a battu. Même hardiesse d'affirmations, même subtilité de preuves, même extravagance de logique. Lisez et jugez.

« Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le soleil personnifié ; et notre assertion sera prouvée, si nous faisons voir que tout ce qu'on publie de Napoléon-le-Grand, est emprunté du grand astre. »

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux : On nous dit qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte ; qu'il était né dans une île de la Méditerranée ; que sa mère se nommait *Lætitia* ; qu'il avait trois sœurs et quatre frères, dont trois furent rois ; qu'il eut deux femmes, dont une lui donna un fils ; qu'il mit fin à une grande révolution ; qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire, dont douze étaient en activité de service ; qu'il triompha dans le midi et qu'il succomba dans le nord ; qu'enfin, après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

Reste donc à savoir si ces différentes particularités sont empruntées du soleil. Et d'abord, tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poètes; or, la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, et elle paraîtra encore bien moindre, si on remonte à la signification de ces noms et à leur origine. Il est constant que le mot Apollon signifie exterminateur; et il paraît que ce nom fut donné au soleil par les Grecs, à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs excessives et par la contagion qui en résulta, lors de l'outrage fait par Agamemnon à Chrysès, prêtre du soleil, comme on le voit au commencement de l'*Iliade* d'Homère; et la brillante imagination des poètes grecs transforma les rayons de l'astre en flèches enflammées que le dieu irrité lançait de toutes parts, et qui auraient tout exterminé, si pour apaiser sa colère, on n'eût rendu la liberté à Chryséis, fille du sacrificateur Chrysès. Or, *Apollon* est le même mot qu'*Apoléon*. Ils dérivent de *Apollus*, *Απολλυς*, ou *Apoleo*, *Απολω*, deux verbes grecs qui n'en font qu'un; et qui signifient perdre, tuer, exterminer. De sorte que si le prétendu héros de notre siècle s'appelait *Apoléon*, il aurait le même nom que le soleil, et il remplirait d'ailleurs toute la signification de ce nom; mais ce personnage est nommé Napoléon, et conséquemment il y a dans son nom une lettre initiale qui n'est pas dans le nom du soleil. Oui, il y a une lettre de plus et même une syllabe; car, suivant les inscriptions qu'on a gravées de toutes parts dans la capitale, le vrai nom de ce héros imaginaire était *Néapoléon*. C'est ce que l'on voit notamment sur la colonne de la place Vendôme. Cette syllabe de plus n'y met aucune différence; elle est grecque sans doute, comme le reste du nom, et en grec, *νή*, ou *nai*, *ναι*, est une plus grande affirmation que nous pouvons rendre par le mot *véritablement*, d'où il suit que Napoléon signifie : véritable exterminateur, véritable Apollon. C'est donc véritablement le soleil.

Mais que dire de son autre nom? Quel rapport le mot *Bonaparte* peut-il avoir avec l'astre du jour? On ne le voit point d'abord; mais on comprend au moins que comme *bonâ parte* signifie bonne partie, il s'agit sans doute là de quelque chose qui a deux parties, l'une bonne et l'autre mauvaise; de quelque chose qui en outre se rapporte au soleil Napoléon. Or, rien ne se rapporte plus directement au soleil que les effets de sa révolution diurne, et ces effets sont le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres; la lumière que sa présence produit, et les ténèbres qui prévalent dans son absence. C'est une allégorie empruntée des Perses. C'est l'empire d'Oromaze et celui d'Arimane, de la lumière et des ténèbres, des bons et des mauvais génies; et c'est à ces derniers, c'est au génie du mal que l'on dédiait autrefois par cette expressive imprécation : *Abi in malam partem*. Et si par *malâ parte* on entendait les ténèbres, nul doute que par *bonâ parte* on ne doive entendre la lumière; c'est le jour par opposition à la nuit; ainsi, on ne saurait douter que ce nom n'ait des rapports avec le soleil, surtout quand on le voit assorti avec Napoléon, qui est le soleil lui-même comme nous venons de le prouver.

2°. Apollon, suivant la mythologie grecque, était né dans une île de la Méditerranée (dans l'île de Délos), aussi a-t-on fait naître Napoléon dans une île de la Méditerranée, et de préférence on a choisi la Corse, parce que la situation de la Corse relativement à la France où on a voulu le faire régner, est la plus con-

forme à la situation de Délos relativement à la Grèce, où Apollon avait ses temples principaux et ses oracles.

3° On prétend que sa mère se nommait Lætitia. Mais sous le nom de Lætitia qui veut dire *la joie*, on a voulu désigner l'aurore, dont la lumière naissante répand la joie dans toute la nature ; l'aurore qui enfante au monde le soleil, comme disent les poètes en lui ouvrant avec ses doigts de rose les portes de l'Orient. Encore est-il bien remarquable que, suivant la mythologie grecque, la mère d'Apollon s'appelait *Leto* ou *Létô* Λητώ ; mais si de *Leto* les Romains firent *Latone*, mère d'Apollon, on a mieux aimé dans notre siècle en faire *lætitia* parce que *lætitia* est le substantif du verbe *lætor* ou de l'inusité *læto* qui voulait dire inspirer la joie. Il est donc certain que cette Lætitia est prise comme son fils dans la mythologie grecque.

4° D'après ce qu'on en raconte, ce fils de Lætitia avait trois sœurs, et il est indubitable que ces trois sœurs sont les trois Grâces, qui, avec les Muses, leurs compagnes, faisaient l'ornement et les charmes de la cour d'Apollon, leur frère.

5° On dit que ce moderne Apollon avait quatre frères ; or ces quatre frères sont les quatre saisons de l'année. Point de difficultés sur les genres ; en français l'automne seule est féminin, et encore nos grammairiens sont peu d'accord à cet égard ; mais en latin, *Autumnus* n'est pas plus féminin que les trois autres saisons. Des quatre frères de Napoléon, trois, dit-on, furent rois, et ces trois rois sont le printemps qui règne sur les fleurs, l'été qui règne sur les moissons et l'automne qui règne sur les fruits. Et comme ces trois saisons tiennent tout de la puissante influence du soleil, on nous dit que les trois frères de Napoléon tenaient de lui leur royauté et ne régnaient que par lui. S'il y en eut un qui ne fut pas roi, c'est parce que des quatre saisons de l'année, il en est une qui ne règne sur rien, c'est l'hiver. Mais si pour infirmer notre parallèle, on prétendait que l'hiver n'est pas sans empire, et qu'on voulût lui attribuer la triste principauté des neiges et des frimats, qui, dans cette fâcheuse saison, blanchissent nos campagnes, notre réponse serait toute prête, c'est, dirions-nous, ce qu'on a voulu nous indiquer par la vaine et ridicule *principauté* dont on prétend que ce frère de Napoléon a été revêtu après la décadence de toute sa famille, principauté qu'on a attachée au village de *Canino* de préférence à tout autre, parce que *Canino* vient de *cani* qui veut dire les cheveux blancs de la froide vieillesse ; car aux yeux des poètes, les forêts qui couronnent nos coteaux en sont la chevelure, et quand l'hiver les couvre de ses frimats, ce sont les cheveux blancs de la nature défaillante, dans la vieillesse de l'année. Ainsi le prétendu prince de *Canino* n'est que l'hiver personnifié.

Nous regrettons de n'avoir pas assez d'espace pour reproduire en entier ce charmant badinage. On verrait avec quel bonheur l'auteur explique les deux femmes de Napoléon par les deux femmes du soleil, la lune selon les Grecs, la terre selon les Égyptiens, dont une seule eut un fils, *Orus*, qui préside à l'agriculture, allusion manifeste au prétendu fils de Napoléon, né le 20 mars, à l'équinoxe du printemps. L'hydre de la révolution n'est pas moins bien expliquée par le serpent Python, dont la mort fut le premier exploit d'Apollon ; les douze maréchaux actifs par les douze signes du zodiaque, et les quatre inactifs par les quatre points cardinaux. Le triomphe dans le midi et la chute dans le nord par

la marche naturelle de l'astre du jour ; enfin le berceau et la tombe , Ajaccio et Sainte-Hélène, par cet effet d'optique qui nous montre le soleil sortant le matin des mers orientales et se couchant le soir dans les mers occidentales. |

Pour confirmer sa démonstration , l'auteur cite le vers de M. Casimir Delavigne : *Il n'a régné qu'un jour.* « La manière dit-il dont le poète a décrit l'élévation, le déclin et la chute de Napoléon prouve qu'il n'a vu en lui qu'une image du soleil. Il est donc certain que le héros de notre siècle n'est qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés du soleil. L'erreur où tant de gens ont donné tête baissée vient d'un *quiproquo*, c'est qu'ils ont pris la mythologie du dix-neuvième siècle pour une histoire. »

VOTES DES CONSEILS GÉNÉRAUX DE DÉPARTEMENTS,

RELATIFS AU CLERGÉ , AUX MONUMENS RELIGIEUX ET AUX INSTITUTIONS PIEUSES.

Il est malheureusement, au sein de la société, telle que l'ont constituée les révolutions dont elle a été violemment ébranlée, une préoccupation si forte pour les intérêts matériels, que tout ce qui n'entre pas dans un cercle donné de spéculations plus ou moins sûres, de projets plus ou moins raisonnables, trouve rarement accès dans les esprits, même au sein des assemblées dont les membres, appelés à disposer d'une partie de la fortune publique, doivent protéger non-seulement l'industrie, mais aussi, et avant tout, les institutions sur lesquelles repose tout l'avenir des peuples. Jamais, peut-être, cette triste vérité n'avait paru plus clairement démontrée que dans la dernière session des conseils-généraux : travaux publics, chemins vicinaux, chemins de fer, ponts suspendus, expériences agricoles, prisons, etc., tout ce qui peut contribuer à augmenter le bien-être physique, a successivement obtenu, dans nos quatre-vingt-six départemens, un examen sérieux et des allocations considérables; presque chacune de ces assemblées a montré pour les intérêts locaux la plus vive sollicitude ; mais fort peu se sont occupés de la religion, et par suite du clergé et des établissemens pieux qu'il protège. Le résumé de ces délibérations a quelque chose de pénible sans doute ; mais il peut servir à faire connaître, par la comparaison avec le passé, et par celle qu'il sera facile de faire à l'avenir, si l'on peut se féliciter d'un progrès, ou si l'on doit gémir sur un nouvel indice d'une plaie plus invétérée. — Nous présenterons avec peu de réflexions, d'abord les votes *favorables*, puis ceux que nous appellerons *mixtes*, et enfin ceux qui sont tout-à-fait *hostiles*.

VOTES FAVORABLES. — *Ain.* Demande d'érection de sept succursales ou chapelles vicariales.

Bouches-du-Rhône. 5,000 fr. pour l'église d'Istres ; 4,000 fr. pour le clergé et les édifices diocésains ; vœu que l'état vienne au secours de la commune d'Arles, pour la réparation de l'ancienne église de Trinquetaille.

Cher. 10,000 fr. aux sœurs de charité (5,000 imputables sur 1837).

Corse. 15,000 fr. pour le grand et petit séminaire ; hommage de reconnaissance à M. l'évêque d'Ajaccio.

Dordogne. Demande qu'on reprenne et qu'on achève promptement les travaux du séminaire diocésain.

Gard. La subvention du clergé catholique et protestant, réduite il y a un an à 16,300 fr., a été reportée au chiffre primitif, 20,500 fr. Le vœu a été émis que les églises de Castillon et de Pierremale fussent érigées en succursales, et une somme de 300 fr. allouée pour la réparation du mausolée du pape Innocent VI, à Villeneuve.

Haute-Garonne. 3,000 fr. pour la communauté du refuge.

Gers. Vœu que les comités locaux et d'arrondissemens s'occupent avec zèle de la répression de fautes graves commises par un trop grand nombre d'instituteurs primaires. Ce vœu est fort remarquable par les motifs religieux sur lesquels il est basé,

Gironde. Le souvenir de M. de Cheverus, au monument duquel le conseil a souscrit à l'unanimité, a semblé présider à ses votes : il a alloué 4,000 fr. pour les funérailles du vénérable archevêque ; continué, malgré la vacance du siège, le supplément de 8,000 fr. accordé au prélat, et doublé celui de 1,500 fr. destiné à MM. les vicaires-généraux capitulaires.

Indre-et-Loire. 3,000 fr. pour l'école de chant de la métropole de Tours.

Haute-Loire. 20,000 fr. pour les églises, les cimetières et les presbytères.

Meurthe. Vote de 4,000 fr. en faveur de M. l'évêque de Rosa, coadjuteur de Nancy et Toul, par considération *personnelle* pour ce prélat, et comme indemnité pour les dépenses de ses visites diocésaires. La forme de ce vote révèle malheureusement la trop longue existence de préventions fâcheuses contre un pontife que la persécution n'a rendu que plus attaché à son troupeau, et à qui le diocèse doit le sage administrateur qui le supplée avec tant de zèle. — Une somme pareille a été allouée aux sœurs de la Doctrine chrétienne, pour l'agrandissement de leur maison de Nancy, chef-lieu de l'ordre.

Basses-Pyrénées. 4,000 fr. pour le séminaire diocésain, et 1,000 fr. pour le bas-chœur de la cathédrale.

Seine-et-Oise. Continuation du supplément de 5,000 fr. accordé à M. l'évêque de Versailles.

VOTES MIXTES. — *Oise.* 500 francs mis à la disposition du préfet pour poursuivre la restitution des bâtimens de l'évêché de Beauvais, que le département revendique, ainsi que les fruits ou leur compensation avec les impenses, qui lui profiteront dans ce dernier cas. Demande que l'ancienne cathédrale de Noyon soit classée parmi les monumens qui reçoivent des secours de l'état, et qu'on prenne des mesures pour préserver la cathédrale de Beauvais d'un incendie que le voisinage de bâtimens renfermant des matières combustibles doit faire redouter.

Rhône. — Revenant sur sa décision précédente, le conseil a rendu aux chanoines de la métropole de Lyon les 900 fr. qu'il leur avait retirés dans sa session de 1835 ; il a de plus accordé 600 fr. à chacun des chapelains ; mais il a refusé tout supplément pour les vicaires-généraux, et comme M. l'archevêque n'avait rien demandé pour lui-même, il n'a pas fait remonter sa sollicitude jusqu'au premier pasteur. La réparation du vote qui avait excité de si vives réclamations n'est donc point encore complète : espérons que dans sa session de

1837, le conseil-général du Rhône mettra ses décisions plus en harmonie avec les vœux de l'excellente population de la seconde ville du royaume !

Saône-et-Loire. Allocation de 1,000 fr. pour la maîtrise de la cathédrale, à une majorité de 15 contre 14, et après une vive discussion. Refus de 4,000 fr. pour la réparation de l'église Saint-Marcel, ancien prieuré où mourut Abeillard en 1142. Vœu que les petits séminaires soient astreints à payer la rétribution universitaire, si elle est maintenue pour les collèges par la prochaine loi.

Seine. Le seul vote relatif à un monument ou à un objet religieux est la demande faite par le conseil pour que le gouvernement s'occupe de la réparation de la Sainte-Chapelle, et encore n'est-ce point, en apparence du moins, pour qu'elle soit rendue au culte que le conseil renouvelle cette année en sa faveur le vœu déjà émis en 1834 et en 1835, mais uniquement parce que ce monument, si remarquable comme œuvre d'art, se dégrade chaque jour dans l'état d'abandon où il se trouve. Un motif à peu près semblable aurait dû appeler l'attention sur l'église Notre-Dame, que son isolement complet expose et aux tentatives des voleurs, et aux attaques des troupes d'enfans qui se font un jeu de briser à coups de pierres les statues des portails. Sans parler des réparations plus importantes qu'exige impérieusement la conservation de cette admirable basilique, ne serait-il pas urgent d'éloigner, par la pose d'une grille semblable à celles qui environnent la Madeleine et l'ancienne église Sainte-Geneviève, l'opprobre des immondices qu'on dépose jusqu'aux pieds de ses murs? N'y eût-il pas eu quelque justice à s'occuper de la construction d'une demeure pour le premier pasteur, de l'achat de quelques maisons curiales pour les paroisses dont le clergé, dans les quartiers populeux surtout, trouve avec peine des habitations convenables? Quand on a voté 3,500,000 fr. pour le palais de Justice, 5 à 6,000,000 pour l'embellissement de l'Hôtel-de-Ville, plus de 3,000,000 pour la construction d'une prison à la Salpêtrière (prison dont le plan, publié depuis quelques jours, ne fait pas même mention d'une chapelle), et tout cela avec la prévision des supplémens qui viennent grossir sans cesse les devis primitifs, n'aurait-on pas pu distraire quelques parcelles de ces sommes énormes, et les appliquer à une destination dont la convenance et l'utilité nous semblent au moins aussi évidentes?

Seine-Inférieure. Une fâcheuse restriction a été mise à la distribution des fonds destinés au clergé. 10,000 fr. ont été accordés à M. l'archevêque, 2,500 à la maîtrise de la cathédrale, 1,750 pour demi-bourses au grand séminaire, 800 pour l'église *monumentale* de Saint-Georges, 500 pour celle de Saint-Jean-d'Aptot, 2,000 pour celle de Caudebec, à la charge par la ville ou par la fabrique de contribuer pour une somme égale, enfin 7,000 fr. pour sept grands-vicaires ou chanoines de 1831, sans réversibilité sur les nouveaux titulaires. On a d'autant plus lieu d'être surpris de cette clause désobligeante pour de dignes membres du chapitre, que, comme leurs collègues, ils ont été agréés par le gouvernement sur la proposition du prélat, à la sage administration duquel le conseil s'est plu à rendre hommage.

VOTES HOSTILES. — *Aisne.* Refus de 5,000 fr. demandés pour des réparations urgentes aux églises et aux presbytères.

Finistère. Demande à être mis en possession des bâtimens du grand séminaire de

Quimper, et propose d'y établir un dépôt de mendicité. Se plaint des quêtes faites par les curés suivant un usage adopté dans plusieurs contrées, dont les habitans ne le verraient pas supprimer sans peine, et base sa plainte sur le motif assez singulier que les quêtes sont contraires à la *position* du clergé. C'est sans doute pour que les pasteurs protestans ne soient pas dans une *position* qui les oblige à avoir recours au même moyen, qu'une allocation a été votée en leur faveur par le même conseil.

Haute-Marne. Demande que la rétribution universitaire ne soit pas imposée aux collèges municipaux, mais que les petits séminaires y soient obligés, si on la maintient pour les établissemens universitaires; que l'ordonnance du 16 juin 1828 reçoive sa pleine exécution.

Loire-Inférieure. Refus de 60,000 fr. demandés pour réparer des églises gravement endommagées par un ouragan, le 28 mars dernier. Vœu que le receveur municipal soit partout trésorier de la fabrique, et que cette comptabilité soit partout assujettie aux mêmes formes que celle des hospices et des bureaux de bienfaisance.

Pas-de-Calais. Vœu qu'on observe rigoureusement le concordat, relativement aux fêtes supprimées.

Vendée. Demande que le brevet d'instituteur primaire soit refusé à tout individu appartenant à une *congrégation religieuse*, et que le préfet soit autorisé à retirer provisoirement ceux qui auraient été déjà donnés. Ainsi, le conseil-général de la Vendée ne veut pas même qu'on autorise les *frères de l'École chrétienne* à tenir une école.

Vosges. Vœu qu'on exige l'observation du concordat de 1801. D.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DEUX CHANCELIERS D'ANGLETERRE : BACON DE VÉRULAM ET SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY, par A.-F. Ozanam (1).

Nous avons le projet d'analyser cet ouvrage d'un jeune auteur que les croyances religieuses comptent déjà avec joie parmi leurs défenseurs les plus dévoués; mais, dans son introduction, M. Ozanam a si parfaitement expliqué le but de son ouvrage, que nous ne saurions mieux faire que de citer ses propres paroles : « Naguère, en poursuivant le cours de quelques » études historiques, nous nous trouvâmes au seuil du dix-septième siècle, face » à face avec l'un des plus puissans esprits qu'aient enfantés les temps modernes, » Bacon de Vérulam. Nous essayâmes de suivre, de loin, ce génie explorateur, » signalant à ses contemporains des sources ignorées de science et de prospérité, » où l'on a largement puisé dans la suite. Nous vîmes cet homme, revêtu des » plus augustes fonctions politiques, et chancelier d'Angleterre, de qui on avait

(1) Un vol. in-8°, chez Debécourt, 69, rue des Saints-Pères.

» le droit d'attendre de grandes actions comme de grandes idées, déshonorer sa
» simarre par d'incroyables faiblesses. Alors nous nous souvînmes que la même
» simarre avait été portée par un autre personnage que l'Église compte parmi
» les saints, Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, lui aussi doué d'un
» beau génie, mais en même temps d'une invincible vertu. Nous nous rappé-
» lames sa laborieuse vie, sa mort qui fut un triomphe ; et notre âme, qui venait
» d'assister au triste spectacle des bassesses du philosophe, fut heureuse de ren-
» contrer sur son chemin la consolante mémoire du martyr. — Ce rapproche-
» ment, qui s'était fait de soi-même dans nos pensées solitaires, et qui nous
» avait beaucoup frappé, nous a paru pouvoir n'être point dénué d'intérêt pour
» nos frères croyant et pensant comme nous, et ce que nous avons vu nous
» avons tenté de l'écrire. Loin de nous l'intention d'insulter l'humanité en dé-
» couvrant l'opprobre de l'un de ses plus nobles enfans ! Nous ne serons que
» les échos de l'histoire. Les deux personnages que nous évoquons représentent
» deux principes : le principe rationaliste et le principe chrétien ; la raison éle-
» vée à sa plus haute puissance, la foi mise à sa plus rude épreuve. Nous vou-
» lons expérimenter lequel des deux principes est le plus fécond pour le bien
» social ; nous voulons mesurer un grand homme et un saint, pour savoir dans
» lequel des deux la nature humaine s'élève le plus haut et se couronne de plus
» de gloire. Le parallèle n'est point inique. Nous n'avons point choisi le mou-
» dre d'entre les sages de la terre : dans Bacon, la philosophie a fait ce qu'elle
» a pu. Nous n'avons point cherché le premier d'entre les sages du catholicisme :
» il est dans l'Église des têtes ceintes de plus brillantes auréoles que celle de
» saint Thomas. Le parallèle n'est pas non plus arbitraire : Saint Thomas et
» Bacon ont porté les sceaux du même empire, ils ont vécu sur la même terre.
» Au temps du premier, cette terre était dite l'île-des-Saints ; au temps du
» second, elle avait mieux aimé se dire terre des Libres-Penseurs : elle avait
» changé de titre : nous allons voir si l'échange était bon. »

Après avoir ainsi clairement exposé la pensée qui l'a guidé et le plan qu'il se propose de suivre, M. Ozanam envisageséparément les deux personnages dont le parallèle fait l'objet de cette étude : il les suit l'un et l'autre au milieu des fonctions qu'ils remplissent, les accompagne dans leur vie privée et dans leur vie publique, et ne les quitte qu'au moment où la mort vint frapper Bacon dans la solitude, saint Thomas dans son église, au milieu de son clergé. — Cette donnée simple lui a fourni des aperçus judicieux, des réflexions philosophiques fort justes, des rapprochemens historiques fort intéressans. Il a joint à chaque partie de son ouvrage des notes qui y ajoutent un nouvel attrait et dont l'une nous paraît écrite et pensée avec une grande sagesse. — Placé en présence de Bacon, M. Ozanam ne pouvait passer sous silence l'ouvrage posthume de M. de Maistre : *Examen de la philosophie de Bacon* : d'un autre côté, l'abord d'un tel sujet n'était pas sans écueil pour le jeune écrivain. Nous citons d'autant plus volontiers son jugement, qu'il distribue avec un tact parfait la part du blâme et de l'éloge, et que, sans se poser en critique, l'auteur s'aity émettre une opinion franchement consciencieuse. Nous voulions entretenir nos lecteurs de l'*Examen* de M. de Maistre : ils nous sauront gré, sans doute, de le faire par un nouvelle citation d'un ouvrage qui nous paraît digne de leur être recommandé : « Le

» livre de M. de Maistre porte en lui-même les honorables preuves de son au-
» thenticité ; c'est l'achèvement de la pensée dominante de l'auteur, restée incom-
» plète dans les soirées de Saint-Pétersbourg ; c'est le dernier assaut de ses lon-
» gues et énergiques luttes contre la philosophie du dix-huitième siècle. Comme
» cette odieuse famille des systèmes sensualistes, matérialistes, athées, pour
» cacher sa honteuse naissance, se prétendait issue du génie de Bacon, qui ne
» pouvait, dans le silence de la mort, désavouer une telle paternité, M. de
» Maistre va saisir Bacon lui-même, le poursuit tour à tour sur le terrain de la
» logique, des sciences naturelles, de la métaphysique et de la religion, et le
» jugeant vaincu par une sentence qu'on ne peut s'empêcher de trouver sé-
» vère, il le déclare usurpateur de gloire, et le dégrade du nom de grand homme.
» On reconnaît bien là le rude jouteur qui a rompu de si bonnes lances contre
» Condillac, Loke et Voltaire, ce coup-d'œil vigoureux et impitoyable que nul
» éclat n'éblouit, qui sonde les plus fortes armures et en trouve toujours le
» défaut ; cette invective acérée, aiguisée par le ridicule, et qui laisse des traces
» ineffaçables là où elle a frappé. Quelquefois aussi, oubliant son rôle de criti-
» que, M. de Maistre expose avec majesté les grandes visions de son intelli-
» gence, et développe des idées magnifiques sur la nature du génie, sur l'union de
» la science et de la foi, sur les causes finales. Ces aperçus, ménagés avec art, sont
» comme autant d'échappées qui agrandissent la scène du combat et lui don-
» nent plus de profondeur et de lumière. C'est là ce que nous admirons sans
» réserve. — Mais nous ne saurions accepter de même la rigueur du jugement
» que l'illustre écrivain prononce contre la philosophie de Bacon. — Nous ne
» pouvons entreprendre de répondre en détail à tous les reproches ; on trou-
» vera la réponse dans une lecture calme et impartiale du *De dignitate et aug-*
» *mentis* ou du *Novum organum*. Peut-être aurait-on droit de se plaindre de
» l'aspérité des formes que revêt quelquefois l'illustre censeur, et de regretter
» que certaines ironies n'aient pas reçu tout le poli et toute la finesse qu'il leur
» eût donnés, sans doute, s'il lui eût été permis d'achever son œuvre. Il nous
» semble que M. de Maistre a été entraîné, subjugué par une polémique, qui,
» aujourd'hui heureusement, cesse d'être opportune, par le besoin de combat-
» tre une école qui descend silencieuse dans l'oubli. Il nous semble que la
» loyauté de M. de Maistre a été trompée par les assertions mensongères de
» cette école, qui a voulu se donner l'honneur d'avoir exécuté le testament et
» glorifié la mémoire de Bacon. M. de Maistre insiste beaucoup sur ce point,
» que Bacon, porté sur les autels de la philosophie par les hommes du dix-hui-
» tième siècle, fut ignoré des grands esprits du dix-septième ; qu'à l'exception
» de Gassendi, nul des célèbres penseurs de ces temps ne connut les œuvres et
» ne ressentit l'influence du chancelier de Vérulam. C'est là une grave erreur ;
» et puisqu'elle semble être le fondement principal du jugement que nous dé-
» clinons, nous lui opposerons les témoignages de Leibnitz, qui appelait Bacon
» un homme divin : « *Divini ingenii vir Franciscus Baconus* » (Confessio fidei) ;
» de Bayle (*Works*, t. I, p. 196, 458, etc.) ; de Bodley (*Lettre à Bacon*) ; de
» Boerhaave (*Methodus dicendi medicinam*), qui attribuait au génie de Bacon
» une action puissante sur celui de Descartes ; de Descartes enfin....., etc. »

LA RELIGION EXPLIQUÉE CATHOLIQUEMENT ET DÉFENDUE CONTRE LES ERREURS
THÉOLOGIQUES LES PLUS ACCRÉDITÉES EN EUROPE (1).

L'auteur de cet ouvrage, qui paraît animé du désir sincère de faire le bien, veut l'opérer avec puissance, et dans ce but, il suit la marche la plus méthodique : le dogme, la morale, le culte, sont les trois grandes sections du premier volume. Le texte sacré expose d'abord la vérité dogmatique, ou morale, ou du culte dont il s'agit ; le texte des Pères vient ensuite expliquer le sens dans lequel l'Église a toujours reçu le texte sacré, et l'auteur termine le chapitre par des réflexions propres à porter à la pratique de cette vérité. Nous pourrions à la rigueur terminer ici notre compte-rendu par quelques éloges donnés à la simplicité et à la clarté du style ; mais la *Revue catholique* doit moins s'arrêter à la forme qu'à la pensée, et l'auteur lui-même nous saurait mauvais gré de ne pas remplir en entier la tâche que nous impose notre nom.

Il nous a paru que les principes de l'orthodoxie catholique ne sont pas toujours respectés dans cet ouvrage.

Nous citerons pour exemple le paragraphe douzième du sacrifice, où l'on reconnaît une teinte de calvinisme à la lecture même la plus superficielle. En vain le témoignage de quelques Pères est-il invoqué ; ces Pères doivent être entendus comme l'Église les entend, et quand on voudra leur faire dire que le « pain et » le vin ne sont après la transsubstantiation qu'un corps et qu'un sang adoptif ; » que le pain eucharistique n'est que la figure du corps de Jésus-Christ... ; » l'Église est là pour chanter, comme dans les siècles passés : *Ave verum corpus*, et pour dire, avec le concile de Trente, à tous ceux qui professent de tels sentimens : « Si quis negaverit in sanctissimæ Eucharistiæ sacramento contineri verè, realiter » et substantialiter corpus et sanguinem unâ cum animâ et divinitate Domini » nostri Jesu Christi ac proindè *totum Christum*... : anathema sit. »

Nous sommes persuadés que la pensée de l'auteur est catholique ; mais si sa pensée est catholique, nous ne pouvons en dire autant de la forme dont il l'a revêtue, et nous en appelons à la bonne foi du lecteur. L'abbé H. C.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

L'abondance des matières nous obligeant à resserrer aujourd'hui notre *Chronique religieuse* dans un cadre fort restreint, nous nous bornerons à citer dans ce numéro les faits principaux qui peuvent intéresser nos lecteurs.

— Une messe du Saint-Esprit a été célébrée dans les collèges royaux de Paris à l'occasion de la rentrée des classes : dans quelques-unes de ces maisons, une instruction a été adressée aux élèves par l'aumônier.

(1) Chez Hivert, quai des Augustins, 55 ; 2 vol. in-8° ; prix : 8 fr.

— Les retraites pastorales ont continué à édifier les provinces par le concours des pieux ecclésiastiques qu'elles réunissent dans le centre de chaque diocèse. M. l'abbé Goudelin a donné celle de Paris, présidée par M. l'archevêque, et terminée le samedi, 1^{er} octobre, à l'église paroissiale de Saint-Sulpice ; plus de trois cents prêtres en ont suivi les exercices. Celles du Mans, de Chartres et d'Orléans ont été prêchées par M. l'abbé Besnoin ; celle de Luçon, par M. l'abbé Combalot ; celle de Tours, par M. l'abbé Chaignon ; celle de Coutances, par M. l'abbé Hoguet ; celle de La Rochelle, par M. l'évêque lui-même ; celles d'Arras (au nombre de trois), par M. l'abbé Boyer, directeur du séminaire de Saint-Sulpice ; celles de Gap (au nombre de deux), par M. l'abbé Deplacé, et par M. l'abbé Dufêtre, qui a prêché également celles de Grenoble, d'Alby, de Pamiers, et qui est en ce moment à Toulouse pour le même objet.

— A Tonneins, diocèse d'Agen, MM. Vermot et Ferrand ont fait, du 21 août au 25 septembre, une suite d'instructions auxquelles la ville entière s'est constamment rendue. Le jour de la clôture de ces pieux exercices, M. l'évêque, après avoir donné la confirmation à plus de sept cents personnes, a présidé à la plantation d'une croix qu'on a érigée sur un terrain particulier, l'autorité s'étant opposée à ce qu'on la plaçât sur la voie publique. Soixante-dix mariages réhabilités, des restitutions considérables, des conversions et des réconciliations nombreuses ; tels ont été les fruits de la grâce et du zèle des deux missionnaires que de fâcheuses préventions avaient précédés, que d'injustes défiances ont poursuivis, mais dont le talent et la charité ont triomphé de tous les obstacles.

— La France, a vu depuis quelques mois plusieurs prélats venus des pays lointains la traverser, soit pour se rendre à Rome, soit pour regagner leurs diocèses, que plusieurs vont enrichir de sujets distingués appelés par une vocation particulière à l'œuvre admirable des missions étrangères. Les évêques des missions que nous avons eu le bonheur de posséder, et dont quelques-uns n'ont point encore quitté la France ; sont : M. England, évêque de Charleston ; M. Flaget, évêque de Bardstown ; M. Bruté, évêque de Vincennes ; M. Provencher, évêque de Juliopolis ; M. Marusci, archevêque arménien catholique ; M. Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans ; M. Daniel Mac'donnell, évêque d'Olympe et vicaire apostolique pour les catholiques des Antilles, et enfin M. Daniel Murray, archevêque de Dublin. A Paris et dans quelques villes de province, ces prélats ont reçu les plus touchans témoignages de la vénération publique. Nous donnerons quelque jour des détails plus intéressans sur la vie toute apostolique de ces pontifes, sur l'état actuel des missions, et sur l'œuvre de la *Propagation de la foi*, qui a déjà eu de si heureux résultats.

Le Rédacteur en chef, VICOMTE WALSH.

ABOLITION

ET

RETABLISSEMENT DU CULTES EN FRANCE.

III.

ABOLITION DU CULTES.

Le premier mois de 93 n'est pas une de ces époques qu'on puisse franchir en courant ; quelque douloureux sentiment que l'on éprouve , il faut faire halte , et s'asseoir avec la méditation sur le seuil de cette longue année, qui commença par le régicide et qui finit par l'athéisme.

Nous voici au dernier terme, au terme fatal d'un double progrès ; les principes de la société française avaient été trouvés en faisceau ; les mêmes mains qui les avaient déliés devaient les briser. Il n'y avait pas plus de raison pour faire grâce à la foi religieuse que pour épargner la foi monarchique ; car, dans l'une comme dans l'autre , c'est l'autorité que l'on avait voulu abattre : qui se serait inquiété de la difficulté d'en créer une nouvelle pour le nouveau système ? Ne pensait-on pas alors que la force matérielle peut suppléer à la force morale, et qu'en la plaçant à volonté au bout des baïonnettes ou sur le billot des guillotines ; on en fait une puissance aussi réelle que durable. Combien de violences inutiles , combien de crimes sans profit ne fallait-il pas pour démontrer le néant de ce matérialisme gouvernemental , et pour faire comprendre que les plus grandes forces d'un état sont celles qu'il puise dans la vertu des principes.

Nos regards ont peine à mesurer l'espace dévoré en quatre ans : ce n'est plus comme au temps de Luther une question de réforme religieuse , il y a un prétexte de foi dans un schisme ; ce n'est plus comme au temps de Rousseau une question de réforme politique , il y a un prétexte de liberté dans un affranchissement ; c'est tout simplement une question de destruction , une de ces pensées de bouleversement qu'Attila même n'aurait pas conçues ; car si ce barbare ne respecta pas les temples des nations conquises, il garda du moins ses dieux.

La philosophie toute spéculative qui rayonnait à l'horizon de 89, s'est changée en nuée de feu dès qu'elle s'est mise en mouvement ; elle a tout obscurci, elle va tout consumer. Pour les niveleurs de la convention, il n'y a de politique sérieuse qu'à la surface de la terre ; ils se croient plus à portée du canon que de la foudre ; et puisqu'ils ont osé provoquer tous les canons des rois par le meurtre de Louis XVI, ils ne voient pas pourquoi ils garderaient encore des ménagemens avec le ciel.

« On se demandait, dit M. Thiers, pourquoi, en abolissant toutes les anciennes *superstitions* monarchiques, on conservait encore un fantôme de religion, à laquelle presque personne ne croyait plus, et qui formait le contraste le plus tranchant avec les nouvelles institutions et les nouvelles mœurs de la France *républicaine*. »

Telle est la logique de l'anarchie ; telles sont ses nécessités rationnelles ; les désordres s'enchaînent aux désordres, les ruines se déduisent des ruines. La royauté a été abolie, donc il faut abolir la religion ; l'une a été condamnée pour cause de tyrannie, l'autre le sera pour cause de superstition ; on déclarera qu'il y a incompatibilité entre la religion et la république, et cela suffira.

La convention, qui fut toujours l'instrument passif des clubs, et dont l'obséquieuse sujétion explique toutes les violences, n'aurait peut-être pas trouvé en elle assez d'audace pour aller d'un seul élan aux dernières conséquences des idées qui la poussaient ; sa politique ou plutôt son habitude était de laisser faire, sauf à sanctionner tous les faits accomplis ; les cordeliers et la commune lui servirent d'avant-garde dans cette bataille décisive, et elle doubla le pas pour les appuyer.

Chaumette, Hébert et Anacharsis Clootz commencèrent l'attaque ; tous trois, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, avaient dépassé depuis long-temps Robespierre, Saint-Just, et même Danton, qui, à la tribune des jacobins, ne s'étaient pas encore avancés au-delà du déisme. Dieu supprimé de leur langage avait été remplacé d'abord par la nature et plus tard par la raison.

« Chaumette, dit l'historien que nous faisons marcher avec nous, » n'était ni bas, ni méchant, ni ambitieux comme Hébert ; il ne cher- » chait pas en exagérant les opinions régnantes à supplanter les chefs » actuels de la révolution ; mais dénué de vues politiques, plein d'une » philosophie commune, entraîné par un extraordinaire penchant à la

» déclamation, il prêchait, avec l'ardeur et l'*orgueil dévot d'un missionnaire*, les bonnes mœurs, le travail, les vertus patriotiques et » la raison enfin en s'abstenant toujours de nommer Dieu. » Cet homme, en un mot, était un sectaire qui n'avait pas une idée à lui, mais qui était prêt à se livrer à tous les excès d'un fanatisme emporté pour faire triompher l'idéologie qu'on avait jetée dans sa faible tête.

Un acte d'intolérance fut le signal des hostilités : bien que le culte catholique fût, comme nous l'avons vu, rentré sous terre ; Chaumette en dénonça la publicité ; il soutint que c'était un privilège dont ce culte ne devait pas plus jouir qu'un autre, et que, si chaque *secte* avait la même faculté, bientôt les rues et les places publiques seraient le théâtre *des farces les plus ridicules*. La commune qu'il gouvernait à son gré avait la police locale ; il lui fit donc décider, le 23 vendémiaire (14 octobre 1793), que les ministres d'aucune religion ne pourraient exercer leur culte hors des temples.

La substitution toute récente de l'annuaire républicain au calendrier Grégorien était une abolition indirecte du catholicisme ; la décade désorganisait la semaine ; et le peuple, que l'on voulait forcer ainsi à oublier le dimanche, ne devait bientôt plus savoir où trouver le jour qui sanctifiait son repos par la prière. Mais si le législateur avait réussi par cette mesure subreptice à écarter du cours de la vie les signes les plus visibles de la religion, il n'avait encore rien fait pour les enlever à la mort, et les cérémonies funèbres, maintenues par les usages, ramenaient sans cesse un contraste importun. Chaumette y mit ordre ; il demanda et obtint un nouveau règlement pour les funérailles : plus de prêtre autour d'un mort ; les amis et les parens devaient seuls accompagner le cercueil ; tous les signes religieux furent supprimés dans les cimetières et remplacés par une statue du sommeil ; au lieu de cyprès et d'arbustes lugubres, on environna les tombeaux des plantations les plus riantes : « Il faut, s'écria Chaumette dans une idylle sentimentale, que l'éclat et le parfum des fleurs rappellent les idées les plus douces ; je voudrais, s'il était possible, pouvoir, dans le parfum d'une rose, respirer l'ame de mon père ! » L'arrêté pris par la commune porta, en outre, défense expresse de vendre dans les rues *toutes espèces de jongleries, telles que des saints-suaires, des mouchoirs de sainte Véronique, des ecce-homo, des croix, des agnus-Dei, des vierges, des corps et bagues de saint Hubert, ni pareille-*

ment des poudres, des eaux médicinales et autres drogues falsifiées. L'image de la Vierge fut également proscrite, et toutes les madones qui se trouvaient à l'angle des rues firent place aux bustes de Marat et Lepelletier; l'un venait de tomber sous le poignard de Charlotte Corday, l'autre avait été immolé par le garde-du-corps Paris, et la révolution, qui les appelait ses martyrs, ne voulait plus de culte que pour eux.

Anacharsis Clootz, que les partisans du système humanitaire, restauré et amplifié de nos jours, devraient honorer comme le père de leur école, était un baron prussien, riche de plus de cent mille livres de rentes, qui avait quitté son pays pour venir représenter le genre humain. On l'avait vu figurer, lors de la première fédération de 1790, à la tête des prétendus envoyés de tous les peuples; devenu depuis membre de l'assemblée nationale, il n'avait cessé de prêcher la république universelle et le culte de la raison. Le déisme lui paraissait aussi coupable que le catholicisme même; il ne voulait ni dieu ni roi: ces deux noms répondaient pour lui à l'idée de l'idolâtrie et de la servitude, et il prétendait qu'il ne devait rester chez l'humanité affranchie et éclairée que la raison pure et son culte bienfaisant et immortel. Cet Empédocle de la démagogie, qui vint de lui-même se jeter dans un gouffre que l'éruption de 89 avait ouvert loin du sol où il était né, méritait peut-être une étude spéciale; contentons-nous de le faire connaître par ses propres paroles.

Il s'était posé devant la convention comme une victime de la persécution des rois et des prêtres: « Je n'ai pu échapper à tous les tyrans sacrés et profanes que par des voyages continuels, dit-il un jour à la tribune, j'étais à Rome quand on voulait m'incarcérer à Paris, et j'étais à Londres, lorsqu'on voulait me brûler à Lisbonne; c'est en faisant ainsi la navette d'un bout de l'Europe à l'autre, que j'échappais aux alguazils, aux mouchards, à tous les maîtres, à tous les valets. Mes émigrations cessèrent quand l'émigration des scélérats commença. C'est dans le chef-lieu du globe, c'est à Paris qu'était le poste de l'orateur du genre humain; je ne le quittai plus depuis 1789: c'est alors que je redoublai de zèle contre les prétendus souverains de la terre et du ciel; je prêchais hautement qu'il n'y a pas d'autre dieu que la nature, d'autre souverain que le genre humain, le peuple-dieu. Le peuple se suffit à lui-même, il sera toujours debout; la nature ne s'age

nouille pas devant elle-même. Jugez de la majesté du genre humain libre, par celle du peuple français qui n'en est qu'une fraction; jugez de l'infaillibilité du tout par la sagacité d'une portion qui, seule, fait trembler le monde entier. Le comité de surveillance de la république universelle aura moins de besogne que le comité de la moindre section de Paris; une confiance générale remplacera une méfiance universelle. Il y aura dans ma république peu de bureaux, peu d'impôts et point de bourreau; la raison réunira les hommes dans un seul faisceau représentatif, sans autre lien que la correspondance épistolaire. Citoyens, la religion est le seul obstacle qui nous arrête, le temps est venu de la détruire; le genre humain a brûlé ses lisières: on n'a de vigueur, dit un ancien, que le jour qui suit un mauvais règne; profitons de ce premier jour que nous prolongerons jusqu'au lendemain de la délivrance du monde. »

En quelque état de bouleversement que se trouvent les esprits, de pareils discours éloignent par leur extravagance même tout danger de prosélytisme, à moins qu'un intérêt de destruction ne s'en empare et ne les fasse servir à ses vues; tous les systèmes deviennent rationnels dans ce cas, comme tous les moyens sont bons: or, c'était là précisément que la force des choses avait conduit; il fallait aller en avant, dùt-on donner tête baissée dans l'abîme.

Encouragé par les succès de Chaumette, Cloutz entra en négociation avec Gobel, intrigant de Porentruy, qui s'intitulait alors évêque constitutionnel du département de Paris, comme un autre apostat s'est intitulé plus tard primat des Gaules. L'illuminé prussien lui persuada que le moment était venu d'abjurer, à la face de la France, le culte catholique dont il était le premier pontife, que son exemple entraînerait tous les ministres du culte, éclairerait la nation, donnerait lieu à une abjuration générale et obligerait la convention, qui n'osait pas en finir, à prononcer formellement l'abolition des cultes. Gobel, accoutumé à ne faire entrer dans ses calculs que des intérêts de circonstance, entrevit une chance de popularité dans l'abandon d'un titre dont il connaissait mieux que personne toute l'inanité, et qui d'ailleurs allait lui échapper au premier jour; mais l'avantage qu'il trouvait à spéculer sur l'humilité, disparaissait à ses yeux, si l'abjuration qu'il consentait à prononcer s'étendait jusqu'à sa foi, et le présentait comme un imposteur qui avait trompé les hommes pendant toute sa vie: il

établit donc une distinction captieuse entre la religion et le culte, et ne s'engagea qu'à l'abdication de l'épiscopat ; la majorité de ses vicaires s'unit à lui et jura de suivre son exemple. Chaumette en fut instruit aussitôt, le département et la commune se concertèrent, et on convint que toutes les autorités constituées de Paris accompagneraient Gobel pour donner plus de solennité à la députation.

Le 17 brumaire (7 novembre 1793), Momoro, Pache, L'huillier, Chaumette, Gobel et ses vicaires se rendent au sein de l'assemblée nationale ; Chaumette et L'huillier, tous deux procureurs, l'un de la commune, l'autre du département, annoncent que le clergé de Paris vient rendre à la raison un hommage éclatant et sincère ; alors ils présentent Gobel. Celui-ci, coiffé du bonnet rouge, et tenant à la main sa mitre, sa crosse, sa croix et son anneau, prend la parole :

« Né plébéien, dit-il, curé dans le Porentruy, envoyé par mon clergé à la première assemblée, puis élevé à l'archevêché de Paris, je n'ai jamais cessé d'obéir au peuple. J'ai accepté les fonctions que ce peuple m'avait autrefois confiées, et aujourd'hui je lui obéis encore en venant les déposer. Je m'étais fait évêque quand le peuple voulait des évêques ; je cesse de l'être quand le peuple n'en veut plus. »

Après ces mots empreints d'un si bas servilisme pour la puissance qu'il cherchait à flatter, Gobel ajoute que tout son clergé, animé des mêmes sentimens, le charge de faire la même déclaration, et en même temps, il dépose sa mitre, sa croix et son anneau. Le président, fidèle au caractère de l'assemblée, répond avec une feinte indifférence que la convention a décrété la liberté des cultes ; qu'elle a dû la laisser entière à chaque secte, qu'elle ne s'est jamais ingérée dans leurs croyances, mais qu'elle applaudit à celles qui, éclairées par la raison, viennent abjurer leurs superstitions et leurs erreurs.

C'était forcer les paroles de Gobel et leur donner la signification qu'il redoutait ; ce misérable avait été attiré dans un piège, ses restrictions ne purent le préserver ; d'ailleurs ses subordonnés, plus lâches et plus rampans encore que lui, devaient naturellement étendre sa déclaration. « Revenu, dit le curé de Vaugirard, des préjugés que le fanatisme avait mis dans mon cœur et dans mon esprit, je dépose mes lettres des prêtrise. » Divers évêques et curés, membres de la convention, cèdent à l'impulsion donnée, et déposent leurs lettres de prêtrise ou abjurent le catholicisme. Julien de Toulouse renonce aussi à

sa qualité de ministre protestant, et toutes ces apostasies sont accueillies par les applaudissemens frénétiques de l'assemblée et des tribunes. La députation quitte enfin la salle au milieu d'une foule immense, et se rend à l'Hôtel-de-Ville pour recevoir les félicitations de la commune.

Il n'était pas difficile, sous l'impression d'un tel exemple, d'exciter toutes les sections de Paris et par suite la plupart des communes de France au renversement des autels : les affiliations établies réunissaient dans les mêmes mains tous les fils dirigeans ; à un signal donné chaque section se lève à son tour et vient apporter son manifeste ; la section de l'Homme-Armé déclare qu'elle ne reconnaît d'autre culte que celui de la vérité et de la raison, d'autre fanatisme que celui de la liberté et de l'égalité, d'autre dogme que celui de la fraternité et des lois républicaines décrétées depuis le 31 mai 1793. Celle de la Réunion annonce qu'elle fera un feu de joie de tous les confessionnaux, de tous les livres qui servaient aux catholiques, et qu'elle fera fermer l'église de Saint-Méry. Celle de Guillaume-Tell renonce pour toujours au culte de l'erreur et du mensonge. Celle de Mucius-Sœvola abjure le catholicisme, et fera, décadi prochain, sur le maître-autel de Saint-Sulpice, l'inauguration des bustes de Marat, de Lepelletier et de Mucius-Sœvola. Celle des Piques n'adorera d'autre dieu que le dieu de la liberté et de l'égalité. Celle de l'Arsenal abdique aussi le culte catholique.

« Ainsi, ajoute l'historien de la révolution qui a reproduit la plupart de ces détails, les sections prenant l'initiative abjuraient le culte catholique comme religion publique, et s'emparaient de ses édifices et de ses trésors comme d'édifices et de trésors qui appartenaient au domaine communal. Déjà les députés en mission dans les départemens avaient engagé une foule de communes à s'emparer du mobilier des églises, qui n'était pas nécessaire, disaient-ils, à la religion, et qui, d'ailleurs, comme toute propriété publique, appartenait à l'état, et pouvait être consacré à ses besoins. Fouché avait envoyé du département de l'Allier plusieurs caisses d'argenterie. Il en était venu une foule de divers départemens. Bientôt le même exemple, suivi à Paris et aux environs, fit affluer des monceaux de richesses. On dépouilla toutes les églises, et les communes envoyèrent des députations avec l'or et l'argent accumulé dans les niches des saints ou dans les lieux consacrés par une ancienne dévotion. On se rendait en procession à l'as-

semblée, et la plus dégoûtante populace y parodiait les cérémonies du culte. Des hommes vêtus de surplis, de chasubles, de chapes, venaient en chantant des *alleluia* et en dansant *la carmagnole* à la barre de la convention; ils y déposaient les saints-sacrements, les saints-ciboires, les statues d'or et d'argent. A ces hideuses scènes de profanations, succédaient tout-à-coup une hypocrite comédie de respect et de recueillement. Ces mêmes individus, qui foulaient aux pieds les saints du christianisme, portaient un dais; ils en ouvraient les voiles; et en montrant les bustes de Marat et de Lepelletier: « Voici, disaient-ils, non pas des dieux faits par des hommes, mais l'image de citoyens respectables, assassinés par les esclaves des rois. » On défilait ensuite devant la convention; puis, on allait déposer les riches dépouilles des autels à la Monnaie, et les bustes vénérés de Marat et Lepelletier dans les églises, devenues désormais les temples d'un nouveau culte.

La raison divinisée exigeait un culte; on devait d'abord la personnifier pour la rendre visible; et rien n'était plus facile. Les mêmes femmes qui avaient représenté la liberté, n'étaient-elles pas là pour figurer la raison? Le salaire de toutes ces déesses républicaines était réglé par un tarif qui n'avait rien d'exorbitant. L'homme qui venait de se déclarer Dieu, pouvait donc s'adorer à bon marché, et il ne lui restait plus qu'à faire choix d'un temple. Chaumette composa un nouveau réquisitoire, et la commune décréta que l'église métropolitaine de Notre-Dame, que venait de lui livrer l'abjuration de Gobel, serait convertie en un édifice républicain, appelé *Temple de la Raison*. Une fête fut instituée pour tous les jours de décade; le rite pouvait varier, suivant l'imagination des municipaux; cependant un programme avait été soigneusement rédigé, et portait qu'à chaque fête, le maire, en présence de tous les fonctionnaires publics, lirait la déclaration des droits de l'homme, ainsi que l'acte constitutionnel, ferait l'analyse des nouvelles des armées et raconterait les actions d'éclat qui auraient eu lieu dans la décade. *Une bouche de vérité*, semblable aux bouches de dénonciations qui se trouvaient à Venise, était placée dans le temple pour recevoir les avis, reproches ou conseils utiles au bien public; on faisait la levée de ces lettres au commencement de la cérémonie, et on en donnait lecture. Un orateur prononçait un discours de morale; des morceaux de musique étaient ensuite exécutés, et l'on finissait par chanter des hymnes républicains. Deux tribunes réservées occupaient

une partie du temple : l'une, était pour les vieillards ; l'autre, pour les femmes enceintes, avec ces mots : *Respect à la vieillesse ! respect et soins aux femmes enceintes !*

La première fête de la Raison fut célébrée avec pompe le 30 brumaire (10 novembre) ; toutes les sections y assistèrent avec les autorités constituées. Voici la relation que nous fournit l'histoire révolutionnaire :

« Une jeune femme représentait la déesse de la Raison ; c'était l'épouse de l'imprimeur Momoro, l'un des amis de Vincent, Ronsin, Chaumette, Hébert et pareils. Elle était vêtue d'une draperie blanche ; un manteau bleu-céleste flottait sur ses épaules ; ses cheveux épars étaient recouverts du bonnet de la liberté. Elle était assise sur un siège antique, entouré de lierre, et porté par quatre citoyens. De jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de roses, précédaient et suivaient la déesse. Puis, venaient les bustes de Lepelletier et Marat, des musiciens, des troupes et toutes les sections armées. Des discours furent prononcés, et des hymnes chantés dans le temple de la Raison ; on se rendit ensuite à la convention. Chaumette prit la parole en ces termes :

« Législateurs, le fanatisme a cédé la place à la raison. Ses yeux
» louches n'ont pu soutenir l'éclat de la lumière. Aujourd'hui un peu-
» ple immense s'est porté sous ces voûtes gothiques, qui, pour la pre-
» mière fois, ont servi d'écho à la vérité. Là, les Français ont célébré
» le seul vrai culte, celui de la liberté, celui de la raison. Là, nous
» avons formé des vœux pour la prospérité des armes de la république.
» Là, nous avons abandonné des idoles, pour la Raison, pour *cette image*
» *animée, chef-d'œuvre de la nature.* » En disant ces mots, Chau-
mette montrait la déesse vivante de la raison. La femme Momoro, qui
la représentait, descend de son siège et s'approche du président, qui
lui donne l'accolade fraternelle au milieu des bravos et des cris de
Vive la république ! vive la Raison ! à bas le fanatisme ! La con-
vention, qui n'avait encore pris aucune part à ces représentations, est
entraînée et obligée de suivre le cortège, qui retourne, une seconde
fois, au temple de la Raison, et va y chanter un hymne patriotique. »

« On voit sans doute, avec dégoût, dit M. Thiers, ces scènes sans
» recueillement, sans bonne foi, où un peuple changeait son culte,
» sans comprendre *ni l'ancien, ni le nouveau ; mais quand le peuple*

» *est-il de bonne foi?* quand est-il capable de comprendre les dogmes
» *qu'on lui donne à croire?* Ordinairement, que lui faut-il? de
» grandes réunions qui satisfassent son besoin d'être assemblé, des
» spectacles symboliques, où on lui rappelle sans cesse l'idée d'une
» puissance supérieure à la sienne, enfin des fêtes où l'on rende hom-
» mage aux hommes qui ont le plus approché du bien, du beau, du
» grand; en un mot, des temples, des cérémonies et des saints. Il y
» avait ici *des temples, la Raison, Marat et Lepelletier*. Il était réuni,
» il adorait une puissance mystérieuse, il célébrait deux hommes.
» *Tous ses besoins étaient satisfaits, et il n'y cédait pas autrement*
» *qu'il n'y cède toujours.* »

Ainsi, à entendre M. Thiers, il n'y avait rien que de très-naturel et de très-conforme à la raison populaire dans ces ignobles saturnales de l'athéisme; pourquoi donc dit-il qu'on *les voit avec dégoût*? Une telle contradiction est évidemment une inadvertance; le peuple auquel il ne laisse pas même l'alternative de la mauvaise foi ou de l'imbécillité, ne doit pas être coupable à ses yeux; il a suivi, comme la brute, la loi de son être, *il a satisfait ses besoins!*... Voilà comment, en voulant tout expliquer, tout justifier, on en vient à déverser le mépris et l'insulte sur ceux mêmes que l'on a entrepris de défendre; chaque mot qui précède est une calomnie, et contre l'intelligence humaine, et contre le cœur humain. Ce peuple, que M. Thiers matérialise avec une telle légèreté de cynisme, n'a pas tardé à prouver qu'il avait mieux que des organes, et qu'il fallait trouver autre chose à placer sur l'autel que des femmes déhontées ou des orateurs démagogues, pour répondre aux besoins de sa nature morale. Après le spectacle du crime, la vue du scandale n'avait rien, assurément, qui pût beaucoup émouvoir; mais la fougue des novateurs, privée d'obstacles pour se diriger, alla heurter contre l'absurdité; c'était la dernière limite, le point extrême: on avait touché au ridicule; la réaction commença.

(*La suite au prochain numéro.*)

XXX.

DE LA RÉACTION CATHOLIQUE.

Voici des mots que l'on prononce beaucoup aujourd'hui. Examinons leur valeur.

Ce que nous devons avant tout à nos lecteurs, c'est la vérité. Eux n'attendent pas que le catholicisme soit plus ou moins à *la mode* pour y croire et pour l'aimer. Ainsi, on peut sans crainte leur dire ce que c'est que cette *réaction* dont on fait tant de bruit depuis cinq ans.

L'état actuel de la société, telle que nous l'ont faite les révolutions, n'est pas un état de foi, de croyance bien établie ; mais un simple état de transition de l'incrédulité qui ne lui a donné que des malheurs ; le siècle passe à quelque chose de moins desséchant et de moins triste, il veut sortir du désert aride ; mais il est encore loin d'être arrivé aux sources d'eaux vives.

C'est déjà beaucoup, sans doute, que de s'être levé pour aller vers la lumière ; mais faut-il, parce qu'une bonne pensée est venue au monde, proclamer que le monde est sauvé, et le représenter comme embrassant tout entier la croix du Sauveur ?

Dans cette disposition à flatter l'époque actuelle ; si l'on cherchait bien, n'y pourrait-on pas découvrir une pensée qui viendrait de toute autre source que de celle de la vérité ? Eh, mon Dieu, la politique a bien des ruses, bien des chemins de traverses ? Et qui pourrait assurer que quelques-uns ne veulent pas flagorner le pouvoir d'aujourd'hui, en répétant que l'on est plus religieux en 1830 qu'en 1815 ?

Il y a quelques années que ceux que Dieu avait placés à la tête de l'état osaient se montrer chrétiens, ils s'agenouillaient avec ferveur devant la croix, d'abord, parce qu'ils étaient pleins de foi et de piété ; et puis, parce qu'ils pensaient que, placés sur les hauteurs de la société, ils devaient de bons exemples au peuple. Il y avait en une pareille conduite mieux *que de la politique*, il y avait devoir, franchise et conscience.

Par des raisons qu'il ne nous est permis ni de rechercher, ni d'expliquer, le pouvoir d'aujourd'hui suit une tout autre voie. Il n'a pas encore rendu l'église de Saint-Germain à vingt-deux mille chrétiens qui la redemandent ; il a ôté la croix du dôme de Sainte-Geneviève, et n'a pas cru devoir laisser un signe de rédemption et d'espérance sur les

tombes qu'il concède à ses grands hommes. Et ni lui, ni ses hauts dignitaires ne pratiquent *publiquement, officiellement*, l'ancienne religion de la France. Cette marche plaît et convient aux ennemis du catholicisme, et plus d'une fois nous nous sommes pris à croire que l'on ne parlait autant de *réaction catholique* que pour encourager le gouvernement à persévérer dans son *indifférentisme* apparent.

Car, publier que jamais la religion catholique n'a eu autant de puissance que depuis que l'état ne lui prête plus son appui spécial, n'est-ce pas encourager l'état à persister dans son système? N'est-ce pas dire aux puissans du jour : le peuple n'a pas besoin de votre exemple? Il y a quelques années que la couronne était sur le front d'un fervent fils de saint Louis. Souvent on voyait ce monarque aux pieds des autels, et marcher aux pompes religieuses. Eh bien, ces éclatans hommages, rendus par la royauté à la Divinité, ne produisaient pas sur la société le bien que l'on en avait espéré. Sous le roi *très-chrétien*, on était moins *catholique* qu'on ne l'est aujourd'hui. Persistez donc et ne montrez aucune foi, aucune ferveur, pour que la société ait de la ferveur et de la foi.

Voilà, je l'avance, les pensées qui me sont venues quand j'ai cherché à me rendre compte de tout le bruit que certain monde faisait en criant : à la *grande et merveilleuse réaction catholique*.

Et puis, selon nous, il y a encore eu une autre raison pour faire croire que le monde revenait aux pensées religieuses, et c'est une raison d'art.

On nous avait forcés d'admirer, depuis tant d'années en France, les genres grec et romain que nous nous sommes ennuyés des lignes droites et sévères, des volutes et des feuilles d'acanthé, des colonnes et des frontons, et que nous échappant des temples antiques, comme des écoliers qui se révoltent contre un vieux professeur, nous nous sommes mis à regarder les vieilles églises, bâties par nos pères, et que l'on ne nous avait jamais dit d'admirer.

Regarder, étudier ces merveilles du génie et de la patience, ces poèmes en pierre, c'est s'exposer à les aimer. Or, quand on aime, on revient souvent voir l'objet aimé. Nos artistes, qui voulaient aussi (et cette fois à bon droit) faire leur révolution, ont les premiers donné l'exemple dans leurs explorations, ils ne sont plus allés dessiner, d'après la maison carrée, ou d'après les cirques romains, mais ils se sont inspirés de la

vieille France catholique. La littérature, qui est la peinture écrite, est allée à la même source pour y chercher des idées qui sembleraient nouvelles, tant il y avait long-temps qu'on ne les avait évoquées. Alors la toile, alors le papier se couvrirent de sujets moyen-âge, et comme la religion occupait une grande place dans ces temps politiques, des souvenirs de catholicisme vinrent au bout du pinceau et de la plume.

Pour cette réaction, je la reconnais complète, oui, *l'art s'est fait catholique*.... Mais le *catholicisme* a-t-il dans ces derniers temps vu s'augmenter beaucoup le nombre des croyans?..... Je voudrais en être convaincu.... Si je dis toute ma pensée, et pourquoi ne la dirais-je pas? je répéterai ce mot d'un vieillard, *la conversion du siècle s'est arrêtée à l'épiderme*.

Espérons que cette goutte de rosée, tombée du ciel, ira plus avant et qu'elle finira par pénétrer jusqu'au cœur.

Oh! pour que le siècle devienne vraiment chrétien, il a bien d'autres raisons que celles de l'art et de la littérature. N'a-t-il donc pas assez souffert, assez pleuré pour croire? Quand de plus grands enseignemens ont ils été donnés au monde que de nos jours? Aujourd'hui, qui peut croire à la sagesse des peuples, à la solidité de la gloire, à la durée de l'amour, à la constance de la fortune, et à la prospérité assurée? De toute maison, de toute ville, de tout royaume ne s'élève-t-il pas des voix pour nous crier : « *Ne vous attachez pas aux choses d'ici-bas, voyez comme elles croulent et s'anéantissent! Mettez-donc votre confiance plus haut, et en meilleures mains que dans celles des hommes* » (1).

Tant de tempêtes ont fait voir les écueils, ont fait soupirer après le port, mais nos désirs ne sont-ils pas encore vagues et incertains? Et dans nos ames, n'y-a-t-il pas plus de désenchantement du passé, plus de découragement pour le présent qu'un ardent et chaleureux élan vers l'avenir?

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère?

A présent que j'ai écrit ces pages sur ce qu'on appelle la *réaction catholique*, réaction que je ne crois pas aussi profonde que voudraient le faire penser les *optimistes* du moment, je me demande ce qui m'a fait choisir ce sujet, et je me souviens que c'est presque l'in-

(1) Imitation de Jésus-Christ.

dignation qui m'a mis la plume à la main. Dans un journal, qui parle d'art et d'artistes, j'ai lu en tête du recueil : *réaction catholique à l'opéra!*

Ces mots si étonnans à trouver ensemble m'ont commandé de lire, et j'ai lu : un homme d'esprit s'est amusé à dépeindre ce qu'il nomme *une chambre catholique à l'opéra*, cette chambre est celle de M. Duponchel, directeur de ce théâtre. Après avoir décrit le lit à colonnes et à baldaquin, la haute cheminée à écusson sur sa plaque, les fauteuils à dos pointus, la croisée à petits vitraux, le cabinet sculpté, le bahut de chêne, le prie-dieu, l'écrivain minutieux, nous fait voir des reliquaires et même un ostensor sur la table à pieds tors du directeur de l'Opéra!

Des gens, après avoir lu cette description, se seront écrié : voyez comme la réaction religieuse s'étend! nous, nous dirons profanation! le siècle joue à la chapelle. Vicomte WALSH.

Des Affaires de Rome,

PAR M. DE LAMENNAIS.

Il y a deux ans qu'à pareille époque, nous consacrons un long article à un ouvrage nouveau de M. de Lamennais; bien que l'avenir nous apparût sombre, nous espérions encore! nous n'espérons plus aujourd'hui. Aussi serons-nous court, et nous bornerons-nous au simple rôle de bibliographe; l'analyse de ce dernier livre en dira plus que toutes nos réflexions.

L'auteur a pris la route de l'Italie, il se rend à Rome, pour soumettre au pape son système. Chemin faisant, il voit à Lyon, en pleine victoire, *ces pauvres ouvriers* qui ont pris les armes contre leurs *opresseurs*, et il les admire, et il comprend ce que c'est qu'un peuple libre. Plus loin, il trouve des malheureux que les *sbires* du pape emmènent enchaînés, et il déplore le sort des brigands, et il maudit le despotisme. Il arrive enfin à Rome, et la misère déguenillée tremble sur les degrés du Vatican, tandis que le pouvoir, vêtu de pourpre, s'y prélassé superbement.

Et cependant, ses doctrines sont examinées et condamnées. le Saint-

Siège pense, avec les apôtres, qu'on doit obéissance à toute autorité constituée, et ordonne la soumission aux princes; M. de Lamennais, lui, appelle cela, lâcheté, ou *peur*, et affirme que la cause de la monarchie étant perdue, c'est au peuple, au peuple seul qu'il faut obéir. De là, après sa rétractation de 1833, la division qu'il établit plus tard entre le temporel et le spirituel, et enfin sa brusque rupture dans les *paroles d'un croyant*, dont les affaires de Rome sont la prose.

Vient ensuite un long fragment, ou commencement d'ouvrage, qui a pour titre, *des Maux de l'Église*, composé en 1831. Il y envisage successivement l'état de l'Italie, de l'Espagne et de la France. Partout il ne trouve que des tyrans et des esclaves, des oppresseurs et des opprimés, dans les rois et le peuple; et dans le clergé, un valet que l'on achète avec de l'or.

La conclusion, comme on peut le croire, est d'accord avec les prémisses. La papauté, s'opiniâtrant à s'appuyer sur un *passé qui fuit*, et à croire dans les princes qui vont tomber plutôt que dans le peuple auquel appartient l'avenir; d'une autre part, n'ayant désormais aucune action, ni sur les catholiques pratiquans et *éclairés*, qui déclinent son autorité; ni sur les catholiques indifférens, qui l'envient, ni sur les membres ~~des communions dissidentes~~, ni enfin sur personne dans le monde; la papauté a fini son rôle, et *n'a plus qu'à creuser sa tombe* avec les tronçons de sa *crosse brisée*. A l'avenir, les peuples seront leurs seuls souverains temporels et spirituels.....

Arrêtons-nous ici, il est inutile d'en dire davantage; nous ne pouvons que déplorer les vertiges du talent qu'a perdu le catholicisme.

LE JOUR DES MORTS.

La cloche balancée,
Mélant un son lugubre aux sifflemens du nord,
Annonçait dans les airs la fête de la mort.

FONTANES.

On a beaucoup écrit sur cette fête du 2 novembre, cette fête qui prend pour chacun de nous plus d'intérêt, à mesure que nous avançons

dans la vie ; il serait difficile de dire quelque chose de neuf sur cette commémoration de nos amis perdus. Aussi, je n'enverrai à la *Revue Catholique*, sur le jour des morts, que des réflexions qui ne sont pas de moi ; je redirai des idées des traditions populaires que j'ai recueillies dans les campagnes du Morbihan. Je suis vieux, et mes souvenirs remontent assez haut. C'était pendant les premières guerres de la Bretagne et de la Vendée, que j'étais allé dans une de ces provinces pour y soigner la santé d'un de mes frères, blessé en combattant sous les ordres de Georges.

Le soir de la Toussaint, un ami de mon frère me dit de le suivre ; il voulait me prouver que, parmi nos paysans, il existait des hommes nés poètes..... Tous les deux nous primes une route solitaire. Au bout d'une demi-heure de marche, nous arrivâmes à un grand espace vide ; là, nous crûmes entendre quelque bruit. Mon guide mit un doigt sur sa bouche et me fit un signe de silence ; nous nous assîmes sur un tronc d'arbre renversé, et nous écoutâmes.

Dans le calme qui nous entourait, nous distinguions une voix d'homme ; elle disait :
Père Guillaume, vous avez tort de pleurer autant..... Allez, les morts sont plus heureux que nous.... Ils ont fini leurs journées de travail..... Le dimanche qui ne finira pas est venu pour eux..... Ils se reposent..... Et nous ! quand nous reposerons nous ?

Votre fils, tué dans la bataille, en sait plus que nous au jour d'aujourd'hui. Nous ne voyons rien de par delà les nuages, nous ! et lui voit tout.

Et puis, père Guillaume, c'est un grand bonheur de mourir comme lui, à l'approche de la fête des morts..... Ce jour-là, on dit tant de prières pour les trépassés, qu'ils ne restent pas long-temps dans le purgatoire. De la terre où nous sommes, nous les élevons au ciel en priant pour eux.

On m'a assuré que dans la nuit qui suit celle de la Toussaint, les hommes qui sont en état de grace, et qui vont veiller dans les cimetières, voient des choses qui feraient bien peur à bien des gens, mais que je voudrais bien voir..... On dit que les saints qui sont en paradis descendent pour chercher leurs parens et leurs amis morts..... C'est dans la nuit des trépassés qu'ils viennent les délivrer ; alors on entend des voix bien douces au-dessus des cimetières : ces voix sont

celles des pères, des mères qui appellent leurs enfans., et quelquefois des fils qui appellent leurs pères, et qui leur disent : *Venez, vous êtes purs aujourd'hui ; venez, nous vous attendons bien par-dessus les nuages !*

Et alors ceux que Dieu favorise de ces visions voient la terre des fosses remuer, et, du gazon qui s'entr'ouvre, des figures blanches comme la neige s'élever en emportant au ciel les croix qui avaient protégé leurs tombes..... Mais il y a des tombes qui ne s'ouvrent pas ; ce sont celles des hommes qui n'ont point encore été pardonnés, et pour lesquels on n'a pas encore assez prié!

Je l'avoue, ces idées sur les morts, dites par un jeune paysan dans la moindre recherche de mots et de phrases, me frappèrent. Je descendis du tertre où nous étions restés cachés, assis derrière les broussailles, et m'approchant du jeune homme de campagne, je lui dis : « Vous venez de consoler un peu ce brave homme qui s'en va... Où avez vous appris toutes les choses que vous lui avez dites.

— Oh! monsieur, ce sont les croyances de chez nous ; je les tiens de ma mère, et ma mère les avait apprises de la sienné.

Je n'ai voulu joindre aucune phrases de moi à cette poésie religieuse de la *sauvage Bretagne*! La *Revue Catholique* voudra-t-elle redire les paroles du jeune paysan. Je ne sais. Mais je l'espère un peu, car elles m'ont paru touchantes.

L'abbé DU BOURDONNET.

POÉSIE.

Les lecteurs de la *Revue Catholique* verront avec plaisir que M. le comte de Marcellus a bien voulu devenir un de nos collaborateurs : ce zélé chrétien a compris notre œuvre, et il s'y est joint. Les vers qui suivent nous viennent de lui ; on y retrouve la foi et le talent du poète qui a voué sa lyre à la religion et à la fidélité.

La *Revue Catholique* aura de temps en temps dans ses pages des morceaux de poésie. Dans son prochain numéro, elle donnera des stances de l'abbé Michon, qui prouveront aux poètes de Paris qu'il y a des harpes en province, dignes d'être écoutées.

ODE SACRÉE,

TIRÉE DU PSAUME CXLVII^e : *Lauda, Jerusalem, etc.*

Jérusalem, que tes louanges (1)
Chantent le Roi de l'univers,
Le Dieu des hommes et des anges,
Qu'adorent même les enfers (2).
Il te nomme sa ville sainte ;
Sa gloire éclate en ton enceinte :
Ailleurs on n'en voit qu'un rayon.
Chante sa bonté, sa justice,
Et que son saint nom retentisse
Dans les portiques de Sion.

C'est lui qui raffermi tes portes :
C'est lui qui soutient tes enfans
Contre les nombreuses cohortes
De tes ennemis triomphans.
Sans lui, ta stérile vaillance
Opposerait à leur puissance
Des efforts vains et superflus.
Mais au plus fort de tes alarmes,
Dieu se montre ; il bénit tes armes :
Où sont-ils ?... Je ne les vois plus...

A l'abri des feux de la guerre,
La main propice du Seigneur,
Au loin, sur ton heureuse terre,
Fait régner l'ordre et le bonheur.
Ton peuple est sa race choisie ;
Le pain dont il se rassasie
L'enivre d'amour et de paix.
Ce pain, objet de tant d'oracles,
Est le plus grand de ses miracles,
Et le plus doux de ses bienfaits (3).

Il parle : soudain sa parole
Crée un monde, embrase les airs,
S'insinue, et pénètre, et vole,
Parcourt et change l'univers.
A sa voix, la nature émue

(1) On sait que dans les psaumes, Sion, Jérusalem, Jacob, Israël représentent l'Église. (Voyez Bib. de Venise : Discussion sur l'objet des psaumes. Saint Augustin, dans son beau commentaire, applique aussi ce psaume à la Jérusalem céleste.

(2) *In nomine Jesu omne*, etc. (Philip. II, 10.) « Les puissances du ciel, de la terre et des enfers sont obligées de fléchir le genou et de lui rendre un souverain hommage » (Abelly. Méd. 8^e dim. ap. la Pentec.)

(3) Saint Augustin applique ce texte à la sainte Eucharistie. L'Église l'a adopté dans sa liturgie pour la fête du Saint-Sacrement.

Se trouble : la terre éperdue
S'ébranle avec un saint effroi.
Dans ses voutes les plus profondes,
L'Océan soulève ses ondes,
Et loue, en mugissant, son roi.

Par son ordre, sur nos campagnes
La neige voltige en flocons.
On dirait les flancs des montagnes
Couverts de brillantes toisons.
Tels que des nuages de cendre,
On voit les frimats se répandre,
Et du jour ternir le fanal.
Roi des mers et de la tempête,
Il dit : L'eau qui coule s'arrête (1)
Sous une digue de cristal.

Veut-il faire tomber ses chaînes,
Un doux zéphyre va souffler.
Le ciel s'épure, et dans nos plaines
L'onde recommence à couler.
Tout renaît, tout vit, tout respire :
Le soleil reprend son empire ;
Les fleurs émaillent nos vallons.
Le printemps règne, l'hiver cède ;
Et le chant des oiseaux succède
Au sifflement des aquilons.

C'est ce Dieu dont la providence,
Qui cache aux autres ses décrets,
Met Jacob dans la confiance
De ses plus augustes secrets.
De ses justices ineffables,
De ses jugemens immuables
Il lui montre la profondeur :
Et de ses vérités sublimes
Découvrant pour lui les abîmes,
Il l'enivre de sa splendeur.

Que sa grace en dons est féconde
Pour toi, peuple heureux de Sion !
Quand les autres peuples du monde
Ignorent même son saint nom !
Il bannit loin de toi la crainte,
Et fait couler dans ton enceinte

Des torrens de joie et de paix.
Que ta juste reconnaissance
Réponde à sa magnificence,
Et ton amour à ses bienfaits.

Le comte de MARCELLUS.

(1) *Stetit unda fluens.* (Exod. xv. 8.)

L'ABBÉ CHATEL.

Nous empruntons au *Journal du Bourbonnais*, qui se fait remarquer par le talent et la variété de sa rédaction, quelques détails historiques sur la vie de l'abbé *Chatel*.

L'abbé François Chatel est né à Gannat, en Bourbonnais, le 10 janvier 1795.

Dès son enfance, il manifesta les sentimens d'une piété touchante; doué d'un physique agréable et des plus heureuses dispositions, il attira sur lui l'attention, l'intérêt et la bienveillance des personnes les plus considérables de sa ville natale. Son père, honnête paysan, laborieux journalier, n'ayant pas les moyens de subvenir à l'éducation de son enfant unique, des personnes charitables s'associèrent pour le prendre sous leur protection, et se chargèrent, en se cotisant, de pourvoir à tous les frais de son entretien et de son éducation. Il fut d'abord placé, par leurs soins, au petit séminaire de Clermont-Ferrand, puis au grand séminaire de Montferrand. Après son ordination, il fut nommé vicaire de l'église de Notre-Dame de Moulins, où il exerça son ministère avec assez de zèle; une année après, il fut nommé desservant d'une petite commune du département de l'Allier, près des bords de la Loire, où il resta quelques années, supportant avec dégoût la médiocrité de sa position. Chatel, né avec une imagination ardente, inconstant dans ses goûts, dans ses idées, aimant les aventures et les voyages, pour satisfaire ses penchans, conçut bientôt la pensée de se faire nommer aumônier d'un régiment. Pour y parvenir, il intéressa en sa faveur M. le baron Rabusson, son compatriote, alors lieutenant-colonel du 2^e régiment des grenadiers à cheval de la garde royale, et dans peu de temps, il fut nommé aumônier du 30^e régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Lyon. Quelques années après, M. Rabusson ayant été élevé au grade de colonel de son régiment, en remplacement de M. de Talouet, Chatel fit de pressantes démarches auprès de lui, afin d'être nommé aumônier de ce régiment, et ayant obtenu cette faveur, son ambition resta un moment en repos. Pendant qu'il remplissait de telles fonctions, il prêcha à Meaux, à Versailles, à Paris; mais partout ses sermons furent froidement accueillis, parce

que cet homme, qui devait être un jour un renégat, n'avait pas l'âme assez convaincue pour exprimer avec une éloquence entraînante et persuasive les doctrines qu'il proclamait alors ; et d'ailleurs, sa voix rauquée et voilée ne favorisait guère l'apprêt de ses longues périodes.

Quelques mois avant juillet 1830, il sollicita un canonicat à la cathédrale de Paris, mais cette dignité lui fut refusée. Avidé de renommée, il publia un journal intitulé *le Réformateur*, ou *l'Écho de la Religion et du Siècle*, ayant cette épigraphe : « Je suis prêtre, mais » tolérant, » à laquelle un homme du monde répondait : *Je vous cherchais*. Ce journal hebdomadaire, organe de doctrines religieuses défigurées, obscènes même, et contraires en tous points aux doctrines de l'Église gallicane, reçut, à son apparition, la réprobation de tous les hommes éclairés, et au bout de quelques mois d'existence, il tomba, n'ayant pu produire le retentissement que son créateur en attendait. Mais il fut le précurseur significatif de l'apostasie de Chatel.

Après les journées de juillet, il s'efforça de se faire nommer aumônier de la reine des Français ou de mademoiselle d'Orléans. Mais n'ayant pu réussir, il se sépara ouvertement du clergé, et vint établir son nouveau culte rue Saint-Honoré. Ce n'est pas tout : il institua, de sa propre autorité, rue Saint-Martin, dans un local qui avait servi de tannière à des ours, une *Église catholique française* ; c'est là qu'il prit le titre d'évêque, malgré le bref du pape qui l'avait interdit de toutes fonctions ecclésiastiques, et qui l'avait qualifié de l'épithète expressive de *scelestus*. Mais ce nouveau titre ne suffisait pas à sa folle ambition ; il fallait en prendre un autre plus pompeux et plus approprié à la métamorphose de son caractère sacerdotal. C'est ce qu'il fit en s'imposant spontanément celui de *Coadjuteur du patriarche des Gaules*, et alors il apparut dans son temple avec un costume grotesque, badigeonné de signes maçonniques, sans prévoir qu'il se livrerait à toutes les railleries, à tous les sarcasmes des spectateurs qui allaient là par curiosité ou pour rire comme au Vaudeville ou aux Variétés. Dès qu'il eut adopté le titre de Coadjuteur du patriarche des Gaules, on se demanda qui était le patriarche ? On crut d'abord que c'était l'abbé Grégoire, ex-conventionnel, ancien évêque constitutionnel de Blois, mais on fut détrompé lorsque les journaux publièrent, que Chatel étant allé lui faire une visite, l'abbé Grégoire le reçut dédaigneu-

sément, et lui dit d'un ton rudement moqueur : « Oh ! l'abbé Chatel, je ne m'attendais pas à celle-là !... » Chatel fut confus d'une réception si brusque, si étourdissante. On ne sait pas encore qui est le patriarche des Gaules, c'est-à-dire, le chef auquel Chatel obéit. Attendons; peut-être nous apprendra-t-il lui-même qu'il s'est baptisé de cette dignité imaginaire, quoiqu'elle ne puisse s'accorder avec le scandale de ses parodies et l'abjection dont il a souillé son caractère sacerdotal.

VOTES DES CONSEILS-GÉNÉRAUX DE DÉPARTEMENS.

(2^e article.)

INSTRUCTION PRIMAIRE, ENFANS TROUVÉS ET PRISONS.

La religion n'a pas seule à faire entendre sa voix au sein des assemblées qui discutent les intérêts des peuples; la morale et l'humanité ont aussi des droits qu'il n'est pas permis de méconnaître, et qui, bien que d'un ordre secondaire, ne doivent jamais être oubliés. Notre résumé des votes des conseils-généraux de départemens serait donc incomplet et insuffisant pour faire juger de l'esprit qui les anime, si nous le bornions aux objets purement religieux dont il a été question dans un précédent article. Du point de vue catholique, tout ce qui est religion, morale, humanité, progrès, est uni par un lien trop indissoluble pour ne pas appeler également la sollicitude des hommes de bien. L'instruction primaire, les enfans trouvés et les prisons, sont trois objets tellement importants, ils excitent, surtout à cette époque, une si active sollicitude, que nos lecteurs nous sauront peut-être quelque gré de terminer, par un coup-d'œil sur ces trois institutions, le travail que nous avons commencé dans notre précédent numéro.

INSTRUCTION PRIMAIRE. — Elle a occupé un grand nombre de conseils, et l'éducation des filles a été, surtout, spécialement examinée. On a reconnu que, malgré les efforts et les sacrifices faits pendant les dernières années, une foule de communes manquent encore d'écoles, une foule d'autres en ont d'insuffisantes, quelques-unes sont dirigées par des maîtres admis trop facilement, et incapables d'obtenir la confiance des parens. — La dépense moyenne, par élève, varie suivant les localités : elle s'élève, dans quelques départemens, jusqu'à 16 francs par an; elle descend, dans quelques autres, jusqu'à 8 francs. Ces variations dépendent du nombre des élèves qui fréquentent chaque école, la moyenne, par tête, diminuant à mesure que le nombre des élèves augmente. Parmi les départemens qui se sont spécialement occupés de cet objet, les uns ont voté, pour 1837, une imposition extraordinaire, les autres une somme fixe sur le budget. Ainsi l'Ain a voté 5 centimes, la Dordogne et les Vosges 1 centime et demi, la Gi-

ronde 2 centimes (le double de l'année précédente), l'Orne 1 centime six dixièmes, et de plus cinq bourses pour l'éducation des sourds-muets ; le Finistère a porté à 39,000 francs, dont 10,000 seront affectés à la construction des écoles, la somme de 36,610 francs votée en 1835 ; la Nièvre a fondé vingt-cinq demi-bourses au collège de Nevers, c'est-à-dire une demi-bourse par canton ; l'Oise a voté 90,000 francs, la Seine-Inférieure 49,000 francs et 41,733 pour l'école normale, la Haute-Marne 76,000 francs ; enfin les départemens de l'Indre, de la Mayenne, de la Moselle, du Pas-de-Calais, du Puy-de-Dôme et du Rhône ont conservé à peu près les mêmes allocations que pour 1836.

ENFANS TROUVÉS. — Des trois points de vue différens, sous lesquels peut être envisagée cette importante question, les conseils-généraux ne se sont attachés qu'à celle de la dépense, et ont paru ne pas songer que la législature peut être éclairée par leurs vœux, que les mœurs peuvent être améliorées et protégées. Depuis quelque temps, on s'est beaucoup occupé des enfans trouvés ; le nombre toujours croissant de ces malheureuses créatures, qui, pendant les vingt-cinq dernières années, se sont multipliées dans une proportion plus forte que celle de la population, a appelé l'attention des économistes, et dans beaucoup de départemens, on n'a pas trouvé de meilleur moyen de diminuer une dépense qui devenait excessive, que de supprimer une partie des tours des hospices, et d'établir, entre diverses localités, des transmigrations d'enfans, propres à faire perdre leurs traces à leurs parens. Ces déplorables modifications à la sublime institution de saint Vincent de Paul ont eu déjà des résultats ; sans doute, un grand nombre d'enfans ont été retirés, les expositions ont été moins fréquentes, et par suite une économie a été obtenue ; mais doit-on se féliciter, comme d'un progrès, de ce qui n'a fait peut-être que d'aggraver le mal, et sait-on de quel prix on a payé les quelques mille francs élevés à la charité ? Quels désespoirs on a fait naître en fermant une partie de ces asiles, ouverts non-seulement aux fruits du crime, mais qui venaient en aide à la plus touchante comme à la plus cruelle de toutes les misères, à celle d'une mère qui n'a pas de pain pour son enfant ? Le nombre plus grand des infanticides n'accuserait-il pas l'administration d'une fatale imprévoyance, celui des crimes que le secret enveloppe s'élèverait encore contre cette mesure. Tant qu'on ne remontera pas aux deux causes qui multiplient les enfans trouvés, la misère et surtout l'immoralité, on pourra bien repousser des hospices ceux qu'on y présentera, mais on n'en diminuera pas le nombre ; on les dévouera seulement à une mort prompte, suite inévitable de la négligence ou de la pauvreté, et voilà tout. — Il y a, en France, environ cent trente mille enfans trouvés dans les établissemens publics : ce nombre s'accroît, chaque année, de trois mille à peu près ; c'est du moins la progression qui a eu lieu de 1830 à 1835. La Seine et le Rhône sont les deux départemens qui en ont le plus grand nombre ; à Paris, seulement, la dépense annuelle pour cet objet est de 1,700,000 francs ; le département du Rhône compte plus de dix mille de ces infortunés. Les allocations votées par les conseils-généraux ont été : pour la Seine-Inférieure de 170,000 francs (100,000 par le département, 70,000 par les villes), pour la Dordogne de 60,000 francs, pour le Finistère de 40,000 francs (diminution sur 1835, 60,000 francs) ; pour la Haute-Garonne de 100,000 francs (sur deux mille trois cent cinquante enfans, cinq cents ont été retirés depuis que le

déplacement a été commencé) ; pour la Moselle de 30,000 francs (réduction sur 1835, 60,000 francs; le déplacement a fait retirer sept cent quatre-vingt-cinq enfans sur treize cent quatre vingt-quatorze). Dans les autres départemens, les allocations ont eu lieu, en général, comme dans les précédentes années; dans quelques-uns, seulement, on a dû les augmenter.

PRISONS. Il ne suffit pas de punir le criminel en l'isolant pour un temps de la société qui le repousse, il faut encore le rendre meilleur pour le moment où il lui sera permis d'y rentrer. Si le condamné sort, après sa peine, non-seulement plus endurci, mais aussi plus habile, s'il a trouvé des maîtres dans ses compagnons de captivité, le châtiment n'aura servi qu'à lui apprendre comment il peut, en retombant dans les mêmes crimes, l'éviter à l'avenir par plus d'adresse ou par plus d'audace. Sans doute, c'est là un problème difficile à résoudre; aussi tous les essais tentés jusqu'à ce jour n'ont paru servir qu'à en faire mieux comprendre, tout à la fois, et l'importance et les difficultés. On paraît cependant avoir décidé l'adoption du système d'isolement de chaque condamné dans une cellule particulière; ainsi, le département de la Seine a fait construire et disposer dans ce but les prisons de la Dette, du Dépôt, des Jeunes-Détenus, du Nouveau-Bicêtre, de Saint-Lazare et de Sainte-Pélagie; on va remplacer la Force, que son état de vétusté et son insuffisance obligent à délaissier, par une maison de prévention pour les hommes : on la construira sur le boulevard de l'Hôpital, près de la Salpêtrière. Nous avons dit que la dépense est évaluée à plus de 3,000,000. Le système cellulaire va être également établi dans la prison de Cadaiillac; dans la Haute-Garonne on a résolu aussi quelques améliorations de ce genre, et voté 5,500 francs pour l'achèvement de la maison d'arrêt de Toulouse; le Finistère consacre 46,000 francs aux détenus; la Dordogne vote deux centimes au principal des quatre contributions pour l'achèvement des prisons de Riberac, de Bergerac et de Sarlat; l'Aisne 10,000 francs. Les autres conseils ont, à peu près tous, voté d'assez fortes sommes pour le même objet, et exprimé des vœux de réforme auxquels on ne peut qu'applaudir. Mais il est urgent qu'on ne se fasse pas illusion sur l'absolue impossibilité de ramener les condamnés à des sentimens honnêtes, si la religion n'est pas appelée à les leur inspirer. Qu'on introduise dans les cellules quelques prêtres d'un zèle plein de charité; qu'on leur permette d'user sur les condamnés de l'influence de leur ministère; qu'on ne mette pas à leurs efforts des entraves qui les paralysent, et l'on obtiendra ce qu'on espérait en vain de l'isolement et des verroux; le remords du crime, l'instruction morale et le retour des malheureux, souvent plus à plaindre que coupables, à des sentimens de vertu qui sont la meilleure sauve-garde de la société. D.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

Exercices religieux dans les collèges royaux de Paris. — Progrès des écoles chrétiennes ; leurs distributions de prix. — Trait remarquable d'un étudiant en médecine. — Prédications et exercices religieux. — Plantations de croix. — Bénédiction d'églises. — Inauguration du monastère de Mattaincourt. — Bénédiction d'une fontaine à Périgueux. — Retraites pastorales.

L'Université qui, lors du concours des collèges royaux de Paris, avait donné de si bizarres sujets à ses élèves, et dont nous signalions, dans notre avant-dernier numéro, la singulière tendance à occuper les jeunes imaginations d'objets trop souvent capables de les porter à cette vie toute matérielle qui distingue malheureusement une partie de la jeunesse formée à ses écoles, l'Université paraît sentir enfin le besoin de revenir à d'antiques usages qu'on n'abandonne jamais sans se préparer d'amères douleurs. Nous avons dit que la rentrée des classes a été signalée cette année, à Paris, par la célébration d'une messe du Saint-Esprit ; nous devons ajouter que, dans chaque maison, les principaux fonctionnaires attachés à l'établissement ont assisté à cette cérémonie avec une religieuse attention. Quel que soit le motif qui ait dicté cette détermination, nous ne saurions qu'y applaudir. L'Université doit comprendre que la force relative des études fût-elle incontestablement à son avantage (ce que nous sommes loin d'accorder), il est d'autres raisons capables de déterminer des pères chrétiens qui veulent moins faire des savans que des hommes sincèrement religieux des enfans que la Providence leur a confiés. Nous ne parlerons pas ici de la concurrence des petits séminaires si redoutés, et par cela seul, en butte à tant d'exigences ; nous ferons seulement remarquer l'immense développement pris depuis quelques années par l'institution des *frères de l'école chrétienne*. On se rappelle les attaques dont ils étaient naguères l'objet ; l'humilité même d'un surnom, que la plupart d'entre eux sont loin de mériter, inspirait d'ignobles plaisanteries contre les *frères ignorantins*. Dans plus d'une ville encore, d'étroites préventions les poursuivent, et obligent les habitans à s'imposer des sacrifices pour conserver des maîtres qu'ils ont pu apprécier. Tandis que l'autorité locale y soutient, par une forte subvention, l'instituteur primaire dont l'école est à peu près déserte, il n'est pas rare de voir tout à côté l'école *chrétienne*, à laquelle aucun fonds municipal n'est accordé, obligée de refuser, faute de place, une partie des élèves dont on demande l'admission. Ces faits parlent haut, sans doute, et montrent trop clairement les vœux des populations, pour que l'Université n'en comprenne pas la portée. On a vu naguères d'ailleurs, à l'occasion de la distribution des prix, combien l'institut des frères est apprécié par les familles, même dans les villes où l'autorité n'a pour lui aucune sympathie. Nous ne ferons pas remarquer que dans celles où les magistrats le soutiennent, les évêques, les vicaires-généraux, les curés, ont présidé à ces exercices ; on ne trouverait là rien que de fort naturel ; mais nous signalerons, comme un évé-

nement digne d'observation, que les maires et les préfets ont voulu y assister dans un assez grand nombre de communes, qu'ils y ont pris la parole, et qu'ils se sont attachés à montrer les avantages d'une éducation basée sur des principes religieux. Jamais ces solennités de familles n'avaient eu, comme cette année, l'espèce de sanction que leur donne la présence des administrateurs de la cité. C'est sans doute un hommage, mais c'est aussi l'éclatante reconnaissance de l'immense supériorité de l'éducation donnée par les frères de la Doctrine Chrétienne, humbles instituteurs, dont les services, déjà nombreux, peuvent devenir incalculables du moment où l'autorité les seconde, ou du moins laisse aux habitans la liberté du choix. Qu'on nous permette de citer un fait arrivé récemment dans un des premiers hôpitaux de Paris. Nous nous abstiendrons de nommer le jeune étudiant qui a fait, dans cette circonstance, une profession publique de sa foi; nous dirons seulement que ce n'est ni dans un collège ni chez un instituteur primaire qu'il a puisé la conviction religieuse à l'inspiration de laquelle il a cédé avec une simplicité qui, dans la circonstance où il se trouvait, a quelque chose d'héroïque.

Après un accouchement difficile, on cherchait à rappeler à la vie le nouveau-né chez lequel se manifestait des symptômes d'asphyxie. On s'occupait beaucoup de remédier au mal physique sans songer au danger bien plus grave qui menaçait ce pauvre enfant; quand un étudiant s'informe tout haut si l'on a donné le baptême. Sourire sardonique du professeur, qui croit faire une réponse péremptoire en demandant à l'élève s'il connaît les intentions de cet enfant? s'il a deviné qu'il voulût être catholique plutôt que mahométan? et qui ajoute, en continuant à plaisanter, que, plongé à plusieurs reprises et par lui dans une baignoire, il est suffisamment baptisé. Le jeune homme réplique vivement; il fait sentir avec force au professeur tout ce que le sarcasme et l'ironie ont de déplacé dans une telle circonstance; puis il baptise lui-même le jeune enfant sans s'inquiéter davantage de l'inconcevable impiété du professeur qui lui demande encore avec amertume s'il prétend, par ce peu d'eau répandue sur sa tête, l'empêcher de mourir. Dieu bénira sans doute les pas d'un jeune médecin qui débute ainsi dans la carrière si délicate qu'il embrasse: c'est là, dans la vie, une noble et belle action. Il est assez remarquable du reste que les autres élèves, présens à cette discussion, n'ont appuyé ni leur camarade ni leur professeur. On doit présumer, sans doute, que leur estime est acquise au premier; et ne peut-on pas ajouter qu'il y a cinq ou six ans, leur silence n'eût peut-être pas ainsi accueilli cette généreuse profession de foi? qu'un concert de railleries l'eût plutôt accompagnée?

Au reste, ce n'est pas seulement dans les écoles et parmi les jeunes gens qu'on éprouve ce besoin, trop vague encore en général; il est vrai, mais réel cependant, d'un retour sincère à la religion. Dans plus d'une ville, des exercices pieux ont été assidûment suivis. Nous avons parlé de ceux donnés à Tonneins, diocèse d'Agen; à Saint-Brienc; quatre ecclésiastiques de Vannes ont fait, pendant quinze jours, trois sermons chaque jour, et ont vu la population toute entière accourir autour de leur chaire; à Nîmes, dans l'église Sainte-Perpétue, et à Fougères, diocèse de Rennes, deux retraites ont attiré le même concours; à Vandœuvre, près de Falaise, diocèse de Bayeux; à Hélin-Liétard, diocèse d'Arras; à Pri-

mecombe, diocèse de Nîmes, et à la Houlloye, diocèse d'Amiens, des croix ont été plantées au milieu d'une immense affluence de fidèles; — à Courrières, dans le même diocèse d'Arras, l'érection d'un calvaire s'est faite avec une pompe touchante; des églises ou des chapelles reconstruites ont été successivement bénites à Terre-Noire, diocèse de Lyon; — à Saint-Méen, près de Saint-Malo, diocèse de Rennes; — à Genestet, près de Bergerac, diocèse de Périgueux; — à Aubais, diocèse de Nîmes; — à Bressoles, diocèse de Moulins; — à Saint-Benin-d'Azy, diocèse de Nevers; — à Ensues, diocèse d'Aix; — à Ruillé-sur-Loir, diocèse du Mans; — à Allanch, près de Marseille; et presque partout, le zèle des habitans est venu en aide aux efforts des pasteurs, par des offrandes en nature ou en argent, dans quelques lieux même, par une coopération plus active au travail des ouvriers; à Belley, la première pierre de la cathédrale a été solennellement bénite par l'évêque, en présence du préfet qui a prononcé un discours fort remarquable, des principales autorités et d'un clergé nombreux; à Mattaincourt, diocèse de Saint-Diez, l'ouverture d'un nouveau monastère a été faite avec pompe, et les reliques du bienheureux fondateur Pierre Fourier y ont été exposées à la vénération des fidèles; — enfin, à Périgueux, des fontaines d'eau jaillissante ayant été obtenues, la ville a voulu, pour en témoigner la reconnaissance, les faire bénir par le premier pasteur. La cérémonie, qui a eu lieu en présence des autorités civiles et militaires, a été terminée par un discours dans lequel le prélat a fait ressortir, avec beaucoup de convenance et d'à-propos, le service rendu à la ville par le maire.

Quelque touchantes que soient ces solennités où le catholicisme déploie toutes les pompes de son culte, elles le sont moins encore que celles dont plusieurs villes ont été déjà témoins depuis quelques mois, et dont trois fois déjà nous avons entretenu nos lecteurs; nous voulons parler des retraites pastorales qui sont en ce moment à peu près terminées. Celle de Nancy a été prêchée par M. l'abbé Boyer, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, qui en a encore donné deux à Saint-Diez; à Nancy, M. le co-adjuteur s'était chargé des conférences; celle de Marseille a été prêchée par M. l'abbé Boué; celle de Langres, par MM. les vicaires-généraux et les directeurs du grand séminaire; celle de Valence, par M. l'abbé Frère, chanoine de Paris; celle d'Agen, par M. l'abbé Dufêtre; celles de Lyon, d'Aix et de Viviers, par M. l'abbé Gondelin; celle de Carcassonne, par M. l'abbé Deplace, et celle de Clermont, par M. l'abbé Debussi. On ne fait, en général, pas assez d'attention à cet exemple que le clergé donne à toutes les classes de la société: certes, il connaît ses devoirs et il est appliqué à les remplir; son zèle, son dévouement, sa charité ne sont guères contestables et sont rarement contestés. Et cependant, il vient chaque année, à des époques fixes, scruter, peser sa vie, y rechercher, pour les corriger, jusqu'aux imperfections qui échappent à sa vigilance de chaque jour, se les reprocher amèrement et s'appliquer à mieux faire encore à l'avenir. Mais le clergé n'est pas le seul corps qui ait des obligations envers la société; et ne serait-il pas beau de voir tous ceux qui ont entre les mains une partie des intérêts publics ou privés se réunir sous leurs chefs, consacrer quelques jours à examiner sévèrement leurs devoirs et la fidélité qu'ils ont mise à les remplir? Quelque intègres que soient nos magistrats, quelque zélés que soient nos administrateurs, quelque probes que soient ceux

qui disposent des deniers publics, ils n'auraient qu'à gagner en estime et en considération. Il est vrai que la religion peut seule inspirer un tel dévouement au devoir, et que malheureusement sa voix arrive d'autant plus difficilement au cœur qu'il est plus préoccupé des intérêts temporels.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

La congrégation de l'*Index* a prononcé dernièrement plusieurs condamnations contre des ouvrages qu'il est important de signaler dès le moment que la cour de Rome a défendu de les *imprimer*, de les *lire* et même de les *retenir en quelque langue* et en *quelque lieu que ce soit*. Nous les indiquerons donc sommairement. Un décret du 25 juillet met à l'*index* : *Philosophie des révélations*, par M. A. Chaho ; *Au-delà du Rhin*, par M. Lerminier ; *La maçonnerie considérée comme le résultat des religions égyptienne, juive et chrétienne*, par le F. M. R. de S. ; *Examen du mosaïsme et du christianisme*, par M. Reghellini de Scio ; *Paroles d'un homme, dédiées au croyant de La Mennais*, par Harroharrang ; *Annales du monde, ou fastes universels de tous les temps et de tous les lieux de la terre* ; *Codé de la fortune* ; *Des bénéfices ecclésiastiques, laïques et mixtes*, par le docteur en lois Isidore Carli ; *Voile levé sur les tristes aventures du P. Jean de Capistran* ; *Poésies lyriques*, par François de Borja Garçao Stokler ; *Vie scandaleuse des papes* ; *Histoire de Rome*, par Maurice Monti ; plusieurs petits traités répandus sous divers titres, et entre autres : *Différences principales entre la religion protestante et la catholique romaine* ; *la Valesane* ; *la Voie du salut* ; *Bref et clair examen de deux pactes* ; *Reflexions sérieuses* ; *Progrès du péché* ; *Abrégé de la Bible, qui montre ce qu'elle contient et ce qu'elle enseigne*.

Un autre décret, du 22 septembre, a mis encore au rang des livres défendus avec toutes les notes les plus sévères : *OEuvres de Henri Heine* ; *Tableaux de voyage*, par M. Reisebilder ; *De la France, De l'Allemagne*, par le même ; *Christ et peuple*, par M. Auguste Siguier ; *Histoire des progrès et de l'extinction de la réforme en Italie*, par Thomas Macerie ; *Destinée sociale*, par M. Victor Considérant ; *Nouvelles transactions sociales, religieuses et scientifiques*, par Virtumnus (Just Muiron) ; *Parole de providence*, par mademoiselle Clarisse Vigoureux ; *Cours d'études*, par l'abbé de Condillac ; *Instructions secrètes de la compagnie de Jésus*, (ouvrage apocryphe imprimé avec un faux nom de ville) ; *Lettres de Pétrarque*, traduites en italien par François Ranalli ; *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient, ou notes d'un voyageur*, par M. A. de Lamartine ; *Jocelyn, épisode trouvé chez un curé*, par le même.

HISTOIRE DU PAPE PIE VII, par M. le chevalier Artaud, ancien chargé d'affaires de France à Rome, à Vienne, etc. (1).

Le pontificat de Pie VII se rattache d'une manière si intime aux troubles qui ont agité la France au commencement de ce siècle ; il y a eu malheureusement entre le chef de l'Église et le chef de l'empire une lutte si inégale, lutte où la force a bien pu triompher un instant, mais où la victoire est en définitive restée à la faiblesse apparente du pontife romain ; tant de personnes se rappelleront long-temps encore la présence du vénérable père des fidèles, ses deux voyages à travers la France étonnée, sa dure captivité, son inestimable patience, qu'annoncer une histoire de cette belle et sainte vie, c'est appeler à la lire non-seulement tous les chrétiens attachés aux intérêts de l'Église, mais tous les hommes qui veulent connaître les motifs secrets des événemens singuliers qui arrachèrent à la ville éternelle le vicaire de Jésus-Christ. Si quelques centaines d'années nous séparaient de l'époque où la papauté était traînée sur les chemins de l'Europe, au gré des caprices d'un soldat, nous éprouverions quelque hésitation peut-être à ajouter foi à cette multitude de calamités qui affligèrent alors l'Église ; mais au milieu des témoins de tous ces faits contemporains, on ne trouve que de nouveaux motifs d'admirer les vues cachées de la Providence, qui permet au vieillard de mourir libre dans son palais, et d'envoyer un prêtre au prince découronné pour adoucir les rigueurs de sa mort dans l'exil. Il nous faudrait plus d'espace que nous ne pouvons en consacrer à un *bulletin bibliographique* pour dire toute notre pensée sur l'ouvrage de M. Artaud ; il nous faudrait le citer presque en entier pour justifier nos éloges. Quand on le commence, on éprouve, dès les premières pages, un tel attrait ; on y découvre dans l'auteur tant de bonne foi ; une connaissance si parfaite de tout ce qu'il raconte, un si tendre attachement pour la mémoire du pontife qu'il a eu le bonheur d'approcher si souvent ; on est tellement frappé de la candeur, de la naïveté de ses récits ; la vérité s'y montre avec si peu d'appâts ; au milieu des éclaircissemens donnés par l'habile diplomate et des pièces curieuses qu'il réunit, qu'on ne peut quitter ce livre ; un des plus remarquables de tous ceux qui ont été publiés depuis long-temps. Une des plus grandes fautes de Bonaparte fut, sans contredit, sa conduite envers Pie VII ; cependant, on l'avait si diversement jugée, qu'il est heureux de voir enfin le voile entièrement levé par la publication des pièces authentiques dont est accompagné l'ouvrage de M. Artaud. Nous voudrions, pour donner une idée de la manière de l'auteur, pouvoir citer en entier le récit plein de vivacité du conclave où Pie VII fut élu à Venise ; ce passage étant trop étendu pour notre cadre, nous nous bornerons à une circonstance que le saint pontife raconta, en parlant de l'accueil qu'il avait reçu en France quand il la traversa pour retourner à Rome.

» A Chalons-sur-Saône, dit-il à M. Artaud, dans la première audience qu'il
« lui accorda à son retour, à Châlons-sur-Saône, nous allions sortir d'une mai-
« son que nous avions habitée pendant plusieurs jours ; nous partions pour

(1) 2 forts volumes in-8°, prix : 15 fr., et 19 fr. par la poste. — Chez Ad. Leclerc et comp., quai des Augustins, 35.

« Lyon : il nous fut impossible de traverser la foule ; plus de deux mille femmes, enfans, vieillards, garçons nous séparaient de la voiture qu'on n'avait jamais pu faire avancer. Deux des dragons chargés de nous escorter nous conduisirent à pied jusqu'à notre voiture, en nous faisant marcher entre leurs chevaux bien serrés ; les dragons paraissaient se féliciter de leur manœuvre, et fiers d'avoir plus d'invention que le peuple. Arrivé à la voiture, à moitié étouffé, nous allions nous y élancer avec le plus d'adresse et de dextérité possible, car c'était une bataille où il fallait employer la malice, lorsqu'une jeune fille, qui, à elle seule eut plus d'esprit que nous et les deux dragons, se glissa sous les jambes des chevaux, saisit notre pied pour le baiser, et ne voulait pas le rendre, parce qu'elle avait à le passer à sa mère qui arrivait par le même chemin. Prêt à perdre l'équilibre, nous appuyâmes nos deux mains sur un des dragons, celui dont la figure n'était pas la plus sainte, en le priant de nous soutenir ; nous lui disions *Signor dragone*, ayez pitié de nous. Voilà que le bon soldat (fions-nous donc à la mine), au lieu de prendre part à notre peine, s'empara à son tour de nos mains pour les baiser à plusieurs reprises. Ainsi, entre la jeune fille et votre soldat, nous fûmes comme suspendu pendant plus d'un demi-quart de minute. Ah ! que nous avons été content de votre peuple ! »

LE CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE DANS SES RAPPORTS RELIGIEUX ET POLITIQUES, par M. l'abbé Jager, deuxième édition. (1)

M. l'abbé Jager a publié, il y a un peu plus d'un an, un traité fort remarquable sur la question si souvent agitée du célibat ecclésiastique. Cet ouvrage, qu'il avait extrait de sa controverse avec les ministres anglicans de l'université d'Oxford, et dont il vient de donner une seconde édition à laquelle il a ajouté des considérations de la plus haute portée sur *l'étude des sciences ecclésiastiques*, est le résumé de la doctrine, non-seulement de l'Église catholique, mais de tous les peuples et de tous les pays, sur la viduité et le célibat. L'auteur forme comme un faisceau du témoignage des païens d'abord, puis des canons des conciles, des ouvrages des pères, et quand il a établi que dans tous les siècles, chez toutes les nations le célibat religieux a été ou prescrit ou honoré, il attaque directement les protestans, il s'empare des faits nombreux qu'ils ne peuvent contredire, des calculs officiels publiés par les journaux anglais, il groupe les chiffres donnés par eux, et montre quelles sommes énormes dévorent chaque année les familles de quelques membres du clergé anglican. Il est impossible de réunir dans un cadre fort modeste un plus grand nombre de preuves concluantes, de raisonnemens pleins de force et de logique. Du reste, un fait qui dira plus que tous nos éloges et dont nous pouvons garantir l'authenticité, c'est qu'un ministre anglais, antagoniste prononcé de M. l'abbé Jager, après avoir attentivement médité l'ouvrage dont nous nous occupons, a reconnu qu'il est impossible d'y répondre, et avoué que *sur ce point* il se déclare vaincu. C'est là une belle vic-

(1) In 8°, chez Caume frères, 5, rue du Pot de-Fer.

toire et qui en présage d'autres encore à M. l'abbé Jager : nous serons heureux de le suivre dans la carrière qu'il a embrassée, et d'applaudir des premiers à ses efforts et à ses triomphes.

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, DUCHESSE DE THURINGE,
par M. le comte de Montalembert, pair de France (1).

Nous avons annoncé, il y a quelques mois, à nos lecteurs l'apparition de cet ouvrage de M. de Montalembert, en signalant à leur attention le beau travail historique qui lui sert d'introduction.

Nous promîmes à cette époque aux lecteurs de la *Revue Catholique* de les entretenir plus au long de l'*histoire de sainte Élisabeth*, lorsqu'elle aurait paru en entier. Nous avons trop différé à remplir cette promesse ; et si nous fûmes des premiers à saluer ce beau début de l'un des plus brillans écrivains de l'école catholique, nous venons un peu tard pour lui rendre pleine justice : condamnés à n'être que les échos de toute la presse religieuse qui a été si unanime sur le mérite de cet ouvrage. Cette unanimité est trop honorable pour M. de Montalembert, pour que nous ne l'en félicitions pas, aujourd'hui surtout qu'il existe, parmi les organes de la publicité, une telle divergence et même un antagonisme si prononcé.

On n'a pourtant pas, que nous sachions, assigné au juste à cet ouvrage la place qui lui convient, ni même marqué la catégorie de laquelle il ressort. C'est qu'en effet, l'*histoire de sainte Élisabeth* ressemble fort aux ouvrages avec lesquels elle est en conformité de titre et de sujet. Ce n'est ni une vie de sainte, ni une légende ; ni une histoire édifiante comme il y en a tant, et même comme elles le sont toutes. Cet ouvrage est à part, sous bien des rapports.

Jusqu'à ce jour, on n'a guère connu que deux manières d'écrire la vie d'un saint ; et ces deux manières dépendaient des dispositions personnelles de l'historien. Ou il était croyant, et alors il écrivait avec son cœur et sa foi pieuse ; ou il était faible dans la foi, croyant à demi, et alors il raisonnait les faits qui devaient lui servir de matériaux, rejetant ou couvrant d'un voile les miracles et événemens surhumains ; cherchant à chaque page à se faire pardonner ce qu'il croyait par ce qu'il rejetait, timide et confus, suant le respect-humain à chaque ligne. Chez les écrivains de la première catégorie, il y a en général peu de critique ; chez ceux de la seconde, il y a souvent de la critique, mais jamais de l'onction. Leur lecture glace l'âme et la dispose à l'incrédulité par l'ennui. Les uns et les autres restent en arrière du but, ou s'en éloignent ; car la réunion de la critique et de l'onction sont les conditions essentielles et premières de toute monographie ascétique.

M. de Montalembert nous paraît l'avoir bien compris. Son esprit et son cœur réunis ont fait les frais de la composition de son ouvrage. Franchement et toujours croyant, il n'a jamais balbutié en racontant les choses surhumaines dont la vie de la bienheureuse Elisabeth est parsemée ; on ne l'a pas vu, à genoux devant l'incrédulité souriante, lui demander grace pour les miracles qu'il était

(1) Chez Debécourt, 69, rue des Saints-Pères.

obligé de mentionner. On voit en le lisant que c'est un homme qui a par devers lui fait sa foi, après l'avoir soumise à l'épreuve d'une raison sévère et éclairée, et qui ne s'en départ plus. Sous ce rapport, sa manière est ronde et ne trahit aucune hésitation intérieure.

La critique ne perd pourtant rien à cette foi. M. de Montalembert reconnaît ses droits et se soumet à ses lois. Les recherches nombreuses et minutieuses auxquelles il s'est livré pour rassembler les matériaux de son travail nous sont un sûr garant de son exactitude. Foi et piété d'une part, recherches consciencieuses et appréciation éclairée de l'autre, telles sont les deux qualités que nous retrouvons éminemment dans toutes les parties de ce livre. Ce sont elles qui, jointes à cette onction suave qui parfume le style du jeune écrivain, assurent à cette histoire une place d'autant plus distinguée dans notre littérature religieuse qu'aucun livre de ce genre ne les réunit au même degré.

De nos jours, on demande à grands cris des sujets et des ouvrages émouvans. Surexcitées par les inventions de la littérature contemporaine, les sensibilités sont émoussées et ont besoin d'alimens plus énergiques. Les écrivains qui ont reçu ou qui se sont donné la mission de lui en fournir ont eu recours à une sorte d'empirisme littéraire qui a aggravé le mal. Le remède ne serait-il pas dans un système opposé? Le succès de l'ouvrage que nous examinons, et de quelques autres qu'on pourrait appeler du même style, porterait à le croire.

Un bel avenir littéraire est réservé à M. de Montalembert : ce qu'il a déjà fait en est un sûr garant, et déjà ce ne sont plus de simples espérances. Pour nous, nous le félicitons d'avoir consacré sa plume, en nous racontant les vertus et les grâces de *la chère sainte Élisabeth*. Un jour, nous en sommes sûr, plein d'années et de gloire, en repassant ses jours écoulés, il retrouvera avec bonheur, au seuil de sa vie, ce monument pieux et élégant, cette fleur gracieuse qu'il y a déposée.

MOUTTET.

Parmi les livres qui doivent être le plus recommandés, nous citons les *Lettres d'un frère à sa sœur, sur la physique*. Ce tout petit livre, écrit avec correction, contient assez de science pour les gens du monde. M. Passot, son auteur, s'est mis à la portée des commençans; ce n'est pas dire que les savans ne puissent encore le lire avec intérêt.

En rendant compte, dans notre dernier numéro, d'un petit livre très-spirituel, ayant pour titre; *Napoléon n'a jamais existé*, nous oubliâmes de dire que cet ouvrage se trouvait chez M. Pétrus Borel, éditeur, rue Mazarine.

Le Rédacteur en chef, VICOMTE WALSH.

Bureaux de la *Revue Catholique* : Rue Saint-Honoré, 545.

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR

L'ÉVANGILE.

Nous voici arrivés au jour qui sépare les temps anciens des temps modernes, à la plus grande époque de l'histoire de l'humanité. « Jésus-Christ, dit saint Paul, est venu régénérer toutes choses dans les cieux » et sur la terre. » On conçoit qu'en régénérant la société, le Christ a régénéré la poésie, qui en est la voix sublime. Or, cette régénération s'est opérée par le quadruple récit des actes et des paroles de Jésus, par l'*Évangile*. Nous ne sommes pas tombés si bas dans l'opinion de nos lecteurs qu'il nous faille déclarer ici que nous n'avons pas la prétention de soumettre à la critique ordinaire les pages de ce livre sacré, mais il nous a paru impossible de s'occuper d'histoire littéraire sans y faire entrer le livre qui a sans contredit le plus influé sur le développement intellectuel des modernes, et qui, nous l'espérons, aura sur l'avenir de la poésie et des arts une influence plus profonde encore, si nous en croyons le spectacle qu'offre à nos regards depuis plusieurs années le travail de la société.

Aucun écrit n'approchera jamais de l'importance humanitaire de l'*Évangile*. En religion, c'est le mystère d'amour qui sauve le monde; dans l'ordre social, c'est la plus étonnante rénovation qui fût jamais. « Le sacrifice de l'esprit, dit un célèbre écrivain moderne, rétablit l'ordre dans nos pensées, et celui du cœur dans nos sentimens, en les rendant conformes aux sentimens et aux pensées de Dieu. L'homme, enivré du désir de la science, voulut la substituer à la foi, et une nuit éternelle couvrit son entendement. Il a fallu que le Verbe se faisant homme entrât, si l'on peut le dire, dans cette nuit pour la dissiper. La lumière a lui dans les ténèbres. La parole a de nouveau manifesté la vérité, et tous ceux qui croient la possèdent. »

Ce fut quelque chose de bien merveilleux que l'établissement de la société nouvelle au milieu de tous les désordres de l'ancienne. Il n'entre pas dans mon plan de tracer ici des tableaux qui se trouvent partout sur la corruption de la société païenne, et sur les égaremens de la science de cette époque; mais rappelons encore une fois toute l'im-

possibilité de substituer à ces orgies de l'intelligence et de la matière l'obéissance simple et humiliée, les mœurs austères, les vertus angéliques prêchées par le Christ, en ne s'appuyant que sur des moyens humains. Je m'imagine que les paroles évangéliques tombant, pour la première fois, au milieu d'une école philosophique de Rome ou d'Athènes durent y produire un effet bien étrange. Ce riche Romain, au milieu de ses esclaves, haussa les épaules de pitié en écoutant cette voix qui proclamait l'abolition de l'esclavage, qui exaltait la pauvreté et abaissait la grandeur. Tout était nouveau dans cet enseignement. Le développement de la liberté civile dans le monde est impossible sans l'*Évangile*. En lui est l'avenir des peuples : la liberté, s'appuyant sur l'esprit de sacrifice, dont l'origine est dans l'enthousiasme que donne l'amour de Dieu. On ne peut plus écrire aujourd'hui (tant cette éblouissante vérité a été répétée de fois !) que l'esprit religieux seul peut donner la liberté aux peuples, et que la passion féroce, prise long-temps pour la liberté, par des hommes qui n'élevaient pas les yeux plus haut que la terre, ne produit qu'une tyrannie effroyable et sanglante. Avec l'amour de Dieu, qui enfante l'amour de l'humanité, et conséquemment l'abnégation personnelle, autant qu'elle est dans la mesure de notre nature, tout affranchissement de l'individu s'effectue sans péril pour le monde, et ce n'est que lorsque ce sentiment exquis aura été réveillé dans le cœur des hommes que la régénération sociale, tant annoncée de nos jours, paraîtra et sera fructueuse pour les peuples. Hors de cette vérité, il n'y a que des illusions, de trompeurs mirages, des expériences sans issue.

L'esprit de sacrifice, l'amour, est le sentiment que respire tout l'*Évangile*, il est comme le fond de toutes les pensées de cet adorable livre. C'est ce qui rend ce mystérieux langage si pénétrant et si fécond en consolations ; chaque mot aime, si je puis ainsi m'exprimer. Aussi, que de douces larmes il a arrachées à des yeux que glaçait l'agonie du cachot ou les tortures lentes ou cachées de la vie humaine. Quand on songe à ce que ces pages ont enfanté de grandes actions, de dévouemens sublimes, de glorieuses victoires sur des passions terribles, de bienfaisantes lumières ; quand on songe qu'elles ont changé le cœur de l'homme, qu'elles ont fait du martyr une gloire et un bonheur, qu'elles ont rendu à l'ame l'empire que la matière usurpait, qu'il est dans leur destinée de guider l'humanité dans son laborieux voyage

jusqu'à la fin des temps, on sent profondément que ce ne sont pas là des pages sorties d'un front d'homme ; la voix de Dieu y éclate, ou plutôt elle s'insinue dans l'âme avec un parfum et une mélodie ineffables ; elle la calme, l'épure, l'élève ; elle la remplit de cet amour qui est la vie, comme la haine est la mort.

On n'est pas assez frappé aujourd'hui de ce qu'étaient alors les paroles qui suivent :

» Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi.

» Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. (S. Matth., v, 43 et suiv.)

» On lui présenta alors de petits enfans afin qu'il leur imposât les mains, et qu'il priât pour eux : et comme ses disciples les repoussaient avec des paroles rudes,

» Jésus leur dit : Laissez là ces enfans et ne les empêchez pas de venir à moi : car le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent. » (S. Matth., 19.)

Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits : allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour ses anges.

» Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire.

» J'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas logé ; j'ai été sans habits, et vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité.

» Alors ils lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou sans logement, ou sans habits, ou malade, ou dans la prison, et que nous avons manqué à vous assister ?

» Mais il leur répondra : Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un de ces plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. »

Que sont les prières du vieux poète grec et ses belles peintures de l'hospitalité antique auprès de ces paroles adorables ? Il faut tomber à genoux. Qui peut trouver quelque chose de l'homme dans ce langage ? Dieu respire dans chaque mot.

Arrêtons-nous ici, et admirons quelles moissons a fait lever cette semence. Ces mots tombés des lèvres du Christ ont changé les rapports de l'homme avec l'homme. Ils ont fait de la pauvreté une dignité étonnante ; ils l'ont élevée jusqu'à Dieu. Le monde a vu se former d'immenses associations pour soulager et éclairer le pauvre, les héros du christianisme ont franchi les mers et porté la lumière et l'espérance aux peuples endormis dans une barbarie ignoble. L'Alexandre de ces sublimes conquêtes, François Xavier, apprécié par la raison la plus froide, laisse loin derrière lui tous les conquérans de la terre. La charité et le génie se sont réunis dans bien des âmes pour montrer à l'univers ce qu'il y a jamais eu de plus élevé parmi les mortels. Un écrivain demandait cette année, à propos de mon travail sur l'histoire des lettres avant le christianisme, ce que les chrétiens avaient fait pour le peuple!..

Ce qu'ils ont fait?... Sans parler des bienfaits infinis de la charité, à qui donc devez-vous l'affranchissement politique, l'émancipation dont les progrès éblouissent vos yeux dans ce siècle. « Ils menaçaient » naguère les églises au nom de la liberté, les insensés! Ils ne com- » prenaient pas que leurs simulacres de libertés humaines ne font que » rendre les hommes égaux en droits, tandis que la religion du Christ » en fait des frères. Ils ne voient pas que leurs lois ne veulent que la » justice de chacun à chacun, tandis que le catholicisme veut la charité, » c'est-à-dire le dévouement complet de l'homme pour l'homme (1). » L'humanité devra bientôt au christianisme un autre bienfait, l'extinction de la guerre. Cette sublime doctrine, en s'infiltrant dans la plus grande partie du monde qu'elle enserme dans l'unité religieuse, rendra bientôt tout antagonisme de peuple à peuple impossible. Quel que soit le lointain avenir que découvre l'œil du philosophe, il ne peut apercevoir un état social qui ne dérive pas des paroles de Jésus.

Cette noble destination donnée à l'âme humaine, le sacrifice du moi pour le bien de tous, en l'élevant au-dessus de ce qu'elle était auparavant, lui a créé des besoins nouveaux, et le premier a été une poésie régénérée par la voix de Dieu, pénétrant plus au fond des mystères spiritualistes. La révolution produite dans la poésie et dans les arts par le christianisme est profonde. C'est de l'Évangile que découle cette suite merveilleuse de chefs-d'œuvre qui ont éclairé et consolé le monde

(1) *Gazette musicale* du 17 avril 1836.

depuis dix-huit siècles. Mais ce qui sans contredit marque plus spécialement la différence qui sépare la poésie d'avant le christianisme de celle qui l'a suivi, est l'expression de l'amour, et c'est très-compréhensible, car l'amour est, comme nous l'avons dit, l'essence de l'Évangile, et ce livre divin, en nous révélant de nouveaux rapports entre Dieu et l'homme, a dû modifier ceux qui existaient entre les créatures.

Tout le prodigieux génie de la Grèce, génie qu'aucun peuple n'a égalé, n'aurait pu trouver la peinture de l'amour que nous devons aux idées chrétiennes, aucune faculté humaine ne pouvait atteindre là. Il fallait que Dieu lui-même régénérât tous les sentimens du cœur de l'homme, pour que la poésie eût à peindre une passion si élevée et si céleste. Il fallait qu'il les régénérât, non-seulement par ses paroles, mais par cette mort étonnante qui imposa à Dieu toutes les misères de l'humanité, et fut le plus étonnant sacrifice de l'amour.

On ne peut se faire l'idée de notre éblouissement à nous, hommes du monde, peu habitués à vivre dans les zones célestes, lorsque nous abordons pour la première fois les plages inconnues du spiritualisme chrétien. Il y a peu d'années encore que j'ai commencé à vivre avec les grands écrivains que l'Église a consacrés du nom de saints.—L'apôtre Jean, Augustin, François d'Assise, Thérèse, Gertrude, François de Sales, et l'anonyme qui nous a légué le livre béni de l'Imitation; et cette grande âme de Bossuet, dans laquelle je ne sais ce qu'il faut le plus admirer de l'intelligence ou de l'amour.

L'infini est le but de l'amour; toutes les fois que l'âme cherche ailleurs ses jouissances, elle souffre et languit. Les hommes d'amour par excellence sont ceux qui, élevés au-dessus du monde visible, et délivrés de ces liens qui nous pèsent, vivent dès ce monde de la vie du monde à venir. Oh! pour eux, l'amour qui s'attache à une créature toujours imparfaite et bornée dans ses affections comme dans son intelligence, l'amour sujet à l'inconstance ou à la mort de l'objet aimé, est sans doute bien aveugle et bien étrange. Ils doivent prendre en pitié leurs semblables qui se tourmentent pour trouver le bonheur dans un sentiment qui peut tout au plus en offrir l'image pour quelques jours.

Mais peu d'hommes arrivent à ce complet détachement du *visible*. Dieu est bien haut pour beaucoup d'êtres dont l'âme a perdu les ailes qui la soulevaient vers lui. Ceux qui sans atteindre à cette élévation

conservent encore le noble spiritualisme, sans lequel la vie n'est plus qu'une végétation dans la fange, jettent dans l'amour d'un autre être créé les rêves infinis et les jouissances pures, et cette passion devient une communion sainte de deux cœurs et de deux intelligences. Pour se convaincre de toute la distance qui sépare les peintres sublimes de l'amour humain venus avant le christianisme de ceux qui vinrent après, il ne faut que comparer *la Magicienne* de Théocrite, *la Phèdre* d'Euripide et *la Didon* de Virgile, avec *la Phèdre* française, et surtout avec *la Juliette* et *la Desdémone* de Shakespeare.

Ce n'est pas dans la forme qu'il faut chercher la grande rénovation poétique opérée par l'*Évangile*. On ne trouve pas ici ces merveilleuses harmonies homériques ou sophocléennes, quoique la langue grecque ait servi à trois évangélistes. La rénovation est toute dans l'idée. Qu'on lise le quatrième chapitre de saint Jean, qui contient le célèbre épisode de la Samaritaine. Les versets 5 et 6 sont pleins de cette poésie du paysage que nous avons tant de fois admiré dans la *Bible* :

« Il vint en une ville de Samarie, nommée Sichar, près de l'héritage » que Jacob donna à son fils Joseph.

» Or, il y avait là un puits qu'on appelait la fontaine de Jacob. Et » Jésus étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine pour se re- » poser. Il était environ la sixième heure du jour. »

Moïse et le poème de Tobie sont pleins de ces ravissans détails. Homère nous offre surtout dans l'*Odyssée* des paysages que la Bible elle-même ne surpasse pas. Le langage de saint Jean est simple et doux comme la conversation d'un ami. C'est dans l'idée qu'il faut chercher la nouveauté et la véritable grandeur : « Jésus lui répondit : » Quiconque boit de cette eau aura encore soif, au lieu que celui qui » boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif.

» Mais l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui une fontaine d'eau » qui rejaillira dans la vie éternelle. »

La simplicité est tellement le caractère des Évangiles que même dans le passage où la grande poésie nuagée paraît le plus naturelle, l'écrivain s'emble l'éviter avec soin. Voilà comment saint Marc raconte la transfiguration :

« 1. Six jours après, Jésus ayant pris Pierre, Jacques et Jean, les

» mena seuls avec lui sur une haute montagne à l'écart, et il fut
» transfiguré devant eux.

» 2. Ses vêtemens devinrent tout brillans de lumière et blancs comme
» la neige, en sorte qu'il n'y a point de foulon sur la terre qui puisse
» en faire d'aussi blancs.

» 3. Et ils virent paraître Élie et Moïse qui s'entretenaient avec
» Jésus.

» 4. Alors Pierre dit à Jésus : Maître, nous sommes bien ici : faisons-
» y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie.

» 5. Car ils ne savaient ce qu'ils disaient, tant ils étaient effrayés.

» 6. En même temps, il parut une nuée qui les couvrit ; et il sortit
» de cette nuée une voix qui fit entendre ces mots : Celui-ci est mon
» fils bien-aimé, écoutez-le.

» 7. Aussitôt, regardant de tous côtés, ils ne virent plus personne que
» Jésus, qui était demeuré seul avec eux. »

Saint Matthieu est plus poète : la face de Jésus-Christ resplendit
comme le soleil, et ses vêtemens devinrent blancs comme la lumière.

Les *Évangiles* devaient nécessairement être écrits de cette manière
simple. Ce n'est pas un monument littéraire. Les apôtres enseignaient
de vive voix, et nous voyons dans l'histoire que les évangélistes furent
priés d'écrire ce qu'ils avaient entendu de la bouche du Sauveur, parce
que ceux qui avaient vu le Christ venant à vieillir, on craignait que
la pureté de la doctrine sainte ne s'altérât dans la suite des siècles, en
passant par tant de bouches. Les évangélistes écrivirent donc, saint
Matthieu en hébreu, et les trois autres en grec, suivant les lieux où ils
se trouvaient. Ils écrivirent leurs souvenirs, sans chercher à les orner,
quoique se servant de deux langues riches de poésie, sans préoccupa-
tion d'écrivain, seulement parce qu'ils sentaient que ces simples pa-
roles contenaient les destinées du genre humain. Aussi n'est-ce pas
tant comme une étude littéraire sur l'Évangile même qu'il faut consi-
dérer ces pages que comme un aperçu sur les nouvelles voies ou-
vertes à la pensée par le quadruple récit de la vie de Jésus.

Ce grand miracle de l'amour de Dieu pour l'homme confond l'ima-
gination, et il est inutile de remarquer ici que l'Évangile considéré
sous le rapport poétique domine, quant à l'idée, les poèmes antiques
de toute la hauteur qui sépare Dieu de l'homme. Quel poète digne de
ce nom, ayant à raconter ce mystère, n'aurait pas rougi de chercher à

l'orner des parures ordinaires de la poésie. Mais essayons de rappeler quelques-unes des profondes sensations que recouvre cette naïveté de la parole évangélique.

Jésus a enseigné sa doctrine, *il a régénéré tout dans le ciel et sur la terre*, il lui reste à donner son sang pour racheter l'homme déchu. Sa parole divine a prédit toutes les circonstances des tortures qui doivent séparer son ame de la forme qu'elle a revêtu. Il a supporté jusque là la prévision de son martyre avec la force d'un Dieu ; mais comme en revêtant la nature humaine, il l'a prise avec toutes ses misères, ses fautes exceptées, il faut qu'il subisse la plus grande de toutes ses misères, la défaillance de l'ame. Ceci est poétiquement admirable. Dans les grandes douleurs, nous nous étonnons souvent que des momens se succèdent sans que nous ayons la *conscience* de ce que nous éprouvons, puis tout-à-coup notre ame se réveille et voit d'un coup-d'œil toute la suite de larmes qui nous attend. Alors, il y a en nous d'immenses épouvantemens, et nous défaillons, nous entrevoyons la mort de l'ame, comme si l'ame pouvait mourir. Le Christ a passé par un de ces instans.

« Alors, dit saint Matthieu, Jésus arriva avec eux en un lieu appelé » Gethsémani ; et il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici pendant que je » m'en irai là pour prier.

» Et ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il com- » mença à s'attrister et à être dans une grande affliction.

» Alors, il leur dit : Mon ame est triste jusqu'à la mort : demeurez » ici et veillez avec moi.

» Et s'en allant un peu plus loin, il se prosterna le visage contre » terre, priant et disant : Mon père, s'il est possible, faites que ce calice » s'éloigne de moi : néanmoins qu'il en soit non comme je le veux, » mais comme vous le voulez.

» Saint Luc ajoute : Alors il lui apparut un ange du ciel qui vint le » fortifier, et étant tombé en agonie, il redoublait ses prières.

» Et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui décou- » laient jusqu'à terre. »

La plus grande douleur du Christ, ce fut lorsque, Dieu lui-même, il se sentit comme abandonné de l'esprit divin, et que ce sentiment lui arracha ces mots : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous » délaissé ? »

Écoutons ici des paroles si étrangement belles que nous nous étonnerions qu'elles fussent tombées des lèvres d'un homme, si cet homme ne s'appelait Bossuet.

« O âmes qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous
» enfoncez d'abîme en abîme, si loin de Dieu, ce nous semble, et telle-
» ment séparées de lui par ce grand chaos, que votre voix ne peut par-
» venir à ses oreilles comme si vous étiez dans l'enfer ; je vous remets
» entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger,
» son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous, et s'il ne
» veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve. Dites avec lui, dans ce
» creux, dans cet abîme profond : Je me meurs, je vais expirer. Mon père,
» je recommande, je remets mon esprit entre vos mains. » (Luc, XXIII,
46.) « Je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout
» son exercice. — Après cela, taisez-vous et attendez en silence votre
» délivrance. » (*Élev. sur les mystères.*)

Et nous aussi, ô grand homme, taisons-nous, car il n'y a pas de formules pour admirer de tels mots. AMÉDÉE DUQUESNEL.

(*Lc. suite au numéro du 15 janvier.*)

LES ORPHELINS DU CHOLÉRA.

Là où passent les fléaux restent de durables traces ; et quand la terre a été livrée aux étreintes d'un de ces envoyés de la colère céleste, elle en est long-temps émue, elle en pleure long-temps.

Les conquérans marquent leur passage par le sang et les larmes, par la destruction et la ruine, et dans les nations qui ont été foulées sous les pieds de ces terribles voyageurs armés, il y a un long retentissement de douleur ; et le glaive, qui décimait, ne frappe plus, que les peuples saignent et gémissent encore !

En France on oublie plus vite qu'ailleurs, et il y a en nous tant de légèreté ! que c'est surtout ici que l'on peut dire :

Le sourire est voisin des pleurs.

Cependant parlez du CHOLÉRA, et vous verrez, aujourd'hui encore, que l'on se souvient de lui. Quand on arrive à dire son nom dans nos

cercles, le bruissement des choses vaines se tait, et vous entendez, tout à côté des orchestres de bals, ces mots prononcés avec anxiété :

OU EST-IL ?

Ah ! tout dernièrement, il était sur les pas des exilés, que nous suivons de notre amour et de nos regrets ; et comme s'il n'avait pas assez pesé sur la France, il était allé chercher, bien loin d'elle, *un Français de plus* pour le frapper. Car, maintenant, il est reconnu que Charles X est mort du choléra.

La vertu est donc aussi atteinte par les messagers de la colère de Dieu ?

Oui. Voyez saint Louis mourant de la peste sur le sable d'Afrique, comme l'aïeul de HENRI-DIEUDONNÉ emporté en quelques heures par le choléra dans la ville de Goritz !

Alors que les tempêtes bouleversent le ciel et remuent la terre, ce n'est pas l'hysope qui a le plus à redouter la foudre, c'est le cèdre qui porte haut ses branches.

Quand le fléau qui arrête et congèle le sang, qui tord les membres et les rend bleus, s'est abattu sur Paris, nous nous en souvenons tous, il a dévoré les pauvres et les riches ; mais, pendant quelque temps, il a eu comme des égards pour la richesse, comme du courroux contre la misère..... Aussi que de pauvres orphelins il a faits ! et combien ne voyons-nous pas aujourd'hui de jeunes garçons qui n'ont plus de pères pour leur apprendre à gagner leur pain ! de jeunes filles qui n'ont plus de mères pour leur enseigner la vertu !

Cette famille sans parens est étendue et nombreuse, et si la Religion ne la montrait à la Charité, que deviendrait-elle ? Tous ces enfans qui ne mourraient point parmi les morts, ces infortunés, que le fléau a eu l'air de trouver trop petits pour les prendre, ont grandi.

LES VOICI..... Un prélat que l'on avait chassé de parmi nous, que l'on avait menacé de mort, calomnié, persécuté et proscrit, ne vint point redemander le palais et l'asile qu'on lui devait ; mais quand le choléra se leva contre son troupeau, bien vite il accourut, et quand il oubliait tous les autres trésors pillés, il pensa aux trésors de Jésus-Christ, et, s'établissant dans les hôpitaux, revendiqua hautement les pauvres.

Alors que de saints, que de généreux dévouemens auprès du dévouement du pasteur ! Tant de charité a lassé le fléau, il nous a quitté. Mais les orphelins des victimes sont restés, et depuis quatre ans mon-

seigneur l'archevêque de Paris les a pris sous sa paternelle protection. Le 22 de ce mois, il va être fait une quête en leur faveur.

Cette œuvre de charité a eu, à son début, un immense succès. On se souvient de la collecte faite en 1833 dans une des églises de Paris. L'orateur chrétien qui avait étalé, aux yeux de tous, la misère et les besoins des *orphelins faits par le choléra*, avait été si éloquent, le but et la nécessité de l'œuvre avaient été si bien montrés, que les pieuses dames *chargées* de la quête n'avaient pas eu seulement à recevoir de l'argent, mais que des parures, des boucles, des chaînes, des montres d'or avaient été mises en profusion dans les bourses de velours et les bassins d'argent!

Espérons que, cette année encore, la part des orphelins sera bonne. Le choléra rôde aujourd'hui à l'entour de la France, il est dans la Bavière et dans l'Italie; mettons des bonnes œuvres entre lui et nous, la charité vaut mieux pour nous préserver de ses torturantes atteintes, que les sachets de camphre et les ablutions de chlore.

Je viens de rappeler le succès d'une quête, qu'il me soit permis d'essayer de redire un trait que j'ai entendu citer par monseigneur l'archevêque de Paris, il y a peu de semaines... Oh! pour que ma relation ne soit pas froide, pour qu'elle puisse aller au cœur de ceux qui la liront, je voudrais pouvoir me ressouvenir des propres paroles du prélat!

Vous le savez, quand le fléau parut, quand il s'abattit sur nous, on disait, il ne va point frapper sur les hautes montagnes, ni sur les bords de la mer; les vents vifs et froids, le mouvement des flots, l'air salin l'empêchent d'approcher. Alors on émigrerait des villes, on quittait les plaines, on se réfugiait dans les régions élevées des Pyrénées et des Alpes, et sur les bords de l'Océan. Mais le choléra ne tenant compte de ce que disait la multitude, de ce que recommandait la science, allait toujours son train, fauchant, abattant de droite et de gauche. Terrible Protée, qui prenait toutes les formes; terrible voyageur qui prenait tous les chemins pour arriver où Dieu lui avait dit d'aller.

Dans un petit hameau de Bretagne dont les cabanes de pêcheurs s'avancent dans la mer, demeures pauvres et chétives que les vents tourmentent sans cesse, vivait, sans crainte du fléau une simple et naïve population..... Quand le cri d'épouvante qu'avait jeté Paris était parvenu à ce petit village, ses habitans s'étaient dits: Le choléra ne

viendra pas à nous, il ne descend que sur les grandes villes. Et pendant qu'ils se rassuraient ainsi les uns les autres, voilà que le messager des vengeances se dresse au milieu d'eux, et que les robustes pêcheurs, et leurs femmes accoutumées aux rudes travaux, et les enfans qui jouaient parmi les vagues, tombent sous sa main glacée..... Le curé, les sœurs de charité meurent à leur tour, et la terrible maladie va toujours moissonnant.....

Sur ce point avancé de la côte bretonne, je ne sais pourquoi le gouvernement avait établi une garnison de vingt ou trente soldats que commandait un officier.

Les hommes armés étaient saisis comme les autres par le fléau, et plusieurs soldats avaient aussi succombé; mais il restait de la petite troupe encore une dizaine d'hommes et le lieutenant..... Et voyez, le choléra avait tant dépeuplé le village qu'il n'y restait plus personne pour soigner les mourans, pour enterrer les morts! Et quand un cadavre venait d'être ajouté aux autres cadavres, c'étaient les soldats qui l'ensevelissaient, le portaient au pied de la croix de pierre du hameau, l'officier tenant le Crucifix des funérailles, jetant l'eau bénite sur le cercueil, et disant le *De profundis* et le *Liberá*.

Oh! si j'étais peintre, je voudrais faire un tableau de cette scène chrétienne! tout prêterait à son effet. Le site sauvage d'un hameau tout près des flots et des rescifs, la tour grisâtre de l'église se perdant dans les brumes de mer, les cabanes sans habitans, seulement quelques rares figures pâles et amaigries, quelques paysans la tête nue, le chapelet à la main, regardant de loin les soldats enterrant le mort... Et de petits enfans qui pleurent par ce qu'ils n'ont plus de mère, plus de père, plus de sœur pour leur rompre le pain!....

Où je me trompe beaucoup, ou il y aurait en pareil tableau de quoi émouvoir, de quoi faire pleurer.....

Pendant que nous étions à raconter les beaux traits qui étaient venus se mêler aux épouvantemens du fléau, il nous fut encore dit un acte d'humilité qui mérite grandement d'être rapporté.—C'était un matin, ici, à Notre-Dame, il n'y avait personne dans l'église, une femme qui arrangeait les chaises remarqua, tout près du grand portail, un homme en haillons à genoux sur la pierre, et qui priait avec ferveur. Cet homme, en la voyant, se leva, et venant à elle, lui dit : Madame, vou-

lez-vous prendre ces trente sous et les mettre dans le tronc des cholériques.

— Et, pourquoi? demanda la loueuse de chaises; pourquoi n'allez-vous pas les y jeter vous-même....?

— *Oh, madame, repartit le chiffonier, ma mise est si misérable, que si l'on m'apercevait près des deniers des pauvres; on pourrait me soupçonner, et croire que je veux les voler.*

Ces paroles sont humbles à fendre le cœur!

Vicomte WALSH.

Les Couvens de Rome.

Voir Rome à travers ses palais, l'admirer dans ses monumens, la contempler dans ses ruines immortelles, s'asseoir sous le sublime péristyle de son Panthéon, après avoir salué la basilique de Saint-Pierre; demander à son Forum, à son Capitole, à son Colysée, dont les membres épars, comme ceux du poète, parlent si haut à l'imagination, leur demander un souvenir de gloire, d'éloquence ou de martyr; prier, avec les chrétiens, sur les lieux mêmes où moururent, crucifiés, les apôtres Pierre et Paul, ou s'humilier, avec les artistes, devant les Raphaël et les Michel-Ange, dont le temps a respecté les chefs-d'œuvre; parcourir la ville sanctifiée et par l'histoire et par la foi; jeter un œil plein d'enthousiasme sur ces marbres qui parlent au cœur, sur ces toiles qui, à force de vérité, saisissent l'âme; se laisser mollement bercer, soit au murmure incessant des innombrables fontaines, soit à la légère brise qui, le soir, vient rafraîchir cette atmosphère embrasée; du haut de la colonne Antonine, découvrir la capitale du vieux monde chrétien, la suivre depuis son berceau jusqu'au jour où Auguste y entra triomphant et empereur; s'arrêter à la maison de Brutus comme aux thermes de Caracalla; assis sur le Monte-Mario, ombragé de pins toujours verts, la prendre à Ponte-Mole où Maxence se noya, quand le labarum apparut à Constantin, et se laissant aller aux caprices du Tibre, fixer son regard étonné sur ces innombrables dômes de riches églises, formant la couronne et l'apanage de la grande, de la première

de toutes les églises, de Saint-Pierre; étudier avec la piété ou avec la science tout ce que la cité contient de saint ou de savant, depuis les catacombes d'où chaque homme s'élançait chrétien, où chaque cadavre revenait martyr, jusqu'aux statues dispersées du Forum, de la colonne Trajane et des temples consacrés aux trois cents mille dieux que Varron comptait dans la Rome païenne; pâlir de bonheur ou tressaillir de foi, quand votre pied curieux interroge un marbre antique, un torse mutilé, ou quand vos mains, humblement tremblantes, pressent quelques ossemens de ces morts que la religion immortalise; parcourir Rome en tous sens, sous tous ces différens aspects; la contempler, lorsque son soleil l'inonde de magiques lumières, ou lorsque la nuit la couvre de ses ombres rafraîchissantes, la voir ainsi cette Rome qui, depuis près de trois mille ans, occupe le monde, est bien beau, est bien doux, est bien consolant; mais ce n'est pas assez.

Alors vous pouvez, il est vrai, reprendre votre bâton de pèlerin, traverser les Alpes ou les mers, et, vous acheminant vers le lieu de votre naissance, emporter encore un souvenir de toutes les merveilles qui ont frappé vos yeux et éclairé votre intelligence, vous pouvez raconter plus tard, au coin de votre foyer, à vos enfans, à vos amis, tous les spectacles qui vous ont ébloui: vous avez vu Rome, telle que tous les voyageurs la contemplant; mais ce qu'il y a de plus curieux vous est échappé; ce que tous les hommes de piété, d'art, ou de poésie devraient venir étudier, vous est passé sous les yeux, comme un souvenir confus auquel il ne vous a pas été donné de vous arrêter, et vous ne connaissez pas Rome, puisque vous n'êtes pas descendu l'admirer dans ses couvens.

Et qu'à ce mot, les sophistes, héritiers de Voltaire, que les stupides élèves formés par le *Constitutionnel* à l'ignorance ou à l'impiété, ne se prennent pas à sourire de mépris ou à frémir de haine. Leur sourire nous trouverait aussi indifférens que leur colère. Les couvens ont été pour eux un cauchemar. Ils les ont poursuivis dans les livres, dans les journaux, dans les romans obscènes. Ils en ont fait des tableaux mensongers. Ils y ont placé tous leurs vices et toutes leurs mauvaises passions jusqu'au jour où il leur fut accordé, en France, de briser, avec des décrets révolutionnaires, la porte de ces saints asiles, jusqu'au jour où les religieux qui n'avaient pas voulu, qui n'avaient pas pu, peut-être,

fuir le sol inhospitalier menaçant de les dévorer, se firent de l'échafaud un degré qui les rapprochait du ciel.

Depuis cette époque, on ne nous parle, dans notre patrie régénérée, qu'avec un dédaigneux mépris, et du froc des capucins et de l'habit de jésuite. Quelques plaisans de carrefour, des savans d'estaminet, qui apprennent l'histoire dans Pigault-Lebrun, la religion dans le *Compère Mathieu*, et les lois canoniques, à chaque premier-Paris de ces feuilles quotidiennes dont enfin le sarcasme commence à faire justice, vivent d'une espèce d'esprit tout fait contre les couvens, et quand ils ont pris à partie la barbe crasseuse du franciscain ou la sandale du cordelier, ils battent des mains, croyant, pauvres gens qu'ils sont, avoir inventé la huitième merveille du monde.

Ce n'est pas, on le pense bien, sous cet aspect que je cherche à faire envisager les couvens. Ce n'est pas même afin de détruire des préjugés trop enracinés dans les cervelles révolutionnaires, que je veux raconter ce dont j'ai été témoin.

Il y a des choses qu'on ne prend plus aujourd'hui la peine de défendre contre des attaques inintelligentes. Les couvens sont du nombre, et si jamais un heureux hasard ou une bonne inspiration vous conduit à Rome, pénétrez dans les sanctuaires où résident la prière et l'étude. Interrogez leurs habitans, ne vivez pas de leur vie pleine d'austérités si cela entre dans vos goûts, mais vivez de leur science, vivez de leur foi, si humblement savante, et quand vous aurez visité un à un *tous ces repaires de la superstition, du fanatisme et de l'ignorance*, pour me servir des expressions consacrées par la philosophie si niaise du dix-huitième siècle, dites alors tout haut que vous connaissez Rome. Vous l'aurez vue en effet, telle qu'un homme instruit doit la voir.

Tous les ordres religieux auxquels la foi, le besoin de la solitude, l'ardeur de la pénitence ou la sainte passion de l'étude donnèrent naissance, ont à Rome des chefs ou des représentans. Rome est l'asile de confiance qu'ils ont choisi, le point de départ, d'où ils prennent leur vol à travers le monde, la chaîne qui les rejoint dans les deux hémisphères, l'aimant qui les attire, le port de salut où quelquefois après le naufrage ils viennent abriter une vie aussi agitée que s'ils l'avaient consacrée à conjurer ou à suivre les orages des passions. Missionnaires, apôtres, médecins des ames, souvent des corps, prêtres qui s'élancent sur les mers pour porter à des peuplades inconnues la bonne nouvelle

de l'Évangile, et pour forcer les sauvages à crier : Bienheureux les pieds annonçant la paix ! Enfans qui s'arrachent aux embrassemens d'une mère, et vont se dévouer à toutes les souffrances qu'il plaira à un tyran d'inventer, hommes qui, au milieu de leurs travaux apostoliques, de leurs voyages, que les plus intrépides sont tentés de regarder comme fabuleux, trouvent encore le temps d'enlever à une superstitieuse ignorance les manuscrits ou les traces d'une histoire que l'Europe ne connaissait pas, tout cela se trouve dans une enceinte rétrécie, tout cela se prépare, dans un obscur couvent de Rome, à conquérir des ames à Dieu, des sujets de méditation à la science. Au milieu de ces cloîtres sombres et déserts, au fond d'une obscure cellule, dans cette Église, où la nuit et le jour viennent seuls prier quelques pauvres moines, c'est là qu'on rencontre de ces ames privilégiées, de ces cœurs audacieux qui, cachés sous un froc, le corps ceint d'une corde, rêvent à des conquêtes qui confondent l'intelligence la plus élevée.

Ils ont là, sous leurs yeux, les chrétiens qui les précéderent dans cette périlleuse carrière, les martyrs que les fatigues des voyages ou les chevalets de la torture n'ont pas tués. Et ces chrétiens qui ont entrepris tant de grandes choses, qui ont accompli tant de merveilles, racontent avec une naïve et sublime bonhomie, à ceux qui doivent leur succéder dans cette vie de combats, les souffrances qui les attendent, les mille morts dont on cherchera à effrayer leur courage, les tribulations qu'ils auront à essuyer, les longues pérégrinations qu'il leur faudra entreprendre à travers les glaces ou sous un soleil dévorant, les ruses innocentes qu'ils seront obligés de mettre en jeu pour sauver une ame, pour gagner un cœur à la croix, pour dérober à l'ignorance un monument sur lequel travailleront pendant des siècles les savans d'Europe et, à tant de récits, les novices sourient, car tous ces dangers, ce trépas se présentant sous mille formes diverses, rien ne les effraie. Ne leur a-t-on pas appris dès l'enfance qu'il était beau de se sacrifier au salut de tous, et ces Décimus de la foi, que le monde n'a pas le temps d'admirer, se nourrissent, à l'ombre d'un autel, des grandes, des sublimes pensées d'abnégation qui font les héros.

Chaque année, le vaisseau qui, à Livourne, à Trieste ou à Civita-Vecchia, apporte la nouvelle de quelques martyres, le crucifiement ou la décollation d'un religieux qui s'était dévoué à l'œuvre des missions, n'entend que deux hymnes sortir du couvent, C'est le *Te Deum*

pour le confesseur de la foi, le *Veni Creator* pour celui qui s'offre à le remplacer, et souvent ce même vaisseau repart, emportant à son bord un nouveau moine, par conséquent une nouvelle victime.

Mais ce n'est pas seulement à la propagation de la foi chez les nations infidèles, chez les peuplades sauvages que travaillent les couvens. En dehors de ces François-Xavier, sans cesse renaissans, il y a encore de l'héroïsme au fond des cloîtres. Les uns jettent sur les mers des frères qui vont, au nom de la charité chrétienne, offrir à des barbares l'or qu'ils ont mendié, recueilli sou à sou, pour racheter un pauvre marin esclave, mourant sous le fouet, et des souffrances qu'il endure, et de la patrie ou de la famille absentes. Les autres, sans quitter Rome, se prêtent à des travaux plus pénibles, et moins capables d'enthousiasmer une jeune imagination; ceux-là, dans cette ville où il y a tant de pauvres, car souvent le travail y est impossible, ceux-là se mettent à la quête des malades. Ils les recherchent, ils les devinent avec autant d'empressement et de bonheur qu'un Sybarite découvre une nouvelle volupté, puis quand ils en ont trouvé un, tourmenté par la fièvre ou par des maladies plus affreuses, les voilà qui s'asseyent au chevet de son grabat; ils deviennent pour lui une mère, une sœur, une épouse. Leurs mains qui, souvent dans leur enfance, ont joué avec la pourpre, avec la soie dont leurs berceaux étaient chargés, leurs mains touchent sans effroi ce corps livide et nu. Leurs yeux s'abaissent sur des plaies hideuses. Leur bouche respire un air empoisonné; aucune plainte pourtant ne s'échappe de leurs lèvres, ne saisit leurs cœurs, comme une pensée même involontaire. Dans cet homme qui souffre, qu'ils n'ont jamais vu, qu'ils ne verront jamais peut-être, si, à force de soins, ils l'arrachent à la mort, ils trouvent un père, un ami, j'allais dire un Dieu.

Voilà quelques-uns des bienfaits dont les couvens sont la source, bienfaits ignorés du riche, car il ne les sent pas, mais que le peuple apprécie, car ils sont à sa portée, car il les partage, il les espère, il compte sur eux, et, proclamons-le hautement, ils ne se font jamais attendre. La religion, qui a tant de pompes à Rome, qui sait si bien aller au cœur par les sens, a pris le pauvre sous sa protection. Elle veille sur lui comme une sentinelle sur le poste qui lui a été confié. Elle le protège, elle le console, et c'est des couvens qu'elle fait sortir les hommes dont les souffrances ont besoin.

Maintenant que nous avons parcouru d'un coup d'œil rapide ces dévouemens inconnus qui passent même dans la ville sainte, comme l'écume à la surface de la mer, sans attirer un regard de bénédiction, entrons par la pensée dans ces asiles plus spécialement consacrés aux hautes méditations; pénétrons dans les immenses bibliothèques que des générations de moines laborieux ont enfouies dans leurs couvens comme un trésor dont eux seuls avaient la clé. Quel est celui que vous désirez choisir? Est-ce la *Minerva* où l'inquisition dresse peut-être encore ses bûchers, prépare ses chevalets ou vous jette du plomb fondu sur les ongles et dans la bouche? Oh! ne frémissiez pas à cette horrible description. Les inquisiteurs ont baissé pavillon devant nos régénérateurs de 1793. En présence de la guillotine révolutionnaire, ils ont abdicqué. Leur prestige est évanoui, et de toute cette fantasmagorie des Torquemada romains dont les Croquemitaines seuls du libéralisme essayent encore de faire peur à leurs dupes, il ne reste plus que des religieux aux mœurs douces, aux habitudes casanières, que des orateurs éloquens, comme le père Jabalot, l'un d'eux, que des savans, que des poètes, que des théologiens, comme presque tous.

Si l'inquisition vous effraie, malgré ses bibliothèques où chacun trouve place, malgré leurs gardiens pleins d'une affable complaisance qu'il serait difficile de rencontrer dans le monde, si vous reculez d'effroi en passant le seuil de cette Église où dorment tant de morts que le travail ou la pénitence ont tués, suivez mes pas. Il ne me sera pas difficile de vous trouver un autre couvent, d'autres moines instruits, d'autres hommes dévouant leur vie à la prière, aux études graves et sérieuses. Nous voici au *Jésus*. Là, sur cette petite place qui conduit au Capitole et touche presque au Corso par le palais de Venise, voyez le Couvent-Mère de tout ce qu'il y a eu de jésuites dans les deux hémisphères. Entrez par cette humble porte, qui s'ouvre dès qu'on frappe, qui ne se referme sur vous que lorsque vous croyez au bonheur. Vous êtes Français, demandez le père Rosaven, un Breton, s'il en fut jamais, un de ces cœurs honnêtes, comme le sol sait en produire, et s'il n'est pas en prières, si sa brillante imagination ne s'abaisse pas au pied de la croix, on vous montrera une petite chambre où cinq personnes tiendraient à peine assises, puis un homme à l'œil perçant, au front chauve, au dos voûté, lèvera la tête, vous sourira, vous tendra

la main, et sans vous en douter, peut-être, vous vous trouverez en présence d'un des chefs de la société de Jésus!

Etes-vous théologien? Le père Rosaven vous ouvrira sans orgueil comme sans fausse modestie les trésors de la vaste érudition. Etes-vous poète? Le père Rosaven déroulera devant vous Homère et Virgile, le Tasse et Camoëns, Sophocle et Racine. Aimez-vous la statuaire? la peinture? Le père Rosaven vous fera trouver dans Michel-Ange, Bernini et Canova, des beautés que vous n'aviez pas encore admirées. Il vous expliquera, avec sa parole de feu, les fresques de Raphaël, il vous apprendra où en est aujourd'hui cet art qu'on ravale, même en Italie. Votre vie s'est-elle consumée dans les études de l'histoire, dans la science des langues, dans les travaux arides de la diplomatie? Le père Rosaven sera avec vous tout ce que vous voudrez, historien, linguiste, diplomate. Si vous êtes pauvre d'intelligence et de savoir, le bon père descendra pour vous des hauteurs où il plane pour vous persuader qu'il en sait encore moins que vous. Il se mettra à votre portée; qui que vous soyez, entrez donc dans ce couvent. Les pères Rosaven n'y sont pas rares. Il y en a chaque jour qui meurent. Il en naît un chaque jour.

Qu'on ne croie pas cependant que tous les couvents de Rome soient aussi bien partagés du côté de l'instruction que la Compagnie de Jésus. Elle est l'aristocratie, la tête des ordres religieux. Long-temps, pour la recommander, elle a eu l'appui des rois et ses succès; aujourd'hui elle a pour elle ses malheurs et les persécutions des méchants. Bien des gens, qui autrefois n'aimaient pas les jésuites, les aiment aujourd'hui de toute la haine que leur ont portée les impies et les révolutionnaires. Il en arrive souvent ainsi: le temps, dans sa marche, use les préventions mal fondées, et ce qui avait été *persécution* se change en une tardive justice.

C'est dans le sein des ordres monastiques que le sacré-collège se recrute de ses membres les plus éclairés. C'est là qu'il va chercher sous le froc ou sous la bure ses prédicateurs, ses théologiens, ceux qu'il charge d'examiner les prélats proposés à des sièges épiscopaux. C'est de là qu'il tire les doctes professeurs qui répandent tant de lumières à la sapience ou dans les chaires du collège romain. Lorsque ces religieux, arrachés presque malgré eux, à l'obscurité où ils cachent, dans les paisibles habitudes du cloître, une vie déjà pleine à

quarante ans de vertu ou de savoir, se trouvent tout-à-coup chargés de la pourpre ou d'éminentes fonctions dans le sacerdoce, ils n'en continuent pas moins à suivre, avec une pieuse exactitude, la règle qu'ils ont embrassée. Cardinaux, ils gardent les cellules où ils furent heureux; évêques, ils abandonnent leur couvent, en arrosant chaque pierre de larmes qui ne sont point habituées à feindre; puis, au milieu des honneurs dont on les environne, partout et toujours se retrouve le moine, dans la chaire du professeur comme au conclave, dans les congrégations de théologiens comme dans les diocèses, marchant sous leur houlette pastorale.

Il y a des couvens, pour ainsi dire privilégiés, des couvens qui sont en réalité une pépinière où Rome va chercher ses princes, où le conclave choisit ses souverains-pontifes. Sixte-Quint et Clément XIV étaient cordeliers. Pie VII fut bénédictin. Grégoire XVI est encore camaldule, et ces quatre papes que je prends au hasard, dont je trouve les noms sous ma plume, suffisent, j'espère, pour démontrer qu'à toutes les époques, que dans tous les siècles, les couvens abritèrent des hommes distingués. Que serait-ce donc, si, interrogeant chaque tombeau, si demandant à chaque monastère, je venais dérouler l'histoire de ceux qui refusèrent toute espèce d'honneurs, et que l'humilité a précipités dans la mort, emportant, sous leur linceul, les plus éminentes qualités dont ils firent un secret, même à l'Église.

Sur la place des Saints-Apôtres, dans le couvent où Guanganelli fut élevé, combien y a-t-il d'hommes qui, comme le père Oriali, aujourd'hui évêque d'Orvietto, ensevelissent assez de talens et de vertus pour gouverner le monde chrétien? Le cardinal Zurla, Cappellari, aujourd'hui pape, sont sortis tous les deux et presque à la même époque du même couvent des camaldules, et ils n'en sont sortis que par un de ces heureux hasards dont l'Église a droit d'être fière. Jusqu'alors on laissait les camaldules pâlir sur leurs livres, amasser, dans une silencieuse retraite, plus de richesses littéraires qu'il n'en faudrait pour enrichir et féconder dix académies, et ces pauvres moines, qui n'attendent rien de la terre, travaillaient, comme s'il leur restait encore quelque chose à apprendre, ne se doutant même pas de tout ce qu'ils savaient.

Plus d'une fois, dans mes excursions monacales, dans mes visites aux innombrables couvens dont Rome peut, à si juste titre, s'enor-

gueillir, j'ai eu occasion de voir, de connaître des religieux de tous les ordres, depuis le carme jusqu'au frère de Saint-Benoît, depuis l'humble franciscain jusqu'à l'augustin lettré, et partout j'ai rencontré, ce qu'on chercherait peut-être vainement ailleurs, une connaissance approfondie des choses et des hommes. Non pas que je veuille dire que chaque moine soit un abîme d'érudition, un Pic de la Mirandole incarné; mais parmi tous ceux que j'ai connus, et il m'a été donné d'en connaître beaucoup dont les noms me sont encore présens, il en est bien peu qui ne soient plus instruits que les écrivains croyant souiller par un sarcasme ou un blasphème ridicule la tête chenue ou la robe grossière d'un pauvre religieux.

Pour introducteur dans ces pieux refuges où l'astronomie marche à côté de la littérature, où la scolastique ne tue point les sciences exactes, n'absorbe point l'essor que prennent les imaginations poétiques, j'avais un minime, bon vieillard, qui à soixante ans passés abandonna la France, sa patrie, ses amis, ses habitudes, sa famille, tout ce qui nous attache enfin à la vie, pour mourir sous l'habit que, dans sa jeunesse, il avait revêtu avec tant de bonheur. Le père Monteynard était né dans les environs de Marseille. Avant que 1789 eût aboli les couvens, il fit profession chez les enfans de François de Paule; puis, quand, la loi à la main, les révolutionnaires vinrent chasser les hommes de paix de ces propriétés si légitimement acquises à la sueur de leurs fronts, et que l'on confisquait, au nom de la nation représentée par quelques spéculateurs éhontés, le père Monteynard imita l'exemple de ses frères. Il cacha sa vie dans la solitude. Il déroba sa tête aux échafauds. Lorsque le premier consul sentit le besoin de rendre au pays sa religion et ses prêtres, le père Monteynard fut nommé chanoine de Notre-Dame de Paris par le cardinal de Belloy. Les dix années de l'empire se passèrent pour lui dans l'exercice de la prédication et la conduite des âmes; mais quand une voie lui fut ouverte pour ressusciter le couvent des minimes, pour reprendre le grossier vêtement qu'il n'avait échangé qu'avec regret, contre l'habit de chœur du chapitre métropolitain, le père Monteynard s'embarqua pour Rome, et il vint installer *alla Trinita del monte Pincio* les minimes français, dont il était, hélas! le seul légataire. Tous les autres avaient disparu dans la tempête.

Dans ce couvent qui domine Rome, qui semble lui commander

comme une forteresse, le bon père était donc seul, seul avec ses souvenirs, seul avec ses cartes géographiques, si habilement retracées sur les murs des cloîtres; seul dans cet immense séjour qu'il remplissait de ses vertus. Un pauvre frère minime, encore plus vieux que le père Monteynard, plus cassé que lui, apprit en France qu'un couvent français de son ordre venait de s'ouvrir à Rome, et le père Mathieu traverse les mers pour se mettre aux ordres du supérieur. Il endosse son vieil habit, et tous deux, pendant que j'habitais Rome, y représentaient les derniers débris de cette sainte milice qui tomba sur l'échafaud ou s'éteignit dans les souffrances de toute espèce. Tous deux vivaient de cette vie de privations qui sera toujours un mystère pour les hommes attachés aux biens de la terre. Tous deux, en suivant ponctuellement les antiques règles tracées par leur saint fondateur, en se conformant à ses rigides prescriptions, tous deux étaient gais, l'un plein d'une spirituelle charité, l'autre d'une bonhomie charmante.

Sous l'aile de ce père Monteynard, que la confraternité unissait à tous les chefs des monastères de Rome, il me fut donc loisible de pénétrer dans chacun, de me lier, même d'une amitié que le temps et les événemens n'ont point effacé de mon cœur, avec plusieurs de leurs habitans. Je pus, avec lui, parcourir ces Thébâides vivantes où s'ensevelissent des hommes que le monde porterait en triomphe, s'il pouvait les connaître; et, je ne crains pas de l'avouer, c'est au contact de tant d'héroïsme, à la vue de tant de science ensevelie comme dans un tombeau; c'est en vivant avec eux, en les suivant au pied des autels, en les épiant sur la paille où ils meurent, en interrogeant chaque jour, à chaque heure, des cœurs qui, pour la plupart, n'ont jamais connu, n'ont jamais voulu connaître les misérables passions dont l'humanité est travaillée, que je suis arrivé à comprendre tout ce qu'il y a de grand et de surhumain dans cette abnégation volontaire.

Avec le bon père Monteynard, j'ai donc parcouru les couvens. Le Théatin Ventura, le La Mennais catholique de Rome m'a ouvert la porte de son étroite chambre; sur le grabat où le capucin Micara cache la pourpre dont Léon XII l'a revêtu malgré lui, j'ai vu couler de ces larmes d'humilité qui confondent l'orgueil de la terre, larmes auxquelles la foule n'ose pas croire, tant cette humilité surpasse les forces! Au milieu des cloîtres somptueux où le dominicain de la *Minerva* promène ses rêveries, j'ai entendu le père Jabalot parler des choses du

ciel comme saint François de Sales pourrait en parler, s'entretenir des affaires de ce monde comme il n'est permis qu'aux plus habiles politiques de les concevoir ; les *saints apôtres* m'ont montré le père Orioli, épuisant tous les sujets et ne s'épuisant jamais, mêler l'histoire à la poésie, la géométrie à la religion. Le moine qui alors n'était que le père Capellari, et qui maintenant est assis sur le siège pontifical, a plus d'une fois déroulé à mes yeux les trésors d'une érudition et d'une intelligence que, malgré soi, on s'étonnait de trouver sous la blanche tunique d'un camaldule ; plus loin du centre de Rome, dans le désert qui commence à Sainte-Marie-Majeure, le temple que les Romains appellent le Boudoir de la Vierge, et qui va s'étendant jusqu'à Saint-Jean-de-Latran, la basilique de Constantin et des conciles, le peuple de religieux qui féconde ce désert, m'a reçu dans ses solitudes, m'a conduit dans ses tombeaux, m'a ouvert ses humbles demeures qui sont aussi des tombeaux, et là, à chaque pas, à chaque nom qui s'éteint dans l'obscurité, j'ai rencontré de ces vieillards chargés de savoir, courbés sous le poids des veilles, et qui meurent sans connaître ce qu'ils ont été, se contentant de léguer à la génération élevée par eux un exemple qu'elle s'empresse de suivre.

Fouillez Rome jusque dans ces entrailles ; de la place du Peuple allez à la porte Pie ; descendez de Monte-Cavallo pour vous reposer au Vatican ; arrêtez-vous à Saint-Pierre-aux-Liens, devant ce Moïse de Michel-Ange qui respire à travers le marbre, et reprenez votre course pour voir si, au-delà du Tibre, les mêmes sujets d'admiration s'offriront à vous ; abritez-vous une heure sous la modeste pierre qui cache au couvent de Saint-Onufre les cendres du Tasse ; puis de là montez jusqu'à l'ossuaire, si poétique, où sont entassés, pêle-mêle, les capucins que la mort a faits ses victimes ; dans tous ces lieux, dans tous ses couvents, vous rencontrerez des hommes que l'étude a plus promptement vieillis que les macérations.

Mais, direz-vous, à quoi bon ces études, puisqu'elles ne profitent à personne ? A quoi bon tant de travaux, puisque la société ne doit pas en recueillir les fruits ?

Je ne le cache point. Lorsqu'il me fut possible de pénétrer dans ces sanctuaires ; lorsque ma tête se courbait de fatigue sous le poids des conversations qui pour tant de religieux étaient une espèce de divertissement, un temps d'arrêt accordé à de longs travaux, je me suis

adressé cette question, je l'ai même adressée à plus d'un, et tous m'ont répondu que ce n'était pas pour le monde qu'ils travaillaient, mais que le monde jouissait de leurs études, recueillait le fruit de leurs veilles, et, là dessus, chaque couvent m'ouvrait les immenses manuscrits où tant de mains différentes, où tant de générations successives sont venues à la suite les unes des autres déposer leurs pensées, graver leurs méditations, ou jeter sur le papier de ces vastes conceptions dont le monde apprécie les bienfaits, tout en en ignorant la source. Les uns m'ont prouvé que l'astronomie leur devait ses progrès; les autres que c'était à eux qu'il fallait faire honneur de tant de recherches historiques dont les écrivains modernes sont si fiers. Ici, j'ai suivi la langue grecque au sortir de son tombeau, je l'ai vue enveloppée, pour ainsi dire, dans un froc lui servant de linge, lorsque l'invasion musulmane chassa les Hellènes de leur patrie. Là, j'ai assisté à la renaissance de la poésie latine que les siècles de barbarie avaient étouffée. Plus loin, ces moines que l'on repousse d'un pied méprisant m'ont indiqué du doigt, dans leurs bibliothèques, de précieux dépôts devant lesquels s'humilierait l'orgueil même d'une académie, et accablé par tant de preuves, j'ai baissé les yeux, honteux que j'étais d'une question que la force des choses faisait tourner contre moi.

Tant de recherches laborieuses doivent sous l'influence du soleil d'Italie; dévorer promptement les forces. On sait cela dans les couvens. L'on n'en travaille pas moins, parce que, lorsqu'une tête est blanchie sous le poids des études, lorsqu'une main tremble pour continuer ce qu'elle a entrepris, une autre tête plus jeune et déjà initiée à ces travaux se présente, une autre main plus ferme tient la plume, et l'œuvre marche dans le même esprit, vers le même but, comme si le même écrivain pouvait y sacrifier vingt existences d'hommes et trois siècles de patience ou d'imagination! Ce qui est impossible dans le monde se réalise au couvent; car, dans les couvens, ce n'est pas un homme qui pense, qui écrit, c'est toute la communauté. Élie ne manque jamais là d'un Élysée à qui il peut jeter son manteau, en s'élançant dans les cieux.

Et maintenant, dites-moi, vous qui avez parcouru Rome, en contemplant d'un œil enthousiaste ses monumens; vous qui, au milieu des musées du Vatican, avez senti votre orgueil s'élever presque jusqu'à la Divinité; vous qui scrutez du regard chaque statue brisée, qui écar-

tez d'une main respectueuse l'herbe croissant sur les débris de la tribune où tonna Cicéron, qui vous arrêtez avec bonheur aux cascadelles de Tibur, chantées par Horace; qui ne posez qu'avec une vénération parfumée des souvenirs antiques votre pied poudreux et inconnu sur les larges dalles de la voie sacrée par où les triomphateurs s'avançaient au Capitole, dites-moi, croyez-vous connaître Rome, Rome la sainte, Rome la savante, Rome commandant au monde et par la foi et par la science, si, comme moi, vous n'avez pas été assez bien inspiré pour pénétrer dans ses couvens, si, comme moi, vous n'avez pas voulu prêter l'oreille à tant d'éloquence, abaisser votre front devant tant d'humilité, vous éclairer de tant de vives lumières, vous soumettre à des convictions si hautes et si intelligentes?

J. CRÉTINEAU JOLY,

Rédacteur en chef de l'*Hermine*, Gazette de Bretagne.

ARCHÉOLOGIE RELIGIEUSE.

SAINT-GAUDENS.

Une grande et utile entreprise, commencée il y a quelques années, a été interrompue par les événemens politiques; les *cathédrales de France* ne forment qu'un monument incomplet, et qui ne sera peut-être jamais terminé; cependant, il y avait là une source féconde de beautés pittoresques et de richesses historiques; mais le présent dévore le passé; on ne veut faire, dit-on, que de l'*actuel*, l'*actuel* seul a cours, et l'on ne réfléchit pas que, lorsqu'on ne bâtit rien de durable, il faudrait, du moins, s'attacher à conserver tout ce qui a reçu de l'art un caractère de durée.

La Revue Catholique manquerait à sa mission si elle négligeait de restaurer les souvenirs qui unissent le génie et la foi; les ruines consacrées par la religion lui sont chères; elle sait que la poussière qu'on y soulève est cette poussière lumineuse qui découvre les profondeurs de l'abîme, et qui marche devant le voyageur chrétien comme la colonne de feu du désert; les cloîtres isolés, les caveaux souterrains, toutes ces vastes sépultures de vivans et de morts, appellent nos mé-

ditions, et nous ne saurions les parcourir avec un guide plus sûr que l'infatigable archéologue qui s'était fait l'historien de nos principales églises. M. Alexandre du Mège, en répandant de si vives clartés sur les cathédrales d'Albi, d'Auch et de Toulouse, n'a pas dédaigné de promener le flambeau de la science sur les restes plus humbles d'une foule d'églises qui n'ont reçu qu'un rang inférieur dans les annales de l'architecture, mais qui revendiquent une place plus distinguée dans l'histoire de la religion; de ce nombre est Saint-Gaudens. L'origine de cette Église, le tableau de ses vicissitudes, offrent un si puissant intérêt, que nous voudrions transcrire toutes les pages du savant antiquaire; mais l'espace nous est disputé par d'autres matières plus importantes encore, et nous devons nous borner à un court et rapide résumé.

Vers la fin du cinquième siècle, un jeune berger nommé *Gaudentius*, conduisait habituellement son troupeau sur les pentes onduleuses qui dominant la bourgade de Valentine; il avait pour mère une sainte femme nommée *Quiterie*. Toulouse, alors capitale du royaume des Visigoths, était gouverné par Euric, qui s'était ouvert le chemin du trône par un fratricide; cet ambitieux conquérant, arien fanatique, attribuait le triomphe de ses armes aux opinions de sa secte, et persécutait avec rage les catholiques; les bourreaux étaient ses missionnaires.

La condition obscure de Gaudentius semblait devoir le protéger; elle ne le sauva pas. Rencontré par les satellites d'Euric, il fut sommé d'abjurer sa foi: forcé d'opter sur l'heure entre l'apostasie et la mort, il ne balança point; à la vue du glaive, il regarda pour la dernière fois sa mère, et présenta courageusement sa tête. Ses restes ont été recueillis avec soin, et quand le royaume du conquérant eut disparu, une chapelle s'éleva sur le tombeau du berger. Bientôt des habitations se groupèrent dans le voisinage, *La Mansio* qu'occupait le jeune martyr devint une ville, et prit son nom. Onze cents années s'écoulèrent, et la vénération des peuples du Nébousan et du Comminges, pour la mémoire de Gaudentius, ne reçut aucune atteinte; mais le seizième siècle amena d'étranges perturbations dans les croyances des peuples. La cour de Navarre se précipita du côté des novateurs, et bientôt les dissensions politiques amenèrent les dissensions religieuses. Pour recouvrer ses domaines, en partie séquestrés, Jeanné envoya Montgom-

méry à la tête d'une armée nombreuse et dévouée; le pillage, le meurtre et l'incendie signalèrent tous les pas de cette soldatesque avide et cruelle. La ville de Saint-Gaudens avait fermé ses portes; après une courte résistance, elle dut se rendre, son église fut dépouillée de ses plus beaux ornemens, les images déchirées, les tombeaux violés, et une partie des reliques de Gaudentius jetées dans un bûcher.

Cette église a la forme de toutes celles qui ont été bâties vers la fin du onzième siècle. Les voûtes à plein cintre de sa grande nef sont soutenues par des faisceaux de colonnes élégantes, couronnées de chapiteaux ornés de diverses figures. Une chapelle termine chaque nef latérale.

Le cloître de l'abbaye a été abattu; formé de marbre pyrénéen, bordé de tombeaux, de bas-reliefs et d'inscriptions, il inspirait un pieux recueillement. « Plus de vingt années, dit M. du Mège, n'ont pu effacer le souvenir des émotions profondes que j'ai éprouvées dans son enceinte. C'était vers les derniers jours de l'été 1807, la toiture n'existait plus, quelques colonnes même avaient été renversées; mais du côté de l'église subsistait encore un mausolée en marbre blanc, décoré d'une statue sépulcrale qui représentait un évêque; un bas-relief figurant une branche de vigne chargée de raisins couvrait la face principale du tombeau ou de l'auge, expression dont se servit mon conducteur qui convoitait la propriété de ce marbre, suivant lui, délaissé et inutile. Si les chrétiens des premiers siècles ont souvent sculpté des rameaux de vigne sur les tombeaux, c'était, on le sait, pour rappeler ces paroles du Seigneur : *Je suis la vigne, et mon père est le vigneron. Il retranchera toutes les branches qui ne porteront point de fruit en moi, et il taillera toutes celles qui porteront du fruit, afin qu'elles en rapportent davantage. Je suis la vigne et vous êtes les rameaux.* Le mausolée du cloître de Saint-Gaudens annonçait donc, par le symbole dont il était orné, que celui pour lequel il avait été fait, ayant vécu dans le Seigneur, c'est-à-dire dans l'amour de sa loi, *avait porté beaucoup de fruit*, et que, mûr pour l'éternité, il avait été cueilli et reposait dans la gloire céleste.

» Un autre sépulcre de marbre blanc, soutenu par de petites colonnes, était placé contre l'un des murs; on avait déplacé son couvercle, mais la cupidité avait été trompée : *on n'a rien trouvé de bon dans cette auge*, me dit avec humeur mon cicerone, et il retira du

tombeau une tête qu'il lança au milieu du cloître. Je m'aperçus bientôt que là avaient été ensevelis un homme, une femme et un enfant; des herbes s'étaient élevées dans le cercueil, et le tapissaient de leurs touffes épaisses, quelques fleurs même s'y mêlaient; je profitai de l'absence momentanée de mon guide, pour ramasser la tête et les ossemens qu'il avait profanés, et je les replaçai sur leur lit de marbre en faisant des vœux pour que leur repos n'y fût plus troublé jusqu'au jour où, la grande voix de l'éternel *rappelant les morts du sein de la poussière*, chaque tombe devra rendre ce qui lui fut confié.

» Six ans plus tard en revenant d'Espagne, je m'arrête à Saint-Gaudens durant quelques heures; je fais ouvrir la porte du cloître... Il n'y avait plus ni colonnes, ni arcs élégans, ni chapiteaux couverts de figures gracieuses. Et les tombeaux!... ils avaient reçu la vile destination que mon conducteur avait indiquée. Les ossemens que j'avais replacés dans leurs lits funéraire, ceux de l'évêque et d'autres encore, étaient étalés çà et là sur des monceaux de ruines; je m'élevai, mais en vain contre ce vandalisme; le clergé n'obtint, hélas, qu'avec peine l'autorisation de donner à ces tristes restes les furtifs honneurs d'une inhumation nocturne.

—XXX—

La *Revue catholique*, jointe autrefois à l'*Écho de la Jeune France*, en est séparée depuis le mois de juillet dernier. Elle continuera, en 1837, à paraître séparément et à servir d'organe spécial au clergé, auquel elle apportera en même temps les nouvelles du monde religieux et du monde littéraire. Placée désormais sous le patronage d'un très-grand nombre d'évêques, de plusieurs ecclésiastiques distingués et de la plupart de nos écrivains religieux, la *Revue catholique* forme un recueil précieux pour toutes les personnes qui aiment à voir la saine littérature unie aux bonnes doctrines. La modicité de son prix (6 fr. pour Paris, et 7 fr. pour les départemens) lui a déjà acquis un nombre d'abonnés très-considérable, et nous avons la conscience que bientôt il s'augmentera encore.

CHRONIQUE RELIGIEUSE.

Nous avons parlé longuement déjà de la secte qui, sous le titre d'*Église française*, sème l'ivraie parmi le bon grain, et abuse de l'inconcevable tolérance dont elle est l'objet. C'est qu'il faut bien élever la voix contre le désordre, et que le pire de tous les maux est celui qui acquiert droit de domicile sans qu'on le signale. Nous reviendrons donc encore sur ces tristes cérémonies, autant pour avertir les fidèles que pour arriver à ceux dont la mission est, avant tout, de protéger et la morale et la religion. — On se souvient que, par un jugement du tribunal de police correctionnelle de Versailles (V. notre numéro du 15 septembre) le sieur Pillot a été condamné à six mois de prison, aux frais de la procédure, et son association religieuse dissoute. On savait dès lors qu'appel serait formé, comme on n'ignore pas aujourd'hui que cette affaire sera portée à la cour de cassation, car c'est, avant tout, du bruit et du scandale qu'il faut à certains hommes dont le sieur Pillot n'est ici que le mandataire et le représentant. Devant la cour royale, M. Plougoulin, avocat-général, après avoir interrogé la vie du sieur Pillot, et montré ce que sont les mœurs de cet homme qui se prétend appelé à fonder une nouvelle religion, a soutenu que la société, ayant le droit de demander des garanties pour l'exercice des professions les plus importantes, que celles d'avocats, d'instituteurs, sont soumises à des formalités qui tendent à préserver et les plaideurs et les enfans, du danger de confier, les uns leurs affaires, les autres leur intelligence à des ignorans, il ne peut pas être permis au premier venu d'établir une religion, d'ouvrir une église, de se faire apôtre, de prêcher des doctrines nouvelles; que ce serait là le renversement de toutes les religions. Il n'était pas difficile de montrer ensuite que ce prétendu culte *unitaire* n'est pas un culte, même aux yeux du sieur Pillot; que ce n'est donc pas une religion qu'on étouffe, que c'est tout simplement une spéculation qu'on arrête. Le jugement, rendu le 3 de ce mois, a confirmé celui de Versailles; il n'est donc remarquable que par ses considérans que leur longueur nous empêche de reproduire en entier; nous dirons seulement qu'il est établi par la cour « que si, depuis la promulgation de la charte, les lois organiques des » cultes RECONNUS ont conservé leur vigueur, les réunions ou associations pour » l'exercice des cultes NON-RECONNUS ne peuvent jouir d'un privilège qui les affran- » chisse de toute surveillance et des prescriptions de la législation générale. » Et en effet, s'il en était autrement, l'état serait obligé de reconnaître et de protéger tous les cultes qu'il plairait à des novateurs d'établir, quand même ces cultes seraient de nature à corrompre les mœurs, ce qui équivaldrait à la proclamation de l'athéisme. Après ce jugement, dont le dispositif et les considérans sont également dignes d'attention, on pense sans doute que le sieur Pillot a dû se soumettre, et que le culte *unitaire* est allé rejoindre celui des saints-simoniens et des templiers; pas du tout: le chef n'a fait que transporter ailleurs ses nouveaux dieux pénates, et, en dépit même des deux jugemens qui l'ont frappé, un maire a pu lui donner, dans le ressort de la cour royale qui l'a condamné, l'autorisation d'ouvrir un temple et d'y prêcher son nouvel Évangile; bien plus, les

cultes de Chatel et d'Auzou, qui certes ne sont pas *reconnus*, « jouissent d'un » privilège qui les affranchit de toute surveillance et des prescriptions de la loi » générale » ; des affiches annoncent leurs offices et leurs sermons ; ils peuvent attaquer les mystères catholiques, tourner ses pratiques en ridicule, invectiver contre ses ministres, paix et tolérance leur est accordée ; tandis qu'après avoir déclaré dissoute une association du même genre, formée par un obscur disciple à quatre lieues de la capitale, on ferme les yeux sur l'existence de la même association quand le même homme a changé de résidence et obtenu d'un maire les pouvoirs de prêcher ! Ce sont là des contradictions que la justice ne devrait jamais se permettre. Si ses arrêts eux-mêmes ne sont pas à l'abri de fâcheux rapprochemens, que deviendra l'autorité de la chose jugée ? Naguère, un énorme placard annonçait la mise en vente de l'*Église française*, élevée tout récemment au Petit-Montrouge et desservie par un sieur Leloux, que ses créanciers poursuivent, et contre lequel ils avaient fait saisir ce bâtiment, dont la mise à prix était de 25,000 fr. ; on avait soin d'avertir que le local peut servir à des réunions de plaisirs, comme bals, concerts, etc. Nous nous en étions presque réjouis, car, à tout prendre, et spectacle pour spectacle, celui qui n'est qu'immoral vaut mieux encore que celui qui est audacieusement sacrilège. Mais, voilà que le sieur Pillot, soutenu par des hommes dont le zèle ne se borne pas à de stériles conseils, va rendre témoin de nouvelles impiétés ce malheureux bourg, jadis édifié par de tout autres réunions. — Du reste, si la justice des hommes laisse libre, à ceux qui veulent le dévaster, le champ des croyances religieuses, la justice divine a quelquefois pour eux de sévères avertissemens. En peu de mois, quatre prêtres (ou se disant tels) de l'*Église française* sont morts à Nantes ; un cinquième, le sieur Sandron, vient encore d'y périr d'une maladie prompte, et le petit nombre des adeptes a donné à ses obsèques un éclat inusité. La main de Dieu a frappé plusieurs coups : puissent ceux qu'elle a menacés reconnaître enfin dans quel abîme ils se précipitent, à quelle exécration ils vouent leur nom, et quelques-uns des talens qu'ils eussent pu employer d'une manière utile et pour leur ame et même pour leur réputation !

Au reste, si nous revenons si souvent sur ces tristes affaires, c'est que nous sommes convaincus, avec tous les gens de bien, que, quand on aura laissé jeter le ridicule à pleines mains sur les ministres catholiques, blamer publiquement leurs rites et leurs cérémonies, torturer l'histoire pour en arracher des traits bien noirs, bien odieux, bien atroces, toute considération étant perdue, on verra chaque jour les tribunaux appelés à punir des délits dont la pensée ne se fut pas même présentée à l'esprit dans d'autres circonstances. Ici, c'est une orgie dans un cimetière, c'est le frère debout sur la tombe, à peine refermée, de son frère, l'appelant à partager ses sacrilèges débauches ; là, c'est un jeune impie qui revêt un costume sacré, se glisse furtivement dans un confessionnal, et se dispose à entendre une confession qu'il n'a pas tenu à lui d'écouter en entier ; ailleurs, c'est un mari qui s'oppose à la présentation du corps de sa femme catholique à l'église de son village ; à Lyon, ce sont des pétards jetés dans une église, et dont l'éclat interrompt les offices ; dans les environs de Paris, ce sont des vols sacrilèges multipliés qui obligent l'autorité diocésaine à prescrire aux curés d'enlever les vases sacrés du tabernacle, pendant le jour ; à Paris même,

ce sont des suicides nombreux que les journaux devraient taire, et dont les détails produisent presque toujours des impressions terribles, fruits déplorables de l'anarchie qui a pénétré dans les esprits, de la corruption qui s'est emparée des cœurs, et contre lesquelles viendra se briser toute puissance qui n'emploiera que la force matérielle ! L'expérience parle chaque jour, et assez haut ; ses avertissemens sont assez nombreux et assez sévères pour qu'on les entende enfin, et surtout qu'on les comprenne.

On avait espéré que les enceintes où se rend la justice ne seraient bientôt plus dépouillées de ce qui parle aux yeux et aux cœurs bien plus que tout l'appareil déployé dans les prétoires ; l'image du Christ, avait-on dit, va être replacée dans les salles d'audience des cours et des tribunaux. Cette espérance ne s'est réalisée que pour quelques villes de province ; à Paris, on n'a pas même assisté à la messe du Saint-Esprit, qui, à Douai, à Toulouse, à Caen, à Besançon, à Pau, à Aix et à Lyon, a été célébrée avec pompe.

Après avoir exprimé nos regrets sur les longues vacances de plusieurs sièges épiscopaux, nous sommes heureux d'avoir enfin à communiquer à nos lecteurs les choix qui ont été faits par le gouvernement. M. Donnet, évêque *in partibus* de Rosa et coadjuteur de Nancy, diocèse qu'il administre depuis dix-huit mois, et dans lequel il a déjà fait un bien immense, est nommé archevêque de Bordeaux, et appelé à succéder à M. de Cheverus : ce sera un digne successeur du pieux cardinal ; M. l'abbé Letourneur, chanoine de Paris, est nommé à l'évêché de Verdun ; M. l'abbé Calmels, grand vicaire d'Albi, à celui de Saint-Flour, et M. Delacroix, ancien curé des Chartreux, à Lyon, vicaire-général de Belley depuis 1822, à l'évêché de Gap. Ce sont là des nominations qui réjouiront tous les fidèles, non-seulement des diocèses que ces prélats sont appelés à gouverner, mais de la France entière, si fière, et avec raison, de voir à la tête du corps des pasteurs des pontifes plus haut placés encore par leurs vertus et par leurs talens que par leur éminente dignité. Le gouvernement a compris sa mission quand il a confié à de si prudentes mains la direction des choses du monde les plus difficiles parce qu'elles sont les plus saintes ; il a pu voir récemment quelle sagesse animait l'épiscopat tout entier. — La France apprend qu'un roi trois fois exilé vient de mourir sur la terre étrangère ; sa première pensée est de courir aux pieds des autels pour implorer de la miséricorde divine un lieu de *repos et de paix* pour celui qui eut si peu de *repos* sur la terre ; sans doute, si quelque chose doit être libre, c'est la prière. Aucune puissance humaine ne pouvait donc ici l'interdire ; mais l'épiscopat a compris qu'au moment où les blessures si vives et si profondes faites à l'Église commençaient à peine à se fermer, il fallait se garder de donner à l'impiété le plus léger prétexte pour l'accabler de nouveaux malheurs. Tout s'est donc passé entre Dieu et le fidèle, et aucun signe extérieur n'a témoigné d'une douleur à l'expansion de laquelle le sanctuaire du moins devait être ouvert. Il ne nous appartient pas de juger dans ce recueil les mesures prises par l'autorité civile ; ce que nous croyons devoir seulement, c'est un hommage à la conduite des évêques, toujours si mesurée, si sage, si pleine de condescendance pour les faiblesses qu'elle est appelée à guérir peu à peu. — Il est à ce sujet une remarque que nous devons faire sur la manière dont on se joue de la bonne foi des journalistes, qui accueillent trop souvent sans les examiner les faits qu'on leur

communique. Il existe, à Paris, une fabrique de nouvelles religieuses ; elle paraît avoir confié spécialement le débit de ses inventions à deux journaux, la *Presse* et le *Siècle*, qui, en vérité, devraient se tenir un peu plus en garde contre leurs correspondans. Tantôt ils annoncent l'acquisition, par M. l'archevêque de Paris, de deux magnifiques hôtels qu'on répare à grands frais, rue de Varennes : ces deux hôtels sont la maison du Sacré-Cœur, dans laquelle le prélat n'a qu'un modeste pied-à-terre ; tantôt ils citent le préambule d'un mandement du même prélat qui n'a jamais existé que dans leurs bureaux ; maintenant enfin ils font remarquer que « depuis la mort de Charles X, les prêtres de toutes les églises de » Paris portent l'habit violet, couleur adoptée pour les grands deuils de cour. » On s'est probablement moqué du journal auquel on a adressé cette note ; nous lui ferons remarquer, nous, que les prêtres ne portent point l'habit violet, même en *grand deuil de cour* ; que les évêques, qui seuls portent un costume de cette couleur, le changent contre un noir quand ils sont en deuil ; mais qu'à Paris, à présent comme toujours, les ecclésiastiques portent par-dessus leur soutane une douillette de couleur brune ou violette.

Y.

BIBLIOGRAPHIE.

VOYAGE EN ORIENT, par M. Delarivière (1).

Le médecin qui accompagna M. de Lamartine dans son voyage en Orient, a voulu aussi communiquer au public ses impressions : l'ouvrage qu'il a publié est remarquable par les sentimens religieux qu'il y fait paraître. On le voit dès le commencement, M. Delarivière ne professe pas seulement pour le christianisme une stérile admiration : c'est un croyant fidèle et zélé. On ne trouvera pas dans son ouvrage de longues dissertations : il dit seulement ce qu'il a vu et quels sentimens il en a éprouvés. C'est un journal où il consigne ses émotions au tombeau de Jésus-Christ, ses réflexions à chaque lieu de la Terre-Sainte qui lui rappelle quelque trait de la vie du Sauveur, où il dit, sans prétention et en toute candeur, combien il a été heureux de vénérer les traces des pas de son Dieu. Il est fâcheux que quelques négligences de style privent ce voyage d'une qualité de plus. Il faudrait que les bons livres ne le cédassent jamais, sous aucun rapport, à ceux dont la frivolité fait seule la réputation et le succès. Nous félicitons, du reste, l'estimable auteur de nous avoir initié avec tant de simplicité à ses religieuses impressions. C'est une belle et bonne action, dans la vie, que la composition d'un tel ouvrage. Aussi, espérons-nous qu'il recevra des personnes pieuses l'accueil que nous croyons pouvoir les engager à lui faire, et qu'elles nous sauront gré de leur avoir désigné, pour délassement, un volume tout à la fois, si bien pensé et si plein de faits intéressans.

(1) 1 volume in-8°, chez Debécourt, libraire, rue des Saints-Pères, 69.

Le Rédacteur en chef, VICOMTE WALSH.





